ROBINS DUVAL

# TRAITÉ
# DE
# GRAMMAIRE SYRIAQUE

Ed
Matthews
CUA 1983

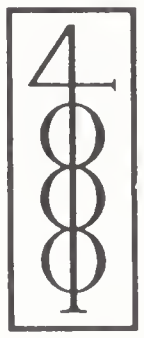
ܒܝܬ ܡܪܕܬܐ
ܒܡܕܝܢܬܐ ܐܘܪܝܐ ܕܐܡܪܝܟܐ
Ex Libris
Beth Mardutho Library
The Malphono Edward G Mathews Jr Collection

# TRAITÉ
# DE
# GRAMMAIRE SYRIAQUE

RUBENS DUVAL

# TRAITÉ DE GRAMMAIRE SYRIAQUE

ÉCRITURE, PHONÉTIQUE, ORTHOGRAPHIE
LES PARTIES DU DISCOURS ET LES FORMES DES MOTS
SYNTAXE, INDEX DES MOTS



AMSTERDAM
PHILO PRESS
1969

ISBN 90 6022 019 6
RÉIMPRESSION 1969 DE L'ÉDITION PARIS 1881.
PRINTED IN THE NETHERLANDS.

MON TRÈS HONORÉ MAÎTRE ET AMI

# M. JOSEPH DERENBOURG

MEMBRE DE L'INSTITUT

# PRÉFACE.

Le manque d'une grammaire syriaque écrite en français justifie suffisamment, croyons-nous, ce livre. Nous nous sommes inspiré, en le composant, des travaux les plus récents, parmi lesquels ceux de M. l'Abbé Martin en France et ceux de M. Nœldeke en Allemagne occupent le premier rang autant par leur valeur que par leur importance. La première partie, traitée au point de vue comparatif et historique, a reçu des développements que comporte le sujet; car une connaissance exacte des lois de la phonétique et de l'orthographe est indispensable à celle des formes. On verra par les citations, que nous avons largement mis à contribution les œuvres grammaticales de Barhébræus, qui sont le document ancien le plus complet que nous possédions sur la grammaire syriaque.

Les quinze premières feuilles de ce livre étaient tirées, quand parut à Leipzig la grammaire syriaque de l'illustre professeur M. Nœldeke. Nous n'avons donc pu la mettre à profit que pour la syntaxe que nous n'avions pas encore achevée. Elle a été pour

nous d'un grand secours; nous ne pouvions mieux faire que de suivre son excellente méthode, qui en fait une œuvre de beaucoup supérieure à toutes les grammaires syriaques précédentes.

Avons-nous atteint le but que nous poursuivions? Nous savons combien un travail de ce genre prête le flanc à la critique; certaines parties peuvent être facilement attaquées. Nous nous défendrons, cependant, de ne pas avoir adopté la nouvelle théorie, qui envisage la plupart des racines faibles, notamment celles concaves ou géminées, comme d'anciens bilittères imparfaitement développés [1]. Quelque spécieuse qu'elle soit, cette théorie ne sera définitivement admissible que lorsque les sérieuses objections qu'elle soulève, auront été écartées.

Un volume aussi détaillé que celui-ci, est difficilement abordable à ceux qui commencent l'étude du syriaque; cette raison nous a conduit à mettre, en tête, des tables complètes qui, par elles-mêmes, forment une grammaire élémentaire. On pourra, pour se reporter aux explications données dans le corps de l'ouvrage, consulter la table analytique qui se trouve à la fin.

Nous avons ajouté une liste des principaux termes techniques et des divisions en usage chez les grammairiens syriaques. Cette liste a un double but : faciliter la lecture des traités grammaticaux des auteurs indigènes; fournir quelques données pour l'histoire de la grammaire. Elle est suivie d'un index des mots d'une forme rare ou exceptionnelle, qui ont été expliqués dans les deux premières parties.

On voudra bien parcourir les corrections et les additions qui se trouvent à la fin du volume. Les fautes restées dans le texte,

1. V. A. Müller dans la *Zeitschr. der D. M. G.* XXXIII, p. 698 et Bernhard Stade, *Lehrbuch der hebr. Sprache,* Leipzig 1879, § 143.

malheureusement en trop grand nombre, trouvent leur excuse en partie, dans l'éloignement où nous nous trouvions du lieu d'impression, en partie, dans la confusion à laquelle prêtent quelques-uns des caractères syriaques. Nous avons relevé les plus importantes et négligé celles de ponctuation, faciles à reconnaître.

En terminant, nous adressons nos remerciements à M. Vieweg, éditeur à Paris, et à M. Holzhausen, imprimeur à Vienne, pour les soins qu'ils ont donnés à cette publication, dont ils nous ont rendu la tâche aisée.

Rubens Duval.

# INTRODUCTION.

## I. Du syriaque en général.

On sait que le nom de *Syrie* est d'origine grecque, Συρία, et qu'il a été formé de Ἀσσυρία pour désigner la partie occidentale de l'empire assyrien, en deçà de l'Euphrate [1]. Le nom primitif de cette contrée, seul connu de l'ancien testament, est Aram, אֲרָם; on distinguait: אֲרַם מַעֲכָה, אֲרַם רְחֹב, אֲרַם צוֹבָה, אֲרַם דַּמֶּשֶׂק, אֲרַם נַהֲרַיִם, פַּדַּן אֲרָם ou שְׂדֵה אֲרָם [2]. Quelle qu'ait été la position primitive d'Aram, ce nom fut de bonne heure étendu aux populations de la Mésopotamie, qui parlaient la même langue et qui étaient également vouées à l'idolâtrie, et araméen finit par devenir aux yeux des Juifs monothéistes synonime de païen, à peu près comme le mot גּוֹי. Cette acception passe dans la langue syriaque même, comme en témoignent les nombreux endroits de la P'šiṭṭâ où ܐܘܡܢܐ et ܐܘܡܡܐ traduisent l'original ἕλλην et ἕλληνες (v. *Thesaurus,* Payne-Smith, sous ܐܘܡܐ). On comprend dès lors que ceux qui embrassèrent le christianisme, s'empressèrent d'accepter le nom de Syriens que leur avaient donné les Grecs, tandis qu'ils réservaient celui d'Araméens pour les habitants des villes idolâtres, comme Harran en Mésopotamie.

Le syriaque, à proprement parler, est donc la langue des Syriens chrétiens et son histoire est intimement liée à celle de l'église chrétienne en Syrie. Cependant le mot araméen ne cessa

1. V. Renan, *Histoire des langues sémitiques,* 4e édition, p. 213 note.

2. V. *Journ. asiatique* 1835, p. 214 et suiv. Selon M. J. Halévy, *Mélanges d'épigraphie et d'archéologie,* p. 72 et suiv., l'Aram biblique, y compris Ḥaran, Bêth-Naharaïm, Paddan-Aram, Our-Kašdim, doit être placé dans la Syrie ciseuphratique, à l'exclusion de la Mésopotamie.

pas, d'une manière absolue, de désigner la nationalité; il se rencontre souvent, du reste, dans les Écritures comme nom de peuple, là où le sens de païen était inapplicable; *araméen* et *syriaque* étaient donc aussi synonimes. Dans la littérature talmudique, pareille confusion existe; quelquefois, néanmoins, le syriaque, לשון סורסי, se dit du dialecte vulgaire de la Palestine, et l'araméen, לשון ארמי, du dialecte vulgaire de la Babylonie (Bâbâ qâmâ 83 *a* et Sota 49 *b*). Les Jacobites firent aussi une distinction : ils conservèrent la forme ܐܲܪܡܵܝܵܐ dans le sens de *païens,* mais ils prononcèrent ܐܲܪܵܡܵܝܵܐ dans celui d'*Araméens,* par dérivation de ܐܲܪܵܡ (Gen. 10, 22) [1].

Aujourd'hui, on groupe sous le nom d'aramaïsme les anciens dialectes sémitiques de la Babylonie, de la Mésopotamie et de la Syrie proprement dite, auxquels on joint le samaritain et le palestinien qui se substituèrent à l'hébreu dans la Samarie et dans la Judée. Dans ce groupe, l'aramaïsme chrétien ou le syriaque forme la langue la plus importante; il se divise lui-même en plusieurs dialectes littéraires ou vulgaires.

## II. Du syriaque littéraire.

Déjà avant l'ère actuelle, Edesse apparaît comme le centre d'une grande civilisation; elle a ses dynastes et frappe monnaie [2]. Elle était donc bien préparée pour recevoir la nouvelle religion, le christianisme, auquel, suivant une tradition constante, elle se convertit, elle et ses rois, dès le premier siècle. Les contrées adjacentes, au contraire, comme Harran, demeurent encore longtemps vouées au paganisme; le christianisme n'y fait des progrès sensibles que lorsqu'il est la religion reconnue par l'état romain et qu'il combat avec les armes du gouvernement. A ce moment, la version des Écritures dite P'šiṭṭâ, faite à Edesse vraisemblablement au second siècle, a acquis toute l'autorité

1. Cette ponctuation qui imite celle de אֲרָם וְיָקְטָן, s'écarte de la prononciation vulgaire אֲרַם conservée par les massorèthes hébreux; v. Nœldeke, *Zeitschr. der D. M. G.*, XXV, p. 118. Les Nestoriens ne font aucune distinction et s'en tiennent dans tous les cas à la forme primitive; v. Barhébræus, *Œuvres grammaticales*, I. 19, 16.

2. V. *La chronique d'Edesse* dans Assemani, *Biblioth. orientale*, I, p. 387; J. P. N. Land, *Anecd. syr.*, I, p. 64.

d'un livre ancien, et elle ne dut pas peu contribuer à assurer la suprématie du dialecte édesséniен, comme langue littéraire [1].

Edesse devient, dès lors, le foyer qui rayonne sur toute la Syrie chrétienne, non-seulement sur les provinces romaines, mais aussi sur les contrées limitrophes du Tigre soumises aux Perses. L'école persane est même une des plus illustres dans cette ville. Malheureusement l'esprit de rivalité qui anime les deux fractions du peuple syrien est surexcité par les schismes qui se produisent dans le sein de l'Eglise; les Persans se prononcent pour le nestorianisme, tandis que les Edesséniens se rattachent à la doctrine monophysite. La lutte aboutit à l'expulsion d'Edesse des Nestoriens et à la destruction de leur école, en 489, sur l'ordre de l'empereur Zénon et à l'instigation de l'évêque d'Edesse, Kyr. Les Nestoriens fondent une nouvelle école à Nisibes et les deux principaux dialectes qui avaient mené une vie commune à Edesse, sont définitivement séparés et suivent leur voie à part pour l'exégèse des Écritures. De là, une double tradition ou massore : celle des Monophysites ou Jacobites, et celle des Nestoriens; les premiers sont désignés aussi sous le nom d'Occidentaux, et leur dialecte est dit l'occidental, le mésopotamien ou l'édesséniен; les seconds sont appelés quelquefois les Orientaux, et leur dialecte est dit l'oriental ou le nisibite.

Dans la Syrie antérieure, en deçà de l'Euphrate, le christianisme s'étant développé dans des milieux où dominait l'élément grec, comme Antioche, l'idiome vulgaire ne s'éleva pas à la hauteur d'une langue littéraire. Ce n'est que plus tard, lorsque la nouvelle religion se fut généralisée et jouit de la protection du pouvoir civil, que le syriaque ecclésiastique fut cultivé dans les couvents autour d'Antioche et d'Alep. L'édesséniен devint alors la langue savante non-seulement des Jacobites, mais aussi des Melkites et des Maronites, en un mot, des Syriens occidentaux.

Cependant les Judéo-chrétiens, relégués au-delà du Jourdain dans la Pérée, s'étaient soustraits à l'influence grecque et se servaient de leur idiome araméen pour les pratiques du culte.

1. C'est au sixième siècle seulement (508), qu'à côté de la P'šiṭṭâ prend place chez les Jacobites la version du nouveau Testament dite la Philoxénienne; mais chez les Nestoriens, celle-là demeure seule et sans rivale.

Il naît dans ce cercle étroit une littérature ecclésiastique, dont il nous est parvenu un évangéliaire dans un manuscrit de la bibliothèque du Vatican et divers fragments (notamment quelques psaumes, des hymnes religieuses, des parties de l'ancien et du nouveau Testament), conservés dans la bibliothèque du British Museum et dans celle de Saint-Pétersbourg[1]. Ce dialecte est désigné sous le nom de christo-palestinien ou syro-palestinien; il occupe une place à part dans le groupe araméen et demeure en dehors du syriaque proprement dit.

Le syriaque littéraire ne comprend donc que deux dialectes, l'occidental et l'oriental, dont les différences, à peu près nulles au point de vue de la forme des mots et de la syntaxe, portent principalement sur la prononciation et la ponctuation. Ces différences sont ou dialectales, comme celles qui concernent les consonnes et les voyelles, v. ci-après §§ 25, 39, 44 et suiv., 116, 134; ou grammaticales, comme celles des signes diacritiques et des accents, §§ 143 à 154, 162 et suiv.

L'ère florissante de cette culture littéraire se prolonge jusqu'au 8$^{e}$ siècle; pendant cette période, le grec sert de modèle et exerce une influence prépondérante sur le syriaque: une foule de mots nouveaux pénètrent dans la langue savante, v. ci-après, p. 138, note 2. Ces mots étrangers se distinguent de ceux qui ont passé antérieurement dans la langue vulgaire, en ce qu'ils sont reçus avec leur forme originale et leurs désinences, v. § 280 ci-après; c'est surtout dans les traductions qu'ils abondent. Mais, si l'on excepte les versions littérales, comme l'Hexapla syriaque et l'Héraqléenne, la syntaxe demeure foncièrement araméenne et ne porte trace de l'influence grecque, que d'une manière toute superficielle, comp. §§ 301*a*, 320*h*, 405, 411*a*.

L'exégèse des livres saints engendre la grammaire syriaque qui devient l'objet de travaux importants aussi bien dans les écoles jacobites, que dans les écoles nestoriennes, v. § 164 ci-après.

1. Le manuscrit du Vatican a été publié par M. le Comte Miniscalchi Erizzo à Vérone, T. I, 1861, T. II, 1864; cette publication a servi de base au travail de M. Nœldeke sur ce dialecte, paru dans la *Zeitschr. der D. M. G.*, XXII, p. 443 et suiv. Les fragments de Londres et de Saint-Pétersbourg se trouvent dans le 4$^{e}$ volume des *Anecd. syr.* de M. Land, p. 103 à 224, comp. l'analyse critique, p. 177 et suiv.

Le 8e siècle met fin à cette ère de progrès. La Syrie, tombée aux mains des Musulmans, reçoit leur langue avec leur autorité; les troubles qui agitent la Mésopotamie et la Syrie, désorganisent les institutions les plus prospères; les écoles sont délaissées et la tradition s'efface; les études émigrent dans les couvents et les cloîtres. C'est alors qu'on sent le besoin de fixer la lecture exacte des textes sacrés en notant les voyelles et les lettres quiescentes; c'est l'époque des travaux importants des moines Karkaphiens chez les Jacobites, v. ci-après §§ 71 et 73.

Cependant le 10e siècle voit éclore une renaissance littéraire qui est comme le contre-coup de la culture scientifique de l'Iraq arabe; ainsi, après avoir été les initiateurs des Arabes aux sciences philosophiques, les Syriens subissent l'influence de la civilisation de ces derniers. Le syriaque demeure la langue classique, à côté de l'arabe, la langue usuelle. Cette restauration a pour centres : chez les Jacobites, les couvents des environs d'Edesse, de Mélitène et du Ṭour ʿAbdin au nord de Mardin; chez les Nestoriens, Nisibes, Tagrit et les provinces au-delà du Tigre. Un certain nombre de Jacobites se mêlent dans ces provinces aux Nestoriens et forment l'école mixte, où se confondent les deux traditions, v. § 71.

Ces derniers temps sont marqués par de nombreux exégètes et grammairiens qui, en ce qui concerne la grammaire, reflètent les doctrines des célèbres écoles arabes de Basra et de Coufa. Le plus illustre est, au 13e siècle, le primat jacobite Barhébræus. Ses prédécesseurs jacobites ou nestoriens, n'avaient traité que des parties spéciales de la grammaire [1]; Barhébræus dans une œuvre de première valeur, nous a donné un système complet où sont signalées les principales différences des traditions et des dialectes syriaques. On peut lui reprocher, cependant, de suivre trop servilement les divisions des grammairiens arabes, v. la liste des termes techniques, à la fin de l'ouvrage.

1. V. *Syrische Gramm. des Mar Elias von Tirhan,* herausgegeben und übersetzt von Friedrich Baethgen, Leipzig 1880, chap. 18; et *Œuvres grammaticales d'Aboulfaradj dit Barhébræus,* éditées par M. l'Abbé Martin, Paris, Maisonneuve, 1872, T. I renfermant la grande grammaire, T. II, comprenant la grammaire métrique et un traité en vers des mots ambigus. Dans sa grande grammaire, p. 1, l. 18, il parle de compléter les travaux de ses devanciers; p. 7, l. 24, il qualifie de prémices les règles qu'il établit.

Ses grammaires servent de modèle à celles qui sont rédigées dans la suite; les Maronites, notamment Amira, leur empruntent la plupart de leurs règles.

On trouvera dans la première partie de cet ouvrage les principaux points de l'histoire de la grammaire chez les Syriens.

### III. Des dialectes populaires.

Le syriaque vulgaire était divisé en trois dialectes principaux; voici un passage de Barhébræus où cette division est clairement établie : « On doit savoir que le syriaque plus que toute autre langue a subi un mélange important, en se répandant et en se propageant dans des contrées lointaines. Cette altération l'a affecté à ce point que ceux qui le parlent ne s'entendent pas entre eux, c'est-à-dire, les Syriens, les Palestiniens et les Orientaux. Le dialecte de ces derniers, plus que ceux des deux autres, est tombé dans une grossière barbarie et se rapproche du Chaldéen avec lequel il a beaucoup d'affinité ». Suit un parallèle où la supériorité du dialecte mésopotamien ou édessénien est exaltée, au détriment du dialecte oriental ou nestorien [1].

Il y a tout lieu de croire qu'il n'est question dans cette citation que des dialectes en usage chez les populations chrétiennes et que le mot *Palestiniens* désigne les Judéo-chrétiens de la Pérée dont nous avons parlé plus haut, ainsi que les chrétiens du Liban et de Damas. Dans plusieurs passages de sa grande grammaire, Barhébræus se réfère évidemment aux livres saints des premiers : p. 31, l. 10, il parle de la P'šiṭṭâ palestinienne; p. 73, l. 25, il indique une écriture propre aux anciens Palestiniens. Mais dans d'autres endroits, p. 66, l. 11 et p. 206, l. 23, il signale des différences de la prononciation palestinienne qui peuvent être communes à la Palestine et au Liban. Nous n'avons aucun document ancien de cette dernière localité, qui nous permette de juger jusqu'à quel point le syriaque qu'on y parlait,

1. V. *Œuvr. gramm.* II, p. 5, *commentaire.* Barhébræus reproduit cette division presque dans les mêmes termes dans son *Histoire des dynasties,* éd. Pococke, p. 16; comp. *Journ. asiat.*, 1835, p. 214, et Renan, *Histoire des langues sémitiques,* 4e éd., p. 273. Mais quand il parle du syriaque littéraire, il ne distingue que deux traditions, celle des Occidentaux et celle des Orientaux, v. *Œuvr. gramm.* I, p. 1, l. 18.

différait de l'araméen palestinien. On sait seulement qu'il formait, comme celui-ci, la troisième personne masc. de l'imparfait au moyen de la préformante youdh, au lieu du noun propre à l'araméen oriental. Les renseignements que nous ont fournis quelques relations de voyage sur l'idiome parlé encore à Ma'loula au nord de Damas, sont insuffisants pour porter un jugement plus étendu [1]. On devra attendre, pour en parler plus sciemment, la publication des textes que MM. Socin et Prym ont recueillis pendant leur séjour à Damas.

Le mésopotamien occidental était répandu dans les villes de Syrie depuis l'Euphrate jusqu'à Mardin. On peut dire que chaque grand centre présentait des particularités dialectales; Barhébræus en cite de Mélitène [2], de Samosate [3]; d'autres, de Harran [4]. Cependant l'influence qu'exerça l'édessénien comme langue littéraire, dut effacer progressivement ces nuances, et ce dernier dialecte est indiqué comme étant non-seulement celui d'Edesse, mais aussi celui de Mélitène, de Mardin et des environs de ces villes [5]. Après même que l'usage de l'arabe se fut répandu dans la Syrie, le syriaque subsista comme langue vulgaire à côté de la nouvelle langue, surtout dans les montagnes du Kourdistan. On le parle encore, de nos jours, dans cet ancien plateau situé au nord de Mardin et de Nisibes et si célèbre autrefois par ses nombreux couvents, auxquels il doit son nom de Ṭour 'Abdin, *Montagne-des-serviteurs*. MM. Prym et Socin sont les premiers qui nous aient donné sur ce néo-syriaque des renseignements importants, propres à le faire connaître [6].

Le dialecte oriental des provinces du Tigre comprend également plusieurs variétés. Le plus pur était celui de Nisibes, à droite du Tigre, le plus mélangé, celui de Bèth-Garmai ou des

1. Sur ce dialecte, v. *Zeitschr. der D. M. G.* XXI, p. 183 et suiv. et *Journ. asiat.*, 7e série, XIII, p. 456.

2. *Œuvr. gramm.* II, p. 82, l. 4 du comment.

3. *Id.* I, p. 65, 18.

4. Kitâb el-Fihrist, cité par M. Renan, *Histoire des langues sémitiques*, 4e éd., p. 275.

5. *Œuvr. gramm.* II, p. 5, l. 22.

6. V. *Der neu-aramäische Dialect des Tûr' Abdîn,* von Eugen Prym und Albert Socin, Göttingen 1881, erster Theil, die Texte; zweiter Theil, die Uebersetzung.

Garaméens, sur la rive gauche, au sud du petit Zâb. Ce dernier, comme le nabatéen de l'Iraq, appartient plutôt à l'araméen oriental, qu'au syriaque proprement dit. Bar ʿAli et Bar Bahlul mentionnent encore d'autres idiomes dans leurs lexiques, notamment le dialecte de Bèth-Armâyé [1], ܟܘܡܛܢ ܐܪܡܝܐ, et le dialecte supérieur ou septentrional, ܟܘܡܛܢ ܥܠܝܐ, qui paraît désigner le syriaque du Boḥtan et des montagnes kourdes de la rive gauche du haut Tigre. On parle encore aujourd'hui un syriaque plus ou moins altéré dans les environs de Mossoul, dans le Boḥtan et dans les districts du lac Van et du lac d'Ourmiah. Les missionnaires américains établis à Ourmiah ont traduit et publié différents textes dans le dialecte de cette localité, lequel ne descendrait pas de l'ancien nestorien, mais serait altéré d'un dialecte vulgaire contemporain de celui-ci.

Ces dialectes ont fait l'objet d'un travail important de M. Stoddard qui avait pu les étudier sur place. Depuis, M. Nœldeke en a repris l'examen, au point de vue comparatif, avec toute la compétence qui lui est propre [2].

1. On entend par là la Babylonie proprement dite ou la partie nord de la Babylonie, appelée par les Arabes سواد كوفة, v. Nœldeke, *Zeitschr. der D. M. G.* XXV, p. 114.

2. Stoddards *Grammar of the modern syriac language as spoken in Ooromiah, Persia and in Koordistan*, New-York et London, 1855, publiée dans le 5ᵉ volume du *Journ. of the amer. orient. soc.*; Theodor Nœldeke, *Grammatik der neu-syrischen Sprache am Urmia-See und in Kurdistan*, Leipzig, 1868. M. Merx a publié dans ce dialecte divers textes qui en facilitent l'étude: *Neusyrisches Lesebuch, Texte im Dialecte von Urmia, gesammelt, übersetzt und erklärt von Adalbert Merx*, Breslau 1873.

## Première partie. Planche I.

# Alphabet syriaque.

| N°s d'ordre | Lettres isolées | Lettres jointes | | | Lettres hébr | Signes de transcription | Noms des lettres | Valeur numér. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1 | ܐ | ܐ | | | א | ' ou rien | ܐܲܠܦ ou ܐܵܠܦ aleph ou ålaph | 1 |
| 2 | ܒ | ܒ | ܒ | ܒ | ב | b, bh | ܒܹܝܬ beth | 2 |
| 3 | ܓ | ܓ | ܓ | ܓ | ג | g, gh | ܓܵܡܠ gåmal | 3 |
| 4 | ܕ | ܕ | | | ד | d, dh | ܕܵܠܬ dålath | 4 |
| 5 | ܗ | ܗ | | | ה | h | ܗܹ hé | 5 |
| 6 | ܘ | ܘ | | | ו | w | ܘܵܘ waw | 6 |
| 7 | ܙ | ܙ | | | ז | z | ܙܰܝܢ zaïn | 7 |
| 8 | ܚ | ܚ | ܚ | ܚ | ח | ḥ | ܚܹܝܬ ḥeth | 8 |
| 9 | ܛ | ܛ | ܛ | ܛ | ט | ṭ | ܛܹܝܬ ṭeth | 9 |
| 10 | ܝ | ܝ | ܝ | ܝ | י | y | ܝܘܕ youdh | 10 |
| 11 | ܟ | ܟ | ܟ | ܟ | כ | k, kh | ܟܵܦ kåph | 20 |
| 12 | ܠ | ܠ | ܠ | ܠ | ל | l | ܠܵܡܕ låmadh | 30 |
| 13 | ܡ | ܡ | ܡ | ܡ | מ | m | ܡܝܡ mim | 40 |
| 14 | ܢ | ܢ | ܢ | ܢ | נ | n | ܢܘܢ noun | 50 |
| 15 | ܣ | ܣ | ܣ | ܣ | ס | s | ܣܡܟܬ semkath | 60 |
| 16 | ܥ | ܥ | ܥ | ܥ | ע | ' | ܥܹ ĕ | 70 |
| 17 | ܦ | ܦ | ܦ | ܦ | פ | p, ph | ܦܹ pé | 80 |
| 18 | ܨ | ܨ | | | צ | ṣ | ܨܵܕܹ ṣådhé | 90 |
| 19 | ܩ | ܩ | ܩ | ܩ | ק | q | ܩܘܦ qoph | 100 |
| 20 | ܪ | ܪ | | | ר | r | ܪܝܫ riš | 200 |
| 21 | ܫ | ܫ | ܫ | ܫ | ש | š | ܫܝܢ šin | 300 |
| 22 | ܬ | ܬ | | | ת | t, th | ܬܵܘ tau | 400 |

## Première partie. Planche II.

### Tableau synoptique des alphabets syriaques.

| Palmyrien | Estrangelâ | Cursif jacobite | | Cursif nestorien | Syro-palestinien |
|---|---|---|---|---|---|
| 𐡀 | ܐ | ܐ | ܐ | ܐ ܐ | 𐎀 |
| 𐡁 | ܒ | ܒ | ܒ | ܒ | 𐎁 |
| 𐡂 | ܓ | ܓ | ܓ | ܓ | 𐎂 |
| 𐡃 | ܕ | ܕ | ? | ? | 𐎃 |
| 𐡄 𐡄 | ܗ | ܗ | ܗ | ܗ ܗ | 𐎄 |
| ? | ܘ | ܘ | ܘ | ܘ | 𐎅 |
| 𐡅 | ܙ | ܙ | ܙ | ܙ | 𐎆 |
| 𐡆 𐡆 | ܚ | ܚ | ܚ | ܚ ܚ | 𐎇 |
| 𐡇 | ܛ | ܛ | ܛ | ܛ | 𐎈 |
| 𐡈 | ܝ | ܝ | ܝ | ܝ | 𐎉 |
| 𐡉 | ܟ | ܟ | ܟ | ܟ | 𐎊 |
| 𐡊 | ܠ | ܠ | ܠ | ܠ | 𐎋 |
| 𐡋 | ܡ | ܡ | ܡ | ܡ | 𐎌 |
| 𐡌 | ܢ | ܢ | ܢ | ܢ | 𐎍 |
| 𐡍 | ܣ | ܣ | ܣ | ܣ | 𐎎 |
| 𐡎 | ܥ | ܥ | ܥ | ܥ | 𐎏 |
| 𐡏 | ܦ | ܦ | ܦ | ܦ | 𐎐 |
| 𐡐 | ܨ | ܨ | ܨ | ܨ | 𐎑 |
| 𐡑 | ܩ | ܩ | ܩ | ܩ | 𐎒 |
| 𐡒 | ܪ | ܪ | ܪ | ܪ | 𐎓 |
| 𐡓 | ܫ | ܫ | ܫ | ܫ | 𐎔 |
| 𐡔 | ܬ | ܬ | ܬ | ܬ | 𐎕 |

## Première partie. Planche III.

---

### I. Signes de numération palmyréniens.

1, 5, 10, 20.

= 450, = 500, = (5)58.

---

### II. Signes de numération syriaques.

1, 2, 5, ou 10, 20.

100, ÷ 500.

3, 4, 6, 7, 8, 9, 11, 12, 15, 18, 19, 25, 26, 30, 40, 50, 53 etc.

143, 157, ou 300 (ou 800 en sous-entendant le signe ÷), 820, 824, 840, ÷ 563.

---

### III. Voyelles de Jacques d'Edesse (*Œuv. gramm.* de Barhébræus, p. 149, l. 25).

*à* *ê* *è* *î* *ì* *où* *où* *pé grec.*

Ex.: = .

---

IV. *Id.* D'après un manuscrit de Londres (Wright, *Catalog. of syriac manusc.*, p. 1169).

ܐ *à* ܒ *ê* ܓ *è* ܕ *î* ܗ *ì* ܘ *oû* ܙ *où* ܝ *pé grec.*

Ex. : ܟܬܒ ܐܢܐ ܠܟ ܒܪܝ ܘܫܡܥ ܐܢܐ ܠܟ = ܟܬܒ ܐܢܐ ܠܟ ܒܪܝ ܘܫܡܥ ܐܢܐ ܠܟ.

---

V. *Id.* D'après les *Fragments of a syriac grammar* (Wright, *Catalog.*, p. 1169 à 1172).

ܐ *à* ܒ *ê* ܓ *è* ܕ *î* = *ù* ܘ *oû* ܙ *où.*

Ex.: ܟܬܒ, ܟܬܒܘ = ܟܬܒ, ܟܬܒ; ܫܡܥ = ܫܡܥ; ܟܬܒ = ܟܬܒ.

---

VI. *Id.* D'après un manuscrit dans la *Zeitschrift der D. M. G.* XXII, p. 550.

*â* *où* *oû* *è* *ì* *î* *ê* *à*

# TABLES GRAMMATICALES.

## Table I. Pronoms. §§ 174—178.

*Pronoms personnels isolés :* ⵏⵏⵉ *moi,* ⵏⵏⵉ *je,* ⵜⵜⵉ fém. ⵎⵜⵜⵉ *tu, toi,* ⵢⵢⵜ *lui,* ⵢⵜ *il,* ⵎⵜ ⵜⵜ *elle,* ⵏⵏⵏ ⵙⵙⵏ *nous,* ⵔⵢⵜⵜⵉ fém. ⵎⵜⵜⵉⵏ *vous,* ⵔⵢⵢⵏ *eux,* ⵔⵢⵢⵉ *ils,* ⵎⵢⵢⵏ ⵜⵢⵢⵏ *elles.*

*Pronoms suffixes nus :* ⵏ (ⵎ dans les noms) ⵜ ⵙ ⵜ (ⵜⵜ ⵎⵜⵜ) ⵜ ⵜ, ⵙ, ⵙⵙ, ⵢⵜ, ⵎⵢⵜ (ces deux derniers seulement avec les noms) ; *joints à une consonne :* ⵏ (ⵎ dans les noms) ⵜ ⵙ ⵜ ⵜ, ⵙⵙ, ⵙ, ⵔⵢⵜ, ⵎⵢⵜ (ces deux derniers seulement avec les noms), comp. tabl. X, XI et XIV.

*Pronoms démonstratifs :* ⵏⵜⵜ, ⵜ *celui-ci,* ⵉⵜⵜ *celle-ci,* ⵜⵙⵙⵏ *ceux-ci, celles-ci.*

ⵢⵜ *celui-là,* ⵎⵜ *celle-là,* ⵔⵜⵙⵙ *ceux-là,* ⵎⵜⵙⵙⵏ *celles-là.*

*Pronom relatif :* ⵏ *qui, lequel, laquelle, lesquels, lesquelles.*

*Pronoms interrogatifs :* ⵢⵙ *qui?* ⵏⵜⵏⵏ ⵢⵙ ⵢⵏⵏ, ⵢⵙⵙ *quoi?* ⵎⵏⵏ *quel?* ⵎⵏⵉ *quelle?* ⵎⵙⵙⵏ *quels? quelles?*

**Table II.** **Verbe**

| | P″al | | Ethp″el | Pa῾el |
|---|---|---|---|---|
| Parf. 3. m. | ܩܛܠ | ܩܦ | ܐܬܩܛܠ | ܩܛܠ |
| 3. f. | ܩܛܠܬ | ܩܦܠܬ | ܐܬܩܛܠܬ | ܩܛܠܬ |
| 2. m. | ܩܛܠܬ | ܩܦܠܬ | ܐܬܩܛܠܬ | ܩܛܠܬ |
| 2. f. | ܩܛܠܬܝ | ܩܦܠܬܝ | ܐܬܩܛܠܬܝ | ܩܛܠܬܝ |
| 1. c. | ܩܛܠܬ | ܩܦܠܬ | ܐܬܩܛܠܬ | ܩܛܠܬ |
| Plur. 3. m. | ܩܛܠ݂, ܘ | ܩܦܠ݂, ܘ | ܐܬܩܛܠ݂, ܘ | ܩܛܠ݂, ܘ |
| 3. f. | ܩܛܠ݂, ܗ | ܩܦܠ݂, ܗ | ܐܬܩܛܠ݂, ܗ | ܩܛܠ݂, ܗ |
| 2. m. | ܩܛܠ݂, ܬ | ܩܦܠ݂, ܬ | ܐܬܩܛܠ݂, ܬ | ܩܛܠ݂, ܬ |
| 2. f. | ܩܛܠ݂, ܢ | ܩܦܠ݂, ܢ | ܐܬܩܛܠ݂, ܢ | ܩܛܠ݂, ܢ |
| 1. c. | ܩܛܠ݂, ܢ | ܩܦܠ݂, ܢ | ܐܬܩܛܠ݂, ܢ | ܩܛܠ݂, ܢ |
| Infinitif | ܩܛܠ | ܩܦܠ | ܐܬܩܛܠ | ܩܛܠ |
| Impér. 2. m. | ܩܛܘܠ | ܩܘܦ | ܐܬܩܛܘܠ | ܩܛܘܠ |
| 2. f. | ܩܛܘܠܝ | ܩܘܦܠ | ܐܬܩܛܘܠ | ܩܛܘܠ |
| Plur. 2. m. | ܩܛܘܠ݂, ܘ | ܩܘܦܠ݂, ܘ | ܐܬܩܛܘܠ݂, ܘ | ܩܛܘܠ݂, ܘ |
| 2. f. | ܩܛܘܠ݂, ܗ | ܩܘܦܠ݂, ܗ | ܐܬܩܛܘܠ݂, ܗ | ܩܛܘܠ݂, ܗ |
| Imparf. 3. m. | ܢܩܛܘܠ | ܢܩܘܦ | ܢܬܩܛܘܠ | ܢܩܛܘܠ |
| 3. f. | ܢܩܛܘܠ, ܝ | ܢܩܘܦ, ܠ | ܢܬܩܛܘܠ, ܝ | ܢܩܛܘܠ, ܝ |
| 2. m. | ܬܩܛܘܠ | ܬܩܘܦ | ܬܬܩܛܘܠ | ܬܩܛܘܠ |
| 2. f. | ܬܩܛܘܠ݂ܝ, ܠ | ܬܩܘܦ݂ܠ | ܬܬܩܛܘܠ݂ܝ | ܬܩܛܘܠ݂ܝ |
| 1. c. | ܐܩܛܘܠ | ܐܩܘܦ | ܐܬܩܛܘܠ | ܐܩܛܘܠ |
| Plur. 3. m. | ܢܩܛܘܠ݂, ܘ | ܢܩܘܦ݂, ܘ | ܢܬܩܛܘܠ݂, ܘ | ܢܩܛܘܠ݂, ܘ |
| 3. f. | ܢܩܛܘܠ | ܢܩܘܦ | ܢܬܩܛܘܠ | ܢܩܛܘܠ |
| 2. m. | ܬܩܛܘܠ݂, ܘ | ܬܩܘܦ݂, ܘ | ܬܬܩܛܘܠ݂, ܘ | ܬܩܛܘܠ݂, ܘ |
| 2. f. | ܬܩܛܘܠ | ܬܩܘܦ | ܬܬܩܛܘܠ | ܬܩܛܘܠ |
| 1. c. | ܢܩܛܘܠ | ܢܩܘܦ | ܢܬܩܛܘܠ | ܢܩܛܘܠ |
| Part. act. | ܩܛܘܠ | ܩܘܦ | | ܡܩܛܠ |
| Part. pass. | ܩܛܝܠ | ܩܝܦ | ܡܬܩܛܠ | ܡܩܛܠ |

fort. § 180 et suiv.

| Ethpa'al | Aph'el | Ettaph'al | Šaph'el | Eštaph'al |
|---|---|---|---|---|
| אֶתְכַּתַּב | אַכְתַּב | אֶתְכַּתַּב | אַכְתַּב | אֶשְׁתַּכְתַּב |
| אֶתְכַּתַּבְנָא | אַכְתַּבְנָא | אֶתְכַּתַּבְנָא | אַכְתַּבְנָא | אֶשְׁתַּכְתַּבְנָא |
| אֶתְכַּתַּבְתָּא | אַכְתַּבְתָּא | אֶתְכַּתַּבְתָּא | etc., comme Aph'el | etc., comme Ettaph'al |
| אֶתְכַּתַּבְתָּא | אַכְתַּבְתָּא | אֶתְכַּתַּבְתָּא | |

**Table III.** **Verbes**

| | P"al | | Ethp"el | Pa'el |
|---|---|---|---|---|
| Parf. 3. m. | ܦܠ | | ܐܬܦܥܠ, ܐܬܬܥܝ | ܦܥܠ |
| 3. f. | ܦܥܠܬ | | ܐܬܦܥܠܬ | ܦܥܬ |
| 2. m. | ܦܥܬ | | ܐܬܦܥܬ | ܦܥܬ |
| 2. f. | ܦܥܬܝ | | ܐܬܦܥܬܝ | ܦܥܬ |
| 1. c. | ܦܥܬ | | ܐܬܦܥܬ | ܦܥܬ |
| Plur. 3. m. | ܦܥܘ, ܐ | | ܐܬܦܥܘ, ܐ | ܦܥܘ, ܐ |
| 3. f. | ܦܥܢ, ܝ | | ܐܬܦܥܬܢ, ܝ | ܦܥܬܢ, ܝ |
| 2. m. | ܦܥܬܘ, ܐ | | ܐܬܦܥܬܘ, ܐ | ܦܥܬܘ, ܐ |
| 2. f. | ܦܥܬܝ | | ܐܬܦܥܬܝ | ܦܥܬܝ |
| 1. c. | ܦܥܢ, ܝ | | ܐܬܦܥܢ, ܝ | ܦܥܢ, ܝ |
| Infinitif | ܦܠܳܐ | ܦܥܺܝܼܢ | ܐܬܦܥܳܐ, ܐܬܬܥܺܝ | ܦܰܥܳܐ |
| Impér. 2. m. | ܦܥ | ܦܥܺܝ | ܐܬܦܥܺܝ, ܐܬܬܥܺܝ | ܦܥ |
| 2. f. | ܦܥܝ | ܦܥܺܝ | ܐܬܦܥܺܝ | ܦܥܝ |
| Plur. 2. m. | ܦܥܘ, ܐ | ܦܥܺܝ, ܐ | ܐܬܦܥܘ, ܐ | ܦܥܘ, ܐ |
| 2. f. | ܦܥܬܢ, ܝ | ܦܥܺܝ, ܝ | ܐܬܦܥܬܢ | ܦܥܬܢ, ܝ |
| Imparf. 3. m. | ܢܶܦܥܶ | ܢܶܦܥܺܝ | ܢܶܬܦܥܶ, ܢܶܬܬܥܶ | ܢܰܦܥܶ |
| 3. f. | ܬܶܦܥܶ, ܟ | ܬܶܦܥܺܝ, ܢ | ܬܶܬܦܥܶ, ܟ | ܬܰܦܥܶ, ܟ |
| 2. m. | ܬܶܦܥܶ | ܬܶܦܥܺܝ | ܬܶܬܦܥܶ | ܬܰܦܥܶ |
| 2. f. | ܬܶܦܥܺܝ | ܬܶܦܥܺܝ | ܬܶܬܦܥܺܝ | ܬܰܦܥܺܝ |
| 1. c. | ܐܶܦܥܶ | ܐܶܦܥܺܝ | ܐܶܬܦܥܶ | ܐܰܦܥܶ |
| Plur. 3. m. | ܢܶܦܥܘ, ܐ | ܢܶܦܥܘ, ܐ | ܢܶܬܦܥܘ, ܐ | ܢܰܦܥܘ, ܐ |
| 3. f. | ܢܶܦܥܝ | ܢܶܦܥܺܝ | ܢܶܬܦܥܝ | ܢܰܦܥܝ |
| 2. m. | ܬܶܦܥܘ, ܐ | ܬܶܦܥܘ, ܐ | ܬܶܬܦܥܘ, ܐ | ܬܰܦܥܘ, ܐ |
| 2. f. | ܬܶܦܥܝ | ܬܶܦܥܺܝ | ܬܶܬܦܥܝ | ܬܰܦܥܝ |
| 1. c. | ܢܶܦܥܶ | ܢܶܦܥܺܝ | ܢܶܬܦܥܶ | ܢܰܦܥܶ |
| Part. act. | ܦܳܥܶܠ | ܡܦܥܺܝ | | ܡܰܦܥܶܐ |
| Part. pass. | ܦܰܥܺܝ | ܡܦܥܺܝ | ܡܶܬܦܥܶܐ, ܡܶܬܬܥܶܐ | ܡܦܰܥܰܐ |

**Pé-aleph. §§ 202—205.**

| Ethpa'al | Aph'el | Ettaph'al | Šaph'el | Eštaph'al |
|---|---|---|---|---|
| אֶתְאַלַּף, אֶתְאַלָּף | אַאֲלֵף | אֶתְאַלַּף | שַׁאֲלֵף | אֶשְׁתַּאֲלַּף |
| אֶתְאַכַּל | אַאֲכֵל | אֶתְאַכַּל | comme Aph'el | comme Ettaph'al |
| אֶתְאַכַּל | אַאֲכֵל | אֶתְאַכַּל | | |
| אֶתְאַכַּל | אַאֲכֵל | אֶתְאַכַּל | | |
| אֶתְאַכַּל | אַאֲכֵל | אֶתְאַכַּל | | |
| אֶתְאַכַּל, ־ָה | אַאֲכֵל, ־ָה | אֶתְאַכַּל, ־ָה | | |
| אֶתְאַכַּל, ־ֶת | אַאֲכֵל, ־ֶת | אֶתְאַכַּל, ־ֶת | | |
| אֶתְאַכַּל, ־ֹו | אַאֲכֵל, ־ֹו | אֶתְאַכַּל, ־ֹו | | |
| אֶתְאַכַּל, ־ֵם | אַאֲכֵל, ־ֵם | אֶתְאַכַּל, ־ֵם | | |
| אֶתְאַכַּל, ־ֵן | אַאֲכֵל, ־ֵן | אֶתְאַכַּל, ־ֵן | | |
| מְתְאַכַּל, מְתְאַכַּל | מְאַכֵּל | מְתְאַכַּל | מַאֲכַל | מְשְׁתַּאֲכַל |
| אֶתְאַמַּר, אֶתְאַמַּר | אַאֲמֵר | אֶתְאַמַּר (אֵמַּר) | אַאֲמַר | אֶשְׁתַּאֲמַר |
| אֶתְאַמַּר | אַאֲמֵר | אֶתְאַמַּר | comme Aph'el | אֶשְׁתַּאֲמַר |
| אֶתְאַמַּר, ־ָה | אַאֲמֵר, ־ָה | אֶתְאַמַּר, ־ָה | | comme Ettaph'al |
| אֶתְאַמַּר, ־ֶת | אַאֲמֵר, ־ֶת | אֶתְאַמַּר, ־ֶת | | |
| תְּאַבַּד, תְּאַבַּד | תְּאַבֵּד | תְּאַבַּד | תַּאֲבַד | תְּשְׁתַּאֲבַד |
| יָאַבַּד, כֶּם | יְאַבֵּד, כֶּם | יָאַבַּד, כֶּם | comme Aph'el | comme Ettaph'al |
| יָאַבַּד | יְאַבֵּד | יָאַבַּד | | |
| יָאַבַּד | יְאַבֵּד | יָאַבַּד | | |
| יָאַבַּד | אַבֵּד | אָבַּד | | |
| תְּאַבַּד, ־ִי | תְּאַבֵּד, ־ִי | תְּאַבַּד, ־ִי | | |
| תְּאַבַּד | תְּאַבֵּד | תְּאַבַּד | | |
| יָאַבַּד, ־וּ | יְאַבֵּד, ־וּ | יָאַבַּד, ־וּ | | |
| יָאַבַּד, ־ָה | יְאַבֵּד, ־ָה | יָאַבַּד, ־ָה | | |
| תְּאַבַּד | תְּאַבֵּד | תְּאַבַּד | | |
| מְאַבַּד | מְאַבֵּד | | מַאֲבַד | |
| מְאַבַּד, מְאַבַּד | מְאַבֵּד | מְאַבַּד | מַאֲבַד | מְשְׁתַּאֲבַד |

**Table IV.** **Verbes**

| | P″al | | Ethp″el | Aph'el |
|---|---|---|---|---|
| Parf. 3. m. | | | | |
| 3. f. | | | | |
| 2. m. | | | | |
| 2. f. | | | | |
| 1. c. | | | | |
| Plur. 3. m. | | | | |
| 3. f. | | | | |
| 2. m. | | | | |
| 2. f. | | | | |
| 1. c. | | | | |
| Infinitif | | | | |
| Impér. 2. m. | | | | |
| 2. f. | | | | |
| Plur. 2. m. | | | | |
| 2. f. | | | | |
| Imparf. 3. m. | | | | |
| 3. f. | | | | |
| 2. m. | | | | |
| 2. f. | | | | |
| 1. c. | | | | |
| Plur. 3. m. | | | | |
| 3. f. | | | | |
| 2. m. | | | | |
| 2. f. | | | | |
| 1. c. | | | | |
| Part. act. | | | | |
| Part. pass. | | | | |

**Pé-youdh. §§ 206 et 207.**

| Ettaph'al | Šaph'el | Eštaph'al |
|---|---|---|
| אֶתְקַטַּל | הַקְטִיל | אַהְקְטִיל |
| אֶתְקַטַּלְתִּי | הַקְטַלְתִּי | אַהְקְטַלְתִּי |
| אֶתְקַטַּלְתָּ | הַקְטַלְתָּ | אַהְקְטַלְתָּ |
| אֶתְקַטַּלְתְּ | הַקְטַלְתְּ | אַהְקְטַלְתְּ |
| אֶתְקַטַּל | הַקְטִיל | אַהְקְטִיל |
| אֶתְקַטְּלָה | הַקְטִילָה | אַהְקְטִילָה |
| אֶתְקַטַּלְתָּ | הַקְטַלְתָּ | אַהְקְטַלְתָּ |
| אֶתְקַטַּלְתְּ | הַקְטַלְתְּ | אַהְקְטַלְתְּ |
| אֶתְקַטַּלְנוּ | הַקְטַלְנוּ | אַהְקְטַלְנוּ |
| אֶתְקַטַּלְתֶּם | הַקְטַלְתֶּם | אַהְקְטַלְתֶּם |
| אֶתְקַטַּלְתֶּן | הַקְטַלְתֶּן | אַהְקְטַלְתֶּן |
| אֶתְקַטְּלוּ | הַקְטִילוּ | אַהְקְטִילוּ |
| הָקְטַל | הָקְטֵל | הָקְטֵל |
| אֶתְקַטַּל, אֶתְקַטְּלִי | הַקְטִיל | אַהְקְטִיל, אַהְקְטִילִי |
| אֶתְקַטְּלִי | הַקְטִילִי | אַהְקְטִילִי |
| אֶתְקַטְּלָה | הַקְטִילָה | אַהְקְטִילָה |
| אֶתְקַטַּלְתְּ | הַקְטַלְתְּ | אַהְקְטַלְתְּ |
| אֶתְקַטַּלְתְּ | הַקְטַלְתְּ | אַהְקְטַלְתְּ |
| אֶתְקַטְּלוּ | הַקְטִילוּ | אַהְקְטִילוּ |
| הָקְטַלְנָה | הָקְטֵלְנָה | הָקְטֵלְנָה |
| אֶתְקַטְּלוּ | הַקְטִילוּ | אַהְקְטִילוּ |
| אֶתְקַטַּלְנָה | הַקְטַלְנָה | אַהְקְטַ

**Table V.** **Verbes Pé-noun. § 208.**

| | P″al | Aph'el | Ettaph'al |
|---|---|---|---|
| Parf. 3. m. | נָפַל, נָשְׂאוּ נָפְלוּ | הִפִּיל | הִתְנַפֵּל |
| 3. f. | נָפְלָה | הִפִּילָה | הִתְנַפְּלָה |
| 2. m. | נָפַלְתָּ | הִפַּלְתָּ | הִתְנַפַּלְתָּ |
| 2. f. | נָפַלְתְּ | הִפַּלְתְּ | הִתְנַפַּלְתְּ |
| 1. c. | נָפַלְתִּי | הִפַּלְתִּי | הִתְנַפַּלְתִּי |
| Plur. 3. m. | נָפְלוּ, נָפְלֽוּ | הִפִּילוּ, הִפִּילֽוּ | הִתְנַפְּלוּ, הִתְנַפְּלֽוּ |
| 3. f. | נָפְלוּ, נָפְלֽוּ | הִפִּילוּ, הִפִּילֽוּ | הִתְנַפְּלוּ, הִתְנַפְּלֽוּ |
| 2. m. | נָפַלְתֶּם | הִפַּלְתֶּם | הִתְנַפַּלְתֶּם |
| 2. f. | נָפַלְתֶּן | הִפַּלְתֶּן | הִתְנַפַּלְתֶּן |
| 1. c. | נָפַלְנוּ | הִפַּלְנוּ | הִתְנַפַּלְנוּ |
| Infinitif | נָפֹל | הַפִּיל | הִתְנַפֵּל |
| Impér. 2. m. | נְפֹל, שְׂאוּ נָפֵל | הַפֵּל | הִתְנַפֵּל, הִתְנַפֵּל |
| 2. f. | נְפֹלִי | הַפִּילִי | הִתְנַפְּלִי |
| Plur. 2. m. | נְפֹלוּ, נְפֹלֽוּ | הַפִּילוּ, הַפִּילֽוּ | הִתְנַפְּלוּ, הִתְנַפְּלֽוּ |
| 2. f. | נְפֹלְנָה, נְפֹלְנָֽה | הַפֵּלְנָה, הַפֵּלְנָֽה | הִתְנַפֵּלְנָה, הִתְנַפֵּלְנָֽה |
| Imparf. 3. m. | יִפֹּל | יַפִּיל | יִתְנַפֵּל |
| 3. f. | תִּפֹּל, תִּשָּׂאנָה תִּפֹּלְנָה | תַּפִּיל, תַּפֵּלְנָה | תִּתְנַפֵּל, תִּתְנַפֵּלְנָה |
| 2. m. | תִּפֹּל | תַּפִּיל | תִּתְנַפֵּל |
| 2. f. | תִּפְּלִי | תַּפִּילִי | תִּתְנַפְּלִי |
| 1. c. | אֶפֹּל | אַפִּיל | אֶתְנַפֵּל |
| Plur. 3. m. | יִפְּלוּ | יַפִּילוּ | יִתְנַפְּלוּ |
| 3. f. | תִּפֹּלְנָה | תַּפֵּלְנָה | תִּתְנַפֵּלְנָה |
| 2. m. | תִּפְּלוּ | תַּפִּילוּ | תִּתְנַפְּלוּ |
| 2. f. | תִּפֹּלְנָה | תַּפֵּלְנָה | תִּתְנַפֵּלְנָה |
| 1. c. | נִפֹּל | נַפִּיל | נִתְנַפֵּל |
| Part. act. | נֹפֵל | מַפִּיל | מִתְנַפֵּל |
| Part. pass. | נָפוּל | מֻפָּל | |

**Table VI.** **Verbes ʿé-aleph. § 209.**

| P''al | Ethp''el | Pa'el | Etpa'al | Aph'el | Ettaph'al |
|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | |
| | | | | | |
| | | | | | |

Table VII. Verbes

| | P''al | | Ethp''el | Pa'el |
|---|---|---|---|---|
| Parf. 3. m. | ܩܛܰܠ | ܩܛܰܠ ܗܘܳ | ܐܶܬܩܛܰܠ | ܩܛܶܠ |
| 3. f. | ܩܛܰܠܬ | ܩܛܰܠܬ etc. | ܐܶܬܩܛܰܠܬ | ܩܛܶܠܬ |
| 2. m. | ܩܛܰܠܬ | ܩܛܰܠܬ | ܐܶܬܩܛܰܠܬ | ܩܛܶܠܬ |
| 2. f. | ܩܛܰܠܬܝ | ܩܛܰܠܬܝ | ܐܶܬܩܛܰܠܬܝ | ܩܛܶܠܬܝ |
| 1. c. | ܩܛܰܠܬ | ܩܛܰܠܬ | ܐܶܬܩܛܰܠܬ | ܩܛܶܠܬ |
| Plur. 3. m. | ܩܛܰܠ, ܐ | ܩܛܰܠ, ܐ | ܐܶܬܩܛܰܠ, ܐ | ܩܛܶܠ, ܐ |
| 3. f. | ܩܛܰܠ, ܝ | ܩܛܰܠ, ܝ | ܐܶܬܩܛܰܠ, ܝ | ܩܛܶܠ, ܝ |
| 2. m. | ܩܛܰܠ, ܬ | ܩܛܰܠ, ܬ | ܐܶܬܩܛܰܠ, ܬ | ܩܛܶܠ, ܬ |
| 2. f. | ܩܛܰܠ, ܬ | ܩܛܰܠ, ܬ | ܐܶܬܩܛܰܠ, ܬ | ܩܛܶܠ, ܬ |
| 1. c. | ܩܛܰܠ, ܢ | ܩܛܰܠ, ܢ | ܐܶܬܩܛܰܠ, ܢ | ܩܛܶܠ, ܢ |
| Infinitif | ܩܛܳܠ | ܩܛܳܠ ܩܛܰܠ | ܐܶܬܩܛܳܠ | ܩܰܛܛܶܠ |
| Impér. 2. m. | ܩܛܳܠ | ܩܛܳܠ ܩܛܰܠ | ܐܶܬܩܛܰܠ | ܩܰܛܶܠ |
| 2. f. | ܩܛܳܠܝ | ܩܛܰܠܝ | ܐܶܬܩܛܰܠܝ | ܩܰܛܶܠܝ |
| Plur. 2. m. | ܩܛܳܠ, ܐ | ܩܛܰܠ, ܐ | ܐܶܬܩܛܰܠ, ܐ | ܩܰܛܶܠ, ܐ |
| 2. f. | ܩܛܳܠ, ܝ | ܩܛܰܠ, ܝ | ܐܶܬܩܛܰܠ, ܝ | ܩܰܛܶܠ, ܝ |
| Imparf. 3. m. | ܢܶܩܛܳܠ | ܢܶܩܛܰܠ ܢܩܛܰܠ | ܢܶܬܩܛܰܠ | ܢܩܰܛܶܠ |
| 3. f. | ܬܶܩܛܳܠ, ܢ | ܬܶܩܛܰܠ, ܢ | ܬܶܬܩܛܰܠ, ܢ | ܬܩܰܛܶܠ, ܢ |
| 2. m. | ܬܶܩܛܳܠ | ܬܶܩܛܰܠ | ܬܶܬܩܛܰܠ | ܬܩܰܛܶܠ |
| 2. f. | ܬܶܩܛܳܠܝ | ܬܶܩܛܰܠܝ | ܬܶܬܩܛܰܠܝ | ܬܩܰܛܶܠܝ |
| 1. c. | ܐܶܩܛܳܠ | ܐܶܩܛܰܠ | ܐܶܬܩܛܰܠ | ܐܩܰܛܶܠ |
| Plur. 3. m. | ܢܶܩܛܳܠ, ܘ | ܢܶܩܛܰܠ, ܘ | ܢܶܬܩܛܰܠ, ܘ | ܢܩܰܛܶܠ, ܘ |
| 3. f. | ܢܶܩܛܳܠ, ܝ | ܢܶܩܛܰܠ, ܝ | ܢܶܬܩܛܰܠ, ܝ | ܢܩܰܛܶܠ, ܝ |
| 2. m. | ܬܶܩܛܳܠ, ܘ | ܬܶܩܛܰܠ, ܘ | ܬܶܬܩܛܰܠ, ܘ | ܬܩܰܛܶܠ, ܘ |
| 2. f. | ܬܶܩܛܳܠ, ܝ | ܬܶܩܛܰܠ, ܝ | ܬܶܬܩܛܰܠ, ܝ | ܬܩܰܛܶܠ, ܝ |
| 1. c. | ܢܶܩܛܳܠ | ܢܶܩܛܰܠ | ܢܶܬܩܛܰܠ | ܢܩܰܛܶܠ |
| Part. act. | ܩܳܛܶܠ | ܩܳܛܶܠ ܩܳܛܶܠ | | ܡܩܰܛܶܠ |
| Part. pass. | ܩܛܺܝܠ | ܩܛܺܝܠ ܐܢܫ | ܐܶܬܩܛܺܝܠ | ܡܩܰܛܰܠ |

**ʿé-waw. § 210—211.**

| Ethpaʿal | Aphʿel | Ettaphʿal | Palpel | Ethpalpal |
|---|---|---|---|---|
| أَتْعَمَّطَ | أَعْمَطَ | أَتْعَمَّطَ | عَمَّطَ | أَتْعَمَّطَ |
| أَتْعَمَّطَا | أَعْمَطَا | comme | عَمَّطَا | أَتْعَمَّطَا |
| أَتْعَمَّطَا | أَعْمَطَا | Ethpʿʿel | عَمَّطَا | أَتْعَمَّطَا |
| أَتْعَمَّطَا | أَعْمَطَا | | etc., comme | etc., comme |
| أَتْعَمَّطَا | أَعْمَطَا | | Paʿel | Ethpaʿal |
| أَتْعَمَّطَهْ, أَتْعَمَّطَهْ | أَعْمَطَهْ, أَعْمَطَهْ | | | |
| أَتْعَمَّطَتْ, أَتْعَمَّطَتْ | أَعْمَطَتْ, أَعْمَطَتْ | | | |
| أَتْعَمَّطَوْ | أَعْمَطَوْ | | | |
| أَتْعَمَّطَا | أَعْمَطَا | | | |
| أَتْعَمَّطَا, أَتْعَمَّطَا | أَعْمَطَا, أَعْمَطَا | | | |
| تَعَمَّطَ | عَمَّطَ | | عَمَّطَ | تَعَمَّطَ |
| تَعَمَّطَا | عَمَّطَا | | etc. | etc. |
| تَعَمَّطَا | عَمَّطَا | | | |
| تَعَمَّطَا | عَمَّطَا | | | |
| أَتْعَمَّطَ | أَعْمَطَ | | | |
| تَعَمَّطَهْ, تَعَمَّطَهْ | عَمَّطَهْ, عَمَّطَهْ | | | |
| تَعَمَّطَوْ | عَمَّطَوْ | | | |
| تَعَمَّطَا | عَمَّطَا | | | |
| تَعَمَّطَا, تَعَمَّطَا | عَمَّطَا, عَمَّطَا | | | |
| تَعَمَّطَ | عَمَّطَ | | عَمَّطَ | تَعَمَّطَ |
| تَعَمَّطَا | عَمَّطَا | | etc. | etc. |
| تَعَمَّطَا | عَمَّطَا | | | |
| تَعَمَّطَا | عَمَّطَا | | | |
| تَعَمَّطَا | عَمَّطَا | | | |
| تَعَمَّطَهْ, تَعَمَّطَهْ | عَمَّطَهْ, عَمَّطَهْ | | | |
| تَعَمَّطَوْ | عَمَّطَوْ | | | |
| تَعَمَّطَا | عَمَّطَا | | | |
| تَعَمَّطَا, تَعَمَّطَا | عَمَّطَا, عَمَّطَا | | | |
| تَعَمَّطَ | عَمَّطَ | | عَمَّطَ | تَعَمَّطَ |
| تَعَمَّطَا | عَمَّطَا | | etc. | etc. |
| تَعَمَّطَا | عَمَّطَا | | | |
| تَعَمَّطَا | عَمَّطَا | | | |
| أَتْعَمَّطَ | أَعْمَطَ | | | |
| تَعَمَّطَهْ, تَعَمَّطَهْ | عَمَّطَهْ, عَمَّطَهْ | | | |
| تَعَمَّطَوْ | عَمَّطَوْ | | | |
| تَعَمَّطَا | عَمَّطَا | | | |
| تَعَمَّطَا, تَعَمَّطَا | عَمَّطَا, عَمَّطَا | | | |
| تَعَمَّطَ | عَمَّطَ | | عَمَّطَ | تَعَمَّطَ |
| تَعَمَّطَا | عَمَّطَا | | etc. | etc. |
| تَعَمَّطَا | عَمَّطَا | | | |
| تَعَمَّطَا | عَمَّطَا | | | |
| أَتْعَمَّطَ | أَعْمَطَ | | | |
| تَعَمَّطَهْ, تَعَمَّطَهْ | عَمَّطَهْ, عَمَّطَهْ | | | |
| تَعَمَّطَوْ | عَمَّطَوْ | | | |
| تَعَمَّطَا | عَمَّطَا | | | |
| تَعَمَّطَا, تَعَمَّطَا | عَمَّطَا, عَمَّطَا | | | |
| تَعَمَّطَ | عَمَّطَ | | عَمَّطَ | تَعَمَّطَ |
| تَعَمَّطَا | عَمَّطَا | | etc. | etc. |
| تَعَمَّطَا | عَمَّطَا | | | |
| تَعَمَّطَا | عَمَّطَا | | | |
| أَتْعَمَّطَ | أَعْمَطَ | | | |
| تَعَمَّطَهْ, تَعَمَّطَهْ | عَمَّطَهْ, عَمَّطَهْ | | | |
| تَعَمَّطَوْ | عَمَّطَوْ | | | |
| تَعَمَّطَا | عَمَّطَا | | | |
| تَعَمَّطَا, تَعَمَّطَا | عَمَّطَا, عَمَّطَا | | | |
| تَعَمَّطَ | عَمَّطَ | | عَمَّطَ | تَعَمَّطَ |
| تَعَمَّطَا | عَمَّطَا | | etc. | etc. |
| تَعَمَّطَا | عَمَّطَا | | | |
| تَعَمَّطَا | عَمَّطَا | | | |
| أَتْعَمَّطَ | أَعْمَطَ | | | |
| تَعَمَّطَهْ, تَعَمَّطَهْ | عَمَّطَهْ, عَمَّطَهْ | | | |
| تَعَمَّطَوْ | عَمَّطَوْ | | | |
| تَعَمَّطَا | عَمَّطَا | | | |
| تَعَمَّطَا, تَعَمَّطَا | عَمَّطَا, عَمَّطَا | | | |

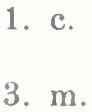
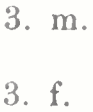
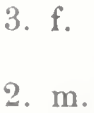
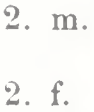
**Table VIII.** **Verbes**

| | P"al | Ethp"el | Pa'el | Ethpa'al | Aph'el |
|---|---|---|---|---|---|
| Parf. 3. m. | ܦܠ | ܐܬܦܠ | ܦܲܠ | ܐܬܦܥܠ | ܐܦܥ |
| 3. f. | ܦܠܬ | ܐܬܦܠܬ | ܦܲܠܬ | ܐܬܦܥܠܬ | ܐܦܥܬ |
| 2. m. | ܦܠܬ | ܐܬܦܠܬ | comme | comme | ܐܦܥܬ |
| 2. f. | ܦܠܬܝ | ܐܬܦܠܬܝ | ܦܲܥܬ | ܐܬܦܥܬܝ | ܐܦܥܬܝ |
| 1. c. | ܦܠܬ | ܐܬܦܠܬ | | | ܐܦܥܬ |
| Plur. 3. m. | ܦܠ, ܘ | ܐܬܦܠ, ܘ | | | ܐܦܥ, ܘ |
| 3. f. | ܦܠ, ܐ | ܐܬܦܠ, ܐ | | | ܐܦܥ, ܐ |
| 2. m. | ܦܠܬ, ܘ | ܐܬܦܠܬ, ܘ | | | ܐܦܥܬ, ܘ |
| 2. f. | ܦܠܬ, ܐ | ܐܬܦܠܬ, ܐ | | | ܐܦܥܬ, ܐ |
| 1. c. | ܦܠ, ܢ | ܐܬܦܠ, ܢ | | | ܐܦܥ, ܢ |
| Infinitif | ܦܥܘܠ | ܐܬܦܥܠܘܬ | ܦܥܝܠܘ | ܐܬܦܥܥܠܘ | ܐܦܥܘܠ |
| Impér. 2. m. | ܦܥ | ܐܬܦܥ | ܦܲܠ | ܐܬܦܥܝ | ܐܦܥ |
| 2. f. | ܦܥܝ | ܐܬܦܥܝ | | | ܐܦܥܝ |
| Plur. 2. m. | ܦܥ, ܘ | ܐܬܦܥ, ܘ | | | ܐܦܥ, ܘ |
| 2. f. | ܦܥܝ, ܐ | ܐܬܦܥܝ, ܐ | | | ܐܦܥܝ, ܐ |
| Imparf. 3. m. | ܢܦܥ | ܢܬܦܥ | ܢܦܲܥ | ܢܬܦܥܲܥ | ܢܦܥ |
| 3. f. | ܬܦܥ, ܝ | ܬܬܦܥ, ܝ | | | ܬܦܥ, ܝ |
| 2. m. | ܬܦܥ | ܬܬܦܥ | | | ܬܦܥ |
| 2. f. | ܬܦܥܝ | ܬܬܦܥܝ | | | ܬܦܥܝ |
| 1. c. | ܐܦܥ | ܐܬܦܥ | | | ܐܦܥ |
| Plur. 3. m. | ܢܦܥ, ܘ | ܢܬܦܥ, ܘ | | | ܢܦܥ, ܘ |
| 3. f. | ܢܦܥ, ܐ | ܢܬܦܥ, ܐ | | | ܢܦܥ, ܐ |
| 2. m. | ܬܦܥ, ܘ | ܬܬܦܥ, ܘ | | | ܬܦܥ, ܘ |
| 2. f. | ܬܦܥ, ܐ | ܬܬܦܥ, ܐ | | | ܬܦܥ, ܐ |
| 1. c. | ܢܦܥ | ܢܬܦܥ | | | ܢܦܥ |
| Part. act. | ܦܥ | | ܡܦܥ | | ܡܦܥ |
| Part. pass. | ܦܝܥ | ܡܬܦܥ | ܡܦܥ | ܡܬܦܥ | ܡܦܥ |

double-ʿé. § 212.

| Ettaphʿal | Palpel | Ethpalpal | Šaphʿel | Eštaphʿal |
|---|---|---|---|---|
| ܐܶܬܬܰܦܥܶܠ | ܦܰܥّܶܠ | ܐܶܬܦܰܥّܶܠ | ܫܰܦܥّܶܠ | ܐܶܫܬܰܦܥّܶܠ |
| ܐܶܬܬܰܦܥّܶܐ | comme | comme | ܫܰܦܥّܶܐ | ܐܶܫܬܰܦܥّܶܐ |
| ܐܶܬܬܰܦܥّܶ | ܐܶܦܥّܶ | ܐܶܬܦܥّܶ | comme | comme |
| ܐܶܬܬܰܦܥّ݂ܶ | | | ܦܰܥّܶ | ܐܶܬܦܰܥّܶ |
| ܐܶܬܬܰܦܥّܶ | | | | |
| ܐܶܬܬܰܦܥّܶ݁ | | | | |
| ܐܶܬܬܰܦܥّ݂ܶ | | | | |
| ܐܶܬܬܰܦܥّܶ, ܗ | | | | |
| ܐܶܬܬܰܦܥّܶ, ܐ | | | | |
| ܐܶܬܬܰܦܥّܶ݁ | | | | |
| ܐܶܬܬܰܦܥّܶ, ܢ | | | | |
| ܐܶܬܬܰܦܥّܶ, ܐ | | | | |
| ܐܶܬܬܰܦܥّܶ, ܬ | | | | |
| ܩܰܛܛܰܠ | ܩܰܛّܶܠ | ܐܶܩܬܰܛّܶܠ | ܩܰܛّܶܠ | ܐܶܫܬܰܩܛّܶܠ |
| ܩܰܛܛܰܠ | ܩܰܛّܰܠ | ܐܶܩܬܰܛّܰܠ | ܩܰܛّܰܠ | ܐܶܫܬܰܩܛܰ

**Table IX.** Verbes

| | P″al | | Ethp″el | Pa῾el |
|---|---|---|---|---|
| Parf. 3. m. | | |  | |
| 3. f. |  | | | |
| 2. m. |  | | | |
| 2. f. |  | | | |
| 1. c. | |  | | |
| Plur. 3. m. |  |  | | |
| 3. f. |  |  | | |
| 2. m. |  |  | | |
| 2. f. |  | | | |
| 1. c. | | |  | |
| Infinitif | | |  | |
| Impér. 2. m. | | |  | |
| 2. f. | | | | |
| Plur. 2. m. |  | |  | |
| 2. f. |  | | | |
| Imparf. 3. m. | | |  | |
| 3. f. |  | |  | |
| 2. m. |  | |  | |
| 2. f. |  | |  | |
| 1. c. |  | |  | |
| Plur. 3. m. | | |  | |
| 3. f. |  | |  | |
| 2. m. |  | |  | |
| 2. f. |  | |  | |
| 1. c. |  | |  | |
| Part. act. |  | | | |
| Part. pass. | | |  | |

**låmadh-aleph. § 213.**

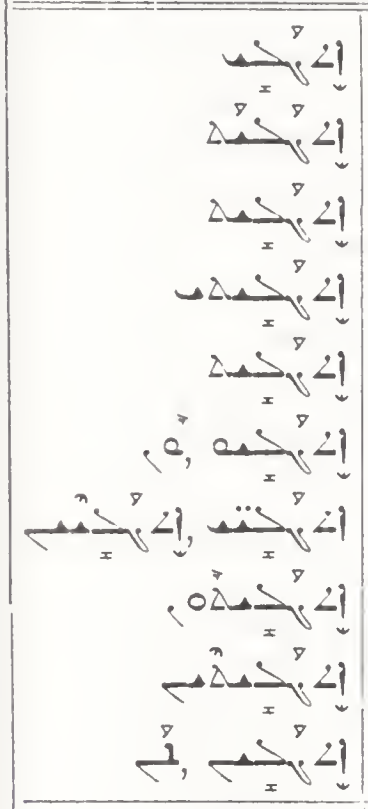
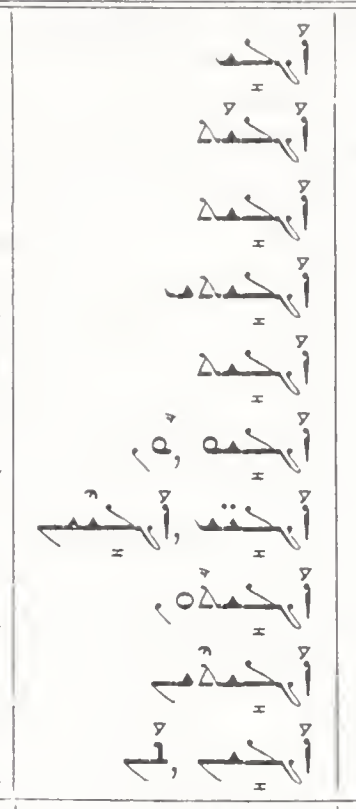
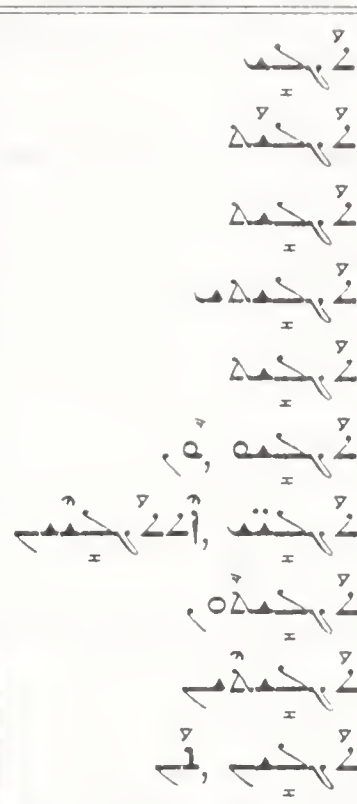
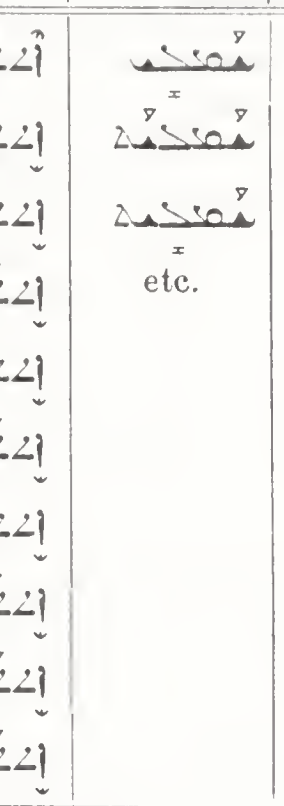
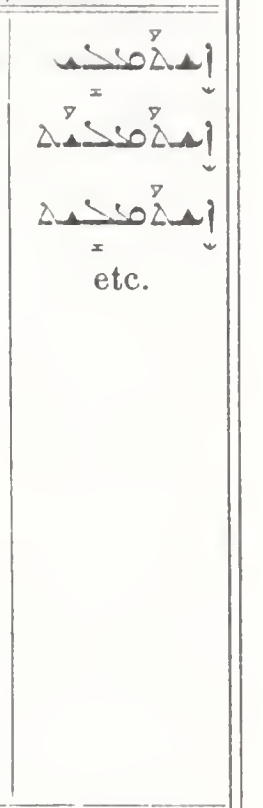
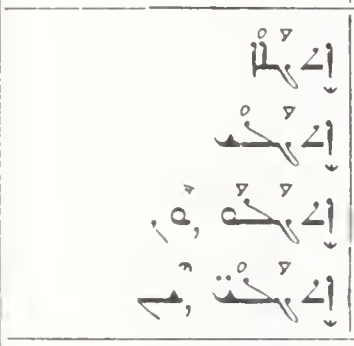
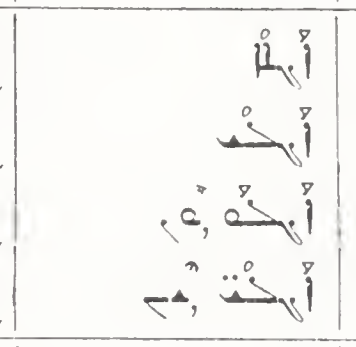
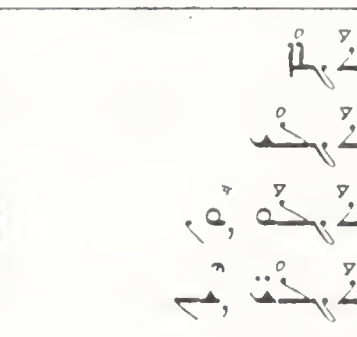
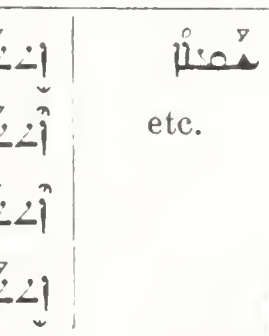
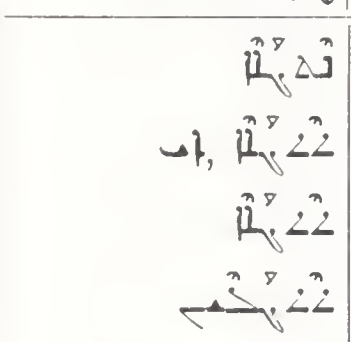
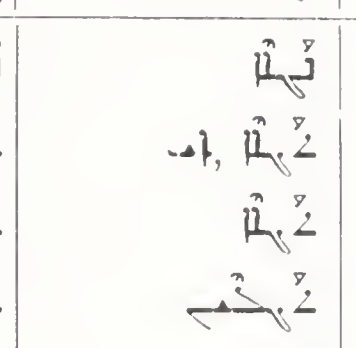
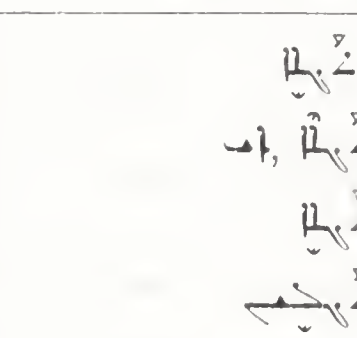
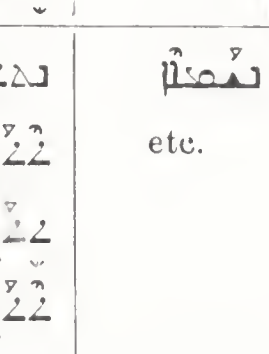
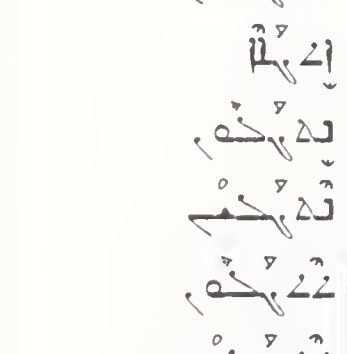
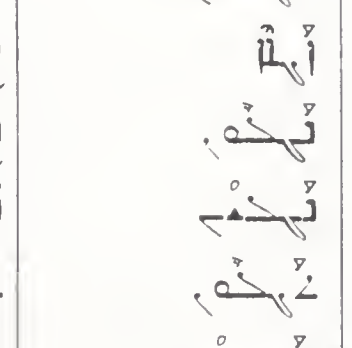
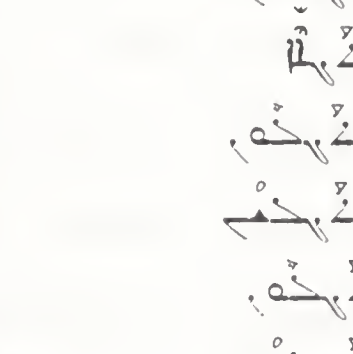
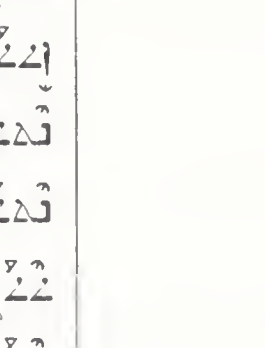
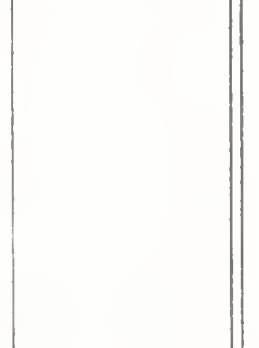
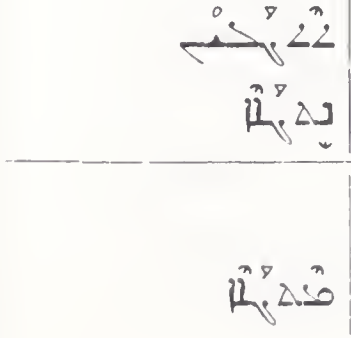
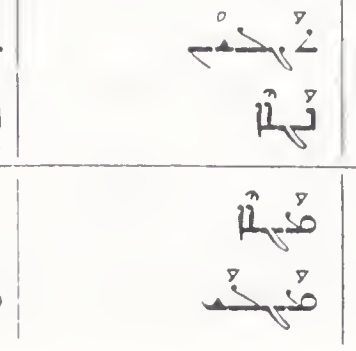
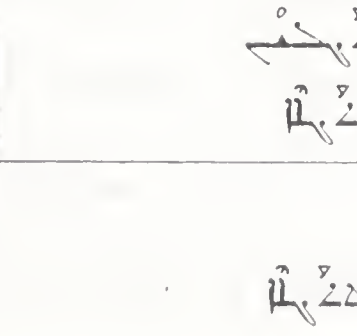
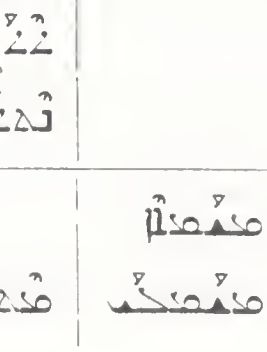
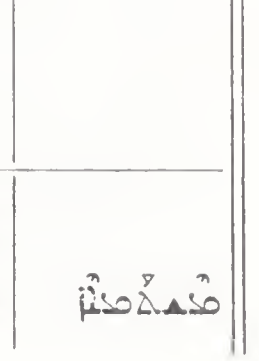
| Ethpa'al | Aph'el | Ettaph'al | Šaph'el | Eštaph'al |
|---|---|---|---|---|
|  |  |  |  etc. |  etc. |
|  |  |  |  etc. | etc. |
|  |  |  |  etc. | etc. |
|  |  |  |  etc. |  etc. |
|  |  |  |  etc. |  etc. |

**Table X.** **Verbe fort**

| | Sing. 1. c. | 2. m. | 2. f. |
|---|---|---|---|
| P"al. Parf. 3. m. | | | |
| 3. f. | | | |
| 2. m. | | * | * |
| 2. f. | | * | * |
| 1. c. | * | | |
| Plur. 3. m. | | | |
| Plur. 3. f. | | | |
| 2. m. | | * | * |
| 2. f. | | * | * |
| 1. c. | * | | |
| Infinitif | | | |
| Impér. 2. m. | | * | * |
| 2. f. | | * | * |
| Plur. 2. m. | | * | * |
| Plur. 2. f. | | * | * |
| Imparf. 3. m. | | | |
| Plur. 3. m. | | | |
| Pa'el. Parf. | | | |
| Infinitif | | | |

**avec les suffixes objectifs. § 220.**

| 3. m. | 3. f. | Plur. 1. c. | 2. m. | 2. f. |
|---|---|---|---|---|
| | | | | |
| | | | | |
| | | | | |

**Table XI. Verbe låmadh-aleph**

| | | Sing. 1. c. | 2. m. | 2. f. |
|---|---|---|---|---|
| Parf. sing. 3. m. | P''al | ܡܨܐ | ܡܨܠ | ܡܨ | ܡܨܬ |
| | Pa'el | ܡܨܨ | ܡܨܨܠ | ܡܨܨ | ܡܨܨܬ |
| 3. f. | P''al | ܡܨܝ | ܡܨܝܠ | ܡܨܝ | ܡܨܝܬ |
| | Pa'el | ܡܨܨܐ | ܡܨܨܐܠ | ܡܨܨܐ | ܡܨܨܐܬ |
| 1. c. | P''al | ܡܨܐ | * | ܡܨܐ | ܡܨܐܬ |
| Plur. 3. m. | P''al | ܡܨܘ | ܡܨܘܠ | ܡܨܘ | ܡܨܘܬ |
| | | | ܡܨܐܘܠ | ܡܨܐ | ܡܨܐܬ |
| | Pa'el | ܡܨܨ | ܡܨܨܠ | ܡܨܨ | ܡܨܨܬ |
| 3. f. | P''al | ܡܨ | ܡܨܠ | ܡܨ | ܡܨܬ |
| | | ܡܨܐ | ܡܨܐܠ | ܡܨܐ | ܡܨܐܬ |
| Infinitif | P''al | ܡܨܘܬܐ | ܡܨܘܬܐܠ | ܡܨ | ܡܨܬ |
| Impér. 2. m. | P''al | ܡܨ | ܡܨܠ | * | * |
| | Pa'el | ܡܨܐ | ܡܨܐܠ | | |
| 2. f. | P''al | ܡܨ | ܡܨܠ | * | * |
| | | | ܡܨܠܐ | | |
| Plur. 2. m. | P''al | ܡܨܘ | ܡܨܘܠ | * | * |
| | | | ܡܨܐܘܠ | | |
| 2. f. | P''al | ܡܨܐ | ܡܨܐܠ | * | * |
| Imparf. 3. m. | P''al | ܢܨ | ܢܨܠ | ܢܨ | ܢܨܬ |

avec les suffixes objectifs. § 221.

| 3. m. | 3. f. | Plur. 1. c. | 2. m. | 2. f. |
|---|---|---|---|---|
| | | | | |
| | | | | |
| | | | | |

**Table XII. Verbe avec point diacritique. § 69.**

| | 3. m. | 3. f. | 2. m. | 1. c. |
|---|---|---|---|---|
| Parf. P''al sing. | ܦܥܠ ܦܥܠ ܦܥܠ | ܬܦܥܠ ܬܦܥܠ | ܐܦܥܠ | ܐܦܥܠ |
| | ܦܥܠ | ܬܦܥܠ | ܐܦܥܠ | ܐܦܥܠ |
| | ܦܥܠ | ܬܦܥܠ | ܐܦܥܠ | ܐܦܥܠ |
| Plur. | ܦܥܠ ܦܥܠ | * | * | ܦܥܠ |
| | ܦܥܠ ܦܥܠ | | | ܦܥܠ |
| Imparf. sing. | ܢܦܥܠ ܢܦܥܠ | ܬܦܥܠ ܬܦܥܠ | ܬܦܥܠ ܬܦܥܠ | ܐܦܥܠ ܐܦܥܠ |
| | ܢܦܥܠ | ܬܦܥܠ | ܬܦܥܠ | ܐܦܥܠ |
| | ܢܦܥܠ | ܬܦܥܠ | ܬܦܥܠ | ܐܦܥܠ |
| Plur. | ܢܦܥܠ | | ܬܦܥܠ | ܢܦܥܠ |
| | ܢܦܥܠ | * | ܬܦܥܠ | ܢܦܥܠ |
| | ܢܦܥܠ | | ܬܦܥܠ | ܢܦܥܠ |

Impér. sing. m. ܦܥܠ ܦܥܠ ܦܥܠ, plur. m. ܦܥܠ ܦܥܠ.

Infinitif ܦܥܠ ܦܥܠ ܦܥܠ, part. act. ܦܥܠ, pass. ܦܥܠ.

Pa'el parf. ܦܥܠ ܦܥܠ, ܦܥܠ, ܦܥܠ, ܦܥܠ.

Ethp''el ܐܬܦܥܠ, Ethpa'al ܐܬܦܥܠ, Aph'el ܐܦܥܠ, part. act. ܡܦܥܠ, part. pass. ܡܦܥܠ, Ettaph'al ܐܬܬܦܥܠ.

Lâmadh-aleph : ܐܬܦܠ Ethp'ni, ܐܬܦܠ Ethpanni, ܐܬܦܠ Ethpannâi.

## Table XIII. Flexion des noms. §§ 257—279.

| | | Singulier | | Pluriel | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | | abs. et const. | emph. | absolu | const. | emph. |
| Masculins avec voyelle immuable | *(bon)* | ܛܒ | ܛܒܐ | ܛܒܝܢ | ܛܒܬ | ܛܒܬܐ |
| | *(planche)* | ܦܠܚ | ܦܠܚܐ | ܦܠܚܝܢ | ܦܠܚܬ | ܦܠܚܬܐ |
| | *(voleur)* | ܓܢܒ | ܓܢܒܐ | ܓܢܒܝܢ | ܓܢܒܬ | ܓܢܒܬܐ |
| | *(parent)* | ܐܒܘ | ܐܒܘܐ | ܐܒܘܝܢ | ܐܒܘܬ | ܐܒܘܬܐ |
| | *(premier)* | ܩܕܡ | ܩܕܡܐ | ܩܕܡܝܢ | ܩܕܡܬ | ܩܕܡܬܐ |
| Mono-syllabiques avec voyelle mobile | *(roi)* | ܡܠܟ | ܡܠܟܐ | ܡܠܟܝܢ | ܡܠܟܬ | ܡܠܟܬܐ |
| | *(justice)* | ܙܕܩ | ܙܕܩܐ | ܙܕܩܝܢ | ܙܕܩܬ | ܙܕܩܬܐ |
| | *(sainteté)* | ܩܘܕܫ | ܩܘܕܫܐ | ܩܘܕܫܝܢ | ܩܘܕܫܬ | ܩܘܕܫܬܐ |
| | *(main)* | ܐܝܕ | ܐܝܕܐ | ܐܝܕܝ | ܐܝܕܬ | ܐܝܕܬܐ |
| Poly-syllabiques avec voyelle mobile | *(témoin)* | ܣܗܕ | ܣܗܕܐ | ܣܗܕܝܢ | ܣܗܕܬ | ܣܗܕܬܐ |
| | *(agneau)* | ܐܟܢ | ܐܟܢܐ | ܐܟܢܝܢ | ܐܟܢܬ | ܐܟܢܬܐ |
| | *(autel)* | ܡܕܒܚ | ܡܕܒܚܐ | ܡܕܒܚܝܢ | ܡܕܒܚܬ | ܡܕܒܚܬܐ |
| | *(achevant)* | ܡܫܠܡ | ܡܫܠܡܐ | ܡܫܠܡܝܢ | ܡܫܠܡܬ | ܡܫܠܡܬܐ |
| Avec une diphthongue variable | *(jour)* | ܝܘܡ | ܝܘܡܐ | ܝܘܡܝܢ | ܝܘܡܬ | ܝܘܡܬܐ |
| | *(œil)* | ܥܝܢ | ܥܝܢܐ | ܥܝܢܝܢ | ܥܝܢܬ | ܥܝܢܬܐ |
| | *(faon)* | ܓܕܝ | ܓܕܝܐ | ܓܕܝܝܢ | ܓܕܝܬ | ܓܕܝܬܐ |
| | *(maison)* | ܒܝܬ abs. / ܒܬ const. | ܒܝܬܐ | ܒܬܝܢ | ܒܬ | ܒܬܐ |
| Radicaux lâmadh-aleph | *(buvant)* | ܫܬܐ | ܫܬܝܐ | ܫܬܝܢ | ܫܬܝ | ܫܬܝܬܐ |
| | *(découvert)* | ܓܠܐ | ܓܠܝܐ | ܓܠܝܢ | ܓܠܝ | ܓܠܝܬܐ |
| | *(rejeté)* | ܡܫܕܐ | ܡܫܕܝܐ | ܡܫܕܝܢ | ܡܫܕܝ | ܡܫܕܝܬܐ |
| | *(gazelle)* | * | ܛܠܝܐ | ܛܠܝܢ | ܛܠܝ | ܛܠܝܬܐ |
| | | ܡܕܐ | ܡܕܝܐ | * | * | * |
| | *(petit fauve)* | (ܐܝܬ*) | ܐܪܘܝܐ | ܐܪܘܝܢ | ܐܪܘܝ | ܐܪܘܝܬܐ |

*Suite de la table XIII.*

| | | Singulier | | | Pluriel | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | État abs. | const. | emph. | abs. | const. | emph. |
| Noms fémin. avec voyelle immuable | *(voiture)* | ܟܘܪܟܐ | ܟܘܪܟ | ܟܘܪܟܐ | ܟܘܪܟ̈ | ܟܘܪܟ̈ | ܟܘܪܟ̈ܐ |
| | *(vierge)* | ܒܬܘܠܬܐ | ܒܬܘܠܬ | ܒܬܘܠܬܐ | ܒܬܘܠ̈ܬ | ܒܬܘܠ̈ܬ | ܒܬܘܠ̈ܬܐ |
| | *(juste)* | ܙܕܝܩܐ | ܙܕܝܩ | ܙܕܝܩܐ | ܙܕܝ̈ܩ | ܙܕܝ̈ܩ | ܙܕܝ̈ܩܐ |
| Avec voyelle mobile | *(génisse)* | ܬܠܝܬܐ | ܬܠܝܬ | ܬܠܝܬܐ | ܬܠ̈ܝܬ | ܬܠ̈ܝܬ | ܬܠ̈ܝܬܐ |
| | *(plaine)* | ܒܩܥܬܐ | ܒܩܥܬ | ܒܩܥܬܐ | ܒܩ̈ܥܬ | ܒܩ̈ܥܬ | ܒܩ̈ܥܬܐ |
| | *(mesure)* | ܡܫܚܬܐ | ܡܫܚܬ | ܡܫܚܬܐ | ܡܫ̈ܚܬ | ܡܫ̈ܚܬ | ܡܫ̈ܚܬܐ |
| | *(veuve)* | ܐܪܡܠܬܐ | ܐܪܡܠܬ | ܐܪܡܠܬܐ | ܐܪ̈ܡܠܬ | ܐܪ̈ܡܠܬ | ܐܪ̈ܡܠܬܐ |
| Avec diphthongue variable | *(vache)* | ܬܘܪܐ | ܬܘܪ | ܬܘܪܐ | ܬ̈ܘܪ | ܬ̈ܘܪ | ܬ̈ܘܪܐ |
| | *(cueillette)* | ܒܨܕܐ | ܒܨܕ | ܒܨܕܐ | ܒ̈ܨܕ | ܒ̈ܨܕ | ܒ̈ܨܕܐ |
| de lâmadh-aleph | *(folle)* | ܡܓܢܐ | ܡܓܢ | ܡܓܢܐ | ܡ̈ܓܢ | ܡ̈ܓܢ | ܡ̈ܓܢܐ |
| | *(créature)* | ܒܪܝܐ | ܒܪܝ | ܒܪܝܐ | ܒ̈ܪܝ | ܒ̈ܪܝ | ܒ̈ܪܝܐ |
| | *(coup)* | ܡܟܐ | ܡܟ | ܡܟܐ | ܡ̈ܟ | ܡ̈ܟ | ܡ̈ܟܐ |
| | *(animal)* | ܚܝܐ | ܚܝ | ܚܝܐ | ܚ̈ܝ | ܚ̈ܝ | ܚ̈ܝܐ |
| | *(chose)* | ܡܕܝ | ܡܕܝ | ܡܕܝܐ | ܡ̈ܕܝ | ܡ̈ܕܝ | ܡ̈ܕܝܐ |

Pluriels forts : ܥܡܡܐ de ܥܡܐ *peuple* ; ܟܠܬܐ de ܟܠܬܐ *fiancée* ; ܐܒܗܐ ܐܒܗ ܐܒܗ̈ de ܐܒܐ *père* ; ܐܡܗܬܐ de ܐܡܐ *mère* ; ܐܡܡܐ de ܐܡܐ *peuple* ; ܐܬܪܐ de ܐܬܪܐ *lieu* ; ܢܗܪܐ de ܢܗܪܐ *fleuve*.

**Table XIV. Noms avec les suffixes possessifs. §§ 281—284.**

| État const. sing. | *roi* | *garçon* | *reine* | *fille* |
|---|---|---|---|---|
| Sing. 1. c. | | | | |
| 2. m. | | | | |
| 2. f. | | | | |
| 3. m. | | | | |
| 3. f. | | | | |
| Plur. 1. c. | | | | |
| 2. m. | | | | |
| 2. f. | | | | |
| 3. m. | | | | |
| 3. f. | | | | |
| État const. plur. | | | | |
| Sing. 1. c. | | | | |
| 2. m. | | | | |
| 2. f. | | | | |
| 3. m. | | | | |
| 3. f. | | | | |
| Plur. 1. c. | | | | |
| 2. m. | | | | |
| 2. f. | | | | |
| 3. m. | | | | |
| 3. f. | | | | |

Avec ابن *fils* :

» اب *père* :

» مياه *eaux* :

## Table XV. Noms de nombre. §§ 285—287.

### *Cardinaux.*

| | masc. | fém. | | masc. | fém. |
|---|---|---|---|---|---|
| 1 | سِ | سِيا | 11 | سِحْشَ | سِحْشَيا |
| 2 | ڤْلَ | ڤْلَيْ | 12 | ڤْحْشَ | ڤْلَحْشَيا |
| 3 | ثْلَا | ثْلَ | 13 | ثْلَحْشَ | ثْلَحْشَيا |
| 4 | أَرْبَعْ | أَرْبَعْ | 14 | أَرْبَعْحْشَ | أَرْبَعْحْشَيا |
| 5 | سَمْنَ | سَمْنَ | 15 | سَمْنَحْشَ / سَمْنَاحْشَ | سَمْنَحْشَيا |
| 6 | سِتْ | سِتْ | 16 | سِتْحْشَ / سِتْلَحْشَ | سِتْحْشَيا |
| 7 | سَبْعْ | سَبْعْ | 17 | سَبْعْحْشَ | سَبْعْحْشَيا |
| 8 | ثَمَنْيَ | ثَمَنْيَ | 18 | ثَمَنْيَحْشَ / ثَمَنْيَاحْشَ | ثَمَنْيَحْشَيا |
| 9 | تِسْعْ | تِسْعْ | 19 | تِسْعْحْشَ | تِسْعْحْشَيا |
| 10 | عَشَرْ | عَشَرْ | | | |

20 عِشْرِينْ, 30 ثَلَاثِينْ, 40 أَرْبَعِينْ, 50 سَمْنِينْ, 60 سِتِّينْ, 70 سَبْعِينْ, 80 ثَمَنِينْ, 90 تِسْعِينْ, 100 مِيَّ ou مِيَّهْ, 200 مِيَّيْنِ ou مِيَّتَيْنِ, 300 ثَلَاثْ مِيَّ ou ثَلَاثْ مِيَّهْ etc., 1000 أَلْفْ pl. أَلْفِ, 2000 أَلْفَيْنِ, 3000 ثَلَاثْ أَلْفِ etc., 10,000 عَشَرْ أَلْفِ pl. عَشَرْ آلَافْ.

### *Ordinaux.*

| | masc. | fém. | | masc. | fém. |
|---|---|---|---|---|---|
| 1er | أَوَّلْ | أُولَى | 6e | سَادِسْ | سَادِسَ |
| 2e | ثَانِ | ثَانِيَ | 7e | سَابِعْ | سَابِعَ |
| 3e | ثَالِثْ | ثَالِثَ | 8e | ثَامِنْ | ثَامِنَ |
| 4e | رَابِعْ | رَابِعَ | 9e | تَاسِعْ | تَاسِعَ |
| 5e | خَامِسْ | خَامِسَ | 10e | عَاشِرْ | عَاشِرَ |

11e حَادِي عَشَرْ ou عَاشِرْ حَادِي, 12e ثَانِي عَشَرْ ou عَاشِرْ ثَانِي etc., 20e عِشْرِينْ f. عِشْرِينَ, 30e ثَلَاثِينْ f. ثَلَاثِينَ etc.

½ نِصْ, ⅓ ثُلُثْ, ¼ رُبُعْ ou رُبُّعْ, ⅕ خُمُسْ ou خُمُّسْ etc.

# LIVRE PREMIER.

## L'écriture, la phonétique et l'orthographe.

### Chapitre I.

*Objets employés par les Syriens pour écrire, manière d'écrire.*

1. L'encre dont se servaient les Syriens, مِدَادٌ ou حِبْرٌ, était faite d'une solution de noix de galle, additionnée d'un peu de vitriol, à laquelle on ajoutait souvent de la gomme arabique, pour la rendre plus dense [1]. Dans les derniers siècles on faisait aussi usage d'une préparation de noir de fumée, سُخَامٌ [2]. Les Syriens, établis en Égypte dans les couvents du désert de Scète, composaient leur encre avec les racines de la plante appelée أَرْطَى, qui croît dans ce désert; ils faisaient de ces racines une décoction, à laquelle ils mêlaient du vin chargé en couleur, du vinaigre de vin, un peu de vitriol et de la gomme arabique [3]. On écrivait de diverses couleurs les parties qui devaient ressortir sur le texte, telles que rubriques, clausules, renvois ou signes diacritiques. La plus commune était le rouge de minium, avec lequel on traçait aussi au copiste le cadre de la page qu'il avait à remplir [4]. Les couleurs vertes, bleues, violettes ou jaunes

1. V. les formules reproduites par le catalogue de M. W. Wright des manuscrits syriaques du British Museum, p. 581 *a*, 1085 *a*, 1207 *b*, préface de la 3e partie X *b*.

2. V. Land, *Anecdota syriaca* I, p. 58; comp. Herbin, *Essai de calligraphie orientale*, à la suite des *Développements des principes de la langue arabe moderne*, Paris 1803, p. 228.

3. Catal. Wright, p. 580 *b*.

4. V. dans ce sens le mot سَحْنَطَ dans la lettre de Jacques d'Edesse sur l'orthographe syriaque, publiée par M. l'Abbé Martin, Paris 1869, p. ص, l. 22 et 25 et par M. Philipps, London 1869, p. ؟, l. 17 et p. ٥, l. 12.

étaient produites par des acides de fer, ou de cuivre, ou par des laques [1].

2. Tous les manuscrits anciens sont sur parchemin, mais le papier dut être employé de bonne heure [2] pour les actes de commerce ou les écrits courants qui n'étaient pas destinés à une longue durée. Les manuscrits sur papier ne remontent pas au-delà du XI[e] siècle; à partir de cette époque, le bon marché de cette matière est plus à la portée des couvents peu prospères; une meilleure préparation lui assure peut-être aussi plus de chance de durer.

3. Les Syriens empruntèrent aux Arabes leur roseau à écrire ou qalam; on en trouve l'usage établi au XII[e] siècle. Auparavant ils avaient recours aux plumes d'oiseau, comme il résulte de plusieurs clausules de manuscrits [3]. Peut-être même ne les abandonnèrent-ils pas d'une manière absolue; il est difficile de croire qu'une écriture aussi fine que celle des manuscrits minuscules du XIII[e] siècle, dont M. Land a donné deux spécimens dans sa table *e codicibus Hartwellianis* [4], ait pu être tracée autre-

1. La Mišna, *gittin* 2—3, distingue, outre l'encre, quatre matières avec lesquelles on écrit : « On écrit, dit-elle, avec toute chose, avec de l'encre, avec de l'orpiment, avec du minium, avec de la gomme-gutte, avec du vitriol ». בכל כתבין בדיו בסם בסיקרא בקומוס בקנקנתום. L'orpiment ou arsenic jaune donnait cette belle couleur d'or que les Arabes appellent ماء الذهب v. Herbin l. c. Le minium, סיקרא de la mišna, s'appelle en syriaque ܫܢܒܨܦ v. Catal. Wright, p. 1056, l. 7, 10, 21 et 22, man. add. 12138, écrit ܫܢܒܨܨ dans un passage du man. add. 14667 reproduit par M. l'Abbé Martin dans la Massore chez les Syriens, *Journ. Asiat.* 1875, 1[er] sem. pl. V. La racine ܫܢܨ dans le sens de *être rouge* est une métathèse de ܫܨܢ comme en arabe شقر et شرق et en hébreu שרק et שקר (Isaïe 3—16).

2. La Mišna en fait mention et défend de se servir du papier gratté ou palimpseste נייר מחוק pour les contrats. Le parchemin était préparé de trois manières dont la plus défectueuse était le דיפתרא διφθέρα; l'usage en était prohibé au même titre que le papier gratté, comme trop fragile, V. gittin 2—4.

3. V. Catalog Wright, p. 107*a*, man. add. 12138, p. 745*a* man. 14606 add., catal. de Rosen et Forshall, p. 4—6, man. rich. 7149. Comp. Land *Anecd. syriaca* I, p. 58 et 59 et II, p. 13 citant le man. add. 14451 et Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens*, p. 116 citant le man. add. 12138. Ces clausules se composent de trois ou quatre vers de douze syllabes, souvent boiteux par suite de l'ignorance des copistes, ou des changements de la formule, lorsque le qalam fut substitué aux plumes

4. V. *Anecdota syriaca*, la première planche du tome I et p. 87, n° 17.

ment que par une plume d'oiseau. On peut comparer aussi les caractères évidés, dit doubles § 9.

4. Les Syriens divisaient leur parchemin par colonnes; cependant ils prirent de bonne heure l'habitude d'écrire le feuillet dans toute sa largeur, quand il était de moyenne dimension. On trouve déjà au V^e^ siècle des manuscrits écrits de cette manière.

Les Jacobites n'écrivaient pas horizontalement mais verticalement [1], renversant leur cahier de manière que le sommet fut à la place du côté gauche et la base à la place du côté droit. Mais ils lisaient de droite à gauche, après avoir redressé le feuillet. Cette observation a son importance, car elle rend compte d'expressions familières aux grammairiens, qui en dehors de cette hypothèse sont incompréhensibles. Ainsi veut-on désigner les deux points qui notent la voyelle *a* dans le mot ܟܬܰܒ *k'thabh*, on pourra dire, en songeant à la position verticale de la ligne qu'on écrit un point en avant et un point en arrière du taw; mais, si on lit, on dit que le taw est marqué d'un point en haut et d'un point en bas. Cette habitude date sans doute de l'usage du qalam et fut nécessitée par la position oblique que celui-ci prenait dans la main des écrivains. Les Jacobites passés maîtres dans l'art de la calligraphie, trouvaient dans cette manière d'écrire plus de facilité à lier les traits et à leur donner de la souplesse et de la grâce. Il est douteux que les Nestoriens aient jamais pratiqué cette méthode et aient renoncé à l'usage ancien d'écrire horizontalement. Les Monophysites eux-mêmes après s'être rapprochés des Nestoriens revinrent à l'écriture horizontale. Maints passages des œuvres grammaticales de Barhébræus [2], du XIII^e^ siècle, ne s'entendent que de l'écriture verticale. Bientôt après lui cependant l'écriture horizontale dut reprendre ses droits, et alors on ne comprit plus toujours le sens de ses expressions *avant* ou *après* la lettre, comme le montrent certaines corrections interlinéaires (p. 245, l. 17 et 18 de ses œuvres t. I).

1. *Syriens orientaux et occidentaux*, par M. l'Abbé Martin. Paris 1872, p. 327 et suiv. et 439; Land l. c. p. 60; Hoffmann, *Gramm. Syr.* Hal. 1827, p. 72.

2. V. *Œuvres grammaticales d'Abou'lfaradj dit Barhébræus*, par M. l'Abbé Martin. Paris 1782, t. I, 4^e^ partie, ch. V et suiv.

## Chapitre II.

### *De l'écriture en général.*

5. Antérieurement au V^e^ siècle avant notre ère, la Syrie ne connaissait pas d'autre alphabet, que l'ancien alphabet phénicien, commun à tous les peuples sémitiques. A partir de cette époque, les caractères des inscriptions accusent des formes plus cursives qui, progressivement, à travers les six siècles qui conduisent à l'ère chrétienne, aboutissent à l'alphabet à forme carrée. A ce moment, le rameau araméen est divisé en palmyrénien, édessénien, auranite, nabatéen etc.[1] Les formes des lettres ne sont pas encore arrêtées d'une manière fixe et régulière ; souvent elles varient suivant les temps et les localités. Dans la première colonne de notre tableau synoptique des alphabets syriaques (pl. 2), nous donnons l'alphabet des inscriptions palmyréniennes des II^e^ et III^e^ siècles après J.-Ch., d'après les estampages reproduits par M. le comte Melchior de Vogué. Ce type peut passer pour le chaînon qui relie à l'écriture carrée hébraïque l'écriture d'Edesse, appelée aujourd'hui estrangélâ.

La forme la plus ancienne que nous ayons de cette dernière écriture, nous est donnée par quelques monnaies d'Edesse du I^er^ siècle après J.-Ch. publiées par M. Scott dans le *Numismatic Chronicle* (vol. XVIII, Lond. 1855) et reproduites en partie par M. Land (o. l. t. I, p. 64 et tab. B). Ces caractères archaïques rappellent assez bien l'estrangélâ des manuscrits ; les lettres sont encore souvent isolées, quelquefois cependant jointes entre elles par un trait, comme cela se présente fréquemment en palmyrénien. C'est là qu'apparaissent les premiers essais de la liaison des lettres qui devient générale quelques siècles plus tard et se transmet dans les diverses écritures dérivées de l'édessénien.

6. Dans vingt-quatre tables annexées à son premier volume des *Anecdota syriaca*, M. Land a donné 117 spécimens d'écriture tirés des manuscrits syriaques de la riche collection du British Museum de Londres. Ces tables avec les 20 autres que M. Wright

1. V. M. Melchior de Vogué : *Revue archéologique*, av. 1865, p. 329 et *Syrie centrale, inscriptions sémitiques*, fol. Paris 1868.

a jointes à son catalogue[1] forment les documents les plus complets pour l'étude de la paléographie syriaque.

Les plus anciens manuscrits du commencement du V^e^ siècle montrent l'alphabet édessénien arrivé à son complet développement. Les lettres sont reliées entre elles dans le mot, à l'exception des 9 suivantes : ا ؤ ر و ز س ى ة ء, qui s'unissent à la précédente mais non pas à la suivante; ف ص ـ affectent à la fin du mot la forme particulière que l'on sait. Déjà l'alphabet palmyrénien possédait un noun final; l'hébreu carré qui exclut les ligatures a de plus un pé final et un sâdé final.

Si on cherche les mobiles qui guidèrent les inventeurs de l'écriture édessénienne, on reconnaîtra avec M. Land (o. l. p. 64) qu'ils s'ingénièrent à former une écriture gracieuse claire et expéditive. De la recherche de l'art et de celle de la promptitude naissent la liaison des lettres et le trait final qui distingue les trois lettres dont nous venons de parler. Aux besoins de la clarté répond le point diacritique du dâlath et du riš; le premier porte un point intérieur, le second un point supérieur. Les inscriptions palmyréniennes du II^e^ siècle ont déjà le point du riš, mais non pas celui du dâlath (M. de Vogué, *Syrie centr.* p. 3). Ce fait est d'autant plus remarquable qu'il se reproduit en syro-palestinien (voy. notre tabl. synopt.), tandis que l'hébreu carré ne connaît pas un tel point.

7. Les caractères du V^e^ siècle possèdent donc leur dernière forme; on les trouve aussi bien comme minuscules que comme majuscules; cependant ils n'ont pas encore la plénitude, la régularité, et la symétrie de ceux du VI^e^ et du VII^e^ siècles. Mais ici il y a lieu d'établir une distinction entre les deux principales fractions des Syriens qui se séparent à la fin du V^e^ siècle et se partagent la Mésopotamie.

Les Nestoriens plus absorbés par les études scientifiques, paraissent moins soucieux de l'art de la calligraphie, dans lequel les Jacobites excellent. La réputation de ces derniers traverse les siècles : « en troisième lieu, dit Barhébræus dans son parallèle des dialectes syriaques (*Œuv. gram.*, t. II, p. 5., l. 21),

1. *Catalog. of syr. manusc. in British Museum,* acquired sime 1838 by W. Wright part. III, Lond. 1872. Comp. Adleri *Novi testamenti versiones* .... Hafniæ 1789 et J. B. Silvestre, *Paléographie universelle*, Paris 1841, 1^re^ partie.

si ces deux dialectes, l'occidental et l'oriental, sont comparés dans leur écriture, on ne peut nier, serait-on d'une audace insigne, que l'occidental est plus vivant [1], tandis que l'oriental a l'air d'être écrit par des vieillards d'un âge très avancé ». Quelle que soit la partialité de Barhébræus pour ses coreligionnaires, on ne peut nier qu'il a parfaitement raison, au point de vue de l'esthétique orientale qui envisage la plénitude des traits comme le cachet de la beauté. Chez les Jacobites le qalam arabe devint par la suite un instrument précieux pour la calligraphie; ils savaient le tourner et l'obliquer dans leurs doigts, incliner leur cahier, prendre les positions les plus propres à donner de la grâce aux traits de l'écriture, comme nous l'avons dit sous le chapitre précédent § 4. Le caractère nestorien a des formes moins pleines et moins assurées; il ressemble en effet à l'écriture d'un vieillard qui tremble : qu'on jette un coup d'œil sur les spécimens du manuscrit addit. 12138 du British Museum de l'année 899, donnés par M. Land (tabl. XVI) et par M. l'Abbé Martin (*Syriens orient. et occident.*, Paris 1872, pl. 17), et on se convaincra de la vérité de cette assertion. Mais le jugement de Barhébræus est surtout vrai pour les cursifs en usage chez ces peuples (v. notre tabl. synopt.).

8. Dès le VI[e] siècle les Jacobites se servent d'un cursif, libre d'allure, indécis dans ses premiers essais, mais qui n'est qu'une modification de l'ancien caractère. L'inclinaison vers la gauche n'est plus aussi prononcée, les angles s'arrondissent; les altérations sont surtout sensibles pour les lettres ܐ ܗ ܘ ܙ ܚ ܛ ܝ ܟ, dont les traits sont déjà tels qu'on les trouve plus tard, mais moins fermes et moins réguliers. Le dâlath ayant effacé son angle et ne faisant plus ventre, prend un point inférieur, au lieu d'un point intérieur; ܐ ܘ et ܟ sont quelquefois liés à la lettre suivante, mais cette licence n'a pas été consacrée par l'usage et n'a été qu'une tentative isolée, ܛ au contraire est toujours uni à la suivante. On n'aperçoit pas encore le prolongement du trait final des lettres ܨ ܨ, qui en remontant le long du trait principal en forme le redoublement; les premiers exemples de ce trait double apparaissent dans les manuscrits du VIII[e] siècle (v. Land, tabl. XII, sp. 59 et 62). C'est sans doute à cette

1. Au lieu de ܫܡܥ̈ que porte le texte il vaut mieux lire ܫܡܥ̈.

époque que le cursif jacobite parvint à son complet développement. Auparavant il n'avait dû guère être usité que pour les notes et clausules hors texte ou pour les contrats particuliers; son élévation au même rang que l'ancien caractère porta à celui-ci un coup sensible.

9. A la fin du VIII[e] siècle en effet, remarque M. Land (o. l. p. 75), à Edesse même on avait perdu cette puissance d'écrire en beaux caractères majuscules. Cette décadence se prolongea pendant le IX[e] siècle; les lettres sont serrées les unes contre les autres et prennent une forme presque horizontale, comme si les copistes n'avaient visé qu'à l'économie du parchemin. L'éclipse du vieux caractère édesséniens devient bientôt totale: à la fin du X[e] siècle, Jean de Qartemin est obligé de le reconstituer dans le Ṭour 'abdin, aux environs de la célèbre Mardin, par l'étude des anciens manuscrits [1]. Déjà en effet une renaissance des anciennes études a succédé à l'ère d'obscurantisme qui pendant deux cents ans de la conquête musulmane a pesé sur la Syrie; on revient aux sources primitives; on soumet à un nouveau travail la Bible et les œuvres des Pères de l'Église: l'écriture profite de ce mouvement et recouvre sa vieille noblesse avec ses traits d'autrefois. Cependant le cursif ne perd pas ses droits et continue d'être l'écriture courante; aussi est-ce vers cette époque qu'on doit faire remonter l'appellation d'Estrangélâ ܐܣܛܪܢܓܝܠܐ = ܣܛܪܐ ܐܢܓܝܠܝ, *écriture de l'Evangile*[2], donnée à l'ancien caractère édesséniens et celle de ܫܘܝܐ ܥܡܝܩܐ *trait simple*, que reçoit le cursif, nommé aussi quelquefois d'un seul de ces mots, ܫܘܝܐ *le trait*, ܥܡܝܩܐ *le simple*[3]. Le caractère majuscule des Evangéliaires de la basse époque se distingue effectivement par l'empâtement des traits de celui des siècles antérieurs; précédemment le cursif se confondait avec l'ancien édesséniens dont il n'était qu'une modification et ne nécessitait pas une dénomination spéciale.

1. Assemani, *Bibl. Orient.* II, p. 352; Land, o. l. t. I, p. 79; Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens*, I, p. 85 et 100.

2. Cette étymologie due à J. D. Michaelis, *Gr. syr.*, p. 15, a fait oublier celle proposée par Assemani (*Bibl. Or.*, t. III, pars II, p. 378) de στρογγύλος *rond.*

3. Assemani, t. III l. c. — Amira, *Gram. syr.*, p. 1. — Hoffmann, *Gr. syr.*, p. 69.

On considéra comme un embellissement de l'écriture de ne tracer que le contour des lettres, laissant l'intérieur en blanc; ce genre d'écriture fut appelé ḥṣṣṣḥ *double;* il est surtout usité pour distinguer du contexte les parties hors texte, comme titres et clausules, mais on le rencontre aussi en dehors de ces cas. Il n'était pas étranger au syro-palestinien, à en juger par un fragment de Londres (Land, tab. VI du tom. IV). Un certain mélange des deux écritures en usage, estrangélâ et cursif, devait finalement se produire, comme on le remarque dans les manuscrits postérieurs au XI$^{e}$ siècle, qui n'ont plus cette sûreté et cette précision des lignes qui distinguent ceux d'une époque antérieure.

10. L'écriture chez les Nestoriens n'a pas suivi les mêmes phases. Les manuscrits de cette secte nous sont parvenus en bien moins grand nombre que ceux des Jacobites; néanmoins les plus anciens n'accusent qu'un estrangélâ qui se transmet à travers les siècles et ne varie guère, car on le retrouve presque sans changement au IX$^{e}$ siècle, dans le manuscrit 12138 add. du British Museum de l'an 899 et dans le manuscrit 15 de la Bibliothèque Nationale du X$^{e}$ ou XI$^{e}$ siècle [1]. Ce n'est qu'à partir du XIV$^{e}$ ou XV$^{e}$ siècle, que le cursif nestorien prend des formes bien arrêtées (Land, o. l. t. I, tab. 22 et Abbé Martin, o. l. pl. I et VI à VIII), telles qu'on les trouve encore usitées aujourd'hui chez les Néo-Syriens des environs de Mossoul, du lac Ormiah et même chez les chrétiens de St.-Thomas établis sur la côte du Malabar [2]. Ce caractère se signale surtout par la forme du dâlath et du riš qui se rapproche de celle du kaph et une forme toute particulière du taw (v. notre tabl. synopt.). Malgré ces anomalies et ses traits grêles, le cursif nestorien, pris dans son ensemble, décèle avec l'estrangélâ une parenté beaucoup plus proche que le cursif jacobite, fait qui s'explique par le peu de vicissitudes que l'ancien caractère édessénien subit dans la Syrie orientale et dans l'Adiabène.

11. Un caractère très voisin de l'estrangélâ est le syro-palestinien (v. tabl. synopt.). Il ne nous était d'abord connu

1. Abbé Martin, *Syriens orient. et occid.*, planches II à V et p. 324 à 326 et 385.

2. Land, o. l. t. I, p. 89. — Silvestre, *Paléogr. univ.* 1$^{re}$ partie, II$^{e}$ pl. des caractères syriaques.

que par le manuscrit XIX de la Bibliothèque du Vatican du XI[e] siècle, dont Adler avait pris un bon spécimen mal reproduit dans la table VIII de son ouvrage cité ci-dessus : *Novi testamenti versiones syriacæ*. C'est ce qui a engagé M. Land à reproduire par la photographie la copie originale d'Adler qui se trouve à la Bibliothèque de Kiel et à la publier dans la table V du 4[e] volume de ses *Anecdota syriaca* (comp. ibid. p. 180). Ce savant nous a donné en outre des spécimens de divers fragments du Musée de Londres (tab. VI à VIII comp. p. 181) et de quelques autres rapportés d'Orient par M. Tischendorf et déposés à la Bibliothèque de St.-Pétersbourg. Le catalogue de M. Wright contient également plusieurs spécimens de cette écriture. La plupart de ces fragments sont écrits avec ces caractères raides mais symétriques qu'offre l'alphabet d'un lectionnaire de la Bibliothèque de St.-Pétersbourg publié par M. Land au bas de sa VIII[e] table. Le manuscrit du Vatican ainsi que quelques fragments de Londres (tabl. VII et VIII de M. Land), d'une écriture moins bonne, se distinguent par une brisure du trait supérieur des trois lettres gâmal, ṭeth et lâmadh (v. notre tabl. synopt.); cette brisure propre à ces lettres ne se rencontre pas dans les autres fragments.

Au premier coup d'œil la parenté du syro-palestinien avec l'édessénien apparaît d'une manière indiscutable, mais aussitôt surgit la question de savoir si ce caractère n'est qu'un estrangélâ altéré ou s'il ne nous a pas conservé au contraire des formes archaïques de l'ancien édessénien antérieur au V[e] siècle? M. Land (t. IV, p. 212 et 232) se déclare pour la première hypothèse. Il trouve à ce caractère une analogie frappante avec l'onciale grecque et suppose que les Melkites, par haine des Jacobites, modifièrent le caractère édessénien en imitant le grec que la domination des Séleucides avait fait prévaloir dans toute la région en deçà de l'Euphrate. Cette opinion que M. Nœldeke rejette [1], nous paraît combattue par l'examen de ces alphabets. Le ḥet syro-palestinien présente suivant les fragments quatre types différents que nous avons reproduits dans notre tableau, et que M. Land avait déjà remarqués mais mal classés à notre avis (v. p. 213). Ne semble-t-il pas évident que

1. *Zeitschr. der D. M. G.*, t. XVI, p. 446.

les deux types de gauche sont presque identiques aux deux formes les plus usitées du ḥeth palmyrénien, tandis que les deux types de droite qui rappellent le ḥet édessénien ne sont qu'une modification de ceux de gauche, nécessitée par l'habitude qu'on prit de relier les lettres entre elles par un trait continu? Le trait qui relie les lettres est resté grêle et se distingue parfaitement du corps de la lettre; en estrangélâ au contraire il en a la grosseur et se confond avec lui. La queue du gâmal très tenue et terminée par un point n'est qu'un simple appendice plus voisin du petit prolongement de cette lettre en palmyrénien et en hébreu carré que du jambage inférieur du gâmal estrangélâ qui est le principal membre de la lettre. Le pé et le šin appartiennent également à une époque reculée. Nous avons déjà noté que le riš seul avait un point diacritique, fait qui concorde avec les inscriptions palmyréniennes du II$^{e}$ siècle. Enfin la brisure du gâmal, du ṭeth et du lâmadh dans quelques manuscrits ne doit-elle pas être considérée comme un vestige de la ligne torse qu'affectent ces lettres dans les alphabets palmyréniens et hébreu cassé? Ces considérations paléographiques sont confirmées par l'histoire. Si en effet le petit monde chrétien de la Palestine et de la Pérée reçut son écriture de l'Osrhoène avec la version des écritures qu'il appropria à sa langue, en la révisant sur le texte grec, ne dut-il pas faire cet emprunt dès les premiers temps de son établissement dans la Décapole, qui eut lieu au premier siècle comme le constate Eusèbe (*Hist. eccles.* III. 5, comp. Land, l. c., p. 229)? Ne dut-il pas le faire avant que l'Osrhoène, devenue le foyer du Jacobitisme, ne fût odieuse aux Melkites? Ne le dût-il pas surtout avant que le grec, dont l'usage s'était généralisé dans les contrées en deçà de l'Euphrate avant l'ère chrétienne, n'eût complètement évincé le dialecte national? Plus tard, même sous la domination musulmane, l'église palestinienne, à l'instar des autres églises de Syrie, conserva les anciens monuments de sa foi, qu'elle reproduisit et multiplia autant que les besoins du culte l'exigeaient, mais comme un texte stéréotypé qui n'est plus susceptible de perfectionnement. Ainsi s'explique comment l'ancien édessénien dans les petites confréries de la Palestine et de la Pérée conserva ses formes archaïques, à l'abri des modifications qu'éprouva l'estrangélâ pendant l'ère florissante de la culture mésopotamienne.

On remarquera que le pé affecte une double forme : celle de gauche dans notre tableau est le type primitif, celle de droite n'est qu'un pé renversé qui rend le π grec. Nous verrons plus loin § 25 *b* que lorsque l'influence du grec prévalut à Edesse, Jacques, évêque de cette ville, inventa également un signe distinctif du pi grec ; il n'est pas étonnant que les Syro-Palestiniens qui subirent plus tôt l'influence du grec, l'aient devancé dans cette invention.

En syro-palestinien le principe de la liaison des lettres est étendu à des lettres qui restent isolées en estrangélâ ; le dâlath, le riš et le zaïn sont les seuls qui ne sont pas joints à la lettre suivante. Nous avons vu plus haut que le cursif jacobite avait fait une tentative en ce sens.

12. Les peuples orientaux attachent un caractère sacré à l'écriture qu'ils considèrent comme révélation divine. Aussi ont-ils toujours reçu plus volontiers les mœurs et la langue des conquérants que leur écriture, fut-elle mieux appropriée que la leur à exprimer les sons de la langue importée. Les Syriens, à l'exemple de plusieurs autres peuples, conservèrent leur alphabet et s'en servirent souvent pour écrire l'arabe, lorsqu'ils eurent adopté cette langue ; mais comme l'arabe a porté à vingt-huit lettres l'ancien alphabet sémitique qui n'en compte que vingt-deux, une même lettre syriaque dut représenter plusieurs lettres arabes, ainsi : ܬ = ت ou ث, ܓ = ج ou غ, ܟ = خ ou ك, ܕ = د ou ذ et ܛ = ط ou ظ ou ض. Cette valeur multiple d'une même lettre était tout indiquée, car nous verrons sous le chapitre IV, que ces lettres étaient également susceptibles de plusieurs articulations en syriaque, mais un tel procédé faisait une véritable énigme d'une écriture peu claire qui n'exprimait pas les voyelles. On remédia à cet inconvénient au moyen du point diacritique, dont furent affectés le gâmal, le ṭeth et le kaph, quand ils avaient la valeur du ghaïn, du ṭha et du ḍhad arabes ; quelquefois cependant ce point est omis.

Ce genre d'écriture est appelé *karšounique* سطر كارشونى, nom encore inexpliqué [1].

1. L'explication de ce nom par celui d'un soi-disant *Karšoun* qui en serait l'inventeur n'est qu'une hypothèse ; il en est de même de celui de *gerisoni* que porte cette écriture au Malabar. V. Land, *Anecd. syr.*, t. I, p. 11. Il y a tout lieu de croire qu'elle se forma d'elle-même, sans avoir

Les Chrétiens de la Palestine écrivirent également l'arabe avec leurs propres caractères à en juger par une clausule reproduite par M. Land (o. l. t. I, tabl. XVIII, spéc. 88 et p. 90). Cet usage est également très répandu chez les Chrétiens de la côte du Malabar. Ils écrivent avec les caractères syriaques la langue de ce pays, le malayalam, et comme celle-ci comprend beaucoup plus d'articulations que le syriaque, ils ont dû inventer un certain nombre de lettres additionnelles, dont on peut voir un facsimile publié par M. Land dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, t. 22, p. 55 (comp. *Anecd. syr.*, t. 1, p. 11 et 91).

13. Un alphabet cursif admet facilement des enchevêtrements ou ligatures de lettres; le syriaque cependant s'en est généralement abstenu. L'aleph et le lâmadh en présentent quelques exemples, ainsi : ܟܠ ܐܢܫ *tout homme;* la symétrie fait que dans un même mot ces deux lettres prennent la même position oblique ou droite, comme ܐܠܟ ܠܐ suivant que le lâmadh suit ou précède. Les queues du ṣadé et du noun se croisent dans les quelques mots où elles se rencontrent ܡܨܝ ? ܡܢܝ.

14. Il n'est pas rare de rencontrer dans les notes finales qui scellent un manuscrit, un nom ou même une formule entière [1] écrite en chiffres syriaques dont nous avons donné les signes dans notre table III. Mais un autre jeu de l'esprit auquel les Syriens ne demeurèrent pas étrangers consiste à écrire une lettre pour une autre à laquelle elle correspond dans un alphabet artificiel. Ceux-ci furent cependant bien plus sobres à cet égard que les cabalistes juifs; ils se contentèrent d'une seule espèce d'alphabet fictif, répondant à l'*aṭbaḥ* de la cabale [2], et qui chez eux porte le nom d'alphabet de Bardesanes ܐܒܓܕ ou ܐܒܓܕ ? ܡܢܨ ? ܟܟ. Non pas que celui-ci en fut l'inventeur, car les Syriens le reçurent vraisemblablement des Juifs, que

besoin d'un inventeur spécial; son nom est peut-être né d'une légende qui voulait en attribuer la paternité au fils aîné de Moïse, Gerson, comme on croyait Moïse l'inventeur de l'écriture.

1. V. notamment Wright, *Catalog. of syriac manusc.*, p. 587 *a*.

2. Outre l'*aṭbaḥ* את״בח, la cabale a l'*athbaš* את״בש qui était l'inversion complète de l'alphabet, le ת valant le א etc., et l'*albam* אל״בם, suivant lequel l'alphabet était coupé en deux au ל et les lettres d'une moitié étaient prises comme l'équivalent de celles correspondantes de l'autre moitié, v. Buxtorf, *Lexicon talmudicum* à ces mots et les *abbreviaturæ* de la lettre א dans la nouvelle édition du Dr. Fisher.

les subtilités des discussions talmudiques poussaient dans cette voie, mais parce que Bardesanes est le premier et le plus célèbre des gnostiques de la Syrie et devait naturellement endosser la paternité de tout ce qui touchait aux sciences occultes. Son introduction dans la littérature syriaque est due sans doute à la secte des gnostiques; elle remonte du reste haut, car on en rencontre déjà des traces dans les manuscrits du VI[e] siècle [1]. Voici, d'après les manuscrits [2] l'ordre que présentait cet alphabet comparé avec l'alphabet ordinaire :

*Bardesanes:* ܐܒܓܕܗ ܘܙܚܛ ܝܟܠܡ ܢܣܥܦ ܨܩܪܫ ܬ

*Ordinaire:* ܐܒܓܕܗ ܘܙܚܛ ܝܟܠܡ ܢܣܥܦ ܨܩܪܫ ܬ

Dans cet alphabet la permutation des lettres n'était pas obtenue par un renversement des pieds à la tête, comme dans l'*athbaš* ou par une coupe en deux moitiés égales, comme dans l'*albaṃ* de la cabale juive, mais par une combinaison de la valeur numérique des lettres. Deux lettres permutaient en effet, lorsque l'addition des nombres qu'elles représentaient, donnaient au total 10,100 ou 1000; à cet effet une unité prenait la valeur d'une dizaine pour s'additionner avec une dizaine, une dizaine valait une centaine, quand elle entrait en calcul avec une centaine, ce qui n'a rien que de très normal, comp. § 17 ci-après [3]. De cette manière ܐ représente ܠ, ܣ représente ܨ etc., parce que leur total est dix, ܢ qui vaut 50 forme un total de 100 avec ܩ qui a la même valeur, élevé au rang des dizaines. Mais pour les quatre dernières lettres ܨܩܪܫ, l'alphabet syriaque s'écarte de la règle, à laquelle l'aṭbaḥ juif était resté fidèle.

15. Les noms des lettres dont quelques-uns seulement donnent un sens incontestable paraissent être réellement d'origine phénicienne [4] et non pas araméenne comme on l'a pensé. Ils remontent à une époque lointaine et sont le bien commun de

1. *Catalog.* Wright, p. 14*b*.

2. Id. p. 349*a* et 1182*b*, comp. p. 467*a*, 744*b*, 1001*b*, 1073*a*, 1182*a* et 1207*b*.

3. M. Merx est le premier, croyons nous, qui ait étudié cet alphabet dans son livre sur *Bardesanes* (Halle 1863), p. 61, note 1, d'après le catalogue d'Assemani qui l'avait trouvé dans le manuscrit 96 de la Bibliothèque Vaticane. Il s'est livré à cet égard à des calculs que ne comporte pas le sujet; il est évident que ce n'est rien autre que l'aṭbaḥ des juifs qui a dû suivre la valeur numérique des lettres.

4. V. M. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, t. XXXII, p. 592.

toutes les langues sémitiques; ils restent donc en dehors du cadre d'une grammaire syriaque. Nous en dirons autant de la question d'origine de l'ancien alphabet sémitique que certains auteurs font descendre des hiéroglyphes égyptiens, tandis que d'autres le rapportent aux cunéiformes de l'Assyrie [1]. Nous avons donc cru devoir exclure de notre tableau synoptique des alphabets syriaques ceux qui n'ont pas un rapport immédiat avec eux, tels que le phénicien, l'ancien hébreu, le sinaïtique, le coufique etc., que l'on trouve facilement dans les ouvrages spéciaux [2].

## Chapitre III.

*Des signes de numération.*

16. Les signes de numération syriaques tels qu'on les trouve usités dans quelques manuscrits (Land, o. l. I, p. 94, comp. notre pl. 3) descendent au premier degré de ceux des inscriptions palmyréniennes, recueillies par M. de Vogué (Syrie cent.) et à un degré plus éloigné du système de numération phénicien. De plus que le palmyrénien le syriaque possède un signe pour le nombre 500; ce nombre était exprimé en palmyrénien par le signe de 5 placé devant le signe de 10, tandis que le nombre 50 était indiqué par deux signes de 20 suivis du signe de 10. Dans les inscriptions palmyréniennes du VI$^{e}$ siècle de l'ère macédonienne, le signe du nombre 500 est souvent sous-entendu, comme allant de soi, et on n'exprime que les dizaines et les unités; le même fait se reproduit aussi dans les nombres syriaques où souvent l'antécédent ÷ est omis. Comme en palmyrénien le nombre 100 est noté par le signe de *un* suivi du signe 10, mais ce dernier un peu modifié; le nombre 300 est donc formé de trois signes de 10, tandis que 30 se compose du signe de 20 et de celui de 10. Le signe de 2 n'existe pas non plus en palmyrénien; en syriaque il affecte la même forme que celui arabe, ce qui portait M. Land (l. c. p. 96) à croire que ce signe aurait été importé de l'Inde; M. Rœdiger [3] au

1. V. M. Deecke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, t. XXXI, p. 102 et suiv.

2. V. notamment la *Semitische Schrifttafel*, entworfen von J. Euting, Strasbourg, 1877.

3. V. *Zeitschr. d. D. M. G.*, t. XVI, p. 578.

contraire, avec peut-être plus de raison, n'y voit qu'une fusion de deux signes de 1 ; on le retrouve aussi dans une inscription cypriote du musée du Capitole.

Un léger examen de notre troisième planche rendra compte des diverses associations des signes de numération que nous empruntons à la table XXV du premier tome des *Anecdota syriaca* de M. Land.

Il est difficile de préciser jusqu'à quelle époque ce système de numération fut en vigueur. Dans les manuscrits les nombres sont généralement écrits par des lettres, rarement figurés par des signes. M. Wright [1] a trouvé ces derniers dans des manuscrits du VI^e^ et du VII^e^ siècles et pense qu'ils sont rares après cette époque. En effet, dans un manuscrit du VIII^e^ siècle on voit des nombres exprimés en partie par des signes et en partie par des lettres (voyez notre planche et table XXV de M. Land). On serait donc autorisé à croire que vers cette époque l'usage des lettres pour les nombres commença à supplanter le vieux système de signes.

17. La valeur numérique des lettres de l'alphabet est indiquée dans la dernière colonne de notre première planche ; elle est la même chez les Juifs et les Arabes. Les lettres suffisent par elles-mêmes pour les nombres qui ne dépassent pas 499 ; pour éviter toute confusion, elles sont généralement marquées d'un trait supérieur, ainsi ת̄כ̄ז̄ = 477. Au-dessus de 499, le nombre peut être exprimé par un groupe de lettres, ainsi ת̄ק̄ = 600 ou par un point au-dessus de la lettre qui vaut la dizaine correspondante : ת̇ = 600. Par analogie les premières centaines peuvent être indiquées de même : ת̈ 100, ת̈ת̈ 200, ת̈ת̈ת̈ 300, ת̈ת̈ת̈ת̈ 400.

Les neuf premières lettres désignent les mille quand elles ont une virgule au-dessous d'elles : א, 1000, ב, 2000, ט, 9000 ; un trait horizontal inférieur leur donne la valeur de dizaines de mille : א̲ 10,000, ב̲ 20,000, ט̲ 90,000 ; et en suivant on a les nombres plus forts : ק̲ 100,000, ת̲ת̲ 200,000, צ̲ 900,000, ה̲ 1,000,000, ד̲ 4,000,000.

Pour exprimer les dizaines de millions et les milliards, on se sert d'une double virgule : א,, 10,000,000, ב,, 20,000,000,

1. V. *Zeitschr. d. D. M. G.*, t. XVI, p. 579.

ـ 1,000,000,000, ـ 2,000.000.000. Enfin une virgule supérieure et une inférieure notent les dizaines de milliards : ـ 10,000,000,000, ـ 20,000,000,000. Cependant les grammairiens maronites qui ont traité de cette numération ne sont pas tous d'accord sur la valeur de ces différents traits diacritiques. On ne voit pas du reste comment on exprimerait les nombres 5,000,000 à 9,000,000 et 5,000,000,000 à 9,000,000,000.

Ces grammairiens notent les fractions au moyen des lettres et d'une virgule oblique au-dessus de la lettre ـ = 1/2, ـ = 1/3, ـ = 1/100, ـ = 1/400 ; mais ils n'indiquent aucun signe pour les fractions supérieures.

## Chapitre IV.

*Des consonnes.*

18. L'ordre des consonnes dans l'alphabet (pl. I) est ancien, car on le retrouve le même dans l'alphabet grec emprunté des Phéniciens et dans les poésies alphabétiques de l'ancien testament. Il n'est pas fixé suivant les organes qui servent à l'articulation des lettres, mais selon la qualité de celles-ci. Les grammairiens distinguaient trois espèces de sons : les tenus ou grèles, ـ ou ـ, les épais ou larges ـ ou ـ et les moyens ـ qui tenaient le milieu entre les deux [1]. A la première espèce appartiendraient les neuf premières lettres, les sons épais comprendraient les dix suivantes et les moyens, les trois dernières. Chaque catégorie se subdiviserait en dures ـ, molles ـ et fortes ـ [2], de la manière suivante [3] :

| | dures | molles | fortes |
|---|---|---|---|
| tenues. . . . . | ا ص ؟ | ه ٥ ا | ـ ـ |
| épaisses . . . . | ـ ـ | ـ ـ ـ | ـ ـ ـ |
| moyennes . . . | ـ | ـ ـ | ـ |

1. V. *Fragments of the syriac grammar of Jacob of Edessa by Wright for priv. circ. p.* ـ *col. a*, réédités dans le *Catalog. of the syriac manusc. part. III, p. 1169, col. a.* La même division s'appliquait aussi aux voyelles v. *Jacobi Edesseni epistola de syr. orthogr.* par M. l'Abbé Martin, Paris 1869, p. ٥ avant-dernière ligne.

2. Comp. Barhébræus, *Œuv. gram.* I, p. 197, l. 4 et suiv.

3. Cette division a été proposée pour l'hébreu avec quelques modifications par M. Ed. Böhmer dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, t. XVI, p. 579.

Ce classement prête assurément le flanc à la critique, mais il est assez spécieux pour être venu à l'esprit des auteurs de l'alphabet [1]. Suivant Barhébræus (*Œuv. gram.* I, p. 195, dern. lig.), les lettres n'auraient pas été classées suivant leurs organes, à cause de la difficulté qu'on aurait eue à les articuler l'une après l'autre, tandis que dans leur groupement actuel, elles se laissent diviser en vocables faciles à retenir. Cette raison d'ordre pédagogique a quelque poids, si l'on admet que les maîtres d'école ont dû s'occuper de ces questions avant les philosophes.

19. Le tableau suivant donne la division des consonnes suivant leur qualité et suivant leurs organes.

*Tableau des consonnes.*

| | | suivant leur qualité | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | explosives | | | continues | | |
| | | sonores | sourdes | emphat. | sonores | sourdes | emphat. |
| suivant leurs organes | gutturales | ا | — | ء | — | ه | ح |
| | palatales linguales | ك | خ | ق | ء | ه ، | غ |
| | dentales | ت | د | ط | ل | س ث | ظ |
| | labiales | ب | ف | — | م | و | — |

1. Les raisons qui militent en faveur d'une coupe en deux moitiés égales de l'alphabet, ne prévalent en rien contre l'hypothèse de ce classement qui est antérieur. Cette coupe s'explique par le genre d'écriture appelé boustrophédon, d'après lequel l'alphabet présentait la forme suivante:

خ ح ه ل س ا و ه ت ك ا
ء م ، ث ء ف ظ غ ث د

On prit ensuite chaque moitié à part et on la considéra comme l'égale de l'autre avec laquelle elle pouvait permuter; ainsi se forma l'alphabet cabalistique appelé atbaš; on put aussi, en lisant de gauche à droite commencer l'alphabet par les lettres *l*, *m*, *n*, comme le montrent l'alphabet éthiopien et peut-être aussi l'étymologie du mot *elementum*. V. Dillmann

Cette classification a une grande importance au point de vue des modifications ou des permutations dont les consonnes sont susceptibles [1]. Elle ne saurait être cependant plus parfaite que l'alphabet lui-même qui, en donnant les grands traits de la prononciation, en a négligé les nuances. Ces nuances, on ne saurait les omettre, car elles donnent la clef de phénomènes linguistiques qui sans elles resteraient inexplicables; elles naissent de la tendance qu'ont les muettes ou explosives à s'aspirer et à devenir fricatives ou chuintantes, comme nous le verrons sous les paragraphes suivants.

20. *Des gutturales.*

*a)* Aleph n'est qu'un léger éclat de voix ou spiritus lenis, il représente l'articulation la plus faible. En dehors des racines où il est radical, il sert à émettre une voyelle et à maintenir l'hiatus entre deux voyelles qui se rencontrent. Mais son rôle est bien plus amoindri en araméen qu'en hébreu et surtout en arabe; il ne se maintient guère que comme première radicale, si on excepte quelques racines très faibles où il demeure comme deuxième ou troisième radicale. Il disparaît comme hiatus, dans la prononciation qui nous est indiquée par la tradition, quoique l'écriture témoigne d'un état plus ancien, § 56. Du rôle actif de porte-voix qu'il remplissait primitivement, il passe au rôle passif de signe voyelle; il désigne notamment à la fin du mot les voyelles *â é* que l'hébreu et l'arabe qui lui conservent sa force de gutturale, notent par un hé [2].

*b)* Le *ʿé* est la gutturale forte ou emphatique du même ordre,

*Gramm. der ethiop. Spr.*, Leipzig 1857, p. 17. En tous cas, la classification proposée par Ewald (*Lehrbuch der hebr. Spr.*, 7e édition, § 12) ne saurait être admise, quelqu'ingénieuse qu'elle soit, car elle suppose des transpositions de lettres que tous les documents s'accordent à démentir.

1. Les Syriens désignent les consonnes plus volontiers d'après leur qualité que suivant leurs organes. Barhébræus dans son chap. 3 de la quatrième partie, t. I, p. 194, traite, il est vrai, des différentes places où les consonnes ont leur siége dans le gosier ou dans la bouche, mais sans donner, comme nous faisons, une appellation spéciale à celles qui appartiennent à un même organe.

2. L'écriture mixte que l'on trouve dans l'araméen biblique, se rencontre aussi dans les inscriptions palmyréniennes et nabatéennes et aussi dans celle de Carpentras, v. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, t. XXIV, p. 87. On sent là une époque indécise, où l'on hésitait entre les deux gutturales les plus faibles.

aussi apparaît-il dans les permutations de consonnes comme renforcement d'aleph § 33 *b*. Son articulation diffère de celle-ci, en ce que le larynx se soulève en se contractant et exige un effort plus grand que pour celle d'aleph.

En dehors de son articulation naturelle, le *ʿé* syriaque (ou l'ʿaïn hébreu) était-il susceptible d'une seconde prononciation dans laquelle, perdant sa force explosive, il devient fricatif, comme le gaïn arabe qui contracte le larynx sans le fermer hermétiquement et fait entendre un son rauque, au passage de l'air sur les parois de celui-ci ? Cette question surgit à la pensée que les Arabes distinguent par cette double prononciation deux racines différentes que l'écriture confond, comme ענה חנן *être soucieux* et *chanter* = عنى et غنى, en outre les racines arabes ont tantôt un ʿaïn tantôt un gaïn, quoiqu'elles ne diffèrent pas pour le sens de celles syriaques et hébraïques, comme : عجل à côté de غلم صغر صبغ = سبع بعد صغر خم خمص, צבע זער עלם שבע בעד עגל etc. A considérer avec quelle souplesse l'arabe se prête aux diverses nuances des sons et des formes, combien aussi il offre d'acceptions pour une même racine, ne serait-on pas tenté de croire que la distinction de gaïn du ʿaïn fut une conséquence de cette grande variété qui naît de la fusion des dialectes, mais n'a rien de primitif? Ne pourrait-on pas admettre que le gaïn était une prononciation propre à quelque dialecte et qu'elle aura reçu droit de cité dans l'arabe à côté de l'ancien ʿaïn ? On comprendrait dans cette hypothèse que le gaïn exprimât les acceptions secondaires ou figurées d'une racine, mais on s'expliquerait difficilement pourquoi des racines qui se retrouvent dans toutes les langues sémitiques avec le même sens, comme celles que nous venons de citer, fussent tantôt prononcées avec un ʿaïn tantôt avec un gaïn, si cette double prononciation n'avait pas existé à l'origine des langues [1]. Les articulations avec le temps s'usent, se rapprochent et se confondent, plutôt qu'elles ne se développent, se diversifient et se multiplient. En araméen, ce

1. L'éthiopien qui pour les sons se rapproche de l'arabe n'a pas, il est vrai, de gaïn, ce qui n'a rien d'étonnant vu l'état de confusion et d'altération des gutturales dans cette langue, mais il exprime souvent cette prononciation fricative au moyen du ḥarm. V. Dillmann, *Gramm. der ethiop. Spr.*, p. 37.

principe trouve une large application; nous aurons occasion de le constater souvent en traitant des autres consonnes. Au reste les Septante connaissaient cette double prononciation, à en juger par leurs transcriptions des noms bibliques, où ʿaïn muet est rendu par un spiritus lenis et ʿaïn frieatif par un gamma, comme Ἠσαῦ עֵשָׂו, Ἀβδίας עֹבַדְיָה, mais Γομόρρα עֲמֹרָה (غمر), Γάζα עַזָּה etc. Nous pensons que la prononciation frieative est secondaire et qu'elle exprimait surtout des sens figurés; mais elle a dû exister déjà pendant la vie eommune des langues sémitiques. Son effacement ultérieur dans le rameau du nord a pu contribuer à l'appauvrissement de ees langues. Avant l'ère chrétienne, elle existait encore, puisque les Septante en portent trace, mais elle avait déjà perdu la valeur étymologique que les Arabes lui ont conservée. Nous verrons en effet sous le chapitre suivant, que les modifications que les consonnes subissent, donnent en principe les divers sens que l'on peut dériver d'une idée; mais en araméen, comme en hébreu, elles deviennent ensuite purement euphoniques. On peut admettre que dès les premiers siècles de l'ère chrétienne toute distinetion avait disparu entre les deux pronciations dans le nord, ear la *Massore* qui au VII$^{e}$ siècle s'occupe de ces questions paraît l'avoir complètement ignorée. Cette disparition explique pourquoi le karšounique exprime le gaïn arabe non pas par un *ʿé* mais par un gâmal, voyez § 12. Elle est due sans doute à l'affaiblissement de eette gutturale qui, comme on sait, perd toute valeur dans eertains dialeetes, tels que le galiléen, le mandéen et le néo-syriaque.

*c)* Le hé est la gutturale continue faible; elle se prononee par une légère contraction du larynx qui laisse libre le passage de l'air. Par la tendance qu'éprouve une explosive à s'aspirer et à devenir continue, s'explique la permutation des deux gutturales hé et aleph, qui cependant n'a guère lieu que d'une langue à une autre, voyez § 33*b*. En syriaque, le hé ne fait fonction d'aleph que dans quelques pluriels où il maintient l'hiatus entre deux voyelles, comme ܐܰܬ̰ܳܢ̰ܶܐ ܢܰܨ̰ܰܢ̰ܶܐ.

*d)* Le ḥeth se prononce par la même position du larynx que pour le hé, mais en chassant l'air des poumons avee un grand effort. De toutes les gutturales, c'est eelle qui possède le plus de fermeté.

Les mêmes raisons qui militent en faveur de l'admission d'une double prononciation primitive du ʿ font supposer également une prononciatien fricative du ḥeth à côté de sa prononciation aspirée, comme en arabe. Aux racines صلب خصم سخف פתח לחם חלב correspondent celles arabes فتح لحم حلب, mais d'autres telles que بصص اسر سفح טבח אחר חטף rappellent le hâ fricatif des racines طبخ اخر خطف. Une même racine renferme également ici deux sens différents distingués en arabe par le hâ aspiré et le hâ fricatif : חפר سفر = حفر *creuser* et خفر *être honteux*, חבל سصل = حبل *être enceinte* et خبل *corrompre*, سفح = حوط *entourer* et خيط *coudre*. Les Septante traduisirent cette double prononciation dans les noms propres : le ḥeth aspiré est exprimé par un spiritus lenis, ainsi : חַוָּה Εὔα (حى), יִצְחָק Ἰσαάκ (ضحك), mais le ḥeth fricatif, par un chi, comme : רָחֵל Ῥαχήλ (رخل), חֹרֵב Χωρήβ (خرب) [1]. Cette double prononciation du ḥeth se retrouve encore en néo-syriaque, quoique la prononciation fricative tende à se généraliser (Nœldeke, *Neu-syr. gramm.* § 26). En syriaque elle a dû disparaître en même temps que celle du ʿé, car en karšounique, le ḥa fricatif est rendu par le kaph syriaque.

21. *Des palatales.*

*a)* Les trois muettes palatales ܟ ܩ ܛ ont leur siége à la partie postérieure de la voûte palatine; ܛ s'articule à la racine de la langue appuyée au fond du palais, ܩ et ܟ un peu plus en avant [2].

Ces deux dernières, ainsi que les dentales ܬ ܕ et les labiales ܦ ܒ, réunies dans le mot mnémotechnique ܒܓܕܦܪܬ s'aspirent en syriaque comme en hébreu, sous l'influence d'une voyelle qui précède, voyez chap. 22. Cette aspiration est tout euphonique et nullement distinctive du sens des racines. Au contraire on peut à bon droit envisager la prononciation aspirée du *gâmal* et du *kaph* comme une cause de la disparition fricative du ʿé et du

1. Une certaine confusion entre ces deux prononciations n'aurait rien d'étrange, puisque le sentiment de l'étymologie s'était effacé de bonne heure, ainsi le nom Χάμ חָם paraît se rapporter à la racine حمّ *être noir ;* cependant cette prononciation peut faire allusion à خام *grossier brut.*

2. Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 195, l. 11 à 13, où on doit lire ligne 11 d'après la ligne 13 ܒܝܬ ܟܦܐ ܕܐܡܪ ܕܐܬ ܒܗ ܒܐܦ ܟܦܐ *à la racine de langue et à la partie de la voûte du palais, qui lui correspond.*

*ḥeth,* qu'elle confinait de très près, de sorte qu'elle serait un exemple de l'euphonie prévalant sur l'étymologie. En effet, dans les transcriptions des Septante, le *gamma grec* représente aussi bien le *gâmal aspiré* que le *'aïn fricatif,* comme en karšounique le *gâmal* rend le *gim* et le *gaïn arabes;* de même, le *chi* des Septante exprime et le *kaph aspiré* et le *ḥeth fricatif,* comme le *kaph* en karšounique répond aux deux lettres arabes ك et خ.

*b)* Bien que les Syriens distinguassent les muettes dures des aspirées, les premières avaient cependant perdu de la force explosive qu'elles avaient conservée en grec. Barhébræus remarque que dans les transcriptions du grec en syriaque, les muettes de ces langues ne se correspondaient plus exactement. Le gamma grec n'était pas l'équivalent du gâmal syriaque, mais était beaucoup plus fort; il affectait dans la bouche d'un Syrien un son chuintant qui le rapprochait du gim arabe, comme dans les mots ܐܘܓܓܠܝܘܢ *évangile,* ܓܐܘܡܛܪܝܐ *géométrie,* ܓܐܘܓܪܦܝܐ *géographie*[1]. Ce gâmal chuintant était distingué chez les Syriens occidentaux par un point intérieur, du gâmal dur qui avait un point supérieur et du gâmal aspiré qui avait un point inférieur[2].

*c)* Le kaph n'avait pas non plus la valeur du kappa grec; il n'en avait plus le son détonant comme le montre en hébreu la transcription des Septante qui le rend par un *chi.* En syriaque également, le *chi grec* est exprimé par un *kaph,* comme dans ܟܘܠܐ = ὄχλος *foule,* ܟܝܡܐ σχῆμα *forme.* Rarement le kappa rendait le kaph, comme dans Κηφᾶς = ܟܐܦܐ *pierre;* mais ce nom n'en était pas moins entaché d'une aspiration qui trahissait son origine araméenne, comme l'indique son passage en syriaque sous la forme ܟܐܦܐ, Jean 1—43[3]. Nous verrons plus loin, en parlant du taw qu'un effet semblable s'est produit pour

1. Barhébræus, *Œuv. gr.,* II, p. 37, l. 15 et suiv. Dans d'autres noms cependant, le gamma était assimilé à un gâmal aspiré, v. § 133.

2. V. Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.,* p. 417 et *La Massore chez les Syriens,* 2e partie, p. 202, 203; et Wright, *Catalogue of syriac manusc.,* p. 111 *d.*

3. Barhébræus, *Œuv. gr.,* I, p. 207, l. 22, comp. ibid. p. 212, l. 6 et II, p. 37, l. 15 et suiv. Voir aussi G. Hoffmann dans la *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXXII, p. 746. Barhébræus dit I, p. 206, l. 19 que ܟܦܐ = γαββαθᾶ (Jean, 19—13) est pour ܓܒܒܐ.

le nom Θωμᾶς = ܬܐܘܡܐ. D'une manière générale le kappa était représenté par un qoph syriaque, comme ܩܘܪܝܠܠܘܣ = κυριλλος.

*d)* Le qoph est la palatale forte et emphatique. Il était aussi sans doute susceptible d'une prononciation plus faible qui le rapprochait de celle du kaph, suivant la distinction établie par quelques grammairiens et mentionnée par Sa'adia [1], car ces deux consonnes permutent quelquefois suivant les dialectes, § 34. Cependant cette prononciation affaiblie était bien plus restreinte qu'en arabe où le groupe قت n'est pas rare, tandis qu'en syriaque, suivant la loi d'affinité dont nous parlerons plus loin § 39, l'emphatique qoph attire toujours l'emphatique ṭeth; en voici quelques exemples : ܩܛܠ et قتل *tuer*, ܩܨܥܐ et مَقْثَاة *champ du concombres*, ܩܛܢ et قتن *être chétif*, tandis que la racine arabe قطن avec qoph emphatique a le sens d'*habiter*. De la même manière s'explique ܩܪܝܬܐ, à côté de l'hébreu et du syro-palestinien קָסָם.

22. Les palatales-linguales continues ont leur siége à la partie antérieure de la voûte palatine : youdh et riš se prononcent au milieu de la langue et du palais, lâmadh avec le bout de la langue appuyée à la naissance du palais et noun à la même place avec le côté de la langue.

Ces palatales sont séparées des muettes du même organe par une ligne de démarcation bien tranchée qui peut être difficilement franchie.

*a)* Youdh est moins dur que notre *j* et à plus forte raison que le *j* guttural des Espagnols; il répond plutôt à l'*y*; il passe facilement en la voyelle *i* et rentre dans la classe des semi-voyelles, § 106. La prononciation dure et chuintante de youdh redoublé qui, dans certains dialectes arabes, confondait cette lettre avec le gim [2] ne paraît pas avoir pénétré en syriaque ou y avoir laissé de traces [3].

1. V. J. Derenbourg, *Manuel du lecteur*, p. 209.

2. V. J. Derenbourg, *Manuel du lecteur*, p. 209, et les citations note 2, ajout. Freytag, *Einleitung in das Studium der arabischen Sprache,* Bonn 1861, p. 67 et 81. M. Derenbourg pense avec raison que le nom arabe si répandu de Dja'far peut être une prononciation de ce genre pour يَعْفُر. Ne pourrait-on pas aussi considérer que le mot araméen דיוקן *image* qui paraît avoir été aussi usité en syriaque, répond de la même manière au grec ἐικών, syr. ܐܝܩܘܢ ?

3. Le rapprochement que fait Ewald, *Lehrb. d. hebr. Spr.*, p. 135, entre

*b)* Le riš se distingue du youdh par le roulement que fait entendre l'air, lors de l'articulation de cette consonne. Si ce roulement, au lieu d'être effectué au bout de la langue, est produit par le refoulement de l'air au fond du gosier, comme dans les prononciations grasseyantes, cette consonne confine les gutturales, des propriétés desquelles elle participe dans le groupe sémitique du nord, v. § 88. C'est pourquoi Barhébræus (*Œuv. gr.*, I, p. 196, l. 13) l'appelle une gutturale bâtarde ܓܘܥܝܐ ܒܥܦܝܐ. Mais cette aspiration était une cause d'affaiblissement qui le faisait rentrer dans la classe des liquides; il permute en effet facilement avec une autre liquide, § 34 *a*, ou est évincé, § 110 *c*. En syriaque, il apparaît dans des compositions syllabiques, où on est habitué à rencontrer la nasale noun, dans d'autres dialectes [1]. On doit donc admettre une double espèce de riš : un riš dur et un riš aspiré [2]. Le riš aspiré était devenu de règle, le riš dur susceptible de redoublement ne se rencontrait que dans quelques mots, § 115.

*c)* Le lâmadh prenait quelquefois dans la bouche des Syriens occidentaux une prononciation emphatique ܠܐ ܟܕ ܒܚܫ. Cette prononciation dans le mot alâhâ *Dieu*, était empruntée de l'arabe *allah;* mais dans les mots syriaques, elle avait lieu lorsque deux lâmadh se suivaient sans être séparés par une voyelle pleine, comme ܡܠܠܝܢ *mallin;* c'est un tort, dit Barhébræus, car, suivant la grammaire on devait faire entendre deux articulations distinctes, *mal'lin;* les Orientaux qui avaient conservé le redoublement n'étaient pas entraînés à faire cette contraction, et ils prononçaient *mall'lin* [3].

Dans d'autres cas, au contraire, il était très faible et faisait entendre un son mouillé, comme chez nous le double *l* dans

כּשׁר et ישׁר être *droit, juste* n'est pas immédiat. On doit supposer les intermédiaires עשׁר et אשׁר, v. plus loin § 31. Que la racine אשׁר avait autrefois le même sens, c'est ce qui résulte notamment de Isaïe 1, 17; 3, 12; 9, 15; de même ܥܬܝܩ *vieux* comparé avec יָשִׁישׁ suppose un intermédiaire, comme عسا.

1. V. plus loin § 117 et 172, 7°.

2. Sur le riš aspiré en hébreu v. *Manuel du lecteur*, p. 151 et 187 et *Die dikduke Ha-te amin des Ahron ben Ascher* par MM. J. Baer et H. L. Strack. Leipzig 1879, p. 7, § 7.

3. Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 191, l. 13; Abbé Martin, *Syriens orient. et occident*, p. 375; J. Derenbourg, *Manuel du lecteur*, p. 208.

certains mots; il devient alors quiescent ou tombe, v. les verbes ܐܙܠ et ܫܟܚ, § 217 [1].

*d)* Noun se signale en syriaque par sa faiblesse, il se maintient difficilement à la fin de la syllabe, § 110*a*, tandis que d'autres dialectes tels que le mandéen et l'araméen biblique se servent volontiers de cette nasale pour décomposer une lettre redoublée, § 117.

Comme nasale, il permute suivant les dialectes avec l'autre nasale mim, notamment dans les terminaisons du pluriel (comp. Esra לְהוֹם *à eux*, Daniel לְהוֹן); comme palatale, il permute avec lâmadh et quelquefois avec youdh, voyez § 35*b*. Que l'articulation nasale *gn* n'était pas absolument inconnue aux Syriens, c'est ce que prouve la forme ܫܓܢ *šagni* à côté de ܫܢܝ *šanni*.

23. Les trois consonnes ܕ ܛ ܬ sont les dentales explosives; les deux premières appartiennent aux muettes aspirables, voyez chap. 22. Leur facilité à s'aspirer leur enlevait de leur force détonante et elles ne répondaient plus exactement à la prononciation des mêmes consonnes en grec.

*a)* Le dâlath est rendu par le delta grec et réciproquement, mais le tau grec que Barhébræus appelle un dâlath dur, est exprimé par le ṭeth, tandis que le ܛ est représenté par le θ grec, ainsi : ܦܛܪܘܣ Πέτρος, ܬܪܝܛܘܣ Τρόθεος [2]. Le *t* latin était transcrit de la même manière, ainsi ܩܛܢܘܪܝܘܢ *centurio* [3]. Cette aspiration dont était entaché le taw dur syriaque aux oreilles d'un Grec se trahit notamment dans le nom Θωμᾶς = ܬܐܘܡܐ *jumeau* avec taw dur, lequel passe ensuite dans la version syriaque avec un taw aspiré ܬܳܐܘܡܳܐ Jean 20, 24.

Le thêta grec tenait donc le milieu entre le taw dur et le taw aspiré syriaques. Le mot ܬܰܓܪܳܐ *armée* = τάγμα fait excep-

1. L'écriture ܐܟܚܬ *tu as retiré*, avec aleph, n'indique pas un affaiblissement du lâmadh, mais un pa'el, v. p. 57, note 1 ci-après; à l'exemple de Castelli, dans son *Lexicon*, ajoutez Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 1, l. 8.

2. Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 207, l. 22, 208, l. 17, 212, l. 6; II, p. 37, l. 15; c'est ce qui faisait dire à Barhébræus (I, p. 212, l. 7) que le taw n'avait aucun équivalent en grec.

3. M. Renan a judicieusement observé que les mots latins se transmettaient en syriaque par les Grecs et recevaient la prononciation propre à ceux-ci. V. *Éclaircissements tirés des langues sémitiques sur quelques points de la prononciation grecque*, Paris 1849, in 8°, p. 17.

tion à cette règle et dénote une importation qui remonte loin; de même le mot ܟܠܦܐ *cadavre* avec *d* dur = σκελετόν, comp. ܓܕܣܡܢܝ = Γεθσημανεῖ, ܓܘܫܡܐ = σῶμα, ܦܓܪܐ = ποδάγρα.

*b)* L'aspiration qui dans le groupe sémitique affecte les muettes sourdes et sonores, est tout euphonique[1]; mais il est vraisemblable qu'elle succéda, en la supplantant, à celle qui à l'origine avait une valeur étymologique. Ainsi les racines ܥܡܕ ܩܕܫ ܕܒܪ devaient avoir un dâlath dur, comme en hébreu et en arabe עמד קדש דבר عمد قدس دبر; mais d'autres, comme ܐܚܕ ,ܐܣܬ avaient un dâlath aspiré, comme en arabe اخذ بذر ذبح, lequel en hébreu est devenu spirant et a passé en zaïn אחז בזר וזבח[2].

*c)* Le taw subit les mêmes modifications. Les racines ܫܬܬ ܦܬܚ ܫܒܬ avaient un *t* dur, comme en hébreu et en arabe: שבת כתב פתל תם سبت كتب فتل تم; mais ܬܠܬ ܚܕܬ ܡܬܠ avaient un taw aspiré comme en arabe ثلث حدث مثل, lequel devient chuintant en hébreu : שלש חדש משל. Cette prononciation chuintante n'était pas inconnue au syriaque, comp. ܫܒܩ *laisser;* elle explique le pluriel ܢܫܐ femmes (נָשִׁים) du singulier ܐܢܬܬܐ אִשָּׁה, lequel se retrouve encore dans l'arabe نِسوان à côté du sing. اُنْثَى.

Cette triple prononciation du taw, dure, aspirée, chuintante est parfaitement distincte dans le dialecte syriaque, parlé encore aujourd'hui à Ma'loula au nord de Damas[3]. Mais elle n'avait pas pris d'extension en syriaque, car les grammairiens n'en parlent pas.

1. Ainsi en allemand *p* et *t* se sont aspirés en *b* et *d,* et par contre, *b* et *d* se sont endurcis en *p* et *t.*

2. L'araméen ד se prononçait autrefois ז comme dans les autres langues, ainsi qu'en témoigne l'inscription de Carpentras et le syriaque ܐܝܟܢܐ où ܐ devant ܝܟܢ est peut-être le démonstratif (ذ), comme en grec on dit avec l'article ὁ ἡ ὀξεῖνα. En mandéen la prononciation oscille entre ד et ז (Nœldeke, *Mand. gram.*, p. 43). Ainsi en Saho *d* peut être dur, aspiré ou spirant dans un même mot, suivant les dialectes. V. Reinisch dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXII, p. 417.

3. V. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXI, p. 183 et suiv. et notre notice dans le *Journal Asiatique*, année 1879, 1er sem., p. 466. On serait tenté d'expliquer par une prononciation semblable un point placé quelquefois au milieu du taw dans la massore karkaphienne et un double point horizontal placé sous le taw dans certains manuscrits nestoriens, comme celui de l'édition de Bar'ali par M. Hoffmann.

*d)* Le ṭeth pouvait aussi s'aspirer suivant l'étymologie. Il était dur dans des racines, comme ܛܥܡ = טעם طعم لقط قطف לקט קטף, il était aspiré ou spirant dans d'autres comme ظُفُر צִפֹּרֶן *ongle*, ظَبْيَة צְבִי *gazelle*, נצר ܢܨܪ نظر ou ܚܦܛ חפץ حفظ *observer, prêter attention.* Ainsi une même racine syriaque peut avoir les sens de deux racines hébraïques ou arabes, comme ܛܠ = טל طل *rosée* ou צל ظل *ombre.* Tandis qu'en hébreu cette aspiration passait en sifflante, en syriaque elle disparaissait.

24. Les sifflantes sont les dentales continues par excellence : ܫ ܣ ܙ correspondent aux muettes ܬ ܛ ܕ qui en s'altérant permutent avec elles, voyez ci-dessus § 23 et plus loin § 35 *b*.

*a)* Les sifflantes permutent également avec les gutturales, en s'aspirant; nous en verrons plusieurs exemples sous le chapitre suivant § 36 *b*. En syriaque, il faut distinguer dans les racines deux espèces de ṣâdhé : le premier pur se trouve dans les racines ܨܒܐ ܨܕܩ ܨܡܬ ܨܦܢ ܨܩܥ صقع نصف صمت etc. qui ont également en hébreu et en arabe un ṣâdhé ou un ṣâd; le deuxième aspiré apparaît dans des racines comme ܨܒܐ ܨܦܝ, qui ont bien un ṣâdhé en hébreu חמץ מצה צמד, mais en arabe ont un dâd ضمد مضى حمض. Le premier se maintient intact, mais le deuxième s'est souvent altéré en *ʿé*, comme ضَأْن צֹאן *troupeau*, ܨܥܐ مرض מרץ *être malade*, أَرْض אֶרֶץ *terre*. Il peut même arriver que *ʿé* naturel et *ʿé* venant de ṣâdhé se trouvent dans des racines différentes qui affectent la même forme, comme ܪܥܐ = רעה رعى *paître* et רצה رضى *être satisfait*, ܪܒܥ = רבע ربع *être carré* et רבץ ربض *être accroupi.* D'autrefois ces deux espèces de *ʿé* se rencontrent dans une même racine : dans ce cas, le premier s'affaiblit devant celui qui suit et passe en aleph, comme أَحْد צֵלָע ضِلْع *côte*, أُحْف *double*[1] ضِعْف (peut-être aussi צָעִיף *voile double?*), ܐܪܥ *rencontrer* ערץ عرض.

1. Sic Ewald, *Lehrb. d. hebr. Spr.*, p. 145. Les mots خف خفف خفق sont de formation secondaire. Les sens de *doubler* et *être faible* que contient la racine arabe s'expliquent par cette raison que *doubler* est aussi *diviser, plier en deux.* Les diverses racines qui ont le premier sens renferment aussi le second, comme كِفْل *double* et *partie*, ܟܦܠ *soustraire* et *doubler*, ثنى *plier* et *doubler.*

L'arabe أَفْعَى *serpent* est une forme araméenne correspondant à l'hébreu צֶפַע, tandis que le syriaque أُفْعَا *hyène* = צָבוּעַ. En néo-hébreu צְבוּעַ per-

*b)* La sifflante naturelle semkath se retrouve dans les mêmes racines des langues sémitiques telles que : סגד اسر سجد אסר סתר.

*c)* La chuintante ـش n'est qu'une forte aspiration de semkath [1], avec une valeur différente dans les racines, ainsi : فرس *étendre*, فرش *briser*. Mais, si en arabe les consonnes gardent leur aspiration première, dans le groupe sémitique du nord, elles la perdent dans le sens étymologique, comme nous l'avons vu pour les muettes : le šin se rapproche alors de la prononciation du semkath et devient un sin en hébreu ; en araméen, la fusion est complète et on ne distingue plus le sin du semkath, de sorte que فرش devient en hébreu פרש et en syriaque ܦܪܫ, comp. عشر شنى شبع עשר שנא שבע. La nuance qui distinguait le sin du semkath finit par disparaître, en hébreu même, où un mot est écrit quelquefois par l'une ou l'autre lettre indifféremment. Ce fait se présente aussi dans les inscriptions de Palmyre (Nœldeke, *Zeitschr. d. D. M. G.* XXIV, p. 95) [2].

Mais à l'aspiration étymologique disparue, succéda en hébreu et en araméen une aspiration euphonique, de sorte qu'un semkath primitif devient souvent de cette manière un šin. Ainsi s'explique comment des racines qui ont un sin en arabe, ont un šin en hébreu et en syriaque comme : قدس قسا سلم ܩܕܫ ܩܫܐ ܫܠܡ קדש קשה שלם. Mais il est digne de remarque que cette aspiration ne s'est pas généralisée et que la sifflante s'est maintenue dure dans quelques racines, comme nous l'avons dit plus haut. Le rapport entre ces langues est donc celui-ci : س = ם ש

mute avec אפעה dans le sens de *serpent*. La théorie de M. Bernard Fischer dans la nouvelle édition du *Lexicon* de Buxtorf, p. 783, d'après laquelle *ṣ* serait primitif, mais se serait affaibli en spiritus lenis et aurait passé ainsi en sifflante, n'est pas soutenable en face de l'arabe ; du reste cette sifflante devrait être semkath ou šin, mais non pas l'emphatique ṣâdhé.

1. L'aspiration de šin résulte de ce fait, qu'il est quelquefois transcrit en grec par un χ (v. Renan, *Éclaircissements tirés des langues sémitiques*, p. 10) et qu'il peut venir de gâmal ou de taw fortement aspirés § 23*c* et 39*g* ; c'est pourquoi Barhébræus l'appelle une sifflante bâtarde (*Euv. gr.*, I, p. 196, l. 20).

2. Par suite de cette confusion de sin avec semkath, cette dernière consonne a disparu en arabe et son signe a représenté le sâd qui correspond au ṣâdhé hébreu et araméen.

ou ش, ש = ش, ש = س[1]. Ce rapport une fois établi s'est maintenu d'une manière fixe : les mots araméens qui ont un šin passent en arabe avec un sin, comme כְּנִישְׁתָּא[2] *église* devient en arabe كَنِيسَة, כָּהֲנָא *prêtre* قِسِّيس.

Le grec n'a qu'une sifflante pour exprimer les sifflantes syriaques, c'est le sigma qui lui même est rendu par le semkath, comme ܦܝܠܣܘܦܐ φιλόσοφος, mais dans les noms sémitiques qui avaient un šin, celui-ci reparaît comme dans Ἰησοῦς Σίμων Σιλᾶς ܫܝܡܘܢ ,ܫܘܥ ,ܫܝܠܐ.

*d*. Nous avons vu plus haut § 23 *c*, que la prononciation chuintante du taw dégénérait en šin; en sens inverse, les Nestoriens donnaient au šin la prononciation forte du gim arabe, quand il précédait une des muettes sonores dures ب ,ج ? § 39 *g*[3].

25. *Des labiales.* Les labiales comprennent les quatre consonnes réunies par les grammairiens sous le mot mnémotechnique ܦܬܟܦ. Les deux explosives ب et ف appartiennent aux muettes sujettes à l'aspiration enphonique; les deux autres sont naturellement aspirées ou continues. La prononciation du waw est tellement voisine de la voyelle *ou-o*, que cette consonne passe facilement en cette voyelle § 106 et la voyelle au contraire se consolide quelquefois en waw. Mais cette affinité n'est pas exclusivement propre au waw : elle s'étend aux autres labiales, par suite de l'affaiblissement, auquel les consonnes sont si exposées en araméen. Nous aurons souvent occasion, en traitant des formes, de constater la prédilection des labiales pour la voyelle *ou*; les noms propres y sont eux-mêmes assujettis, ܦܰܦܽܘܣ πάμφιλος. Une conséquence de cette affinité est la confusion de ب et ف aspirés avec la voyelle *ou* ou *a* qui précède, formant une diphthongue *au* avec cette dernière; dans ܐܰܒ̈ܗ̇ܰܬ ܫܰܒ̈ܗ̇ܬ le ب n'était plus sensible chez les Nestoriens, qui prononçaient ب et ف comme le waw d'une diphthongue dans ܢܥܡ̈ ܐܰܒ̈ܗ̇ܰܬ ,ܐܰܒ̈ܗ̇ܬ ,ܢܶܒ̈ܝܳܐ ,ܢܶܦ̈ܫ̇ ,ܢܰܒ̈ܝ̈ etc. (Barhébr., *Œuv. gr.*, I, 206, 12,

1. V. M. Philippi dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXII, p. 30.
2. En syro-palestinien v. Land, *Anecd. syr.*, IV, p. 217.
3. V. Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 196, l. 20; comp. Nœldeke, *Neusyr. Gramm.*, § 27; cette prononciation est également mentionnée par Sa'adia dans le passage cité par M. J. Derenbourg, *Manuel du lecteur*, p. 209; comp. aussi Wright, *Catalog. of the syriac manusc.* 104 *a*, l. 4 et 5.

II, 40). Cette prononciation vicieuse se retrouve en néo-syriaque (Nœldeke, *Neu-syr. Gramm.*, § 23). Les Jacobites se défendirent mieux contre une altération aussi forte, mais ils décèlent aussi une tendance analogue[1]. Il est de règle que dans les noms formés par réduplication d'une racine géminée, le ص ou ع seconde radicale se confonde avec la voyelle de la première. V. § 110 *e*.

*a)* Beth et pé durs n'avaient pas conservé la même force explosive qu'en grec. En fait, le pé syriaque était l'équivalent du bêta grec, comme le remarque Barhébræus[2] et son observation est confirmée notamment par la forme γαββαθᾶ de ܓܒܒܬܐ, Jean, 19, 13[3]. Cependant en général *bêta grec* est rendu par *beth syriaque*, comme le π par le *pé* dur, quoique le π eût une prononciation beaucoup plus forte[4]. Le φ était aussi exprimé par un pé syriaque, ce qui devait nécessairement susciter de l'embarras à un Syrien. Dans sa propre langue, nul n'a besoin d'un signe pour connaître la prononciation dure ou aspirée d'une lettre, mais dans un mot étranger une distinction était nécessaire. Comme le pé syriaque aspiré correspondait bien au φ, on songea à distinguer le π. Les Syro-Palestiniens ressentirent

1. Comp. ضِفْن ou صِفْن *fuseau*, Bar Ali, éd. Hoffmann 45, 90, en hébreu חֶבֶל et חוּל *avoir les douleurs de l'enfantement*, הוֹר *tron* סִפְּיָה *caverne* v. חפר *creuser*, שׁוּל et שֵׁבֶל *traîne de robe* v. שפל *descendre bas*, comp. ar. سَوِلَ سبل et سبيل, ذبل et ذيل.

2. *Œuv. gr.*, I, p. 212, l. 5, II, p. 37, l. 15.

3. Barhébræus, id. p. 206, l. 19, veut que la forme primitive soit בפיפתא ce qui ne paraît pas justifié.

4. V. Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 375 et suiv., *Josephi Accurensis. gr. syr.*, p. 108; Merx, *Gr. syr.*, p. 73; G. Hoffmann, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXII, p. 746. La prononciation emphatique du π grec explique la présence de l'emphatique ـط au lieu de taw dans le réfléchi اتـلـصـمـ, formé du grec πεῖσις; la distinction que les grammairiens établissent entre اتـلـصـمـ et اتـنـصـمـ (Jacques d'Edesse, *Epistola de orthogr. syr.*, éd. Martin, ٧, l. 22; éd. Philipp, ٥, l. 20; Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 38, l. 20) n'a rien de primitif.

La différence de la prononciation du π grec avec celle du pé sémitique remonte haut, car on en trouve trace dans les psaumes alphabétiques 25 et 34, où le pé sémitique a sa place ordinaire et le pé emphatique, la dernière place. L'éthiopien a aussi un pé de provenance grecque. V. Dillmann, *Ethiop. Gr.*, § 28.

plus tôt le besoin de créer une lettre spéciale pour le π; ils lui donnèrent la forme d'un ﻉ renversé, v. pl. 2, col. 5 et ci-dessus p. 11. En dehors des mots grecs, ce pé renversé est souvent usité pour le pé redoublé dans les mots syriaques [1].

*b)* En Mésopotamie, cette nécessité ne s'imposa qu'avec le développement que prirent les études grecques au VI^e^ et VII^e^ siècles. Aussi est-ce dans la deuxième moitié de ce dernier siècle que Jacques d'Edesse [2] songea à inventer une type pour le pi grec, en même temps qu'il créait ses voyelles intercalées (v. pl. 3, spécimen III). Dans l'édition des œuvres de Barhébræus par M. l'Abbé Martin l. c., cette lettre a de l'analogie avec le ט hébreu, mais d'après un manuscrit de Londres, cité par M. Wright dans ses *Fragments of the syriae grammar of Jacob of Edessa*, p. 1, col. a, elle ressemble au delta grec majuscule Δ. C'est aussi la forme du quatrième des huit signes que M. Land a trouvés dans un manuscrit de Londres et qu'il a publiés dans la *Zeitschr. d. D. M. G.* XXII, p. 550 (v. notre pl. 3, spécimen VI); mais comme ce signe paraît être celui de *i* bref, cette similitude est sans doute de pur hasard.

*c)* Le type inventé par Jacques d'Edesse pour le pi grec n'eut pas d'ailleurs meilleur sort que ses voyelles et il n'en reste pas trace dans les manuscrits. Il faut sans doute attribuer cette malechance au développement du système des points diacritiques qui eut lieu vers cette époque dans la massore karkaphienne, et qui remplaça avantageusement ces types difformes. Le pi grec fut donc finalement indiqué par un point diacritique. Les Orientaux se séparent dans cette notation des Occidentaux; ils superposaient à ce pé deux points, un seul point marquant le pé dur syriaque, et un point inférieur le pé aspiré; les Occidentaux donnèrent un point inférieur au pé

1. V. Land, *Anecdota syriaca*, IV, p. 214. Ce fait témoigne du maintien en syro-palestinien du redoublement des consonnes qui avait disparu en mésopotamien occidental, mais s'est conservé dans le dialecte syriaque de Ma'loula. V. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXI, p. 183 et suiv. et notre notice dans le *Journal Asiatique* 1879, 1^er^ sem., p. 464. Selon M. Land, ce fait prouverait encore qu'en dehors du redoublement, l'aspiration du pé s'est généralisée en palestinien.

2. V. Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 194, l. 23 à 27.

syriaque aspiré, un point intérieur au pé syriaque dur et un point supérieur au pi grec [1].

## Chapitre V.

*Des consonnes dans la composition des racines.*

26. L'étude des racines syriaques comparées avec celles des autres langues sémitiques et surtout de l'arabe nous fait remonter jusqu'à l'âge le plus ancien, où le syriaque n'avait pas encore subi dans ses éléments les profondes altérations qu'il décèle à l'époque où il devient langue littéraire.

Sous le chapitre précédent nous avons constaté, surtout à l'aide de rapprochements, les modifications qui s'étaient introduites dans la prononciation des consonnes syriaques et hébraïques. Cette thèse est aussi confirmée par l'examen des lois qui président à la composition des racines. En effet les muettes apparaissent comme les premières articulations qui expriment l'idée simple et naturelle, les aspirées ou sifflantes au contraire sont les articulations secondaires qui expriment les nuances ou les sens dérivés : ܙܟܳܐ *être pur*, ܙܟܺܐ *être victorieux* (v. *Lexicon Castelli* sous ܙܟܺܐ). ܦܬܰܚ *ouvrir*, ܦܰܫ *fendre*, ܛܒܰܥ *imprimer*, ܨܒܰܥ *teindre*. Dans un groupe de racines, comme ܙܒܰܚ *égorger*, ܙܒܰܚ *immoler en sacrifice*, ܕܒܰܚ *sacrifier à une divinité, la célébrer*, où il y a une gradation bien marquée, on admettra en ce qui concerne ܙܒܰܚ que l'arabe a conservé la prononciation primitive aspirée ذبح qui se reflète dans l'hébreu זבח. On pourrait multiplier les racines de cette espèce : ܕܚܳܐ *repousser, chasser*, d'où ܕܝܳܐ *disperser* (זרה), ܓܕܰܥ *retrancher*, d'où ܓܙܺܪ *réserrer, consacrer* (גזר); ainsi ܙܗܰܪ *éclairer, fendre la nue* s'explique par l'aspiration du ܦ de ܦܰܫ *fendre;* de la même manière, ܚܢܰܩ *étrangler* devient ܚܢܰܩ *suffoquer*, ܣܟܰܪ *fermer*, ܨܗܰܪ *crier*. ܩܠܦ *écorcer* deviennent avec des nuances de sens souvent difficiles à saisir, ܣܟܰܪ ܣܟܰܪ. En principe donc une muette passe en la muette plus faible de même organe, au moyen de l'aspiration.

27. Un degré d'aspiration de plus et une palatale passe en la gutturale *ʿé* qui en est très proche voisine; ܥܛܰܦ *tordre*, ܥܛܰܦ

1. V. Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 417; *La Massore chez les Syriens*, II[e] partie, p. 202, 203; Wright, *Catalogue of syriac manusc.*, p. 111*a*, et Barhébræus, I, p. 242, l. 10 et suiv.

*filer,* ܚܨ *cacher,* ܚܦ *ensevelir,* ܟܬܦܐ *épaule,* ܟܬܦ *se couvrir* (les épaules), ܚܨ *scruter,* ܚܦ *chercher, vouloir* [1].

Le *ʾé* s'abaisse ensuite facilement jusqu'au spiritus lenis, comme : ܚܙ *serrer,* ܐܣܪ *lier.*

28. Un effet contraire est l'endurcissement d'une aspirée ou le renforcement d'une lettre faible pour exprimer un sens énergique, comp. ܐܚܙ (ܚܙܐ) *presser,* ܚܨ *bander, panser,* ܢܨ *puiser* (de ܢܩ *pendre*), ܐܟܣ *verser,* ܢܟܣ *troubler* (en puisant trop), ܐܫܬ *désirer* (شهى), ܚܦ *vouloir,* ܐܚܨ *être petit,* ܙܚܨ *mépriser* (regarder comme peu de chose). Quelquefois ce renforcement n'est qu'euphonique, ainsi dans ضحك *rire,* comparé avec צחק, la première radicale devrait être *ʾé,* voyez § 24 *a,* mais à cause de la gutturale qui suit, *ʾé* s'est changé en la palatale voisine gâmal [2].

29. Les continues s'associent, soit entre elles, soit avec les explosives pour composer toute la série des racines qui, à la suite de l'idée mère, rendent les nuances, les sens secondaires et les sens dérivés qui forment le troisième degré dans l'échelle des dérivations. Les liquides et les sifflantes sont les plus malléables et se prêtent à des combinaisons multiples avec les autres consonnes. Mais ces combinaisons ne naissent pas de la simple juxtaposition des lettres appropriées au sens, mais d'une agglutination dans laquelle les articulations se modifient suivant les lois de l'euphonie : une emphatique appelle une emphatique, une sourde suit une sourde, une sonore est attirée par une sonore, toutes les fois que l'association de deux consonnes de qualité différente serait choquante à l'oreille. Ainsi les groupes ܟܨ ܟܬ ܨܙ ܟܩ ܟܓ ܬܓ sont possibles étymologiquement, mais en araméen ils sont évités et ne se rencontrent guère. L'euphonie s'attaque même aux groupes de consonnes qui n'ont rien de dur et elle est la cause des permutations qui s'observent dans

1. Ainsi en néo-hébreu דקדק ayant pris le sens de *discuter minutieusement,* ce radical est devenu דעדק dans le sens de *diminuer.*

2. Par une cause semblable le ʾ de ܐܪܥܐ *terre,* mot composé de lettres faibles, se change en qof dans certain dialecte araméen, où on trouve ארקא. Ainsi ܩܨܦܐ *bois* se compare avec hébreu עץ, araméen ܐܲܨ, arabe عضاه, d'autant mieux que l'idée de dur qui est l'idée première de bois, est exprimée par les deux racines عصى et قسا (comp. صلب *dur* et *bois pour crucifier,* אִילָן *arbre* de איל *être dur* et *fort).*

les langues congénères ou dans leurs dialectes. Ces permutations feront l'objet du chapitre suivant.

30. Chaque lettre ayant sa valeur propre ne peut se trouver deux fois dans la même racine; les racines géminées s'expliquent par l'assimilation des deux dernières radicales. D'autres exceptions à cette règle s'expliquent, soit par le redoublement partiel d'une racine faible, soit par des permutations, soit par la chute d'une radicale faible, ainsi : صصف *être épais* ou שבש *être entremêlé* se retrouve en arabe sous la forme شاب ou شبث, ضفر *entourer* se compare avec كور *rouler*, عصف *servir une divinité* vient de שמר *la garder*, ءمم *convenir* de ءمم *être égal*. On remarquera que la disparition des éléments faibles d'une racine est facilitée par la tendance d'une telle racine à se redoubler, ainsi בבה *trou, porte* (باب), se ramène à la racine בוא *entrer*. De cette manière, on comprendra la formation de noms anciens d'animaux, de plantes et d'outils, comme : عنكبوت *araignée*, سمسم *cheval*, سسم *mite*[1], صصر *pélican*, زوان *ivraie* زوان, تمر *mûrier*, شنمر *créneaux*, زنن *clou* etc., comp. en hébreu צִיץ חָה זיז וָו. Quant aux formes comme عصفور زنبور صفصاف etc., voyez ci-après § 110 *e f*.

31. On se rendra compte du jeu des consonnes dans la composition des racines, si, prenant une idée avec ses sens secondaires et dérivés, comme : *être dur, lier, bander, serrer, opprimer, être ferme, droit, juste, heureux* etc., on groupe les nombreuses racines qui donnent ces sens : 1° קשר *être dur* et *lier*, صلب *être dur*, صلد *être gelé*, صلب *être glacé*, صلب *glace*, קשב *fixer les yeux* ou *l'esprit*, כשר *être droit, juste*; 2° ضغط *presser*, ضغم *comprimer*, ضغص *bander*, ضغن et ضغد *serrer*, עטר *ceindre, couronner*, حصص *être dur, difficile*, حصن *être opiniâtre*, עשר *être noble et riche*; 3° سكر *cerner*, سحق et سحك *presser*, سحب *entourer*, سقط *l'emporter*, سقف *serrer*, سقم *contenir, empêcher*; 4° سنم *lier*, אשר *marcher droit et ferme, imprimer une trace, être heureux*, ישר *être juste*, ישב *se fixer* etc.; 5° ننو *lier*, فنو *comprimer*; 6° صلب *être solide*. Ces racines que le sens rapproche les unes des autres, peuvent sans doute s'expliquer par des modifications successives des articulations : la

1. Le mot سمسم *cheval* est considéré comme un mot étranger par quelques savants, v. Nœldeke, *Mand. gramm.* p. 147. Il en est peut-être de même du mot سمس comp. σής, hébreu עש.

palatale qof passe en la gutturale ק § 27, celle-ci s'affaiblit en aleph, aleph lui-même se consolide en youdh ou tombe et disparaît, de sorte que la racine קשר peut en dernier lieu devenir שר ou avec renforcement de la sifflante צר [1]. La deuxième radicale, šin, peut permuter avec une autre sifflante plus faible ou plus forte, se fortifier en la muette dentale ת ou ט après une emphatique. La troisième radicale, la liquide r, permute avec la deuxième qui est une consonne faible ou s'aspire, et en s'aspirant s'affaiblit, ou se consolide, suivant les exigences du sens, en une gutturale ou autre consonne. Cette grande latitude dans l'échange des consonnes, on peut l'accepter sans crainte pour la formation des racines, car la faculté du langage agit en pleine liberté sur le vaste champ où elle se meut, mais on ne saurait, sans confusion, la transporter dans le domaine des permutations euphoniques. Là tout doit être nécessairement limité par les lois d'une comparaison étroite et précise.

On pourrait de cette manière distinguer un certain nombre de racines principales autour desquelles se grouperaient une foule d'autres voisines par le sens et la forme. Partout on verrait la langue associer les sons forts aux sons faibles et agir en toute indépendance, sans autre restriction que le principe de la trilittérité dans lequel la racine est renfermée en sémitique. Vouloir remonter plus haut et chercher une couche primaire où la racine n'aurait eu que deux consonnes, c'est tomber dans l'arbitraire [2]. Si la faiblesse dont les racines sont entachées

1. Pour le passage de qoph en ḥeth, voyez ci-après § 33*d*.

2. M. Merx, *Gramm. syr.* p. 144 et suiv. compare l'éclosion des langues sémitiques à la pousse d'une plante. Le germe, dit-il, donne naissance à la racine qui produit la tige d'où sortent les feuilles; de même un germe bilittère engendre une racine trilittère qui elle même engendre les radicaux. Cette comparaison est évidemment mauvaise, car la tige sort du germe aussi bien que la racine. Mais comment comprendre ces deux états successifs de la bilittérité et de la trilittérité? Une racine n'est qu'une analyse, une abstraction fictive, dont la réduction aux consonnes seules a pu se présenter facilement à l'esprit des Sémites, aux yeux desquels les consonnes sont les éléments constitutifs des mots (أَلِفْ بَا تَا ثَا στοιχεῖα), tandis que les voyelles n'en sont que les accidents qui les mettent en jeu (فَتْحَة *pulsations*). Mais une racine suppose nécessairement un mot, comme une analyse suppose un composé; on se demande donc par quel phénomène linguistique, l'état bilittère serait devenu trilittère.

vient souvent de la dernière radicale, elle est souvent aussi occasionnée par la deuxième ou la première, comme dans les racines concaves ou celles pé-aleph, comp. نقز *sauter* avec صلا, رسم *marquer* et وسم etc.

Quelques mots sont, il est vrai, monosyllabiques, et la tendance qu'ils affectent à prendre la forme trilittère n'a peut-être rien de primitif [1], tels sont par exemple : يد *main*, سمٌ *nom* etc.; mais ce ne sont là que des exceptions qui ne préjugent en rien la question. On rencontre également quelques rares quadrilittères, qui ne s'expliquent pas par le redoublement d'une racine faible ou d'une radicale, et qui témoignent de la puissance créatrice d'une langue, mais le principe de la trilittérité n'en domine pas moins tout le groupe sémitique.

## Chapitre VI.

### *Des permutations euphoniques des consonnes.*

32. Dans le chapitre précédent, nous nous sommes reportés vers le premier âge du sémitisme où les diverses ramifications en lesquelles il se divise, n'existent pas encore. Nous arrivons maintenant à la deuxième période : chaque rameau suit sa voie propre et se subdivise à son tour en dialectes; les racines sont définitivement constituées, elles se prêtent encore aux besoins linguistiques, prennent de nouveaux sens dérivés ou figurés, mais les changements de forme qui se manifestent alors sont surtout euphoniques.

Suivant la nature des lieux ou la condition sociale des peuples, les articulations sont entraînées dans la voie de l'aspiration, comme nous l'avons déjà constaté sous le chapitre IV, pour le groupe sémitique. C'est à cette cause que sont dues la plupart des permutations que présente le syriaque, comparé dans ses dialectes ou avec les autres langues congénères et que nous nous proposons d'examiner ici.

Cette question que M. Renan avait posée (*Histoire générale des langues sémitiques*, 4e édition, p. 97 à 99) est loin d'avoir reçu sa solution par la comparaison de M. Merx que celui-ci aurait dû laisser de côté.

1. Sic Nœldeke, *Mandaische Gramm.* § 87, contra Ewald, *Lehrb. der hebr. Spr.* p. 380 et 389, v. ci-après 2e partie, chap. IX.

La même cause engendre des altérations encore plus profondes, telles que la chute ou l'absorption d'une consonne; mais comme ces phénomènes sont intimement liés à la composition de la syllabe, c'est-à-dire aux rapports entre consonnes et voyelles, les permutations euphoniques seront étudiées en premier lieu. Dans le chapitre suivant nous parlerons seulement des métathèses ou transpositions des consonnes.

33. Si on excepte aleph, deux gutturales ne se suivent pas dans les mots. Des groupes, comme ܚܗ ,ܚܚ ,ܚܥ, sont cependant possibles, mais dans le dialecte occidental de Syrie, le *ʿé* s'affaiblit et se prononce comme un aleph [1].

*a)* Aleph se consolide en hé dans ܗܲܟ̣ܐ *troupeau de porcs* comparé avec ܐܲܟ̣ܐ *troupeau de chameaux,* إبل, ܚܫ *être honteux* בּוֹשׁ, ܗܲܢ̣ܐ *buisson* אָטָד; quelquefois en *ʿé* comme ܟ̣ܲܚܠܐ *azur* (قنأ) et ܟ̣ܲܚܠܐ. En sens inverse *ʿé* s'affaiblit en aleph dans ܐܲܦ̣ܪܐ *plomb,* hébreu עֹפֶרֶת, ܐܲܪ̣ܥܐ *courge,* arabe قرع; il permute avec ḥeth dans ܚܨ *embrasser,* hébreu et néo-syriaque חבק.

34. Les palatales permutent facilement entre elles : ܐܲܟ̣ܐ et ܐܲܟ̣ܡܐ *rayon,* ܩܲܫܬܐ *arc,* ܩܲܫܬܐ *sagittaire,* ܡܲܥܨܐ ou ܡܲܥܨܐ *mortier* (rac. ص?), ܟ̣ܲܡܨܐ *rat,* hébreu עכבר, ܟ̣ܲܒ̣ܪܬܐ *soufre,* hébreu et syro-palestinien גָּפְרִית, ܐܲܟ̣ܣܐ *verre,* hébreu זְכוּכִית.

*a)* La permutation d'une palatale avec la gutturale *ʿé* que nous avons constatée dans la formation des racines, § 27, est également dialectale, ainsi : ܣܲܥ̣ܪܐ et ܣܲܥ̣ܪܐ [2] *jaune paille* ou *citron* (*Bar ʿali,* édition Hoffmann n° 4046), ܣܥܥܐ et ܣܥܥܐ *balbutiement* (id. n° 3765), ܒ̣ܲܚܬܐ et ܒ̣ܲܚܬܐ *désert,* et quelques autres mots dont la prononciation est aussi peu fixe que leur origine est obscure. Comp. aussi ܟ̣ܲܟ̣ܐ *bègue,* arabe لكن. C'est par le changement de qoph en ʿaïn qui dans les dialectes du nord de la Palestine n'était plus articulé, comme on sait, que s'explique la prononciation du qoph comme aleph dans ces dialectes, dans

1. V. Barhébræus, *Œuv. gr.* I. p. 205 l. 25 et 240 l. 17. Les Hébreux dans ce cas, changent le hé en voyelle, comp. עִיר עֵד, mais les Arabes conservent l'articulation naturelle.

2. Ce mot se compare avec l'hébreu חָרוּץ *or,* par le changement de ṣadhé en *ʿé,* § 24 *a*; dans ܣܲܥ̣ܪܐ le gâmal vient donc de *ʿé,* au contraire ܙܲܥ̣ܥ̣ܥ̣ܐ *tempête* est formé d'un radical ܙܥ̣ *rouler.* Le mot ܙܲܥ̣ܥ̣ *tempête* dans le lexicon de Castelli ne s'appuie sur aucune autorité.

les mots ܩܘܦܐ *amphore*, ܩܘܡܩܡ etc., si on en croit Barhébræus, *Œuv. gramm.* I, p. 206, l. 24.

*b)* La prononciation peu différente du kaph aspiré et du ḥeth rauque (§ 21 *a*) explique la possibilité d'une permutation entre ces consonnes. Cette permutation fréquente en néo-syriaque (Nœldeke, *Neu-syr. Gr.* § 20) est plus rare en syriaque, comp. ܐܥܡ et ܫܥܡ *être noir*, ܚܣܐ et ܟܣܐ *lécher*. Puis la permutation de kaph en qoph rend possible le passage de cette dernière palatale en ḥeth, comp. בִּקֵּשׁ et ܒܚܬ *chercher*, זרח *lever du soleil* et شرق dont le premier sens est *être rouge, aurore*[1] (voyez ci-dessus, p. 2, note 1).

*c)* Le passage d'une palatale en dentale paraît plus difficile; ces articulations se rapprochent cependant en s'aspirant. Le gâmal chuintant ou ǵim arabe, *dsch*, est en effet analogue à un dâlath chuintant. Nous avons vu aussi, § 23 *c*, que le taw par une prononciation chuintante se rapprochait du šin, et § 24 *d* que le šin avait quelquefois la prononciation d'un gâmal chuintant : de cette manière ܐܬܐ *venir* se compare avec جى, ܓܓܐ *murmurer* avec הגה, ܫܥ *préciser* avec חקק, ܢܛ avec ܨܛ *sauter*, ܫܩܐ *boire* avec ܐܫܩ *donner à boire*, ܥܫܩ *oppression* avec ܥܨܩ etc.[2] Voyez ci-après § 172, 6°.

35. *a)* Les liquides ܠ . ܢ permutent fréquemment. Le syriaque affecte une prédilection marquée pour le son clair ܢ, au lieu de la nasale . qu'affectionnent d'autres dialectes, comp. § 22 *b* et 117, ainsi : ܒܪ *fils* = בֵּן, ܬܪܝܢ *deux* שְׁנַיִם etc. ܢܗܪ *lever du soleil* et זרח offrent un exemple de permutation en sens inverse, comp. aussi ܢܓܡܐ et נגינה *musique*, رقز et نقز *sauter* — au lieu de ܠ, dans ܐܪܡܠܬܐ *veuve*, hébreu אַלְמָנָה, en sens opposé ܣܦܝܪ *saphir* סַפִּיר. ܠ et . se rencontrent dans un pareil échange : ܡܪܓܢܝܬܐ *perle*, targ. מַרְגָּלִיתָא, ܢܬܠ *il donnera*, hébreu יִתֵּן, ܡܟܦܐ et ܡܢܦܐ *impie*, ܟܢܬܐ et كَنَّة *bru*.

1. La permutation de qoph et de ḥeth s'expliquerait également par le passage de la palatale en la gutturale ʿé et de celle-ci en la gutturale voisine ḥeth, comp. § 34 *b* et 39, 1.

2. Comp. dans les *Targoums* דליסקמא à côté de גלוסקמא = γλωσσόκομον *boîte*, en arabe مَتين *solide* et مَكين. Mais il ne paraît pas qu'une palatale permute avec une labiale; il faudrait se garder de rapprocher ܨܡܕ *attelage* et ܣܡܕ qui appartiennent à des racines différentes, cependant dans l'hébreu פֹּה *ici* et l'éthiop. ፍኖ *comment?* le phé vient d'un kaph.

*b)* La semi-voyelle youdh prend quelquefois le son nasal .. En dehors de la préformante de la troisième personne du futur qui est noun en syriaque et youdh dans les autres langues, on rapprochera انشف *déchausser* de יָחֵף *déchaussé*, en hébreu נאה et יאה *être beau* [1].

36. *a)* Les dentales muettes offrent de nombreux exemples de permutation entre elles, en voici quelques-uns : ܒܨܐ *rumeur* de דִּבָּה (v. دبّ *ramper*), صقل *tuer* قتل, ܩܛܪ *encenser* עִתֵּר, v. § 21 *d*, ܩܫܛ *vérité* קְשֹׁט.

*b)* En s'aspirant, ces muettes peuvent devenir sifflantes, v. § 23 *b, c, d*, ܢܨܒܐ *point* נֵקֶד, ܫܒܩ *rester* ترك.

37. *a)* Les sifflantes en sémitique offrent la plus grande variété § 24 *c*, comp. ܫܡܐ *signe* نص نم. Quelques permutations sont facilitées par le voisinage d'une consonne de même qualité, comme ܨܕ *justice*, hébreu צדק, arabe صدق, ܩܨܝܢܐ *divination*, hébreu et syro-palestinien קֶסֶם, ܩܨܐ et ܥܨܐ *sort*, בוז *mépriser*, صفن etc.

*b)* Une sifflante peut s'aspirer et passer en gutturale § 24 *a*; une gutturale peut aussi devenir sifflante, comp. ܥܟܪܢܐ *changeur* arabe صَرَّاف, ܣܗܕ *être témoin* עֵד de ܚܙܐ § 33, اعصر et ܐܣܡ *être noir*, ܣܡܐ *mutilé* أَخْرَمُ חָרוּם, ܣܡܐ *être aveugle* عمى, araméen סַנְוֵר *aveugler* עִוֵּר עַוָּר [2], سلط *étrangler*, ܐܠܛ *torturer*, ܐܣܗ *veiller*, ܥܝܪ *éveiller*.

38. L'aspiration apparaît encore comme la principale cause

1. Comparez les autres exemples cités par Gesenius dans son *Thesaurus* sous la lettre yodh, et qui contredisent l'assertion de M. Merx prétendant que ces deux lettres ne permutent pas. *Gramm. syr.*, p. 199.

2. Il est vrai que dans la plupart de ces mots, on pourrait voir une forme saph'el ou šaph'el contractée par élimination de la gutturale; on pourrait dériver ܐܣܡ de حمّ et comparer d'autres formes comme ܫܦܩ *évacuer* de ܦܩ *vide*. Cependant la fusion de la gutturale avec la sifflante ne s'est opérée dans ces cas que grâce à la facilité avec laquelle ces lettres permutent.

Comp. aussi ܫܛܪ *transcrire*, ܫܛܪܐ *écriture*, v. p. 7, שרט شرط *faire des incisions*, avec ܫܛܪ *graver*, חָרֻט *écriture*, Isaïe, 8, 1. Par une permutation ancienne de riš, il s'est formé une racine analogue, سطر qui a aussi le sens d'écrire et a fait souche en arabe; mais en hébreu et en araméen, elle n'a laissé que quelques dérivés, שֹׁטֵר *scribe*, שְׁטָר ou ܐܣܛܪܐ ou ܣܛܪܐ *acte écrit, contrat*.

des permutations des labiales entre elles; mais souvent aussi elles sont dues à un effet contraire de renforcement, comp. ܐܲܣܪܵܐ *plomb* עֹפֶרֶת, ܥܲܦܪܝܬ *soufre* עִבְרִית נֶפְרִית, ܦܲܩܥܵܐ *plaine* בִּקְעָה, ܦܲܩܥܵܐ *fer* בַּרְזֶל, ܦܘܪܥܢܵܐ *puce* פַּרְעֹשׁ בַּרְעוּת (racine éthiopienne ፈጸጸ *sauter*), ܦܘܪܣܵܐ *coussin*, néo-hébreu פסדיות وساد, ܨܲܥ et ܐܸܣܬܲܥ *mépriser*, ܙܒܢ *temps*, targ. זמן, arabe زمن, ܒܨܥܬܵܐ et ܒܨܬܵܐ *fosse*, ܨܡܚ et צמח *germer*, ܬܘܪܣܝ *tursìs* (ܬܘܪ *revertere*), araméen תו (pour תוו) et תוך[1] arabe ثُمَّ.

Dans quelques dialectes de Syrie, le pé avait dans certains mots une prononciation chuintante qui le faisait permuter avec taw chuintant, ainsi ܦܘܡܐ *bouche* devenait ثُمّ (*Zeitschr. d. D. M. G.*, XXI, p. 193). En sens inverse, les Palestiniens auraient changé le ܬ en ܛ dans les mots ܐܬܪܐ *lieu*, ܐܬܐ *venir* etc., selon Barhébræus (*Œuv. gr.*, I, p. 206, l. 23).

39. Telles sont les permutations euphoniques qui s'établissent par la comparaison des langues et des dialectes de même origine. Cependant ces prononciations avaient pris dans le parler vulgaire beaucoup plus d'extension : le sentiment de l'harmonie, en vertu duquel une emphatique appelle une emphatique, une sourde attire une sourde, et une sonore une autre sonore, n'agissait plus exceptionnellement mais était devenu une loi dont Barhébræus nous donne les diverses applications dans le chapitre X du quatrième livre de la première partie de ses *Œuvres grammaticales* (éd. Martin, p. 205 à 208; comp. *Gr. métrique*, éd. Martin, p. 39, éd. Bertheau, p. 36). Que ces prononciations n'étaient pas des altérations tardives, mais remontaient haut, c'est ce qui résulte des fragments de la grammaire de Jacques d'Edesse, publiés par Wright (p. ⁊, col. *a*, dans le catalogue des manuscrits syriaques, p. 1170, col. *b*), où cette harmonie des sons est parfaitement établie suivant la division des consonnes en tenues, épaisses et moyennes. Comme elles expliquent souvent les permutations que l'on constate dans la langue écrite, nous allons les résumer succinctement en quelques paragraphes.

1. Cette forme se trouve dans le texte palestinien de Tobie, publié par M. Ad. Neubauer, Oxford 1878 et dénote un dialecte où le pé aspiré se prononçait comme un beth, comparé ci-dessus § 25.

1. ܟ dur [1] était prononcé comme ܩ devant ܐ aspiré, ܟܐ ܦܐ[2]; dans les mots empruntés du grec où il suivait ܬ, il était prononcé comme ܩ par les Occidentaux qui ne supportaient pas facilement un groupe ܩܬ § 29, comme dans ܐܩܬܐ, tandis qu'au contraire ils prononçaient ܩ comme ܟ devant ܨ dans ܟܨܐ ܟܨܐ. Les Nestoriens prononçaient ܩ comme ܣ devant ܨ, dans ܐܣܨ par exemple, sans doute parceque l'affaiblissement que cette gutturale avait éprouvé dans leur dialecte, lui avait fait perdre le caractère emphatique que le ḥet avait conservé et qui répondait à celui de qoph.

2. ܨ était prononcé ܩ dur devant ܐ aspiré dans ܩܨܐ ܟܨܐ ܐܨܐ ܐܨܐ ܨܨܐ ܨܐ ܨܨܐ et chez les Nestoriens devant ܣ et ܐ dur, ex. : ܨܐ ܐܨܐ ܩܨܐ ܨܨܐ ܨܨܐ ܐܨܐ ܨܨܐ. En outre ceux-ci prononçaient ܨ comme ܟ dur devant ܨ ; durs et ܠ, ex. : ܨܨܐ (עכבר) ܨܨܐ ܨܐ ܨܐ ܨܐ ܐܨܐ ܐܨܐ.

3. ܠ se prononçait comme ܣ devant ܐ aspiré et ܩ dur et aspiré, ex. : ܐܠ ܐ ܐ ܐ ܐ, et comme ܓ chez les Nestoriens dans ܐ, à cause de l'emphatique qoph.

4. Au contraire ܣ prenait le son de ܠ devant ܝ dur, ex. : ܣ ܣ, et en outre devant ܨ et ܟ durs chez les Nestoriens, ex. : ܣ ܣ ܣ ܣ ܣ ܣ ܣ ܣ ܣ ܣ.

Les Nestoriens avaient encore d'autres manières de prononcer qui leur étaient propres ; ils articulaient [3] :

*a)* ܨ comme ܥ dur et ܫ comme ܙ dur devant ܐ aspiré et ܗ dans les mots ܐ ; en sens inverse, ܥ comme ܨ devant ܝ aspiré ܣ et ܫ, ex. : ܣ, comp. § 25.

*b)* ܝ comme ܐ dur devant ܙ aspiré ܐ ܐ.

*c)* ܐ comme ܝ aspiré devant ܨ dur et ܟ aspiré et dur dans ; les Occidentaux le prononçaient comme ܫ devant *é* qui chez eux avait conservé sa force emphatique, ainsi : ܐ.

*d)* ܫ comme ܝ dur devant ܥ dans , à cause de l'affaiblissement du *p* dans leur dialecte, § 25. Les Occidentaux

1. Sur la distinction des muettes dures et des muettes aspirées voyez le chapitre XXII, ci-après.

2. Comme dans *ac-tus* de *ag-ere*. V. pour la classification des consonnes notre tableau sous le paragraphe 19.

3. Comp. aussi Wright, *Catalog. of the syriac. manusc.*, p. 104 *a*.

prononçaient ʒ comme ڒ dans ڒڡ ʒ *auprès* = צַד ; les deux prononciations arabes ضِدّ et ضَدَد expliquent les diverses prononciations syriaques, comp. § 23 *d*.

*e)* ʒ comme ا devant ص et ؟ durs dans ڤ ڤ ڤ ڤ (comp. ا؟ص et צדק § 37 *a*), excepté dans ڤ ؟ Math. 20, 2 où il était prononcé س de même dans ڤ Math. 20, 13.

*f)* س comme ʒ devant ڒ représentant le τ grec, ڤ ڤ ڤ, parce qu'ils donnaient à ce ڒ la prononciation emphatique du ڒ syriaque.

*g)* ڪ comme un *ǧim arabe* devant ص ڑ et ؟ durs, comme dans ڤ ڤ ڤ, voyez § 24 *d*.

40. Enfin les consonnes emphatiques agissaient sur le timbre des voyelles qui les précédaient ou les suivaient et leur donnaient un son mat et obscur. Envisagées à ce point de vue, ce sont des consonnes assombrissantes dont l'effet est encore sensible en néo-syriaque et en arabe[1]. Le riš partageait cette propriété des emphatiques, et mérite sous ce rapport d'être rangé parmi elles, voyez § 88.

## Chapitre VII.

*Des transpositions ou métathèses.*

41. Les métathèses en syriaque sont, comme en hébreu, plus rares qu'en arabe et surtout qu'en éthiopien ; en voici quelques exemples : ڤ *champ (héréditaire)*, ڤ *part (d'héritage)*, ڤ ا *pigeon* جَوْزَل גּוֹזָל, ڤ *pou, puceron* قَمْل, où la métathèse s'explique par le caractère de *liquide* du lâmadh ; ڤ *puce* בַּרְעוּשׁ, ڤ *être tranquille* (سكت *se taire*) et ڤ *se taire* (שתק), ڤ et ڤ *lécher ;* ces dernières s'expliquent par le § 34 *b* et *c*. La liquide *r* se prête facilement aux métathèses : ڤ impératif de ڤ *courir*, ڤ et ڤ *être rouge*, comp. p. 2, note 1.

Dans le réfléchi des verbes, si le radical commence par une sifflante, le ڒ du préfixe ڒا passe derrière cette sifflante, ex. : ڤ ڤ ڤ ڤ de ڤ ڤ ڤ ڤ. Si

1. V. Nœldeke, *Gramm. d. neusyr. Sprache*, p. 7 ; Caussin de Perceval, *Gramm. arabe vulgaire*, 4e éd., p. 6, § 17 ; Caspari, *Gramm. d. arab. Sprache*, 3e éd., p. 5 ; de Sacy, *Gramm. arabe*, 2e éd., I, p. 35, § 67.

cette sifflante est ⟩ ou ⟨, le ∠ se change en la muette de même organe correspondant à la sifflante, c'est-à-dire en ʾ ou ʿ, § 24, comme dans أَلْصَدَ أَلْزَفَ أَلْزَفَ أَلْزَفَ de صَدَى أَفَ أَفَ أَفَ. Mais si le ∠ est géminé, la métathèse n'a pas lieu : إِلَّسَمَ إِلَّسَمَ
Ces transpositions euphoniques remontent à l'âge où le groupe sémitique ne s'était pas encore divisé, car on les rencontre dans toutes les langues de ce groupe.

## Chapitre VIII.

*Des voyelles, des diphthongues et des voyelles furtives.*

42. Les consonnes, comparées avec les voyelles, forment la charpente du mot et en sont les éléments stables considérés en sémitique comme constitutifs, أُصُولٌ ou أَسْطُقُسٌ στοιχεῖα; c'est pourquoi ils figurent seuls en principe dans l'écriture et à ce titre, sont appelés aussi حُرُوفٌ les lettres écrites. Les voyelles, au contraire, sont le mouvement, حَرَكَةٌ ou فَضْلَةٌ, qui met en jeu et anime le corps des consonnes groupées en vocables.

Les trois voyelles simples *a, i, ou,* avec leur division en brèves et en longues, apparaissent à la base du vocalisme en sémitique; mais il est de leur nature mobile qu'au lieu de rester pures, elles se colorent des diverses nuances qu'un son peut recevoir et sont assujetties à des altérations bien plus profondes et plus variées que celles qui affectent les consonnes et dont nous avons rendu compte dans les chapitres IV à VI[1].

1. En sémitique l'arabe littéral fait seul exception : il conserve pures les trois voyelles primitives ou du moins en néglige les nuances, n'attachant de valeur réelle qu'à leur quantité; ceci tient à la nature de leur rythme, inséparable de la déclamation de toute poésie. Ce rythme après s'être transmis d'âge en âge dans les tribus nomades d'Arabie fut appliqué aux lectures publiques du Coran et ainsi s'explique comment le vocalisme primitif s'est maintenu dans l'arabe littéral, tandis que l'arabe vulgaire se rapproche davantage de l'araméen. L'arabe littéral né du Coran est donc en face de l'arabe vulgaire une langue savante; mais il serait contraire à toute logique de prétendre avec M. Wetzstein (*Sprachliches aus der syrischen Wüste* dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 194) que les dialectes vulgaires offrent l'état primitif de la langue et que le syllabisme des anciennes poésies et du Coran n'est qu'artificiel, créé pour les besoins du rythme. La poésie et le rythme se plient nécessairement aux conditions linguistiques

43. Au premier degré de ces altérations se place l'obscurcissement des voyelles. Les brèves aiguës *i*, *ou* s'émoussent et s'obscurcissent en *e*, *o*, tandis que les longues offrent plus de stabilité et se maintiennent pures. La voyelle *a* qui est le son naturel par excellence n'a pas de nuance particulière, malgré une tendance remarquable à s'infléchir en *è*. Elle reste à la tête de la gamme qui se compose des six voyelles *ă ĕ ŏ ā ī ōū*, à laquelle viennent s'ajouter les sons intermédiaires *ē*, *ō*, quand *ĕ*, *ŏ* brefs doivent s'allonger.

44. La coloration des voyelles purement euphonique d'abord, devient ensuite un principe linguistique, forme antithèse à la loi de quantité et prend bientôt la haute main sur celle-ci qui finit par perdre toute valeur réelle : les longues ne se distinguent plus des brèves par la durée du son mais par la qualité du timbre; elles prennent un son obtus, et celles-ci, un son aigu. De cette manière *a* aigu se rapproche de *è* aigu, avec lequel il permute souvent, § 83, *i* bref devient *è* aigu d'une manière absolue; de même *ou* et *o* brefs ne sont plus distincts. Les longues se maintiennent pures, avons-nous dit, il en est ainsi au moins dans la prononciation orientale : *a*, *i*, *ou* sont les voyelles longues naturelles, *e*, *o* les voyelles longues par position. Si à ces sons on ajoute les aiguës ou brèves primitives *à*, *è*, car les nuances de *ou*, *o* brefs se confondent comme timbre avec celles de *ou*, *o* longs, on obtient la gamme de sept voyelles *á*, *à é è i o ou*, en usage non seulement chez les Nestoriens, mais chez tous les Sémites où la coloration a fait sentir son influence, excepté cependant les Syriens occidentaux [1]. Chez ceux-ci en

du milieu où ils se produisent, quoique une fois créés, ils deviennent un rempart contre le mauvais parler. Si le vocalisme des Hébreux et encore plus des Araméens décèle une période d'altération avancée c'est que leur poésie et leur rythme remontent à une époque moins lointaine que ceux des nomades arabes.

1. M. J. N. P. Land, professeur à Leyde et l'auteur de l'ouvrage si justement apprécié des *Anecdota syriaca*, est le premier qui a reconnu pour l'hébreu que la coloration des voyelles s'est substituée au principe de leur quantité. V. *The principles of hebrew grammar by J. N. P. Land translated from dutch by R. Lane Pool*, London 1876, p. XVI à XVII et 44 et suiv. Mais il considère cette coloration comme un effet du principe de l'égalité de mesure des syllabes : « La quantité des voyelles, dit-il p. 44, ne se perdit pas d'un coup, mais s'effaça par degrés sous l'influence de

effet la coloration a atteint *a* long qui a été prononcé *o* et cette prononciation a entraîné la confusion de *o* et *ou*; ils ont confondu en outre la nuance *é* soit avec *è* soit avec *i*, de sorte qu'ils n'ont plus distingué que cinq voyelles *a å i e ou* [1].

45. Les Syriens occidentaux connurent cependant les mêmes nuances entre les sons aigus et les sons obtus que leurs voisins orientaux, mais ces nuances s'effacèrent dans la suite et laissèrent peu de traces.

La coloration de *a* obtus en *o* était un fait accompli, quand les voyelles grecques furent employées pour la notation des voyelles syriaques, v. § 73; car dans ce système c'est *o* grec (omicron ou oméga) qui est le signe de *a* obtus syriaque. En était-il de même avant l'introduction de ce système, c'est-à-dire avant la seconde moitié du VIII[e] siècle ? On serait tenté de le nier, en considérant que Jacques d'Edesse dans les types qu'il inventa (v. notre planche III, spéc. 3 à 6) représentait *â* par

ce sentiment rythmique qui exige que chaque syllabe, comme chaque pas dans la marche, ait à peu près la même durée. On chercha à remplacer la distinction de quantité dès qu'elle disparut, par une distinction de son.» La coloration n'aurait donc été qu'une conséquence médiate de l'égalité de durée des syllabes. Nous croyons au contraire que la coloration des voyelles est un phénomène euphonique, comme les autres modifications que subissent les consonnes ou les voyelles et que cette coloration substitua une différence de timbre à une différence de quantité des voyelles et entraîna en conséquence l'égalité de mesure des syllabes; il s'est passé à cet égard en araméen et en hébreu le même phénomène que dans les langues romanes. (V. *Compte-Rendu de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, séance du 19 septembre 1879, lecture par M. Gaston Paris d'un chapitre préliminaire à une étude grammaticale du texte des serments de Strasbourg.)* La coloration des voyelles a lieu en effet en éthiopien et aussi en arabe vulgaire sans que la syllabe soit arrivée dans ces langues à l'unité de mesure.

1. La notation de *a* primitivement long de cette manière *å* a l'avantage tout en indiquant la prononciation trouble et obscure de cette voyelle chez les Jacobites, de laisser voir au premier coup d'œil sa valeur grammaticale; elle évite en outre une double transcription pour répondre à la différence de prononciation des Orientaux et des Occidentaux. Du reste, même chez les Jacobites, cet *a* avait un son mixte entre *â* et *ô*, comme nous allons le dire sous le paragraphe suivant.

On sait que la différence de prononciation qui existait entre les Jacobites et les Nestoriens pour *â* se retrouve la même pour le qâmeṣ hébreu entre les juifs polonais et les juifs espagnols.

aleph; comme il prenait pour modèle l'écriture grecque, v. § 72, on est porté à conclure que *â* syriaque répondait à *ā* grec qui était écrit par alpha. Cependant on chercherait vainement la cause d'un changement de prononciation aussi brusque.

Il est plus probable que, dès une époque reculée *a* obtus dans le dialecte édessénien tenait le milieu entre *a* et *o*, à peu près comme l'*a* long des Suédois, de sorte qu'on pouvait le comparer à un *a*, si l'on envisageait plutôt sa valeur grammaticale comme le faisait Jacques dans sa grammaire, v. § 76, ou à un *o*, si on cherchait à exprimer sa prononciation exacte, ce qui était le but des Massorètes syriaques. Cette manière de voir semble confirmée par les transcriptions syriaques de noms propres pris du grec, comme ܐܓܪܝܦܐ ou ܐܓܪܝܦܐ Ἀγρίππας, ܐܚܒܠܐ ou ܐܚܒܠܐ Ἀκύλας, ܐܢܕܪܝܐ ou ܐܢܕܪܝܐ Ἀνδρέας etc.; le même échange entre aleph et waw se remarque dans les désinences des pluriels grecs ܐܪܟܣ ou ܐܪܟܐ de ἀρχή, ܕܝܐܬܩܐ ou ܕܝܐܬܩܐ de διαθήκη, ܐܢܕܪ ou ܐܢܕܪ de ἀήρ, où ܐ et ܐ répondent à ας grec [1]. On exprimait donc cet *a* tantôt par aleph et tantôt par waw [2].

46. Qu'autrefois les Occidentaux distinguaient *é* obtus de *i*, l'écriture en a conservé de nombreuses traces dans des mots comme ܟܐܦܐ *pierre*, ܙܐܦܐ *fraude*, ܙܟܝܐ *juste*, ܙܐܒܐ *loup*, ܪܘܚܐ *respiration* etc., que les Nestoriens prononçaient *képhá, zéphá, kéná, débhá, n'phéšá*, prononciation conforme à l'écriture avec aleph, tandis que les Occidentaux prononçaient *kiphå, ziphå, kinå, dibhå, n'phišå* (Barhébræus, l. c. p. 239, l. 11). L'aleph ne fut plus pour ceux-ci une *mater lectionis* convenable et on le remplaça quelquefois par un youdh qui était plus de saison, comme ܒܝܫ; plus souvent par respect de la tradition on le maintint, mais on inséra après lui un youdh comme ܒܝܫ ܐܝܫ. Mais en général

1. Il est vrai qu'on a cru que l'écriture ܐ répond aussi à des terminaisons du pluriel ας ou ες; mais il est difficile de croire que le waw ait été pris pour un tel usage; des mots comme ܦܪܟܣܝܬ pour πράξεις, ܕܝܐܬܝܛܝ pour διαιτητής, ܕܝܐܠܘܣܝܣ pour διάλυσις, ܐܪܟܝܦܘܠܝܛܝ pour διοσπολίτης (v. Payne-Smith, *Thes.* et Wright, *Catalog.*, 114*a* et *b*), sont de mauvaises écritures qui s'expliquent soit par un génitif ionien ιος ou la terminaison ordinaire ος. Mais Barhébræus (II, p. 20, vers 144) ne distingue que les terminaisons ܐ ou ܐ pour les pluriels de cette espèce répondant à des accusatifs grecs.

2. Comp. Hoffmann, *De Hermeneuticis*, Leipzig 1873, p. 147.

*é* s'est confondu chez eux avec *è*, notamment à la fin des mots ܟܬܒ̈ܐ ,ܩܛܠ̈ܐ ,ܩܛܠ̈ܐ, comp. aussi ܐܡ̈ܐ ,ܐܡ̈ܐ etc. Le hêta grec fut aussi prononcé *é* par eux, comme l'indique l'écriture avec aleph, comp. ܠܝܡܝܢ λιμήν, ܒܝܡܐ βῆμα, ܦܠܣܛܝܢܐ παλαιστίνη, ܕܝܬܝܩܐ διαθήκη, surtout avec hé ܦܗܣܛܘܣ φῆστος, ܦܗܣ[1], tandis que l'écriture ܦܝܠܝܟܣ ܡܐܘܡ ܪܘܡܝ Φῆλιξ ܡܐ ܪܘܡ Ῥώμη trahit une prononciation postérieure où hêta grec est devenu *i* en syriaque. En présence de ces écritures, on n'admettra donc pas que l'itacisme du hêta est venu en Syrie d'un dialecte grec où il existait, comme en béotien; les Syriens jacobites en sont bien les auteurs, puisque les Nestoriens prononçaient encore *é* le hêta grec[2].

47. Nous avons dit que les nuances de *ou* obtus et de *ou* aigu n'étaient pas tranchées; l'écriture ne les distingue plus ni chez les Occidentaux, ni chez les Orientaux et on a pu douter que les Syriens aient jamais prononcé *u*[3]. Cependant le passage de *ou* en *è*, *i* si fréquent, § 91, ne s'expliquerait guère sans cette prononciation intermédiaire. Nous possédons d'ailleurs quelques documents qui nous permettent de l'établir. Les fragments publiés par M. Wright de la grammaire de Jacques d'Edesse nous apprennent que celui-ci avait inventé trois types pour cette voyelle: deux exprimaient les sons *ou*, *o*, le troisième indiquant la nuance *u* apparaît dans les mots ܨܠ̈ܘ̈ܬܐ *prière*, ܨܘ̈ܡܐ *copeau*, ܫܘ̈ܪܝܐ *joie*, ܙܥ̈ܘ̈ܪܐ *petite*, ܥܪ̈ܘ̈ܩܐ *jeune chamelle* etc. Que ce troisième type indiquait la prononciation aiguë *u*, voisine de *i*, quoique les Nestoriens prononçassent plutôt *o* dans ces noms, c'est ce qui apparaît clairement de sa

1. Sans doute le choix de ܗ dans ces mots au lieu d'aleph est dû à l'aspiration du φ et du ρ grecs, comme dans ܪܘܡܝ, mais il n'en représente pas moins la voyelle *é*, comp. § 62 ci-après. Au temps de Jacques d'Edesse, ces hé ne se prononçaient plus, aussi cet auteur en blâme-t-il l'écriture dans sa lettre sur l'orthographe syriaque; mais Barhébræus, II, p. 25 comment., en rapportant cette opinion de Jacques d'Edesse, constate que c'est l'écriture en usage dans les anciens manuscrits. Il fait la même observation I, p. 205, l. 11 pour aleph, qui est d'écriture ancienne, et youdh celle moderne. Dans les inscriptions palmyréniennes פלכם sans youdh indiquerait une prononciation *è* du hêta de Φῆλιξ, contrà הגמונא = ἡγέμων.

2. V. *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXIV, p. 91, not. 2.

3. Renan, *Éclaircissements tirés des langues sémitiques*, p. 20.

forme ◌ˑ[1] (plus tard signe de la voyelle *i*) et qui n'est autre que le *η* grec renversé. L'upsilon grec est généralement rendu en syriaque par un waw, bien plus rarement par un youdh[2]. Cette preuve est encore confirmée par un passage de la grande grammaire de Barhébræus (I, p. 3, l. 11) : « Le Religieux (Jacques d'Edesse) comptait aussi huit voyelles, mais il retranchait le r'wâṣâ bref qui est nécessaire pour introduire entre ''ṣâṣâ bref et ''ṣâṣâ long un ''ṣâṣâ moyen qui n'est pas nécessaire. Le ''ṣâṣâ moyen se trouve dans ܐܲܘܪܳܐ *parcage,* comme le bref dans ܐܘܪܳܐ Edesse, mais cet ''ṣâṣâ est évidemment bref »[3]. On voit qu'au temps de Barhébræus près de six siècles après Jacques d'Edesse, la prononciation aiguë s'était perdue. Cependant les moines karkaphiens, dans leurs travaux de Massore sur le nouveau testament, faisaient encore cette distinction, à en juger par la ponctuation ܢܸܢܩܶܐ *des petits poissons*[4]. Si on observe que dans tous les mots où cette prononciation est indiquée, les Nestoriens mettaient un point au-dessus du waw, signe chez eux de la voyelle *o,* on en tirera la déduction que cette prononciation forma un degré intermédiaire dans le passage de *o* en *ou* chez les Occidentaux ; et c'est avec raison, que d'après Barhébræus, Jacques l'appelait un ''sâsâ intermédiaire. On peut même supposer qu'avant de prendre le son aigu *i, u,* la voyelle *o* avait dû passer dans ces mots en *è,* suivant une permutation bien fréquente, § 91. Les Nestoriens en effet avaient cette prononciation, au moins dans les siècles de la décadence, car ils donnaient quelquefois au waw les points de *i* ou *è,* comme en témoigne le manuscrit de Bar 'ali qu'a publié en partie M. G. Hoffmann, ainsi : ܒܨܝܢܐ *fétide,* ܒܝܬ ὕλη *matière,* ܟܝܠܐ pl. ܟܝܠܐ χυλός *chyle* (voyez n^os^ 3436, 4593, 4630 et 4631). Dans d'autres mots, cette prononciation intermédiaire est notée par un point au-dessus du waw et un autre

1. V. notre planche III, spécimen 5.

2. Renan, l. c. Peut-être est-ce à cause d'une prononciation semblable, accentuée dans les mots ܩܲܠ̈ ,ܩܸܠ̈, que ceux-ci sont écrits comme s'ils étaient prononcés *kèll, metèll,* comp. en éthiopien *kuello* ሠሎ.

3. V. Abbé Martin dans le *Journal Asiatique* 1875, 1^er^ sem., p. 169, corrigeant le texte reproduit dans le même journal 1869, 1^er^ sem., p. 463.

4. V. Abbé Martin, *Tradition karkaphienne* ou *La Massore chez les Syriens*, annex. tabl. IV, col. 3, le dernier mot de la colonne.

au-dessous : ܐܰܦܳܪܳܣ *ἄφορος*, ܐܶܡܪܳܐ *chant*, ܚܪܽܘܒܳܐ *caroubier*, ܡܪܺܝܪ *amer*, ܐܶܦܟܳܢܝܳܐ *possibilité*, ܚܕܬܳܐ *nouveauté*, ܐܳܠܦ *lettre*, ܒܪܶܟ̈ܐ *genoux* (v. nos 1800, 2314, 3459, 3683, 4045, 6691, 6808) [1]. En présence de ces divers témoignages, on ne devra donc pas s'arrêter à l'assertion d'Ewald qui dit dans ses *Abhandlungen zur orientalischen und biblischen Literatur* (Göttingen 1832, p. 79, § 28) : « Il n'y a aucune différence entre le point supérieur et le point inférieur du waw, et on ne rencontre jamais les deux points ensemble, comme l'enseignent à tort quelques grammairiens. »

48. Les Nestoriens distinguaient-ils des nuances de son, en dehors de leurs voyelles *á à é è i o ou*?

M. l'Abbé Martin (*Syriens orient. et occident.*, p. 449), s'appuyant sur un passage de Barhébræus (I, p. 132, l. 6 et suiv.) pense que ceux-ci prononçaient quelquefois *o* l'*a* long. Dans ce passage, le célèbre grammairien dit que les Nestoriens prononçaient les verbes à la forme pa'el, qui avaient pour deuxième radicale un riš ou un *'é*, tels que ܒܪܟ ܩܪܒ ܥܪܥ, non pas selon le p'thâḥâ qui appartient grammaticalement à la première radicale, mais comme si cette lettre avait été marquée de z'qâphâ. Est-ce à dire qu'ils prononçaient *borekh, qorebh, ro'i*, au lieu de *barekh, qarebh, ra'i*, parce que la deuxième radicale ne pouvait être redoublée? Non certes. Nous verrons plus loin, § 79, que l'oreille d'un Jacobite ne distinguait plus *a* obtus de *a* aigu et qu'ils ne saisissaient la différence de ces deux sons dans la prononciation orientale qu'autant qu'il y avait redoublement de la consonne suivante; dans ce cas, en effet, *a* était nécessairement aigu, puisque le redoublement n'avait pas lieu après *a* obtus (*a* primitivement long). Dans le passage en question, Barhébræus dit seulement que les Nestoriens prononçaient la première lettre des mots ܙܟܐ ܙܩܦ ܙܥܪ comme si elle avait été marquée de z'qâphâ, bien qu'elle le fût en fait de p'thâḥâ, parce qu'ils ne faisaient pas entendre de redoublement de la deuxième radicale, comme ils le faisaient dans les autres radicaux. M. l'Abbé Martin ajoute :

1. En néo-syriaque la prononciation aiguë n'est pas inconnue. (V. Nœldeke, *Neusyr. Gramm.*, p. 11, 12); en syro-palestinien on trouve aussi ponctué ܨ̣ܝ v. *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 452.

« On trouve, du reste, la même habitude chez leurs descendants d'Urmiah » (Nœldeke, *Gramm. der neusyr. Spr.*, p. 7 et 8). Mais comme l'a parfaitement observé M. Nœldeke, cette prononciation *å* n'a lieu qu'avec des consonnes assombrissantes, v. § 40; elle est donc inhérente à la nature de ces consonnes et ne vient nullement de l'altération de la voyelle.

49. Si les Orientaux conservèrent les nuances de *a* obtus et *a* aigu, ils finirent par perdre celles de *é* obtus et *è* aigu. Dans les manuscrits anciens, les points qui distinguent ces voyelles sont placés exactement, selon qu'il s'agit de *e* primitivement long ou de *e* primitivement bref, mais dans les manuscrits des derniers siècles on remarque une confusion fâcheuse qui ne peut s'expliquer que par l'effacement des nuances de cette voyelle[1]. Une semblable confusion règne aussi en néo-syriaque (Nœldeke, *Neusyr. Gramm.* p. 9 à 10).

50. Nous avons montré sous le § 47 que les Nestoriens distinguaient encore *u* de *ou;* cette double prononciation venait sans doute d'une première distinction de *ou* obtus et *ou* aigu qui correspondait elle-même à celle de *ou* long et *ou* bref.

C'est donc par erreur que les anciens grammairiens enseignaient que le son *ou* indiquait *ou* long et le son *o, ou* bref. La vérité est que *ou* long naturel se maintient intact, comme ܢܩܘܡ *il se lèvera,* ܢܘܪܐ *feu,* ܬܚܘܡܐ *limite,* ܡܕܝܢܬܐ *chose,* ܡܠܟܘܬܐ *royaume,* à quelques nuances près; de même *o* long par position, comme ܗܘܢ *eux,* ܢܩܛܠܘ *ils tueront,* ܩܛܘܠ *meurtrier* etc. Mais, où il y a plus d'arbitraire, c'est quand il s'agit de *ou* bref dans une syllabe fermée ayant ou précédant l'accent tonique, comme ܩܘܕܫܐ *sainteté,* ܡܘܕܥܢܐ *action de conduire,* ܬܘܕܡܪܬܐ *merveille,* ܒܟܝܬܐ *pleurs* etc., à côté de ܟܘܦܐ *auge* ܓܘܪܢ, ܫܘܒܚܬܐ *cantique.*

Dans les mots grecs, upsilon est généralement rendu par *ou* avec le point au-dessous du waw, et omicron ou omega par *o* avec le point au-dessus du waw, comme ܣܘ̇ܪܘ̇ *ὅρος,* ܐ̣ܘ̇ܪܝ̇ܙܘܢ *ὁρίζων,* ܙܘ̇ܢܐ *ζώνη,* ܛܘ̇ܦܘ̇ *τύπος,* ܙ̇ܘ̇ܬܐ *ζύθος;* quelquefois cependant *ou* syriaque apparaît pour *o* grec, comme ܡ̣ܓ̣ܠ̣ܐ *μαγλός,* ܠ̣ܘ̇ܓ̇ܐ *λόγος,* ܟ̣ܝ̣ܒ̣ܘ̇ܬܐ *κιβώτος.*

1. V. Notamment l'édition de Bar'ali par M. Hoffmann.

51. *Des diphthongues.* Les diphthongues ordinaires en syriaque sont les trois suivantes : *ai, åi, au* chez les Occidentaux, *ài, ái, áu* chez les Orientaux, ou suivant leur ponctuation ◌ַ ◌ַ ◌ָ chez les premiers, et ◌ַ ◌ַ ◌ָ chez les seconds; *ai* est composé de *a* aigu et *i*, *åi* de *a* obtus et *i*, *au* de *a* aigu chez les Occidentaux, mais *a* obtus chez les Orientaux et de *ou*. Cependant il est généralement admis que les Nestoriens ne prononçaient plus la diphthongue *au* qui s'était contractée chez eux en *o*, comme dans le néo-syriaque oriental [1]. Cependant la seule différence d'écriture que nous venons de constater pour cette diphthongue entre les Syriens occidentaux et les Syriens orientaux n'autorise pas à admettre qu'à l'époque de cette écriture, vers la fin du VIII[e] siècle, *au* était déjà prononcé *o* par les derniers. Ce serait se faire illusion que de considérer le z'qåphå ◌̇ qui précède le waw comme un signe de la prononciation *o*, car il n'a cette valeur que dans le dialecte occidental, *a* long étant devenu *a* obtus chez les Orientaux, comme nous l'avons dit plus haut. Si ceux-ci avaient prononcé *o*, ils se seraient servis du signe de cette voyelle, c'est-à-dire du point au-dessous du waw, comme les Massorètes hébreux s'en servirent pour le ḥolem. Or cette ponctuation ne se rencontre que dans les manuscrits de la basse époque; et non pas encore au temps de Barhébræus qui fait parfaitement la distinction dans sa *Grammaire métrique* (éd. Bertheau, p. 4, éd. Martin II, p. 7) : « Les Orientaux, dit-il, marquaient de z'qåphå le waw des mots ܢܝܢܘܣ ܐܒܘܠܘܢ ܨܒܘܥ, ce qu'ils ne faisaient pas pour les mots ναῦς = ναός, ܙܝܢܘܢ *Zénon* [2], tandis qu'eux Occidentaux ne se servaient pas du z'qåphå pour les premiers mots, mais

1. Sic Merx, *Gramm. syr.*, p. 42, § III; Nœldeke, *Mand. gramm.*, p. 21, note 3 et *Neusyr. Gramm.*, p. 12; Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 453. Les juifs ne prononçaient plus la diphthongue *au*, mais elle s'est encore maintenue dans le dialecte syriaque de l'Anti-liban, en mandéen (Nœldeke l. c.), en arabe vulgaire et en éthiopien (Dillmann, *Aethiop. Gramm.*, § 39) malgré sa tendance à passer en *o;* comp. *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXIV, p. 94, note 1.

2. M. Bertheau dans son édition p. 95, explique la différence de ces prononciations et dit que les Nestoriens articulaient sûrement nousâ et zinoun, ce qui est non moins sûrement faux; αυ, ω et ο grecs étaient prononcés par les Syriens *o* et transcrits par les Occidentaux au moyen du z'qåphå ◌̣ et par les Orientaux au moyen du point supérieur ◌̇, v. § 70.

bien pour les seconds. » Admettre que z'qâphâ comme signe de la diphthongue, était prononcé *o*, tandis que comme signe de voyelle il avait le son *á* est une pure fantaisie qui ne repose sur aucun fondement [1]. On objectera, il est vrai, que dans quelques noms cette ponctuation répondait à un ο grec, comme ܝܘܣܦ = Ἰωσήφ du nouveau testament, mais la diphthongue *au* appartient étymologiquement à ce nom sémitique et apparaît également chez les Jacobites ܝܰܘܣܦ ou ܝܳܣܦ; et on sait que les noms sémitiques qui figurent dans le nouveau testament, reprennent dans les versions syriaques leur forme sémitique.

On doit donc admettre que les Nestoriens prononçaient cette diphthongue *áu* avec *a* obtus, comme *ái* répondant à celle *âi* des Jacobites, quand elle était suivie d'une consonne, ܝܰܡܳܐ *yáumá,* et qu'ils la décomposaient en *aw,* quand elle était suivie d'une voyelle, comme ܨܠܰܘܳܬܳܐ *ṣ'láwáthá.* Barhébræus, signalant la différence qui séparait les Orientaux des Occidentaux dans leur manière d'écrire cette diphthongue, non seulement ne dit pas qu'ils se distinguaient d'eux par la prononciation, mais il remarque que le waw vaut comme consonne ܘ صحيح, c'est-à-dire qu'il n'est pas simplement *mater lectionis,* ce qui aurait été le cas si les Orientaux avaient prononcé *o;* voici ses paroles qui méritent d'être citées (*Œuv. gr.*, I, p. 229, l. 21 et suiv.): « Toute lettre qui précède waw consonne (litt. waw articulé [2])

1. M. l'Abbé Martin (*Syriens orient. et occident.*, p. 453) pour appuyer cette théorie dit 1° que c'est à cause d'une telle prononciation que z'qâphâ a pu être emprunté par les Occidentaux aux Orientaux pour noter leur *o* (*a* long primitif), mais nous avons vu § 45 que cet *o* se rapprochait assez de *a* pour qu'on pût lui donner le signe de cette voyelle, comme en effet Jacques d'Edesse la notait par aleph; il était tout naturel au surplus qu'en empruntant les points-voyelles, les Jacobites leur conservassent leur valeur grammaticale. La deuxième raison qu'il donne est que les Nestoriens prononçaient quelquefois *a* long comme *o*, ce qui n'est nullement prouvé, comme nous l'avons dit sous le paragraphe 48. Sa troisième raison que les Néo-Syriens possèdent une prononciation analogue, n'est pas plus concluante, puisque cette prononciation n'a lieu qu'avec des consonnes assombrissantes, v. le même paragraphe. Dire enfin que le son *a* du z'qâphâ « n'est peut-être pas le son primitif, mais qu'il y a eu déviation et transformation de *o* en *â* », n'est pas soutenable quand il s'agit de *a* long primitif.

2. ܨܚܺܝܚ dans ce sens est opposé à ܨܰܚܶܝܳܐ absorbé, comp. Barhébræus, I, p. 242, l. 21 et suiv.

prend chez nous p'thâḥâ et chez les Orientaux z'qâphâ, que ce waw soit quiescent, comme dans ... etc., ou qu'il soit mû, comme dans ... Il faut en excepter quatre noms qui ont chez eux comme chez nous p'thâḥâ devant waw-consonne quiescent, ce sont et » [1]. Dans ces mots qui sont des participes de verbes intransitifs avec *a* primitivement bref, les Nestoriens prononçaient *a* aigu, tandis qu'avec *a* obtus ces mots donnaient un autre sens. Barhébræus ajoute que malgré ces différentes écritures, leur prononciation restait la même, ce qui s'explique par ce que le waw n'étant pas redoublé, ce grammairien ne savait plus distinguer *á* de *à* dans la bouche d'un Oriental, v. § 79. En effet la double prononciation *áu* et *àu*, possible dans le dialecte oriental, ne l'était plus dans le dialecte occidental, puisque *á* étant devenu *o*, z'qâphâ devant waw n'indiquait qu'*o* simple comme — πετρός. Au contraire les Nestoriens, comme nous l'avons dit, ne se servaient jamais, pour représenter *o* grec, de z'qâphâ mais du point au-dessus du waw. Mais que penser d'une ponctuation où le waw était en même temps précédé de z'qâphâ et accompagné d'un point supérieur ou inférieur, comme dans l'édition de Bar'ali par M. Hoffmann, *gîte* n° 5510, *gué* n° 2821, *qui perd* n° 2821 ? Nous pensons que dans le manuscrit, relativement jeune (1557), qui a servi à cette édition, le z'qâphâ représente l'ancienne prononciation; le point supérieur ou inférieur aura été ajouté plus tard, lorsque la diphthongue eut passé en la voyelle *o*, *ou;* il y a là évidemment les signes de deux prononciations successives.

Enfin un dernier argument qui nous paraît décisif en faveur du maintien de la diphthongue *au* chez les Nestoriens jusqu'à leur décadence, est la non-aspiration d'une des muettes après cette diphthongue, comme après la diphthongue *ai*, v. § 121. Il est en effet tout à fait exceptionnel que la muette ne s'aspire pas après la contraction de la diphthongue, comme dans le pluriel *maisons*, hébreu בָּתִּים comp. ci-dessus ; l'aspiration dans ce cas est de règle, comp. de , pron. *àkh* etc.

1. Il faut ajouter le cas où *a* final se contractait avec la voyelle *ou* du pronom , comme , v. § 109.

52. En dehors de ces trois diphthongues *âi ài au*, les Syriens en connaissaient-ils d'autres?

La diphthongue *oui* naît de la suffixation du pronom de la troisième personne masc. sing. à un nom ou à un verbe, comme ܐܒܘܝ *aboui, son père,* ܩܛܠܘܝ *ils le tuèrent.* Mais elle est limitée à ces cas, moins fréquente qu'en hébreu. Le mot ܪܒܘܝ *riboui* dont se servent les grammairiens maronites du Liban pour désigner les deux points du pluriel n'est pas syriaque; il a été emprunté à la terminologie des grammairiens juifs [1].

53. On s'est demandé si les Syriens prononçaient comme nous la diphthongue *eu* (v. Merx, *Gramm. syr.*, p. 43 adnot. 2). Le concours de ces deux voyelles dans une syllabe est rare en syriaque. Il naît notamment de la suffixation du pronom personnel dans les verbes, comme ܢܩܛܠܘ ou de la contraction du pronom ܘ avec un *é* qui précède, comme ܩܛܠ. Prononçait-on *nèqreu z'kheu* ou *nèqrèw z'khèw?* La même question se pose quand *i* précède waw dans les formes verbales, comme ܢܩܛܠܘ; doit-on prononcer *nèqt'liw* ou *nèqt'liou?* Les moines karkaphiens ponctuaient, comme pour les autres diphthongues, en rapprochant les signes des deux voyelles de la manière suivante ܩܛܠ ou en les plaçant de gauche à droite ܢܩܛܠ ܢܩܛܠ [2]. Mais si cette notation vise une diphthongue, elle ne tranche pas en faveur d'une prononciation *eu, iou,* ou d'une prononciation *ew, iw,* car les Grecs qui servaient de modèle, prononçaient *ew, iw* leurs diphthongues ευ, ιυ. La question n'a au fond qu'une im-

1. En syriaque cette diphthongue ne se maintient pas dans le corps du mot, v. § 104, 3°. Mais en palmyrénien (v. n° 15 et sans doute n° 16 du recueil de M. de Vogué), on la rencontre dans le mot singulier מתיתא *venue* (v. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXIV, p. 94 et Merx dans id. XXII, p. 677 et *Gramm. syr.*, p. 132). Ce mot se trouve encore avec ce sens, [ܒ]ܠ[ܡ]ܬ ܕܡܬܝܬܗ *lors de sa venue (de Jésus) vers nous,* dans un des hymnes syro-palestiniens publiés par M. Land dans ses *Anecdota syriaca*, IV, p. 197 du texte l. 15 de la 2e col.

2. V. Merx, l. c. et Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 398; Wright, *Catal.*, p. 112*a* et 113*a*; comp. G. H. Bernstein, *Das heilige Evangelium des Johannes*, p. IX, qui veut voir dans la ponctuation ܢܩܛܠ une prononciation plus ancienne et plus pleine que ܢܩܛܠ. Nous croyons que la prononciation était la même, mais la première ponctuation voulait être plus exacte et indiquer que le waw n'était pas quiescent.

portance secondaire, et, à défaut de preuves contraires, on devra s'en tenir à la prononciation reçue *ew*, *iw* [1].

54. *Des demi-voyelles ou voyelles furtives.* Ce serait une erreur d'induire de l'absence des semi-voyelles dans la Massore syriaque et du silence des grammairiens, que l'araméen était trop lourd pour distinguer ces nuances délicates de voyelles, que les Massorètes hébreux ont notées au moyen de leur š'wâ mobile, simple ou composé. Non seulement la composition de la syllabe suppose nécessairement l'existence d'une semi-voyelle, espèce de *e* ouvert que nous notons dans le transcription des mots par une virgule, mais cette demi-voyelle était elle-même susceptible des diverses nuances *à è où*, quand elle se prononçait avec une emphatique, gutturale ou palatale. Les voyelles adjuvantes qui facilitent la prononciation de deux consonnes qui se suivent sans voyelle propre, celles qui servent en poésie à compléter la mesure des vers ne sont que des voyelles furtives qui dans certains cas ont pris l'ampleur d'une voyelle pleine. On s'explique de même la présence d'une voyelle qui apparaît devant une liquide ou une gutturale, quoique étrangère à la forme du mot, comme ܦܥܠ pour ܦܥܘܠ[2], ܟܬܒ pour ܟܬܒ[3], ܫܡܥ pour ܫܡܥ[4]. Le š'wâ était noté autrefois d'une manière régulière par un point au-dessous de la consonne, v. § 65. Nous verrons sous les §§ 98 et 143 à 147 dans quels cas ces demi-voyelles existaient et faisaient sentir leur influence sur la prononciation des mots.

## Chapitre IX.

*De la désignation des voyelles au moyen des consonnes* ܐ ܘ ܝ.

55. L'araméen se distingue de l'hébreu ancien et du phénicien par un usage plus large des consonnes ܐ ܘ ܝ comme *matres*

1. L'hébreu קָטַלְתִּיו ne peut être invoqué ici, car cette langue ne possède pas de vraies diphthongues.

2. Ewald, *Abhandlungen zur orient. und bibl. Literatur,* p. 83, note.

3. V. *Notes marginales* à la suite de la *tradition karkaphienne* par M. l'Abbé Martin, p. 11, l. 3.

4. Barhébræus, l. c. I, p. 199, l. 21. Le palestinien écrit par waw *ou* bref dans une syllabe ouverte, ce qui d'après le syllabisme araméen doit s'entendre d'un ḥaṭèph kāmès; de même youdh pour ḥaṭeph-ségol, comme dans le talmud de Jérus. מדינהא correspond à ܕܝܢܐ *orient,* v. § 98 ci-après.

*lectionis*. On doit cependant reconnaître que leur fréquence est en raison directe de l'âge des documents. Les inscriptions du commencement de notre ère montrent une sobriété beaucoup plus grande que les manuscrits syriaques plus modernes où domine avant tout le souci de la clarté.

Dans les inscriptions de Palmyre du premier siècle [1] les voyelles brèves ne sont jamais exprimées, si on en excepte dans quelques cas l'omicron grec; mais nous verrons sous le § 93 que cet *o* était souvent confondu par les Syriens avec l'oméga. Dans le corps du mot on rend par waw ou youdh *ō ū*, *ī*, ordinairement *ō*, *e* venant d'une diphthongue; on n'exprime pas un autre *ē* ni *ā*; à la fin du mot *ī*, *ō ū* sont désignés par youdh waw, *ā* par aleph et quelquefois par hé, *e* venant d'une diphthongue par youdh ou aleph, un autre *ē* par aleph ou hé.

Le syro-palestinien montre un système déjà plus développé [2]: non seulement *ā* mais aussi *ă* sont quelquefois indiqués par aleph dans le corps du mot; il est vrai que *ē*, *ī*, à cette place, ne sont pas exprimés d'une manière constante, mais *ou* l'est régulièrement, à de rares exceptions près, sans distinction de longues ou de brèves.

En syriaque les voyelles avaient achevé leurs dernières évolutions phonétiques et le système de leur notation par les semi-voyelles avait reçu son complet développement au V^e^ siècle, époque à laquelle remontent les plus anciens manuscrits [3]. A partir de cette époque le système du point diacritique, qui fera l'objet de notre chapitre suivant, va prévaloir et attirer l'attention des grammairiens. Cependant une saine écriture des *matres lectionis* ne fut pas perdue de vue, car si celles-ci étaient moins nécessaires pour la prononciation exacte des mots, elle importait encore à leur étymologie et à la distinction des formes. Ainsi au VII^e^ siècle, Jacques d'Edesse établit sur ce sujet des règles auxquelles se conforment les écrivains occidentaux qui le suivent (voyez sa lettre sur l'orthographe).

56. Voici l'écriture consacrée par l'usage : *à* et *â* ne sont pas

1. V. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXIV, p. 87 à 93.

2. Nœldeke, l. c. XXII, p. 447.

3. L'écriture des semi-voyelles ne tient pas compte de la quantité des voyelles, car *a* même long n'est jamais écrit, au contraire *ou* même bref l'est toujours, ce qui prouve que toute distinction à cet égard avait disparu.

écrits dans le mot[1]; à la fin du mot *â* est écrit par aleph. Là où aleph dans un mot paraît figurer *à, â,* il faut admettre que dans l'esprit des grammairiens, cet aleph est consonne et représente un *hamza,* comme ܢܥܠܐ ou ܢܥܠܢ *soulier* (racine ܢܥܠ), ܦܘܡܐ ou ܦܘܡ *moustache* (racine ܦܡ, comp. ܦܘܡ *bouche*)[2]. Dans les participes actifs des verbes ʿaïn-waw, comme ܩܐܡ pron. *qâyèm,* aleph ne représente pas *â* mais il est le *hamza* qui maintient l'hiatus entre deux voyelles et appartient à une prononciation ancienne *qâ'èm,* v. § 107; ainsi par assimilation à ces racines, les racines double ʿaïn ont un aleph pareil, comme ܫܐܠ (racine ܫܠ), comp. ܫܐܦܐ *humble* (racine ܫܦ). Il faut donc se garder de penser que dans ܩܪܝܘܗܝ *ils m'ont appelé,* aleph représente la voyelle *a,* car on rencontre deux autres formes plus usuelles : ܩܪܝܐܗܝ et ܩܪܘܗܝ; la première indique la prononciation primitive avec hamza *q'ra'oun,* la deuxième une prononciation secondaire *q'rawwoun,* v. § 106. L'écriture ܩܪܝܐܘܗܝ concilie la nouvelle prononciation avec l'étymologie (rac. ܩܪܐ) suivant un procédé que nous avons déjà vu employer pour les mots de la forme ܐܫܬܦܥ, v. § 46. La même observation s'applique à toutes les autres formes analogues, comme ܡܠܝܢܘܬܐ *plénitude* comparé avec ܡܠܝܢܘܬ d'une part et ܡܠܝܢܘܬ d'autre part; ainsi les noms hébreux ܝܘܐܝܠ ܫܡܘܐܝܠ ܚܙܩܝܐܝܠ ܡܝܟܐܝܠ décèlent une prononciation *You'èl, š'mou'èl, ḥèzqi'èl, mika'èl* antérieure à celle *Youyèl, š'mouyèl, ḥèzqiyèl, mikayèl*[3].

57. *i* naturel est toujours écrit par youdh. Dans un certain nombre de mots où les Occidentaux prononçaient *i* une ancienne voyelle *é,* l'écriture n'était généralement pas modifiée; on conservait l'orthographe défective ou avec aleph, comme

1. Les exceptions sont assez rares, ܐܬܝ et ܐܬܐ fut. aph'el de ܐܬܐ, ܐܬܬܥܝ ethpa'al du même verbe, ܐܬܬܥܨ ܐܬܬܥܣ ܐܬܬܥܣ ܐܬܬܥܨ ܐܬܬܥܣ etc., où aleph sert à distinguer le pa'el ou l'aph'el des formes plus simples du p''al.

2. L'écriture ܫܡܢܝܐ *quatre-vingt* indique, il est vrai, une prononciation t'mânaïn (Nœldeke, *Mand. gramm.,* p. 22); mais cette écriture ne fut possible qu'à cause de celle de ܫܡܢܐ *huit;* on la trouve dans Land, *Anecdota syriaca,* I, p. 45 à 48 passim et la lettre de Jacques sur l'orthographe § V, p. ܡܘ, l. 4, édition Martin.

3. V. Barhébræus, l. c. I, p. 205, dern. ligne. Les Nestoriens prononçaient Youwel, šmouwel etc., v. id. p. 208, l. 22.

*mater lectionis,* suivant les distinctions que nous allons indiquer sous le paragraphe suivant; quelquefois aussi cette prononciation était marquée par un youdh, comme nous avons déjà eu occasion de le dire, § 46.

58. *è* représentant *i* bref n'était pas écrit. *é* des Orientaux, *i* ou *è* des Occidentaux, § 46, représentant *e* long, était écrit par aleph : ܡܠܟܐ *rois,* ܓܠܝ *découvert,* ܗܝ *celle-ci,* ܟܐܦ *comme,* ܠܘܬܝ *chez moi,* ܟܡܝܢ *embûches,* ܥܝܕܐ *fête,* ܦܐܪܐ *fruit,* ܢܝܒܫ *il sera sec,* ܢܝܠܕ *il enfantera* etc., où les Nestoriens prononçaient dans tous les cas *é.* Chez les Occidentaux la prononciation *è* au lieu de *i*[1] avait lieu aussi dans ܒܝܪܐ *flèche,* ܒܘܟܐ *nombril,* ܙܐܪܐ *natte,* que quelques-uns d'entre eux prononçaient cependant *girâ, širâ, ṣiphâ* (Barhébræus I, 23, dern. ligne) et dont la forme ancienne était *gĕrra, šĕrra, ṣĕppa* (comp. صُفَّة سُرَّة جُرَّة), mais l'écriture par aleph indique que le redoublement avait disparu de bonne heure dans ces mots.

*è* était écrit par youdh, lorsqu'il venait d'une diphthongue ou de *a o* longs, §§ 82 et 84, ܒܝܬܐ *maison,* ܗܠܝܢ *ceux-ci* ou *celles-là,* ܩܛܠܘ *elles ont tué* etc.; *é i* était représenté par youdh dans les mots ܐܝܟ ܐܠ, ܒܥܠ ܒܥܠ.

L'écriture défective pour *é i* avait lieu dans quelques mots : ܪܫܐ *tête*[2], ܒܐܪ *puits,* ܥܕܬܐ *église,* ܬܐܢܬܐ *figuier,* où la voyelle venait de *ă ĕ,* § 83; ܐܚܪܝ fém. ܐܚܪܬܐ *autre,* de *å,* § 87; ܠܝܠܝ *nuit,* ܒܝܥܬܐ *œuf,* de la diphthongue *ai,* comp. لَيْل بَيْضَة, ajout. ܒܣܗܕܘܬܗ *en leur présence* de ܣܗܕ (Barhébræus, l. c. p. 233, l. 11). Elle était de règle dans certaines formes qui laissaient tomber une liquide radicale, comme ܙܒܠܬܐ *fumier,* ܫܫܠܬܐ *chaîne,* ܨܠܨܠ *cymbale,* de *qèlq'lâ, šèlš'lâ, ṣelṣ'la,* § 110*d*. *é* à la fin du mot se maintenait chez les Jacobites comme chez les Nestoriens et était figuré par aleph, ܡܠܟܐ *rois,* ܓܠܐ *il découvrira* etc.

1. Les manuscrits jacobites soigneusement ponctués portent souvent des traces de l'hésitation qu'il y avait entre ces deux prononciations. V. Bernstein, *Das heilige Evangelium des Johannes,* Vorber. VI.

2. Cette écriture sans youdh est blâmée par Jacques d'Edesse dans sa lettre sur l'orthographe syriaque, éd. Martin, p. ٧, l. 12; éd. Philipps, p. ٥, l. 4 et suiv. Les Occidentaux prirent l'habitude d'écrire le youdh, tandis que les Orientaux qui prononçaient rêš conservèrent l'écriture défective, v. Barhébræus, I, p. 233, l. 13.

59. *o ou* sont toujours exprimés par un waw qu'ils viennent de voyelles longues ou brèves. Il n'y a d'exception que pour les deux mots ܠܐ et ܠܐܢ dont l'écriture défective est de beaucoup plus fréquente que l'écriture pleine, sans que cependant on puisse établir à cet égard une distinction sur l'âge ou la source des manuscrits [1].

60. Les diphthongues *ai âi* sont figurées par youdh ; *au* par waw ; *èw iw* par youdh suivi de waw.

61. Les exemples que nous avons donnés sous les §§ 46 et 56 montrent clairement que l'on se faisait un devoir de conserver l'orthographe ancienne, tout en insérant dans les mots de nouvelles *matres lectionis* qui indiquaient les modifications survenues dans la prononciation. En vertu de ce principe, les semi-voyelles ܐ ܘ ܝ continuèrent à être écrites, lorsqu'elles devinrent quiescentes, qu'elles fussent radicales ou seulement *matres lectionis*. En ce qui concerne aleph, voici quelques exemples à ajouter à ceux du § 56 : ܒܥܝܪܐ *ennemi*, ܒܥܝܪܬܐ *haine*, ܡܐܐ *cent*, ܣܓܝܐ *nombreux*, ܣܓܝܬܐ *nombreuse*, ܣܓܐ *multitude*, ܩܣܐ *concombre* etc. Youdh et waw, signes de désinences tombées, sont également maintenus par l'écriture pour l'intelligence des formes, comme ܐܠܗܐ ܩܕܝܫܐ ܩܕܝܫܬܐ ܩܕܫܐ ܩܕܫܬܐ ܩܕܫܐ etc.

Jacques d'Edesse nous a transmis quelques règles à cet égard dans sa lettre sur l'orthographe syriaque, où il se montre aussi soucieux de la distinction des formes que de l'étymologie. Les mots ܐܬܡܠ *hier*, ܩܕܡ ܐܬܡܠ *avant-hier*, doivent être écrits, dit-il [2], sans youdh à la fin du mot, de peur qu'on ne confonde le premier avec le verbe ܐܬܝ. Cependant cette recommandation ne fut pas suivie et on continua d'écrire le youdh, à l'exemple des adverbes ܐܦܐ ܐܦܘ [3].

Les Syriens orientaux réglèrent leur orthographe plutôt sur la prononciation que sur l'étymologie; ils n'écrivaient pas le youdh ni le waw quiescent, signe du pluriel dans les verbes [4],

1. V. Ewald, *Abhandlungen zur orient. und bibl. Literatur*, p. 97, note 1; Merx, *Gramm. syr.*, p. 35.

2. V. éd. Martin ? l. 1; éd. Philipps ] l. 4.

3. Barhébræus, I, p. 203, l. 2. Du reste l'écriture avec youdh était celle des anciens manuscrits, comme le rappelle Barhébræus, II, p. 25 comm., à propos de la réforme de Jacques.

4. V. Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 463, et Barhébræus, I, p. 243, l. 11; J. D. Michaelis, *Abhandl. von der syr. Sprache* dans sa

ainsi ܨܒ̈ܩ au lieu de ܨܒ̈ܩ. Ils laissaient aussi de côté le youdh de la troisième pers. fém. sing. du futur ܢܩܛܠ au lieu de ܢܩܛܠ[1].

Les formes singulières de la suffixation du pronom de la troisième personne, comme ܥܒ̈ܕܘ *'abdau*, ܢܩܛܠܝܗ *nèqṭ'liw*, ܢܩܛܠܗ *nèqṭèw*, ܢܩܛܠܘܗܝ *nèqṭèi*, ܢܩܛܠܘܢܝ *nèqṭ'lounâi* etc., ne sont pas dues à deux prononciations différentes qui se seraient succédées comme on pourrait être tenté de le croire, en se reportant à ce que nous avons dit plus haut; non, l'écriture ܗ n'a pas d'autre objet que de reproduire pour l'œil le suffixe, qui en s'agglutinant avec le nom ou le verbe était devenu méconnaissable[2].

63. C'est surtout dans la transcription des noms étrangers que les grammairiens et les auteurs s'ingénièrent à exprimer les voyelles de la manière la plus complète. Là aleph représente non seulement *e* mais aussi *a*, que ces voyelles fussent brèves ou longues. On comprend en effet que le lecteur, transporté sur un terrain qui lui était inconnu, avait besoin d'être guidé plus sûrement.

Cette abondance de *matres lectionis* qui fait encore défaut dans les inscriptions de Palmyre apparaît déjà dans la P'ṣiṭṭâ, comme ܐܢܛܝܟܝܐ ἀντιόχεια, ܬܘܡܐ Θωμᾶς, ܦܝܣܛܝܣ πιστὶς, quoique

*Chrestomathie*, p. 111. La chute du waw apparaît déjà dans les inscriptions de Palmyre נחת au lieu de נחתו; elle est fréquente dans les talmuds, où même le waw passe devant la dernière radicale, v. Luzzatto, *Elementi*, p. 79, § 69.

1. V. Barhébræus, I, p. 90, l. 2 et II, p. 47, *Comment.* Dans ce dernier endroit, ce savant auteur attribue l'écriture du youdh chez les Jacobites à Jacques d'Edesse. Cette assertion semblerait confirmer l'opinion de ceux qui pensent que dans cette forme le youdh était purement diacritique et n'avait jamais été prononcé : v. Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 463, note 2, et les auteurs par lui cités, et Merx, *Gramm. syr.*, p. 119. Mais M. Nœldeke a rejeté cette hypothèse par la raison que ce youdh se retrouve non seulement en samaritain mais aussi en palestinien (*Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 491). Une écriture ancienne ܥܒ̈ܕܐ au lieu de ܥܒ̈ܕܐ vise le son aigu de la voyelle et peut-être le redoublement de noun qui suit.

2. La ponctuation des Targoums מַלְכוּתִי qui se retrouve dans l'araméen biblique et en hébreu dans le psaume 116, 12 est artificielle, *contrà* Ewald, 638, note 2.

dans cette question on doive tenir compte de l'âge des manuscrits. Jacques d'Edesse paraît en effet avoir recommandé plus que ses devanciers cette écriture surchargée qui nous paraît si choquante. Voici les spécimens d'écriture qu'il donne en modèle dans sa lettre sur l'orthographe (éd. Martin ; l. 13, éd. Philipps ـ l. 4) ܟܐܬܐܣܛܐܣܝܣ κατάστασις, ܦܐܢܛܐܣܝܐ φαντασία, ܬܐܐܘܠܘܓܝܐ θεολογία, ܦܠܝܪܘܦܘܪܝܐ πληροφορία, ܦܝܠܐܣܘܦܝܐ φιλοσοφία, ܩܘܢܣܛܐܢܛܝܢ *Constantin*, ܐܬܐܢܐܣܝ *Athanasius*, ܐܡܦܝܠܘܟܝ *Amphilachius*, ܐܘܐܓܓܠܝܐ ευαγγέλια, ܐܘܐܓܓܠܝܣܛܝ ευαγγελισταί. Car à son époque, le goût du grec s'était développé en Mésopotamie avec les études philosophiques et on l'imitait servilement dans ses éléments même les plus éloignés du syriaque. A ce moment remontent, comme nous le dirons sous le § 72, les premières tentatives d'adapter les voyelles grecques à l'écriture syriaque.

Par ces exemples ou d'autres on voit que alpha grec était exprimé par aleph syriaque ; η l'était par ܐ ـ et quelquefois par ܗ, v. § 46 ; ε par ܐ, souvent aussi par ܗ, ܡܝܬܘܕܣ ܡܐܬܐܬܝܣ ܠܟܣܝܣ = μέθοδος, μετάθεσις, λέξις ; αι par ܐ ou d'une manière défective ܩܦܐܠܐܝܘܢ κεφαλαίον, ܦܪܛܘܪܝܘܢ πραιτώριον [1], ܩܣܪ ou ܩܣ καῖσαρ, ܟܐܪ ou ܟܝܪ καιρός (v. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 513) ; ει par youdh, ܦܐܝܬܣ πεῖτις, ܦܣܝܕܘܢ Ποσειδῶν ; ο ω αυ ου οι par ܘ, v. § 50, comp. ܦܘܠܘܣ παῦλος, ܦܝܢܝܩ Φοίνιξ, et les pluriels grecs en οι, comme ܐܘܪܬܘܕܘܟܣܝ ܐܘܐܝܪܛܝܩܝ ܩܐܬܘܠܝܩܝ ܩܘܡܝ etc. ὀρθόδοξοι, αἱρετικοί, χύλοι, χύμοι [2] ; quelquefois aussi ο ω par ܘ ܐ, ܬܘܡܐ Θωμᾶς, ܦܘܝܛܝܣ ποιετής, comme si on avait prononcé *au*.

## Chapitre X.

### *Du point distinctif des voyelles.*

63. Malgré l'usage des consonnes ܐ ܘ ـ pour désigner les voyelles, il n'en restait pas moins un nombre assez important de mots qui avaient la même forme apparente, quoique distingués

1. Ce mot était prononcé *prétorion* par les Jacobites et *pratorion* par les Nestoriens (Barhébræus, I, p. 237, l. 2) ; on trouve aussi ܦܪܘܛܘܪܝܘܢ (*Chrestomathie Michaelis*, p. 77, l. 2), ce qui indique une prononciation *proutarion* occasionnée par l'emphatique qui précède et celle qui suit la voyelle, v. § 40.

2. De même en palmyrénien (Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXIV, p. 93).

par la prononciation. C'était là, même pour un indigène, un sujet d'embarras qui attira l'attention des grammairiens; on trouve en effet un certain nombre de traités sur les vocables semblables par la forme mais distincts par le sens صَدْ قَلْ إِصْمُدْ صَدْ قَمْصَدْ. Ces traités avaient pour principal objet d'assurer une lecture exacte et normale du texte des livres sacrés et on ne peut douter que les débuts de la Massore syrienne portèrent sur ce point.

Le moyen le plus simple d'indiquer les différentes prononciations d'un même mot était de placer un point auprès de ce mot suivant diverses positions. Ce point, on le trouve dans les plus anciens manuscrits, ceux du V^e^ siècle, mais son usage remonte au moins un siècle plus haut, au temps de St.-Ephrem. Un passage bien connu de ce père de l'église syriaque dit au sujet du mot سمنا *âmes* ce qui suit[1] : « Il faut savoir que jusqu'ici nous avons lu dans les deux testaments ḥemré et non ḥ'mâré, comme le prétendent quelques ignorants. » Ce passage dont l'authenticité n'a pu être révoqué en doute par des arguments sérieux[2] ne s'explique que par la présence d'un point diacritique dans les manuscrits de cette époque, puisque le mot سمنا, qu'on le prononçât d'une manière ou de l'autre, avait la même forme.

M. Ewald est le premier qui dans ses *Abhandlungen zur orientalischen und biblischen Literatur* (p. 60 et suiv.) reconnut avec une singulière perspicacité la nature de ce point et en décrivit les diverses applications.

64. Un point unique n'offrait que deux positions pour indiquer la voyelle qui meut une consonne : il pouvait être placé au-dessus ou au-dessous de la consonne. Les voyelles furent donc divisées en deux classes : les voyelles hautes *å à o* furent marquées du point supérieur, les voyelles basses *i è é* par le point inférieur, ainsi : ضَ *qui*, سَنَة *année*, عَبْدَا *agissant*, مَرْ *père*, pron. *man, šattå, 'åbhdå, yålodh;* mais ضِ *de*, سِنَة *sommeil*, عِبْدَا *esclave*, مِرْ *enfant*, pron. *mèn, šènthå, "bhèdh, yalloudh.* Les

1. St.-Ephrem, *Op. syr.*, I, p. 184.

2. V. Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens* dans le *Journ. Asiat.* 1875, 1^er^ sem., p. 92. On ne saurait être surpris de trouver établi l'usage du point diacritique à cette époque, puisqu'au deuxième siècle déjà le point du riš sert à distinguer cette lettre du dâlath dans les inscriptions de Palmyre.

diphthongues *âi ai au* étaient considérées comme voyelles hautes et se distinguaient de cette manière des voyelles *i, ou,* ܙܳܝܳܐ *chasseur,* ܨܲܒ݂ܬܳܐ *leçon,* ܗܵܠ݂ *celle-là,* ܗܳܠ݂ *celui-là,* pron. *ṣayyâdhâ, q'râitâ, hâi, hau,* mais ܙܝܺܐ *chassé,* ܨܒ݂ܺܐ *poutre,* ܗܺܝ *elle,* ܗܽܘ *lui,* pron. *ṣidhâ, q'rithâ, hi, hou.* Tel est ce point dans sa simplicité originaire : IL A UNE VALEUR PHONÉTIQUE ET NON PAS SEULEMENT CONVENTIONNELLE OU DIACRITIQUE. Il était cependant insuffisant, car deux mots de même forme pouvaient avoir chacun une voyelle haute ou basse comme ܒ݂ܲܪ݂ܝܵܬܵܐ qui prononcé *bâryâthâ* signifie *créées,* et *bâryâthâ* a le sens de *créantes;* ܐܲܡ݂ܪ݂ était susceptible de quatre prononciations : *émar* (chez les Occidentaux *imar*) *je dirai, èmar il a dit, amar il a rendu amer* et *èmmar agneau.*

65. Ce système de ponctuation reçut alors un développement nécessaire, où le principe de la distinction des voyelles suivant leur timbre fut tempéré et modifié par celui de l'analogie et de l'antithèse. Un mot avec un suffixe reçut la même ponctuation que le radical, malgré le changement de la voyelle, ainsi ܥܰܒ݂ܕܳܐ *esclave,* et les noms de cette forme avaient le point inférieur comme leur radical ܥܒ݂ܕ, de même ܥܰܒ݂ܕܳܐ *pleurs,* ܣܽܘܟ݂ܠܳܐ *songe* avaient le point sous la deuxième radicale, parce qu'ils étaient formés de ܥܒ݂ܕ ; ܚܰܒ݂ܳܐ *crime* eut le point inférieur malgré la diphthongue par antithèse à la forme plus lourde ܚܰܒ݂ܳܳܐ *criminel,* car une diphthongue se décompose facilement en voyelle basse, *état absolu* ܚܒ݂ܳ ; ܚܰܕ݂ܺܬܬ݂ *nouveau* a le point en bas du ḥèth comme venant de ܚܕ݂ܬ où la gutturale a un š'wâ ou *e* ouvert, tandis que le féminin ܚܰܕ݂ܰܬܬ݂ *nouvelle* a par antithèse le point en haut, l'état absolu étant ܚܰܕ݂ܬ (v. Barhébræus, I, p. 242, l. 2).

Souvent en effet on indique par un point inférieur le š'wâ mobile pour le distinguer d'une voyelle pleine appartenant à une autre forme, ainsi ܩܶܛ݂ opposé à ܩܰܛ݂, ܩܰܕ݂ܡ *devant* ou ܩܕ݂ܰܡ *précéder,* mais ܩܕ݂ܡ *préposer,* ܩܳܡ *être debout,* ܐܰܩܝܶܡ *constituer;* le mot ܡܶܕ݂ܝ *quelque chose* a le point supérieur pour avertir que le premier mim a une voyelle pleine et non pas un š'wâ. Il devint aussi de règle de marquer d'un point supérieur la consonne ܠ, quand elle devait être articulée et d'un point inférieur quand elle cessait de l'être, ܐܰܢ݂ܳܐ ܐܢ݂ܳ ܥܒ݂ܶܕ *moi, j'agis* [1].

1. V. Barhébræus, I, p. 245, l. 20. Analogue est le point au-dessus d'aleph dans quelques manuscrits nestoriens, pour marquer que cet aleph

66. A ces extensions du point diaeritique se rapporte le double-point du pluriel et du *m'pagg'dhånå.*

Toutes les fois que le pluriel ne se distingue pas du singulier comme ܡܠܟܐ qui prononcé *malkå* signifie *le roi* et *malké les rois*, on met deux petits points horizontaux au-dessus de l'une des eonsonnes du mot au pluriel ܡܠܟܶܐ *malké*. Mais cette règle est susceptible de diverses applications qui méritent d'être traitées à part. Voir chapitre XXIII ci-après.

67. Quant au double point appelé m'pagg'dhånå, ܡܦܓܓܪܢܐ *qui refrène* ou *retient*, il avait pour objet de distinguer la troisième personne fém. sing. du prétérit ܩܛܠܬ de la deuxième qui avait le point supérieur ܩܛܠܬ et de la première qui avait le point inférieur ܩܛܠܬ. Cette ponctuation prouve que l'*a* de qètlath s'infléchissait dans la prononciation vers le son de *è* et formait une nuanee intermédiaire qui était *refrénée*, maintenue entre *à, è*. Jacques d'Edesse qui avait classé les consonnes en *épaisses*, *tenues* et *moyennes*, v. § 18, renouvelle cette division pour les voyelles dans un fragment publié par M. l'Abbé Martin à la suite de la lettre sur l'orthographe, § II, p. ٥ (eomp. éd. Philipps, p. ٣). Le point en haut suivant lui désigne une voyelle épaisse, le point en bas, une voyelle tenue et le m'pagg'dhånå une voyelle intermédiaire[1]. Cette prononciation infléchie était eommune aux Nestoriens, quoiqu'ils ne fissent pas usage du m'pagg'dhånå, car ils se servaient dans ce cas des deux points de la voyelle *è* ܩܛܠ̤ܬ. Le syro-palestinien employait aussi ces deux points pour distinguer un *e* intermédiaire entre *a* et *i* (v. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 452)[2]. Le

doit avoir la force d'un hamza par réaction contre la prononciation de cet aleph comme youdh, prononciation qui s'était généralisée chez les Jacobites, § 104, ainsi ܩܳܐܶܡ ܫܳܐܶܠ *qâ'em, ša'el* et non *qâyèm, šayèl;* de même en hébreu יָבִיאוּ et רֵאוּ pour mettre en garde contre une prononciation vulgaire *yabiyou, rouyou, contrà* Ewald, *Abhandlung.*, p. 89, § 42 et *Lehrb. d. hebr. Spr.*, § 21*e*. De même le ܗ suffixe de la troisième personne fém. sing. porte le point en haut pour indiquer que cette gutturale a toute sa force; ce point répond au *mappiq* hébreu.

1. Cette division montre que Jacques avait encore le sentiment de la valeur phonétique du point usité pour la notation des voyelles.

2. C'est à cause de cette tendance de *à* à s'infléchir que cette voyelle est appelée ܦܬ̰ܚܳܐ par le grammairien Jacques de Tagrith ou de Mar

m'pagg'dhånå servit quelquefois aussi à distinguer le féminin singulier des noms à l'état construit, comme ܡܠܟܬ ܫܡܝܐ *malkath š'mâyâ, la reine des cieux* (Ewald, *Abhandl.*, p. 102, § 57). Mais il fut étendu ensuite aux cas où il y avait lieu de distinguer une troisième prononciation d'un mot, dont le point supérieur et le point inférieur indiquaient deux premières formes, alors même que cette troisième prononciation n'était pas phonétiquement l'intermédiaire entre les deux autres, ainsi : ܒܪܐ *bâré, créant,* ܒܪܐ *b'râ, il créa,* ܒܪܝ *b'ré, créé;* ܐܘܕܐ *audé, je confesserai,* ܐܘܕܐ *audâ, confesse,* ܐܘܕܐ *oudhâ, tison;* on distinguait ainsi : ܐܬܐ *il vint,* ܐܐܬܐ *je viendrai,* ܐܬܐ *signe;* ܐܡܪ *il dit,* ܐܐܡܪ *je dirai,* ܐܡܪ *il a rendu amer;* ܐܚܡܐ *gémissement,* ܐܚܡܐ *gémissante,* ܐܚܡܐ *qui fait gémir* etc. (Barhébræus I, p. 245, l. 21 et suiv.); ܡܢܘ *manou, qui est-ce* se distinguait par le m'pagg'dhånå de ܡܢܘ *mânou, qu'est-ce,* qui avait le point supérieur (id. p. 245, l. 18). D'autres fois une troisième forme se distinguait de deux autres par l'absence de points, ainsi : ܒܪܟ sans point-voyelle se prononçait *b'râkh, génuflexion,* tandis que ܒܪܟ *b'rakh* signifiait *il s'est agenouillé* et ܒܪܟ *barèkh, il a béni.* Le nom du prophète Élie ܐܝܠܝܐ se distinguait des trois autres prononciations que nous avons indiquées par l'absence du point (id. p. 245, l. 5 et suiv.).

68. La réforme grammaticale de Jacques d'Edesse porta principalement sur la position des points sur les mots, à en juger par sa lettre sur l'orthographe; il écrivit sur ce sujet des *traités de points* ܡܫܬܐ ܘܡܣܩܬܐ auxquels Barhébræus renvoie dans sa grande grammaire (p. 246, l. 17). En principe un mot ne recevait qu'un seul point dont la position au-dessus ou au-dessous, en avant ou en arrière de la consonne n'avait rien d'arbitraire, quoiqu'en disent les grammairiens des derniers siècles qui ne s'expliquaient pas les anomalies apparentes de cette prononciation (v. Barhébræus, p. 245, l. 2 à 10). Il régnait cependant une certaine latitude sur le choix de la consonne auprès de laquelle on mettait le point, quand il ne devait pas en résulter de confusion, ainsi ܡܠܟ ou ܡܠܟܐ recevait indifféremment le point sous l'une des trois radicales; le participe

Mathai (v. les passages cités par M. l'Abbé Martin dans *Syriens orient. et occident.*, p. 239 et *La Massore chez les Syriens,* p. 153), et que les Nestoriens la notent par un point haut et un point bas ⁘.

pa'el ܦܰܥّܶܠ avait le point au-dessus du mim, parce que ce verbe ne formait pas d'aph'el, mais ܐܰܫܡّܶܥ avait le point au-dessus du semkath, parce que ce verbe avait l'aph'el ܐܰܫܡّܶܥ (Barhébræus, p. 245, l. 11).

Les deux points du *m'pagg'dhânâ* étaient d'abord restreints à quelques mots ambigus; mais dans les verbes il eut une application bien plus fréquente, parce que les formes sont plus nombreuses que pour les noms. On ne se fit donc pas faute de marquer de deux points deux voyelles d'un même mot, toutes les fois qu'il paraissait nécessaire de le faire, ainsi ܐܶܬܦܰܠ *èthpanni, il fut répondu,* ܐܶܬܦܰܠ *èthpannâi, sois répondue,* par distinction de ܐܶܬܦܶܠ *èthp'ni, il s'est retourné* (Barhébræus, p. 246, l. 7).

On finit par établir de cette manière des règles complètes dont voici le résumé:

Prétérit 3e pers. sing. masc. ܦܰܠ avec faculté de porter le point sous la deuxième ou la troisième radicale.

3e pers. sing. fém. ܦܰܠܬ, quelquefois l'un des deux points est omis.

2e pers. sing. ܦܰܠܬ, fém. ܦܰܠܬ.

1re pers. sing. ܦܰܠܬ.

Le point peut également avancer près de la deuxième ou de la troisième radicale.

Les personnes du pluriel ont le point inférieur, excepté la deuxième qui n'en a pas.

Le futur a aussi le point inférieur ܢܶܦܠ ܬܶܦܠ ܢܶܦܠ ܬܶܦܠ, excepté la première qui, par analogie du parfait, a le point supérieur ܐܰܦܠ.

De même l'impératif ܦܠ ܦܶܠܝ[1]; l'infinitif ܦܶܠ; le participe passif ܦܝܠ. Le participe actif a le point supérieur ܦܳܠ.

La forme pa'el se distingue de p''al par le point supérieur; il prend le second point assez souvent: ܦّܰܠ ou ܦّܰܠ, ܡܦّܰܥ, ܡܦّܰܥ.

Par antithèse aph'el, comme forme moins forte, a le point inférieur ܐܰܦّܶܠ ܡܦّܶܥ ܡܦّܶܥ mais ܡܦّܰܥ, participe passif, par distinctif de ܡܦّܳܥ infinitif p''al.

1. Il faut se garder de confondre avec ce point celui du pouqdânâ qui appartient à l'accentuation métrique, § 171, 2° et qui est un point supérieur en tête d'un impératif.

Les formes passives suivent les mêmes règles : ܐܶܬܰܩܛܶܠ ، ܐܶܬܰܩܛܰܠ.

69. Cette extension du point dans les verbes et les noms est propre aux Occidentaux et ne remonte guère au delà du VII[e] siècle [1]. Jacques d'Edesse, comme nous l'avons déjà dit, y contribua pour une large part et ses successeurs continuèrent sa tâche d'après les règles qu'il avait posées. Quelqu'incomplet et ardu que fût ce système développé, les Occidentaux ne s'en départirent pas, même après l'introduction des voyelles grecques ; car l'usage de ces voyelles ne fut jamais assez général pour évincer l'emploi du point.

Les Nestoriens, au contraire, s'en tinrent à l'ancien procédé plus sobre, en vigueur avant leur séparation des Jacobites. La raison en est qu'au lieu d'étendre l'usage du point distinctif dans le sens de ceux-ci, ils en tirèrent un nouveau système bien plus régulier et plus précis, en cherchant une combinaison de points propre à chaque voyelle.

Le point distinctif des voyelles conserva donc mieux, chez eux, sa valeur phonétique. Ils ne connurent pas le m'pagg'dhânâ et notaient la troisième pers. du fém. sing. du prétérit par les points de la voyelle è ܩܛܠ̤, comme nous l'avons déjà observé (comp. Barhébræus I, p. 242, l. 21 et Ewald, *Abhandl.* p. 102, § 57).

## Chapitre XI.

*Des points-voyelles chez les Nestoriens.*

70. Les Nestoriens, avons-nous dit, substituèrent au point distinctif des voyelles, un nouveau système de points-voyelles qui en découle, mais auquel les Occidentaux demeurèrent longtemps étrangers. L'esprit de haine et de rivalité qui séparait les sectes religieuses, le goût passionné des Jacobites pour les études grecques, goût partagé d'ailleurs par les Nestoriens, ne suffiraient pas à expliquer pourquoi ceux-ci s'écartèrent d'une voie qui leur était tracée par les usages précédents et préférèrent emprunter aux Grecs leurs voyelles qui juraient dans une écriture sémitique. Il n'est pas vraisemblable du reste que l'invention des points-voyelles chez les Nestoriens fût de

1. Ewald, *Abhandl.*, p. 102, § 60, remarque que dans les manuscrits du sixième siècle on trouve un seul point, dont l'usage n'est même pas très-fréquent.

beaucoup postérieure à l'adaptation des voyelles grecques au syriaque d'Edesse et du couchant ; ces deux systèmes sont très probablement contemporains et de la seconde moitié du huitième siècle [1]. Les causes de ces divergences doivent plutôt être cherchées dans la différence du vocalisme chez les uns et chez les autres : nous avons vu § 44 que les Nestoriens admettaient sept voyelles, tandis que les Occidentaux n'en comptaient que cinq, les mêmes signes pouvaient donc être difficilement utilisés par les uns et les autres. Le nombre de voyelles, moins grand chez les Jacobites, permit à ceux-ci de se servir de l'ancien point, en en multipliant les applications ; voulaient-ils être précis, la division des voyelles grecques répondait bien à celle de leurs propres voyelles. Les Nestoriens au contraire ne pouvaient avec l'ancien point reproduire toutes les nuances de leur vocalisme, qui d'un autre côté cadrait moins bien avec le vocalisme grec, puisque celui-ci n'avait pas de signe pour *a* long correspondant à leur *a* obtus. De cette manière ils furent amenés à créer un système de combinaisons de points, bien supérieur à la notation des voyelles pratiquée par leurs rivaux. Il a cependant l'inconvénient de surcharger le texte de points qui en s'enchevêtrant avec les divers autres points diacritiques forment un réseau qu'on ne peut débrouiller sans quelque habitude.

De leurs sept voyelles *à á è é i o ou*, ces deux dernières étaient toujours écrites dans le texte par waw, § 59 ; le point placé au-dessus ou au-dessous du waw suffisait à les distinguer, § 64 ; *i* l'était également, § 57 [2], il se distinguait donc suffisamment par le point inférieur des diphthongues *âi, ai* qui avaient le point supérieur. Pour ces trois voyelles, l'ancien système ne subit donc aucun changement ܗܝ ܝܠܘܕ ܝܠܘܕ *hi, yâlodh, yalloudh,* Il ne restait donc à trouver que quatre combinaisons pour les voyelles *à á è é,* dont les signes furent composés de deux points groupés de la manière suivante : ̇ *á,* ̣ *à,* ̤ *é,* ̈ *è,* ex. : ܩܛܛܠܐ *qàṭṭâlâ, meurtrier,* ܟܐܦܐ *képhâ, pierre,* ̈ ̤ ̈ ̤ ̈ ̤

points-voyelles furent appliqués également aux diphthongues que le point unique ne distinguait pas suffisamment, comme ܐ݂ ܘ݂ ܝ݂ *hau, hôu, èthg'lai.*

71. En l'absence de manuscrits anciens, il est difficile de préciser l'âge de ces points-voyelles et d'en connaître l'auteur. M. l'Abbé Martin croit qu'ils ne remontent pas au delà du milieu du VIII[e] siècle et sont peut-être postérieurs à l'introduction chez les Jacobites des voyelles grecques [1]. Cependant, faute d'éléments nécessaires à sa solution, la question reste en suspens.

Dans le système de ponctuation, les points-voyelles formaient les petits points par opposition à ceux de l'accentuation qui étaient les gros points; on les nommait ܣܝܡܐ ܕܡܠܬܐ [2], *les signes distinctifs du sens,* tandis que ceux qui marquaient l'accent prosodique étaient appelés ܣܝܡܐ ܕܡܫܚܬܐ *les signes de la mesure.*

Au XIII[e] siècle, les points-voyelles appartiennent encore exclusivement aux Nestoriens. Les Jacobites, transplantés au milieu d'eux au delà du Tigre sont les seuls parmi leurs corelligionnaires qui en fassent usage [3].

## Chapitre XII.

*Des voyelles grecques dans l'écriture des Syriens occidentaux.*

72. Jacques d'Edesse († 710) ne fut pas le premier chez les Occidentaux à constater l'insuffisance de l'écriture syriaque. En réponse à Paul d'Antioche qui lui demandait de combler les lacunes de l'écriture, il répondit que c'était une affaire ardue, à laquelle ses prédécesseurs avaient aussi songé, mais devant laquelle ils avaient reculé, de peur de porter atteinte aux anciens monuments de leur littérature [4]. Saisi des mêmes

contribua pas peu à la confusion qu'on rencontre dans la ponctuation des voyelles dans les manuscrits de la basse époque. Les anciens grammairiens orientaux ne connaissent pas cet *i*, v. § 76.

1. *La Massore chez les Syriens*, p. 149, comp. p. 177 et 190.

2. Le mot ܣܝܡܐ avait alors son premier sens de *signe.*

3. Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.,* p. 440.

4. Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 196, l. 16 à 22; Assemani, *Bibl. or.,* I, p. 477 et le premier des fragments de la grammaire de Jacques d'Edesse

scrupules, il estime que le meilleur moyen de concilier le respect de la chose établie avec la nécessité de remédier à l'imperfection de l'écriture, est de créer des lettres additionnelles, mais de n'en faire usage que dans les exemples qu'il apporte à l'appui de ses règles sur l'orthographe. Et, en effet, dans les autres fragments de son traité « de l'orthographe du dialecte édesséniens » ܕܒܬܘܪܝܐ ܕܐܘܪܗܝ, il ne se sert pas de ses types-voyelles en dehors de ce cas [1].

Il est inutile de s'étendre sur la forme et la valeur de ces types qui ne paraissent pas avoir joui d'un grand succès; on en trouvera différents spécimens dans notre troisième planche, spéc. 3 à 6; le cinquième est le plus authenthique, car il est fourni par les fragments mêmes de Jacques. Il est clair que celui-ci prit pour modèle les voyelles grecques, comme il donne à l'entendre lui-même par l'extrait que nous venons de traduire; ses types se ramènent facilement aux voyelles grecques, le rapprochement en a déjà été fait en partie par l'auteur du spécimen VI.

Personne ne songe plus à considérer ce savant évêque comme l'inventeur des points-voyelles, dont les Jacobites ne firent pas usage, comme nous l'avons déjà dit sous le chapitre

publiés par M. Wright (commencement et fin — ce fragment appartenant à la Bodléienne ne figure pas parmi ceux réédités dans le catalogue des manuscrits syriaques du British Museum).

1. Voici le commencement du fragment dont il est parlé ci-dessus: « Autrefois aussi les Grecs, comme le dit un de leurs grammairiens, n'avaient pas un alphabet complet; ils ne possédaient en effet que 17 lettres. Cependant, lorsqu'on le compléta, ce ne fut pas d'un coup, mais une fois l'un ajouta une ou deux lettres, d'autres à diverses reprises en apportèrent de nouvelles jusqu'à ce qu'elles montassent à 24 et que l'alphabet fût constitué d'une manière définitive. Je sais bien la cause qui empêcha qu'on ne complétât nos lettres : je veux parler de la crainte que tous les livres qui avaient été écrits auparavant dans l'alphabet imparfait édesséniens ne fussent perdus et je compatis aussi sur le sort des écrivains qui nous ont précédés. [C'est pourquoi] je m'étais refusé [à tout changement] jusqu'à ce que j'aie reçu ta prière (celle de Paul d'Antioche), demandant que ce [perfectionnement] eut lieu et reçoive son accomplissement. Je pense donc qu'on pourrait établir des règles sur l'orthographe de cette langue, en dehors de *lettres additionnelles* pour les voyelles qui manquent à cet alphabet; au moyen de celles-ci, on pourrait montrer l'application de ces règles et l'orthographe des noms et des verbes qui s'y

précédent [1]. On ne saurait non plus lui attribuer légitimement l'introduction des voyelles grecques et leur adaptation aux voyelles syriaques, telle que nous la trouvons établie dans les manuscrits jacobites. M. l'Abbé Martin [2] a montré ce qu'une telle hypothèse a d'invraisemblable; nous ajouterons qu'elle est également contredite par la comparaison des types-voyelles de Jacques avec les signes-voyelles empruntés des Grecs. Dans les premiers, en effet, *å* n'a pas de figure particulière, mais il est écrit par aleph; dans les seconds au contraire il est indiqué par un ο grec (omicron, oméga) ce qui suppose une manière toute différente d'envisager cet *å*, v. § 45. En outre Jacques voulait au moyen de ces types distinguer huit

réfèrent. Étant tiraillé en deux sens, d'un côté par ta demande, et de l'autre par la crainte de la perte des livres, crainte qui avait ému mes devanciers, voici ce que j'ai imaginé : pour l'intelligence et la confirmation de ces règles-là seulement, on ajouterait des lettres qui indiqueraient les modifications et la prononciation des voyelles, mais qui n'auraient pas pour objet de compléter et de reconstituer l'alphabet; de cette manière, je satisferais à ta demande . . . etc. »

1. Ce qui put faire illusion, c'est qu'on parlait toujours des sept voyelles de Jacques d'Edesse (Barhébræus, I, p. 194, l. 23) qui paraissaient répondre aux sept voyelles nestoriennes, tandis que les Jacobites dans leur système de figuration n'ont que cinq signes empruntés des Grecs. Mais depuis la publication des fragments de Jacques d'Edesse par M. Wright, on sait que cet évêque distinguait huit voyelles (comp. Barhébræus, I, p. 3, l. 11), quoiqu'il n'eut inventé que sept types-voyelles, parce qu'il écrivait *å* par aleph.

2. V. *Jacques d'Edesse et les voyelles syriennes* dans le *Journ. Asiat.* 1869, 1^er^ sem., p. 456 et suiv. et la *La Massore chez les Syriens* dans le même journal 1875, 1^er^ sem., p. 132. M. Wright dans ses fragments de Jacques, *Catalog. of syriac manusc.*, part. III, p. 1168, admet le système des points-voyelles comme le plus ancien, auquel aurait succédé au temps de Jacques l'invention des voyelles imitées de celles grecques, soit par cet évêque, soit par un autre; puis quelque temps après, Jacques aurait imaginé ses types intercalés. Cette opinion se base, en ce qui concerne les voyelles imitées de celles grecques, sur un manuscrit de la seconde moitié du septième siècle où elles figurent, mais M. Martin a observé que ces voyelles avaient été ajoutées dans les manuscrits anciens après coup (v. *La Massore chez les Syriens,* p. 172). Nous avons vu sous le chapitre précédent que les points-voyelles étaient vraisemblablement de la seconde moitié du VIII^e^ siècle. Les types de Jacques apparaissent donc comme la première tentative dans cette voie, ce qui résulte d'ailleurs de ses paroles que nous avons traduites plus haut.

voyelles, comme nous venons de le dire, tandis que les signes en usage chez les Jacobites se réduisent à cinq voyelles. Cependant Jacques par cette tentative fut véritablement l'instigateur du système reçu après lui chez ses coreligionnaires; il ouvrit la voie dans laquelle ceux-ci le suivirent facilement: ils n'eurent qu'à modifier ses types et, au lieu de lettres intercalées, en faire de simples signes apposés auprès des consonnes. Ces types, en effet, Jacques les avait créés en s'inspirant de la forme des voyelles grecques, ceux de *à, è, u* répondent visiblement à alpha, epsilon et hêta, ceux de *i, oú* et *où* peuvent être, il est vrai, rapprochés plutôt d'un youdh ou d'un waw archaïque (v. les spécimens planche III).

73. A défaut de meilleures preuves, on devra donc s'en tenir pour les signes-voyelles des Jacobites à l'ancienne tradition [1] qui considère Théophile d'Edesse († 785) comme le premier qui en fit usage dans sa traduction de l'Iliade d'Homère.

En tous cas, l'invention de ces signes doit être attribuée, vers cette époque, aux moines karkaphiens qui se livraient aux pénibles travaux de la Massore pour fixer le texte des écritures : ce sont eux qui ont ramené les voyelles à cinq espèces seulement, comme le constate Barhébræus (I, p. 3, l. 13).

Les cinq signes-voyelles sont ◌̱ ◌̭ ◌̰ ◌̫ ◌̬ qu'on met indifféremment au-dessus et au-dessous de la ligne; ◌̱ ◌̭ ◌̰ sont cependant plus souvent superposés, ◌̬ ◌̫ plus souvent écrits au-dessous de la consonne. Ils tirent leur origine des voyelles grecques A, O, E, H, OY et affectent par rapport à celles-ci une position renversée et oblique. On voit que, comme nous l'avons fait observer § 45, *å* avait déjà le son *o* puisqu'il est figuré par omicron; cependant on pourrait s'étonner qu'on n'eût pas choisi de préférence oméga que répondait mieux à la valeur grammaticale de cette voyelle. Ceci prouve que les Syriens ne distinguaient plus une longue d'une brève et que pour eux omicron ou oméga était tout un; ces deux voyelles grecques avaient en effet la même valeur aux yeux des Syriens, comme le montrent les transcriptions en syriaque des mots grecs. On se servait donc d'abord de omicron ou oméga indifféremment;

1. Assemani, *Bibl. or.*, I, p. 64, 521, 607; III, II, 378; Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens*, p. 175.

les manuscrits antérieurs au X^e^ siècle ont tantôt l'une, tantôt l'autre de ces deux voyelles, sans aucune distinction [1]. Dans ces manuscrits aussi le signe ̱ a une forme plus archaïque et affecte les formes suivantes ◌̊ ◌̆ ◌ᴗ 8 [2].

Les diphthongues *au âi ai ew iw* sont exprimées par le signe de la première voyelle précédant la *mater lectionis* ◌ܘ ◌ܲ ◌ܶ ◌ܰ ◌ܹ Cependant dans quelques manuscrits karkaphiens les signes des deux voyelles sont marqués l'un au-dessus de l'autre : ◌ ◌ ◌ ou l'un près de l'autre, mais dans la direction de gauche à droite ◌ ◌ ◌ [3].

74. Au XVIII^e^ siècle, alors que le syriaque était langue morte, un Maronite du Liban, Gabriel Héva songea à faire figurer les voyelles dans l'écriture, à l'instar du mandéen, en insérant les semi-voyelles ܐ ܘ ܝ ; les deux dernières ܘ ܝ indiquaient les voyelles *ou, i,* et aleph prenait des positions différentes suivant qu'il devait représenter l'une des trois autres voyelles *a, â, é.* On imprima, en fait, une édition des psaumes avec cette écriture bizarre, à Rome en 1737 [4]. Mais on s'en tint là; l'essai de Gabriel Héva n'eut pas plus de succès que n'en avait eu dix siècles plus tôt la tentative de Jacques d'Edesse.

## Chapitre XIII.

*Les voyelles suivant les grammairiens syriaques.*

75. Envisagées au point de vue des signes qui servent à leur notation, les voyelles sont appelées par les grammairiens ܣܝܡܬܐ *positions,* parce qu'elles ne font pas partie intégrante du mot, mais sont apposées auprès des consonnes, ou ܢܩܛܐ *points,* parce que ce sont les points qui sont le plus communément employés pour cet objet, ou encore ܡܨܥܢܬܐ ܥܝܢܐ, comme nous l'avons dit à la fin du chapitre onze.

Chaque voyelle a son nom propre; quelquefois elle est désignée sous plusieurs noms suivant les écoles; chez les Occidentaux elles sont appelées comme il suit :

1. Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens,* p. 174.
2. Id., p. 171.
3. Abbé Martin, l. c., p. 170. Merx, *Gramm. syr.,* p. 43 adnot. 2; Wisemann, *Horæ syriacæ,* p. 161.
4. Hoffmann, *Gramm. syr.,* p. 88; Land, *Anecd. syr.,* I, p. 98.

*a* ـَ ܐܦܬܚܐ *p'thâḥâ*, c'est-à-dire *ouverture,*
*â* ـٰ ܐܨܩܦܐ *z'qâphâ*, « *érection,*
*e* ـِ ܙܘܥܝܐ *z'wâṣâ*, « *compression,*
*i* ـِي ܗܘܥܝܐ *ḥ'wâṣâ* (خَفْض) « *dépression,*
*ou* ـُو ܥܘܨܝܐ *''ṣâṣâ* (غَصّ) « *étranglement.*

Ces noms sont formés d'après la position que prennent les organes affectés à la prononciation des voyelles : ـَ ܐܦܬܚܐ est l'ouverture naturelle de la bouche qui laisse libre le passage de l'air, lequel dans la prononciation de ـٰ ܐܨܩܦܐ est refoulé vers le haut du palais. Les autres noms ـِ ـِي ـُو sont empruntés aux mouvements des lèvres et des dents plus ou moins contractées et serrées pour faire entendre les voyelles *e, i, ou.*

76. Voici maintenant les dénominations en usage chez les Nestoriens [1] :

*à* ـَ ܐܦܬܝܚܐ *(consonne) affectée d'un p'tháḥá ;*
*á* ـٰ ܐܨܩܦܝܐ « « « *z'qáphá ;*
*è* ـِ ܙܘܥܝܝܐ « « « *r'wáṣá ;*
*é* ـِ ـ ܒ ـ ܗܘ ـ ܕܡܦܣܩ ـ ܐ ـ ܠܦ ـ ܐ ـ ܕܡܦܣܩ ـ ܐ ـ ܒ ـ ـ ـ

noms suivants : *a* ܦܬܚܐ, *ou* ܦܬܝܚܐ [1], *å* ܦܬܘܚܐ, *e* ܐܟܦܐ [2], *o* ܐܣܦܐ, *ou* ܚܨܦܐ, c'est-à-dire *ouverture, action de refréner, érection, obliquité, élévation, dépression.*

78. Ces dénominations sont conformes aux dernières évolutions des voyelles en syriaque, § 44. Cependant la division des voyelles en brèves et en longues, que les grammairiens voulaient maintenir, ne pouvait manquer d'amener de la confusion dans ce sujet. Jacques d'Edesse comptait encore (voyez § 72) huit voyelles, sans doute pour se conformer à la tradition, car c'est par la distinction subtile des nuances des sons qu'il cherchait à établir la quantité des voyelles comme on le voit par ses types. Barhébræus dans le tableau qu'il dresse des voyelles (I, p. 4) admet la classification en brèves et en longues, non seulement pour les Jacobites mais aussi pour les Nestoriens. La différence même des noms des voyelles chez les uns et les autres semble prouver que ces classifications étaient réellement reçues dans les écoles et ne sont pas dues seulement à l'imaginative du grammairien jacobite. Voici les noms :

| Chez les Occidentaux : | | Chez les Orientaux : | |
|---|---|---|---|
| *ā* | ܐܩܦܐ *z'qåphå* | | *id.* |
| *ă* | ܦܬܚܐ *p'thåḥå* | | *id.* |
| *ē* | ܪܘܫܐ ܐܪܝܟܐ *r'wåså long* | ܐܟܦܐ ܕܡܝܡܐ | *z'lámá étendu* |
| *ĕ* | ܪܘܫܐ ܩܨܝܪܐ *r'wåså bref* | ܐܟܦܐ ܕܡܝܡܐ | *z'lámá dur* |
| *ī* | ܪܫܝܫܐ ܐܪܝܟܐ *ḥ'wåså long* | ܝܘܕ ܡܫܒܝܪܐ | *youdh déprimé* |
| *ĭ* | ܪܫܝܫܐ ܩܨܝܪܐ *ḥ'wåså bref* | ܝܘܕ ܡܬܚܬܐ | *youdh élevé* |
| *oū* | ܫܘܫܐ ܐܪܝܟܐ *''ṣåṣå long* | ܘܘ ܐܟܒܝܪܐ | *waw comprimé* |
| *oŭ* | ܫܘܫܐ ܩܨܝܪܐ *''ṣåṣå bref* | ܘܘ ܕܡܫܟܐ | *waw dilaté.* |

1. Sur l'origine et la signification de ce nom v. p. 64, note 2.

2. M. Merx, l. c. p. 36, § 8, suppose que ce nom vient de la position oblique des points de cette voyelle ̱ ou ̣ ; cette hypothèse est confirmée par un passage de Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 254, l. 20 qui traite d'un accent composé de deux points obliques et se sert dans ce sens du mot ܐܟܒܨܬܐ; quand donc ce grammairien, I, p. 231, l. 11, veut expliquer le nom de cette voyelle par l'inclinaison de l'air sur le côté du palais, pendant sa prononciation, c'est qu'il se laisse aller à une fausse analogie, en comparant les noms des autres voyelles.

En fait ces distinctions reposent sur des différences de timbre des voyelles comme nous l'avons dit § 44, et nullement sur des différences de quantité ; les dénominations nestoriennes en portent la marque. C'est donc de cette manière qu'il faut entendre les quatre chapitres que Barhébræus a écrits (I, p. 229 à 237) sur ce sujet, bien qu'il parle toujours de brèves et de longues, comme nous allons le montrer par une analyse succincte de ces chapitres.

79. Pour ce prélat jacobite, *o* est *a* long, *a* est *a* bref. Comme les Nestoriens, dans les deux cas, prononçaient *a*, avec les nuances d'*a* obtus ou d'*a* aigu, que l'oreille d'un occidental ne pouvait plus distinguer, Barhébræus prétend qu'ils confondent *a* long et *a* bref. « On ne peut faire de distinction, dit-il, que dans le cas où la consonne qui suit cette voyelle est redoublée, parce qu'alors c'est nécessairement *a* bref, le redoublement n'ayant jamais lieu après une voyelle longue, ainsi ܚܠܐ *vinaigre* diffère de ܚܠܐ *sable,* parce qu'on entend le redoublement du lâmadh dans le premier ; mais dans ܙܪܥܐ *semence* et ܙܪܥܐ *semante,* il y a confusion complète, parce qu'aucun de ces deux mots ne fait entendre de redoublement [1]. La confusion de *á* et *à* existait effectivement chez les Nestoriens quand la syllabe où cette voyelle se trouvait, était close par une gutturale emphatique ou un riš, parce que sous l'influence de ces consonnes assombrissantes, ils prononçaient *à* comme *á*, § 93, 3° ; Barhébræus a donc raison de les plaisanter, en disant que dans la pronon-

1. V. *Œuv. gr.*, II, p. 7, vers. 33 et suiv. avec le commentaire, p. 6, I, p. 229, l. 9 et suiv. M. Bertheau dans son édition de la grammaire métrique p. 96 dit que Barhébræus méconnaît la nature des syllabes, que dans ܙܪܥܐ il y a une syllabe fermée *zar'å* et dans ܙܪܥܐ, une syllabe ouverte, *zå-r'å*. M. Nœldeke dans sa *Neusyr. Gramm.*, p. 3, note 2, montre l'erreur de M. Bertheau ; en syriaque la syllabe était devenue également fermée dans le second cas, mais le savant professeur est aussi à côté de la vérité, quand il dit que les Nestoriens ne distinguaient plus *a long* de *a bref* dans une syllabe fermée, parce que dans ce cas, la longue s'abrégeait toujours. Phonétiquement, il ne saurait plus être question de longues ni de brèves en araméen. La confusion de z'qâphâ et de p'thâḥâ qui dans ce cas aurait été inévitable (v. M. Philippi dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXII, p. 94, note 1), n'apparaît que dans les derniers siècles et doit être attribuée le plus souvent à la ponctuation de l'école mixte où les nuances étaient plus effacées. En général, les cas où les Nestoriens avaient z'qâphâ et les Jacobites p'thâḥâ sont très restreints (v. Barhébræus, I, p. 238, l. 23).

ciation, ils ne distinguaient pas ܐܠܗܐ ܒܪܝܬܐ *Dieu créateur* de ܒܪ̈ܝܬܐ ܒܪ̈ܝܬܐ *un homme sauvage;* mais sauf ces cas, c'est son oreille qui est en défaut et son raisonnement qui est mauvais, car les nuances de *á* et *à* étaient parfaitement sensibles, en dehors même du redoublement. Lorsque les signes de ces voyelles sont confondus, comme dans le manuscrit de Bar ʿali qui a servi à l'édition de M. Hoffmann, où z'qâphâ apparaît souvent à la place de p'thâḥâ et réciproquement, c'est par suite d'une mauvaise ponctuation due vraisemblablement à une école mixte.

80. Barhébræus prétend encore que ses coreligionnaires savaient mieux distinguer *e* long de *e* bref que les Nestoriens : comme ceux-ci, dit-il, ne font pas de différence entre *ā* et *ă*, à moins que le redoublement ne suive *ă*, ainsi *ĕ* n'est distinct de *ē*, qu'autant que la consonne suivante est redoublée; mais si le redoublement n'a pas lieu comme dans ܩܣܡܐ *divination,* il n'y a plus de distinction possible (p. 231, l. 12). Mais dans quels cas les Jacobites savaient-ils que *e* était bref ou long? Quelle règle les fixait donc à cet égard? A en juger d'après les exemples donnés par Barhébræus, il faut répondre que c'était là une question de timbre, suivant que la voyelle avait le ton ou ne l'avait pas. L'accent tonique portant en principe sur la pénultième, § 157, *e* était long suivant Barhébræus dans ܩܣܡܐ *divination,* ܕܚܠܬܐ *crainte,* ܫܘܡܥܬܐ *renommée,* mais bref dans ܩܳܣܡ *devinant,* ܕܳܚܶܠ *craignant.*

Dans les racines *double-é* où les préformantes du futur occasionnaient le redoublement réel ou virtuel de la consonne suivante, § 113, la voyelle de ces préformantes était dite longue : ܐܶܣܒ *je souffrirai,* ܬܶܥܠ *tu entreras,* ܬܶܪܓܙ *tu trembleras* etc.; dans les racines *ʿé-waw,* au contraire, la voyelle était aiguë et dite brève. Dans ܠܒܫ *il a habillé,* ܐܙܠ *il est allé à cheval,* ܣܓܕ *il a adoré,* la voyelle avait nécessairement l'accent et était dite longue; celle des suffixes ne l'avait pas et était considérée comme brève : ܐܫܪܝܗ *élève-la,* ܐܚܙܝܗ *je la verrai,* ܠܒܫܗ *habille-le;* il en était ainsi dans les formes du pluriel, comme ܚܙܝܬܝܢ *vous voyez (femmes),* ܚܙܐ *il vous vit,* ܕܚܙܝܢ *qui sont vus* etc. Dans ܐܚܙܐ *je verrai,* ܬܚܙܐ *tu verras,* ܣܓܕܬ *j'ai adoré,* la première voyelle était accentuée et considérée comme longue; cependant à la première personne du futur ܐܣܓܘܕ *j'adorerai, e*

était traité comme bref; il y avait peut-être là un déplacement de l'accent, comme dans les *pé-aleph* qui avaient la voyelle *ou* au futur, ex. : ܐܶܬܳܐ *je rencontrerai,* ܬܶܬܳܐ *tu rencontreras,* tandis que dans ceux qui avaient *a,* la voyelle des préformantes s'était allongée et avait passé en *i,* comme ܐܶܡܰܪ *je dirai,* ܬܶܡܰܪ *tu diras.* Au prétérit de ces verbes *e* était long, ܐܶܡܶܪ *il dit;* dans les mots ܐܳܡܶܪ ,ܐܳܡܶܪ, v. § 58, il était encore considéré comme bref, parce que long, il aurait dû passer en *i.*

On voit par ces exemples, combien les distinctions établies par Barhébræus concordent peu en général avec les règles de la grammaire et de l'étymologie. Cette contradiction s'explique facilement si on considère que ce grammairien voyait dans des différences de timbre un effet de la quantité, quand il n'y avait qu'une influence du ton.

81. Quant à la voyelle *i,* l'accent tonique n'influe pas sur son timbre, parce que cette voyelle doit rester pure; en s'assombrissant en effet, elle passerait en *e* comme ce fut le cas pour *i* primitivement bref, § 44. Comment donc Barhébræus établit-il sa division de *i* long et *i* bref? D'une manière bien simple: *i* est long toutes les fois qu'il est écrit par youdh, bref quand il n'est pas figuré ou qu'il l'est par aleph. Il est donc long dans ܕܺܝܢܳܐ *jugement,* ܫܺܝܡ *mauvais,* ܙܰܟܺܝܐ *juste* etc., mais bref dans ܒܺܝܥ *œuf,* ܒܺܝܪ *puits,* ܬܺܝܢ *figuier,* ܙܺܝܒ *loup,* ܙܺܝܩ *juste,* ܟܺܝܪ *douleur* etc. Cependant, même écrit par youdh, il était considéré comme bref dans quelques mots où il précédait ou suivait une consonne assombrissante, § 40, comme ܨܺܝܦܳܐ avec pi grec emphatique πύρομα, ܦܺܝܓܢܳܐ ou ܦܺܝܓܢܳܐ τήγανον, ܦܺܝܓܢܳܐ ou ܦܺܝܓܢܳܐ πήγανον, ܥܲܒܺܝ *épais,* ܪܺܝܫ *tête,* ܪܺܝܚ *odeur;* d'une manière générale dans les mots où les Nestoriens prononçaient encore *é,* comme ܒܹܝܠ *Bél,* ܐܹܝܠ *El* [1].

82. Enfin pour la voyelle *ou,* la distinction des brèves et des longues repose sur une base non moins erronée, car elle est établie d'après les nuances de *o* et *ou* : *o* est bref, *ou* est long; nous n'avons pas à revenir sur ce que nous avons dit § 50. Dans son chapitre 4, page 234, Barhébræus dresse une longue liste des mots et des formes où cette voyelle est longue ou brève,

1. De là est née l'erreur que ◌ܺ est *i bref,* v. Merx, *Gramm. syr.,* p. 31, § III, comp. ci-dessus § 76 note.

suivant que la tradition ou la prononciation nestorienne lui donne l'une ou l'autre nuance.

On voit par ce résumé de la doctrine du docte grammairien jacobite, combien le sentiment de la durée des voyelles s'était perdu en araméen, sous l'influence de leur coloration.

## Chapitre XIV.

### *Des modifications des voyelles.*

83. Nous avons dit § 43, que le premier pas dans la voie des altérations des voyelles avait été l'obscurcissement des brèves *ĭ, oŭ* en *è, ò*, tandis que *ă* se maintenait pur et n'avait pas de nuance propre, malgré une tendance bien prononcée à s'infléchir en *è*. Nous verrons sous le § 96 que dans une syllabe ouverte *a* se décompose en simple š'wa ou disparaît tout à fait, sauf exceptions. C'est donc dans une syllabe fermée qu'il se maintient, comme toute brève primitive : ܡܠܟܐ *roi*, ܟܬܒ *il a écrit;* et c'est à cette place qu'il peut s'affaiblir en *è*. Dans quels cas a lieu cet affaiblissement? L'étymologie et l'étude des formes servent ici de critérium, mais nous devons faire observer en premier lieu, que *a* résiste à l'affaiblissement, quand il est suivi dans la syllabe d'une gutturale ou d'un riš, comme ܝܕܥ *il connut*, ܓܒܪܐ *homme;* nous verrons même § 88 que *è* dans ce cas se change en *a* [1].

Sous cette réserve *a* passe en *è*:

1° Au prétérit p''al sous l'influence d'un youdh, première radicale : ܝܠܕ *il enfanta*, ܝܠܦ *il apprit*, et dans les noms d'action de ces verbes : ܝܠܘܕ *emprunt*, ܝܠܦ *soin*, ܢܝܡ *sommeil;* le même phénomène a lieu dans les noms d'action de radicaux forts, comme ܢܦܫ *respiration*, ܢܗܡ *rugissement*, et après le passage de *è* en *i* dans une syllabe ouverte, ܟܡܝܢ *embûches*. Aux autres temps l'affaiblissement est plus rare : ܐܙ *va* (fut. ܢܐܙܠ) ܬܟܝܫ *tu seras méchante* (de ܟܫܐ).

1. Au contraire *ou* se maintient avec une gutturale même au futur, tandis que dans les autres langues sémitiques il est généralement remplacé par *a*, comp. ܢܨܚ ܢܫܚܛ avec יִזְבַּח יִקְטֹל; en éthiopien les gutturales montrent encore une plus grande attraction pour la voyelle *a*, v. Dillmann, *Aethiop. Gramm.*, § 44.

2° Dans la plupart des noms de la forme فَعْل à l'état absolu : ܡܠܟ *roi*, ܥܒܕ *esclave*, ܒܛܢ *ventre*, ܡܪܐ *maître* etc. qui à l'état emphatique font ܡܠܟܐ ܥܒܕܐ ܒܛܢܐ ܡܪܝܐ[1]; d'une manière moins générale dans divers noms, comme : ܩܛܠܐ *meurtre* قَتْل, ܨܕܩܬܐ *aumône* صَدَقَة, ܚܕܬ *nouveau* חָדָשׁ, ܟܢܦ *aile* כָּנָף, ܕܟܪ *mâle* זָכָר, ܥܩܒ *talon* עָקֵב, ܬܟܣ τάξις, ܬܓܡܐ τάγμα etc.

3° Avec une préformante du futur, au p"al : ܢܫܬܘܩ ܢܫܬܩܠ etc., et dans quelques noms abstraits formés au moyen d'une préfixe, comme : ܐܬܦܠܐ *merveille*, ܐܫܬܡܫ *service*.

4° L'influence d'un aleph qui suit la voyelle est sensible : ܡܐܟܠܐ *nourriture*, ܡܐܫܬܐ *festin* (de ܐܟܠ), ܐܬܓܪ *négoce*; ܫܐܠ *il demanda*, ܫܐ *il noua*, רֹאשׁ ; ar. رَأس[2]. Il ne manque

1. Il est probable, il est vrai, que ces noms sont contractés d'une forme originaire فَعَل, v. Ewald, *Lehrb.*, p. 376, note 1; mais la contraction فَعْل se trouve déjà dans tout le domaine sémitique et doit être prise comme la forme du radical. Le syriaque connaît encore des noms avec *a*, comme ܩܛܠ que dans d'autres dialectes on prononçait aussi *ḳᵉṭèl*, comme dans Math. ἀκελδαμά. Y a-t-il, en sens inverse, mutation de *è* en *a* dans ܕܒܫ *miel*, emph. ܕܒܫܐ دِبْس? Non l'*a* devant la deuxième radicale qui est une labiale s'est changé en *ou* דּוּבְשָׁא, et de là en *è*, § 91. De même dans ܟܪܫ comp. avec كِرْش, l'*a* ne vient pas de *è* sous l'influence du riš qui suit, mais il est organique, car كِرْش est abrégé d'une forme plus pleine كَرِش, comp. éthiop. *Kars*, assyr. *Karšu*.

2. En araméen, les noms de la forme فَعْل qui ont un aleph pour seconde radicale éprouvent une modification pareille; aleph étant devenu quiescent, *è (ĕ)* passe en *é (ē)* chez les Nestoriens et en *i* chez les Jacobites, comp. אֵל ܐܝܠ; de même ܒܥܠ par affaiblissement de la gutturale chez les Orientaux, est devenu *Bél* prononcé *Bil* par les Jacobites. Mais l'affaiblissement de la gutturale n'entraîne pas les mêmes phénomènes dans les diverses langues du groupe sémitique; on remarque là une certaine oscillation entre *a* organique et *e*, ainsi : رَأس est devenu en arabe vulgaire رَآس, hébr. רֹאשׁ, amh. *râs*, mais syr. *riš*, éthiop. *rès*. Cette oscillation est sensible en hébreu même, car *å* s'infléchit en *é*, *i* devant un suffixe lourd, comme רֵאשִׁית רֵאשׁ ת; ce dernier mot était encore prononcé *rášith* par les Nestoriens, tandis que les Jacobites disaient *rišith* (Barhébræus, I, p. 233, l. 17). Les deux voyelles ne sont quelquefois dans une même langue que des distinctions dialectales, comme בֵּאֵר et בְּאֵר. En syriaque *a* ne se maintient que dans des radicaux très faibles, comme ܐ, souvent il s'obscurcit en *å*, *au* ضَأْن ܥܐܢ, ܒܐܬܪ = בַּאֲחַר *après*, comp. آكَل pour أَآكَل avec ܐܟܠ. Cette oscillation entre les deux prononciations *a*, *e* s'explique d'autant mieux que *å* passe

pas de mots au surplus où les Nestoriens prononçaient *a* et les Jacobites *è* et réciproquement [1].

84. Quand une gutturale à la fin de la syllabe s'affaiblit et tombe, *a* s'allonge et s'obscurcit souvent en *å (ā)*, nme : ܥܸܢ̰ *petit bétail* ضَأْن, ܫܸܢ̰ *les uns les autres* (contr. de ܫ ܫ), ܫܒܥ̰ܣܪ *dix-sept* (contr. de ܫܒܥ̰ ܥܣܪ), ܒ̰ܵܬ̰ *après* (de ܒ̰ܰܐܬ̰ܪ).

85. Le passage de *å* en *o, ou,* si fréquent en sémitique, est d'autant plus facile dans le dialecte occidental, qu'*a* obtus est prononcé *o;* on rencontre donc ܢ̰ܣ̰ܝ̰ܢ̰ *tentation,* ܓ̰ܠ̰ܝ̰ܢ̰ *révélation,* ܣ̰ܥ̰ܘ̰ܢ̰ *délices,* ܡ̰ܢ̰ *quoi* pour ܢ̰ܣ̰ܝ̰ܢ̰ ܓ̰ܠ̰ܝ̰ܢ̰ ܡ̰ܐ ܣ̰ܥ̰ܘ̰ܢ̰ [2]. Dans certains noms, comme ܨ̰ܠ̰ܘ̰ܬ̰ *prière, ou* vient de *å;* dans le second livre de cet ouvrage, nous aurons occasion de le constater, en traitant des formes, § 230.

86. *å* se décompose en une diphthongue *au, ai* [3] dans les formes تَفَاعَلَ فَاعَلَ : ܫ̰ܵܥ̰ܨ̰ ou plus souvent ܫ̰ܰܥ̰ܨ̰ *il supporta,* ܫ̰ܰܥ̰ܝ̰ *il enferma* ou *il repoussa* (ܣ̰ܓ̰ܪ ou ܫ̰ܓ̰ܪ ar. شجر), ܐ̰ܬ̰ܬ̰ܰܥ̰ܨ̰ *il s'est tordu,* ܫ̰ܰܥ̰ [4] *il a enflammé,* ܫ̰ܰܬ̰ܦ̰ *il associa,* comp. éth. ሰ·ተፍ፡ et les réfléchis des III^e^ et IV^e^ formes. La facilité avec laquelle *å* dégénère en *au, ai* d'une part, celle d'autre part avec

souvent en *ai, é,* §§ 86 et 87; aussi les adjectifs de la forme فَعِل ou فَعِيل prennent souvent en syriaque dans les racines ʿé-aleph, ou par assimilation ʿé-waw, les formes فَعَل ou فَعَال, comme ܫ̰ܵܒ̰ܺܝ̰ܫ̰ *vieillard* (r. ܫ̰ܒ̰ܰܝ̰ܫ̰), ar. شَيْخ, comp. ܫ̰ܺܒ̰ܽܘ̰ܼܬ̰ܵܐ *vieillesse,* ܛ̰ܵܒ̰ *bon* طَيِّب, ܛ̰ܽܒ̰ܽܘ̰ܼܬ̰ܵܐ *bonté.* ܬ̰ܵܐ̰ *jumeau* a en arabe la forme تَيْم تَيِّم ou تَوْأَم تَوَّام analogue à celle que traduit l'écriture ⲑⲱⲙⲁⲥ Θωμᾶς. En hébreu, on trouve au pluriel les deux formes תְּאֹמִים et תַּאֲמִים. Ainsi les adjectifs de ces racines tendent à dépouiller en syriaque la forme فَعِل ou فَعِيل qui, au contraire, dans les radicaux forts est prépondérante, si on compare ܚ̰ܰܕ̰ܺܝ̰ܬ̰ حَدِيث avec חָדָשׁ, ܚ̰ܰܟ̰ܺܝ̰ܡ̰ حَكِيم avec חָכָם, ܪ̰ܰܫ̰ avec רָשָׁע etc.

1. V. Barhébræus, *Œuv. gr.,* I, p. 237 et 238 et Abbé Martin dans *Syriens orient. et occident.,* la liste orthographique annexée, p. 1 et suiv. En syro-palestinien, l'affaiblissement de *a* en *e* dans une syllabe fermée est encore plus fréquent, v. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXII, p. 454.

2. Comp. pour le mandéen et le syro-palestinien, Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXII, p. 474 et *Mand. gramm.,* p. 21, note 2.

3. M. Philippi dans le même journal XXXII, p. 65 a donné un certain nombre de noms propres où la terminaison *aïm aïn* permute suivant les dialectes avec celle *âm ân,* comp. Nœldeke, *Neusyr. Gramm.,* p. 107, note 1.

4. De là vient sans doute ܓ̰ܘ̰ܙ̰ܠ̰ جَوْزَل *pigeonneau,* comp. حَمَامَة *pigeon* de حم *être bouillant.*

laquelle les formes des pé-aleph se confondent avec celles des pé-waw et des pé-youdh, expliquent la présence de ces diphthongues aux formes aph'el et šaph'el (saph'el) de ces verbes, comme ܐܵܟܶܠ = ܐܵܟܶܠ, ܐܵܬܶܐ = ܐܵܬܶܐ, ܐܵܬ *il sauva*, judéo-araméen שֵׁיזֵב (rac. ازب *couler*), ܫܵܫܶܡ *il soigna* (rac. ܫܡ)[1]. Dans les noms, la modification de *â* en *au* est plus rare : ܬܵܠܵܬ *triemal* ثالث, ܪܵܡ[2] *hauteur* מרום, ܐܵܘ *trésor*, ܬܵܠܥ *ver*, v. § 231.

87. Par l'intermédiaire de *ai*, *ă* passe en *e*, *i* dans un certain nombre de pronoms ou adverbes formés de pronoms, ܗܵܕ *celle-ci* הָדָא (*â* reparaît dans le composé ܗܵܕ ܗܵܝ hâdâi, *c'est elle*, § 109), ܗܵܟ comp. הֲדִין דִּין *Daniel* אֲדַיִן ar. إذان, ܐܵܦ *comme* comp. כְּמוֹ כַּ et ܟ; ainsi : ܗܝ *elle* هى et ܗ suffixe ها appartiennent à une même forme, comp. aussi les impératifs ܐܬ *viens*, ܚܠܦ *jure*, ܓܠܐ *découvre;* dans ܐܚܪܢ *autre*, pl. ܐܚܪܝܢ, l'*â* s'est infléchi sous l'influence d'un *o* précédent qui lui-même a disparu, comp. le palestinien חוֹרָן (v. aussi Nœldeke, *Mand. Gramm.*, § 149). Il en est de même dans ܓܘܪܨܐ *garçon d'hon-*

1. Il n'est guère vraisemblable que dans les verbes ܐܬܐ ܐܬܝ la diphthongue vienne de *é*, comme le feraient supposer les formes הֵיתִי הֵימִין הֵאֱמִין dans Daniel, אֵתִי en palmyrénien (de Vogué nº 15), en syro-palestinien ܐܝܬ et ܐܝܡ (où il n'est pas nécessaire de voir des fautes d'écriture, comme le pense M. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 457, note 2). Nous nous éloignons en cela de l'avis de M. Philippi (même journal XXXII, p. 65) et nous pensons qu'au contraire c'est *é* qui vient de *ai*, en songeant avec quelle facilité les diphthongues *au* et *ai* permutent, comp. הֵיבִיל dans Esra pour הוֹבִיל. Le passage de *é* en *ai* en syriaque n'est guère possible : l'état construit ܒܝܬ (Math. 27, 6) de ܒܝܬܐ est formé par analogie de ܒܝܬ son synonyme, v. § 258.

L'arabe a conservé quelques prononciations aramaïsantes où la diphthongue *ai* vient de *a* primitif, comme صَيرَف *changeur*, صَيقَل *polisseur* de صَرّاف صَقّال; dans ces mots le redoublement cessant, la voyelle du ṣâd s'est allongée, tout en s'infléchissant devant la voyelle forte de la syllabe suivante, laquelle s'est abrégée pour éviter la lourdeur de deux voyelles longues. Ainsi en syriaque ܣܝܦܘܢ ou ܣܝܦܘܢ *clairon* se compare avec שׁוֹפָר. Nous croyons donc que ܐܝܬ et ܐܝܬܝ appartiennent à la même forme et que la différence de prononciation ne vient pas d'une différence de forme.

2. M. Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 129, note 1, voit là une forme savante, comme si c'était מרום, ce qui n'est guère possible.

*neur* pour šoušbân, v. § 110*f*. Cet affaiblissement est devenu général dans les désinences du féminin pluriel des pronoms et du prétérit et de l'impératif des verbes, comme : ܗܢܝ *elles*, ܗܠܝ *celles-là*, ܐܢܝ ܗ suff. *elles*, ܗܕܝ *celles-ci*, ܐܝܟܝ *quelles*, ܩܛܠܝ *elles ont tué*, ܩܛܠܬܝ *vous avez tué*, ܩܛܘܠܝ *tuez* (fém.) [1], v. § 257.

88. *i* primitivement bref se colore toujours en *è*, § 44, et ne se maintient que dans une syllabe fermée : ܟܬܒ *écrivant*, ܐܝܕ *justice*, ܒܝܫ *lépreux*. Cependant quand la syllabe est close par une gutturale ou un riš, il prend un son clair et se change en *a* : ܬܡܗ *qui s'étonne* (forme فاعِل), ܐܝܠܐ *île* (même forme). Devant une gutturale emphatique *a* prenait le son obscur de *å* et était écrit quelquefois par z'qâphâ, comme ܟܠ ܚܨܡ ܡܟܣ (Barhébræus, I, p. 231, l. 6)[2]. En dehors de ces cas *a* apparaît à la place de *è* dans quelques futurs où il fait antithèse à un *è* du parfait, comme ܢܟܬܒ de ܟܬܒ, comp. § 83.

Dans une syllabe ouverte *è* tombe, comme nous le dirons en parlant des syllabes, § 96.

1. La forme *ân* ˓ est demeurée dans les noms absolus ܡܠܟܬ *reines*, ܛܒ *bonnes* et au futur ܢܬܒܠܟ ; et, abrégée en *å*, en judéo-araméen et en éthiopien *q'ṭâlå, nagarâ*. Dans les pronoms, l'éthiopien a conservé cette terminaison dans *emân-tou elles, elân-tou celles-ci*, tandis que dans les autres pronoms et les suffixes *å* s'est coloré en *o*, comme en arabe. De cette manière, le féminin se serait confondu avec le masculin, si celui-ci n'avait renforcé le noun, en le changeant en mim : *ant°mou ant°n, hômou hôn, k°mou k°n*, comp. يَكْتُبْنَ كَتَبْنَ, كُنَّ كُم, هُنَّ هُم, أَنْتُنَّ أَنْتُم. L'hébreu a suivi la même voie, mais *o* s'est affaibli en *è* aussi bien pour le masculin que pour le féminin אַתֶּן אַתֶּם כְּתַבְתֶּן כְּתַבְתֶּם. En syriaque au contraire et en araméen en général, la voyelle *o, ou* s'est maintenue dans les désinences du masculin pluriel, excepté dans ܗܠܝܢ *ceux-ci*, ܐܝܟܝܢ *quels*, où le masculin se confond avec le féminin comp. أُولاء, hébr. אֵלֶּה, néo-hébr. אֵלּוּ, éthiop. *eloûn-tou*.

Suivant M. Philippi, *Ursprung und Wesen des Status constructus*, Weimar 1871, p. 160, note 2; cette terminaison ܝܢ des fém. plur. serait affaiblie de *în;* mais on ne trouve nulle trace d'une terminaison *în* pour le féminin pluriel et en outre *î* ne se trouble jamais en *e*, v. § 89.

2. Y avait-il dans ce cas un effet de l'affaiblissement des gutturales, effet qui se produit d'une manière régulière, en éthiopien. V. Dillmann, *Aethiop. Gramm.*, §§ 46 et 47? On pourrait le croire, puisqu'on ne mettait pas z'qâphâ devant d'autres emphatiques. Cependant si cet affaiblissement est très-admissible pour *'é* et riš, il l'est moins pour ḥèth.

89. *i* long naturel résiste à toute coloration et se maintient pur, v. § 44.

90. *é* se maintient chez les Nestoriens mais passe généralement en *i* chez les Jacobites, v. §§ 46 et 58.

91. *ou* primitivement long se maintient pur ; *ou* bref ne demeure que dans une syllabe fermée, comme nous le verrons sous le chapitre suivant.

Mais à cette place même, en dehors des nuances *o, u* dont il est susceptible, v. § 50, il s'altère souvent en *è*, phénomène qui est devenu de règle en éthiopien : ainsi la forme des verbes intransitifs فَعُل a disparu en syriaque, à de rares exceptions près, comme ܨܦܰ *il fut hérissé;* elle s'est confondue avec celle فَعِل, comme : ܩܪܒ *il s'approcha* قَرُبَ, ܫܢ *il dormit* judéo-aram. דְּמוּךְ. Dans les noms la modification de *ou* en *è* est fréquente : ܐܘܕܢܐ *oreille* אוֹזֶן أُذُن, ܕܒܐ *ours* דֹּב دُبّ, ܐܡܐ *mère* أُمّ, ܠܒܐ *cœur* لُبّ, ܛܦܪܐ *ongle* ظُفُر, et ainsi dans d'autres noms où la voyelle *ou* attirée par une labiale qui suit s'affaiblit en *è;* ajoutez ܫܪܫܐ *racine* שֹׁרֶשׁ, ܫܪܐ *nombril* שֹׁרָּה سُرَّة, ܟܦܐ à côté de ܟܘܦܐ etc. ; ainsi dans ܐܠܝܢ *ceux-ci,* ܐܝܢ *quels, è* est venu de *ou*, v. ci-dessus p. 83, note 1, ܒܝܬ et ܒܝܬ[1].

92. *Des modifications des diphthongues.* Les diphthongues *au, ai* se maintiennent dans une syllabe ouverte ܒܝܬܐ ܒܝܬ, mais se simplifient dans une syllabe fermée en *o, é* chez les Nestoriens et de là en *ou, i* chez les Jacobites, v. § 40, ܒܝܬ ܒܝܬ, ainsi ܛܠܝܐ *jeune homme,* ܓܕܝܐ *faon,* ܦܪܕܝܣܐ *paradis* font à l'état absolu ܛܠܝ ܓܕܝ ܦܪܕܝܣ, et l'état absolu de ܦܪܬ *vache,* ܩܛܝܦܐ *cueillette* devient emphatique ܦܪܬܐ ܩܛܝܦܬܐ. Cette règle subit quelques exceptions, en ce qui concerne *ai* : ܒܝܬ conserve le son intermédiaire *e* aussi bien dans le sens de maison, que comme préposition *entre*[2]. La diphthongue *ai* demeure dans une syllabe fermée à la fin du mot avec les suffixes : ܒܝܬܟ

1. Dans ce mot *ou* se maintient dans une syllabe ouverte avec les suffixes ܒܝܬܗ, mais passe en *è* dans une syllabe fermée ܒܝܬ sans suffixe.

2. Dans le sens de maison la racine est ܒܝ, *è* vient alors de *au* (sur cette permutation v. § 86) qu'indique le pluriel בָּתִּים ܒܬܐ ; comme préposition la racine est ܒ et ܒܝܬ est pour ܒܒܝܬ par contraction de *ai-a*, après la chute de noun, comme ܡܠܟܐ *les rois*, pour *malkaia*, v. § 104, 2°.

*tes rois,* ܡܠܟܟܝ *nos rois;* dans ܠܐ *il n'est pas,* ܐܝ *comme* (pron. *akh*).

Dans une syllabe ouverte, l'affaiblissement de *ai* est rare : ܐܲܚܲܕ, v. § 87; comp. l'état construit ܫܒܝܠ *chemin,* ܫܒܝܪ *reflet,* ܫܒܝܛ *jet,* avec l'état absolu ܫܒܠ, § 258; celui de *au* est également rare ܐܓܘܙܐ *pigeonneau,* par métathèse de ܓܘܙܠ, ܝܘܡ. Dans une syllabe fermée *au* s'affaiblit en *a-è* dans ܩܫܬ *arc* ar. قَوْس. Chez les Nestoriens la diphthongue *au* finit dans les derniers siècles par passer en *o* d'une manière générale, § 51.

93. *De l'influence des consonnes sur les voyelles.* Résumons sous ce paragraphe les modifications qu'une voyelle peut subir sous l'influence d'une consonne qui précède ou qui suit, et que nous avons déjà eu occasion de constater, en partie, dans le cours de ce chapitre :

1° Une gutturale maintient la voyelle *a* devant elle; si la voyelle est *è*, elle doit se changer en *a*, mais *ou* demeure, parce que *ou* ne se change pas facilement en *a*, v. §§ 83 et 88.

2° Une labiale a une prédilection visible pour la voyelle *ou* devant elle, comp. ܐܘܡܢܐ *artisan* ܐܡܢ, ܟܪܡ *vignes* ܓܦܢ, ܣܘܡܩܐ ou ܣܘܡܟܐ *rempart,* ܦܘܡ *bouche.*

3° Les consonnes assombrissantes, § 40, entraînent quelquefois une permutation de voyelles : les gutturales ح ه ع changent *a* qui précède en *â*, § 88. Entre deux emphatiques *a* s'assombrit et passe quelquefois en *ou*, ܛܘܛܐ *rat* עַכְבָּר, mais dans ܥܩܪܒܐ *scorpion* עַקְרָב, la voyelle *a* est attirée par le riš, v. § 83, comp. aussi ܚܪܒܐ *outarde* خَرَب.

## Chapitre XV.

### *De la syllabe.*

94. La mobilité d'une voyelle aiguë (brève) en syriaque est telle, que cette voyelle ne peut demeurer dans une syllabe ouverte, où elle ne se trouve pas suffisamment contenue. A cette règle fait exception une voyelle nécessaire à l'articulation d'un aleph, radical ou formatif, comme ܐܡܪ *il consola,* ܐܬܐ *il fit impur,* ܐܟܠ *mangé,* ܐܪܡ *il éleva.* Cette voyelle demeure après qu'aleph affaibli cesse de se faire entendre et devient quiescent,

comme ܐܰܬܺܐ *souffrez* (fém.), ܡܰܙܳܢܳܐ *nourriture*, ܡܶܣܒܽܘܬܳܐ *négoce*, ܫܢܳܐ *haine*, ܡܰܬܠܳܐ *parabole*, § 108. On rencontre également une légère voyelle *è*, *a* facilitant la prononciation d'une autre gutturale, ܡܗܰܠܟܳܐ *marche*, ܚܙܺܝܬܳܐ *courroie*, ܥܩܪܳܒܳܐ *scorpion* [1], ܫܽܘܒܚܳܐ *joie*. Cette voyelle qu'on peut comparer à un ḥaṭeph-ségol ou ḥaṭeph-pathaḥ hébreu, se maintient quelquefois encore devant une autre voyelle, introduite pour faciliter la prononciation de deux consonnes qui se suivent sans voyelle propre, comme ܫܡܰܥܢܳܐ pour ܫܡܥܢܳܐ, v. § 98. C'est donc d'une manière tout-à-fait anormale que *a* demeure dans les formes du pluriel fémin. prétérit, comme ܐܬܺܐ [2], par analogie de ܐܬܰܬ.

95. En dehors de ces cas, une voyelle aiguë, pour demeurer dans une syllabe ouverte, doit passer en la voyelle obtuse qui lui correspond, ou s'appuyer sur la consonne suivante, dont elle occasionne le redoublement. Nous traiterons de ce dernier cas, en parlant du redoublement des consonnes, §§ 113, 114; quant à l'obscurcissement d'une aiguë en obtuse, les exemples en sont rares pour *a* et *ou* : *a* devient *å* après la chute d'une gutturale, § 84, quelquefois avec aleph, comme ܐܶܠܦ *mille* (état emphatique ܐܶܠܦܳܐ); *ou* primitivement bref se maintient dans les formes de l'impératif ܙܘܰܥ par analogie de ܙܘܰܩ; en dehors de ce cas et de quelques autres exemples, comme ܥܰܓܠܳܐ *faon* (comp. ܥܽܘܠܡܳܐ *jeune homme*, forme فُعَيل), cette voyelle tombe toujours dans une syllabe ouverte [3] : ܓܕܺܝ *petits de fauves*, ܙܰܒܢܳܐ *prix*, ܥܽܘܒܕܶܐ *pleurs*, ܢܶܣܝܳܢܶܐ *miracles* etc., du singulier ܓܕܳܝ ܙܰܒܢܳܐ inus. ܥܽܘܒܕܳܢܳܐ ܢܶܣܝܳܢܳܐ. Mais la mutation de *è* (*ĕ*) en *é* (*ē*) a lieu facilement, quand le maintien de la voyelle est utile à la distinction de la forme. Nous avons vu sous les paragraphes 44 et 46 que cet *é* demeure chez les Orientaux, mais que chez les Occidentaux, il se confond tantôt avec *i* et tantôt avec *è*, de sorte que par

1. Cette prononciation était propre aux Jacobites, v. Barhébræus, I, p. 239 dernière ligne. Ceux-ci prononçaient aussi avec la voyelle *è* la gutturale ܐ suivie de hé, comme ܟܶܐ, v. § 33*a*.

2. Dans ce cas la consonne qui suit n'était pas redoublée, v. *Jacobi Edesseni epistola*, éd. Martin, § II, p. ٦, l. 13.

3. C'est pour cette raison que le passif فُعِل a fini par disparaître en araméen, quoiqu'on en trouve encore des traces dans Daniel 2. 19. 30, 3. 21, 5. 27, 28 et 30. Il est curieux qu'en palestinien *ou* bref est souvent écrit par waw alors même qu'il ne vaut que comme mi-voyelle, v. p. 90, note 3.

cette modification postérieure, nous avons de nouveaux cas d'une voyelle aiguë dans une syllabe ouverte, comme ܩܛܠ ܐܬܐ ܟܬܒ [1].

96. Une voyelle aiguë tombe dans une syllabe ouverte toutes les fois qu'elle peut le faire sans nuire à la distinction de la forme. Tel est surtout le cas, quand il lui est donné de se reproduire dans une syllabe voisine; car c'est une propriété de l'araméen qu'une voyelle chassée de sa place tend à reparaître dans le mot à un autre endroit.

Faiblesse et mobilité des voyelles aiguës sont les deux causes qui donnent au vocalisme araméen le cachet particulier qui le distingue en sémitique. Dans les formes فَعْل la voyelle formative saute de la première sur la seconde radicale : ܩܛܠ *champ*, ܙܕܩ *justice*, ܩܕܫ *sainteté;* mais, à l'état emphatique, elle reparaît à sa place ܩܛܠܐ ܙܕܩܐ ܩܕܫܐ. Ces formes se confondent ainsi avec d'autres plus pleines فَعَل et فَعِل, comme ܓܪܒ *lèpre*, ܓܪܒ *lépreux*, à l'état emphatique ܓܪܒܐ, §§ 226 et 229.

Cependant la voyelle *a* se distingue dans ce cas des autres voyelles *è, ou*, en ce que celles-ci tombent sans laisser de traces, tandis que *a* se survit quelquefois dans la syllabe en faisant encore entendre un *š'wå mobile;* par suite la syllabe, au lieu de devenir fermée, comme elle le devient par la chute de *è, ou*, forme une syllabe mi-close : ܓܪܒ prononcé *garbå*, signifiera donc *lépreux* de ܓܪܒ, et prononcé *gar'bhå, lèpre* de ܓܪܒ. Ces distinctions ayant surtout de l'objet quand la consonne qui suit est une muette sujette à aspiration, nous en parlerons plus au long sous le chapitre 22, § 120.

97. A la fin du mot, une voyelle se maintient en s'obscurcissant (longue par position). Mais, comme elle n'est pas soutenue par le ton qui porte en principe sur la pénultième, elle est assujettie à tomber. Tel est le cas pour les désinences des pronoms et des verbes, ܐܢܬ *toi* (fém.), ܟܬܒܬ *tu as écrit* (fém.), ܟܬܒ

1. Ceci n'a rien de surprenant, car la syllabe ne souffre pas, une fois qu'elle est constituée définitivement, des nouvelles altérations qui peuvent survenir, telles que cessation du redoublement des consonnes, chute d'une liquide etc. De même la voyelle *i* venant de *é* demeure alors que la syllabe devient fermée, comme ܥܕܬܐ *église* de ܥܝܕܐ *fête* (rac. ܥܕܝ comp. ܩܛܝܠ de la racine ܩܛܠ).

*ils ont écrit,* ـحـلـصـ *elles ont écrit,* ـحـلـصـ *elle écrira,* ـحـلـصـ *mon roi,* ـحـلـصـ *ma justice,* ـحـلـصـ *ma sainteté,* § 61. Cette chute peut ne pas exercer d'influence sur les syllabes qui précèdent, comme on le voit par les exemples que nous venons de citer; cependant, s'il devait en résulter quelque confusion, la voyelle se porte en avant et reparaît dans le corps du mot : ـحـلـصـ *j'ai écrit,* comp. כָּתַבְתִּי, par distinction de ـحـلـصـ *tu as écrit* (fém.); ainsi dans les suffixes ـحـلـصـ la voyelle qui suivait la consonne a passé devant elle; ـحـلـصـ *mon père,* ـحـلـصـ [1] *mon frère,* pour *aboui, aḥoui,* prononciation qui a été conservée avec le sens de *son père, son frère;* dans יָדוֹ comparé avec יָדִי *fruit,* il y a également une transposition de voyelle.

98. Il naissait ainsi des prononciations lourdes, surchargées de consonnes, qui dans la plupart des cas devaient être facilitées par un *e* ouvert qui se faisait entendre après une syllabe fermée par deux consonnes, comme ـحـلـصـ, ـحـلـصـ pron. *gabhr*$^{e}$, *zèdhq*$^{e}$ [2]; mais dans les verbes la dentale muette taw s'articulait facilement avec la consonne précédente ـحـلـصـ *k'thabht.* Dans le corps du mot, quand deux consonnes se suivent dépourvues de voyelle, la seconde s'appuie sur la syllabe qui suit, tandis que la première clôt la syllabe précédente, ـحـلـصـ *nèkh-t'bhoun.* Cependant si cette deuxième consonne est une liquide ou une

1. L'*â* de ces mots vient par coloration de la voyelle *ou* qu'ils font entendre devant un suffixe; ainsi en néo-hébraïque on dit, après la chute du suffixe, *abâ, mon père;* en éthiopien, on trouve une forme semblable pour le vocatif, v. Dillmann, *Aethiop. Gramm.*, § 142; il est possible que l'*a* d'un ancien accusatif qu'on rencontre encore parfois, v. *id.* § 154*d*, ait eu de l'influence en pareil cas. De la même manière s'explique en hébreu l'*â* de אָבִי; en arabe *a* long apparaît aussi devant le suffixe dont il est séparé par un ت euphonique, au vocatif يَا أَبَاتِ ou abrégé يَا أَبَتِ, où le suffixe est lui-même abrégé ou évincé par la voyelle de l'accusatif, v. Ewald, *Gramm. ling. arab.*, § 114. Au surplus l'*â* était possible parce que ces mots avaient la voyelle *a (ab, aḥ)*, mais dans ـحـلـصـ *beau-père,* חֹתֵן, où la voyelle *a* s'était affaiblie en *è*, on disait ـحـلـصـ *mon beau-père,* comme ـحـلـصـ *mon fils,* où la voyelle *è* était organique, comparez בֵּן, l'*a* de ـحـلـصـ étant occasionnée par le riš; en palestinien on disait בִּיר.

2. L'éthiopien fait également entendre un *e* ouvert après la dernière consonne de groupes qui ne pourraient facilement s'articuler ensemble, v. Dillmann. l. c. § 38, Eduard König, *Neue Studien über das Aethiopische*, Leipzig 1877. p. 92, comp. ـحـلـصـ *bè-r'*.

aspirée, elle attire à elle, pour faciliter sa prononciation la voyelle qui précède, ܬܰܪܝܼܬܳܐ *génisse* de ܬܪܳܐ *veau*, ܡܶܕܼܡܶܣܬܳܐ *mesure* pl. ܡܶܕܼܡܶܣܬ̈ܳܐ, ܦܶܫܼܬܳܐ *plaine* pl. ܦܶܫܼܬ̈ܳܐ, ܥܶܒܼܕ̈ܶܐ *vertus civiles* du sing. ܥܶܒܼܕ̈ܳܐ, ܥܩܰܪܒܳܐ *scorpion* de עַקְרָב. Quelquefois la voyelle, surtout *è*, se maintenait comme ḥaṭeph-ségol sur la première radicale ܚܶܟܼܡܬܳܐ *sagesse* ou ܚܶܟܼܡܬܳܐ; quelquefois aussi la forme était maintenue intacte, surtout par les Nestoriens, de sorte qu'à côté des deux énoncées ci-dessus, on trouve aussi celle plus primitive ܚܶܟܼܡܬܳܐ. Si la voyelle était immuable, la deuxième consonne faible prenait une voyelle adjuvante *è*, ou *a* devant une gutturale [1], ܥܰܙܼܝܙ̈ܶܐ *vigoureux* ou ܥܶܙܼܝܙ̈ܶܐ.

De ce mouvement des voyelles résultait encore une confusion des formes فِعْلَة et فَعِلَة, mais aussi une commodité pour la composition des mètres syriaques; car un poète, pouvait suivant les besoins de la mesure se servir d'une voyelle adjuvante ou la laisser de côté. Dans l'écriture cette voyelle est souvent indiquée par un trait inférieur appelé m'hagg'yânâ, dont l'étude fera l'objet du chapitre XXIV ci-après.

99. Au commencement du mot, une consonne dépourvue de voyelle ne s'articule pas avec la consonne suivante et ne forme pas avec elle un groupe, comme dans nos langues *cr*, *st*, *pl* etc., mais elle en est séparée par un š'wâ mobile ou *e* ouvert qui fait sentir son aspiration sur la muette suivante : ܟ̣ܬܰܒ *k'thabh*. Dans les mots étrangers qui commencent par un groupe de consonnes, ce groupe est décomposé en syriaque au moyen d'une voyelle disjonctive, jetée en tête du mot et introduite par une légère aspiration ou aleph; car un Sémite ne conçoit pas une voyelle sans consonne, comp. § 42 : ܐܶܣܛܳܕܝܳܢ ܐܶܣܛܶܐܳ ܐܶܣܛܰܪ̈ܛܶܓܳ ܐܶܣܛܳܪ̈ܳܐ de στάδιον, σχῆμα, σφαῖρα, σπόγγος, ξένος; cependant le groupe *st* s'articulant facilement [2], une voyelle disjonctive est moins nécessaire et on écrit aussi ܣܛܳܣܝܣ στάσις, ܣܛܪܰܛܝܳܛܳܐ στρατηλάτης; dans d'autres cas, c'est la voyelle de la syllabe suivante qui vient se loger dans le groupe, comme ܣܦ̈ܘܓ̈ܝܳܐ

1. La voyelle *a* apparaît quelquefois aussi devant une autre consonne qu'une gutturale ou un riš, surtout devant une emphatique; mais celle *è* est de beaucoup plus commune, v. Bernstein, *Das heilige Evangelium des Johannes,* Vorbericht, p. VII et VIII.

2. V. § 148 ci-après.

πρωτοβεῖλος, ܦܪܘܛܘܦܪܝܐ πληροφορία, ܩܘܢܣܛܢܛܝܢܘܣ *Constantinus*, ܐܓܪܐ ἄγρος. Dans les mots syriaques, commençant par la liquide *r*, la prononciation peut être facilitée par une voyelle prosthétique; ܪܓܝܫ *passionné* est écrit quelquefois avec un aleph de cette sorte ܐܪܓܝܫ [1]; cette prononciation était plus accentuée, quand riš avait une voyelle organique *ou aigu*, qui était tombée dans une syllabe ouverte, mais se reproduisait en tête de cette consonne, ainsi : ܐܘܪܨܕܐ *miette* [2], ܐܘܪܗܝ *Edesse* ܐܘܪܗܝ ἄλρηα et ܐܘܪܫܠܡ יְרוּשָׁלַיִם. On doit admettre que dans ces mots le riš faisait encore entendre une mi-voyelle *ou*, analogue à un ḥaṭeph-qâmèṣ, et qu'on prononçait *'our°qa'thâ, 'our°hâi, 'our°šlèm;* ainsi quand les abstraits ܩܕܡܝܬܐ *le devant*, ܩܨܝܬܐ *l'opposé* deviennent préposition au moyen d'un lâmadh proclitique, ܠܩܕܡ ܠܩܨ, la voyelle organique du qoph passe en avant de celui-ci, et on prononce *louq°dham, louq°bhal*, comp. dans Daniel לָקֳבֵל, hébreu קֶדֶם [3].

1. Comp. ܐܬܪܥܝ *satisfait* pour ܬܪܥ, *spicilegium syriacum de Cureton*, p. ٥, l. 16 et 19, ٨ 2, 6, 18.

2. La forme originaire est ܩܘܨܥܬܐ رُقْعَة (comp. le plur. ܩܘܨܥ Abraham Ecchellensis, *Gr. syr.*, p. 37, l. 4), mais le *'é* suivant une consonne quiescente a attiré la voyelle adjuvante *a*, § 98, la voyelle *ou* se trouvant alors dans une syllabe ouverte tombe et reparaît en tête du riš; si on se demande pourquoi cette voyelle *ou* n'a pas plutôt passé devant le *'é*, comme il arrive dans ܨܦܪܬܐ pour ܨܘܦܪܬܐ, on répondra que dans ce mot la voyelle *ou* n'est pas organique, mais est une permutation de *a*, à cause des deux consonnes assombrissantes riš et qoph § 93, 3°; *a* apparaît dans ξαχά *(guenille)* Math. 5. 22. Dans le mot ܐܓܪܬܐ *grenouille*, la forme n'est pas la même et aleph est radical, si on compare ce mot avec l'hébren צְפַרְדֵּעַ et l'arabe ضِفْدَع : ض ص a été affaibli d'abord en *'é*, comp. targ. עורדעניא, puis en aleph à cause du *'é*, dernière radicale, v. § 21*a*; le *pé* a passé en waw et de là en la voyelle *ou*, § 25. Mais ici se rapporterait plutôt le mot ܐܘܚܝܬܐ *énigme*, comparé avec l'arabe أُحْجِيَّة ou حُجَيَّا, d'une racine حجا *arrêter son esprit sur quelque chose,* analogue à ܚܝܬ en syriaque; sur le changement du ح en ', v. § 34*c*. L'hébreu חִידָה et l'aram. bibl. אחידה peuvent être également ramenés à cette racine.

3. Le palestinien écrit souvent une voyelle *ou* brève dans une syllabe ouverte, comme nous l'avons déjà fait observer, de sorte qu'une forme חולף קודם עוברא etc. répond au syriaque ܥܒܪ ܩܕܡ ܚܠܦ; souvent aussi un pareil *ou*, qui en fait n'est qu'un ḥaṭeph-qâmèṣ, apparaît comme un écho de *ou* qui suit, comme ܫܒܘܩ *laisse*, ܗܪܘܛܘ *fuyez*, ܬܬܦܬܚ *tra-*

Les autres langues sémitiques sont souvent allées plus loin dans cette voie[1]. Mais il faut se garder d'expliquer de cette manière un aleph qui appartient à la forme : ܐܰܫܟܰܚ *trouver* est affaibli d'une forme aph'èl, targ. הַשְׁכַּח, comp. infin. ܗܰܫܟܳܚܳܐ; peut-être en est-il ainsi de ܐܶܬܺܝ *boire,* quoique ce verbe ait la forme p"al dans les autres langues sémitiques, comp. l'impératif ܐܶܬܺܝ. On trouve écrit quelquefois ܐܶܬ *six* au lieu de ܫܬ[2], surtout avec une proclitique ܟܐܶܬ ou sans aleph mais avec la voyelle *è* ܟܶܬ; mais cet aleph avait un but tout autre, celui de former une syllabe fermée devant le taw et de maintenir de cette manière la prononciation dure de cette muette, qui était primitivement redoublée, comp. سِتّ شِشَّة, éthiop. *sid's* contracté *sessou*[3].

100. Il résulte de ce que nous avons dit sous les paragraphes qui précèdent, que la syllabe présente en syriaque comme en hébreu une triple forme : elle est ouverte dans ܒ, fermée dans ܩܛܰܠ, mi-close dans ܩܛܶܠ *louq°dham,* ܕܰܗܒܳܐ *dah°bhâ,* quand une consonne, à défaut de voyelle propre, est articulée avec un š'wâ mobile. Dans quels cas, une syllabe est-elle mi-close? Cette question qui n'a plus guère d'intérêt que lorsque la consonne qui suit la syllabe est une muette sujette à aspiration, sera traitée plus opportunément en parlant du *ouššâi* et du *roukkâkh*

*vaillez,* ܐܶܬܰܥܒܰܕ *oppression* etc. V. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 458, 459.

1. Comp. אֶשְׁבַּל avec ܫܶܒܠܳܐ, אֶוְרוֹעַ avec ܙܪܳܥ etc.; devant une emphatique, aleph prosthétique se change quelquefois en ʿaïn, عُصفُور *petit oiseau,* hébr. צִפּוֹר, syr. ܨܦܪ, dans l'Antiliban on dit ܟܨܦܪ *aurore* = ܨܦܪ (voy. *Zeitschr.,* XXI, p. 185 et 189), comp. § 39. Un certain nombre de noms d'animaux de forme quadrilittère ont pour première radicale un ʿaïn qui vient de la même manière d'un aleph formatif; dans עַקְרָב *scorpion,* σκορπίος, l'ʿaïn n'est vraisemblablement qu'une prononciation aspirée de la sifflante σ; en arabe, on peut considérer qu'ʿaïn est venu d'aleph à cause de l'emphatique qui suit dans des mots comme عُضْلُب *robuste* de صلب *être dur,* عُطْبُل *jeune femme* comp. طفل, عِظْلِم *nuit obscure* de ظلم etc.

2. En poésie, suivant les besoins de la mesure, v. Barhébræus, I, p. 204, l. 1 et suiv., en prose plus rarement, v. notamment Sindebad, éd. Baethgen, Leipzig 1879, p. 1 et suiv.

3. Ainsi en hébreu on a formé שִׁתִּים ou אֶשְׁתַּיִם de šittaïm pour šintaïm, fém. de š'naïm *deux,* v. Derenbourg, *Manuel du lecteur,* p. 164, note 2 et Philippi, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXII, p. 85 à 95.

sous le chapitre 22, § 122. Nous ferons seulement observer ici qu'une voyelle primitivement longue n'est pas un obstacle à ce qu'une syllabe fermée résulte du développement des formes, comme ܟܬܒܐ *kâth-bâ* de ܟܬܒ, ܩܕܝܫܬܐ *qaddiš-tâ*, ܨܘܪܬܐ image *ṣour-tâ*. Il y a sur ce point une notable différence entre l'hébreu et le syriaque, due sans doute aux règles grammaticales que les Massorètes hébreux établirent sur une distinction factice de longues et de brèves, qui dans la prononciation n'était pas observée [1].

101. Le syriaque avait perdu tout sentiment de quantité, au point que la voyelle obtuse se maintenait, même suivie de deux consonnes quiescentes, comme ܩܛܠܬ *tu t'es levé*, ܐܩܛܠܬ *tu as élevé*, ce qui cependant n'était possible qu'à la fin du mot avec une dentale muette; mais une diphthongue, qui par elle-même valait comme une syllabe fermée, v. § 121, devait en principe se simplifier en voyelle quand elle était suivie d'une consonne quiescente, v. § 92; ܠܡܕ par exemple équivalait à un composé *lajt*. Si la diphthongue se maintenait, la prononciation était aidée par une voyelle adjuvante, comme ܣܡܟܬܐ.

102. Ce serait une erreur de croire, en songeant au syllabisme des grammairiens hébreux que les Syriens abrégeaient la voyelle dans une syllabe fermée [2]. On trouve bien quelquefois une voyelle aiguë au lieu d'une voyelle obtuse, comme ܓܒܪܢ *belliqueux* de ܓܘܪܐ *combat*, ܓܒܪ contracté de ܓܒܪܐ, ܣܦܣܝܬܐ fém. de ܣܦܣܝܐ, ܚܪܒ = כֶּמוֹת, mais souvent dans ces cas, il n'y avait pas une syllabe fermée, ainsi on prononçait *q'rabh'thânâ;* dans ܐܪܥ la diphthongue *ai* a été abrégée dans une syllabe ouverte.

Il y avait donc plutôt là une oscillation entre les sons clairs

1. En araméen biblique on trouve des syllabes de cette nature, voyez Luzzatto, *Elementi del caldeo biblico,* p. 12, § 3.

2. L'Arabe abrégeait la voyelle dans une syllabe fermée (sauf le cas de redoublement) قُمْتَ قُلْ; mais les langues qui ont subi la coloration euphonique des voyelles ne sont plus aussi sensibles : l'Éthiopien prononce *nômkou, j'ai dormi;* l'abréviation n'a lieu que lorsque la longue est suivie de deux consonnes quiescentes, comme *fesèmt* féminin de *fesoûm*, v. Dillmann, *Aethiop. Gramm.*, §§ 36 et 38; l'hébreu selon la ponctuation des Massorètes est devenu קַמְתָּ, tandis que suivant la tradition, on devait ponctuer קָמַתְּ, v. J. Derenbourg, *Notes épigraphiques,* p. 132; on trouve encore נְרֵדְ קשְׁטָ.

et les sons obscurs, fréquente dans les manuscrits de la basse époque, où on trouve par exemple : ܟܠܝܘܬܐ *intégrité*, ܐܬܬܐ *adultère*, ܡܚܬܐ *aiguille* etc. ponctués indifféremment avec p'thâḥâ ou z'qâphâ de ܐ ܗ et ܫ, v. § 79[1].

103. Les syllabes subissent des modifications importantes, occasionnées par le choc de deux voyelles qui se rencontrent, ou la faiblesse des gutturales et des liquides; ces phénomènes vont faire l'objet des chapitres suivants.

## Chapitre XVI.

### *Du concours des voyelles.*

104. Le concours de deux voyelles dans un mot résulte du développement des formes ou de la chute d'une consonne. Si les deux voyelles sont fortes ou nécessaires à la distinction du sens, l'écart entre elles est maintenu au moyen d'une semi-voyelle; au cas contraire, elles se contractent ou la plus faible est éliminée par la plus forte, si la contraction n'est pas possible. Trois cas sont donc possibles : 1° *Séparation des voyelles au moyen d'une semi-voyelle intermédiaire;* 2° *contraction;* 3° *élision.*

1° *Séparation des voyelles par une semi-voyelle.* Une légère aspiration, aleph ou hamza arabe, est le premier moyen qui se présente dans ce cas ܩܵܐ *se levant* du parfait ܩܲܡ, ܩܲܕܡܵܐ *qadhmâ'it* pour *qadhmâït* abrégé de *qadhmâyat* ܬ + ܩܲܕܡ. En araméen cependant aleph est entaché d'une telle faiblesse qu'il est en général insuffisant pour contenir deux voyelles dont il est flanqué. Les Jacobites le prononçaient comme un youdh d'une manière constante, qu'il soit radical ou consonne disjonctive. Néanmoins l'écriture était assez fidèlement conservée, ils écrivaient donc : ܩܵܐ ܩܲܕܡܵܐ ܐܵܐ ܩܲܕ, tout en prononçant *qâyèm, qadhmâyit, âyar, mèlèya;* quelquefois ils indiquaient cette prononciation secondaire par un youdh après l'aleph : ܩܵܝܡ ܩܲܕܡܵܝܐ, v. Barhébræus, I, p. 205, dern. ligne, comp.

1. Dans l'araméen biblique et targoumique, on remarque une pareille tendance : חַשְׁחִין pour חָשְׁחִין, surtout à l'état construit שְׁמַהַת pour שְׁמָהַת, יַת אִלֵּין מְנִין etc.; mais il en est ainsi également dans une syllabe mi-close, comme כַּהֲנָיָא pour כָּהֲנָיָא; on ne peut donc pas dire que les ponctuateurs juifs agissaient d'après des principes grammaticaux déterminés; ils cherchaient plutôt à exprimer leur prononciation vague. Comp. Luzzatto, *Elementi del caldeo biblico*, p. 17, §§ 18, 19 et 30.

§ 56. Les Nestoriens paraissent avoir encore prononcé le hamza (*Syr. Gramm. des Elias von Tirhan*, p. 58)[1].

Le passage d'aleph en youdh était d'autant plus facile, que cette semi-voyelle faisait office de consonne séparative, quand une voyelle *i* ou une diphthongue *ai* l'appelait, comme : ܥܳܕ̈ܝܳܐ *paissants*, ܛܠܺܝܐ *gazelles*, ܩܰܕ̈ܡܳܝܳܐ *premier*, ܗܰܘ̈ܝܳܢܘܬܳܐ *identité*, composé de ܗܘ̈ ܩܰܕ̈ ܗܘ̈ et le suffixe ܬܳܐ. Waw servait également au même usage, surtout quand la voyelle *ou* suivait ou précédait : ܥܘ̈ܟܳܐ ܙܘ̈ܐ ; les Nestoriens prononçaient *š'mouwel*, *youwel* les noms de prophètes que les Jacobites écrivaient ܫܡܘ̈ܐܝܠ, ܝܘ̈ܐܝܠ, v. Barhébræus, I, p. 208, l. 22 et § 56 ci-dessus. Le waw paraît avoir eu encore plus de force coërcitive que le youdh et est employé de préférence dans les formes lourdes du pluriel féminin, par antithèse à celles du pluriel masculin, comme : ܪܥ̈ܝܳܬܳܐ *bergers*, ܫܘ̈ܫܢܳܬܳܐ *fleurs*, comp. ܫܘ̈ܫܢܬ̈ pour ܫܘ̈ܫܢ̈ܬ̈, ܒܝ̈ܥ̈ܐ § 254.

Rarement aleph est consolidé en hé ; les cas de ce renforcement sont limités au pluriel de quelques radicaux faibles, comme : ܐ̈ܚ̈ܳܬܳܐ ܐ̈ܡ̈ܳܬܳܐ ܫ̈ܡ̈ܳܬܳܐ de ܐ̈ܰܒ *père*, ܐ̈ܶܡ *mère*, ܫ̈ܡ *nom*, ܚ̈ܡ *beau-père*, § 262.

2° *Contraction*. Lorsque le maintien des deux voyelles n'est pas nécessaire à la distinction des formes, il y a contraction des deux en une seule, si la nature des voyelles s'y prête : *a* + *a* = *å*, *ou* + *ou* = *oú*, *i* + *i* = *i*, *a* + *ou* = *au*, *a* + *i* = *ai*, *å* + *i* = *åi*, comp. ܨ̈ܰܒ̈ܬ̈ *part* (forme ܦ̈ܰܥ̈ܰܠ̈ܰ), ܢ̈ܶܣ̈ *vent*, ܫ̈ܡ̈ܨ̈ܬ̈ *dépôt*,

1. En hébreu la prononciation monillée, au lieu de hamza, se manifeste déjà de bonne heure, surtout dans les noms propres, et les Massorètes rectifient cette prononciation au moyen d'un *q'ri*, v. Ewald, *Lehrb. d. hebr. Spr.*, § 46*d* ; mais dans les derniers livres du canon biblique, aleph et youdh permutent avec une facilité singulière, comp. Néhémie מְנָאוֹת et מְנָיוֹת, עַרְבִיאִים pour עַרְבִיִּים ; c'est surtout dans l'araméen de Daniel et d'Esra que les *q'ri* sont entassés pour corriger les *k'thibh*. Nous avons déjà dit page 63, note 1, que nous considérions le point que l'on rencontre quatre fois dans la Bible au-dessus d'aleph comme ayant pour but de maintenir à cette gutturale toute sa force de consonne. La même variété de prononciation entre hamza et youdh se retrouve dans les diverses tribus arabes, v. Sprenger dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXI, p. 75 et Freytag, *Einleitung in das Studium der arabischen Sprache*, p. 88 et 89. L'éthiopien fait aussi usage d'aleph et de youdh comme consonnes séparatives, mais il montre une prédilection pour le waw, v. Dillmann, *Aethiop. Gramm.*, § 11.

ܡܝܬܐ *mort*, ܒܝܬܐ *maison*, ܡܙܘܢܐ *nourriture* de racines lâmadh-aleph ou concaves; *ai* + *å* se contracte en *é* dans les pluriels des noms à l'état emphatique ou avec le suffixe de la troisième personne fém. ܡܠܟܬܐ *les rois*, ܡܠܟܬܗ *ses rois*, ܩܛܠܝܗ *tue-la* [1]; *ai* + *ou* se contracte en *au* dans les pluriels des noms avec le suffixe de la troisième personne masc. ܡܠܟܗܘ *malkau, ses rois* [2].

3° *Élision.* Si les voyelles ne sont pas susceptibles de se contracter, la moins forte ou la moins nécessaire tombe et disparaît : ܐܪܒܐ *j'élèverai*, ܐܟܬܘ *j'écrirai*, ܐܡܝ *je ferai manger*, pour ܐܪܒܝܐ, ܐܟܬܘܐ, ܡܝܡܐ ou ܡܝܡܝ *šoudhåyå* pour *šouidhåyå*.

105. Ces distinctions établies, nous en ferons l'application dans les chapitres suivants, aux racines qui ont une ou plusieurs lettres faibles, soit une gutturale, soit une semi-voyelle, youdh ou waw. Les dernières qui ont un youdh ou waw radical, se distinguent surtout par la facilité qu'ont le waw et le youdh à passer en la voyelle *ou* et *i*.

## Chapitre XVII.

*De la syllabe dans les racines qui ont une semi-voyelle comme radicale.*

106. Les modifications que subit la syllabe, diffèrent selon la place qu'occupe la semi-voyelle radicale. Il y a lieu d'examiner les deux hypothèses, où elle se trouve : 1° *en tête de la syllabe ; 2° à la fin de la syllabe.*

### I. De la semi-voyelle radicale en tête de la syllabe.

*a)* Au commencement du mot, youdh apparaît à l'exclusion de waw, de sorte que l'araméen ne connaît plus en principe de racines pé-waw, ce youdh introduit les voyelles de la forme : ܢܦܩ ܢܟܬ ܢܟܢ ܢܨܒ, mais il est trop faible pour soutenir un *e* ouvert ou š'wå mobile qui doit passer en *i* : ܝܠܕ *il enfanta*, ܝܪܚ *mois*, ܝܕܥ *science*. La syllabe *yi* peut s'affaiblir en *i* qui,

1. La forme non contractée ܡܠܟܐ est l'exception et n'est demeurée qu'avec les radicaux faibles des lâmadh-aleph, tandis que dans d'autres dialectes araméens elle est la règle et la forme ܝܐ n'a lieu qu'après le suffixe de la *nisba åi*, comme כַּשְׂדָּיֵא *Chaldéens*, § 259.

2. L'hébreu מַלְכָיו a conservé trace de la diphthongue *ai*.

d'après les lois de l'orthographe, doit être introduit par aleph ܐܡ *il est*, ܐܡܘܬܐ *honneur*, ܐܡܬܐ *jour*, ܐܝܕܐ *main*. Cette écriture est plus rare pour les verbes, en voici quelques exemples : ܐܡܝ ܐܡܟ ܐܡܘ [1]. Ainsi réduite à une simple voyelle, elle est sujette à tomber : ܥܘܕܐ *soin*, ܪܘܡܕܐ *sommeil* des racines ܥܘܕ ܪܘܡ, ܫܘ *sache*, ܬܘ *assieds-toi*, ܗܒ *donne* des verbes ܝܕܥ ܝܬܒ ܝܗܒ.

La voyelle *è* est généralement évitée avec youdh et *ou* apparaît de préférence dans les abstraits de premier degré, comme ܡܫܩܠ *poids*, ܡܩܕܚܐ *incendie*, ܡܢܝܢ *avantage*, ܡܝܪܬܐ *héritage*.

La fusion des racines qui ont un waw pour radicale avec celles qui ont un youdh, existe non seulement quand cette radicale est la première lettre, mais aussi quand elle est la deuxième ou la troisième de la racine. Cette assimilation s'explique par la suprématie que prend la forme sur la racine, mais elle dénote en même temps la prédilection de certains peuples sémites pour la consonne youdh, de préférence au waw qui apparaît surtout comme antithèse de celle-ci dans quelques formes. Un fait digne de remarque est que les Sémites du sud, à l'opposé de ceux du nord, possèdent un nombreux groupe de racines pé-waw et très-peu de pé-youdh, et qu'en assyrien une racine pé-aleph correspond à une racine pé-waw arabe et pé-youdh hébraïque ou araméenne [2].

En syriaque donc les racines avec waw sont très-rares; le waw acquiert dans ces racines la consistance d'une consonne forte et suit les règles ordinaires. Il apparaît : 1° dans les racines doublement faibles qui ont deux semi-voyelles, ou une semi-voyelle et une gutturale : ܝܬܒ *il promit*, ܥܘܪ *aveugle*, ܝܐܒ *convenable*, ܫܐܪ *blanc*, ܚܘܐ *il montra*, ܥܘܬ *il sauta*, ܬܐܗ *il fut stupéfait* (ʾ valant comme gutturale); ajoutez quelques racines ter-

1. V. *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXX, p. 259, l. 16 et XXXI, p. 369, note 12, p. 378, note 7. Jacques d'Edesse dans sa lettre sur l'orthographe, éd. Martin, p. ٣, l. 26, confirme la règle que ܡܝܬܐ ne doit pas prendre d'aleph; cependant, d'après Barhébræus (I, p. 205, l. 1 et p. 206, l. 1), les Jacobites prononçaient *idaʿthâ*, tandis que les Nestoriens avaient conservé la prononciation *yidaʿthâ*; il en était ainsi aussi bien dans les verbes que pour les noms. La même divergence existait également dans les diverses écoles juives, v. J. Derenbourg, *Notes épigraphiques*, p. 118.

2. V. Oppert, *Éléments de grammaire assyrienne*, § 16.

minées par la sifflante douce ʿ : ʿaʿ *il fut honteux*, ʿaʿ *il rua*, ʿaʿ *il bondit*, ʿaʿ *il exulta*, ʿaʿ *il s'élança*; 2° dans des dénominatifs, comme : ʿaʿ *munir de provisions*, ʿaʿ, ʿaʿ *joindre* de ʿaʿ *auprès*, § 211.

*b) Dans le corps du mot*, la semi-voyelle se maintient 1° quand elle est redoublée : ʿaʿ ʿaʿ ʿaʿ ʿaʿ ʿaʿ; 2° quand elle est suivie d'une voyelle forte : ʿaʿ *solution*, ʿaʿ *contrat*, ʿaʿ *préfet*, ʿaʿ *médecine*[1], ʿaʿ *breuvage*; dans quelques noms waw demeure et ne passe pas en youdh : ʿaʿ *joie*, ʿaʿ *coup*, ʿaʿ *bain* (état absolu de ʿaʿ ʿaʿ ʿaʿ) ʿaʿ *songe*; 3° quand elle est suivie d'une voyelle faible qui meut une consonne redoublée : ʿaʿ *honoré*; 4° quand suivie d'une voyelle faible dans une syllabe fermée, elle est précédée d'une voyelle forte : ʿaʿ *statue*.

En dehors de ces cas, la semi-voyelle se contracte avec la voyelle de la forme ou est évincée par elle, suivant les règles établies dans le chapitre précédent, ex. : ʿaʿ ʿaʿ ʿaʿ ʿaʿ ʿaʿ ʿaʿ ʿaʿ ʿaʿ ʿaʿ etc. pour *qawam*, *mawet*, *nèqwom*, *aqwèm*, *maqwèm*, *mèqwam* (ou *maqwam*), *g'layath*, *gèlyèth*, *h'zayathå*, *''layathå*, *t'wayathå*, ʿaʿ *création*, ʿaʿ *choix*, ʿaʿ *coup*, ʿaʿ *joie*, etc. (forme فِعْلَة); dans ces noms la semi-voyelle, à défaut d'autre voyelle, passe en la voyelle qui lui correspond. Il en est de même dans ʿaʿ *médecines*, pluriel de ʿaʿ, quoique souvent la semi-voyelle tombe dans ce cas, comp. ʿaʿ.

Une proclitique ne modifie pas l'orthographe du mot sur lequel elle s'appuie ʿaʿ ʿaʿ.

Une semi-voyelle en tête du mot peut former une diphthongue avec la voyelle du mot précédent, quand ces deux mots se contractent en un seul : ʿaʿ *il n'est pas* de ʿaʿ, ʿaʿ *non pas* de ʿaʿ, comp. § 160 ci-après.

## II. De la semi-voyelle a la fin de la syllabe.

La semi-voyelle se contracte avec celle de la forme ou est évincée par elle. Elle forme une diphthongue avec *a*, *å* de la forme, quand ces voyelles précèdent : ʿaʿ *force*, ʿaʿ *il allaita*,

1. Except. quelques noms qui devant le suffixe ʿaʿ laissent tomber le youdh de la racine, v. § 255.

ܐܬܓܠܝܬ *tu manifestas,* ܐܬܩܪܐ *sois appelé,* ܡܬܛܪ *attendu,* ܩܐܡ *qui se lève,* ܩܪܐ *lis* (fém.), ܡܝܬ *mort,* ܝܘܡ *jour,* ܐܩܥܕ *il fit asseoir.* Une autre voyelle se confond avec la semi-voyelle ou l'évince: ܪܘܚ *vent,* ܛܝܒ *bonheur,* ܪܝܚ *odeur,* ܫܩܝ *levé;* ܝܬܒ *il s'asseoira,* ܝܕܥ *il connaîtra,* ܝܪܬ *il héritera,* ܝܠܕ *enfanter* etc., v. § 206.

Les semi-voyelles waw et youdh se distinguent encore dans les noms, comme on le voit par ces exemples, mais dans les verbes, la conjugaison tend à devenir uniforme, sans distinction des racines. Dans les lâmadh-aleph, la confusion des racines est devenue générale, que la troisième radicale fût primitivement waw ou youdh, ou qu'elle fût aleph; il n'y a d'exception que pour quelques racines faibles, dans lesquelles aleph conserve sa force de consonne, comme ܒܥܐ *il consola,* ܡܠܐ *il souilla* etc. En raison de ce mélange, il n'est pas étonnant que les voyelles formatives se fassent valoir au détriment de la semi-voyelle; ܐܫܬܦܠ ܐܬܦܠܓ ܐܬܚܙܐ ܐܬܓܠܝ ; cependant youdh semi-voyelle a exercé son influence dans ܐܬܝܬܐ *venue,* ܐܬܘܡܐ *miroir,* ܐܬܝܡܐ *voyage par mer,* ܐܬܚܡܐ *campement* etc., parce que ces mots se forment d'un masculin ܬܘܡܐ ܬܝܡܐ ܬܚܡܐ etc. (absolu ܬܘܡ ܬܝܡ ܬܚܡ).

Après *ou long,* la semi-voyelle disparaît également dans ces racines, comp. ܚܘܢܬܐ *boutique,* ܚܘܕܬܐ *festin,* ܪܘܥܬܐ *satisfaction,* §§ 233, 246 et 248.

## Chapitre XVIII.

### *Des racines qui ont un aleph radical.*

107. *a)* En tête du mot, aleph radical introduit la voyelle de la forme ܐܥܡ ܐܥܕ ܐܫܐ ou il s'articule à l'aide d'une voyelle légère *e* ܐܥܕ form. ܥܒܕ. Cependant avec une voyelle faible, il est assujetti à tomber à cette place; dans quelques impératifs, comme : ܙܠ *va,* ܐܬ *viens,* rac. ܐܬܐ, plus souvent dans les noms, ܚܕ *un,* rac. ܚܕ, ܣܘܦܐ *fin* de ܚܕ, ܐܚܪܢ *autre,* fém. ܐܚܬܐ, ܐܚܬ *sœur,* ܐܒܐ *parent* de ܐܒ, à cause du ḥeth qui suit: ܐܢܫ *homme* (et dans les composés ܢܫ), ܐܢܐ *je suis,* ܐܬܪܙ *secret,* à cause de la liquide *n* ou *r;* comp. aussi devant la sifflante douce ܐܣܘܦ *hysope* אֵזוֹב ὕσσωπος.

Dans le mot, il se fait encore valoir après une syllabe fermée

dans quelques formes verbales, comme : ܐܶܬܐ ,ܐܶܬܝ, dans quelques noms ܣܢܐ *haine*, ܡܠܐ *parabole*, ܩܢܐ *acquisition* (form. فِعْلَة). Plus souvent il tombe, ou, si l'orthographe le conserve dans un intérêt étymologique, il est quiescent : ܥܒܕ *il agira mal*, ܐܟܐ *il a affligé*, ܐܬܟܣ *il fut pris*, ܐܬܢܣ *il gémit* de ܐܢܫ[1]; ܡܠܦ *qui enseigne*, ܡܠܦܢܐ *maître*, rac. ܠܦ, ܡܫܢܐ pour ܡܫܐܢܐ.

*b)* En général donc, tout aleph qui n'est pas en tête du mot, perd son aspiration et devient quiescent. La prononciation n'en conserve pas d'autre trace qu'une voyelle faible qui demeure dans une syllabe ouverte, comme : ܩܛܠ ,ܩܛܠܘ ,ܩܛܠܬ ,ܩܛܠܢ, comp. § 94; l'écriture le garde : ܫܐ ,ܩܛܠ ,ܟܐܒܐ *douleur*, ܐܡܪ *il dira*, ܐܬܝ *venue*, ܒܐܫ *ennemi*, ܡܐܐ *cent;* quelquefois cependant elle l'omet : ܛܢܐ *petit bétail* ضأن, ܒܬܪ *après* אחר, ܪܫ *tête* رأس, ܣܒܐ *vieillard* (rac. ܣܒܐ), ܫܡܐ *renommée* (rac. ܫܡܐ), ܥܨܝܐ *triste* (rac. ܥܨܐ), ܒܝܫ *mauvais* (rac. ܒܐܫ).

Aleph était trop faible pour être redoublé; il passait dans ce cas en youdh ܫܲܩ *il prépara*, ܡܫܲܩ *préparé*, ܥܨܝܐ *triste;* souvent il est maintenu dans l'écriture ܫܐܠ *il demanda*, ܐܬܫܐܠ *il fut interrogé*, quoiqu'on prononçât *šayèl, èštayal*, v. § 104. De cette manière les verbes ʿé-aleph se confondaient avec ceux ʿé-youdh, comp. ܥܨܝܐ *affligé*, r. ܥܨܐ avec ܡܫܲܩ. Nous avons dit sous le chapitre précédent que cette confusion était devenue générale dans les lâmadh-aleph, à l'exception de quelques racines où il avait la force d'une muette. Nous n'avons donc pas à parler d'aleph à la fin du mot.

1. Dans ces formes aleph dont la chute était facilitée par la gutturale ou la liquide suivante, s'est modifié suivant la consonne du préfixe et a passé en taw; le même phénomène a lieu au passif de l'ap'el ܐܬܬܩܛܠ pour ܐܬܬܩܛܠ ,ܐܬܐܩܛܠ comp. l'arabe اِتَّخَذَ et اِيَّتَخَذَ. L'orthographe de l'èthp''el ܐܬܬܩܛܠ est venue par confusion de l'èthpa'al; on trouve d'ailleurs la forme normale ܐܬܩܛܠ. V. *Carmina Nisibena*, éd. Bickell, p. 2, note 1.

En judéo-araméen, les deux taw étaient assimilés en un seul qui était redoublé, v. Luzzatto, *Elementi grammat.*, §§ 46 et 85. Suivant ce savant, le taw serait redoublé par compensation de la chute de l'aleph qui suit, mais on ne s'explique pas dans cette hypothèse pourquoi le syriaque aurait écrit deux taw.

## Chapitre XIX.

*De la chute d'une gutturale ou d'une liquide.*

108. Nous avons vu sous les deux chapitres précédents dans quels cas les semi-voyelles youdh et waw ou la gutturale aleph, faisant partie de la racine, étaient entraînées à leur chute et disparaissaient; il nous reste à parler des autres gutturales ou liquides, qui en s'affaiblissant cessent de se faire entendre et se dérobent, comme disent les grammairiens أَنْـقَـنْـا صَـدْ بِـعْـصَـتْـهْ.

109. Les gutturales ܗ ܚ ܥ offrent bien plus de résistanee que aleph.

*Hé* ne devient quieseent que dans les cas suivants :

1° Dans le pronom de la troisième personne du singulier, ܗܘ fém. ܗܝ, employé dans le même sens que notre verbe *être*. La voyelle de ce pronom passe sur la consonne finale du mot qui précède ܐܢܬܘ *attou, c'est toi,* ܡܢܘ *qui est-elle?* Si ce mot est terminé par une voyelle, cette voyelle se contracte avec celle du pronom : la voyelle *a* forme une diphthongue *au, ai* avec la voyelle *ou, i* du pronom, ܕܡܐ ܒܥܘ *c'est le prix du sang,* ܩܫܐ ܗܘ *il est difficile,* pron. *d'mau ʿaṭlâi;* le pronom démonstratif féminin ܗܕܐ *celle-ci* affaibli de *hâdâ,* § 87, faisait reparaître dans ce cas l'*â* final ܗܕܐ, qu'on écrivait quelquefois d'un seul mot ܗܕܐ. Les Nestoriens se distinguaient des Jacobites en ce qu'ils ponctuaient la diphthongue *ai* comme celle *au,* avec p'thâḥâ au lieu de z'qâphâ que lui donnaient ceux-ci (v. Barhébræus, I, p. 230, l. 5 et suiv.). Suivant ce grammairien, la contraction n'aurait lieu qu'avec un mot court, composé de trois lettres, comme : ܒܥܐ ܒܐ ܗܘ ; mais cette règle qui n'est pas suffisamment justifiée, n'est pas suivie en pratique. Les voyelles *è, i* formaient également une diphthongue, *ew, iw,* ܗܘ ܐܣܬܐ *ḥ'rânew,* ܗܘ ܓܠܝ *g'liw.* Dans la Massore des Karkaphiens les diphthongues qui naissaient de cette manière étaient indiquées par le signe propre à chacune des deux voyelles, v. § 53. Avec le pronom féminin *è, i* forment un groupe *èyi, iyi,* ܗܝ ܗܝ *hiyi, c'est elle;* ܗܘ ܗܘ contracté devient ܗܘ; ainsi

ܐܢܬ ܐܢܬܝ ܐܢܬܘ ܐܢܬܝܢ sont contractés de ܐ ܢ ܐܢ ܐܢܬ et ܘ, ܗ, de ܐ et ܗ, ܗܘ de ܗ ܘ et ܘ[1].

Dans la suffixation de ce pronom aux verbes ou aux noms, la faiblesse de *hé* donne lieu aussi à des formes contractes ܩܛܠܟܘܗ ܩܛܠܟܝܗ ܩܛܠܟܗ (sur l'écriture explétive de ܗ, v. § 61), ܐܚܘܗ ܩܛܠܟܗ, v. § 52. Par un affaiblissement analogue le *hé* du pronom pluriel de la même personne, qui en syriaque ne s'agglutine pas en suffixe, se change en aleph, quand il est régime . ܩܛܠܐܢ ܩܛܠܐ *il les tua (eux* ou *elles)*, ou lorsqu'il remplace le verbe substantif.

2° Dans le verbe ܐܡܪ, quand il est enclitique, ܐܡܪ ܐ *il disait*, ܐܢܟܪ ܐ *j'étais étranger*.

3° Dans le verbe ܝܗܒ *il donna*, où le *hé* se fait valoir difficilement après la semi-voyelle youdh.

4° Chez les Nestoriens, où les gutturales avaient moins de consistance que chez les Jacobites, *hé* était quiescent à la fin de la syllabe, dans les verbes ܐܬܒܥܐ ܒܥܐ (Barhébræus, I, p. 202, l. 24).

5° Dans les noms grecs où *hé* traduisait un *spiritus asper*, comme ܪܘܡܝ ῥώμη, ܦܪܣܝܐ παῤῥησία, ܣܘܢܗܕܘܣ σύνοδος (Barhébræus, l. c., p. 202, l. 22). Jacques d'Edesse dans sa lettre sur l'orthographe (éd. Martin, p. ۲۰, l. 15) voulait même qu'on supprimât ce hé explétif[2]. Les Syriens ne prononçaient pas non plus le hé de ܝܗܘܕܝ *juif*.

Quant au *é*, nous avons vu qu'il s'affaiblissait en aleph quand il était suivi d'un autre *é*, v. § 24 *a*, ou quand il était suivi immédiatement de *hé*, § 33. Dans les noms de nombre deux *é* qui se rencontrent, se contractent en un seul : ܐܪܒܥ *quatorze* (d'où le masc. ܐܪܒܥܝ) ܫܬܥܣܪ ܫܒܥܣܪ et ܫܒܥܣܪ *dix-sept*, ܬܡܢܥܣܪ

1. Chez les Nestoriens, cette écriture était étendue à d'autres cas, ainsi on trouve ܐ ܢ pour ܐ ܢ ܘ. V. Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 463.

2. Il est possible que ce hé fut vraiment prononcé autrefois et n'était pas seulement une écriture pédante qui voulait être exacte, comme on l'a cru, car Barhébræus, II, p. 25, *Comm.*, en rapportant la décision de Jacques, constate que le ܗ de ces mots est l'orthographe des anciens manuscrits. Elle est du reste usuelle en araméen en général et en néo-hébraïque.

ـعـمـنـ *dix-neuf*, de ـعـ ـمـ أـوـ et ـمـنـ. ـ est tombé dans ـمـ *maintenant* pour ـمـا, ـمـنـ *jusqu'à présent* pour ـمـنـا. Le mot ـعـ *Belus* de ـلـ est une prononciation babylonienne dans laquelle la chute du *é* s'explique naturellement.

L'élimination de *heth* est très-rare et ne se rencontre que : 1° Dans le pronom ـلـ, employé dans le sens de notre verbe *être*, ou avec le participe présent dans le sens de notre présent ـلـ ـحـنـ *nous tuons;* 2° dans le pronom ـبـ *les uns les autres*, contracté de ـبـ ـبـ *chacun*.

110. *Des liquides. a)* La nasale *noun* perd son articulation à la fin de la syllabe, dans les cas suivants :

1° Comme première radicale dans les pé-noun, il ne laisse pas d'autre trace dans l'écriture que le redoublement de la consonne suivante, nécessaire au maintien d'une voyelle aiguë, أـفـ *il fit tomber*, ـفـفـحـا *cas*, ـفـقـ *tu sortiras*, ـفـقـا *issue*, ـفـ *jaillir*, ـفـقـا *source*, ـقـ *il soufflera*, ـفـقـا *souffle* etc., des racines ـفـ ـفـ ـفـ. Lorsque la deuxième radicale est la gutturale forte ـ l'élimination du noun est possible, parce que cette gutturale peut être redoublée en syriaque, § 115, ـسـنـا أـسـ rac. ـسـ; il y a cependant des exceptions, comme : أـسـ *il déchaussa*. Les autres gutturales (riš compris) ne supportant pas le redoublement, noun demeure : أـهـ *il brilla*, v. § 208.

2° Comme deuxième ou troisième radicale, le noun disparaît et entraîne également le redoublement de la consonne qui suit; quelquefois cependant il est encore écrit dans un intérêt étymologique, mais il est marqué de la ligne occultante, § 151 : ـصـ *côté* [1], ـعـنـا *vigne*, pl. ـعـنـا, ـعـنـا *fromage*, pl. ـعـنـا, ـعـنـا *tuile* לְבֵנָה, ـنـا *femme*, أـنـ fém. أـنـ *toi*, أـنـ fém. أـنـ *vous*, ـعـنـا *une fois*, ـنـا *année*. Nous avons dit, § 100, qu'une voyelle primitivement longue ayant perdu toute valeur de quantité, n'était pas un obstacle à ce qu'une syllabe soit close : *noun* pourrait donc aussi tomber après une syllabe de cette nature, comme le cas est fréquent après un *i* : ـنـا ou ـنـا *figuier*, ـنـا *autre* (fém.) pour ـنـا, ـنـا *ville*, ـنـا *pauvre* (fém.), ـنـا

1. Le mot ـصـ pour ـلـ indique le côté du corps d'un animal ou la partie formée par les côtes, tandis que ـلـ est employé comme préposition ـلـ ـنـ *auprès de la montagne*, v. Barhébræus, I, p. 203, l. 16.

*vendue,* ܫܘܒܪܐ *barque.* Mais si le noun conserve un reste de voyelle, un š'wâ mobile qui le meuve et aspire la muette qui suit, il se maintient nécessairement ܥܘܦܐ *aile,* ܢܘܡܐ *sommeil,* ܫܘܫܢܐ *lis;* tel est notamment le cas quand il est redoublé ܓܢܢܐ *jardin,* rac. ܓܢ. Suivant Barhébræus (I, p. 203, l. 12) *noun* ne tomberait pas après *ou,* même dans une syllabe fermée, comme ܟܘܪܟܡܐ *encens,* ܐܘܡܐ [1].

3° A la fin du mot *noun* ne tombe que dans les désinences des troisièmes personnes masc. et fém. du pluriel, au prétérit des verbes, comme : ܩܛܠܘ de ܩܛܠ, ܩܛܠܢ de ܩܛܠ. Les particules ܐܢ ,ܗܢ perdent leur noun en se contractant dans ܐܠܐ *sinon* de ܐ et ܠܐ, ܡܫܘܡ *de suite* de ܡܢ et ܫܘܡ, ܥܡܘܗܝ de ܡܢ et ܗܘܝ; de même les participes au pluriel, contractés avec les pronoms personnels, comme ܩܛܠܝܢ ,ܩܛܠܝܗ pour ܩܛܠܝܢ et ܐܢܬ, ܩܛܠ et ܠܝ, v. § 183.

*b) Lâmadh* est quiescent dans le verbe ܐܬܐ *il alla* quand le zaïn, seconde radicale, n'est mû par aucune voyelle; dans ce cas il attire à lui la voyelle du lâmadh qui devient quiescent : ܐܬܐ *elle alla,* ܢܬܐ *ils iront,* ܐܬܐ *qui vont* etc., au lieu de ܐܬܐ ,ܢܬܐ ,ܐܬܐ qui ainsi prononcés signifient *elle fut utile, ils furent utiles, qui sont utiles,* comp. § 217. Il tombe aussi dans ܕܡ *de peur que* pour ܕܡܐ, ܐܬܐ ,ܢܬܐ de ܣܠܩ *monter,* § 217, comp. ܐܬܐ *être assis* et جلس.

*c)* riš est éliminé dans ܟܠܝܬ *reins* (comp. judéo-araméen חרצא hébreu חלצים), où il présente d'autant plus de faiblesse qu'il vient de lâmadh; dans ܪܗܛ *cours* (impér. de ܪܗܛ), où il est précédé d'une gutturale, v. § 41; dans ܒܪܬ état construit de ܒܪܬܐ *fille,* où il vient de noun, § 35*a*; dans ces deux derniers exemples, il était d'autant plus entraîné à sa perte qu'il était suivi d'une muette quiescente. En tête ou à la fin du mot, il se maintient d'une manière constante [2].

1. Ce mot est sans doute pris dans le sens d'*intelligence* pour ܐܬܪܐ, car s'il signifiait *tristesse* de la racine ܐܒܠ le *noun* redoublé entraînerait l'aspiration du taw. Quant au mot ܐܦܝܪܘܢ Barhébræus explique à tort le maintien du noun, parce que ce mot est le grec ἀβαντώς (II, p. 38, l. 22); c'est le grec qui est emprunté de l'araméen.

2. Bar'ali (éd. Hoffmann, n° 2519) donne la forme apocopée ܐܡܪ pour ܐܡܪ *pour dire,* mais cette aphérèse si fréquente dans ce verbe

*d)* Mim a disparu dans certains noms formés d'un participe pa'el, comme : ܡܰܫܡܶܫܢܳܐ *président*, comp. ܡܫܰܡܫ *qui introduit la cause de qq.*, ܡܫܰܡܫܬܳܐ *accoucheuse* pour ܡܰܣܡܶܣܬܳܐ [1], ܡܰܥܩܰܪܢܳܐ *présomptueux* d'un participe ܡܰܥܩܰܪ.

*e)* La chute d'une liquide devient de règle dans les noms formés du redoublement de racines géminées, tels que : ܩܰܪܩܰܦܬܳܐ *crâne* גֻּלְגֹּלֶת, ܓܰܠܓܠܳܐ *roue* גַּלְגַּל, ܓܪܓܪܬܳܐ *gosier* גַּרְגְּרוֹת, ܓܪܪܬܳܐ *rumination* גֵּרָה, ܩܨܨ ou ܩܨܨܬܳܐ *confusion* de ܩܰܨܨ, ܣܡܡܢܳܐ *gâteau* rac. ܣܡ, ܩܢܛܪܳܐ *talent*, ܩܢܛܪܬܳܐ *gâteau de miel* rac. ܩܛ, ܨܠܨܠ *cymbale* צֶלְצְלִים, ܡܙܒܠܳܐ *fumier* גָּלָל, ܫܫܠܬܳܐ *chaîne* سِلْسِلَة [2]. Une gutturale suit la même forme ܫܗܫܘܬܳܐ *désir* de ܫܗܐ, ܐܪܥܝܬܳܐ pour ܐܪܥܝܕܬܳܐ *tremblement*.

*f)* La chute d'une labiale est également de règle dans ces formes, v. § 25, ܟܘܟܒܳܐ *étoile*, ܪܒܪܒܳܐ *grand*, ܫܘܫܒܝܢܳܐ *garçon d'honneur, camarade*, § 87 [3], ܫܘܫܡܳܐ *sésame* سِمْسِم, ܫܘܫܦܢܳܐ *fourmi* سُمْسُم, ܫܘܫܦܳܐ *manteau, voile de femme* rac. ܫܦ ܪܦ ܦܪ ܟܦ (comp. hébreu טוֹטָפוֹת rab. לוֹלָב de לבלב).

*g)* Les muettes qui sont les consonnes fortes par excellence ne se laissent pas évincer; cependant dâlath n'a pas en araméen la même consistance que les autres dentales (comp. néo-

dans l'araméen des talmuds, appartient plutôt à un dialecte araméen vulgaire qu'au syriaque.

L'aphérèse de riš en tête du mot est admissible en sémitique, si l'on compare ܡܰܫܡܫ *soir* avec مسى, פת *briser*, פַּתָּה *morceau de pain* avec رفت, רַפְתָּא, ܪܦܬܳܐ *sauter* avec رقز (ou نقز); dans شرب *boire* comparé avec l'hébreu סבא, le ris appartient à une formation secondaire, § 117, comp. צבע *humecter*, שבע *rassasier*.

1. La forme pa'el du verbe ܫܡ ne se rencontre pas, il est vrai en araméen, mais elle est encore très-usuelle en hébreu; à la forme ܡܰܫܡܶܫܬܳܐ correspond le nom hébreu d'Eve חַוָּה, *celle qui donne la vie*, v. *Gen.* 3 à 20. L'hébreu laisse aussi parfois tomber la préformante mim au participe pa'el ou pou'al. v. Ewald, *Lehrb. der hebr. Spr.*, § 169*d* et Gesenius, *Thesaur.* sous le mot שמם.

2. On pourrait multiplier ces exemples; ܫܩܠܛܳܐ *lis* est une forme redoublée de ܫܠܛܳܐ que quelques auteurs admettaient dans le psaume 90. 5, mais que Bar-ṣalibi rejette, v. Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens*, p. 157.

3. Ce mot est formé שַׁבְשֶׁבֶת *rameau : celui qui porte les rameaux devant le fiancé.*

syriaque ܫ pour ܫܡ, ܩܡܐ pour ܩܕܡܐ); en syriaque, la disparition de dâlath se constate dans le pronom ܗܢܐ *celui-ci*, § 173, 3° et 175, et dans ܐܣܐ *myrte*, hébreu הֲדַס, arabe هدس ou آس. Il est quiescent dans ܚܕܬ ḥathâ *nouveau*.

## Chapitre XX.

*De l'assimilation des consonnes.*

111. Une consonne s'assimile avec la consonne qui suit, lorsqu'étant de même organe qu'elle, elle n'en est tenue séparée par aucune voyelle; on dit alors qu'elle est occultée ou cachée dans la consonne suivante ܐܡܡ ou ܐܡܡ. En principe cependant, les cas d'assimilation étaient assez restreints, tels étaient ܥܕܬ *église* pron. *'ittâ*, ܫܢܐ *neuves*, v. § 279. Il suffisait que la première consonne fut prononcée avec un š'wâ mobile pour que l'assimilation n'eût pas lieu, lorsque, par exemple, elle était redoublée, comme dans ܡܦܦܐ ܡܛܛܐ, ou en dehors du redoublement, dans ܫܟܟܐ de ܫܟܟ et dans quelques pluriels qui primitivement avaient la voyelle *a* entre les deux consonnes, comme ܐܣܛܢ ܫܛܛܐ ܟܣܣܐ, v. § 261.

Cependant cette demi-voyelle fut négligée dans la prononciation des Occidentaux qui ne faisaient plus sentir le redoublement d'une consonne et ils assimilèrent les deux consonnes en une seule articulation, qui était quelquefois plus dure que celle de la consonne simple, v. § 22*c*; ils marquaient donc la première d'un trait inférieur ou linea occultans, v. § 151.

L'assimilation n'allait pas non plus de soi, quand les consonnes étaient deux muettes dont l'une était aspirée et l'autre dure; dans les mots ܐܬܬܒܪ ܐܬܬܡܨ ܐܬܬܝܒ ܐܬܬܨܒܐ, quelques grammairiens voulaient qu'on prononçât *èthtabbar, èthd'ni, èthṭayyab, m'ṣidhtâ*, mais le plus grand nombre, d'accord avec les manuscrits ponctués, admettent la prononciation *èttabbar, èdd'ni, èṭṭayyab*, comme un point indiscutable [1]. Mais l'assimilation n'avait

1. V. Barhébræus, I, p. 198, l. 4, p. 221, l. 5; II, p. 38 et 39; Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 356 et suiv.; Ewald, *Abhandlungen zur orient. und bibl. Literatur*, p. 87 et 88. J. B. Bernstein dans son petit lexique syriaque, suivant Amira et Ferrarius, a ponctué chaque consonne sans admettre l'assimilation, mais il reconnaît dans la préface de

pas lieu lorsque la première était dure et la seconde aspirée, comme ܐܬ̣ܬ̣ pron. *att'thâ*, ou selon les Jacobites *atthâ* (Barhébræus, p. 213, l. 3); une prononciation *attâ* (v. Ewald, *Abhandl.*, p. 88) doit donc être considérée comme vulgaire, au même titre que les formes ܕܐܡܪ ܕܐܡܪܬ ܕܐܡܪܬ̣ ܕܐܡܪ signalées par M. Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 212, pour ܕܐܡܪ ܕܐܡܪܬ ܕܐܡܪܬ̣ ܕܐܡܪ.

Dans le parler vulgaire, en effet, les liaisons euphoniques se forment facilement et sans entraves; et l'accueil plus ou moins libéral qu'elles trouvent chez les grammairiens syriaques, explique les divergences qui existent entre eux sur la manière de traiter ce sujet. Nul doute aussi que, comme le pense M. l'Abbé Martin (*Syriens orientaux et occidentaux*, p. 358), l'arabe n'ait exercé une influence prépondérante sur le syriaque et ne soit cause de ces liaisons entre les mots, qui au siècle de Barhébræus étaient déjà très-multiples. Suivant cet auteur (I, p. 198), ܐܠ ܒܝܬ ܡܠܟܐ se prononçait *aṭṭaliâ d'ṣiṭṭabhiâ*, ܦܠܛܘܪܐ ܕܥܠ ܫܘܪܒܐ, *pâlèṭṭaurâ ḥâbhèṭṭalgâ*; le ḥeth absorbait le hé ou le *'é* qui le suivait en tête du mot voisin, ou le précédait à la fin du mot qui le devançait, ܫܦܝܪ ܚܒܪܟ, I Sam. 25. 37, pron. *naphṣèḥḥamrèḥ*, ܢܦܨ ܚܒܪܟ, *p'raḥḥourbhâ*. Un noun final était absorbé par la première lettre du mot suivant, quand cette lettre était l'une des consonnes suivantes : ܐ ܒ ܓ ܗ ܘ ܙ ܚ ܛ ܝ ܟ ܠ ܡ ܢ ܣ ܥ ܦ ܨ ܩ ܪ ܫ ܬ[1]; les sept autres consonnes ܀ ܕ ܗ ܙ ܚ ܛ ܥ ne s'assimilaient pas le noun final du mot précédent. Les liaisons dans les exemples que nous venons de citer étaient propres aux Jacobites; les grammairiens orientaux ne les connaissaient pas, ou du moins ne les avaient pas sanctionnées[2]. Cependant ils confondaient dans la prononciation deux con-

son édition de l'évangile de Saint-Jean, p. XXIII, que l'opinion de ces auteurs est isolée. Les Massorètes karkaphiens mettaient dans ce cas un seul point entre les deux consonnes ܐܢܢ̣ܨ, v. Bernstein l. c. et Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens*, p. 204, comp. § 131 ci-après. Ce qui est dit ci-dessus s'applique également aux formes ܐܢܢ̣ܨܒ ܐܢܢ̣ܨܒ, v. p. 99, note 1.

1. Le dâlath n'est pas mentionné, mais par une omission du copiste, car l'exemple cité s'y rapporte et non au gâmal, dont l'exemple a été omis également (v. p. 198, l. 22).

2. V. Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 357.

sonnes semblables qui se rencontraient à la fin d'un mot et au commencement du mot suivant, comme ܠܡܐ ـ ܕܥܒܕ ـ ܒܬܠ ܥܒܕܬ, v. § 154; dans ce membre de phrase, les deux traits qui unissent entre eux les mots ܕܥܒܕ ܡܐ et ܒܬܠ servent, comme le fait observer la Massore nestorienne, à noter l'assimilation des deux *'é* et des deux mim [1].

Dans le mot composé ܐܘܦܣܐ *intendant* de ܐܘܨܒ les deux beth se sont confondus en un seul (Barhébræus, I, p. 199, l. 2), ܥܘܩܐ *oppression,* ܙܘܓܐ *fumier* viennent, par assimilation de qoph dans le taw du féminin, des racines ܙܓ ܥܩ, comp. hébr. צָאָה.

## Chapitre XXI.

*Du redoublement et de la dissimilation des consonnes.*

112. Dans les racines géminées les deux radicales semblables se confondent en principe en un seul son prolongé, lorsqu'aucune voyelle ne les sépare, ou que la voyelle faible qui appartient à la première peut reculer sur la consonne précédente, comme ܐܶܫ ، ܐܳܫ ܐ pour ܐܶܫ ، ܐܳܫ ܐ. Si la deuxième est redoublée, la contraction n'est plus possible, ܐܬܚܫܫ *elle s'est excusée,* ܡܬܚܫܫܝܢ *qui parlent.* Nous avons vu sous le chapitre précédent que quelques noms conservent encore l'écriture distincte des deux consonnes séparées par un simple š'wâ, alors même que la première n'est pas redoublée; à la forme èthp'el des verbes, les deux radicales se maintiennent aussi ܐܬܦܣܩ ܐܬܦܣܩ et sont écrites même à l'impératif où la prononciation ne les distingue plus ܐܬܦܣܩ.

1. Abbé Martin, l. c. p. 394, Wright, *Catalog. of the syriac manusc.*, p. 104*a*, Elias de Tirhan, p. 58. Les assimilations et les liaisons euphoniques ne sont étrangères à aucune langue sémitique; on sait avec quelle précision elles sont indiquées dans le Coran par le teš̃did; les Massorètes hébreux en tinrent également compte (Ewald, *Lehrb.*, § 89); en éthiopien elles sont très-multiples. Cependant les différences si notables qui distinguent non seulement chaque langue mais les dialectes d'une même langue autorisent à voir dans ces phénomènes des altérations phonétiques qui se développèrent à un âge relativement moderne du sémitisme, mais qui étaient étrangères au vieux fonds commun. Le néo-syriaque de l'Anti-Liban offre un exemple frappant du progrès de ces altérations. V. *Journal Asiatique,* année 1879, 1^er^ sem., p. 467.

Au point de vue de la syllabe, une consonne redoublée a en principe les mêmes effets que si elle formait deux articulations: elle clôt d'une part la syllabe dont elle suit la voyelle et est d'autre part à la tête de la syllabe suivante, de sorte que ﬠ֫ équivaut à *gèz-zå*. Une première conséquence de ce principe est qu'une voyelle aiguë demeure devant une lettre redoublée.

113. Un phénomène propre à l'araméen [1] est le redoublement de la première consonne des racines géminées, lorsqu'elle est précédée d'une préformante, dont la voyelle aiguë cherche de cette manière à se maintenir, § 95 : ﬠ֫ ﬠ֫ ﬠ֫ ﬠ֫ pron. *akkès, nèbboz, maḥḥè* (Barhébræus, I, 239. 11), *maḥḥèbh* des racines ﬠ ﬠ ﬠ. Le redoublement de la deuxième radicale cesse dans les exemples que nous venons de citer, parcequ'à la fin du mot il n'est guère sensible; mais il se maintient avec une telle fermeté sur la première radicale qu'il disparaît de la seconde, alors même qu'il aurait pu se faire entendre sur celle-ci : ﬠ֫ *entrée,* ﬠ֫ *ils pilleront,* ﬠ֫ etc. se prononcent en conséquence *ma'altå, nèbb'zon, makk'sånå,* v. §§ 129 et 157 [2].

114. Une autre espèce de redoublement est celui qui vient du renforcement d'une forme, comme ﬠ֫ *qaddèš,* ﬠ֫ *ṣayyådhå,* ﬠ֫ *yaddou'å.* L'étude des formes nous apprendra dans quels cas ce redoublement a lieu.

On doit donc distinguer trois causes particulières de redoublement. La première est l'euphonie qui assimile et confond en une articulation prolongée deux consonnes semblables ou de même organe; nous renvoyons à cet égard aux distinctions établies sous le chapitre précédent et le § 112 de ce chapitre-ci. Ce redoublement est le *redoublement euphonique.*

La seconde cause est le renforcement d'une forme simple, dont nous venons de parler. Ce redoublement est le *redoublement formatif* ou *organique.*

Enfin la troisième cause est le maintien d'une voyelle faible dans une syllabe ouverte qui de cette manière devient fermée,

1. En hébreu, il est l'exception, v. Ewald, *Lehrb.,* § 112 *e*; pour l'araméen biblique, v. Luzzatto, *Elementi,* § 101; comp. aussi § 157 ci-après.

2. En hébreu, on pourrait de cette manière rattacher à la racine סבך מַסֹּכֶת *fil* et מַסֵּכָה *couverture* et expliquer le qâmèṣ immuable de מָסָךְ מָעוֹז etc., comme une provenance du redoublement virtuel de la deuxième consonne.

si cette voyelle est nécessaire à la distinction des formes. Nous en avons déjà vu une application sous le § 113. Ce redoublement a lieu : 1° Par suite de la chute d'une consonne faible, comme ܐܲܦ̈ܠ ܬܒ̈ ܒܲܨ̈ ܫܲܐ̈ *appèl, nèdda', ṭèbbâ, sèbbèth* rac. ܫܐ̈ ܒܨ̈ ܬܒ̈ ܫܐ̈, v. §§ 106, II, 107*b*, 110*a*; 2° quand un suffixe objectif s'ajoute à un radical verbal, dans des cas tels que ܐܲܡ̈ܡ̈ܠ[1] ou ܐܲܡ̈ܒ̈ܠ *elle m'a montré;* 3° dans les mots composés, comme ܒ̈ܠ ܒ̈ܨ̈ ܒ̈ܥ̈ ܒ̈ܗ̈; 4° après un préfixe dans les racines géminées, § 113, et après la préformante ܐ du futur dans les autres racines, quand elle est dans une syllabe ouverte, comme ܐ̈ܕ̈ *je jugerai,* ܐ̈ܙ̈ *je conduirai,* pron. *èddoun, èddabbar*[2].

On peut appeler ce redoublement *corroboratif*.

Dans cette espèce rentre aussi le redoublement de la liquide lâmadh qui résiste à l'amollissement, comp. § 22 *c* : ܥ̈ܪ̈ܛ̈ *nu,* ܥ̈ܪ̈ܦ̈ *nuage* (comp. hébreu כַּרְמֶלוֹ בַּרְזֶלִי).

115. Le redoublement pouvait affecter toute consonne, les gutturales exceptées; cependant parmi ces dernières ḥeth avait assez de consistance pour être redoublé, on prononçait donc ܡ̈ܚ̈ *maḥḥé;* aleph, hé et *'é* étaient trop faibles pour avoir cette faculté, et une liquide se maintenait devant elles comme nous l'avons vu § 110*a*. Riš dur pouvait être redoublé, mais riš aspiré n'en était pas capable, v. § 22*b*; le riš dur ne se trouvait en syriaque que dans les trois formes suivantes du verbe ܫ̈ܪ̈ *il commença :* ܫ̈ܪ̈ ܠ̈ܫ̈ܪ̈ ܫ̈ܫ̈ܪ̈[3].

116. Le redoublement (ܫ̈ܡ̈ܝ̈) cessa de bonne heure de se faire entendre chez les Jacobites, tandis qu'il resta en vigueur chez les Nestoriens même jusqu'à nos jours[4]. Malgré cette disparition dans le dialecte occidental, les effets grammaticaux qu'il avait produits n'en subsistèrent pas moins. On ne peut méconnaître dans ce fait l'influence des altérations euphoniques qui tendent à adoucir par une prononciation aisée les articulations dures ; nous avons eu souvent occasion d'en constater

1. Comp. hébr. כְּתָבֵהוּ; les deux prononciations paraissent possibles.

2. V. Barhébræus, I, p. 222, l. 16, p. 225, l. 16; II, p. 61, v. 643; et J. H. Bernstein, *Das heilige Evangelium des Johannes,* p. XVI, comp. ci-après § 157.

3. V. Barhébræus, I, p. 132, l. 6 et suiv., p. 229, l. 11 et 19.

4. V. Nœldeke, *Gramm. der neusyr. Spr.,* p. 26 et 27; Assemani, *Bibl. orient.,* III, 2e partie, CCCLXXIX; Amira, *Gramm. praelud.*

les effets sous les chapitres IV et VI, nous verrons sous le chapitre suivant, §§ 126, 129, 135, que les muettes sont aussi quelquefois aspirées, en dehors de la règle. Il n'est guère possible de remonter jusqu'à l'origine de ces défaillances d'une langue; à défaut de tradition, le souvenir s'en efface graduellement et les grammairiens indigènes n'en ont plus conscience[1]. On en voit encore des traces dans des mots très-anciens, comme ܦܘܓܐ *moineau,* état abs. ܦܓܐ, hébreu צִפּוֹר.

Il va de soi que les Jacobites ne possédaient pas de signe du redoublement, mais on est en droit de s'étonner que les Nestoriens n'en aient pas introduit un dans leur Massore, correspondant au *dageš forte* hébreu et au *tešdid* arabe. L'éthiopien ne note pas, il est vrai, le redoublement quoiqu'il le fasse entendre (Dillmann, § 54), mais ce fait s'explique par l'absence d'une Massore éthiopienne.

117. Parallèle au redoublement est le renforcement de la syllabe, au moyen d'une liquide. Dans quelques dialectes araméens, la nasale noun sert souvent dans ce cas, mais en syriaque elle est trop faible pour se maintenir à la fin de la syllabe, § 110*a*; on n'en trouve pas d'autres traces que dans ܒܨܐ, où l'écriture l'a maintenue pour distinguer ce mot de ܒܨܐ, et dans quelques mots où la nasale s'est consolidée en une articulation plus forte, ܨ ou ܩ, comme ܐܣܬܩ *il confirma* de ܐܣܬ, ܨܚܝܬܐ *honte* de ܨܚܐ, ܐܬܩܢ *il changea* de ܐܬܢ, comp. § 22*d*. Riš se maintient mieux, on le rencontre surtout dans des racines commençant par *ʾé,* comme ܐܬܪ ܐܬܪܥ ܐܬܪܨ ܐܬܪܟ ܐܬܪܫ, moins souvent après une autre consonne : ܐܬܪܥܨ *se contracter* de ܥܨ (comp. קלט), ܐܬܪܫ *propager* סער, ܐܬܪܥܫ *douter* de ܥܫ *différencier.* A ces formes correspond presque toujours un paʿel régulier avec un sens un peu différent : ܦܥܨ ܦܫ ܦܫ ܦܟ.

Le renforcement de la syllabe se manifeste donc de trois manières différentes : *redoublement d'une consonne, insertion d'un noun ou insertion d'un riš après la première radicale.* La faiblesse du noun ou du riš à la fin de la syllabe explique

1. Aux yeux de Barhébræus, le redoublement que font sentir les Orientaux n'est qu'une mauvaise prononciation occasionnée par la confusion des voyelles longues et brèves, v. ci-dessus § 79 et les passages cités, surtout le commentaire, II, p. 6.

comment le redoublement l'emporta, devint la forme régulière et évinça, à quelques exceptions près, les liquides. Mais le sentiment que ces différentes formes se correspondaient n'en subsista pas moins et il arriva parfois que l'insertion d'une liquide apparut à la place du redoublement. En syriaque le riš seul est possible comme lettre de dissimilation; on le rencontre surtout après la palatale qoph, soit dans les racines faibles redoublées, v. § 110*e*, comme ܩܪܩܦܬܐ *crâne*, comp. la racine ܩܦ ou ܩܚ, ܩܪܩܥ *sol*, ar. قاع, soit dans les racines fortes, comme ܩܪܩܨܝܬܐ *forgeron* de ܩܨ *chauffer*, ܩܪܩܨܝܦܬܐ *ortie*, rac. ܩܨܒ قضب [1].

118. Le mouillement du lâmadh, § 22*c*, explique la dissimilation de cette consonne au moyen de la gutturale hé, dans ܦܠܚ [2] *dissiper*, ar. فلذ, éth. *falaṭa*, et dans ܐܠܚ *diminuer, avilir* (pour ܐܠܐ contr. de ܐܠܝ, néo-hébr. זלזל).

1. Mais le riš est radical dans ܦܪܣܬܐ *plante des pieds*, Ezech. 43, 7, Chrestom. Michaelis, p. 79, de la racine ܦܣ; il est tombé dans la forme plus commune ܦܣܬܐ, ainsi que dans ܕܡܣܩ *Damas*, pour ܕܪܡܣܩ plus fréquent, comp. ἀτροπατηνή de ⁀ⲁⲧⲣⲟⲡⲁⲧⲏⲛⲏ.

Sur la prédilection du syriaque pour le riš, v. § 22*b* et 35*a*. En néo-syriaque les formes avec noun sont également rares, celles avec riš plus fréquentes, Nœldeke, *Neusyr. Gramm.*, p. 190 et 191; l'hébreu ignore presque ces formes (Ewald, *Lehrb.*, p. 170 et 278, comp. חֲנֵר avec עֵוֶר, § 37*b* ci-dessus), mais d'autres dialectes araméens avaient un goût prononcé pour la dissimilation d'une consonne redoublée au moyen de noun, comme il ressort de l'araméen biblique (comp. הַנְעֵל אֶנְדַע, syr. ܐܢܥܠ ܐܢܕܥ, dans אִנְבָּהּ *son fruit*, syr. ܐܨܐ le noun peut être radical, si on compare ce mot avec עֲנָב), et du mandéen, qui connaît aussi la dissimilation au moyen du riš (v. Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 55 et 75). L'éthiopien se rapproche beaucoup de ce dialecte araméen (Dillmann, §§ 58 et 72, Eduard König, *Neue Studien*, p. 102 à 103).

En arabe les mots avec noun ne sont pas rares, qui en hébreu et en syriaque ont le redoublement; mais comme ces mots sont archaïques, nous pensons qu'ils présentent la forme primitive (noun radical ou formatif), d'autant plus qu'en éthiopien ce noun apparaît également, comp. جُنْد ⁀ⲅⲛⲧ *troupe*, عِنْز ⁀ⲁⲅⲛⲍ *chèvre*, عَنْبَس à côté de عَبّاس *lion*, سُنْبُل à côté de سَبَل *épi*, خَنْزِير *porc*, قُنْفُذ *hérisson*, خَرْنُوب pour خَنْرُوب *caroubier* etc. Il existe également en arabe un grand nombre de racines quadrilittères formées de racines trilittères, au moyen d'un riš inséré après la première lettre.

2. Dans l'arabe فَلْهَد *jeune homme gras* ou contr. افْلُود, le *lam* est permutation du *ra* de فَرْهَد qui a le même sens et est une forme étendue de la racine فهد.

## Chapitre XXII.

*Du roukkâkh et du qouššâi.*

119. En syriaque, comme en hébreu, les trois muettes sonores ب ج د et les trois sourdes ف ك ت, réunies dans le mot mnémotechnique بجدكفت s'aspirent quand elles sont précédées d'une voyelle. Elles conservent leur prononciation dure originelle dans le cas contraire, c'est-à-dire lorsqu'elles suivent une syllabe fermée par une consonne. Au commencement du mot, elles restent dures, si le mot précédent est terminé par une consonne ou est en pause. Cette règle était trop peu compliquée pour qu'il fût besoin d'indiquer par des signes particuliers les cas d'aspiration et de non-aspiration; cependant la difficulté, souvent grande, de reconnaître une syllabe fermée d'une syllabe mi-close, la marche progressive de l'aspiration franchissant les limites dans lesquelles elle devait se mouvoir, rendirent cette distinction nécessaire.

Jacques d'Edesse fut le premier qui porta son attention sur ce sujet : la prononciation dure étant devenue l'exception, il marqua d'un point inférieur les muettes بجدكفت non aspirées, celles aspirées se distinguant par l'absence de point : il créa en outre un type spécial pour le pé représentant le pi grec [1]. Il est probable, comme le suppose M. l'Abbé Martin [2], que ce point ne fut appliqué par Jacques qu'aux exemples de sa grammaire ou traité sur l'orthographe ܐܲܒ݂ܓ݂ܲܕ݂ ܗܲܘ݂ܙ݂ܲܚ݂ ; nous avons vu § 72 que ces types-voyelles n'avaient également servi que dans ce cas. D'un usage aussi restreint, ce point était insuffisant et il devenait utile de distinguer les cas d'aspiration. Telle fut sans doute la cause d'une autre tentative, celle de couper d'un petit trait la partie supérieure ou la partie inférieure de la consonne, selon qu'elle était dure ou aspirée [3]. Mais cette tentative demeura stérile; on en revint au point

1. V. Barhébræus, I, p. 194, l. 23 et 24, Abbé Martin, *Jacques d'Edesse et les voyelles syriennes* dans le *Journal Asiatique* 1869, I, p. 477 et suiv., et *La Massore chez les Syriens*, même journal 1875, I, p. 196 et suiv. Comp. ci-dessus § 25 *a*.

2. *La Massore chez les Syriens*, p. 199.

3. *La Massore chez les Syriens*, p. 199.

que l'abondance des points diacritiques déjà adoptés avait pu faire écarter un moment, et on évita la confusion qu'aurait engendrée cette nouvelle extension du point, en le marquant avec de l'encre rouge; en outre il est gros, souvent adhérent à la lettre. Au-dessus de la lettre, il indique la prononciation dure et il est appelé *qouššâi* ܩܘܫܝܐ *induration*, au-dessous, la prononciation aspirée, et il est appelé *roukkâkh* ܪܘܟܝܟ *amollissement*. Dans ses débuts ce système ne fut appliqué qu'aux cas d'exception; la règle était, suivant les grammairiens, que les six lettres en question étaient dures au commencement et aspirées au milieu des mots, les cas qui sortaient de cette règle étaient indiqués par le roukkâkh ou le qouššâi [1]. Plus tard, vers le X^e^ siècle, quand le roukkâkh et le qouššâi sont marqués, ils le sont sans distinction de cas réguliers ou de cas exceptionnels.

Le pé suivait une voie à part : dur, il avait le point dans le ventre ܦ, le point en bas ܦ marquant la prononciation aspirée et le point en haut ܦ la prononciation propre au pi grec, v. § 25 *c*. Le gâmal, au contraire, suivait l'analogie : le point en haut était le qouššâi, le point en bas le roukkâkh, le point au milieu indiquait la prononciation du gamma grec [2]. Ces distinctions ne se rencontrent cependant que dans les travaux des Massorètes, les textes ordinaires même soignés ne séparent pas le pi grec ni le gamma grec du pé et du gâmal durs syriaques.

Telle est la voie suivie par les Occidentaux : les Orientaux, chez lesquels l'absence de manuscrits anciens ne permet pas de remonter aux débuts de leur Massore, adoptèrent un système peu différent. Le roukkâkh et le qouššâi sont indiqués par un point inférieur et un point supérieur, mais le pi grec est noté par deux points supérieurs et se distingue de cette manière du pé dur syriaque, qui n'a qu'un point, v. § 25 *c*; quant au gâmal équivalent du gamma grec, il n'avait pas de signe particulier chez eux, il était marqué du point supérieur du gâmal syriaque dur. Les Nestoriens se distinguaient surtout des Ja-

1. *La Massore chez les Syriens*, p. 200.

2. V. ci-dessus §§ 21 *b* et 25 *c*; le point du pi grec et du gamma grec, considéré comme point intermédiaire, était appelé m'phagg'dhânâ ܡܦܓܕܢܐ, comp. § 67.

cobites, en ce que les points dont ils se servaient pour cet usage, étaient noirs très-ténus et séparés de la consonne [1].

120. Les points du qouššâi et du roukkâkh ne sont que rarement notés dans les manuscrits. C'est une lacune regrettable; car, si la recherche d'une prononciation exacte paraît minutieuse, quand il s'agit d'une langue morte, elle devient de premier ordre, lorsque seule elle conduit à la connaissance de formes différentes, que des altérations phonétiques ont confondues. A ce point de vue les travaux des grammairiens syriaques sont d'un grand secours; c'est à leur aide que nous allons établir les principales règles du qouššâi et du roukkâkh [2].

121. *Au commencement du mot* les muettes ܒ ܓ ܕ ܦ ܬ sont aspirées, lorsque le mot précédent est terminé par une voyelle et n'est pas suivi de la pause; au cas contraire elles restent dures : ܥܒܕ ܥܒܕ, avec qouššâi des deux beth, ܒܬ ܒܬ, avec qouššâi du pé et roukkâkh du beth.

Une diphthongue a la valeur d'une syllabe fermée, la muette qui suit est donc dure : ܥܒܕ ܥܒܕ ‘*abdau d'malkâ*, ܐܒܘ ܐܒܘ *abouï d'malkâ*, ܩܪܝ ܩܪܝ *q'râï k'thâbhâ;* il en est de même après les diphthongues *ïu*, *iu* dans ܬܬܦ ܬܬܦ, § 53 [3].

1. Barhébræus, I, p. 242, l. 17; Abbé Martin, *Jacques d'Edesse et les voyelles syriennes*, p. 477, corrigez en ce sens *La Massore chez les Syriens*, p. 205.

Le syro-palestinien distinguait aussi la prononciation dure de la prononciation aspirée de ces muettes; mais dans le manuscrit XIX du Vatican, le point du roukkakh est seul indiqué par un point supérieur, d'une manière constante sur le taw, souvent sur le kaph, une fois sur le gâmal; le pé renversé qui indique le pi gree est souvent marqué de deux points, v. Nœldeke, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XVI, p. 453.

2. Les points du qouššai et du roukkakh sont marqués d'une manière constante dans un manuscrit du Vatican, contenant la version héracléenne des évangiles, dont Bernstein a publié, muni de ces points, l'évangile de saint Jean, *Das heilige Evangelium des Johannes, syrisch*, par Georg Heinrich Bernstein, Leipzig 1853.

3. V. Bernstein, *Das heilige Evangelium des Johannes,* p. XIII; ce savant pense que la non-aspiration de la muette après ܬ dans ܐܒܘ est due à la consonne ܐ du suffixe; mais ce ܐ est quiescent et toujours marqué de la ligne occultante.

Le hé des suffixes ـهْ ـهِ ـهُ étant articulé et non pas quiescent, la muette qui suit est dure.

Après un suffixe de la troisième personne la prononciation dure a donc toujours lieu.

122. *Dans le corps du mot* une muette صِحْفَة s'aspire sous l'influence d'une voyelle ou d'une demi-voyelle (š'wå mobile) qui précède; elle est donc dure après une syllabe fermée, aspirée après une syllabe ouverte ou mi-close, § 100. Elle est encore aspirée à la fin de la syllabe ou quand elle est précédée d'une autre consonne qui, à défaut de voyelle propre, s'articule avec un š'wå mobile, ainsi : نِجْهُوب *nèkhtoubh*, غِبْضَا *kåthbå*, غِبْصَا *k'thåbhå*.

123. Une syllabe mi-close se distingue de cette manière d'une syllabe fermée. Voici les règles qu'on peut établir à ce sujet :

*a)* Dans les conjugaisons des verbes une voyelle faible tombe et disparaît totalement; par sa chute il se forme une syllabe fermée : ثِبْضَ *kèthbath*, ثِبْصَ *kathbèh*, de ثِبَ.

*b)* Cependant la voyelle *a* se survit dans un š'wå mobile qui aspire la muette suivante à l'impératif ethpa'al des verbes, tandis que le *è* de l'ethp'el disparaît sans laisser de trace, ainsi اِتْحَشَّبْ *èthḥaš'bh* est l'impératif de اِتْحَشَّبَ et signifie *médite*, tandis que اِتْحَشَبْ *èthḥašb* est celui de اِتْحَسَبَ et veut dire *sois compté* [1].

*c)* Le ـَ de la désinence de la troisième personne fém. ثِبْصَهْ était aspiré devant un suffixe; on prononçait donc ثِبْصَهْ حَصِيبَهْ مَنْفَسِحَهْ, avec roukkåkh du taw, quand il s'agissait de la troisième personne fém. et avec qouššåi, quand c'était celui de la deuxième ou de la première [2].

*d)* Mais cette distinction entre *à* et les autres voyelles faibles *é, ou*, était surtout sensible dans les formes nominales, où la chute de *à* donne lieu à une syllabe mi-close, celle de *è, où*, à une

1. V. Barhébræus, p. 153, l. 14 et suiv., p. 227, l. 21 et suiv. et ci-après, § 149. Cette distinction n'avait pas lieu chez les Nestoriens qui prononçaient l'impératif ethpa'al comme le prétérit, n'ayant pas cessé de faire entendre le redoublement de la deuxième radicale.

2. V. Barhébræus, II, p. 62, dern. ligne du commentaire, et I, p. 75. 6. 24, 76. 1. 25, 102. 3 et 15, 123. 5, 131. 12 et 19, 138. 24.

syllabe fermée, ainsi : ܒܪܕܐ *grêle*, ܣܥܪܐ *lèpre*, ܕܗܒܐ *or*, ܚܠܒܐ *lait*, ܟܕܒܐ *mensonge*, ܛܠܦܐ *aile*, ܓܪܓܪܬܐ *gosier*, ܚܘܪܒܬܐ *outarde*, ܥܘܪܒܐ[1] *corbeau*, comp. غُرَاب خَرَبٌ حَنَكٌ كَنَفٌ كَذَبٌ حَلَبٌ ذَهَبٌ جَرَبٌ بَرَدٌ. La prononciation dure indique une autre forme : ܟܬܒܐ *écrivant*, ܝܠܕܐ *enfantant*, ܙܟܝܐ *chaste*, ܕܟܝܐ *pur*, de ܙܟܐ ,ܕܟܐ ,ܟܬܒ ,ܝܠܕ, ܟܬܦܐ *épaule*, ar. كَتِفٌ[2], ܢܩܒܬܐ *femelle*, hébreu נְקֵבָה etc.

De cette manière les formes فَعَل se distinguent des formes فَعِل ou فَعْل, ainsi ܣܥܪܐ *lèpre*, ܚܘܪܒܬܐ *outarde*, mais ܐܣܝܪܐ *lépreux* de ܐܣܪ, ܡܕܒܪܬܐ *désert*, hébreu חָרְבָּה, Barhébr. I, 212. 22 et 23.

*e)* Au pluriel des noms de la forme فَعْل, on trouve trace de l'*à* qui affectait la deuxième radicale[3]. Voici les mots où cette voyelle influait encore sur la muette suivante : ܐܡܘܬܐ *races*, ܡܕܒܪܬܐ *solitudes*, ܓܙܠܐ *larcins* des sing. ܐܡܐ ,ܡܕܒܪ ,ܓܙܠ, et chez les Nestoriens seulement ܥܣܒܐ *herbes*, ܦܠܓܐ *moitiés*, ܦܪܨܐ *prairies*, ܐܪܓܐ *rayons*, des sing. ܥܣܒ ,ܦܠܓ ,ܦܪܨ ,ܐܪܓ[4].

Mais la distinction que nous venons d'établir entre les voyelles faibles *a*, *è*, *ou* souffrent plusieurs exceptions qui vont être indiquées.

124. Dans la terminaison ـܬܐ de l'état emphatique féminin, le taw est généralement dur, quand il suit une consonne, quoique cette désinence soit formée de *at* + *â*, ainsi ܩܕܝܫܬܐ *sainte*, ܒܝܫܬܐ *mauvaise*, ܕܡܘܬܐ *image*, ܥܒܝܬܐ *sueur*, ܒܬܘܠܬܐ *vierge*, ܙܥܘܪܬܐ *petite*, ܡܪܬܐ *maîtresse*, ܣܒܪܬܐ *patience*, ܐܝܠܬܐ *île*, ܓܠܕܬܐ *char*, ܝܠܕܬܐ *génisse*, ܢܗܪܬܐ *rivière*, ܢܒܬܐ *plante*, ܙܢܝܬܐ *pudique*, ܒܪܟܬܐ *bénie*, ܥܒܪܬܐ *passage*, ܢܣܝܬܐ *miracle*, ܫܒܚܬܐ *glorification*, ܫܡܫܬܐ *service*, ܒܟܝܬܐ *pleurs* etc.

Cependant la voyelle *a* originelle fait sentir encore son influence dans de nombreux mots, surtout quand elle suivait une

1. V. Barhébræus, I, p 213 *alt.*, 215, l. 22; Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 106 à 107.

2. V. Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 485.

3. Cet *a* apparaît non seulement en hébreu, comme dans מַלְכֵי מְלָכִים, mais aussi en néo-syriaque, en arabe et en éthiopien, v. Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 163, note 1 et § 261 ci-après.

4. Nœldeke, l. c.; Barhébræus, I, p. 212, l. 10; p. 215, l. 2; p. 240, l. 2; *Josephi Accurensis gramm. syr.*, p. 111; Bar'ali, éd. Hoffmann, sous le mot ܐܪܓ, n° 6628.

gutturale (riš compris), la palatale qoph, la liquide lâmadh ou une labiale : ܛܒܝܬܐ *prunelle*, ܛܒܝܘܬܐ *bonté*, ܣܒܝܬܐ *matrone*, ܚܒܝܬܐ *nécessité*, ܪܡܝܬܐ *lieu élevé*, ܫܥܝܬܐ *heure*, ܦܪܟܝܬܐ *voile*, ܐܦܣܛܘܠܝܐ *épistyle*, ܫܡܛܝܬܐ *écot* [1], ܐܘܢܓܠܝܘܢ *évangile*, ܣܘܛܝܬܐ *sotte*, ܩܫܝܬܐ *difficile*, ܛܝܪܐ *oiseau*, ܒܪܩܐ *foudre*, ܐܪܥܐ *terre habitée*, ܐܓܪܐ *espèce de lézard*, ܦܪܣܐ *vertèbre* [2], ܐܢܚܬܐ et ܬܢܚܬܐ *soupir*, ܡܡܠܦܢܐ [3] *nourrice*, ܒܪܬܐ *fille*, ܣܪܛܐ *lanière*, ܡܫܡܪܬܐ *indicatrice*, ܡܬܚܒܪܢܐ *composée*, ܡܣܒܪܬܐ *pensée*, ܡܙܕܡܢܐ *prêt*, ܢܦܚܬܐ *souffle*, ܡܕܥܬܐ *science*, ܫܢܬܐ *sommeil*, ܥܝܢܐ *soin*, ܡܬܢܝܬܐ *belle-sœur*.

D'après Barhébræus l'aspiration serait la régle, quand dans le corps du mot la voyelle est p'thâḥâ, comme ܒܪܢܫܐ *campagne*, ܒܪܬܐ *fillette*, ܫܒܘܩܐ *abjection*, ܪܘܚܐ *latitude*, ܢܚܬܐ *soupir*, ܬܩܢܬܐ *établissement*, ܫܚܠܦܬܐ *mutation;* il n'y avait d'exception que ܕܟܝܬܐ *pure* et ܡܬܝܬܐ *gloire* (Barhébræus, 216, 6 et 218, 3). Au contraire la non-aspiration apparaissait dans les mots qui avaient la voyelle *è* ܥܓܠܬܐ *génisse*, ܣܠܡܐ *échelle*, mais ܫܒܠܬܐ *épi* [4].

L'aspiration du taw a toujours lieu dans la terminaison d'adjectifs en ܬܝ comme ܩܛܝܪܬܝ *très-irascible*, ܪܓܝܓܬܝ *très-cupide*, § 251.

125. La prononciation aspiré du kaph des pronoms suffixes ـܟ ـܟܝ après une consonne fermant la syllabe, fait supposer également une voyelle *a* intermédiaire qui est tombée, comp. ܩܛܠܟ ܩܛܠܟܝ. ܩܛܠܟ ܩܛܠܟܝ. Le syriaque se rencontre

1. Ces trois derniers mots avaient le taw dur chez les Nestoriens, Barhébræus, p. 216, l. 2, où ܫܥܠܬ doit être corrigé en ܫܥܠܬ d'après p. 240, l. 4.

2. Suivant Barhébræus, I, p, 217, l. 1 et suiv., les mots ܥܓܠܬܐ ܦܪܣܐ sont les seuls de cette forme qui ont un taw dur; ܣܒܠ *souffre* avait taw aspiré chez les Occidentaux et taw dur chez les Nestoriens. Dans ces noms le p'thâḥâ était considéré comme voyelle adjuvante et sans influence sur la prononciation, § 128; c'est comme si on avait dit pârḥ'thâ pour ܦܪܣܐ etc. Il en est de même dans les autres noms de cette forme qui ont r'wâṣâ, comme ܡܟܝܠܬܐ ܨܚܝܢܬܐ ܫܡܥܬܐ ܥܓܠܬܐ ܨܡܕܬܐ, v. Barhébræus, p. 217, l. 4 et 5.

3. V. Barhébræus, p. 205, l. 24.

4. Barhébræus, p. 217, l. 25. Les Nestoriens prononçaient ܥܓܠܬܐ, comp. ar. عِجْلَة, avec le taw aspiré, Barhébræus, p. 240, l. 2.

ici avec l'hébreu; mais après une diphthongue, ce kaph est dur : ܡܠܟܡܢ ܡܠܟܡܢ, v. § 132.

126. L'aspiration a lieu quelquefois aussi après une gutturale (riš compris), la palatale qoph, ou les liquides, lâmadh et noun, en dehors même de l'influence d'une voyelle *a* tombée, ex.: ܟܣܝܐ *voile* (forme تَفْعِيل), ܐܡܬܐ *possession* (forme فُعْلَان), ܒܪܟܬܐ ou ܒܪܟܐ *bénédiction*, ܩܘܪܒܢܐ ou ܩܘܪܒܢ *sacrifice*, ܚܨܐ (Barhébr., p. 213, dern. ligne) ou ܚܨ, hébr. עֶקֶב, ܥܩܒ ܥܩܒܐ, v. § 99, ܥܘܠܐ *force*, ܐܠܦ *mille* de ܐܠܦ, ܫܚܐ ou ܫܚܦ *pervers*, ܫܥܐ *impie*, de ܫܥ ܫܚ, ܡܪܕܬܐ *éducation*, ܬܠܬܝܐ *tiers* ثُلُثٌ ou ثُلُثْ.

127. Nous avons dit, § 100, qu'une voyelle primitivement longue n'était pas un obstacle à ce qu'une syllabe fût fermée, les muettes ܒ ܓ ܕ qui suivent sont donc dures ܡܢܓ ܩܕܫ etc. Les participes des quatre verbes ܦܥܠ ܫܪܟ ܫܦܪ ܩܛܠ ont seuls conservé l'ancienne prononciation aspirée : ܫܪܝܟ ܩܛܝܠ ܦܥܝܠ ܫܦܝܪ (Barhébræus, p. 224, l. 18).

128. Une voyelle adjuvante, § 98, ne change pas la prononciation d'une muette aspirable : ܬܠܬ ܒܫܒܐ ܫܡܥܐ ܚܡܐ ܬܫܥ, rac. ܐܒܕ, et autres mots où la voyelle adjuvante de la deuxième consonne est généralement indiquée, non pas par r'wâṣå, mais par m'hagg'yånå, §§ 143 et 159. Autre est le cas, quand une voyelle faible passe d'une consonne sur une suivante, § 98, comme ܚܝܠܐ pour ܚܝܠܐ. Cependant dans le mot ܚܢܛܐ *grain* (Luc. 17, 6), la prononciation dure du dâlath et molle du taw s'explique par la prononciation ancienne ܚܢܛܐ conservée par les Nestoriens (Ewald, *Abhandl.*, p. 93).

129. Une lettre redoublée est toujours dure par assimilation, ܒܒܐ ܓܓܐ ܕܕܐ ܗܗܐ etc., c'est une seconde exception à la règle qu'une muette est aspirée après une voyelle. Une lettre redoublée n'ayant pas de signe distinctif propre, la notation du roukkåkh et du qouššâi est encore, à ce point de vue, d'une importance réelle.

A la fin du mot cependant le redoublement cesse de se faire entendre et la muette devient aspirée, comme dans les racines géminées, ܐܫܒ ܡܢ ܒܒ. Nous avons vu, § 113, que lorsque ces radicaux recevaient une préfixe, la première radicale était

redoublée et la deuxième cessait de l'être, même suivie d'une voyelle, comme مَسْحَا *maḥḥ'bhâ*, ܢܦܩ des rac. ܚ ܫ. Il en était de même au parfait, où il n'y avait pas de préfixe, la deuxième radicale cessait d'être redoublée et s'aspirait quand elle n'était pas suivie d'une voyelle, comme ܦܩܒ ܢܦܩܡ ܢܦܩ et par analogie ܢܦܩ, comp. l'impératif ܦܩܒ et par analogie ܢܦܩ [1].

130. Une muette ܒ ܓ ܕ est toujours aspirée après une consonne redoublée, alors même que celle-ci est dépourvue de voyelle pleine, car elle ne peut s'articuler sans un š'wâ mobile: ܪܓܬܐ *règg'thâ*, مَسْحَا *maḥḥ'bhâ* etc. Nous avons dit, § 116, que le redoublement cessa d'être en usage chez les Jacobites, néanmoins l'influence qu'il avait exercée sur la prononciation des muettes subsista, sauf quelques exceptions isolées.

131. Les proclitiques ܒ *dans*, ܕ *de*, ܘ *et*, ܠ *à*, réunies dans le mot mnémotechnique ܒܕܘܠ, aspirent la première lettre du mot sur lequel elles s'appuient, ܒܒܝܬܐ *à la maison*, mais elles ne s'agglutinent pas; elles ne forment qu'une syllabe mi-close avec la première lettre du mot et la consonne qui suit cette syllabe reste aspirée, ex. : ܒܓܒܕܐ ܒܓܒܕܐ. Si cette première lettre a une voyelle pleine, elles ne changent pas la composition de la syllabe ܒܓܒܕܐ ; si une seconde proclitique vient s'appuyer sur la première, les deux proclitiques ne font pas une syllabe fermée ܒܓܒܟ *qui est en vous*. Cependant la particule waw, en raison de sa nature faible, dénotait une certaine propension à adhérer plus étroitement au mot; tel était le cas, lorsque en tête du mot se trouvait un taw ou un dâlath sans voyelle propre, suivi lui-même d'un taw, d'un dâlath ou d'un ṭèth; à la faveur de la voyelle que recevait le waw, les deux consonnes qui suivaient étaient assimilées et prenaient le qouššâi au lieu du roukkâkh, ex. : ܘܒܒܬܬ ܘܒܕܕ ܘܒܛܛ ܘܒܬܬ ܘܒܕܕ pron. *waddèbhḥ'thâ*, *wattaudithâ*, *waddayâ* etc., v. § 111; quelques grammairiens voulaient appliquer la même règle aux autres proclitiques et prononçaient en conséquence ܠܕܕ *laddayâ*, au lieu de *lath'dhayâ*, mais leur opinion demeura isolée [2].

1. V. Barhébræus, p. 222, l. 24.

2. V. Barhébræus, I, p. 211, l. 13 et suiv., p. 220, dern. ligne, et p. 221, prem. ligne.; II. p. 61 vers 641 et *commentaire*. Cette règle qui suit l'ana-

132. Une muette qui suit une diphthongue est dure, nous l'avons déjà fait observer § 121 : ܩܕܡ ܙܘܗܡܐ ܒܝܡܐ ; mais l'aspiration a lieu quand la diphthongue se simplifie en voyelle, § 92, ܒܝ, excepté le pluriel ܩܕ qui, comme en hébreu, a conservé la prononciation dure du taw, et les abstraits de la forme ܡܦܥܘܠܐ de ܦܥܘܠ.

Quelques mots qui ont une muette aspirée après une diphthongue font exception à cette règle, ce sont : ܐܟ pron. *akh*, ܫܒܘܬܐ *vieillesse* (Barhébræus, 218, l. 17), ܫܦ *fin*, ܫܟ et ܣܟ *entourant* (Barhébræus, p. 222, l. 21). Par une semblable anomalie, on prononçait ܐܡܬܐ *biche*, ܝܡܬܐ *daim femelle*, par abréviation sans doute de ܐܝܠܬ hébreu ܐܝܠܬ, ܝܡܬ (v. Barhébræus, p. 214, dern. ligne et p. 215, prem. ligne).

133. Dans les mots étrangers, notamment les mots grecs, introduits en syriaque, les muettes ܒܓܕ conservent leur prononciation originelle : aspirées sont les consonnes ܒ ܓ ܕ ܙ ܛ ܦ = β ð θ φ χ, dures, celles ܓ ܒ = π ξ, quelle que soit leur position dans le mot; quant à τ et ϰ, ils étaient exprimés par ܠ et ܨ, v. § 21 *c*, ex. : ܒܣܝܠܝܣ *Basile*, ܐܠܘܓܐ *théologien*, ܕܚܠܬܐ *crainte* δεῖμα, ܟܪܝܣܛܘܣ χριστός, ܟܠܒܐ χλαμύς, ܦܝܠܣܘܦܐ *philosophe*, ܣܦܐ ξίφος, ܠܟܣܝܣ λέξις, ܬܟܣܝܣ τάξις, ܟܠܦܐ λαμπάς, ܐܟܐ ἐχθός, ܦܣܐ *tambour* πλῆξις, ܦܝܓܐ !. Cette ponctuation, pour ce qui concerne les termes techniques empruntés à la science grecque, n'avait guère cours que chez les savants, le vulgaire les prononçait comme des mots syriaques; les

logie de ܐܬܕܒܪ ܐܬܬܒܪ *èddabhar*, *èttabhar*, v. § 111, a été mise en évidence par la publication des œuvres grammaticales de Barhébræus. Cet auteur paraît avoir déjà admis, au moins dans sa grammaire métrique, une extension de la règle au taw ou au dâlath, même non suivi d'une consonne de même organe. Il naquit d'extensions semblables une confusion singulière dans les textes ponctués et les grammaires postérieures, notamment celle d'Amira, v. Bernstein, *Das heilige Evangelium des Johannes*, XVII à XVIII. On ne doit d'ailleurs accorder aucune créance aux points du roukkâkh et du qouššâi apposés en contradiction avec cette règle dans les manuscrits de Barhébræus, et notamment dans celui qui a servi à l'édition de Bertheau.

1. V. Barhébræus, I, p. 211, l. 24; II, p. 37 et *commentaire;* Bernstein, *Das heilige Evangelium des Johannes*, XX.

Nestoriens faisaient comme le vulgaire, à en croire Barhébræus (p. 211, l. 24).

Nous avons déjà fait observer §§ 21 *b*, *c*, 23 *a*, 25 *a*, *c* et 119, que les muettes grecques ne correspondaient pas exactement aux muettes syriaques; on notait d'un signe particulier le pi grec qui était beaucoup plus dur que le pé syriaque. Les Massorètes jacobites avaient agi de même, v. § 119, pour le gamma grec qui, en général, avait le son chuintant du djim arabe, comme dans ܓܐܘܡܛܪܝܐ *géométrie*, ܐܘܢܓܠܝܘܢ *évangile*, ܩܕܝܫ *saint*, ܓܐܓܪܦܝܐ *géographie* etc.; dans certains mots cependant, il était prononcé comme un gâmal aspiré, ܓܪܝܓܘܪ *Grégoire*, ܓܝ *car* γάρ, ܐܝܓܢܛܝܘܣ *Ignace*.

134. Les particularités que présente l'aspiration des muettes en syriaque, si on en rapproche les règles suivies en hébreu, tiennent aux altérations que subissent le vocalisme et le syllabisme araméens. Ces altérations gagnèrent du terrain avec le temps, le néo-syriaque en est un exemple frappant (v. *Neusyr. Gramm.*, § 17); les Massorètes qui s'appliquaient à assurer une lecture exacte des textes sacrés devaient hésiter souvent entre la prononciation qui leur était familière et la règle qui condamnait cette prononciation. Cette hésitation est souvent traduite par une double ponctuation dans la Massore karkaphienne, qui ne parvint jamais à cette régularité d'ensemble, admirable dans la Massore hébraïque; ainsi on trouve ܩܘܪܒܢܐ ܩܕܝܫܐ, c'est-à-dire *qourbânâ dâ'kâ* ou *qour'bhânâ dâ''khâ*[1]. Il n'est donc pas étonnant de rencontrer dans cette matière des dissentiments non seulement entre les diverses écoles, mais même entre les adeptes d'une même secte[2]. Nous ne nous appesantirons pas sur ces divergences, mais il est intéressant de montrer jusqu'à quel point les Nestoriens se séparaient des Jacobites sur ce sujet.

La différence la plus notable concernait le pé. Les Nestoriens suivaient les mêmes règles que les Jacobites pour les cinq autres muettes ܟ ܟ̈ ? ܟ̣ ܟ̇, mais ils voulaient que le pé fût toujours dur au commencement ou à la fin du mot; une des proclitiques ܒ̣ n'aspirait même pas le pé initial, si on excepte le passage

1. V. Abbé Martin, *Tradition karkaphienne*, pl. I, col. *a* et pl. 2, col. *b*.
2. Comp. Bernstein, *Das heilige Evangelium des Johannes*, XIV et XV.

Exod. 20, 25, où dans le mot ܦܨܝܬܐ *en pierre de taille* le pé était aspiré. Au milieu du mot le pé était aspiré quand il n'avait pas de voyelle; il était toujours dur quand il en avait une, ainsi pé était aspiré dans ܦܓܡ mais dur dans ܦܩܡ. On voit combien les Orientaux s'écartaient, à propos de cette muette, du principe d'amollissement ou d'aspiration, et Barhébræus qui retrouvait dans le dialecte édessénien une prononciation plus normale, ne manque pas de leur en faire un crime [1].

Les autres différences étaient moins générales et nous échappent pour la plupart; nous avons dit §§ 123 et 124 que ܟܬܐ ,ܥܬܐ avaient le taw dur chez les Occidentaux et aspiré chez les Nestoriens qui prononçaient *ṣâmr'thâ 'ègl'thâ* et non *sâmartâ "gèltâ* comme les premiers; ܡܙܒܢܐ *rideau*, ܚܡܐ *beau-frère* avaient taw et beth aspirés chez ceux-ci et durs chez ceux-là. En sens inverse, les Nestoriens prononçaient ܫܬܝܬܝܐ *sixième* de ܫܬ *six*, § 99 *sub fine*, ܪܒܝܥܝܐ *quatrième* de ܐܪܒܥ, ܫܒܥܝܐ *septième*, ܚܨܐ *écot*, que les Jacobites prononçaient amollis ܫܬܝܬܝܐ ,ܪܒܥܝܐ ,ܫܒܥܝܐ ,ܚܨܐ [2].

135. Une différence de prononciation indiquait parfois une différence de forme et de sens dans un même mot, ainsi ܐܬܣܡܨ ,ܣܗܪܐ ,ܒܗܬܐ signifiait *médite, lèpre, outarde,* ou *sois compté, lépreux, désert,* suivant qu'on prononçait le beth aspiré ou dur, v. § 123. De là à faire de la prononciation aspirée ou dure un moyen de distinguer deux acceptions d'une même racine, il n'y avait qu'un pas; le syriaque littéral n'est pas cependant allé dans cette voie aussi loin que le néo-syriaque (v. *Neusyr. Gramm.*, § 17). Nous venons de dire que les Jacobites prononçaient ܚܨܐ avec roukkâkh dans le sens de *écot, part convenue* (de ܚܨܐ *contrat)*, c'était par distinction de ܩܝܡܬܐ qui signifie *résurrection* [3]; ܩܒܪܐ avec roukkâkh signifiait *dépôt*, avec qouššâi

1. Barhébræus, I, p. 211, l. 6 à 13, II vers 336 à 340 et *Comment.* p. 35 à 36, Abbé Martin, *Jacques d'Edesse et les voyelles syr.*, p. 478 à 482 et *Syriens orient. et occident.*, p. 364 et suiv. La règle adoptée par les Nestoriens fut acceptée par les Jacobites du Tigre et même plus tard par quelques Occidentaux, car Joseph d'Angora la formule d'une manière bien claire dans sa grammaire, p. 108 à 109.

2. Barhébræus, p. 240, l. 2 à 5, comp. avec 216. 2 et ci-dessus § 124.

3. *Abraham Ecchellensis Gramm. syr.*, p. 87.

*déposée,* ܐܒ *père charnel,* ܐܰܒ *père spirituel,* ܐܲܟ݂ *mangé,* ܐܟ݂ *il a mesuré,* ܐܲܟ݂ *il a établi,* ܐܟ݂ *il a pris la nature de* (ܐܡ)[1], ܫܒ *être bienveillant,* ܫܢ *être jaloux,* et leurs dérivés ܫܒܐ *bienveillance,* ܫܢܐ *opprobre,* ܬܠܬܐ *tiers,* ܬܠܬܐ *veau de trois ans,* Barhébræus, II, p. 122 *comment.* ܒܥܘܬܐ *joie* ou *riz,* ܒܥܘܬܐ *tas de blé*[2].

Le taw final au prétérit des verbes lâmadh-aleph était aussi susceptible d'une double prononciation : 1° Pour distinguer la première de la deuxième personne, ܨܡܬ *j'eus soif,* ܨܡܬ *tu eus soif* (par analogie de ܟܣܬ *tu as découvert,* v. Barhébræus, I, p. 110, l. 18); 2° avec les suffixes, par distinction du p'al ܚܙܝܬ *je t'ai vu* du pa'el ܚܲܙ݂ܬ *je t'ai montré* et par analogie l'aph'el ܐܲܚܠܦܬ *je t'ai adjuré* (Barhébræus, I, p. 220, l. 25; II, p. 62, l. 4 du *commentaire,* p. 92 *penult.).*

Une autre particularité des verbes était le redoublement de la première radicale après la préformante de la première personne au futur du pa'el ܐܶܦ̈ܲܩ, mais au p'al ܐܶܬ̈ܲܩ; la forme forte du pa'èl n'était pas sans influence dans ce cas.

## Chapitre XXIII.

### *Du ribboui.*

136. Deux points horizontaux servent à noter le pluriel qui, à défaut de ce signe, se serait souvent confondu avec le singulier, comme ܡܠܟ̈ܐ *les rois,* ܡܠܟ̈ܬܐ *les reines,* ܪ̈ܥܝܐ *paissants,* ܡ̈ܕ̈ܐ *choses* etc. par distinction de ܡܠܟܐ *le roi,* ܡܠܟܬܐ *la reine,* ܪܥܝܐ *paissant,* ܡܕܝ *chose.*

L'usage de ces points remonte haut, car on les rencontre dans les anciens manuscrits et les Nestoriens ne se divisent pas sur leur emploi des Jacobites; on conçoit d'ailleurs qu'ils aient dû précéder l'invention des signes-voyelles qui en auraient rendu le besoin moins urgent. Ils sont connus sous le nom de

1. Cette distinction établie par les grammairiens postérieurs pour ܐܲܟ݂, ne jouit pas absolument de l'autorité de Barhébræus, qui dit bien p. 227, l. 6 que les trois mots ܐܲܟ݂ ܐܲܟ݂ ܐܟ݂ ont la deuxième lettre dure, mais l'exemple qu'il donne pour ܐܲܟ݂, pris de Job 22. 16, ܐܲܟ݂ ܫܬ̈ܐ ܐܫܬ̈ܘ *il a posé leurs fondements,* montre qu'il l'entendait autrement.

2. Barhébræus, I, p. 212. 22, 217. 18.

ribboui ܪܒܘܥ, mot emprunté à la terminologie des grammairiens juifs et qui signifie chez ceux-ci *pluriel;* son introduction en syriaque n'est pas très-ancienne, on le trouve surtout dans les grammaires des Maronites, mais il était inconnu à Barhébræus et à ses prédécesseurs qui désignent ces points par ܣܝܡܐ *pluriel,* ܢܩܛܐ ܕܣܝܡܐ *points du pluriel* ou ܒܥܩܐ *gouttes.*

Les points du ribboui se placent indifféremment sur l'une des consonnes du mot, de préférence cependant sur le riš dont le point se confond avec ceux du pluriel, ainsi ܪܫܐ *têtes,* ܓܒܪܐ *hommes,* ܫܒܛܐ *tribus.* Si on les pose sur un lâmadh ou un *é,* ils suivent l'inclinaison de la lettre, ܝܡܐ *flots,* ܥܡܡܐ *peuples.*

137. Ribboui fait défaut dans les pluriels masculins qui se distinguent par leurs désinences du singulier, comme ܡܠܟܝܢ *rois,* ܟܬܒܝܢ *écrivants,* ܟܬܒ *ils écrivirent,* ܢܟܬܘܒ *ils écriront,* ܗܢܘܢ *eux,* ܗܠܝܢ *ceux-ci.* Il peut cependant être placé sur des adjectifs pris substantivement, comme ܚܒܝܒܝ *des amis,* ܙܕܝܩܝ *des justes,* par distinction de ܚܒܝܒܝ *aimés,* ܙܕܝܩܝ *justes*[1]. Le ribboui est aussi usité, qnand le noun est le suffixe du pronom de la première personne du pluriel, ܚܒܝܒܢ *nos amis,* ܙܕܝܩܢ *nos justes*[2]. Ces règles ne sont pas cependant assez absolues pour exclure tout arbitraire, on trouve souvent le ribboui placé sur un pluriel qui se distingue du singulier; les Nestoriens en faisaient un large usage et ponctuaient ܝܘܡܐ *jours,* ܝܪܚܐ *mois* etc.[3]

138. Ribboui est la règle pour les pluriels féminins : dans les noms, à l'état absolu, construit ou emphatique : ܡܠܟܬܐ ܡܠܟܬ ܡܠܟܬܐ *reines,* ܟܬܒܐ ܟܬܒ ܟܬܒܐ *qui écrivent;* dans les verbes ܟܬܒܢ *elles écrivirent,* ܢܟܬܒ *elles écriront*[4].

139. Les collectifs qui ont la forme du singulier, prennent

1. Barhébræus, I, p. 243, l. 16.

2. *Jacobi Edesseni epist. de orthogr. syr.*, éd. Martin, p. ٦, l. 15, éd. Philipps, p. ٥, l. 2.

3. V. Land, *Anecdota syriaca*, I, p. 46 passim.

4. Barhébræus, I, p. 243, l. 9. Le ribboui ne paraît pas avoir été en usage en dehors de la troisième personne. Les Nestoriens qui ne distinguaient pas par un youdh la troisième personne plur. fém. ne mettaient pas non plus de ribboui; ils écrivaient ܩܛܠ *elles ont tué*, v. Barhébræus, II, p. 47 *comment.*

ribboui, lorsqu'ils ne forment pas de pluriel, comme ܥܽܢ̰ *petit bétail,* ܪܶܡ̰ *reptiles,* ܣܽܘ̰ *chevaux;* mais ceux qui ont un pluriel, comme ܒܰܩ̰ *gros bétail,* ܡܰܪ̰ *bêtes de somme,* ܥܕܬܐ *troupeau de porcs,* le prennent seulement au pluriel ܒܩ̰ ܡܪ̰ ܥܕ̰ܬ̰ܐ. Les mots ܫܡ̰ܝ̰ *ciel,* ܐܢ̰ *quelqu'un* n'ont également le ribboui que lorsqu'ils ont le sens du pluriel *cieux, quelques-uns* et sont construits avec le pluriel; mais ܡ̰ܝ̰ *eaux,* ܙ̰ܒ̰ܢ̰ *prix,* ܟ̰ܪ̰ܟ̰ *bourgs* qui sont toujours employés comme pluriels, ont invariablement ribboui [1].

140. Les noms de nombre, suivant Barhébræus [2], n'avaient pas le signe du pluriel. Cependant les nombres deux à vingt inclusivement prenaient le ribboui avec un suffixe, comme ܬ̰ܪ̰ܝ̰ܗ̰ *eux deux,* ܬ̰ܠ̰ܬ̰ܝ̰ *nous trois* etc., mais au-dessus de vingt, ribboui faisait défaut, même avec les suffixes. Ici encore les règles de Barhébræus ne sont pas en parfait accord avec celles admises par d'autres grammairiens : les uns mettent les deux points sur ܬ̰ܪ̰ܬ̰ *deux* fém., d'autres sur tous les nombres féminins, d'autres encore sur tous les nombres sans distinction de masculin ni de féminin.

141. Les pronoms personnels isolés ou suffixes n'ont pas le ribboui [3].

142. Les prépositions qui s'adjoignent les suffixes pronominaux avec la forme du pluriel ont généralement ribboui : ܒ̰ܘ̰ܬ̰ *autour de moi,* ܠ̰ܘ̰ *chez toi,* ܒ̰ܠ̰ܝ̰ܗ̰ *sans eux,* ܒ̰ܝ̰ܢ̰ *entre moi,* ܒ̰ܠ̰ܚ̰ܕ̰ *lui seul;* dans ܒ̰ܠ̰ܚ̰ܕ̰ les uns mettaient ribboui, d'autres l'omettaient; on ne l'écrivait pas dans ܩ̰ܕ̰ܡ̰ܝ̰ *devant eux,* ܬ̰ܚ̰ܬ̰ܝ̰ *sous eux,* ܛ̰ܒ̰ܬ̰ *bonheur à eux.*

## Chapitre XXIV.

*Du m'hagg'yânâ et du marh'ṭânâ.*

143. Nous avons dit, § 98, que lorsque deux consonnes dépourvues de voyelles se rencontraient dans le corps d'un mot, elles pouvaient pour la facilité de la prononciation attirer au

1. Barhébræus, I, p. 243, l. 26 à p. 244, l. 5 et II, p. 20 avec *comm.*
2. Barhébræus, p. 244, l. 19 et suiv.
3. Barhébræus, II, p. 21, l. 8, on trouve cependant les féminins des pronoms isolés marqués du ribboui, comme ܐ̰ܢ̰ܬ̰ܝ̰ ܗ̰ܢ̰ܬ̰ܝ̰ ܗ̰ܢ̰ܬ̰ܐ.

milieu d'elles une voyelle faible qui les précédait, ou recevoir une voyelle adjuvante (*è* ou *à* devant une gutturale ou un riš et quelquefois devant une emphatique), comme ܒܫܟܐ ܫܚܨܐ ܒܥܨܝܐ [1] ܥܒܠܐ pour ܒܥܨܝܐ ܒܫܟܐ ܫܚܨܐ ܥܒܠܐ. Cette voyelle fut d'abord écrite par r'wâṣâ (ou p'thâḥâ) : « Sachez, dit Joseph d'Angora, que le r'wâṣâ qui est le kesra remplace le tešdid qui est le m'hagg'yânâ, c'était une habitude des anciens [2]. » Ces anciens étaient surtout les anciens poètes pour lesquels la voyelle adjuvante était une précieuse ressource, car ils l'écrivaient pour compter une syllabe de plus, ou la laissaient de côté, suivant les besoins de la mesure.

Cependant la Massore syriaque qui avait un autre objectif, à savoir la prononciation distincte et exacte d'une liquide ou d'une gutturale, ni précédée ni suivie d'aucune voyelle pleine, dut inventer un signe spécial; c'est un trait horizontal placé sous la consonne qui reçoit la voyelle adjuvante; on appelle ce trait m'hagg'yânâ ܡܚܓܝܢܢܐ *qui fait prononcer distinctement* [3]. Il est rare que la voyelle adjuvante soit écrite, quand la consonne est marquée de ce signe (v. Ewald, *Abhandl.*, p. 95, § 50).

144. Les Orientaux firent de ce signe un usage bien plus

1. Comp. palestinien מדינחא.

2. V. *Josephi Accurensis gramm. syr.*, p. 11. M. Merx (*Gramm. syr.*, p. 76) qui ne cite que les derniers mots, croit à tort que ce grammairien n'attachait pas d'importance au m'hagg'yânâ, tandis qu'il dit que les anciens ne connaissant pas ce signe, écrivaient un r'wâṣâ. Joseph compare le m'hagg'yânâ au tešdid arabe, parce que la consonne entourée de deux voyelles se prononce fortement et est comme redoublée, v. ci-après § 146; on pourrait aussi le comparer plus exactement avec le *dageš dirimens* hébreu, v. Ewald, *Lehrb.*, § 28.

3. Telle est à notre avis la meilleure traduction de ce mot, car elle rend bien l'idée que les Massorètes attachaient au m'hagg'yânâ; elle nous est fournie par le verbe arabe هَجَا *épeler, articuler distinctement les lettres;* or il est très-vraisemblable que l'invention de ce signe et de son nom n'est pas d'une époque antérieure à celle de l'influence de l'arabe en Syrie. Traduire *qui fait méditer,* comme le veut M. l'Abbé Martin après Amira (v. *Syriens orient. et occident.*, p. 348, note 1) est plus proche du syriaque, mais précise moins le sens du mot. Quant à l'opinion de Michaelis et de Merx (*Gramm. syr.*, p. 76) qui expliquent *qui forme une syllabe* ܡܚܓܝܢܢܐ, elle est assurément ingénieuse, et serait vraie selon les anciens poètes dont parle Joseph d'Angora, mais elle ne correspond pas à la pensée des Massorètes qui créèrent ce mot.

restreint que les Jacobites et s'éloignèrent moins de ses origines. Ils en bornaient en général l'application aux consonnes les plus faibles [1], à savoir les liquides et nasales ܠ ܢ ܡ ܪ et la gutturale ܐ qui chez eux avait une tendance bien connue à s'affaiblir en *spiritus lenis*. Ils prononçaient donc ܕܚܠܬܐ *crainte*, ܟܝܢܐ *demeure*, ܚܡܪܗܘܢ *leur vin*, ܚܟܡܬܐ *sagesse*, ܡܙܪܚܐ *levant*, ܪܚܝܩܐ *éloigné*, ܐܪܥܗܘܢ *leur terre* etc., *dèhèlthâ, mašaryâ, ḥamarhoun, hèkhèmthâ, madhènḥâ, mabha'dhâ, ara'houn*. On marquait aussi de ce signe les semi-voyelles ܐ ـ qui étaient prononcées comme voyelles ܐܬܝܬܒ *èthèšèdh*, ܐܬܝܠ *èthilèdh*. Quant au waw, on lui préposait le m'hagg'yânâ, lorsqu'il était articulé comme consonne, § 106 *a*, ܒܨܝܨܐ *blanchi*, ܫܘܬܗܘܢ *leur joie*, ܢܥܒܪܘܢ *ils sauteront*, prononcez *maḥèwrâ, ḥadhèwhoun, nèšèwroun;* sous le waw, le m hagg'yânâ apparaît dans des mots tels que ܡܦܥܠܢܐ *producteur*, *mawè'yânâ* (du part. ܡܦܥܠ *qui fait sortir*), ܡܬܚܘܬܐ *malèwthouthâ, rapport d'annexion* (abstrait du participe ܡܬܚܐ *qui joint*, v. Bar'ali, éd. Hoffmann, n° 5975), mot que les Syriens occidentaux prononcent ܡܬܚܘܬܐ, en changeant le waw dépourvu de voyelle en la voyelle correspondante [2].

D'autres docteurs nestoriens admettaient également le m'hagg'yânâ pour faciliter la prononciation exacte du hé, comme ܡܙܗܪܐ *étincelant*, ܬܡܗܘܢ *leur stupeur*, ܐܬܦܢܐ *il se retourna* etc., *manèhrâ, tèmahhoun, èthèhphèkh* (Barhébræus, I, p. 201, l. 2 et suiv.).

145. Les Occidentaux agrandirent davantage le domaine du m'hagg'yânâ. Il suffisait, à leurs yeux, que la prononciation fut rendue moins aisée par le groupement de deux consonnes dépourvues de voyelles pour que le m'hagg'yânâ fit valoir ses droits. Ils prononçaient donc avec une voyelle adjuvante ܚܨܠܬܐ

1. V. Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 200, l. 2. Dans son *Commentaire* II, p. 8 il dit à tort que le m'hagg'yânâ avait lieu chez les Nestoriens, quand la voyelle *a* précédait, et marh'ṭânâ quand *e* était la voyelle précédente.

2. Suivant cette prononciation le p'ṭâḥâ du mim se change en z'qâphâ pour ne pas disparaître d'une syllabe ouverte, v. § 95. Dans la prononciation nestorienne, au contraire, il demeure dans une syllabe fermée, car une voyelle adjuvante ne change pas la nature de la syllabe, § 128

*anneau,* ܐܝܥܐ *aumône,* ܣܝܢܦܐ *moutarde,* . ܢܥܝܩܘ *ils incrusteront,* ܢܥܝܡ *elles liront,* . ܢܥܝܩ *ils rechercheront* etc. [1]

146. Le m'hagg'yânâ se rencontre dans quelques manuscrits sous une lettre redoublée, suivie d'une voyelle, comme ܫܲܠّܲ *il envoya,* ܐܬܲܟّܠ *il fut rassemblé,* ܢܦّܠ *il tombera,* ܐܲܒّܕ *perdu,* ܒܲܪّܐ *fils.* C'est là une application bien remarquable du m'hagg'yânâ, qui prouve que le but de ce signe était dans la pensée des Massorètes d'indiquer une prononciation exacte de la consonne, qui redoublée et flanquée de deux voyelles devait être articulée avec toute l'énergie nécessaire. C'est bien le cas de répéter avec Joseph d'Angora, § 143 ci-dessus, que le m'hagg'yânâ est le tešdid arabe [2].

147. Les Nestoriens marquaient aussi du m'hagg'yânâ le pronom ܐܢܐ *ênâ,* quand il avait le sens énergique de *moi,* tandis que par le trait supérieur ܐܢ, ils indiquaient la prononciation *nâ* avec le sens simple de *je* [3]. Les Jacobites se servaient dans ce cas d'un point, ܐܢܐ ܥܒܕ ܐܢܐ *moi j'agis, ênâ âbhedh nâ,* le point supérieur indiquant l'aleph articulé et l'inférieur l'aleph quiescent [4].

148. *Du marh'ṭânâ.* A l'opposé du m'hagg'yânâ, le marh'ṭânâ ܡܪܚܛܢܐ *qui accélère* la prononciation, est un trait superposé à une lettre pour indiquer que cette lettre doit être prononcée sans voyelle et s'appuyer sur la syllabe suivante. On le trouve rarement au commencement des mots, comme ܗܳܟܶ *ici,* ܬܠܬ *trois,* ܫܬ *six,* ܗܘܘ *ils étaient sots* [5], où il indique vraisemblablement une articulation complexe *tnân, tlâth, štâ, šṭau* au lieu de *t'nân, t'lâth, š'tâ, š'ṭau,* § 99.

Dans le milieu des mots, on le trouve là où on pourrait faire entendre une voyelle qui n'existe pas, en confondant une forme

1. Barhébræus, I, p. 199, l. 15 et suiv. Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 350.

2. Ewald qui le premier a observé cet usage du m'hagg'yânâ *(Abhandl.*, p. 97), croit que son objet était de maintenir la voyelle faible qui précédait, après que le redoublement eut cessé d'être en vigueur. Mais justement ses observations portent sur un manuscrit nestorien *(Biblioth. nation. anc. fonds* n° 15, n° 36 *actuel);* or les Nestoriens ne cessèrent jamais de faire entendre le redoublement des consonnes.

3. Ewald, *Abhandl.*, § 51.

4. Barhébræus, p. 245, l. 20 et ci-dessus, § 65 *sub fine.*

5. Ewald, *Abhandl.*, § 46.

légère avec une forme lourde (èthp‘el avec èthpa‘al, p‘al ou aph‘el avec pa‘el), comme ܐܬܬܒܥ ܐܬܬܒܨ ܐܬܬܡܫ ܬܩܛܠ ܬܩܛܘ ܬܩܛܠ mais ܐܬܐ ; ܬܐ *il verra ;* et dans les noms, comme ܟܘܫܠܐ *scandales,* ܡܕܒܚܐ *autel,* ܢܗܝܪܐ *lumière,* ܢܗܝܪ, où il avertit que le ר a toute sa force de consonne et doit être prononcé sans voyelle.

Il était superposé à une consonne redoublée non suivie de voyelle, par distinction du cas où une voyelle suivait, § 146, comme ܩܛܠ ܩܛܘ ܩܛܠ[1].

Comme le waw-consonne prenait le m‘hagg‘yânâ, § 144, de même le waw-voyelle pouvait être marqué du marh‘ṭânâ ܟܣܐ *vêtement,* ܚܛܐ *méfait* (Ewald, l. c. p. 92).

Placé sur l’avant-dernière lettre d’un mot, il indiquait que celle-ci et la finale étaient toutes deux dépourvues de voyelles ܫܩܕܬ *tu as placé,* ܙܪܥܬ *tu as semé,* ܐܫܟܚܬ *tu fus trouvé,* ܐܝܬܝܬ *tu as apporté,* ainsi se distinguait la deuxième personne sing. du prétérit, de la première ou de la troisième fém.; on le trouve dans les noms qui ont un suffixe quiescent ܟܣܦܝ *mon argent* etc. (Ewald, l. c. p. 94).

149. Nous avons dit, § 123*b*, que l’impératif èthpa‘al se distinguait chez les Jacobites de celui èthp‘el, quand la dernière consonne était une muette aspirable, et qu’on prononçait ܐܬܫܫܒ, *èthḥaš‘bh* dans le premier cas, et *ethḥašb* dans le deuxième. Il paraîtrait logique de donner, conformément à cette prononciation, le marh‘ṭânâ à la deuxième radicale, quand il s’agit de l’impératif èthp‘el, et le m‘hagg‘yânâ, quand c’est l’impératif èthpa‘al[2]; cependant les grammairiens n’ont pas fait cette distinction[3].

150. Le marh‘tânâ était d’autant plus fréquent chez les Syriens orientaux qu’ils faisaient moins souvent usage du m‘hagg‘yânâ. Il n’est donc pas surprenant que dans les manus-

1. Ewald, l. c. p. 93.

2. Telle est l’opinion de M. Merx, *Gramm. syr.,* p. 81.

3. Barhébræus n’en parle pas dans le chapitre qui traite de ces signes p. 199; à la page 227, dern. l., on trouve le marh‘tânâ sur l’impératif èthpa‘al, mais à la page 153, l. 17 et 18, tantôt le marh‘tânâ et tantôt le m‘hagg‘yânâ; il est peu vraisemblable que ces signes soient de la main de l’auteur. Ewald (*Abhandl.,* p. 94) n’a pas rencontré de signe pour cet impératif; il est vrai que ses observations portent surtout sur des manuscrits nestoriens.

crits, selon qu'ils appartiennent à l'éole des Jacobites ou à celle des Nestoriens, un même mot présente soit le premie- signe soit le second; ainsi les mots ܙܪܥܐ ܚܪܕܠܐ *grain de moutarde* (*Luc.* 17. 6), ܡܪܥܫܐ *muette* (*Marc.* 9. 25) étaient prononcés par les Nestoriens sans voyelle intermédiaire ܙܪܥܐ ـ ܚܪܕܠܐ ـ ܡܪܥܫܐ (Ewald, l. c. p. 93) et par les Jacobites avec une telle voyelle ܙܪܥܐ ـ ܚܪܕܠܐ ـ ܡܪܥܫܐ [1]. De cette divergence devait naître une confusion des deux signes, dont nous verrons un effet sous le chapitre suivant.

## Chapitre XXV.

### *De la ligne occultante.*

151. Les chapitres XVIII à XX qui précèdent, traitent des cas où une consonne est quiescente par occultation ou par assimilation. Lorsque cette consonne est conservée par l'écriture, elle est marquée d'un trait inférieur qui avertit qu'elle ne doit pas être articulée, comme ܡܢܝܬܐ ܐܬܐ ܕܡܥܫܐ ete., pron. *m'dittå, att, ḥattå.* Aleph quiescent n'a ce trait que lorsqu'il est en tête du mot, comme ܐܢܫ ܐܝܬ ܐܝܬܐ, car dans le mot il est de règle qu'il n'est pas prononcé; il est quiescent dans la voyelle qui précède, comme disent les grammairiens; il faut excepter le cas où la consonne précédente n'a pas de voyelle, ܒܝܬ ܥܠܡ *mon ennemi*, . ܒܝܬ ܥܠܡ *leur ennemi* etc. Waw et youdh ne sont jamais marqués de la ligne occultante, même dans les cas où, à la fin du mot, ils ne sont pas précédés d'une voyelle, comme ܥܨܐ ܥܨܐ, v. § 97.

Ce signe est un des derniers fruits, sans doute même le dernier, des travaux de la Massore syriaque; il est inconnu aux anciens grammairiens et ne porte pas de nom propre; les Maronites qui en recommandent l'usage le désignent sous le nom de *linea occultans.*

Dans les manuscrits nestoriens, au lieu d'être placé sous la lettre quiescente, il lui est superposé. Il apparaît donc, tout d'abord, comme une extension du marh'tånå, dont nous avons parlé sous le chapitre précédent, et on serait en droit de sup-

1. Barhébræus, p. 199, l. 16, v. aussi *Peŝiṭṭå*, éd. Sam. Lee; sur le mot ܚܪܕܠܐ v. ci-dessus § 128.

poser que la confusion qui s'était établie entre le marḥ'tânâ et le m'hagg'yânâ, par suite de la prononciation différente des Jacobites et des Nestoriens, § 150, fut la cause de la différente position que ce signe occupe chez les uns et les autres. Ewald (*Abhandl.*, § 53) et après lui M. Merx (*Gramm. syr.*, p. 80) pensaient donc qu'il fallait faire disparaître de la grammaire la ligne occultante et marquer les lettres quiescentes du marḥ'ṭânâ. Cette simplification aurait cependant l'inconvénient de ne pas tenir compte des différences qui séparaient les Nestoriens des Jacobites, différences réelles que ces deux savants n'ont généralement pas aperçues. M. l'Abbé Martin (*Syriens orient. et occident.*, p. 380 et suiv.) a soumis la question à un nouvel examen des manuscrits et est arrivé aux résultats suivants qui confirment l'authenticité de cette ligne : c'est au XIII$^{e}$ siècle seulement que l'usage en devient régulier dans les manuscrits; les Orientaux la superposent, les Occidentaux la souscrivent. Mais déjà dès le X$^{e}$ siècle, on en trouve trace : chez les premiers elle est figurée par un trait perpendiculaire qui domine la lettre, chez les seconds par un trait oblique, attaché au-dessous de la lettre dont il semble être un prolongement.

Barhébræus semble, il est vrai, ne pas connaître cette ligne. Il parle seulement d'un signe pour distinguer le cas où le hé du pronom ܗܵ ܗܸ et du verbe ܗܘܹ était quiescent de ceux où il était articulé, § 109. Ce signe était chez les Nestoriens *deux petits points* placés sous le hé articulé, chez les Jacobites *un moyen;* le hé quiescent recevait chez les premiers un point unique, mais n'avait pas de marque particulière chez les seconds [1].

En résumé nous croyons que la ligne occultante est née du besoin de distinguer une consonne quiescente d'une consonne prononcée sans voyelle pleine, et que son authenticité est aussi réelle que son utilité. Nous continuerons donc à nous en servir pour les mots syriaques, cités comme exemples.

1. Barhébræus, I, p. 242, l. 24 et suiv. A corriger en ce sens Ewald (*Abhandl.*, § 58). Très-curieux est le double point observé par Ewald sous le taw et qu'on rencontre souvent dans les gloses de Bar'ali dont M. Hoffmann a publié une partie. Nous pensons que ces deux points représentaient dans les manuscrits nestoriens une prononciation dure et chuintante du taw, v. § 23*c*.

## Chapitre XXVI.

*Du nâghodhâ et du m'ṭapp'yânâ.*

152. Aux liaisons des mots dont nous avons déjà parlé à la fin du § 111 se rapportent deux autres lignes : le nâghodhâ ܢܓܘܕܐ *conducteur* et le m'ṭapp'yânâ ܡܛܦܝܢܐ *qui ferme* [1]. Les Nestoriens seuls en firent usage. Le nâghodhâ est un trait incliné qui se met au-dessus de la dernière lettre d'un mot uni par le sens au mot suivant; il indique que la voix du lecteur doit être soutenue et prolongée sur le deuxième mot; c'est le *Hemmungsstrich* d'Ewald (*Abh.*, p. 110). Le m'ṭapp'yânâ au contraire, qui est un trait incliné placé au-dessous de la lettre finale du mot, avertit que la voix doit être baissée. Ces lignes rentrent donc dans le système d'accentuation dont nous parlerons sous le chapitre XXIX, mais il nous a paru préférable, pour éviter toute confusion, de placer ici les explications qu'elles nécessitent.

« En poésie, dit Barzou'bi (l. c. p. 19, l. 11) le nâghodhâ sert à compléter la mesure. » Il s'agit du cas, où pour compter une syllabe de plus, on fait entendre une légère voyelle après la dernière consonne d'un mot, quand le mot suivant commence par une lettre dépourvue de voyelle pleine. Si, au contraire, la mesure est parfaite sans cette addition, on met le m'ṭapp'yânâ. Dans cette hypothèse le nâghodhâ remplit donc entre deux mots le même rôle que le m'hagg'yânâ joue entre deux lettres d'un même mot, § 143. C'est en se plaçant à ce point de vue que Barhébræus (l. c.) pose la règle que nâghodhâ a lieu sur la dernière lettre d'un mot, quand le mot suivant commence par une consonne dépourvue de voyelle, comme ܡܪܡܪ ܡܢܗܟܕܪܫ *m'ramr'mânèh'dhriš*, ܠܡܒܪܠܢܦܫ *l'mèthbar'lnaphš*, ܒܪܟܕܡܠܟܐ *b'reh'dhmalkâ*. Si la première lettre du deuxième mot a une voyelle, c'est le cas du m'ṭapp'yânâ ܐܬܬܗ ܟܢܘܡܐ, ܗܘ ܠܐ, ܒܝܬ ܐܠܟܣܢܕܪܐ. Cette règle qui comme nous le verrons plus loin, s'ex-

1. Voir sur ce sujet : Barhébræus, p. 201, Barzou'bi, *Traité sur l'accentuation*, éd. Abbé Martin, Paris 1877, p. 18 et suiv. et Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 398 et suiv.

plique de la part d'un Jacobite, était beaucoup trop étroite pour les Nestoriens.

Dans un sens plus large nâghodhâ note une liaison lâche qui permet à la voix de s'étendre, m'ṭapp'yânâ une union étroite des mots qui, pour le rythme, forment un tout, ainsi nâghodhâ marque le rapport exprimé par ؛ dans ܟܬܒ؛ ܡܠܟ؛ ܐܡܪ, ؛ ܡܠܟ ܟܬܒ, ܐܡܪ ܡܠܟ et m'ṭapp'yânâ, l'état construit ܐܡܪ ܡܠܟ ܟܬܒ. Ce dernier est le signe de l'union d'une préposition avec le nom suivant ܒܟܬܒ, ܒܡܠܟ; mais après un suffixe c'est le nâghodhâ qui a lieu ܟܬܒܗ, ܟܬܒܟ.

Le rapport d'une conjonction avec la phrase sous sa dépendance étant moins étroit, il est indiqué en principe par nâghodhâ, ܕ ܐܢܫ, ܕ ܐܢܐ, ܕ ܐܢ ܟܬܒ, ܕ ܟܬܒ ܡܠܟ. Cependant si le deuxième mot commence par une consonne sans voyelle pleine, le lien est plus serré et m'ṭapp'yânâ est de règle ܕ ܒܝܬ, ܕ ܟܬܒ.

Quand le deuxième mot commençait par deux consonnes semblables dont la première n'avait pas de voyelle, la prononciation devait être claire et distincte, on mettait donc nâghodhâ ؛ ܒܪ ܩܛܠ ؛ ܒܪ ܩܛܠ, mais avec m'ṭapp'yânâ ܒܪ ܩܛܠ. On comparera dans ce cas nâghodhâ avec m'hagg'yânâ apposé sous une lettre redoublée, § 146.

153. Ces deux lignes, avons-nous dit, étaient propres aux Orientaux, mais la prononciation qu'elles notaient n'était pas étrangère aux Occidentaux, comme on le comprend déjà par la règle établie par Barhébræus. Selon ce grammairien (p. 199, l. 17 à 20) deux mots unis par le sens reçoivent chez les Occidentaux une voyelle adjuvante, lorsque la dernière consonne du premier et l'initiale du deuxième n'ont pas de voyelle propre. Cette voyelle auxiliaire est indiquée par un trait horizontal à l'extrémité inférieure du premier mot ܕ ܒܝܬ ܡܠܟ ܕ ܐܢܫ ܟܬܒ *(yéšou'èlkhenšé)*, ܟܬܒ ܡܠܟ ܕ ܐܢܫ *(wan'phèlèbnourâ)*, ܐܢ ܟܬܒ ؛ ܡܠܟ *(métoulèdhou)*. On voit que ce trait répondait par sa forme au m'ṭapp'yânâ des Nestoriens, et par son principe à leur nâghodhâ.

## Chapitre XXVII.

*Du trait d'union et des autres lignes diacritiques.*

154. On trouve encore dans des manuscrits nestoriens, écrits avec soin et ponctués avec minutie, un trait intermédiaire entre deux mots qui doivent être prononcés d'une manière continue et sans intervalle. Nous avons déjà vu, en fin du paragraphe 111, que ce trait se mettait entre deux mots soudés l'un à l'autre par l'assimilation de leurs consonnes finale et initiale; mais son usage n'était pas restreint à ce cas, il se plaçait : 1° après un mot dépourvu de l'accent tonique, qui s'appuyait comme proclitique sur le mot suivant عَنْهِ-وِخْصِهِ; 2° après un mot auquel se rattachait le mot suivant sans accent, comme enclitique لَّهِ-صَاهِ, surtout s'il y avait fusion des deux mots en un seul : صَنِّصَنْتَ كْصِهْمَا-ەە هَنْا *(ebhrâyyew)*, v. § 109. On le rencontre quelquefois aussi entre deux mots, rapprochés par le sens, sans être aussi étroitement unis مَصْلَى-صَنْحَصِهْنَا *Jean-Baptiste,* هِصْص-هِصْص *Jésus quitta,* حَصْهِ-لَاهَا *et il vint se placer.*

Le trait d'union qui dans la plupart de ses applications rappelle le *maqqeph* hébreu, fait complètement défaut à la Massore des Jacobites. Quelques manuscrits karkaphiens, il est vrai, par une certaine analogie avec ce trait, intercalent le signe de la diphthongue entre le mot principal et le pronom ەת ـەת qui se contracte avec lui, v. § 109 1°, comme ەת ـَّڡڡת ەת ـَّڡڡת [1].

1. Nous avons emprunté les exemples cités ci-dessus au travail de M. l'Abbé Martin, *Syriens orient. et occid.*, p. 395 à 398. Ce savant syrologue pense (p. 396) qu'on doit chercher dans le trait d'union l'origine de la ligne occultante. Cette opinion est très-vraisemblable si on considère que l'occultation du hé du pronom ەת ـەת attirait surtout l'attention des Massorètes, v. § 151, et que ce mot était, d'un autre côté, uni au mot précédent par le trait d'union. Dans ce cas le trait d'union pouvait facilement passer sous la lettre initiale du pronom (ou au-dessus chez les Nestoriens) et devenir ligne occultante. Ce sont du reste les lettres initiales occultées, qu'il importait de noter; aleph, avons-nous dit, ne reçoit cette ligne que lorsqu'il est en tête du mot.

L'invention du trait d'union est due, suivant une note marginale, à Ram-Išou de Séleucie (VI$^{e}$ siècle), v. Abbé Martin, l. c. p. 395 et *La Massore chez les Syriens*, p. 196, note 2.

155. La ligne diacritique était encore employée dans quelques autres cas particuliers : 1° au-dessus d'un mot qui n'était indiqué que par quelques consonnes, son usage fréquent permettant cette abréviation, ܐܡܪ ܕ pour ܐܡܪ ܕܝ ; 2° au-dessus des noms des lettres de l'alphabet ܘܘ *waw*, ܝܘ *youdh*, ܬ *taw ;* 3° au-dessus ou au-dessous des lettres de l'alphabet prises comme signes numériques, selon la valeur qui leur était attribuée, v. ci-dessus § 17; 4° au-dessus de la particule du vocatif ܘ, par distinction de la conjonction ܘ qui avait un point supérieur; au lieu d'une barre, on lui superposait quelquefois aussi un oméga ܘ, pour indiquer qu'elle a la valeur de la particule grecque ὦ.

## Chapitre XXVIII.

### *De l'accent tonique.*

156. L'accent tonique ne joue pas en syriaque, à beaucoup près, un rôle aussi important qu'en hébreu. Il est cependant utile à connaître, car il rend compte de phénomènes grammaticaux importants; il est donc très-regrettable que les grammairiens indigènes, tels que Barhébræus, ne nous donnent aucun renseignement sur ce sujet et que nous en soyons réduits à de simples inductions.

En néo-syriaque, selon Stoddart [1], le ton porte presque toujours sur la pénultième. Sans nul doute, cette règle s'applique également au syriaque ancien. Le rejet de l'accent sur la dernière syllabe caractérise, on le sait, d'autres dialectes araméens et surtout l'hébreu, mais l'arabe qui, dans cette question comme dans les autres questions grammaticales en général, porte l'empreinte d'un cachet archaïque, suit la même voie que le syriaque [2].

157. On peut donc formuler de la manière suivante le prin-

1. *A grammar of modern syriac*, p. 29.

2. Il faudrait se garder de croire que des formes comme ܟܬܒ ܡܠܟ (ar. *kátaba málikᵘᵐ*) soient dues à la puissance de l'accent tonique, portant primitivement sur l'ultième; dans ces formes l'accent a été déplacé, par suite de l'appauvrissement du vocalisme en araméen; l'hébreu, au contraire, où l'accent a été rejeté sur l'ultième témoigne d'un état antérieur où il portait sur la pénultième (comp. les noms de la forme קָדֵשׁ מֶלֶךְ etc.).

cipe de l'accent tonique en syriaque : l'antépénultième n'a jamais le ton, l'ultième ne le reçoit, en dehors des monosyllabes, comme ܩܛܠ, que lorsqu'elle est close par une consonne et renferme une voyelle forte (longue à l'origine), comme ܩܛܠܬ ܩܛܠܢ ܩܛܠܘ.

Par application de ce principe, les préformantes du futur ont l'accent ܢܶܩܛܘܠ, ܢܶܩܛܠܘܢ *nèqṭol, nèqṭ'lon;* et sous l'influence de cet accent une voyelle faible se maintient dans une syllabe ouverte, au moyen du redoublement de la consonne qui suit : ܢܶܩܛܶܠ ܢܶܩܛܶܠܬ ܢܶܩܛܶܠܢ etc., v. §§ 113 et 114. Mais dans les racines ʿé-waw, où la voyelle de l'ultième est forte, la voyelle faible de la préformante tombe : ܢܩܘܡ ܢܫܝܡ. Il ne serait pas étonnant cependant, que, lorsque la valeur de quantité des voyelles se fut perdue, l'accent n'ait rétrogradé sur la pénultième, alors même que l'ultième avait une voyelle forte ; ainsi s'expliquerait le redoublement des formes ܢܶܩܛܶܠ ܢܶܫܡܠ, § 114, comparées avec celles ܢܶܩܛܘܠ ܢܶܩܛܘܠܘ ܢܶܩܛܠ, où l'influence du ton sur le redoublement de la troisième consonne n'est pas méconnaissable.

158. La puissance de l'accent tonique, portant sur la pénultième, explique la faiblesse de l'ultième et sa chute, si c'est une syllabe ouverte, ܩܛܠ ܩܛܠܬ ܩܛܠܐ, § 97.

159. Une voyelle adjuvante qui n'a d'autre but que de faciliter la prononciation, n'attire pas l'accent; ainsi s'explique qu'une voyelle de cette nature ne modifie pas la composition des syllabes, § 128. L'accent demeure donc sur l'ultième dans les mots suivants, considérés comme monosyllabiques, ܫܶܡܫ *mois*, ܩܶܛܐ *légume*, ܝܬܒ *il s'assit*, ܬܡܗ *il hésita*, et sur la première syllabe dans les mots comme ܩܛܠ ܫܡܥ ܐܡܪ, § 143.

160. Une particule ou un pronom qui n'a pas l'accent, s'appuie comme proclitique ou enclitique sur le mot qui suit ou qui précède. Il en résulte souvent une agglutination qui de deux mots n'en fait qu'un, tel est le cas notamment dans la suffixation des pronoms ܩܛܠܢܝ ܩܛܠܟ : un pronom sujet peut également s'agglutiner au participe ܩܛܠ[1] ܩܛܠܢ etc. pour ܐܢܐ ܩܛܶܠ

1. Jacques d'Edesse dans sa lettre sur l'orthographe répudie cette forme, mais uniquement par crainte qu'on ne la confonde avec des noms d'agents terminés en *ânâ*, v. éd. Martin, p. ٭, l. 16, Philipps, p. ١.

La fusion est inévitable quand il s'agit de mots courts, comme deux particules ou deux pronoms qui se réunissent pour former un nouveau sens, comp. ܐܦ ܐ, ܐ, ܐ,

en un plain-chant qui accompagne le débit, suivant une marche égale et monotone, ou grave et lente, ou alerte et précipitée, selon la nature du sujet. Cette manière de chanter ou de psalmodier s'appliquait surtout aux lectures publiques des Écritures. La p'šiṭṭâ, une fois acceptée par les Églises de Syrie, devint un sujet d'exercice assidu pour les lecteurs publics ܩܛܥܝܢ, et le plain-chant ne dut pas être séparé des autres études, auxquelles cette version servait de thème. Il paraît, au contraire, que les accents furent de bonne heure l'objet d'un enseignement oral dans les célèbres Écoles d'Edesse. Barhébræus (p. 261, l. 2), en parlant d'un accent composé, appelé ܩܛܥܝܢ ܕܡܗܝܡܢܘܬܐ *tradition*, dit qu'il était inconnu aux Occidentaux, parce qu'il aurait été enseigné (ܐܬܝܠܦ) par les *maqr'yâné* de l'école persane, après son transfert d'Edesse à Nisibe. Quoi qu'il soit de cette étymologie, il en ressort comme un fait historique, que cette étude était déjà prospère avant la séparation des sectes religieuses de la Mésopotamie, c'est-à-dire au V^e^ siècle.

Cependant le rythme devait être limité à un nombre de modulations assez restreint pour être enseigné et appris par la simple tradition, sans le secours d'aucune notation. En effet dans les manuscrits anciens, notamment du VI^e^ siècle [1], les accents ne se montrent pas encore; on n'y rencontre guère qu'un point unique indiquant la pause, très-rarement un double point marque la coupe de la période. Mais au VI^e^ siècle, il se produit à Edesse et à Nisibe, séparées par les dissensions religieuses, un mouvement accentué vers l'étude de la philosophie grecque, qui fut surtout favorisée dans l'Adiabène et la Mésopotamie orientale par le règne de Kosroès Anouchirwan [2]. Aux

1. Ewald, *Abhandl.*, p. 108; Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens*, p. 181.

2. C'est à cette époque que Jacques d'Edesse dans sa lettre sur l'orthographe (ܡܟܬܒ̈ܢܘܬܐ ܕܐ̈ܠܦ̈ܒ̈ܝܬܐ *il y a cent ans passés*, dit-il, v. éd. Martin, p. ٦; éd. Philipps, p. ٧) rapporte l'introduction en syriaque de mots philosophiques grecs, comme ܐܘܣܝܐ οὐσία, ou formés d'après la terminologie grecque, comme ܡܗܘܬܢܘܬܐ *propriété*, ܐܝܟܢܘܬܐ *qualité* etc.; et il constate qu'on ne les rencontre pas dans les auteurs anciens, depuis Saint-Ephrem jusqu'à Mar Xenaias (ou Philoxène, fin du V^e^ siècle). Cependant les traductions des œuvres d'Aristote commencèrent en Syrie dès le V^e^ siècle,

polémiques religieuses, ardentes à cette époque, nous devons la plupart des traductions syriaques qui sont parvenues jusqu'à nous; alors la phrase syriaque se modifie d'une manière sensible, elle se dégage des liens qui l'enchaînent, prend une allure plus mouvementée et emprunte au grec sa souplesse et sa grâce. Sous cette influence, le système d'accentuation subit dans son développement une importante transformation; les grammairiens, pleins de la rhétorique d'Aristote, songent à découper la phrase en autant de membres qu'ils distinguent de propositions logiques, à noter les nuances les plus délicates du discours, à traduire les divers mouvements de l'âme : la crainte, la douleur, la tristesse ou la joie, l'admiration etc. Un auteur, dont le nom ne nous est pas parvenu [1], mais qui était sans doute contemporain de Jacques d'Edesse [2], reconnaît pour ses maîtres les philosophes grecs (يونايا صبيمة) et notamment Aristote (أرسطوطاليس مبيمة), qui avait, dit-il, spécifié cinq modes du discours : ملفنا = ἐρωτηματικός, ملفنا = κλητικός, ملفنا = εὐκτικός, ملفنا = προστατικός et ملفنا = ἀποφαντικός. Ces cinq catégories, comme le fait remarquer M. Philipps, se retrouvent dans le commentaire de Probus sur l'herméneutique, publié en syriaque par M. G. Hoffmann [3]; or elles répondent à cinq accents syriaques qui ont ces noms [4]. D'autres grammairiens avaient porté, continue l'auteur en question, ces catégories au nombre de dix, et c'est par l'intermédiaire de Saint-Épiphane (sans doute dans un petit traité du traducteur des œuvres de ce père, du VI[e] siècle, placé en tête de la traduction) qu'elles parvinrent aux Syriens [5]. Cependant, suivant une tra-

suivant de près celles des œuvres de Théodore de Mopsueste et de Nestorius. Le développement de l'accentuation est étroitement lié à l'étude de la logique d'Aristote comme nous le verrons plus loin, mais ce n'est qu'au VI[e] siècle que l'influence grecque est décisive sur la grammaire syriaque.

1. V. Philipps, *A letter by mar Jacob of Edessa*, avec trois appendices, appendice I, p. 68.

2. V. ci-après § 168.

3. *De hermeneuticis apud Syros Aristoteleis*, Leipzig 1873, p. 66 et 115.

4. L'auteur que nous citons appelle ces modes لغما; les grammairiens adoptent la même division pour les modes du verbe; v. Barhébræus, I, p. 90, l. 12 et Abbé Martin, *La tradition karkaphienne*, p. 47.

5. Barzou'bi dans son traité sur l'accentuation (publié par M. l'Abbé Martin, Paris 1877) en parlant (p. 8 texte et p. 12 traduction) d'un de

dition nestorienne, Joseph d'Ahwaz (VI[e] siècle) serait l'inventeur d'un système d'accentuation, comprenant neuf accents seulement, qu'il aurait appliqué à la traduction d'Ibas d'Edesse de la version grecque des Écritures, faite par Théodore de Mopsueste : « Sachez, dit une note d'un manuscrit nestorien de l'an 899 [1], que les *sâmkâ*, les *'ésyâmâ*, les *zaugâ*, les *pâqodhâ*, les *m'niḥâmâ*, les *m'šalâmâ*, l'accent composé de *deux zaugâ*, les *'élâyâ* et les *taḥtâyâ* qui se trouvent dans les Écritures appartiennent tous à Joseph d'Ahwaz ; ce sont en effet les neuf accents qu'il a faits suivant le sens de la traduction littérale. Car Théodore de Mopsueste avait traduit en grec les Écritures, et la version du grec en syriaque en fut faite par Ibas, évêque d'Edesse [2] avec d'autres docteurs en théologie. » Cette note est confirmée par un passage d'Amrou ben Matai mal compris par Assemani et dont M. l'Abbé Martin a donné le vrai sens : « C'est lui (Joseph d'Ahwaz) qui est l'inventeur de la ponctuation au moyen des neufs accents [3]. »

Les signes de l'accentuation sont donc inventés, suivant ces autorités, pour adapter le mieux possible les traductions syriaques aux originaux grecs : de quatre ou cinq, leur nombre primitif, ils auraient été portés bientôt à neuf ou dix. La tradition ne paraît prêter à aucun doute ; les différences que l'on

ces accents, ܣܸܡܵܐ, lui attribue vingt espèces, dont dix qui se rapportent à la logique (ܗܸܓܝܼܢܵܐ ; ܣܵܛܵܐ) sont les suivantes : ܐܲܡܪܵܐ = ἀπόφανσις, ܩܲܛܵܦܵܣܝܼܣ = κατάφασις, ܐܲܦܵܣܝܼܣ = ἀπόφασις, ܦܪܘܼܛܵܣܝܼܣ = πρότασις, ܐܲܟܣܝܼܘܿܡܵܐ = ἀξίωμα, ܗܘܼܦܵܬܹܣܝܼܣ = ὑπόθεσις, ܦܪܘܼܣܵܒܠܹܡܵܛܵܐ = προβλήματα, ܣܘܼܡܦܹܐܪܵܣܡܵܐ = συμπέρασμα, ܒܥܵܝܵܐ = αἴτησις et ܛܘܼܪܡܵܐ = ὅρος. Cette division ne se trouve pas dans le commentaire de Probus publié par M. Hoffmann, qui ne nous paraît pas antérieur au VI[e] siècle, époque florissante de l'accentuation ; il parle en effet (p. 66) du ܦܘܼܣܩܵܐ et du ܣܵܡܹܐ dans les mêmes termes que les grammairiens qui traitent des accents et cite comme eux les passages de Matth. XI, 28 et 1. Sam. XX, 36 ; M. Hoffmann (p. 146) le fait remonter au V[e] siècle.

Comp. sur la division grammaticale des dix catégories Barhébræus, II, p. 1, commentaire.

1. *Add.* 12138 British Museum, v. *Catalog. of Syriac manusc. by W. Wright*, p. 107, V—3 ; et Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens*, p. 190.

2. Après la mort duquel les Nestoriens furent chassés d'Edesse et l'École persane détruite, en 485.

3. *La Massore chez les Syriens*, p. 184 à 191.

constate dans les récits s'expliquent par la voie à part, suivie d'un côté par les Nestoriens et de l'autre par les Jacobites. Elle est encore vivante au XIII[e] siècle, car Barhébræus qui ignore sans doute l'existence de l'accentuation hébraïque, fait un honneur au grec et au syriaque d'être les seuls à posséder les signes de l'accentuation [1]. Quelques pages plus loin [2], parlant d'un accent dont il ignore la valeur, il dit que Jacques d'Edesse, son inventeur, l'a sans doute appris du grec, quoiqu'il soit inconnu aux Grecs de Syrie. On peut faire également observer qu'un accent, outre son nom syriaque, était aussi appelé ܦܪܘܟܣܘܛܘܢܐ παροξύτονος, parce que à l'instar du paroxyton grec, il affectait l'antépénultième [3].

Il n'est donc nullement surprenant que l'accentuation et les travaux de la Massore syriaque n'aient pas été limités au texte seul des Ecritures, mais aient été appliqués aussi aux œuvres des Pères grecs qui furent reçues dans le canon de l'Eglise et firent partie des lectures publiques [4]. Barhébræus, dans son exposé des accents, tire à plusieurs reprises des exemples de Saint-Grégoire de Naziance. Plus tard même la valeur musicale des accents fut tout-à-fait négligée, comme nous le verrons plus loin § 168; on se contenta de psalmodier suivant le rythme transmis oralement et les accents ne furent plus étudiés que grammaticalement et comme signes d'interponction.

164. L'ère florissante de l'accentuation s'étendit du VI[e] au VIII[e] siècle. Les Nestoriens surtout jouissaient d'une grande réputation dans cette matière : parmi eux se distinguent Mar Marsai, Abraham et Jean de Beth-rabban, Joseph d'Ahwaz, Ram Išou et Enan Išou etc. [5] Chez les Jacobites, Thomas d'Harqel fait autorité et Barhébræus le cite souvent. Mais c'est à Jacques d'Edesse qu'un grand renom était réservé dans cette science, comme dans celle de la grammaire en général. Il est

1. *Œuv. gramm.*, p. 247, l. 14.
2. Id., p. 259, l. 2.
3. V. Philipps, *A letter of Jacob of Edessa,* p. 84; Abbé Martin *Jacobi Edesseni epistola,* § 3, l. 1.
4. Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens,* p. 117. Le catalogue de Rosen et Forshall des manuscrits du British Museum indique les écrits des Pères grecs soumis à la Massore, v. p. 68.
5. Abbe Martin, *La Massore chez les Syriens,* p. 115.

l'inventeur de nouveaux accents et son traité sur ce sujet est le plus complet jusqu'à Barhébræus et sert de modèle à celui-ci.

165. Mais au IX^e^ siècle, cette science est arrivée à son apogée, elle demeure encore en vigueur pendant quelques siècles; au XIII^e^ siècle, nous dit Barhébræus (p. 284, l. 14), plusieurs maîtres et des plus distingués n'y entendant plus rien déclaraient « que les accents avaient été révélés par le Saint-Esprit avec le corps des Écritures et qu'on ne pouvait apprendre à ponctuer sans changement les livres saints, comme ils l'avaient été autrefois, car c'était une science au-dessus de l'intelligence humaine; mais qu'on devait se contenter de savoir le nom des accents et de lire selon le rythme transmis par les maîtres ». L'accentuation est, à partir de cette époque, copiée plus ou moins correctement avec le texte des Écritures, mais dans la prose on ne sert plus que de quatre accents principaux.

166. L'accentuation serait pour nous d'un grand intérêt si nous possédions un texte massorétique reconnu, comme l'est le texte hébreu; une bonne accentuation vaut en effet un commentaire. Malheureusement les divergences des Jacobites et des Nestoriens d'une part, l'ignorance des copistes de basse époque d'autre part, sont cause que les manuscrits d'un âge peu reculé n'offrent qu'un tableau insuffisant ou défectueux des accents. Parmi les anciens même il en est peu qui contiennent des systèmes complets ou concordant les uns avec les autres; les éditions imprimées laissent encore plus à désirer. Nous nous en tiendrons donc dans notre exposé aux traités des grammairiens indigènes et aux indications que nous fournissent les noms mêmes des accents, qui heureusement sont clairs, à l'opposé des accents hébreux [1].

167. Des traités qui ont été publiés jusqu'à ce jour, les plus importants sonts ceux de Jacques d'Edesse et de Barhébræus pour les Jacobites, et de Barzou'bi pour les Nestoriens.

Celui de Barhébræus du XIII^e^ siècle est de beaucoup le plus complet et le plus clair; il fait partie des œuvres grammati-

1. Ewald qui n'avait d'autres ressources que des manuscrits a pu avec tout son génie reconstituer un système généralement juste, mais forcément incomplet. V. *Abhandl. zur orient. und bibl. Literatur,* p. 103, comp. *Zeitschrift für die Kunde des Morgenl.*, vol. I, p. 205 et suiv.; II, p. 110 et suiv., où il a mis à contribution le travail de Barhébræus.

cales de cet illustre Jacobite, publiées par M. l'Abbé Martin (I, p. 246 à 261), en outre M. Philipps en a donné une édition d'après d'autres manuscrits à la suite de la lettre de Jacques d'Edesse sur l'orthographe. Il concorde généralement avec celui de l'évêque d'Edesse, qui a dû lui servir de guide; il compte 40 accents : 4 radicaux et 36 dérivés, dont 28 simples et 8 composés.

Le traité de Jacques, qui appartient à la fin du VII$^{e}$ siècle, a été publié par MM. l'Abbé Martin et Philipps dans leur édition de la lettre sur l'orthographe syriaque, d'après des manuscrits différents. Au point de vue historique, il a une grande importance, car il montre le système d'accentuation arrivé à son complet développement.

Celui de Barzou'bi, dont la publication est également due à M. l'Abbé Martin appartient au XII$^{e}$ ou au XIII$^{e}$ siècle; ce n'est qu'un résumé écourté du système nestorien, probablement d'après le Katolikos Mar Elias [1] qui vivait au commencement du XI$^{e}$ siècle. Après avoir concentré toute sa théorie sur quelques accents, il explique d'après ce patriarche les noms de trente accents.

Un quatrième petit traité jacobite, portant le nom de Thomas le diacre, est compris dans l'édition de M. l'Abbé Martin de la lettre sur l'orthographe sous le § 3; l'édition de M. Philipps n'en renferme qu'un fragment (2$^{e}$ appendice). Mais ce fragment est la partie la plus importante, une liste de dix-huit accents, en tête du traité.

Fait remarquable! Cette liste, pour le nombre des accents, coïncide avec celle qu'Ewald trouva en tête d'un manuscrit et qu'Assemani avait déjà reproduite dans son catalogue [2]. Les noms des accents sont différents, à quatre près, car les uns appartiennent à l'École jacobite et les autres à l'École nestorienne, mais de cette singulière coïncidence on peut conclure que ces deux écoles, après avoir emprunté, chacune de son côté, leurs premiers accents aux catégories de la logique grecque, comme nous l'avons dit plus haut, développèrent

1. V. p. 12 et 19 texte, p. 18 et 28 traduction. Comp. aussi Philipps, *A letter of Jacob of Edessa, 3$^{e}$ appendice*, p. 85.

2. *Zeitschrift für die Kunde des Morgenl.*, v. I, p. 205 à 206.

leurs systèmes, selon un même esprit, entretenu par le courant scientifique qui ne cessa d'exister entre ces deux fractions des Syriens. Que ce courant s'établit de l'Orient à l'Occident, la supériorité connue des Nestoriens suffirait à le prouver, mais, en outre les écrits des Jacobites en portent témoignage. Dans leurs traités Barhébræus et Jacques d'Edesse se servent pour leurs explications de noms nestoriens (أَمْصٌ au lieu de أُمْصٌ par exemple), qui trahissent la source où ils puisent ces explications. Ils connaissent parfaitement les différences qui les distinguent de leurs rivaux, différences qui tendent du reste à disparaître au fur et à mesure que l'accentuation arrive à son complet développement.

Cette liste est donc ancienne et nous nous rangeons à l'avis de M. Philipps qui voit (p. 90) dans ce Thomas-le-diacre le même personnage que Thomas d'Harqel, bien connu pour sa révision en 616 du Nouveau Testament. Cette opinion est, du reste, corroborée par la réputation que ce prélat s'était faite dans la science des accents, comme nous avons eu occasion de le remarquer plus haut.

Après cette liste, vient dans l'édition de M. l'Abbé Martin un commentaire fait de plusieurs morceaux et comprenant plus d'accents que ceux énoncés en tête, notamment des accents composés. On peut donc le considérer comme postérieur.

168. Enfin sous l'appendice premier, M. Philipps nous donne un cinquième petit traité Jacobite qui énumère vingt-trois accents, suivis d'une courte analyse de chacun d'eux, avec citation à l'appui d'un passage biblique[1]. Cet écrit sans nom d'auteur est surtout intéressant pour ses données historiques sur l'étude de la philosophie grecque en Syrie. Il paraît appartenir au siècle où les travaux sur l'accentuation florissaient le plus et atteignaient leur couronnement avec Jacques d'Edesse. Nous ne pensons pas qu'on doive le faire remonter au-delà du VII^e^ siècle. Tel n'est pas l'avis de M. Philipps qui le considère comme un des plus anciens traités, du commencement du VI^e^ siècle. Le principal motif qui le décide pour un âge aussi reculé est que cet écrit ne traite pas des accents composés ;

1. C'est de ce traité que s'est servi Elias de Tirhan dans sa grammaire, éditée par M. Baethgen, v. chap. XXIX.

il en conclut qu'ils n'étaient pas encore inventés ni traités dans aucun écrit (préface p. IV). Il ajoute (p. 66) : «*la raison était que le sujet était nouveau et qu'il n'y avait* ܠܐ ܦܘܣܩܢܐ ܘܠܐ ܬܫܥܝܬܐ ܕܒܢܝ ܐܢܫ ܥܠ ܗܠܝܢ ܢܩܛܐ *no publication nor disquisition of men on these accents.*» Mais le docte professeur s'est mépris sur le sens de ce passage. L'auteur qui écrivait pour les moines d'un couvent, comme il est vraisemblable, dit seulement qu'il lui paraît inopportun de traiter de la *valeur temporelle* (ܐܘܬܪ) des accents ainsi que des *accents composés, parce qu'on n'en avait pas l'habitude, faute de pratique et d'étude de ce sujet* ܠܐ ܣܓܝܐ ܕܢܩܛܐ ܘܠܐ ܦܘܣܩܢܐ ܕܒܢܝ ܐܢܫ ܥܠ ܗܠܝܢ ܢܩܛܐ (v. p. 69, l. 18). Ceci établit que les accents étaient étudiés par les Syriens, suivant les règles de l'analyse logique et grammaticale, et non pas au point de vue du rythme.

169. Mais il est temps de terminer cet historique déjà trop long, que peut seul excuser l'intérêt qui s'attache à une question encore neuve. Pour nous résumer, nous croyons qu'il faut distinguer trois périodes dans l'évolution du système d'accentuation:

1° La déclamation psalmodiée qui accompagne toute lecture solennelle, a eu lieu dès le principe suivant un rythme que nous ignorons et qu'il nous importe peu de connaître, mais qui a donné naissance à un enseignement traditionnel. Dès les premiers siècles, cet enseignement est oral et se transmet dans les célèbres Écoles d'Edesse, parmi lesquelles se distingue surtout l'École persane. A la suite du transfert de cette école à Nisibe, à la fin du V$^{e}$ siècle, la suprématie est acquise aux Nestoriens dans cette science.

2° Au VI$^{e}$ siècle, sous l'influence des études de la logique grecque, il se forma parallèlement chez les Nestoriens et chez les Jacobites un système d'accentuation notée, qui parvint à son complet développement au IX$^{e}$ siècle, et dut modifier sensiblement le plain-chant en usage, en le pliant à de nouvelles variations. Cependant le but que poursuivent les docteurs est exégétique; leur ponctuation peut être considérée comme un commentaire des Écritures. Les Nestoriens continuent d'exceller dans ces études, et les Jacobites mettent leurs travaux à profit. La ponctuation fait partie dès lors de l'orthographe syriaque et est appliquée à toute matière littéraire. Les traités d'accentuation publiés jusqu'à ce jour ne remontent pas au-delà du VII$^{e}$ siècle.

3° A partir du IX^e^ siècle, la science de l'accentuation demeure stationnaire, puis tombe peu à peu dans l'oubli, où on la trouve plongée, quand le syriaque cesse d'être langue vivante.

### § 2. Classification des accents.

170. Les accents, qui servent à la division de la phrase sont appelés ܢܩܛܐ *notes* ou ܟܘܢܝܐ ܡܘܟܚܢܐ *motions* ou plus explicitement ܢܩܛܐ ܕܩܨܝܨܐ *notes métriques*, ܢܩܛܐ ܕܐܘܢܝܐ *notes musicales*, ܟܘܢܝܐ ܡܘܟܚܢܐ ܕܩܨܝܨܐ *motions métriques*. Le mot ܢܩܛܐ est plus familier aux Occidentaux, celui de ܟܘܢܝܐ ܡܘܟܚܢܐ aux Orientaux.

Ils sont la notation du rythme ܐܘܢܐ ou ܨܠܬܐ, c'est-à-dire, des diverses modulations de la voix propres à rendre toutes les nuances du sens que les mots présentent, suivant leur position dans la phrase. Nous donnerons, en premier lieu, leur liste d'après Barhébræus, dont le traité est le plus complet. Il compte 40 accents, dont 4 radicaux ܫܪܫܡܬܐ [1] et 36 dérivés ܦܪܝܟܬܐ, soit simples ܦܫܝܛܐ, soit composés ܟܪܝܟܐ ou ܟܘܢܣܩܐ; mais nous suivrons un groupement plus rationnel, indiqué par Ewald [2], et nous les diviserons en : 1° *Accents de la phrase;* 2° *accents du sentiment;* 3° *accents grammaticaux;* 4° *accents composés* ou *groupes d'accents.*

#### 1° Accents de la phrase.

##### *Accents radicaux.*

1 ·— ܦܣܩܐ *pâsoqâ, secteur.*
2 :— ܙܘܓܐ *zaugâ, le couple* (ou chez les Occidentaux ܫܘܝܐ *les pareils*).
3 .— ܬܚܬܝܐ *taḥtâyâ, l'inférieur.*
4 ·— ܥܠܝܐ *'élâyâ, le supérieur.*

##### *Accents dérivés.*

5 :— ܙܘܓܐ ܕܣܟܘܟ ou ܫܘܝܐ ܕܣܟܘܟ *variation de zaugâ* ou *de š'wâyâ,* ne se distingue pas par le signe du n° 2; on l'appelle aussi ܦܣܩܐ ܕܡܦܪܫ *séparation de l'apodose.*

1. Barzou'bi qui appartient à l'École nestorienne, les appelle (p. 3, l. 7 et passim) ܫܡܗܢܝܐ ܕܫܡܐ = ὁμωνυμία, c'est-à-dire *qui donne son nom à diverses espèces et est générique.*

2. *Zeitschrift für die Kunde des Morgenl.*, II, p. 116 et suiv.

6 ⁘ — ܡܗܦܟ ܙܥܘܦܐ *variation de taḥtâyâ*, les Orientaux lui donnent trois points ⁘ — et l'appellent *le taḥtâyâ aux trois points* ܙܥܘܦܐ ܕܬܠܬ ܢܩܛ.

7 ⁖ — ܡܗܦܟ ܕܠܥܠ *variation d'élâyâ.*

8 ܡܣܩܦ *simple.* Ce n'est pas un accent particulier, mais l'un des accents radicaux sans les accents qui le précèdent ordinairement.

9 ∴ ܪܘܬܡܐ *rèthmâ, mouvement des lèvres;* chez les Occidentaux ܐܬܝ *motion.*

10 ∴ ܣܡܟܐ *sâmkâ, qui soutient.*

11 ܡܗܦܟ ܣܡܟܐ *variation du précédent,* ne s'en distingue que par le rythme.

12 ⁘ — ܩܘܡܐ *qaumâ, érection* est une modification de *pâsoqâ.*

13 ⁖ — ܥܓܠ ܢܦܩ *accéléré qui tranche,* c'est-à-dire qui accélère la marche du rythme et est suivi de la pause.

14 ⁘ — ܪܗܛܐ ܠܐ ܢܦܩ *râḥṭâ, qui ne tranche pas;* râḥṭâ non suivi de la pause. Les Orientaux possèdent un troisième râḥṭâ, composé de trois points en forme de triangle isocèle ∴ —; ils l'appellent ܪܗܛܐ ܕܐܒܗܬܐ *râḥṭâ au pouce,* à cause de l'analogie de sa forme avec celle d'un pouce plié [1].

15 ⁖ — ܡܬܝܢ *modérateur,* est appelé par les Orientaux ܩܛܝܢܐ ܪܒܐ *le grand moteur,* par opposition au rethmâ qu'ils appellent ܩܛܝܢܐ ܙܥܘܪܐ *le petit moteur.* Ceux-ci distinguent encore deux autres espèces de cet accent : l'une est le ܢܘܛܐ *note* et l'autre le ܡܣܬܠܩ *qui élève.*

16 ∴ — ܡܢܚܬ *qui abaisse.*

17 ⁘ — ܡܣܬܟ *qui fait cesser.*

18 ⁘ — ܡܫܟ *qui attire.*

19 ܡܗܦܟ ܡܫܟ *variation du précédent;* ne s'en distingue que par le rythme.

20 ∴ — ܟܦܐ *contrainte.* Jacques d'Edesse et Thomas le diacre

1. Cette explication a été donnée par Ewald, guidé par Barhébræus, dans la *Zeitschrift für die Kunde des Morgenl.*, vol. II, p. 112. C'est également celle de Mar Elias, d'après Barzou'bi (v. Philipps, p. 88). Nous ne croyons pas qu'on admette celle proposée par M. Philipps (p. 48, note *l*) qui voit dans ce mot le grec ἀκρότης; car le ܩ n'est pas l'équivalent de la terminaison ης et le τ est toujours rendu par un ܛ.

ne lui donnent qu'un point, comme le rèthmâ (Martin ـه l. 9 et ـم dern. ligne).

21 ـ ـَـهَـسْـكَـف خَـيْـمْـلَا *variation du précédent.*

22 Les Orientaux distinguaient encore le *n'phâṣâ* نَـفْـيَـا *secousse,* dont le signe était un point inférieur.

### 2° Accents du sentiment.

23 ـ ـَـنَـصَـمْـلَا *qui fait pleurer* ou ـَـمَـشَـمْـخْـلَا *qui humilie.*

24 ـ ـَـفَـقَـدْـلَا *qui ordonne.*

25 ـ ـَـمَـفَـكَـشْـلَا *qui fait l'éloge.*

26 ـ ـَـهَـكْـ يَـهَـصْـلَا *qui félicite.*

27 ـ ـَـزَـهَـمْـلَا *qui appelle.*

28 ـ ـَـمَـسَـمْـلَا *qui indique.*

29 ـ ou ـ ـَـخَـزَـخْـمْـلَا *qui prie* ou ـَـمَـدَـعَـمْـلَا *qui implore* ou ـَـمَـعَـمَـشْـلَا *qui persuade.*

30 ـ ـَـمَـهَـاخْـلَا *qui interroge.*

31 ـ ـَـمَـدَـوَـمْـنْـلَا *qui admire.* Quelques auteurs lui donnaient un seul point supérieur; d'autres, un point inférieur unique.

### 3° Accents grammaticaux.

32 ـ ـَـمَـسَـيْـلَا *qui unit* ou ـَـمَـدَـلْـلَا *qui tisse.*

33 ـَـهَـسْـكَـف ـَـمَـسَـيْـلَا *variation du précédent.*

34 ـ ـَـمَـهَـفَـعْـلَا *qui retourne* ou ـَـمَـعَـزَـمْـلَا *qui fait le tour,* d'après Jacques d'Edesse.

### 4° Accents composés ou groupes d'accents.

35 ـ ـ ـ ـَـهَـقْـصَـ ـَـلْ ـَـقْـصَـ ـَـلْ, combinaison du râhtâ simple suivi du râhṭâ avec pause.

36 ـ ـ ـ ـ ou ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـَـكْـلَا trois râhtâ, dont les deux premiers sont simples et le troisième, suivi de la pause, ou dont le premier est simple et les deux autres suivis chacun de la pause.

37 ـ ـ ـ ـَـمَـفَـكْـلَا ـَـخْـشَا tâkhsâ suivi de taḥtâyâ avec interrogation; cette suite d'accents est appelée par Bar Zou'bi ـَـلْـسَا *la chaîne.*

38 ـ ـ ـ : ـ même suite d'accents avec zaugâ en tête.

39 ـ ـ ـ ـ ـَـمَـهَـتْـلَا ـَـوَـمْـكَا ـَـخْـشَا tâkhsâ suivi de zau'â et de š'wâyâ; les Nestoriens appelaient cette suite ـَـمَـشَـيْـكْـلَا

*chaussé de sandales,* parce que la fin de la proposition, les pieds pour ainsi dire, a le double point qu'ils appellent la paire ܒ̣ܵ̈ܵ, et non pas taḥtâyâ, l'accent ordinaire à cette place.

40 ·— ·· ـ ـ ـ

Nous signalerons quelques traces de cet état primitif dans le cours de notre exposé. Plus tard, le point sur la ligne après le mot fut réservé pour la grande pause qui suit la fin de la phrase, et reçut le nom de pâsoqâ (n° 1); il correspond au *sillouq* ou *soph-pâsouq* hébreu. La chute de la voix qui précède la pause, est notée par un point inférieur, le sâmkâ (n° 10); l'élévation que cette chute suppose a par antithèse le point supérieur, rèthmâ ou zau'â (n° 9). Ces trois points expriment donc le rythme dans toute sa simplicité : *mise en mouvement de la voix, chute, arrêt :*

Matth. 19, 3. ܘܢܣܝܘܢ ܠܘܬܗ ܘܐܡܪܝܢ ܠܗ

Dans le cours de la phrase, la chute de la voix se confond souvent avec la pause moins forte qu'à la fin, et celle-ci peut être précédée directement de rèthmâ sans sâmkâ.

Suivant la logique grecque, les grammairiens divisent la phrase en deux propositions : *proposition antérieure,* ܡܬܢܝܬܐ *promesse* = πρότασις et *proposition conséquente,* ܦܘܪܥܢܐ *rétribution* = ἀπόδοσις. Si la phrase est courte et simple, la protase renferme le sujet et le verbe et l'apodose, le régime. Dans les longues périodes, l'apodose commence avec la proposition qui est l'objet principal du récit et la protase comprend tout ce qui précède. Ces deux propositions sont donc plus ou moins longues, elles peuvent se diviser en un plus ou moins grand nombre de membres susceptibles de diverses intonations : de là, la grande variété de l'accentuation.

Observons qu'une phrase rythmée peut être composée de très-longues périodes et n'est pas enfermée dans les limites étroites des versets bibliques; elle peut comprendre trois ou quatre de ces versets.

L'apodose, terminant la phrase, a comme accent de pause le pâsoqâ; la protase a une pause de moitié moins forte et prend en conséquence le double point; mais avec cette pause se confond la chute de la voix, comme nous l'avons dit ci-dessus, et le zaugâ (n° 2) qui est le type primitif du double point est dit

coup celui des versets du texte hébreu. On ne s'étonnera donc pas que la supputation de ces propositions varie suivant les manuscrits, chaque école jouissant d'une certaine latitude pour les divisions logiques des textes. V. Abbé Martin, *Tradition karkaphienne*, p. 133 à 134 et *Notes marginales*, p. 18.

*inférieur* et devient taḥtâyâ (n° 3). Dans quelques cas, cependant, où le sens exige une pause moins forte, zaugâ demeure comme nous le dirons plus loin. Voici un exemple des deux propositions :

Matth. 19, 3. ܘܢܣܝܘ ܐܠܘܬܗ ܘܐܡܪܝܢ ܠܗ ܗܠ ܫܪܝܪ ܠܓܒܪܐ ܕܫܒܩ ܠܐܢܬܬܗ ܠܟܠ ܥܠܬܐ ·

Ces deux pauses peuvent suffire à une phrase même longue, quand les mots sont étroitement unis et que le sens n'autorise pas de sous-divisions. La voix doit être alors soutenue jusqu'à la fin de la proposition, ce que l'on indique par des accents sans pause, tels que rèthmâ (n° 9), sâmkâ (n° 10) ou gârorâ (n° 18). Les ponctuateurs distinguent, dans ce cas, si les mots sont reliés entre eux par le waw de la copule ou non ; s'ils ne le sont pas, leur union est indiquée par une intonation spéciale sur la première syllabe du mot et notée par le gârorâ que les grammairiens comparent avec le paroxyton grec :

ܒܟܠ ܡܕܝܢܬܐ ܕܐܠܗܐ ܗܘܝܢ ܐܝܟ ܕܝܩܪܐ ܕܣܒܪܝܢ ܠܢ ܒܟܠ ܫܥܐ ܒܣܒܠܐ ܣܓܝܐܐ ܒܫܘܥܝ̈ܢ ܒܥܢܝ̈ܐ ܒܟܦ̈ܐ ܒܨܘܡ̈ܐ ܒܥܡܠܐ ܒܝܕܥܐ ܒܐܘܪܟܐ ܢܐ ܒܪܘܚܐ ܩܕܝܫܐ ܒܚܘܒܐ ܕܠܐ ܟܕܒܐ

2 Cor. 6, 4—6. ܒܡܠܬܐ ܕܫܪܪܐ ·

Tous ces mots ont gârorâ, la phrase continue dans des termes semblables, mais les mots suivants sont reliés par le dâlath qui marque le rapport du génitif et reçoivent le nâghodhâ, conformément au § 152.

Si les mots sont joints par le waw de la copule, cette intonation n'a pas lieu, mais on note, à la place de gârorâ, rèthmâ avec élévation de la voix et sâmkâ, si la voix incline vers sa chute. Ces deux accents sont alors considérés comme variations de gârorâ ܒܫܘܥܝ̈ܢ ܥܨܝܨ (n° 19) :

Gal. 4. 10. ܝܘܡ̈ܐ ܘܝܪ̈ܚܐ ܘܥܒܬܢ ܠܟܘܢ ܕܠܡܐ ·

Pour les sous-divisions, on se sert du zaugâ (n° 2) ; mais à l'apodose, la voix doit être d'autant plus soutenue que la chute est plus grande à la fin de la phrase, le zaugâ devient alors ʿélâyâ (n° 4). C'est donc à la protase que zaugâ trouve son application.

Nous pouvons avec ces points noter le cours ordinaire du rythme, suivant ses divisions et sous-divisions :

· — ·  ·  — ·  : —

1° zaugâ, précédé d'un ou plusieurs rèthmâ (ou sâmkâ), forme la sous-division de la protase terminée par taḥtâyâ avec un ou plusieurs rèthmâ (ou sâmkâ) devant lui. 2° ʿélâyâ précédé d'un ou plusieurs accents sans pause, ouvre l'apodose que ferme pâsoqâ précédé de sâmkâ:

ܘܐܡܪ ܠܗ ܒܥܠ ܒܝܬܐ ܗܐ ܟܠ ܕܐܝܬ ܠܝ ܘܠܐ ܐܫܬܠܡ ܠܡܥܒܕ ܠܝ ܐܦ ܐܢܐ ܠܐ ܐܫܬܠܡ ܠܡܥܒܕ ܠܟ ܘܐܡܪ ܠܗ ܒܥܠ ܒܝܬܐ ܐܢ ܗܟܝܠ ܗܘ ܕܠܝܬ ܠܟ ܐܦ ܐܢܐ ܠܐ ܐܫܬܠܡ ܠܡܥܒܕ ܠܟ ܘܐܡܪ ܠܗ ܒܥܠ ܒܝܬܐ ܐܢ ܗܟܝܠ ܗܘ ܕܠܝܬ ܠܟ ܐܦ ܐܢܐ ܠܐ ܐܫܬܠܡ ܠܡܥܒܕ ܠܟ

Act. 3, 1. 2. ܘܐܡܪ ܠܗ ܒܥܠ ܒܝܬܐ ܐܢ ܗܟܝܠ ܗܘ ܕܠܝܬ ܠܟ ܐܦ ܐܢܐ ܠܐ ܐܫܬܠܡ ܠܡܥܒܕ ܠܟ

Zaugâ à la protase et ʿélâyâ à l'apodose sont répétés autant de fois que la phrase comporte de membres simples. Si la phrase s'arrête brusquement, ʿélâyâ peut précéder directement pâsoqâ sans sâmkâ, quoique ce soit rare.

Si le sens exige, à la protase, une pause plus grande que celle de zaugâ, cet accent est remplacé par taḥtâyâ qui peut être répété plusieurs fois:

Matth. 7, 5. ܐܦܩ ܩܕܡܝܬ ܡܢ ܥܝܢܟ ܘܗܐ ܟܡܐ ܩܪܝܬܐ ܒܥܝܢܟ

Telle est la physionomie ordinaire du rythme, mais il peut subir bien des variations.

Lorsque la protase comprend des membres qui, pris isolément, forment par eux-mêmes une petite phrase, ils sont distingués chacun par un pâsoqâ, mais ils sont reliés à l'apodose au moyen de taḥtâyâ ou quelquefois de ʿélâyâ. Ces pâsoqâ sont dits ܥܠܝܢܐ *empruntés,* par opposition au pâsoqâ final que l'on appelle ܕܝܠܢܝܐ *propre* ou ܫܪܝܪܐ *exact.* Le psaume XXIX est un exemple frappant de cette accentuation : ses dix premiers versets sont divisés par le pâsoqâ šilâ, le onzième et dernier a taḥtâyâ et pâsoqâ ḥ'thithâ. Ce rythme monotone est le type du rythme primitif.

Le pâsoqâ šilâ sert notamment à séparer les diverses énonciations d'un titre, comme 1 Timoth. 1, 1; Rom. 1, 1 (dans ce dernier endroit, il est suivi de ʿelâyâ au lieu de taḥtâyâ), ou celles d'une longue période; dans ce cas il est généralement précédé de sâmkâ :

ܫܠܝܚܐ ܕܝܫܘܥ ܡܫܝܚܐ ܥܠ ܦܘܩܕܢܐ ܕܐܠܗܐ ܘܡܫܝܚܐ ܕܝܫܘܥ ܣܒܪܢ ܠܗ ܠܟܠ ܙܒܢ

Matth. 11, 16. ܡܕܡܐ ܐܢ ܐܡܬܝ ܠܗܠܝܢ ܕܪܗܛܐ ܘܡܬܚܙܝ ܠܗܘܢ ܕܡܢ ܫܘܩܐ

Dans une période analogue (Matth. 15, 31) où le relatif ܕ est placé entre le substantif et le participe, les membres sont divisés par ʿélâyâ, l'accent ordinaire de l'apodose, parce que la tournure est plus naturelle et moins solennelle:

ܣܓܝܐ ܕܨܠܡ̈ܐ ܕܐܡܪ̈ܝܢ ܠܗ̇ܘܢ ܕܐܝܬ ܠܗ̇ܘܢ ܕܢܫ̈ܡܥ̈ܘܢ ܘܠܐ ܫܡ̈ܥ̈ܘ ܘܠܐ ܢܕ̈ܥ̈ܘ ܘܠܐ ܣܟ̈ܠ̈ܘ ܘܠܐ ܐܬ̈ܘ ܠܡ̈ܐ ܕܐܝܬ ܠܗ̇ܘܢ ܕܢܫ̈ܡܥ̈ܘܢ ܘܠܐ ܫܡ̈ܥ̈ܘ ܘܠܐ ܢܕ̈ܥ̈ܘ ܘܠܐ ܣܟ̈ܠ̈ܘ ܘܠܐ ܐܬ̈ܘ ܠܡ̈ܐ ܕܐܝܬ ܠܗ̇ܘܢ ܕܢܫ̈ܡܥ̈ܘ

Gen. 6, 4. ... ܘܐܦ ܒܬܪ ܗܝܠܝܢ ܕܥܠܘ ܒܢܝ ܐܠܗܐ ܠܒܢܬ ܐܢܫܐ ...

Ps. 117, 23. ... ܡܢ ܩܕܡ ܝܗܘܐ ܗܢ ܦܠܐ ܒܥܝܢܝܢ ...

La chute de la voix n'est pas aussi sensible que devant taḥtâyâ, mais la pause est plus grande que celle du zaugâ ordinaire. C'est pourquoi on appelle cet accent ܦܫܩܐ ou ܦܫܩ ܣܘܟܠܐ *solution de l'apodose*, parce que celle-ci est séparée de la protase.

Lorsque le sujet demande un rythme accéléré, on se sert du râḥṭâ (n^os^ 13 et 14). Si cet accent porte seulement sur un mot ou un membre non suivi de la pause, on dit qu'il est sans pause ܠܐ ܣܗܕ, ex. :

Jacq. 5, 9. ... ܠܐ ܬܬܢܣܚܘ ܒܗܕ ܠܗܕ ܠܐ ܬܬܕܝܢܘ ...

Gal. 3, 1. ... ܐܘ ܡܢ ܥܠ ܥܝܢܝܟܘܢ ܝܫܘܥ ܡܫܝܚܐ ...

Il est dit, au contraire, ܣܗܕ lorsqu'il est suivi de la pause. Cette pause est indiquée par un point additionnel au-dessous des deux points de l'accent :

Lam. 1, 12. ... ܠܐ ܠܟܘܢ ܠܐ ܚܫܘܒ ܐܢܫ ...

Les Orientaux emploient une troisième espèce de râḥṭâ, le ܪܘܚܛܐ ܕܦܣܩܐ (n° 14), devant le pâsoqâ, à la place de sâmkâ, lorsqu'ils veulent faire ressortir le mot après lequel il est placé :

Matth. 25, 41. ... ܠܟܘܢ ܠܝ ܠܐ ܥܒܕܬܘܢ ...

L'opposé du râḥṭâ est le tâkhsâ (n° 15), qui remplace le rèthmâ, quand la voix au lieu de suivre son cours s'arrête un instant sur le mot. Cet accent se rencontre donc au commencement ou au milieu de la proposition, jamais à la fin. Il convient aux actions admirables, aux interrogations qui contiennent une admonestation ou une plainte :

Ps. 58, 1. ... ܐܠܗܝ ܦܪܘܩ ܐܢܝ ܡܢ ܒܝܕ ܩܡܝܟ ...

ܐܠܗܝ ܬܥܠ ܥܠ ܡܪܡ ܠܝ ܘܫܪ ܠܡ ܐܠ ܬܕܡ ...

Lam. 2, 20. ... ܐܘ ܬܐܟܠܢ ܢܫܝ ...

Les Orientaux ne se servent pas pour cet accent du nom tâkhsâ, mais du mot ܡܪܡܟܢܐ *moteur*. Ils distinguent notamment divers taḥtâyâ, ʿélâyâ ou zaugâ, suivant que ces accents sont précédés de rèthmâ ou de m'ziʿânâ. Ils parlent aussi d'un ܢܡܐ *note*, comme d'une espèce de m'ziʿânâ (Bar Zouʿbi, p. 18), sans qu'il apparaisse en quoi il se distingue de celui-ci.

Enfin ils avaient encore une troisième espèce de rèthmâ, le *m'qimânâ* qui remplaçait le m'zi'ânâ à la protase, quand celle-ci était particulièrement accentuée pour marquer la colère ou la contrainte. Une sous-division était le *demi-m'qimânâ* ܦܣܩܐ ܕܩܝܡܐ ܙܥܘܪܬܐ qui traduisait la crainte et le dégoût.

Mais s'agit-il d'un langage énergique ou plaintif, au lieu de rèthmâ, l'accent sans pause est noté par 'ésyânâ (n° 20). Son signe particulier qui le distingue de tâkhsâ est d'être suivi de zaugâ, aussi bien à l'apodose qu'à la protase; ce zaugâ est appelé en conséquence zaugâ d''ésyânâ :

ܘܐܡܪ ܠܗ ܡܢܗܡ ܕܫܪܝܐ ܐܘ ܕܩܪܝܒ ܠܗ ܐܡܪ ܫܒܘ ܠܗ ܡܢܐ ܕܥܒܕ ܠܟ ܗܟܢܐ

Isaïe 1. 9. ܘܠܐ ܫܒܩܢ ܠܢ ܙܪܥܐ ܕܢܗܘܐ ܐܦ ܠܢ ܕܡܝܢ ܗܘܝܢ ܠܥܡܘܪܐ

ܘܐܬܘ ܠܘܬܗ ܘܫܒܩܘ ܠܗ ܟܠ ܚܝܠܗ ܘܐܬܘ ܠܘܬ ܟܠ ܥܡܡܐ ܘܫܒܩܘ ܠܗ ܟܠ ܚܝܠ ܥܡܡܐ

Marc. 5. 4. ܕܐܬܘ ܠܘܬ ܟܠ ܥܡܡܐ ܘܫܒܩܘ ܠܗ ܟܠ ܚܝܠ ܥܡܡܐ ܘܐܬܘ ܠܘܬ ܟܠ ܥܡܡܐ

Les Occidentaux disaient du rèthmâ qu'il était une variation de 'ésyânâ ܥܣܝܢܐ ܕܪܝܬܐ (n° 21), quand il précédait immédiatement taḥtâyâ à la protase ou 'élâyâ à l'apodose :

Ezek. 23, 31. ܘܐܫܬܐ ܠܟ ܒܟܣܬܗ ܕܐܚܬ ܡܢ ܐܚܘܬ

Jean 14, 20. ܐܢܐ ܒܐܒܝ ܘܐܢܬܘܢ ܒܝ ܘܐܢܐ ܒܟܘܢ

L'abaissement de l'âme, la tristesse est exprimée par *m'naḥḥ'thâ* ܡܢܚܬܐ, qui apparaît comme une modification rythmique de sâmkâ. A la protase, où il a sa place ordinaire, il précède taḥtâyâ ܐܦ ܥܠ ܡܫܟ ܐܦ ܐܢܐ Is. 28, 24; quelquefois sous le même mot ܐܦ ܐܢܐ Matth. 25, 37. A l'apodose, il précède quelquefois 'élâyâ mais plus souvent pâsoqâ; il semble que dans ce cas les Nestoriens l'appelaient ܡܢܚܬܐ *qui repose* (Bar Zou'bi, p. 12, texte l. 10).

Parmi les notes basses se trouve aussi le n'phâṣâ *secousse* (n° 22), un point inférieur qui servait à introduire le discours chez les Nestoriens et accompagnait le verbe ܐܡܪ. Il tirait son nom de son intonation saccadée. Quelques auteurs s'en servaient aussi d'une manière impropre, en dehors du verbe *émar*. Mais cet accent n'avait pas été accepté par les Occidentaux qui le trouvaient peu harmonieux.

Si une courte phrase ou un membre de phrase doit être prononcé avec emphase, à cause de la grandeur du sujet, on le

distingue par un point final qui porte le nom de ܡܒܛܠܢܐ *m'baṭṭ'lânâ, qui fait cesser le rythme,* parceque cette phrase se trouve séparée de celles qui la précèdent ou la suivent et qui s'y rattachent par le sens. Ainsi dans l'Évangile de Saint-Jean 3, 7, après ces mots « ne t'étonne pas de ce que j'ai dit qu'il faut être engendré de nouveau » vient l'axiome : ܪܘܚܐ ܟܕ ܨܒܝܐ ܢܦܫܗ ܢܫܒ. « le vent souffle où il veut ». De même :

Rom. 3, 4. ... ܟܠ ܐܢܫ ܕܟܕܒ ܒܥܐ ܗܘ ܒܟܬܒܐ

Ce point, on le voit, est une application spéciale du pâsoqâ šilâ. Une phrase peut ainsi être jetée en tête du récit avec sâmkâ devant m'baṭṭ'lânâ :

Jean 1, 1. ... ܒܫܘܪܝܐ ܐܝܬ ܗܘܐ ܠܥܠܡܐ

id. 1, 18. ... ܚܕ ܒܪ ܐܠܗܐ ܗܘ ܕܚܘܐ

Bar Zou'bi (p. 20, texte l. 12) énonce encore un accent appelé ܡܟܝܫ *contracté,* mais il nous laisse ignorer en quoi il consiste, et à quel accent des Occidentaux il correspond.

En résumé :

1° Les deux principales divisions de la phrase, la protase et l'apodose sont terminées, l'une par taḥtâyâ, l'autre par pâsoqâ. Mais pâsoqâ sert aussi à distinguer, dans une période, des petites phrases complètes par elles-mêmes; il est dit alors šilâ; s'il y a emphase, il est dit m'baṭṭ'lânâ; si la phrase qu'il ferme est jointe à une autre par le waw de la copule, il est appelé qaumâ.

2° Les sous-divisions ou membres sont distingués, à la protase par zaugâ, à l'apodose par 'élâyâ. Mais zaugâ peut être remplacé par taḥtâyâ avec une pause plus forte : en sens inverse, la variation rythmique de zaugâ ou de 'élâyâ tient lieu dans certains cas de taḥtâyâ.

3° Devant chacun des accents qui viennent d'être énoncés peut prendre place un ou plusieurs accents sans pause : rèthmâ, si le ton est haut, sâmkâ, si le ton est bas; ce dernier précède généralement pâsoqâ. Gârorâ note les mots d'une longue période étroitement unis par le sens, sans le waw de la copule.

4° Le rythme est précipité au moyen de râḥṭâ et ralenti au moyen de tâkhsâ.

5° Un discours énergique est indiqué par 'eṣyânâ comme ren-

forcement de rèthmå avec ton haut, ou par m'naḥḥ'thå, comme renforcement de sâmkå avec ton bas.

### 2° Des accents du sentiment.

Ces accents notent les nuances du rythme qui rendent les différentes affections de l'âme ; ils sont essentiellement du domaine de la rhétorique.

ܥܨܨܡܬ ou ܥܫܡܫܟܬ (n° 23) exprime l'angoisse et le découragement. Il est noté par le taḥtâyå aux trois points ܙܫܡ ܘܙܟܕ chez les Orientaux, mais chez les Occidentaux, soit par le taḥtâyå simple, soit par le taḥtâyå accompagné de m'naḥḥ'thå :

Gen. 32, 9. ܟܠܗ ܘܐܚ ܐܚܝܗܝ ܟܠܗ ܘܐܚ ܐܡܫܒ.

En fait, cet accent est un composé de taḥtâyå et de m'naḥḥ'tå.

ܥܦܘܐ (n° 24) se met en tête d'un impératif ܐ Matth. 8, 13. ܐ ܙܟܟ ܥܘܡ ܟܨܟܬ id. 7, 6.

Barhébræus donne cet accent aux mots suivants de Saint Paul :

Rom. 1, 30. ܥܟܝܬ ܫܕܡܬ ܢܨܘܬ ܥܢܫܒ ܨܬܒ ܫܡܫܢ ܘܚܡܬ

mais par une confusion évidente avec gårorå.

ܥܨܟܫܬ (n° 25). Cet accent avait un emploi très-restreint ; les Occidentaux ne s'en servaient que pour le mot ܡܚܘ dans le passage suivant : ܡܚܘ ܘܐܡ ܡܚܘ ܒܘ Gen. 49, 9. A son intonation qui portait sur la première lettre était jointe celle de rèthmå sur la deuxième syllabe et celle de sâmkå sur la troisième, de sorte que ce nom seul comprenait tout un rythme, ce qui lui donnait un cachet particulier de caresse. Certains auteurs l'appelaient paroxyton ܥܙܐܚܫܒܬܫ et le confondaient avec gårorå et avec l'accent suivant (v. Philipps, p. 83, Martin, ܡܨ l. 13).

ܡܫ ܒܨܐ (n° 26) se mettait au-dessus du mot ܒܨܡܦ dans les formules d'éloge, commençant par ce mot qui correspond à notre locution *heureux celui . . .*, comme Psaumes 1, 32, 41, 112, 118, 127; Thomas d'Harqel ne distinguait pas ce signe du précédent.

ܥܙܡܐ (n° 27) se place sur le mot dont on se sert pour appeler : ܐ ܟܦܐ ܟܟܦ ܐܬܐ Math. 11, 28.

ܥܫܡܬ (n° 28) porte sur les particules ou pronoms qui servent à indiquer :

Jean 1, 29. 30. ܗܵܐ ܐܲܢܵܐ ܕܲܐܡܲܪܬ ܠܟ̈ܘܿܢ ܒܲܬܪܝ ܓܲܒܪܵܐ ܕܗܘܵܐ ܩܕܵܡܝ ܠܝ

Les Nestoriens confondaient ces derniers accents avec gårorå. ܙܩܵܦ ܩܛܵܢ ou ܙܩܵܦ ܟܲܒܝܪ (n° 29) est usité pour les prières et les supplications. Il a cela de particulier qu'il est suivi de zaugå au lieu de taḥtåyå, à la fin de la protase et de påsoqå šilå dans les membres qui suivent:

ܐܲܬܹܐ ܘܲܫܡܲܥ ܩܠܵܗ : ܩܪܝܒ ܗܘܵܐ ܠܡܫܡܥ . ܐܲܢܵܐ ܫܲܠܚܬܟ . ܩܠܵܗ ܙ ܡܫܠ

Matth. 6, 9. 10.

On distingue encore ܙܩܵܦ ܩܛܵܢ dont le signe est le même que celui de m'ṣall'yånå; le rythme seulement en est plus étendu.

ܙܩܵܦ ܩܛܵܢ (n° 30) prend généralement place sur les pronoms ou adverbes d'interrogation, comme ܡܲܢ ܡܲܢܝ ܡܲܢܘ ܡܲܬ etc.

ܙܩܵܦ ܟܲܦܝ (n° 31). Cet accent porte principalement sur une particule d'exclamation comme ܐܲܝܟ̈ *comment!* Suivant Barhébræus, il est noté par deux points obliques, semblables au tåkhså avec cette différence qu'il est mis en tête du mot au lieu de l'être à la fin. Ce grammairien ajoute que d'autres auteurs le notent comme le m'šalånå, c'est-à-dire, par un point supérieur; mais dans Jacques d'Edesse, Thomas-le-diacre et le premier appendice Philipps, il est marqué par un point inférieur, indiqué d'une manière expresse ܟܬܲܒ ܡܢ ܬܚܬ ܩܘܿܕ̈ܡ *au-dessous de la consonne* (Martin, p. ٥٤, l. 10, Philipps, p. 73, l. 12). Cette divergence s'explique par le fait que ces accents appartiennent à la dernière période du système, où les auteurs ne sont plus conduits par la tradition.

Une particularité du mèthdamm'rånå est qu'il est suivi de 'élåyå, au lieu de taḥtåyå, dans Lam. 4, 1 :

ܐܲܝܟ̈ ܫܚܡ ܕܗܒ ܫܢܝ ܩܕܫ ܒܪܫ ܚܘܿܬ̈ܐ ܩܕܫܐ .

## 3° Des accents grammaticaux.

Sous ce titre nous réunissons quelques signes qui marquent les rapports grammaticaux de deux mots liés par le sens.

Le *m'ḥayy'dhånå* ܙܩܵܦ ܙܩܝܦ ou *zåqorå* ܙܩܵܦ [1] est un point sous la dernière lettre d'un mot suivi d'un deuxième, quand ces deux

1. Ces deux mots traduisent le grec ὑφὲν *en un seul*, le premier, d'une manière exacte, le second par une fausse dérivation de ὑφαίνω *tisser,* comme l'a judicieusement observé M. Bæthgen dans son édition de la grammaire d'Elias de Tirhan, p. 53, note 4.

mots sont la traduction d'un seul mot grec, comme ܡܕܝ ܕܡܘܬܐ = ομούσιος, ܟܠܗ ܫܠܛܢ παντοκράτωρ, ܠܐ ܡܝܬ ἀθάνατος, ܠܐ ܝܠܝܕ ἀγέννητος, ܠܐ ܡܬܦܟ ἄτρεπτος etc. La variation de cet accent ܡܫܟܚ ܡܫܡܫܢܐ a lieu quand les deux mots liés formaient également plusieurs mots en grec, comme 1 Cor. 15, 42 : ܒܠܝܐ ܒܣܝܪ ܒܦܬܪ σπείρεται ἐν φθορᾷ, ἐγείρεται ἐν ἀφθαρσίᾳ.

Il est inutile de revenir sur le nâghodhâ et le m'tapp'yânâ, chapitre XXVI. Nous ajouterons seulement que le nâghodhâ servait aussi chez les Orientaux à désigner le lien non seulement de deux mots, mais aussi de deux phrases et se plaçait à la suite d'une proposition interrogative suivie de la réponse, comme Gen. 18, 31 :

ܗܐ ܡܬܐ ܒܥܝ ܠܡܐ ..... ?
ܗܐ ܡܬܐ ܒܥܝ ܠܡܐ ..... .

v. Bar Zou'bi, p. 15, l. 13 et 21, l. 10 texte.

Quelques auteurs, notamment Barzou'bi, avaient aussi coutume de compter parmi les accents, outre les lignes du nâghodhâ et du m'ṭapp'yânâ, celles du marh'ṭânâ et du m'hagg'yânâ. C'est sans doute, par suite de cette manière de voir, qu'est née une certaine confusion au sujet d'un accent de Jacques d'Edesse appelé *m'happ'khânâ* ܡܗܦܟܢܐ *qui retourne* ou *m'qarq'sânâ* ܡܩܪܩܣܢܐ *qui fait le tour* [1]. D'après la rédaction actuelle du traité de Jacques (v. Martin, ـس l. 18, ـب l. 24 et Philipps, p. 19 et 29), rédaction que Barhébræus avait sous les yeux, le célèbre évêque aurait distingué deux variations de cet accent, l'une *relative aux lettres* ܡܫܟܚ ܡܗܦܟܢܐ ܕܒ ܐܘܬܝܐ, et l'autre *relative aux lignes* ܕܒ ܫܘܪܝܐ. Le m'happ'khânâ suivi de ses deux variations aurait noté les trois premières propositions du chapitre 32 du Deutéronome :

ܐܙܢܘ ܫܡܝܐ ܘܐܬܡܠܠ ܘܬܫܡܥ ܐܪܥܐ ܐܡܪܝ ܦܘܡܝ
ܬܙܠ ܐܡܪܝ ܟܠܚܐ ܡܛܠ

Barhébraeus (p. 259, première ligne) dit que, suivant les renseignements qu'il a pris auprès de personnes bien informées, cet accent est parfaitement inconnu et ne se trouve pas dans

1. Ces deux noms doivent avoir le même sens : le deuxième serait formé de ܩܪܩܣ = *circus*.

le texte reçu, qui a après le premier membre *råhṭå d'lå påsèq,* après le deuxième *påsoqå,* et après le troisième *taḥtåyå.*

Si on remarque que les deux premiers membres forment un mètre heptasyllabique et le troisième une moitié ou hémistiche, on admettra que Jacques d'Edesse entendait par m'happ'khånå ou m'qarq'sånå un accent qui marquait la fin d'une phrase poétique, après laquelle le rythme retourne à son point de départ. Quant à la soi-disant *variation relative aux lettres,* il s'agit là évidemment du point diacritique qui distingue le dâlath du riš, à en juger par les termes mêmes du texte (Martin ⅃ 26 et Philipps, p. 23). La soi-disant *variation relative aux lignes* doit s'entendre du m'hagg'yånå et du marh'ṭånå. Ce point et ces lignes pouvaient aussi porter le nom de m'happ'khånå, puisqu'ils distinguaient des choses *opposées;* et comme le sens et la valeur de l'accent n'avaient pas été compris, on put facilement confondre avec lui des signes si différents, mais qui portaient le même nom.

Si cette explication est fondée, comme nous le croyons, Jacques aurait fait un premier pas vers l'accentuation poétique, mais trop tardivement pour que cette tentative ait pu porter ses fruits. L'accentuation poétique aurait d'ailleurs trouvé un champ bien restreint dans la bible, principal objectif des grammairiens; car, si des éléments de poésie s'y trouvent, comme en témoigne le chapitre 32 du Deutéronome, on ne peut s'attendre à les rencontrer bien saillants ni fréquents dans une version comme la P'šiṭṭå qui visait à être littérale et n'avait probablement pas été faite sur l'original hébreu.

### 4° Des accents composés ou groupes d'accents.

Les accents composés ne sont autre chose que des accents simples groupés suivant diverses combinaisons. Bar Zou'bi qui nous présente le système nestorien, n'en traite pas à part, mais sous chacun des quatre principaux accents de la pause, il énumère de quelle manière et sous quel nom ils s'associent les accents secondaires. Les soi-disant accents composés appartiennent donc, au même titre que les accents simples, au développement du système de l'accentuation et on aurait tort de voir en eux une catégorie spéciale créée à une époque déterminée.

Nous avons eu occasion dans l'exposé qui précède de traiter de plusieurs de ces groupes, les autres s'expliquent facilement par eux-mêmes. Nous aurions pu nous dispenser de les reproduire dans notre classification; nous avons cependant trouvé quelque intérêt à le faire, parce qu'ils présentent des combinaisons intéressantes parmi les moins ordinaires.

# LIVRE DEUXIÈME.

## Les différentes parties du discours et les formes des mots.

### Chapitre I.

*Les interjections.*

172. Les interjections ܩܠܝܠܐ ܣܬܡܐ[1], ces exclamations instinctives de l'individu rentrent dans le domaine du langage, car elles ne sont pas les mêmes chez tous les hommes, mais elles varient suivant le degré de culture des peuples.

Elles sont formées en majeure partie de sons gutturaux, accompagnés quelquefois d'une nasale; rarement les muettes entrent dans leur composition.

L'admiration est exprimée par ܐܝ . ܐܘ ; cette dernière, ponctuée ܐ̇ ܐ̄ ou ܐ̈ traduit l'interjection grecque d'admiration et du vocatif ὦ ὦ̃. Les grammairiens maronites ajoutent ܐܝ *oui,* mais ce mot appartient aux particules démonstratives, § 173.

La tristesse et la douleur sont rendues par ܐܘ ܐܘ ܐ[2] ܐܘ ܐ̈ ܐ̈ ܐ̈.

1. Ce mot a été créé par les grammairiens maronites pour traduire le latin *interjectio;* les anciens grammairiens ne distinguaient pas les interjections des autres particules, qu'ils comprenaient sous le nom générique de ܩܘܦܠܐ *copule.*

2. Des fautes de typographie ont fait imprimer quelquefois ܐ que M. Merx, p. 156, n° 1 prend pour la bonne leçon, mais il n'a pas pris garde qu'en araméen une voyelle à la fin d'un mot doit toujours être écrite par une *mater lectionis;* le targoum *Prov.* 31, 2 se sert du même mot ". Barhébraeus semblait avoir prévu cette confusion, en disant *avec z'qapha du youdh* (II, p. 70 *comm.* I, p. 179, l. 5).

La moquerie, par ܐܰܬ̰ܐ.

Le blâme et le dégoût, par ܐ ܡ̰ ܡ̰ ܡ̰ ܐ ܡ̰ ܐ.

L'exclamation ܐ, arab. يَا, se rencontre même dans les anciens textes, Barhébræus, I, p. 179, l. 1, *Mand. Gramm.*, p. 80.

## Chapitre II.

### *Les particules démonstratives.*

173. Au premier degré de la formation du langage se placent les particules démonstratives qui, demeurées en dehors du principe de la trilittérité se meuvent dans le cercle étroit de quelques éléments, mais, dans ces limites, expriment par des combinaisons variées les nuances les plus délicates. Elles indiquent l'objet par lui-même, ou suivant le temps et le lieu où il se trouve, d'une manière absolue ou interrogative, dubitative, négative ou affirmative. Ces diverses idées sont exprimées, soit par des thèmes différents, soit par les modifications d'un même thème.

Voici les thèmes démonstratifs qui se distinguent en syriaque:

1° Le thème ܗ apparaît dans la particule indicative ܗ̰ *voici* et dans le pronom personnel ܗ̰ܘ *il lui*, ܗ̰ܝ *elle*, ܗ̰ܢ *eux*, ܗ̰ܝܢ *elles*, qui combiné avec ܗ̰, forme le pronom démonstratif ܗ̰ܘ *celui-là*, ܗ̰ܝ *celle-là*, ܗ̰ܢ *ceux-là*, ܗ̰ܝܢ *celles-là*; ܗ̰ entre encore dans divers composés ܗ̰ܢ *celui-ci*, ܗ̰ܢ *celle-ci*, ܗ̰ܠܝܢ *ceux-ci*, ܗ̰ܟ̰ *de même*, ܗ̰ܟ̰ܢ *ainsi*, ܗ̰ܝܡ̰ *donc*, ܗ̰ܠܐ *au delà*, ܗ̰ܢܟ̰ *là*, ܗ̰ܗ *ici*, ܗ̰ܫ̰ *maintenant*.

Ce hé démonstratif se maintient en syriaque, comme on le voit par ces exemples; il tombe cependant dans les pronoms ܗ̰ܘ ܗ̰ܝ ܐ̰ܢ employés comme verbe substantif, § 109, 1°[1].

2° ܐ̰ܝ, l'interrogatif *où?*, ne se trouve plus isolé en syriaque, comme dans les autres langues sémitiques (אַיֵּה אַי, targ. הֵי אִי, أَيّ أَيْ **አይ**), mais il entre dans la composition des particules et pronoms interrogatifs : ܐ̰ܝ̰ *où?* ܐ̰ܝ̰ܟ̰ *d'où?* ܐ̰ܝ̰ܟ̰ *comment?* ܐ̰ܝ̰ ܐ̰ܝ̰ ܐ̰ܝ̰ *quel, quelle, quels?* ܐ̰ܝ̰ *quand?* ܟ̰, enclitique marquant le doute, l'interrogation, comme *ne* en latin, **ሁ** en éthiopien.

1. Dans d'autres dialectes araméens, l'affaiblissement de ce hé est plus fréquent, comp. אֲדֵין *Dan.* pour הדין, ܗ̰ܕ̰ܐ, אידך אדך *celle-là* אין et הן *celui-ci*, en palestinien.

Ce thème est composé de deux éléments, l'un interrogatif *a* ou *ha*, hébr. הַ הֲ, ar. أَ هَلْ [1] *est-ce que?* L'autre relatif, *y*, indique le milieu dans lequel se trouvent les objets, ܗܳܝ *ici* [2].

Affaibli en simple voyelle, l'interrogatif apparaît en tête des particules d'interrogation, de doute, de souhait, de négation ou de comparaison : ܐ *si* (hébr. הֲ *est-ce que?* אִם *si*, אַיִן *non*, targ. אִן אַיִן, talm. et éthiop. ኣይ *non*) [3], ܐܘ *ou, même*, ܐܦ *même, bien plus*, ܐܝ *oui*.

3° ܗ primitivement aspiré, § 23 *b*, entre dans la composition des pronoms démonstratifs; mais en araméen, le pronom ܗܕܐ (ܗܕ ,ܗܢ ,ܗܝ) n'est plus démonstratif; il est devenu relatif [4]. Cet élément est éliminé en syriaque dans les pronoms ܗܢܐ ,ܗܢ *celui-ci*, ܐܝܢܐ *quel?* ܡܢܐ ,ܡܢ *quoi?* tandis que dans d'autres dialectes il se maintient אידין הדין; mais il demeure au féminin ܗܝܬ *celle-ci*, ܐܝܬ *quelle?* = הידא הדא (comp. hébr. זוּ, talm. אֵידוּ). Le radical ܝ qui se combinait avec ܗ et ܐ pour la composition de ces pronoms, n'existe plus que comme adverbe *or, donc*; ܗܝܟ *alors*, ܡܝܟ *donc* en sont aussi formés.

4° *Kaph* et *taw* sont deux éléments opposés aux autres ou entre eux dans le développement des particules et des pronoms démonstratifs.

1. C'est pour suppléer au manque de cet interrogatif, que le syriaque a emprunté au grec le mot ܐܦ ἄρα.

2. Comp. إِيَّا qui sert de support aux pronoms suffixes en arabe, comme en éthiopien *ya* unit les suffixes aux noms (v. Dillmann, §§ 150 et 153); en syriaque ܐܝܬ, targ. יָת, hébr. אֵת avec les suffixes; ce dernier même est employé comme démonstratif *ce cette* dans la Mišna, en samaritain ית׳ה et en syro-palestinien ܐܬ, v. Nœldeke, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 471. Suivant ce savant (même journal XXXI, p. 771), le démonstratif أَنَّ viendrait de l'interrogatif أَنَّى.

3. Ainsi en arabe le démonstratif أَنْ peut être interrogatif et négatif; et le conditionnel إِنْ peut être également négatif.

4. Ceci tient à ce que ce pronom est toujours à l'état construit, voy. § 316; et l'état absolu, ne se distinguant plus de l'état construit, a fini par disparaître. En éthiopien les deux états sont distincts et se sont maintenus: ዝ à l'état absolu, demeure démonstratif, ዘ à l'état construit, devient relatif. En hébreu les deux états ne sont pas séparés, aussi n'est-ce que très-rarement que זֶה vaut comme relatif. L'arabe a conservé à ذَا son sens de démonstratif; pour le relatif, il emploie une forme déterminée de ce pronom, où la relation est marquée par le génitif الَّذِي.

Par opposition à ם et à ן, kaph indique l'éloignement, comp. هُنَا *ici* זֶה זֹאת : זֶה : זֹאת : *celui-ci* avec هُنَاك *là* ذلك ذاك זֶהּ זֶהָ : זֹהִי : זֹאת : *celui-là*. Taw est opposé à ם de la troisième personne dans les pronoms de la deuxième أَنْتَ أَنْتِ أَنْتُمَا أَنْتُمْ أَنْتُنَّ, tandis que kaph se rencontre dans le pronom de la première personne אֲנַחְנוּ אָנֹכִי (où ח vient par permutation de כ) et dans les suffixes ـكُمْ ـكُنَّ ـكَ ـكِ. Dans les désinences des 1e et 2e personnes, au prétérit des verbes, apparaît taw, excepté en éthiopien et en samaritain moderne [1], où se trouve kaph.

En araméen comme en hébreu, kaph sert à composer l'adverbe de lieu de proximité כֹּה הָא ኀ qui se trouve en éthiopien dans ኣከ *non pas* [2], tandis que dans አይቴ = أَيْنَ *où?* taw permute avec lui.

L'adverbe de lieu, kaph est devenu le signe de la comparaison ou de l'équivalent, *à la place de, au lieu de,* lorsque deux propositions ou deux mots sont mis en parallèle : كَمَا כְּ כִּי كَ ـكَمَا كَذَٰلِكَ كَهٰذَا كَهٰؤُلَاءِ كَأَنَّ *comme,* هٰكَذَا *ainsi,* كَأَنَّ كَمْ أَيْ *à savoir.*

Nous avons vu qu'en arabe et en éthiopien principalement, le kaph ajouté à un pronom indiquait l'éloignement, quelquefois cependant il n'est qu'intensif, comme هُنُو et هُنُوكَ *lui-même,* هُنَاكَ se prend aussi dans le sens de *ici.* En éthiopien on se sert dans ce cas d'un taw qui forme l'appendice des pronoms ውእቱ *lui-là,* ዝንቱ *celui-ci;* il est probable qu'il faut expliquer de même le ת que l'on rencontre, à la fin du mot הֵמַּת en phénicien, dans אֲדָמִם הֵמַּת *ces hommes-là* (Inscr. d'Ešmounazar, dern. l., et de Marseille, l. 17). En hébreu ce taw final s'est altéré, la terminaison *at* est devenue *â* et on dit הַזֶּה הַמָּה [3]. Mais, on le comprend, cet appendice ne peut se trouver dans les noms qu'à l'état absolu et non point dans ceux qui sont à l'état construit, comme une préposition ou une conjonction. Il faudrait donc se garder d'expliquer ainsi la terminaison des particules de comparaison dont nous venons de parler كَمَا כְּמוֹת (avec *a* primitivement long כְּמוֹת). Cette terminaison est

1. Nœldeke, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXX, p. 30.

2. Ce mot est formé de la négation et de l'adverbe de lieu, comme le talm. לֵיכָּא de לֵית כָּא, comp. אִיכָּא de אִית כָּא.

3. Le même émoussement s'est produit pour la terminaison du féminin *(â* de *at)* que le phénicien a maintenue intacte.

celle du féminin pluriel, qui dans les constructions des prépositions avec les noms permute avec celle du masculin pluriel, comme ܥܡܘܗ et ܥܡܗܘܢ, hébr. בֵּינוֹת et בֵּינֵי avec les suffixes; ainsi le phénicien a des formes féminines עלת *sur*, פנת *en face*, correspondant à celles masculines de l'hébreu פְּנֵי עֲלֵי avec les suffixes. Quant aux mots ܐܝܟܢܐ ܗܟܢܐ, ils sont formés de la particule ܟ et de ܐܢܐ.

Le taw démonstratif se trouve encore dans les terminaisons du féminin (comp. aussi تِلك تَاك fém. de ذلك ذاك), dans les préformantes du futur, et dans le préfixe ܐܬ qui sert à former les réfléchis.

Taw démonstratif était chuintant, § 23*c*, dans ܐܟܬ ou ܐܟܐ *là*, (שָׁם ثَمَّ) ܐܝܬ *il est*, hébr. יֵשׁ, avec la négation ܠܝܬ لَيسَ.

5° *Le lâmadh* indique la direction vers un endroit, ܠ־ אֶל־ : ܠܗܠܐ *huc*, ܠܐܡܐ *quò*, ܠܗܠܟ *illuc*, ܠܥܠ *au delà*, ܠܥܠ *au dessus*, ܠܬܚܐ *en bas*, etc. C'est pourquoi il est le signe de l'accusatif après un verbe et du datif après un nom. Mais il entre aussi dans la composition des pronoms ܗܠܝܢ *ceux-ci*, ܐܠܝܢ *quels?* et des adverbes, ܠ dans ܠܥܠ, hébr. הֲלֹם הֲלְאָה. Il sert à former un déterminatif (ال), un interrogatif הַל هَل, un négatif לֹא אַל لَا.

6° *Le noun* est un son nasal qui s'allie à tout démonstratif pour le soutenir et le fortifier, ainsi s'explique l'accumulation de cette lettre dans les pronoms araméens, comp. ܐܢܚܢܢ *nous*, נִנְהוּ *eux*. Il est fréquent dans les pronoms ou les particules que forme un élément léger, comme נָא הִנֵּה הֵן إِنَّ أَنَّ de ܢ ܐ ܐ, ܗܢ ה־ הא, דֵּין de דִּי, comp. ܐܢܬܘܢ ܗܢܘܢ et les pronoms personnels ܐܢܬ ܐܢܘܢ etc. En hébreu le mim permute avec noun dans ce sens. En syriaque noun est devenu préformante du futur par permutation de youdh.

Quel que soit le sens primitif de noun, cette lettre a acquis la valeur d'un thème pronominal dans les langues sémitiques et sert notamment à former la première personne du pluriel dans les verbes et le réfléchi de la forme radicale, en hébreu et en arabe נִפְעַל إِنفَعَلَ. On la trouve aussi comme préfixe dans quelques noms, § 249.

7° *Youdh*, préfixe de la troisième personne à l'imparfait des verbes en sémitique, ne s'est pas maintenu en syriaque, § 181,

mais on le rencontre encore dans quelques noms quadrilittères, § 244.

8° *Riš* est-il un thème démonstratif? On rencontre cette lettre dans les adverbes de lieu sans mouvement : ܐܰܝ̈ *où*, ܗܳܟܳܐ *ici*, ܗܳܟܰܠܳܐ *là;* mais elle fait défaut dans les autres dialectes araméens, comp. התמן הכא כא palest. Il n'y a donc pas lieu de lui donner une valeur propre et il est très-admissible qu'elle vient par permutation d'un noun, comp. talm. כאן *ici,* ar. هُنَاك هُنَا !.

9° *Mim* est thème pronominal dans ܡܳܢ *quelque chose,* qui est démonstratif, interrogatif ou admiratif; comme l'idée vague de *quelque chose* est bien près de celle de *rien,* il est aussi négatif, en arabe par exemple; en syriaque, il ne se trouve avec ce sens que dans ܕܶܟܡܳܢ et ܕܶܡ *ut non* (targ. דִּלְמָא, talm. שֶׁמָּא). ܡܰܢ *qui?* ܡܶܢ *une partie, de,* sont aussi composés avec ce thème, qui sert encore, comme préfixe, à former des noms, § 246.

## Chapitre III.

### *Des pronoms.*

174. Les *pronoms* ܟܽܠ ܡܶܠܬܳܐ, sont *démonstratifs* ܐܰܝܟܳܢܳܐ ou *personnels* ܦܪܘܣܳܝܳܐ; ceux-ci se distinguent en *pronoms isolés* ܩܝܡܳܐ et en pronoms suffixes ܨܰܡܝ̈ܪ.

Les pronoms personnels diffèrent peu, en syriaque, de ceux des autres langues sémitiques.

A la forme *ana* de la première personne singulière, qui se trouve en araméen, en arabe et en éthiopien, correspond ܐܢܳܐ,

1. M. Merx, *Gr. syr.*, p. 179 voit dans ܗܳܟܳܐ ܗܳܟܰܠܳܐ une contraction du pronom ܗ avec ܟܳ ܠܳܐ; il a sans doute raison, car les adverbes de lieu et les pronoms démonstratifs permutent facilement, comp. palest. אהן *celui-ci* (de האהן) et ar. هَاهُنَا *ici.* Mais on ne doit pas comparer הלכא des targoums, où le lamed marque le mouvement, *hùc.* On trouve encore un riš dans הרי talm., ארי targ., ארו Dan., pour הא *voici;* dans ces mots il vient également d'un noun, comp. l'hébreu הִנֵּה הֵן; la forme אִלּוּ dans Daniel vient par permutation de אֵרוּ qui se trouve dans le même chapitre et est plus usuel. Ewald a expliqué par une permutation du lamed pronominal le riš de אֲשֶׁר en hébreu, sans doute avec plus de raison que ceux qui voient dans ce mot une *nota relationis* et le comparent avec l'arabe أَثَرٌ; des tournures comme Gen. 44, 1 et 1 Sam. 30, 27. 31, montrent qu'on a affaire à un vrai pronom.

dont l'aleph est quiescent quand il traduit le verbe substantif *je suis :* ܐܢܐ ܚܢܟܐ *je suis nu,* ܐܢܐ ܐܢܐ *je le suis.* La forme hébraïque *ani* apparaît dans les suffixes ـܢ ـܝ. Le pluriel de cette personne est caractérisé par le ḥeth; la forme ancienne ܐܲܚ̰ܢ̰ (sam. אנחנן, targ. נחנא אנחנא, hébr. אֲנַחְנוּ, ʾanaḥnu[1], ʾnḥn) est devenue rare; la forme ordinaire est ܚ̰ܢ̰, dont le ḥeth devient quiescent (talm. et sam. אנן) dans le sens du verbe substantif *nous sommes,* ܚ̰ܢ̰ܟ̰ܝ̰ ܚ̰ܢ̰ *nous sommes nus,* ainsi que dans les désinences des verbes, au prétérit et dans les suffixes, ـܚ̰ܢ̰ ou ـܚ̰ *nous avons tué,* ـܚ̰ *il nous a tués.*

Dans le pronom de la deuxième personne, le noun qui suit aleph est toujours quiescent, ainsi que le youdh final qui distinguait autrefois le féminin singulier du masculin : ܐܲܢ̰ܬ̰ ܐܲܢ̰ *toi,* ܐܲܢ̰ܬ̰ܝ̰ ܐܲܢ̰ *vous.* Au taw, caractéristique du pronom isolé, correspond kaph dans les suffixes, § 173, 5° et 6°.

Le hé du pronom de la troisième personne, ـܗ̰ ـܗ̰ ـܗ̰ ـܗ̰ ـܗ̰, n'est pas prononcé lorsque celui-ci fait office de verbe substantif, v. § 308; au singulier il est marqué de la *linea occultans* ـܗ̰ ـܗ̰ et sa voyelle est prononcée avec la dernière lettre du mot qui précède ou confondue avec elle, si c'est une voyelle, v. § 109; au pluriel le hé se change en aleph ـܐ̰ ـܐ̰; cette forme remplace également le suffixe du pluriel, inusité avec les verbes en syriaque, § 220. La forme ـܗ̰ ـܗ̰ que l'on s'attendrait à trouver comme pluriel de ـܗ̰ ـܗ̰ (comp. הֵן הֵם هُمَّ هُمْ) n'existe plus que comme suffixe des noms ـܗ̰ ـܗ̰ ـܗ̰ ـܗ̰ ـܗ̰ *leur roi (à eux, à elles),* le pronom isolé s'est fortifié par redoublement; ـܗ̰ ـܗ̰ ـܗ̰, jud. aram. הֵנִין הֵנּוּן, est en effet contracté de ـܗ̰ ـܗ̰ ـܗ̰ ـܗ̰ ـܗ̰[2].

175. *Les pronoms démonstratifs* sont ـܗ̰ ـܗ̰ ـܗ̰ *celui-ci,* ـܗ̰ ـܗ̰ *celle-ci,* se rapportant à un objet proche, ـܗ̰ ـܗ̰ *celui-là,* ـܗ̰ ـܗ̰ *celle-là,* se rap-

1. La voyelle à la fin du pronom, en hébreu et en arabe, est un signe du pluriel, comp. هُمْ أَنْتُمْ.

2. Il serait séduisant de voir dans ces formes une particule démonstrative הֵנָּה הֵן avec les suffixes, comp. הֵנָּנוּ הֵמָּה, mais cette particule n'existe pas en araméen. Du reste הֵמּוֹן dans Daniel est formé de la même manière et là le mim vient du pronom hébreu = הֵם הֵן, par mélange de l'araméen et de l'hébreu. *Contrà* Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 86, note 3.

portant à un objet éloigné; ils s'emploient également comme adjectifs démonstratifs ܗܵܕܵܐ ܒܰܥܕܢܐ *ce temps-ci,* ܗܵܘ ܓܒܪܐ *cet homme-là.*

Le premier est formé de la particule indicative ܗ, § 173, 1° et d'un ancien pronom *dân, d'nâ,* fém. *dâ,* (jud. aram. דָּדִין, דִּין fém. דָּדָא דָּא) qui n'existe pas sous cette forme en syriaque, mais qui se trouve dans les autres langues (זֶה זוּ זֹאת), comp. §§ 87, 109, 110 *g,* 173, 3°. Tandis que la dentale ܕ, primitivement aspirée, est la caractéristique de ce pronom au singulier, le pluriel a le lâmadh ܗܠܝܢ (أُولَى אֵלֶּה talm. אִלֵּין אִלֵּךְ); la même particule ܗ est visible dans ce pluriel qui rappelle l'arabe هَٰؤُلَآ. On trouve aussi, mais rarement, une forme ܗܢܘ ou, peut-être plus archaïque, ܗܟܘ, ar. أُلَآئِكَ.

Dans le deuxième pronom, ܗܵܐ ܗܵ, la particule ܗ se contracte avec le pronom personnel ܗܵܐ ܗܵ; de même le pluriel ܗܵܠܝܢ est contracté de ܗ ܗܠܝܢ ܗ ܗܠܝܢ ܗ.

176. Le pronom interrogatif ܡܢܘ f. ܡܢܝ *qui? quel?* est formé de la particule interrogative ܐ, § 173, 2°, et du même pronom *d'nâ, dâ,* dont nous venons de parler sous le paragraphe précédent.

Le pluriel a le lâmadh pronominal, ܐܠܝܢ par contraction de *ai* et *èllèn,* comme ܗܠܝܢ est contracté de *hâ* et *èllèn.*

Il est employé aussi comme adjectif interrogatif, ܡܢܘ ܓܒܪܐ *quel homme?*

ܡܢ *qui?* est l'interrogatif indéfini; il n'est pas pris adjectivement et ne se dit que des individus. Pour les choses, le pronom est ܡܐ ou, contracté avec le pronom inusité *dân, d'nâ,* § 173, 3°, ܡܢܐ ܡܢ *quoi? qu'est-ce que?;* on disait aussi ܡܢܗ pour ܡܢ, par coloration de *â* en *ou,* § 85.

177. Le *relatif* ܕ exprime les rapports qui existent entre les mots; il suit un nom ou un pronom et compose des pronoms relatifs, non seulement avec les pronoms démonstratifs, mais aussi avec les interrogatifs : ܗܵܕܵܐ ܕ *celui qui,* ܗܵܘ ܕ *celui-là qui,* ܡܢܘ ܕ *celui qui,* ܡܢ ܕ *quiconque qui,* ܡܐ ܕ, ܡܢܐ ܕ *ce qui.*

178. Au moyen du relatif et du lâmadh du datif suivi du pronom suffixe, se forment le pronom et l'adjectif possessifs, *le mien, le tien, le sien, mon, ton, son :*

ܗܘ̣ܢ pour la 1e pers. com., ܗܘ̣ܟ 1e pers. plur.
ܗܘ̣ ” ” 2e ” masc. sing., ܗܘ̣ܟ̣ 2e ” masc. plur.
ܗܘ̣ܟ̣ ” ” 2e ” fém. ” ܗܘ̣ܟ̣ܝ 2e ” fém. ”
ܗܘ̣ ” ” 3e ” masc. ” ܗܘ̣ܝ 3e ” masc. ”
ܗܘ̣ܬ̣ ” ” 3e ” fém. ” ܗܘ̣ܝ̣ܗ 3e ” fém. ”

On remarquera que dans ce nom le youdh de l'ancien relatif דִּי s'est maintenu, c'est le seul cas où on le retrouve en syriaque [1].

Nous renvoyons au chapitre III de la syntaxe, au sujet de l'emploi de ce pronom et des pronoms réfléchis. Il sera également traité dans cette partie-là de l'usage des autres pronoms, v. chap. I à V.

## Chapitre IV.

*Des temps et des personnes dans les verbes.*

179. Le syriaque a les trois temps principaux, communs aux langues sémitiques : le parfait, l'imparfait et l'impératif; il forme, en outre, un présent au moyen du participe actif et des pronoms personnels qui se contractent souvent en un seul mot, § 183.

Les personnes se distinguent au parfait par des suffixes et à l'imparfait par des préfixes; l'impératif n'a que la seconde personne.

180. *Au parfait,* le radical nu ܩܛܰܠ sert pour la troisième personne du singulier masculin; celle du féminin a la terminaison *at* qui ne s'est pas émoussée en *â* comme dans les noms. Les autres personnes du singulier sont formées au moyen du taw démonstratif dont nous avons parlé, § 173, 4°, suivi de différentes voyelles, selon qu'il s'agit de la seconde personne du masculin, de la seconde personne du féminin ou de la première com.[2]; mais en syriaque, ces voyelles finales sont tom-

1. Dans les dialectes judéo-araméens on se sert également de דִּילְךָ דִּילִי etc., répondant au néo-hébraïque שֶׁלְּךָ שֶׁלִּי; on emploie encore une autre forme דִּידָךְ דִּידִי, composée du relatif et de יַד *côté, part.*

2. L'arabe et l'éthiopien ont conservé intacte la gamme des voyelles *a* pour la deuxième masc., *i* pour la deuxième fém. et *ou* pour la première com. En hébreu *ou* a passé en *i*, suivant une permutation fréquente, et la voyelle *i* de la deuxième personne fém. s'est décomposée en simple š'wâ, à quelques exceptions près.

bées, § 97, sans compensation pour la deuxième personne, où l'écriture seule distingue le féminin du masculin par un youdh quiescent; mais pour la première personne, la voyelle finale *i* a rétrogradé dans le corps du mot ܩܛܠܬ[1].

Au pluriel de la troisième personne, les voyelles finales ont également disparu, le masculin et le féminin se confondent entre eux et avec le singulier masculin de la même personne, mais l'écriture conserve, comme signes diacritiques, waw pour le masculin et youdh pour le féminin qui, de plus, a ribboui ܩܛܠܘ ܩܛܠܝ. Cette écriture était devenue la règle chez les Jacobites, depuis Jacques d'Edesse qui l'avait recommandée; avant lui elle était moins constante. Quant aux Nestoriens, ils omettaient souvent ces lettres, surtout le youdh du féminin, § 61, comp. Elias de Tirhan, chap. XXV.

La terminaison forte et archaïque du masculin ـܐ est peu usitée au parfait et à l'impératif[2], mais elle reparaît souvent avec les suffixes, § 220; celle du féminin ـܐ est moins rare; elle explique le youdh de la forme abrégée ܩܛܠܘ et elle vient, comme les autres terminaisons féminines de cette espèce, d'une ancienne forme *ân*, conservée par l'imparfait et l'état absolu des noms, v. § 87.

L'analogie des formes usuelles ܩܛܠܬ ܩܛܠܬܐ ܩܛܠܬ ܩܛܠܬܐ ex-plique celles peu usitées ܩܛܠ, ܩܛܠ, ܩܛܠ, ܩܛܠ, qui échappent aux lois du syllabisme, suivant lesquelles une voyelle aiguë ne se maintient pas dans une syllabe ouverte, §§ 94 et 95. Ces dernières sont donc des formes savantes qui devaient être inconnues au vulgaire, mais elles ont conservé une ancienne terminaison que l'on trouve encore, plus ou moins répandue, dans divers dialectes araméens, en saho et en hébreu même dans deux passages du Deutéronome 8, 3. 16. (Voyez Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 223; Ewald, *Lehrb.*, § 190 *b*.)

La deuxième personne du pluriel est caractérisée, comme

1. En arabe vulgaire, où les voyelles finales sont également tombées, ce recul n'a pas eu lieu et *katabt* s'emploie pour la deuxième pers. masc. et la première.

2. Elle est donnée par Barhébræus, comme régulière, I, 74. 12, 121. 21. 23; comp. J. D. Michaelis, *Abhandl. der syr. Sprache,* en tête de sa *Chrestomathie,* p. 49.

le pronom, par le taw démonstratif, § 173, 4°, et les terminaisons fortes du pluriel : . ـتْـصـتْـمـ ـتْـصـتْـهـ.

La première personne a la terminaison ـْـ, abrégée ., qui est également celle du pronom ـْـهـ.

181. *A l'imparfait,* le taw, qui au parfait entre dans les désinences de la troisième personne du fém. sing. et des deuxièmes personnes fém. et mase., devient préfixe; la préformante de la première personne est aleph au singulier et noun au pluriel.

Quant à la troisième du maseulin, le syriaque partage avee le mandéen cette particularité, que le préfixe est noun au lieu de youdh. Ce noun apparaît également à la troisième personne du féminin du pluriel qui dans les autres dialeetes araméens a youdh.

Nous avons dit, § 106, I*a*, que youdh s'artieulait diffieilement avec *è* ou *e ouvert* (š'wâ), telle est sans doute la raison qui a produit le renforcement de youdh en noun dans ـْـتْـصـ et les dérivés ـْـتْـصـتْـ ـْـتْـصـتْـ; ـْـتْـصـ a suivi l'analogie.

Ewald, *Lehrb.*, p. 504, note 4, prenait eomme élément de formation de la troisième personne le lâmed qui apparaît dans les pronoms (v. ci-dessus § 173, 5°); la forme primitive aurait été לִכְתֹּב, et par altération נִכְתֹּב ou יִכְתֹּב. Ces deux dernières formes se confondent assez fréquemment dans l'araméen talmudique et en mandéen (v. *Mand. Gramm.*, p. 216, aj. *bâbâ qâmâ* 5*b* et 40*a*), au point que l'on trouve même לימא au lieu de נימא pour la première personne du pluriel, לימא ליה אנן *nous lui dirons* (*bâbâ b.* 41 *a*). Dans l'araméen biblique yod est la préformante de l'imparfait, mais on trouve le lâmed avee le verbe הוה. Nous croyons que la forme לִכְתֹּב ou לִיכְתֹּב avait en principe le sens d'un subjonctif, d'un conditionnel ou d'un volontatif (*contrà* Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 217); quand ee sens n'est pas sensible, le verbe est en dépendanee d'une conjonction conditionnelle *si;* ainsi dans ـْـ . ـْـ en syriaque, l'imparfait n'est possible qu'à eause de ـْـ. Les formes לִכְתֹּב et נִכְתֹּב (ou יִכְתֹּב) étaient donc d'abord distinctes en araméen et ne furent confondues que lorsque l'imparfait ne fut plus guère usité, que comme subjonctif, conditionnel ou volontatif, le participe présent exprimant le plus souvent le futur exaet.

En tous cas יִכְתֹּב est trop général en sémitique et לִכְתֹּב ou

נִכְתֹּב trop isolé, même en araméen, pour que יִכְתֹּב ne soit pas la forme première.

M. Merx, *Gramm. syr.*, p. 200, niant la permutation de noun et de youdh (v. ci-dessus § 35*b*) admet deux éléments formatifs, noun d'une part, youdh d'autre part. Mais est-il possible que la langue mère (car c'est jusque-là qu'il faut remonter quand il s'agit d'éléments de formation) ait employé tantôt un youdh, tantôt un noun pour une même forme? Et, si c'est possible, pourquoi un seul rameau, l'araméen, aurait-il conservé יִכְתֹּב (à l'occident: palestinien, samaritain, anti-libanien, palmyrénien, nabatéen) et נִכְתֹּב (à l'orient: syriaque, mandéen, babylonien), tandis que les autres rameaux n'auraient rien su de cette dernière forme?

Les terminaisons du féminin et du pluriel ne sont pas étrangères à ce temps. Le youdh quiescent de la troisième personne du féminin sing. تَكْتُبُ vient sans doute d'une ancienne voyelle *i, ou* qui formait la désinence de l'imparfait [1], comp. تَكْتُلُ يَكْتُلُ; elle est tombée en araméen, comme voyelle finale, mais elle reparaît avec les suffixes de la troisième personne, § 220*b;* en dehors des suffixes, le youdh est demeuré comme signe diacritique du féminin. Nous avons vu, § 61, que les Nestoriens ne l'écrivaient plus.

La terminaison *in* distingue la deuxième personne du féminin, تَكْتُبِينَ (תִּכְתְּבִין). Après le noun on trouve quelquefois un youdh additionnel, لَا تَظُنِّينَ *ne pense pas* (Rœdiger, *Chrestom. syr.*, p. 46, l. 10); ce youdh reparaît encore avec les suffixes dans les verbes de radicaux faibles, § 220*c;* il s'explique comme voyelle finale, تَكْتُبِينَ.

182. *L'impératif* se rattache à l'imparfait par le sens et le vocalisme, mais il n'a pas de préformante, puisqu'il n'a qu'une personne, dont le genre et le nombre sont indiqués par les terminaisons.

Le féminin du singulier a pour signe distinctif youdh quiescent, qui à l'imparfait termine la troisième personne du féminin singulier.

1. La terminaison entière était primitivement *in, oun,* v. *Lehrb.,* §§ 137*b* et 191*a;* elle apparaît encore à la deuxième pers. du fém.

La terminaison *in* de la deuxième personne de l'imparfait apparaît aussi à l'impératif des verbes ʿé-waw ou double-ʿé, comme ܥܨܝ *jeûne (femme)*, ܚܟܝ *entre*, Barhébræus I, p. 145, l. 10, 22; p. 146, l. 1[1]; et aussi avec les suffixes, § 220 *c*.

Le pluriel a les mêmes désinences qu'au parfait : ܥܨܘ ou ܥܨܝ, ܥܨܬ ou ܥܨܝܢ. Les verbes qui n'avaient pas waw après la seconde radicale à l'imparfait, ne se distinguaient pas, à première vue, au parfait et à l'impératif. Les grammairiens, auxquels une double forme paraissait inutile pour un même temps, cherchaient à établir une différence, ܥܨ et ܥܨܬ étant plutôt les formes propres du parfait, ܥܨܘ et ܥܨܝ appartenant en principe à l'impératif[2], mais ils étaient contredits par l'usage; ܐܬܐܟܝ et ܐܬܐܟܝ ne se disaient qu'au parfait, l'impératif n'avait que la forme ܐܬܐܟ et ܐܬܐܟܬ conformément au § 191, v. Barhébræus II, p. 55, *comm.* l. 1.

183. L'araméen a formé un nouveau temps pour le présent et le futur, au moyen du participe actif ou passif. Comme dans le verbe fini, le radical seul suffit pour la troisième personne, même quand le sujet n'est pas exprimé par un nom, § 339. Mais, pour la première et la seconde personnes, les pronoms personnels doivent être nécessairement exprimés; ils sont placés après le participe; comme enclitiques, ils perdent le ton et laissent tomber une consonne initiale qui, encore écrite, est marquée de la *linea occultans* : ܐܢܐ ܥܒܕ, § 174; le pronom de la seconde personne dont le noun est quiescent, ne subit pas d'autre perte.

Voici les formes de ce temps :

*Singulier*

| | *Actif* | | *Passif* | |
|---|---|---|---|---|
| I. | ܐܢܐ ܥܒܕ | ܐܢܐ ܥܒܕ | ܐܢܐ ܥܒܝܕ | ܐܢܐ ܥܒܝܕ |
| II. | ܐܢܬ ܥܒܕ | ܐܢܬ ܥܒܕ | ܐܢܬ ܥܒܝܕ | ܐܢܬ ܥܒܝܕ |
| III. | ܥܒܕ | ܥܒܕ | ܥܒܝܕ | |

1. Comp. ובנין *achète (femme)* talm. ier. Berach. 5 *a*.

2. Sur ܥܨܘ et ܥܨܬ, v. Barhébræus, I, 121, 21; 138, 1; 143, 22 et ult.; 145, 9 et 21; II, vers 497, 500, 501, 513, 523, 541. Elias de Tirhan, *Syr. Gramm.*, éd. Baethgen, chap. XV et XXIII veut aussi faire une distinction entre les deux formes avec les suffixes.

*Pluriel*

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| I. | ܩܛܠܢ | ܩܛܠ | ܢܩܛܠ | ܢܩܛܠ |
| II. | ܩܛܠܬܝ | ܩܛܠ | ܬܩܛܠ | ܬܩܛܠ |
| III. | ܩܛܠ | ܩܛܠ | ܢܩܛܠ | ܢܩܛܠ |

La première personne du masc. et la seconde du masc. et du fém. admettaient une forme contracte :

*Singulier*

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| I. *masc.* | ܩܛܠ | | | |
| II. | ܩܛܠ | ܩܛܠ | ܩܛܠ | ܩܛܠ |

*Pluriel*

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| I. *masc.* | ܩܛܠ | | ܢܩܛܠ | |
| II. | ܩܛܠ | ܩܛܠ | ܬܩܛܠ | ܬܩܛܠ |

Ces formes étaient également usitées avec les participes des classes dérivées : ܒܪ ܡܒܪܟ ou ܒܪ ܡܒܪܟ *tu bénis,* ܒܪ ܣܒܥ ou ܣܒܥ *tu es rassasié.*

La forme contracte de la première personne était considérée comme vicieuse par les grammairiens jacobites, depuis que Jacques d'Edesse l'avait prohibée dans sa lettre sur l'orthographe (éd. Martin, p. ٢; éd. Philipps, p. ١), comme susceptible d'engendrer de la confusion : ܟܬܒܬ prononcé *makhtèbhnâ,* signifiait *j'écris,* mais *makht'bhânâ, écrivain;* ܨܒܝܢ pouvait signifier *nous voulons, ṣâbhènan,* ou *notre volonté, ṣèbhyânan.* Cependant on la rencontre fréquemment chez les Nestoriens ou les Jacobites antérieurs à Jacques; ceux mêmes qui lui furent postérieurs ne l'abandonnèrent pas, Barhébræus, II, p. 26, *comm.,* constate qu'on s'en servait de son temps, ܐܝܬܝ ܟܬܒܬ ܐܢܐ.

## Chapitre V.

*Du verbe simple ou radical.*

184. Dans les verbes comme dans les noms, l'altération des sons que nous avons constatée presque à chaque page dans notre première partie, a eu pour effet d'engendrer la confusion des formes internes et, par contre, l'extension des formes externes qui tendent en araméen à se substituer aux premières.

Ainsi a disparu des verbes le passif interne[1], dont les participes et quelques noms d'action ont seuls conservé des vestiges; l'araméen lui a substitué les réfléchis[2].

185. Le verbe actif a *a* au parfait, *ou* à l'imparfait, ܦܥܰܠ ܢܶܦܠ; cet *ou* demeure devant une gutturale et riš, ܢܰܨܚ ܢܨܰܚ ܢܰܫܡ ܢܫܰܡ, v. p. 79, note 1.

Quelques verbes seulement ont la seconde forme des actifs يَفْعِل فَعَل : ܥܒܰܕ ܢܥܒܶܕ *faire* (יַעֲבֹד), ܐܙܰܠ ܢܐܙܶܠ, targ. יזבון *acheter*, ܫܰܕܰܪ ܢܫܕܶܪ *tirer*, ܦܫܰܛ ܢܦܫܶܛ *étendre*, ܢܦܰܩ ܢܢܦܶܩ *secouer*, ܢܬܰܠ *il donnera*.

On trouve, comme en arabe et en hébreu, quelques verbes neutres avec ces formes : ܢܦܰܩ ܢܢܦܶܩ *sortir*, ܐܬܰܐ ܢܐܬܶܐ *survenir, rencontrer*, ܢܦܰܠ ܢܢܦܶܠ *tomber* (יִפֹּל), ܝܬܰܒ ܢܬܺܒ *s'asseoir* (יֵשֵׁב), ܬܥܰܐ ܢܬܥܶܐ *errer*[3].

186. Sauf ces quelques cas, le verbe neutre a *è* au parfait et *a* à l'imparfait ܬܰܥܶܢ ܢܬܥܰܢ *être chargé, porter*, ܫܠܰܡ ܢܫܠܰܡ *être intact*, ܫܡܺܝܢ ܢܫܡܰܢ *être gras*, ܫܚܶܩ ܢܫܚܰܩ *rire*, ܥܦܺܝ ܢܥܦܰܐ *être affamé*, ܣܗܶܕ ܢܣܗܰܕ *témoigner*, ܙܥܶܦ ܢܙܥܰܦ *s'irriter*, etc. Quand la dernière radicale est une gutturale ou un riš, *è* se change au parfait en *a*, § 91 1°, ܩܰܡ ܢܩܽܘܡ *se lever*, ܦܰܩ ܢܦܰܩ *rencontrer*, ܫܬܰܥ ܢܫܬܰܥ *être stupéfait*, ܪܒܰܐ ܢܪܒܰܐ *être abondant*.

Dans quelques verbes cette permutation a lieu en dehors des gutturales : ܙܟܺܝ ܢܙܟܰܐ *paraître, pousser*, ܨܢܺܝ ܢܨܢܰܐ *percer, fendre*, ܥܨܺܝ ܢܥܨܰܐ *être étroit*, ܬܦܰܫ ܢܬܦܰܫ *prendre*, ܫܟܺܝ ܢܫܟܰܐ *écorcher*, ܫܠܺܝ ܢܫܠܰܐ *dominer;* aj. ceux qui avaient waw comme deuxième radicale, ܚܠܰܐ *être craintif*, ܪܰܐ *ruer*, ܩܰܐ *sauter*, etc.

La deuxième forme des neutres يَفْعُلُ فَعُلَ n'apparaît plus au parfait que dans le verbe ܫܦܺܝܪ ܫܦܺܝܪ *se contracter* (peut-être aussi ܐܰܚܡ *être noir, Mand. Gramm.*, p. 218). Généralement *ou* se change en *è* au parfait, comp. § 91 : ܩܪܺܝܒ ܢܩܪܺܝܒ *s'approcher*, ܫܬܺܝܩ ܢܫܬܺܝܩ *se taire*, ܣܓܺܝܕ ܢܣܓܺܝܕ *se prosterner*, ܢܚܰܬ ܢܢܚܰܬ *descendre*,

1. Le passif du prétérit פֻּעַל ne se trouve que dans l'araméen biblique, Luzzatto, *Elem. gramm.*, p. 22, § 44; il est digne de remarque car on ne peut y voir une influence de l'hébreu, comme pour פֻּעַל ou הָפְעַל; la forme שְׁמַת *elle fut jetée*, Dan. 6, 18 est tout à fait isolée.

2. Il en est de même en arabe vulgaire où le passif interne a disparu.

3. Barhébræus, I, p. 145, l. 18, dérive cet imparfait d'une racine double-ʿé, qu'il admet comme seule correcte, v. I, p. 100, l. 1 et suiv.; mais les racines ܥ̰ ܦ̰ et ܦ̣ permutent quelquefois entre elles, comme d'autres racines faibles, v. § 217.

ܬܫܚ ܬܫ *être épuisé, languir*. D'autres fois, ces verbes rentrent dans la catégorie plus usuelle de يَفْعَلُ فَعِلَ, comme ܬܪܡ ܪܡ *dormir*, targ. ידמוך דמוך, ܬܪܗ ܪܗ *courir*, targ. ירהוט רהיט.

187. Un certain nombre de verbes ont un sens actif et un sens neutre et présentent une double forme : ܬܙܘ ܙܘ *se coucher* (se dit d'un astre), ܬܙܘܙ ܙܘ *donner un gage*, ܬܒܪ ܒܪ *se briser*, ܬܒܪܒ ܒܪ *passer au fil de l'épée* ܒܪ, ܬܦܠ ܦܠ *être à moitié*, ܬܦܠܦ ܦܠ *partager en deux*, ܬܛܒ ܛܒ *plonger*, ܬܛܒܛ ܛܒ *imprimer, sceller*, ܬܥܪ ܥܪ *fleurir*, ܬܥܪܥ ܥܪ *payer* (prem. sens, *ouvrir, délier*), ܬܬܩܦ ܬܩܦ *être fort*, ܬܩܦ . ܬܬܩܦ *vaincre*.

Quelques différences de prononciation étaient seulement dialectiques : les Occidentaux disaient ܬܟܪ *se mettre à genoux*, ܟܪ *tomber sur ses genoux*, les Orientaux prononçaient ܟܪ dans les deux cas. Les premiers donnaient *è*, les seconds *a* au prétérit des verbes ܠܚܫ *murmurer*, ܛܚܢ *moudre*, ܫܚܦ *rougir*, ܟܪ *être accroupi*. Suivant les auteurs, on trouve ܬܒܨ ou ܬܒܨܨ de ܒܨ *briser*, ܬܚܣܪ ou ܬܚܣܪ de ܚܣܪ *envier*, ܬܨܕ ou ܬܨܕܨ de ܨܕ *ruer*, ܬܛܪ ou ܬܛܪܨ de ܛܪ *garder*. On disait aussi ܬܥܒܕ dans le sens d'*adorer* et ܬܥܒܕ dans celui de *cultiver*, ܬܨܪ *diminuer* (neutre), ܬܨܪܨ *diminuer* (neutre ou actif).

188. Le p"al, comme tout actif, forme des dénominatifs: ܓܒܪ *agir en mari* ܓܒܪ, ܩܠܦ *prendre l'écorce* ܩܠܦ (comp. nos verbes *peler, plumer* etc.), ܚܕܬ *renouveler, faire les crevasses* ܫܚܩ[1], ܐܬܪ *étudier les livres* ܐܬܪ, ܥܪܩ *suer* de ܥܪܩ, hébr. זֵעָה.

Quelques verbes ayant le sens actif et le sens neutre, n'avaient qu'une seule forme : ܡܠܐ *emplir* et *être plein*, ܗܦܟ *tourner*, actif et neutre, ܢܦܚ *souffler* neutre et *gonfler* actif, ܦܪܩ *s'éloigner, se séparer* et *sauver quelqu'un*.

189. La distinction des actifs et des neutres se maintenait au parfait avec les personnes qui avaient la voyelle sur la deuxième radicale, comme ܩܛܠ ܩܛܠܬ, ܩܛܠܬ, ܩܛܠ, ܩܛܠ ܩܛܠ, ܩܛܠ ܩܛܠ, mais elle disparaissait à la troisième du féminin singulier et à la première du singulier ܩܛܠ ܩܛܠ ܩܛܠ ܩܛܠ ܩܛܠ où *è* de la première consonne était affaibli de *a* par distinction des mêmes personnes du pa'el.

1. Le sens ordinaire est neutre, *se crevasser;* de cette manière s'expliquent quelques-uns des verbes ayant deux sens tout à fait opposés, phénomène assez commun en arabe. Sur ܚܪܨ v. Barhébræus, II, v. 1066, p. 91.

L'infinitif a la forme commune ܦܥܘܠ ܦܥܠ, tandis que les dérivés ajoutent le suffixe ܐ; au p''al, ce suffixe se rencontre quelquefois dans les verbes ''é-waw, § 210.

A l'imparfait, le waw de la forme active ܢܦܥܘܠ avait un point supérieur chez les Nestoriens qui prononçaient *nèkhtobh;* cet *o, ou* primitivement bref tombe dans une syllabe ouverte ܢܦܥܘܠ, ܢܦܥܘܠܘ, comme l'*a* du neutre ܢܟܬܒ, ܢܟܬܒܐ, excepté à l'impératif ܟܬܘܒ ܟܬܒܘ, § 180.

La voyelle des préformantes est *è* affaibli de *a,* par distinction du pa'el.

## Chapitre VI.

### *Des verbes dérivés.*

190. Les dérivés du verbe simple ou radical sont au nombre de sept : trois actifs, pa'el, aph'el et šaph'el; quatre réfléchis, formant le passif du verbe simple et des trois actifs dérivés, dont ils se distinguent par les voyelles et la particule des réfléchis ܐܬ, v. § 173, 4°. Cette particule s'agglutine en tête du radical; si celui-ci commence par une sifflante, le taw du préfixe passe après elle, en se modifiant suivant la nature de celle-ci, v. § 41.

191. Le passif du verbe simple ܐܬܦܥܠ a pour voyelle de la seconde radicale *è* par opposition à l'*a* de l'actif et garde cet *è* dans toute sa conjugaison. Quand *è* tombe dans une syllabe ouverte, la première radicale a la voyelle *a,* ܐܬܦܥܠ ܐܬܦܥܠܬ ܐܬܦܥܠܘ.

L'impératif ramène l'accent tonique en avant, la voyelle de la deuxième radicale tombe et il naît une forme apocopée ܐܬܥܠ, avec marh'ṭânâ.

Cette forme s'étendait à tous les verbes, autres que les lâmadh-aleph, même à ceux qui avaient une gutturale ou un riš : ܐܬܥܨܨ ܐܬܥܡܪ ܐܬܥܫܟ ܐܬܥܒܕ ܐܬܥܫܡ. Dans ces cas, ou lorsque la dernière lettre était une liquide, on devait faire entendre un *e* ouvert pour la facilité de la prononciation ''ܐܬܫܬܥ *èthḥaml'*; mais si c'était une muette, elle s'appuyait sur la précédente et elle était dure ܐܬܟܬܒ *èthkatb,* v. § 123 *b.*

Ethp''el a encore quelquefois le sens réfléchi, ''ܐܬܨܠ *se faire prier, refuser,* παραιτέομαι.

192. *Pa'el* se distingue de p''al par le redoublement de la deuxième radicale et les voyelles qui meuvent les deux premières radicales.

Dans les verbes dont la deuxième radicale n'était pas susceptible de redoublement, § 115, la voyelle légère *a* demeurait sans s'allonger. Cependant les Nestoriens prononçaient le p'thâḥâ comme z'qâphâ dans les verbes qui avaient riš ou ʾé, comme ܨܒܰܪ ܦܬܰܚ ܫܪܰܐ; il faut excepter les trois formes ܫܪܝܬ ܫܪܝ ܫܪܝܢ de ܫܪܰܝ *commencer,* où le riš renforcé supportait le redoublement (Barhébræus, I, p. 132, l. 6, v. ci-dessus §§ 48 et 115).

A la première personne de l'imparfait, la première radicale était également redoublée ܐܨܰܒܰܪ ,ܐܰܨܒܰܪ, v. § 135 *fin.*

Pa'el indique la répétition de l'action exprimée par p''al, ܟܣܰܐ *frapper,* ܟܰܣܣ *frapper de coups,* ܦܪܰܫ *séparer,* ܦܰܪܰܫ *mettre en pièces,* ܫܕܰܐ *pousser,* ܫܕܰܦ *repousser,* ܚܨܰܕ *récolter,* ܚܨܰܨ *glaner ;* il embrasse plusieurs choses, ܩܛܰܪ *lier qq.,* ܩܛܰܪ *lier ensemble, embrouiller ;* et se prend dans un sens figuré, ܦܠܰܓ *couper,* ܨܠܰܚ *torturer* (se dit des douleurs), ܒܢܰܐ *construire,* ܒܢܰܐ *édifier, consoler,* ܙܪܰܥ *semer,* ܙܰܪܰܥ *disséminer,* ܪܚܰܡ *aimer,* ܪܰܚܰܡ *avoir pitié.*

Quand p''al est neutre, pa'el donne le sens actif, ܒܠܰܐ *être usé,* ܒܠܰܐ *user,* ܩܪܰܒ *s'approcher,* ܩܪܰܒ *approcher, offrir,* ܩܛܰܪ *brûler,* ܩܛܰܪ *enflammer,* ܟܪܰܥ *s'incliner,* ܟܪܰܥ *fléchir, prier.* Pa'el est doublement transitif, quand p''al est transitif, ܢܨܰܚ *vaincre,* ܢܰܨܰܚ *faire vaincre,* ܡܠܰܟ *gouverner,* ܡܰܠܰܟ *faire gouverner,* ܪܫܰܡ *signer,* ܪܰܫܰܡ *faire signer.* Dans ce sens il confine à l'aph'el, le vrai causatif.

Il forme des dénominatifs, ܕܰܗܒ *dorer* de ܕܗܒ, ܣܕܰܪ *mettre en ordre* de ܣܕܪ, ܨܰܓܰܡ *former* de ܨܘܓܡ *type,* ܒܬܰܠ *déflorer* de ܒܬܘܠ *vierge,* ܫܡܰܗ *nommer* de ܫܡ, par renforcement d'aleph en hé, § 33 *a,* ܐܰܣܰܦ *approvisionner* de ܐܣܦ, ܢܰܦܰܚ *dilater* de ܢܫܡ *vent.*

Pa'el peut avoir un sens neutre, comme intensif de p''al: ܐܙܰܠ *s'en aller* (Barhébræus, II, v. 966), ܫܦܰܥ *déborder, se répandre* (id. II, p. 105, *comm.,* l. 11) ܥܡܰܠ *arriver peu à peu* (Esth. 4, 3 ; Jean 4, 35, on se sert aussi d'aph'el, Barhébræus, I, p. 106, l. 20 et 22), ܗܰܠܰܟ *aller* (pa'el a même évincé p''al inusité, l'hébreu a les deux formes, Ewald, *Lehrb.,* § 120 *d*).

Il réunit parfois le sens actif et le sens neutre, ܢܦܩ *partir* et *changer*[1], ܐܦܩ *priver* et *être privé* (Barhébræus, I, p. 94, l. 10).

193. *Ethpa'al* sert de passif à pa'el, dont il se distingue, outre le préfixe ܐܬ, par la voyelle *a* de la seconde radicale qui est redoublée.

Chez les Jacobites, l'impératif est apocopé, comme celui d'èthp'el ܐܬܦܩ, mais avec cette différence qu'un *e* ouvert se fait entendre après la seconde radicale, marquée de *m'hagg'yânâ;* la dernière consonne était donc aspirée, quand c'était une muette sujette à l'aspiration et on prononçait *èthkath'bh,* v. § 123 *b*. Les Nestoriens ne distinguaient pas l'impératif du parfait; Barhébræus (I, p. 154, l. 1), prétend que la forme apocopée se trouve encore dans de nombreux passages de la Massore nestorienne[2], cependant la forme pleine était la plus ancienne, car les autres dialectes araméens et les anciennes poésies syriaques ne connaissent qu'elle (*Mand. Gramm.,* p. 229, not. 2).

Les Jacobites prononçaient aussi ܐܬܪܚܡ *aie pitié,* à cause de la gutturale, Matth. 9, 27, Barhébræus, p. 153, 10.

Ils avaient encore la forme apocopée à l'impératif des passifs de aph'el, šaph'el ou saph'el et des radicaux redoublés, ܐܫܬܦܩ ܐܫܬܥܐ, Barhébræus, I, p. 155, l. 23.

Souvent èthpa'al a encore le sens réfléchi : ܐܫܬܟܠ *se rendre intelligent, comprendre,* ܐܬܕܡܪ *s'étonner, admirer,* ܐܬܚܫܒ *se rendre compte, réfléchir;* surtout dans les dénominatifs, ܐܬܦܓܪ *se faire chair* de ܦܓܪ, ܐܬܝܕܥ *avoir conscience* de ܝܕܥ, targ. אשתמודע *avoir connaissance* de מודע, ܐܬܪܓܙ *se mettre en colère* de ܪܓܙ, ܐܬܡܠܟ *devenir prince* ܡܠܟ, ܐܬܪܒܝ *devenir maître.* Le syriaque jouit d'une grande liberté dans ces formations, comp. ܙܘܙ ܕܡܬܬܪܫ ܐܢܬ ܐܢ ܬܬܝܩܪ, *Chrestom. Mich.,* p. 34, l. 5; « tu fais le zouz (pièce de monnaie courante), mais tu seras traité en pièce fausse », c'est-à-dire, *tu t'enorgueillis, mais tu seras méprisé,* de ܬܪܫ et ܙܘܙ.

194. Pa'el et èthpa'al servent de paradigme aux dénominatifs

1. Dans ce verbe le sens neutre *(castra movit)* vient de l'actif, comme les verbes qui ont le sens d'*ôter, enlever (les tentes)* ont aussi celui de *partir*, comp. ܢܣܥ ܡܫܟܢ, néo-hébr. נטל, ἀπαίρω ἀναλύω ἀναστάω; aj. ܫܠܦ *sangler* et *partir,* ܚܠܨ *délier* et *se fixer.*

2. V. Elias de Tirhan, chap. XXIV, qui confirme le dire de Barhébræus et cite les mêmes passages.

quadrilittères qui ne diffèrent des trilittères que par l'absence du redoublement : ܬܠܡܕ *faire des disciples,* ܐܬܬܠܡܕ *devenir disciple,* ܡܣܟ *appauvrir,* ܐܬܡܣܟ *s'appauvrir* de ܡܣܟ, ܐܬܚܫܐ *s'isoler* de ܚܫܐ *seulement,* ܐܬܥܩܒ *tourner le dos* de ܥܩܒ *derrière,* ܐܬܐܢܫ *se faire homme* de ܐܢܫ, ܐܬܒܓܫ *s'opposer* de ܒܓܫ *adversaire, celui qui est en face,* ܦܛܪܝܪܟ *faire patriarche,* ܐܬܐܦܣܩ *devenir évêque* (ἐπίσκοπος), ܩܛܪܓ *accuser* de κατήγορος.

Le syriaque a aussi des formes étendues, ܐܬܩܛܪܒ *devenir gouverneur* de κυβερνήτης, ܐܬܟܪܣܛܝܢ *devenir chrétien,* ܐܬܡܛܪܦܠܝܛ *devenir métropolitain*[1]. Le youdh d'un participe ou adjectif demeure dans ܐܬܫܪܝ *il fut permis* de ܫܪܝ, ܐܬܡܕܝ *augmenter* de ܡܕܝ, ܐܬܚܡܐ *tomber malade* de ܚܡܐ (Didasc. apost. de Lagarde 5, 17; 80, 16).

195. *Pa'li.* Quelques verbes ont la forme pa'li, c'est-à-dire, un pa'el sans redoublement, mais avec un suffixe *i.* Ces verbes de formation secondaire substituent la forme externe à celle interne et se conjuguent comme les pa'el des lâmadh-aleph; ils comprennent, en majeure partie, des dénominatifs et des mots importés : ܫܒܝ *emmener en captivité* ܫܒܝܐ. ܥܪܝ et ܐܬܥܪܝ *être privé de,* comp. جَرَّدَ, ܦܪܚ *réjouir,* comp. فَرَّحَ, ܦܫܩ *ôter le voile* ܦܫܩܐ, ܨܚܒ *familiariser* de ܨܚܒܐ, ܫܚܡ *effrayer,* hébr. בַּלָּהָה et בֶּהָלָה *terreur,* ܫܥܒ *soumettre* de ܬܚܘܬ *sous,* ܐܬܢܩܫ *altercari* de ܐܚܪܢܐ *alter,* ܐܬܥܢܝ *être préoccupé* اِعْتَنَى. Les lexicographes ajoutent ܫܛܚ *étendre* de ܫܛܚ, ܫܛܪ *contrôler* de ܫܛܪ, ܐܬܦܩ *sortir, se dit du fruit,* de ܦܩ; ܙܢܐ *nourrir* est d'une forme incertaine; ܫܒܩ vient de ܫܒܩ, § 22 *d.*

196. *Par'el,* également usité dans les targoums et en néo-hébraïque, est une forme analogue à pa'el, où le redoublement est remplacé par l'allongement de la syllabe au moyen d'un riš, § 117; tels sont ܓܝܠܠ *rouler,* ܓܝܪܪ *enchevêtrer,* ܓܝܣܣ *supplanter,* ܓܝܬܬ *mutiler,* ܓܝܠܠ *mettre à nu,* ܦܝܫܫ *pousser des rejetons,* ܦܝܠܠ *douter,* ܦܝܣܣ *souffleter,* ܫܝܐܐ *solliciter* (Ephr. II, 440 *a*). Riš est formatif dans ces verbes, car on rencontre la forme pa'el avec un sens un peu différent, comme ܓܠܠ *filer,* ܦܠܠ *varier,*

1. Ce verbe était cependant considéré comme une mauvaise locution, Barhéb. I. 148. 23.

De ܐܣܛܝ *consanguin,* on formait un pa'al ܣܛܐ *avoir de l'affinité.*

ܥܨ; *frapper,* mais il est euphonique dans les radicaux faibles redoublés, dont la seconde radicale avait été éliminée et la consonne suivante, redoublée, v. § 201; il est dans ce cas produit par dissimilation, § 117, ܫܦܠ *être humble,* ܢܗܡ *murmurer,* ܢܓܓ *bouillonner, bouillir,* ܢܓܓ *barbouiller,* ܐܬܦܪܥ *jouir,* ܐܬܦܚܕ *être effrayé.*

197. *Pau'el* ou *pai'el.* Cette forme, qui se compare avec l'arabe فَاعَلَ, v. § 86, ne comprend que peu des verbes : ܣܒܠ, plus fréquent ܣܡܟ *supporter,* ܐܫܠ *enflammer,* ܚܒܪ *associer,* ܚܦܟ *tordre,* ܕܚܐ *repousser,* ܐܬܚܠܦ *être changé* بَادَلَ.

198. *Aph'el* et *èttaph'al* suivent la conjugaison de pa'el et èthpa'al; ils ont ܐ comme caractéristique, au lieu du redoublement, mais au passif aleph formatif se confond avec le préfixe du réfléchi ܐ, dont le taw redoublé est écrit deux fois ܐܬܬܟܬܒ, par distinction de èthpa'al ܐܬܟܬܒ, p. 99, note 1. Il y aurait eu quelque chose de choquant à écrire trois taw de suite aux personnes de l'imparfait qui ont un taw pour préformante; on n'en mettait donc que deux ܬܬܟܬܒ *elle a été écrite.* Cette observation s'applique aux passifs des pé-aleph et des 'é-waw, qui ont deux taw au parfait, §§ 204 et 210; cependant on trouve ܬܬܪܥܡ Job 39, 18[1].

Aph'el a le sens d'un causatif, ܥܒܪ *passer,* ܐܥܒܪ *faire passer,* ܐܬܟܣܐ *s'habiller,* ܐܟܣܐ *faire habiller, vêtir,* ܝܕܥ *savoir,* ܐܘܕܥ *faire connaître,* ܐܬܐ *venir,* ܐܝܬܐ *faire venir, amener.*

Ainsi on s'explique que le verbe à cette forme reçoive parfois un double régime ܐܫܬܠܛ ܠܗ ܢܥܠܐ *chaussez-le de souliers,* Luc. 15, 22; ܐܣܝܓ ܠܗ ܓܕܝܬܐ *il la fit entourer d'une haie,* Matth. 21, 33. L'action double se divise logiquement et chacune a son régime *(faites lui chausser des souliers).*

Dans un autre sens, il est inchoatif, comme nos verbes neutres réfléchis et les verbes grecs et latins en σκω *esco,* ܐܠܟ ܐܠܗ ܐܠܗ *lucescit, splendescit, coruscit,* ܐܫܟ *albescit,* ܐܫܬܥ *rubescit,* ܐܫܬ *s'éloigner,* (caus.) *éloigner,* ܐܙܠ *partir,* (caus.) *faire partir,* ܐܙܕ et ܐܨܠܚ *réussir, prospérer,* ܐܫܬ *agir sottement,* ܐܒܨ *devenir lépreux.*

1. Du reste, le syriaque ne répugne pas à l'écriture de trois consonnes de suite, ܐܬܬܬܟ *se montrer insensé* (*Anal. syr.,* 3, 27), ܐܬܬܬܢܣ *fondée* de ܬܢܣ. Sur la forme apocopée de l'impératif èttaph'al voyez § 193.

Aph'el forme des dénominatifs actifs (causatifs) ou neutres (inchoatifs), أَسْمَرَ *anathématiser* de سِمْرَا, أَمْحَصَ *combattre* de مَحْصَا *approche, combat,* أَمْلَخَ *devenir roi* مَلْخَا, أَرَّزَ *prendre un secret, dévoiler* de رَازَا, أَمْعَنَ *tenir pour sûr* أَمْنَ, *croire,* أَمْنَ *tenir pour vrai* مَهْنَا[1], أَضْعَفَ *rendre faible* ou *être faible* de ضَعِيف (ancien participe d'une racine inusitée ضعف, néo-hébr. חוֹלֶה *être malade,* hébr. חֳלִי *maladie*), أَعْوَلَ et أَعْيَلَ *accoupler* de عَوْلَا *joug* (aph'el ne se dit que d'une paire, pa'el se dit aussi de l'union matrimoniale, Barhébræus, II, v. 1096), أَخْفَلَ *agir en impie* خَفْلَا, أَلْصَقَ *annexer,* de لَصْقَ *auprès.*

Comme inchoatif, aph'el se trouve à côté de p''al, sans différence de sens أَعْوَجَ et عَوْجَا *tourner,* أَحْلَصَ et حَلْصَ *écrire;* ou à côté de pa'el, أَعْمَقَ et عَمَّقَ *fortifier*[2].

Cependant cette tendance d'aph'el à se généraliser n'a pas été suivie par son passif. Ettaph'al est assez rare et parfois aph'el emprunte le passif d'une autre forme, soit èthp''el, أَتْصَحَّفَ أَتْعَمَّقَ أَتْحَكَّمَ أَتْصَحَّفَ أَتْحَكَّمَ, passifs de أَصْحَفَ أَعْمَقَ أَحْكَمَ أَصْحَفَ, soit èthpa'al, أَتْعَمَّقَ أَتْحَكَّمَ de أَعْمَقَ أَحْكَمَ.

Dans les verbes qui ont reçu deux acceptions, pa'el sert souvent pour l'une et aph'el pour l'autre : أَوْعَدَ *sauter de joie,* أَوْعَدَ *pleurer un mort,* قَرَّبَ *offrir,* أَقْرَبَ *combattre,* أَكَّسَ *fendre,* أَكْسَسَ *réussir,* سَكَّكَ *nettoyer,* أَسْهَمَ *profaner,* قَبَّلَ *recevoir,* أَقْبَلَ *aller à la rencontre,* أَشْكَلَ *accuser,* أَشْكَلَ *faire reposer*[3], شَكَّلَ *déménager,* أَشْكَلَ *perdre la raison,* شَأَلَ *interroger,* أَشْأَلَ *prêter,* نَشَّلَ *amollir,* أَنْشَلَ *lâcher,* شَرَّعَ *commencer,* أَشْرَعَ *faire habiter,* عَدَّلَ *répondre* (s. e. صَلَوْتَا عَدَّلَ), أَعْدَلَ *diriger.*

199. *Šaph'el* et *èštaph'al* sont les formes fortes du causatif. Les nuances qui les distinguent d'aph'el et de èttaph'al sont légères; elles sont encore sensibles dans أَصْبَرَ *faire connaître, annoncer* et شَبَّرَ *indiquer, mentionner,* أَصْبَرَ *tarder* (de صَبْرَا *der-*

1. Dans ce sens, pa'el est aussi usité أَوْصَدَ *tenir pour juste* أَصْدَقَ, hébr. הִצְדִּיק.

2. Comp. en hébreu קִנֵּא et הִקְנִיא *rendre jaloux,* כִּעֵס et הִכְעִיס *irriter,* שִׁחֵת et הִשְׁחִית *se corrompre,* כָּתַב et הִכְתִּיב *écrire,* tandisque כָּתַב est employé dans un mauvais sens.

3. Le premier sens est celui de *cacher,* comme عَرَّبَ; de là *abriter* et *insinuer une accusation,* v. Elias de Tirhan, p. 45, 16.

*nier*) et ܫܰܩܶܠ *retarder qq., hésiter,* ܐܰܫܟ *étendre la main,* ܫܰܟܶܢ *ordonner, consacrer,* ܐܰܥܒ *agir,* ܫܰܥܒ *faire esclave,* ܐܰܚܨ, ܐܰܣܟ *pousser, germer,* ܫܰܚܠ *changer.*

D'autres verbes qui ont šaph'el, n'ont pas aph'el, ܫܰܒܚ *glorifier,* ܫܰܓܡ *accomplir,* ʾ ܫܰܠܡ *achever,* ܫܰܚܪ *rendre solitaire,* ܫܰܠܗܒ *enflammer,* hébr. לַהַב *flamme,* ʾ ܫܰܠܠ *flatter,* comp. دَلَّل *cajoler* (on a vu dans ce verbe une raçine ʾ ܗܠ et on a fait un p''al ʾ ܗܠܠ, Eph. III, 673 *d*; *carm. nisib.* 9, 48).

Eštaph'al se forme régulièrement, ܐܶܬܰܬܰܦ *promettre,* ܐܶܬܰܪܡ *s'élever, se glorifier,* ܐܶܬܰܗܰܝ *aimer à croire;* ܐܶܬܰܫܰܪ *être de reste* a été simplifié de ܐܶܬܰܫܰܪܰ *demeurer.*

Sur la forme apocopée de l'impératif, v. § 193.

199 *bis. Saph'el* et *èstaph'al* sont des formes de causatif que présentent quelques verbes seulement, où ܣ apparaît au lieu de ܫ, sans autre différence dans les flexions : ܣܰܗܶܪ *hâter* ou (inchoatif) *se hâter,* ܐܶܣܬܰܗܶܪ *être pressé,* ʾ ܣܰܡܟ *combattre, se porter en avant,* ʾ ܐܶܣܬܰܡܟ *se présenter, survenir,* ar. إِسْتَقْبَلَ, targ. Prov. 12, 27, אסתקבל, ܣܰܥܰܪ *soigner,* comp. ܐܶܣ, ܣܰܦܰܩ *vider,* comp. ריק, ܣܰܡܰܪ, ܣܰܪܰܪ *chanter,* comp. הגה [1].

La forme *taph'el* ne se rencontre pas en syriaque, on trouve en hébreu תַּרְגִּיל *conduire,* comp. ʾ ܬܰܥܶܐ *égarer, Chrestom. Knös* 112, v. 71; le taw que l'on trouve en tête de radicaux, où il ne paraît pas appartenir à la racine, s'explique donc par une forme réfléchie ramenée à la forme simple, comp. ܐܰܬܰܚ et ܐܰܚ *blâmer,* ʾ ܬܰܒ *rechercher* et ܒܥ *chercher,* ܐܰܬܰܫ *faiblir* et ܫ *être vaincu,* ʾ ܬܰܟ *avoir confiance,* ar. تَكِلَ et إِتَّكَلَ de وكل [2], ܬܰܥ *être anxieux* et ܐܰܬ *être souffrant* [3].

Quand èštaph'al et èstaph'al avaient un sens actif, on en tirait un nouveau passif au moyen d'un second taw, ʾ ܐܶܬܬܰܦܰܣ *être rendu notoire, public,* ܐܶܬܬܰܚܰܝ *être rendu à la vie,* ܐܶܣܬܰܥܰܒ *être activé;* on disait dans un sens figuré ܐܶܬܬܰܟܰܠ *être en-*

1. Dans le sens de *marcher* qu'a הלך en néo-hébreu, c'est un saph'el d'une racine *ga* جَبِي, la racine ܗܠܟ ayant le sens de *être nombreux.*

2. Comp. ʾ ܡܰܗܝܢ *qui croit,* ܡܶܬܗܰܝܢܘܬܐ *attente,* Bar'ali 5910 et 5911 et Elias de Tirhan, p. 45, 20.

3. ʾ ܬܘ n'est pas à comparer avec l'hébreu תּוֹרָה ou תּוֹרָה, mais avec תּוּרָא de la gemârâ et שׁוּרָה de la mišna, par permutation de noun en riš.

*flammé d'amour* (Barhébræus, I, p. 142 pénult.), mais ces formes artificielles ne paraissent pas avoir été très-usitées.

200. *Pa'lel* et *èthpa'lal*, rares dans les radicaux forts, comprennent quelques dénominatifs ܦܨܨ *réduire en miettes* ܦܨܨܐ, § 242, ܐܬܚܝܘ *être brutal* ܚܝܘܡܢ, ܐܬܣܟܠ *être paresseux* ܣܟܠܬܢ; de radicaux faibles : ܐܬܝܕܥ *se mettre dans l'esprit* ܝܕܥ, ܐܬܟܣܦ *s'éclipser* de ܟܣܦ *cessation*, ܐܬܛܡܐ *être hébété* de ܛܡܐ *grossier*, ܐܬܓܪ *ruminer* de ܓܪܪ, ar. اِجْتَرَّ, ܐܬܩܪܐ *se refroidir* de ܩܪܐ *froid* [1].

201. *Radicaux redoublés.* Le redoublement du radical indique la répétition fréquente de l'action, le fractionnement, la diminution, comp. § 242; on le trouve dans quelques radicaux forts, où il n'affecte que les deux dernières radicales : ܐܬܣܟܢܟܪ *sommeiller*, ܐܬܟܢܟܪ *être esquissé, dessiné*, ܐܬܚܢܚܪ *être noirâtre*, comp. שַׁחֲרַחֲרֶת et Ewald, *Lehrb.*, § 157, ܐܬܟܢܟܪ *être muselé, rendu muet* (Barhébræus, I, p. 141, l. 23). Dans ces mots, le redoublement des deux dernières radicales était d'autant plus facile, que c'étaient des consonnes faibles. Quelques lâmadh-aleph ont aussi cette forme, ܐܬܣܟܠܠ *se faire regarder*, ܐܬܒܠܒܠ *être blâmable*, ܐܬܚܫܒܠ *être compté un à un*, ܐܬܒܟܟܠ *faire le jeune homme*, ܐܬܣܕܒܠ *se faire détester*, ܐܬܒܟܟܠ *avoir une forme penchée*, ܐܬܟܟܠ *faire sombre*, ܐܬܒܟܟܠ *se manifester souvent* (Barhébr., I, p. 141, l. 23; p. 142, l. 17). La seconde radicale était également une liquide ou un zaïn, qui participe de la faiblesse des consonnes [2]; le waw était un renforcement de youdh, avec lequel il permute dans les formes fortes, § 104, 1°.

Mais c'est principalement dans les 'é-waw ou les double-'é que le redoublement du thème est usité; ces radicaux sont traités comme des bilittères et se confondent dans une même forme *palpel, èthpalpal* : ܦܠܦܠ *dépouiller*, ܣܥܥܥ *mettre en pièces*, ܓܪܓܪ *traîner*, ܫܗܫܗ *charmer*, ܦܛܦܛ *crépiter*, ܙܥܙܥ *aigrir, irriter*, ܪܓܓ *mouvoir, troubler*, ܙܕܕܐ *exciter la tempête*, ܛܚܚ *souiller*, ܨܢܨܨ *disposer harmonieusement* de ܨܢܝܕܐ *mélodie*, ܚܓܓ *célébrer une fête* ܚܓܐ, ܐܬܪܡܡ *exalter*, ܐܬܥܪܥܪ *désirer ardemment*, ܐܬܗܘܠܠ *avoir des hallucinations*, comp. hébr. קַלְקֵל עֵרְעֵר à côté de la forme ordinaire סוֹבֵב קוֹמֵם.

1. Ces formes ne sont pas identiques à celles hébr. סוֹבֵב, קוֹמֵם, qui se développent de la racine et non pas d'un nom.

2. Sur la faiblesse de zaïn, comp. §§ 106, I *a*, 107 *a*, 208.

Dans ces verbes la seconde consonne n'est pas éliminée en général, ܐܰܘܼܨ *magnifier* est dénominatif, de ܐܘܿܨ; dans les quelques verbes où elle disparaît et occasionne le redoublement de la consonne suivante, il se produit une dissimilation avec riš et le verbe prend la forme *par'el*, § 196.

Quelques-uns sont cependant ramenés à la trilittérité, ܐܰܟܼܟ *exciter* de ܐܟ, ܛܰܦܼ *envelopper*, comp. كار, ܐܰܟܼܟܳܐ *troubler* pour ܐܰܟܟܳܐ, § 118; ܛܰܒ *abaisser*, ar. كان f. *i*, hébr. כנע.

Les grammairiens donnent encore des redoublements de redoublements, comme ܐܰܢܥܰܡܼܥܰܡ de ܥܰܡ, ܐܰܢܫܰܡܼܫܰܦ de ܫܰܦ, ܐܰܢܒܰܪܼܒܰܪ ou ܐܰܢܒܰܪܼܒܰܪ de ܒܰܪ, ܐܰܢܛܰܛ ou ܐܰܢܛܰܛܛ de ܛܰܛ; mais ces formes sont vulgaires (Barhébræus, I, p. 142, l. 11).

## Chapitre VII.

### *Des verbes faibles.*

202. Des *pé-aleph*. Les verbes qui ont aleph pour première radicale, conservent cette lettre, d'une manière générale, même lorsqu'elle devient quiescente dans le mot, § 107. Au parfait, elle est articulée avec la voyelle *è*; les Nestoriens prononçaient avec *a* l'aleph des verbes ܐܰܟ ܐܰܦ ܐܰܓ ܐܰܙ ܐܰܚ (Barhébræus, I, p. 124, l. 21; 126, 22; 127, 8; 238, 6).

A l'imparfait, la voyelle *è* demeure dans les verbes qui ont *ou* après la deuxième radicale : ܢܶܐܶܡ ܢܶܐܶܟ ܢܶܐܶܟ ܢܶܐܶܫ ܢܶܐܶܟ ܢܶܐܶܫ; dans les autres elle s'obscurcit en *é* chez les Nestoriens et passe en *i* chez les Jacobites ܢܶܐܶܦ ܢܶܐܶܡ ܢܶܐܶܟ ܢܶܐܶܒ ܢܶܐܶܙ, § 90.

L'impératif se distingue de l'imparfait par le changement de cette voyelle, ܐܶܡ *dis*, ܐܶܡ *je dirais*, ܐܶܟ *mange*, ܐܶܟ *je mangerais*; ܐܰܬ *venir*, ܙܰܠ *aller* font à l'impératif : ܬ *viens*, ܙ *va*, § 213; les verbes ܐܰܦ *cuire*, ܐܰܓ *gémir* faisaient ܐܶܟ ܐܶܟ chez les Jacobites, mais chez les Nestoriens aleph conservait le p'thâḥâ qu'il avait au parfait (Barhébræus, I, p. 149, l. 2).

A l'infinitif, aleph a la même voyelle qu'à l'imparfait, ܐܰܡܰܪ ܐܰܡܰܪ.

Le participe passif, qui dans les verbes forts est prononcé avec un *e* ouvert de la première radicale, a toujours *a*, ܐܰܟ *mangé*, ܐܰܡܰܪ *dit*.

La voyelle de la seconde radicale diffère, comme dans les verbes forts, suivant le sens actif ou neutre du verbe, v. §§ 185 et 186; cependant cette différence n'est sensible qu'à l'imparfait et à l'impératif, le parfait a la voyelle *a* même chez les neutres, ܐܒܕ *périr,* ܟܥܣ *être irrité.*

203. Ces verbes passent quelquefois en pé-youdh, ܝܠܦ *apprendre* ne se conjugue comme un pé-aleph qu'à pa'el ܐܠܦ, ܐܠܦ, où aleph tombe après un préfixe, ܡܐܠܦ *qui enseigne,* ܡܐܠܦ *instruit,* ܡܐܠܦܢܐ *maître.* Cette écriture défectueuse, commune aux idiomes araméens y compris le samaritain, apparaît aussi en hébreu (Job 35, 11). Le pa''el conserve quelquefois trace de l'aleph, ܐܡܐܠܦ, v. § 106, I *a*.

204. A èthp''el et èthpa'al, aleph demeure, suivant la règle, après le préfixe et s'articule avec *è*, quand il n'a pas de voyelle propre, ܐܬܐܡܪ ܐܬܐܡܪ, mais avec *a* de la forme, ܐܬܐܡܪ; cependant il est assujetti à tomber, surtout dans les verbes dont la deuxième radicale est une gutturale ou une liquide; il s'assimile alors au taw du préfixe qui est redoublé et écrit en double, comme à l'èttaph'al, comp. § 198, ܐܬܬܫܐܠ ܐܬܬܫܐܠ pour ܐܬܐܫܐܠ ܐܬܐܫܐܠ, ܐܬܬܟ de ܟܟ (*Didasc.* 3, 3).

L'impératif ne différait de celui des verbes forts qu'au pluriel qui ne prenait pas les terminaisons fortes, ـܘ, ـܝ, § 182.

205. Pa'el ne présente aucune irrégularité : aleph étant quiescent après un préfixe, sa voyelle passe au préfixe; mais il se confond, à aph'el, à šaph'el et à leurs passifs, avec la voyelle *a* du préfixe et se trouble en *â* qui lui-même devient diphthongue, *au*, § 86 : ܐܬܫܐܠ ܐܬܫܐܠ, ܐܗܘܐ ܐܗܘܐ, et *ai* dans ܐܝܬܝ *apporter* de ܐܬܐ *venir,* ܗܝܡܢ *croire* de ܐܡܢ, § 198, par renforcement d'aleph en hé [1].

206. Des *pé-youdh.* Si on excepte ܦܘܩ *convenable* (usité seulement au participe) et ܟܢܫ *réunir,* le syriaque ne connaît que des pé-youdh, § 106, I *a*.

La conjugaison de ces verbes se distingue par les particularités suivantes : youdh première radicale, reçoit la voyelle *i*, quand il n'a pas de voyelle pleine, § 106, I *a*; cette voyelle influe sur celle de la deuxième radicale qui s'infléchit en *è*,

1. Comp. ar. هبلع هراق de راق بلع.

§ 83, 1°, ܡܟ ܡܟ; il n'y a d'exception que devant riš ou une gutturale ܡܪ ܡܥ, ou lorsque le radical est en même temps lâmadh-aleph ܡܨ. La conséquence de ces modifications euphoniques est l'uniformité de conjugaison, sans distinction d'actifs ou de neutres.

A l'imparfait et à l'infinitif, le préfixe est suivi d'aleph au lieu de youdh; cette écriture indique que l'on prononçait le préfixe avec la voyelle *é*, § 58; telle était en effet la prononciation chez les Nestoriens, mais chez les Jacobites *é* passait en *i*, § 46, ܢܟ ܢܟ. Cependant ܢܬ *il saura*, ܢܬ *il s'asseoira* conservaient *è* aigu au moyen du redoublement de la consonne suivante; l'aleph *mater lectionis* n'est pas écrit et toute trace de la première radicale disparaît. Il en est de même à l'impératif qui suit l'imparfait, ܬ *sache*, ܬ *assieds-toi*. De ܐܦ *cuire* on disait ܐܦ *je cuirai*, mais ܢܦ *il cuira*, Barhébræus, I, p. 126, ll. 23 et 26.

La voyelle de la deuxième radicale est *a* par opposition à *è* du parfait, ܢܬ seul a échappé à la loi d'uniformisation et a conservé *è* que présente également l'hébreu יֵשֵׁב [1].

207. L'èthp'el conservait le youdh radical; cependant ܢܩ *teter* faisait ܐܬܢܩ, Barhébræus, II, vers 1230. Le pa'el et l'èthpa'al suivent la conjugaison des verbes forts.

L'aph'el et le saph'el avec leurs passifs sont remarquables par la diphthongue *au*, qui naît de la contraction de l'*a* du préfixe avec la première radicale. Ce phénomène ne fut possible que parce que dans la majorité de ces verbes la première radicale était waw, § 104, 2°; l'arabe et l'éthiopien maintiennent cette consonne en tête du mot, mais en araméen et en hébreu, elle passe en youdh. L'analogie a ramené à une même forme toutes les racines de ce genre, ܐܡ *gémir*, ܐܢܩ *allaiter* ont seuls conservé youdh; on trouve aussi ܐܢܩ, Barhébræus, I, p. 126, l. 17, comp. ܢܩ, *Spicil. Cureton* 5, 19, pour ܢܩ הֵיבִיל et הוֹבִיל aram. bibl.

208. Des *pé-noun*. L'irrégularité des pé-noun consiste dans

1. Les verbes avec *è* à l'imparfait étant rares, v. § 185, il est probable que ܢܬ était le seul de cette espèce parmi les pé-youdh, et que l'uniformisation aura porté sur ceux qui avaient *ou*.

la chute du noun à la fin de la syllabe, § 110*a*, c'est-à-dire lorsque le radical prend un suffixe terminé par une voyelle faible; dans ce cas le noun tombe et la deuxième radicale est redoublée pour soutenir la voyelle aiguë du préfixe. Font exception les verbes dont la seconde radicale est une gutturale non susceptible de redoublement, ܢܬܢܗܡ *qu'il mugisse,* ܐܬܢܗܪ *il brilla;* ܐܬܢܫܦ *déchausser* conserve le noun, quoique le ḥèth soit susceptible de redoublement, § 115; aj. quelques verbes ayant une sifflante ܣ ou ܙ, ܢܙܕܩ ܢܣܬܩ ܢܨܬܩ (Barhébræus, I, p. 119, l. 9). Dans les anciens manuscrits, noun quiescent est souvent écrit (Barhébræus, I, p. 119, l. 25, Elias de Tirhan, chap. 8).

En dehors de cette irrégularité, ces verbes suivent les conjugaisons des verbes forts et ont comme eux les voyelles qui distinguent les actifs des neutres : ܢܕܪ ܢܓܪ *tirer,* ܢܓܪ ܢܓܪ *traîner,* ܢܣܒ ܢܣܒ *prendre,* ܢܟܠ ܢܟܠ *être rusé,* ܢܚܬ ܢܚܬ *descendre,* ܢܦܩ ܢܦܩ *sortir,* ܢܦܠ ܢܦܠ *tomber,* comp. §§ 185 et 186.

L'impératif suivant l'imparfait, laisse tomber la première radicale ܢܙܓ ܢܫܩ ܢܥܒ ܢܦܩ ܢܦܠ, excepté ܢܩܕ *consacre,* qui maintenait le noun (v. Ps. 76, 11 sic hébr. et targ., mais mišna דוך, sanhéd. 3, 2). Les verbes qui ont le noun à l'imparfait, l'ont aussi à l'impératif, ܢܗܪ *brille*; il en est de même dans les radicaux qui sont en même temps lâmadh-aleph, ܢܒܐ ܢܟܐ ܢܓܐ (Barhébræus, I, p. 121, l. 3).

L'èttaph'al se formait de l'aph'el et ne laissait pas reparaître le noun, ܐܬܬܦܩ de ܐܦܩ.

209. Des *'é-aleph.* La faiblesse de ces verbes réside dans aleph, seconde radicale, qui est quiescent à la fin de la syllabe, ܒܐܫ *bèš* pour *b'èš,* et qui se prononce comme youdh entre deux voyelles ܒܝܐܫ *bayèš* pour *ba'èš,* § 107. Cependant aleph est maintenu par tradition dans l'écriture, sauf quelques cas : il disparaissait généralement au participe passif, ܒܝܫ *méchant,* quelquefois au participe présent, ܥܨܝܐ *souffrante*; le verbe ܒܐܫ fait à pa'el et èthpa'al ܒܝܫ ܐܬܒܝܫ.

Par suite de l'influence d'aleph sur la voyelle, § 83, 4°, ces verbes n'ont qu'un paradigme, sans distinction d'actifs ou de neutres, ܫܩ ، ܢܫܩ *chausser,* ܫܝܐ ܢܫܝܐ *être vieux.* A la faiblesse d'aleph est dû aussi le maintien de la voyelle du suffixe au moyen du redoublement de la première radicale, ܐܬܒܐ ܢܒܐ.

L'*a* de l'imparfait s'affaiblit en *è* dans une syllabe ouverte, ܢܶܩܛܰܠ . ܢܶܩܛܶܠܘ, il demeure à l'impératif dans les pluriels forts ܩܛܰܠܬܶ ܩܛܰܠ . ܩܛܰܠܬܶܝ, par analogie de ceux faibles ܩܪܶܒܬ ܩܪܶܒ, comp. § 180.

A l'imparfait p''al, ces verbes se confondent quelquefois avec les pé-aleph ; on dit également . ܢܶܐܬܶ ou ܢܶܐܦ *il serait ennuyeux* de . ܐܬܶ, ܢܰܐܬ Act. 12, 1 et ܢܰܐܫ Ps. 36, 4, ܢܶܐܬ, Luc. 6, 33 et 35 et ܢܰܐܫ Ps. 41, 2, comp. § 217. Telle est l'origine de la voyelle *è* que reçoit quelquefois le préfixe à l'èthp''el ܐܶܬܰܐܫ ou ܐܶܬܫ, au lieu de ܐܶܬܰܐܫ.

210. Des *é-waw*. Les particularités que présentent les 'é-waw, s'expliquent par ce que nous avons dit § 106.

Ils suivent une conjugaison uniforme, sans distinction d'actifs ou de neutres, ܢܶܒ̣ܘ ܒ̣ܘ *chasser*, ܢܶܚ̣ܘ ܚ̣ܘ *regarder*, ܢܶܨ̣ܘ ܨ̣ܘ *former*, ܢܶܩ̣ܡ ܩ̣ܡ *se lever*, ܢܶܫ̣ܩ ܫ̣ܩ *couler*, ܢܶܨ̣ܡ ܨ̣ܡ *jeûner;* excepté ܢܶܡܘܬ ܡܳܬ *mourir,* qui au parfait a conservé la voyelle des intransitifs, hébr. מת mais ar. مات. La voyelle *ou* est donc constante à l'imparfait; elle se confond avec la deuxième radicale, en s'allongeant; aussi a-t-elle le point en bas dans la massore nestorienne, tandis que dans les verbes forts de la forme ܢܶܫܬܰܦ waw avait le point en haut, § 189. ܢܶܫܡ ܫ̣ܡ fait seul exception et rappelle la distinction que l'arabe a maintenue entre les verbes de cette classe qui ont *ou* et ceux qui ont *i*, comp. § 106, I *b*.

Le participe actif ܩܳܐܶܡ se forme du parfait ܩ̣ܡ et ne porte plus trace de la deuxième radicale, l'aleph marque l'hiatus entre les deux voyelles et appartient à une prononciation primitive *qâ'èm,* § 104, 1°, devenue ultérieurement *qâyèm*. Le passage d'aleph en youdh est sensible à l'œil, lorsque la voyelle aiguë tombe, parcequ'alors il se forme une diphthongue avec *â*, ܩ̣ܡܶܝܢ ܩ̣ܡ̣ܳܐ. Quelquefois un youdh additionnel indique la vraie prononciation ܩ̣ܳܝܡ (*Anal. syr.*, p. 48, l. 15; 89, 30), comp. § 46.

Ethp''el se confond avec èttaph'al et redouble le taw du préfixe, qui est écrit double; cependant l'ancienne écriture n'avait qu'un taw ܐܶܬܫܡ ܐܶܬܝܡ ܐܶܬܡ etc.[1] Le passif de ܐܰܦ̣ܫ *persuader*, était écrit tantôt normalement ܐܶܬܬܰܥܫ, tantôt avec ṭèth au lieu du second taw ܐܶܬܥܫ, à cause de la prononciation très dure

1. V. ci-dessus p. 99, note 1.

du pi grec (de πεῖσις); les grammairiens voulaient attribuer à chaque forme un sens propre : ܐܶܫܬܰܥܒܕ se dirait *d'une obéissance volontaire ou forcée*, ܐܶܫܬܰܥܒܕ *d'une obéissance volontaire*, seulement. C'étaient des distinctions qu'il serait difficile de justifier par des textes, comp. p. 30, note 4.

211. Les verbes qui ont pour seconde radicale un waw fort, n'éprouvent pas les modifications des ʿé-waw et suivent la conjugaison des verbes forts. Ce sont comme nous l'avons dit, § 106, I *a*, des dénominatifs qui ont la forme paʿel ou aphʿel, §§ 192 et 198, ou des radicaux qui ont deux consonnes faibles et dont la dernière est une semi-voyelle, une gutturale ou un zaïn.

Ceux qui sont terminés par zaïn sont des neutres, ils ont *a* au parfait et à l'imparfait du pʻʻal, comme ceux dont la troisième radicale est une gutturale, § 186.

Quelques verbes se distinguent par le waw fort d'autres radicaux ʿé-waw, comme ܙܰܥ *germer*, comp. שִׂיחַ *herbage*, et ܙܰܥ *être liquide*, ܙܰܟ *blanchir* et ܙܰܝ *regarder*, ܟܰܟ *aveugler* et ܟܰܝ *éveiller*.

Les ʿé-waw, outre le paʿel, ont souvent une forme redoublée, où toute trace de la seconde radicale disparaît, comme ܩܰܛܛܰܪ de ܩܰܪ, et où ils se confondent avec les double-ʿé, § 201.

212. Des *double-ʿé*. Pʻʻal, aphʿel et šaphʿel et leurs passifs contractent les deux dernières radicales en une seule, mais èthpʿel la maintient double, comme paʿel et èthpaʿal, voyez § 112.

Dans les formes contractes, la radicale double se prononce à la fin du mot, comme une consonne simple, § 113. En raison de la faiblesse de ces formes, la voyelle aiguë des préfixes se maintient au moyen du redoublement de la première radicale, § 113.

Le neutre se distingue à l'imparfait de l'actif, mais au parfait la voyelle est toujours *a*[1], ܢܶܬܰܠ ܛܰܠ *piller*, ܢܶܬܰܩ ܩܰܩ *être ardent, brûler*[2].

1. L'*è* du neutre s'est éclairci en *a* devant la consonne double non suivie de voyelle, phénomène commun en hébreu, לַת de לֶדֶת, בַּז *proie* avec suff. בִּזָּה etc.; primitivement cette consonne était donc prononcée dure, mais plus tard on la prononça simple ܩܰܩ.

2. Nous avons dit § 185 que l'imparfait ܢܶܦܶܩ devait être rapporté à une racine ܢܦܩ.

Le participe actif, dérivé du parfait, est semblable au participe des ʿé-waw, ; mais avec les terminaisons du féminin ou du pluriel, aleph ne se change pas en youdh, comme dans les ʿé-waw, la seconde radicale est redoublée et aleph est maintenu pour la distinction de la forme ou il disparaît, (Matth. 10, 12. Jean 19, 42. Héb. 11, 16.) ou ; le verbe avait toujours aleph (voyez Barhébræus, I, p. 99, l. 16. Elias de Tirhan, chap. XXIV).

Le šaphʿel qu'on ne trouve pas dans les ʿé-waw, apparaît dans , comp. , § 199.

Comme les ʿé-waw, les double-ʿé ont une forme redoublée , § 201.

213. Des *lâmadh-aleph*. *a)* Le syriaque a ramené à un type commun les lâmadh-aleph, les lâmadh-waw et les lâmadh-youdh, que l'arabe distingue avec précision; il n'y a pas d'autres exceptions que quelques verbes dont nous parlerons sous le paragraphe suivant. La dernière radicale s'est usée et confondue avec la voyelle de la forme, comp. § 106, II; dans les formes où elle est encore sensible, c'est youdh qui apparaît, la dénomination lâmadh-aleph n'est donc pas très-exacte et s'appliquerait mieux aux radicaux du paragraphe suivant. Cependant elle a été consacrée par l'usage, parce que lâmadh se trouve à la troisième personne masc. sing. du parfait, qui présente le radical.

Les neutres se distinguent des actifs au parfait pʿal seulement, *il se reposa*, *il découvrit*. L'actif a *â* au lieu de la diphthongue *ai* qui était assujettie à s'affaiblir en *è* et à entraîner la confusion des temps.

La troisième personne du féminin est contractée de *gʿlayat*, § 104, 2°; le radical *gʿlai* apparaît à la seconde personne et aux pluriels . ; la troisième du masc. plur. est par contraction de *gʿlayou*, § 104, 2°; cette diphthongue *au* est également sensible dans la ponctuation des Nestoriens , § 51; la terminaison forte est . ou ., §§ 56 et 104 (comp. Barhébræus, I, p. 112, l. 17 et 21), *f.* . A la première personne , l'*è* formatif (comp. ) se confond avec le youdh radical.

Dans les neutres, la première personne se distinguait de la

seconde, non par le vocalisme, mais par la prononciation du taw final, qui était aspiré dans celle-là, ܩܛܠܬ, dur dans celle-ci, ܩܛܠܬ, § 135. La troisième personne avait *å* au lieu de *i* quand le verbe était un lâmadh-aleph primitif : ܐܬܝ *il arriva* מצא, ܐܝ *il vint* אתא, ܡܠܝ *il fut plein* מלא etc. Il se confondait ainsi avec l'actif : ܡܠܝ *remplir ;* c'était donc dans les lâmadh-youdh et les lâmadh-waw primitifs que les formes répondaient au sens : ܢܦܩ *tirer*, ܢܝܚ *être au repos.*

L'*è* des neutres se confond avec le youdh radical qui se maintient au parfait ; il forme une diphthongue avec la désinence du pluriel masculin de la troisième personne, ܩܛܠܗ. Il en est de même dans les conjugaisons dérivées, qui toutes ont *i* au-parfait, sans distinction d'actif ou de passif : ܐܫܬܩܠ ܐܬܩܛܠ etc., pl. ܐܫܬܩܠܗ ܐܬܩܛܠܗ.

La troisième personne du féminin pluriel n'était pas distincte chez les Nestoriens de la même personne du masculin singulier, aussi bien au p''al des neutres que dans les dérivés : ܐܫܬܬܒ ܐܬܩܛܠ se disaient de l'une et de l'autre. Nous avons vu, § 180, que dans les verbes forts la même confusion existait : l'écriture ne distinguait pas chez eux, ܟܬܒ *il a écrit* de ܟܬܒ *elles ont écrit.* Au contraire, les Jacobites donnaient le ribboui à la personne du pluriel féminin, ܩܛܠܬ, et aux dérivés ils ajoutaient encore un youdh, ܐܫܬܬܒ ܐܬܩܛܠ, où le youdh de la forme était désigné avec celui du radical. Cette écriture était due aux réformes grammaticales de Jacques d'Edesse, ce qui explique qu'elle demeura étrangère aux Nestoriens (Barhébr., II, v. 442 avec le *comment.*, p. 47 et 48).

*b)* L'imparfait suit le même paradigme à p''al et aux classes dérivées ; la voyelle formative est *è* (pour *oui, ei, ai*), par opposition à celle *i* du parfait (pour *ei, ai*), ܢܩܛܠ ܬܩܛܠ ܢܬܩܛܠ ܢܬܩܛܠ ܢܬܩܛܠ ܢܬܩܛܠ. La voyelle formative et la troisième radicale tombent devant la terminaison du pluriel masculin ، ܢܩܛܠ ، ܬܩܛܠ ، ܢܩܛܠ, mais devant celle du pluriel féminin, youdh radical se maintient ܢܩܛܠ ܬܩܛܠ ܢܩܛܠ.

*c)* L'impératif a une physionomie toute particulière, qu'il doit à une voyelle finale *å*, provenant d'une ancienne terminaison *an*, que l'on retrouve dans l'impératif énergique arabe ; ainsi

s'expliquent les pa'el, aph'el et šaph'el et leurs passifs : ܥܒܕ ܐܬܥܒܕ ܐܐܥܒܕ ܐܫܬܥܒܕ ܐܐܫܬܥܒܕ. Cet *å* s'affaiblit en *ai* à èthp''el ܐܬܟܬܒ et en *i* au p''al ܟܬܒ, excepté ܐܬܐ *viens*, ܡܢܐ *jure*[1], ܡܟܐ *germe*, ܐܥܐ *bois* de ܐܬܐ ܡܐ ܡܟܐ ܐܥܐ. A la seconde personne du féminin et à celles du pluriel, *å* forme une diphthongue avec la voyelle de la terminaison de ces personnes, ܟܬܒ ܟܬܒ ܟܬܒ ܟܬܒ ܟܬܒ ܟܬܒ et les dérivés ܐܟܬܒ ܐܬܟܬܒ etc. Lorsque l'imparfait avait le sens d'un impératif prohibitif, il recevait la même terminaison ܠ ܢܬܫܐ *ne tente pas*, Matth. 4, 7.

Les Nestoriens se séparaient des Jacobites au sujet de l'impératif èthp''el ; au lieu de ܐܬܟܬܒ, ils disaient suivant l'analogie des verbes forts ܐܬܟܬܒ ; l'écriture des deux youdh quiescents indique sans doute une prononciation antérieure *èthgalji* (v. Barhébræus, I, p. 152, l. 12 et p. 154, l. 12). Mais pour les autres personnes, il n'y avait pas de différence entre la Massore d'Edesse et celle de Nisibe (Barhébræus, I, p. 155, l. 1 et 22).

La forme apocopée propre à èthp''el est suivie quelquefois par l'impératif de ܐܬܥܒܕ : ܐܬܥ ou avec youdh quiescent ܐܬܥܒܕ était usité par les Jacobites, quand ils s'adressaient à Dieu ; en parlant aux hommes, ils disaient ܐܬܥܒܕ ; quant aux Nestoriens, ils ne dérogeaient pas à leur règle, et prononçaient en tous cas *èthpan* (v. Barhébræus, I, p. 155, l. 14, comp. Ps. 69, 16).

De ܬܬܐܦܥ, èthpa'al de ܦܥ *frapper* (v. p. 57, note 1), on disait également ܐܬܐܦ (Barhébræus, II, v. 545).

*d)* L'infinitif avait la voyelle *å*, ܦܥܠ de ܦܠ, par analogie de ܦܥܥܬ de ܥܬ (mais aram. bibl. מִגְלֶא) ; le neutre ne se distinguait pas de l'actif.

*e)* Le participe actif ܦܥܝ suit la forme ܥܬ, mais le passif ܦܝ a celle d'un participe de verbe neutre فَعِل. Pa'el, aph'el et šaph'el distinguent comme les verbes forts un participe actif et un participe passif, qui conserve la diphthongue *ai*.

En formant le présent, v. § 183, les participes peuvent se contracter avec les pronoms personnels, de la manière suivante :

1. Barhébræus, I, p. 128, l. 1, prétend que les anciens manuscrits portent ܡܢܐ, sans doute par analogie de la prononciation ܟܐ ܐܐ qui était propre aux Nestoriens, v. § 202.

*Singulier*

| | *Actif* | | *Passif* | |
|---|---|---|---|---|
| I. *masc.* | | | | |
| II. | | | | |

*Pluriel*

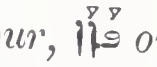
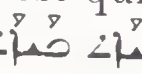
| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| I. *masc.* | | | | |
| II. | | | | |

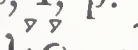
A la troisième personne, le pronom n'est pas nécessaire; il peut précéder ou suivre le participe, comme le verbe fini, comp. § 183; en tous cas, il en est séparé.

Les participes des dérivés se contractaient de la même manière : *nous confessons,* *nous nous retournons.*

*f)* Les radicaux redoublés , § 201, suivent la conjugaison des dérivés, imparfait , impératif .

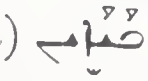
214. *Des verbes dont la troisième radicale est une gutturale.* Les verbes qui ont comme troisième radicale ܐ ܗ ܥ ou ܬ, ne souffrent pas d'autre irrégularité que le changement du *è* qui les précède en *a*, § 88; tel est le cas au parfait des neutres, § 186, au participe actif et aux conjugaisons d'èthp'el et des dérivés actifs.

Les lâmadh-aleph qui maintiennent l'aleph comme gutturale, sont les suivants : *consoler,* ou  *décorer* ou *réjouir,* *rendre impur,*  *orner,* *souiller,*  *enseigner.* Ces verbes qui sont des pa'el changent *è* en *a* et aleph supporte la voyelle de la forme ou est quiescent :

*Parfait*  (avec la diphthongue *au,* Barhébræus, I, p. 128, l. 16; 149, 11). (avec la diphthongue *ai*)  .

*Imparfait* ....

*Impératif* (avec la diphthongue *ai*) (avec la diphthongue *au*) .

*Infinitif* , *part. act. et pass.*  .

Des prononciations moins correctes ramenaient quelquefois ces verbes aux conjugaisons des autres lâmadh-aleph, on trouve: *elles ont été souillées,* comme  (Barhébræus, I, p. 129 ult.), *sois consolée,* comme (Barhébræus, I, p. 155, l. 7), au lieu de  *èthbayai.*

215. *Les verbes doublement faibles,* qui ne consolident pas en gutturale la dernière radicale, sont traités comme monosyllabiques, mais l'écriture présente la forme trilittère : ܛܥܥ *gourmander*, ܛܥܐ *être faible*. ܚܝ *vivre* fait au pluriel ܚܘ (Barhébræus, I, p. 112, l. 19), à l'imparfait ܢܚܐ ou ܢܚܝ ܢܚܐ (Barhébræus, I, p. 195, l. 1; II, 47 ult.), infinitif ܚܝܘܬܐ ou ܚܝܝܬܐ, impératif ܚܐ (Barhébræus, II, v. 557).

Si la première et la dernière radicales sont faibles, le verbe suit les anomalies propres à chacune d'elles: ܐܡܪ *il jura*, imparfait ܢܐܡܪ, impératif ܐܡܪ; ܐܬܐ *il vint*, imparfait ܢܐܬܐ, impératif ܐܬܐ, v. § 213; ܙܩܦ *il frappa*, imparfait ܢܙܩܦ, impératif ܙܩܦ, aph'el ܐܦܩ ou ܐܝܩ, èthpa'al ܐܬܙܩܦ ou ܐܬܐܝܩ, impératif ܐܬܙܩܦ, §§ 208 et 213.

ܫܐܠ ou ܫܝܠ *désirer*, avait le passif ܐܬܫܐܠ ou ܐܬܫܝܠ ou ܐܬܫܘܠ, comp. أَوِبَ (Barhébræus, I, p. 240, l. 21, citant Is. 26, 9).

ܗܘܐ *être* a, outre l'imparfait ordinaire ܢܗܘܐ, une forme apocopée ܢܗܐ ܗܐ ܗܘܐ.

216. Les verbes faibles suivent en général leurs conjugaisons; cependant ils dénotent une tendance à permuter entre eux, ܟܦ ܟܦܦ et ܟܦ *doubler :* ܟܦܦ se disait des biens qu'on double, ܟܦ des vêtements auxquels on met une doublure (Barhébræus, II, vers 1351); ܩܪ et ܩܪܪ *être froid,* le premier s'entend de l'esprit, le second, du corps (Barhébræus, vers 1395); ܪܚܡ et ܪܚܡ *être clément,* ܥܢܐ et ܥܢܝ *être humble,* ܙܚܦ et ܙܚܦ *ramper,* ܙܚܦ ܙܚܚܦ et ܙܚܦ *limer,* ܫܪ et ܫܪܪ *être brûlant.* Ces confusions de racines faibles sont également fréquentes dans les talmuds (Luzzatto, *Elementi,* p. 81, § 75). Un verbe présentait ainsi une double signification, dont l'une était celle propre à la racine et l'autre, empruntée à une racine voisine; en sens inverse, une racine se dédoublait pour exprimer un second sens, ܙܥ *trembler de peur,* ܙܥܥ *s'agiter, s'ébranler* (Barhébræus, II, vers 1412).

217. *Verbes anomaux.* ܐܟܠ *boire* suit la conjugaison de p''al, sauf l'impératif ܐܟܘܠ, l'imparfait est ܢܟܠ, le participe actif, ܟܐܠ, l'infinitif, ܡܟܠ.

ܐܫܟܚ *trouver* suit également p''al, ܫܟܚ ܢܫܟܚ, participe passif ܫܟܝܚ, excepté l'infinitif ܡܫܟܚܐ et le participe actif ܡܫܟܚ. Le passif a la forme èthp''el ܐܬܫܟܚ.

ܪܘܿܣ *courir,* n'est irrégulier qu'à l'impératif ܪܘܿܙ, avec riš quiescent, § 110*c*.

A l'impératif de ܨܒܰ, les Jacobites ramenaient la voyelle en avant et disaient ܨܒ̈ܘ *cachez-vous ;* les Nestoriens prononçaient régulièrement, ܨܒ̈ܘ (Barhébræus, I, p. 147, l. 19).

ܐܙܠ *aller* a lâmadh quiescent dans les formes où la seconde radicale n'a pas de voyelle ; le zaïn attire à lui la voyelle du lâmadh qui est inarticulé : ܐܙ̈ܠ ܐܙ̈ܠ ,ܒܐܙ̈ܠ etc., § 110*b* ; l'impératif laisse tomber aleph, ܐ.

Suivant Barhébræus, cette règle est applicable au verbe même dans le sens de *être utile,* excepté dans un seul passage, Matth. 5, 13, ܠܐ ܠ, où l'édition *Lee* porte à tort une *linea occultans,* v. Barhébræus, I, p. 130, l. 22 ; II, p. 38 *comm.* ; ܣܟ̈ܐ *monter* laisse tomber le lâmadh après un préfixe, ܢܣܒ̈ ܢܣ̈ (*impér.* ܣ̈), aph'el ܐܣ̈ ; il suit la conjugaison des pé-noun et redouble la première radicale. Cette irrégularité est commune à tous les dialectes araméens, ce qui a porté quelques savants à voir dans ce verbe une double racine ܣܟ̈ et ܢܣ, mais la nature de liquide du lâmadh explique suffisamment cette irrégularité. ܡ̈ܬ a la seconde radicale quiescente. Outre le parfait, il n'est usité qu'à l'impératif ܬ̈ et les participes ܡ̈ܬ ܡ̈ܬ où le hé recouvre son articulation. Les autres temps sont fournis par ܗܒ, inusité en dehors de là : ܢܗܒ *qu'il donne,* ܨܒ̈ܗ *donner.* L'infinitif ܨܒ̈ܬ a été très-employé par Mar Iṣḥaq (v. Barhébræus, II, p. 56, première ligne du *comm.*), mais comme intensif du participe, ܨܒ̈ܬ ܡ̈ܬ, tournure que l'on trouve aussi dans le talmud babli (Luzzato, *Elementi,* p. 82, § 81)[1]. Le passif ܐܬ̈ܡ̈ܬ est régulier.

218. *Des verbes défectueux.* ܠܝ *il convient,* ܫܦ *il est beau,* ܫܪ *il est juste,* ne sont usités qu'au participe dans le sens du présent ; ܨܝ était employé impersonnellement à la troisième personne du féminin du parfait p''al, ܨ̈ܝܡ ܟ̈ܗ *il lui fut pénible* ; le participe s'emploie aussi de cette manière : l'actif, comme présent, ܨ̈ܝܡ ܟ̈ܠ *il m'est pénible* ; le passif, comme passé, ܨ̈ܝܡ ܟ̈ܠ

1. La forme du parfait ܡ̈ܬ se trouve encore en poésie, v. Bickell, *Carm. nisib. gloss.* Quelques grammairiens donnent aussi le futur ܢܬ̈, v. Elias de Tirhan, chap. V, trad. p. 15.

*il m'était pénible* (Barhébræus, II, vers 1172; sur le sens du pa'el et de l'aph'el, v. vers 915). ܨܒ s'employait de la même manière : ܨܒܠܝ ܠܝ *il m'était importun,* ܨܒܢ ܠܢ *il nous est importun,* ܠܗ ܨܒ ou ܠܗ ܨܒ *qu'il lui soit importun,* comp. § 209.

## Chapitre VIII.

*Des verbes quadrilittères.*

219. Tous les quadrilittères suivent le paradigme de pa'el et de son passif, ܐܬܦܣܩ ܦܣܩ, sans redoublement. Ils viennent, soit de dénominatifs, § 194, soit de pa'li, par'el, pau'el ou pai'el, §§ 195 à 197; quelques-uns peut-être, de racines quadrilittères; ܦܪܢܣ *nourrir* et *gouverner,* ܙܢܗ *nourrir* sont d'origine et de formation incertaines.

Quelques dénominatifs ont aussi des radicaux plus étendus, v. § 194.

## Chapitre IX.

*Des verbes avec les suffixes objectifs.*

220. *a)* Les verbes prennent les pronoms suffixes du régime direct, à l'exception de ceux de la troisième personne du pluriel, masc. et fém., qui demeurent isolés, mais perdent leur hé, ܐܢܘܢ ܐܢܝܢ de ܗܘܢ *eux,* ܗܝܢ *elles,* § 174.

En s'agglutinant au verbe, les pronoms sont réduits à leurs éléments les plus simples; celui de la première personne du singulier conserve cependant le noun, qu'il n'a plus quand il est suffixe d'un nom.

Les suffixes de la seconde personne ont kaph au lieu du taw de la forme isolée.

*b)* Quand le radical verbal est terminé par une consonne, les suffixes s'ajoutent selon la forme suivante : ܠ + ܡ ܢ ܟ ܗ ܗ ܢ ܝ ܟ ܗ. Si l'on prend comme types de comparaison les suffixes de l'arabe, qui a conservé intact le vocalisme, ـهُ ـكِ ـكَ ـنِي ou ـهِ ـكُنَّ ـكُمْ ـنَا ـهَا, il devient évident que la voyelle qui unit en syriaque le suffixe au verbe est une ancienne voyelle finale qui, en devenant quiescente à la fin du mot, a passé devant la consonne, § 97. Il en est ainsi, du moins, pour les suffixes de

la seconde et de la troisième personnes du singulier; quant à ceux de la seconde personne du pluriel, leur voyelle étant immuable dans une syllabe fermée, ils s'annexaient au moyen de *a*, qui n'est pas demeuré dans une syllabe ouverte, mais dont l'effet est encore sensible par l'aspiration du kaph, § 125. Cette voyelle est demeurée avec les suffixes de la première personne ـنى ـنِى, dont le singulier ne se distingue du pluriel que par un youdh quiescent.

Les personnes du parfait terminées par une consonne, qui prennent les suffixes de cette manière, sont la troisième masculin et féminin et la première du singulier, ـلَ ـلَا ـلَتْ; cette dernière ne laisse pas reparaître l'*i* final, qui a passé devant le taw, § 180, mais dont l'influence s'exerce encore sur le verbe avec un suffixe fort, comme nous allons le voir. L'annexion opère dans le verbe un changement de voyelles, nécessité par la nature de la syllabe en syriaque, § 96 : de ـلَ on dit ـلَـ.....ـلِ; de ـلَا, ـلَـ.....ـلِ, comp. כְּתַבְתֶּם כְּתַבְתֻּכֶם; de ـلَتْ, ـلَـ.....ـلِ, comp. כְּתַבְתֶּן כְּתַבְתִּיכֶן[1].

Les verbes qui, ayant *è* au parfait, ont pris un sens actif, laissent reparaître cet *è*, ـلِـنى *elle m'a conçu*, ـنِـلَ *je l'ai aimé*.

En dehors de la première personne du singulier, une voyelle finale se maintient devant les suffixes, dont elle évince la voyelle initiale, si elle ne se contracte pas avec elle : ـلَه fait ـلَهُ ـلَهِ; la contraction des voyelles en diphthongues a lieu avec le suffixe de la troisième personne du masc. sing., par suite de la faiblesse du hé qui devient quiescent, ـلَاه, § 52, ـلَاهُ ـلَاهِ ـلَاهِـ, où ـاه est diacritique, § 62, mais dans ـلَاهْ la voyelle du suffixe se fait valoir par distinction du suffixe du masculin ـلَاهُ.

La voyelle finale *â* apparaît : à la seconde personne du masc. sing. ـلَا, comp. כָּתַבְתָּ כָּתַבְתְּ; à la première du pluriel ـلَى, comp. כָּתַבְנוּ כָּתַבְנָא; à la troisième du féminin pluriel ـلَتْ, ce qui indique une forme antérieure *kathabâ* (usitée encore dans

1. Sur la prononciation aspirée du taw à la troisième personne fém. voyez § 123 *c*.

les targoums et en éthiopien, v. §§ 87 et 180), excepté avec les suffixes forts ; après les terminaisons fortes du pluriel , ainsi en arabe *a* se fait entendre après le noun des désinences du pluriel يَكْتُبُونَ.

Les deux formes du pluriel , fém. , § 180, étaient également usitées avec les suffixes; on trouve aussi le féminin écrit sans youdh لا *elles ne le trouvèrent pas, Anal. syr.* p. 87, l. 15, v. ci-dessus p. 60, note 1 et Barhébræus, I, p. 122, l. 25, et , *id.* p. 76 ult.

*c)* Les personnes de l'imparfait terminées par une consonne s'adjoignent les suffixes suivant la forme ci-dessus, excepté ceux de la troisième personne, qui sont précédés de *i*, , ainsi en hébreu les suffixes sont annexés à l'imparfait avec la voyelle *è* et au parfait avec *a;* cet *i* peut être comparé avec la voyelle finale de l'imparfait arabe يَكْتُبُ, comp. p. 173. La forme sans youdh était aussi usitée et régulière (Matth. 8, 13, Act. 15, 38; Barhébræus, I, p. 102, l. 8; 122, 20; 133, 24; 134, 3, 10; 150, 10).

La troisième personne du féminin prenait les suffixes comme la seconde du masculin: *que ta droite me secoure,* Ps. 18, 36, comp. Ps. 118, 13.

Le youdh quiescent qui suit dans quelques cas la terminaison *in* de la seconde personne du féminin, § 181 *fin.*, devient quelquefois articulé devant les suffixes : *pour que tu* (fém.) *me captives,* *que tu me pilles* (fém.), Barhébræus, I, p. 74 ult., 101, l. 19; 103, 4; 139, 6.

Les terminaisons du pluriel inséraient *â* entre le verbe et le suffixe, . La forme est également usuelle, Job 37, 3, Hos. 5, 6, Act. 23, 2. 10. 24, Jacq. 5, 14, Barhébræus, I, p. 123, l. 7; 134, 4. On trouve aussi une forme apocopée, analogue à celle du parfait, , comme dans Matth. 8, 25 : , Apoc. 22, 3 : suivant quelques manuscrits, comp. *Mand. Gramm.,* p. 278, note 1.

Lorsque l'imparfait était pris dans le sens d'un impératif (volontatif ou précatif), il s'annexait les suffixes de la même manière que celui-ci لا *ne m'abandonne pas,* لا

*ne nous induis pas*, Luc. 11, 4, comparez Elias de Tirhan, chap. 29 fin; ܕܬܬܠܡܢ *que tu le donnes*, Barhébræus, I, p. 76, l. 19.

*d)* L'impératif se distingue par ses formes lourdes : il prend les suffixes avec une voyelle *â (ai)* que nous avons déjà constatée dans les lâmadh-aleph, § 213 *c*; en outre il conserve les voyelles légères dans une syllabe ouverte, ܩܛܘܠܗ ܩܛܘܠܢ ܩܛܘܠܟ (par contraction de *k'thoubayâh*, § 104, 2°) ܩܛܘܠ. Les voyelles légères demeurent également à l'impératif de pa'el ou aph'el, ܦܰܪܘܫ, ܐܰܦܩܝܗ, ܐܰܦܩܝܢ; elles tombent généralement au pluriel écourté : ܦܪܘܢ, ܐܰܦܩܘ; mais, ܐܰܦܩܘܢ (Barhébræus, I, p. 148, l. 13, 18; 149, 20 ult.; 150, 20). Quand la seconde radicale est une labiale, § 93, 2°, la voyelle *ou* du pluriel se reproduit souvent comme un écho devant cette consonne : ܐܰܦܩܘܢ Matth. 10, 27, ܩܒܘܠ Gen. 23, 8, ܐܰܦܩܘ Jean 18, 31 etc., (comp. Barhébræus, I, p. 146, l. 19 à 24; 148, 7 à 9, Elias de Tirhan, chap. XV). Le même effet se produit entre deux emphatiques, § 93, 3°, ܨܒܛܘܢ, Barhébræus, I, p. 146, l. 22. Hors ces cas, la voyelle *ou* de la forme passait de la seconde radicale sur la première aux pluriels écourtés, mais elle demeurait sur la seconde aux pluriels forts : ܩܛܘܠ ܩܛܘܠܘ (Barhébræus, I, p. 122 ult.).

Le féminin singulier présente la forme étendue que nous avons déjà rencontrée à l'imparfait, ܬܩܛܘܠܝ, ܩܛܘܠܝ de ܢܩܛܘܠ, ܐܰܡܩܛܘܠܝ de l'aph'el ܐܰܡ (Barhébræus, I, p. 74, l. 23; 101, 16; 103, 2; 138, 8); mais elle était peu usitée.

ܝܗܒ *donne* perdait sa voyelle au pluriel chez les Jacobites, ܝܗܒܘ ܢܗܒ, mais il la gardait chez les Nestoriens, ܝܗܒܝ ܢܗܒ; au sing. masc., on disait ܝܗܒ ou ܝܗܒ mais ܢܬܰܠ; au sing. fem., ܝܗܒܐ ܢܗܒ; au plur. masc., ܝܗܒܝܢ. L'impératif ܣܒ *prends* avait des formes pareilles ܣܒ ܢܬܰܠ mais ܢܬܰܠ (Barhébræus, I, p. 147).

*e)* L'infinitif ܩܛܘܠ prenait les suffixes de la même manière que le parfait ܩܛܰܠ; quelquefois aussi il insérait *i* devant le suffixe de la troisième personne du singulier, comme l'imparfait; on disait donc ܩܛܘܠܗ ܩܛܘܠܗ ou ܩܛܘܠܝܗ ܩܛܘܠܗ (v. *Mand. Gramm.*, p. 278, note 1°). Les infinitifs qui sont

terminés en ◌ܳ, s'adjoignent les suffixes objectifs, suivant l'état construit ◌ܰ, § 281.

Les participes suivent les noms pour les suffixes.

ܐܝܬ *il est* prend les suffixes pour exprimer les personnes du verbe *être;* c'est un ancien nom ܐܝܬܳܐ emph. ܐܝܬܽܘܬܳܐ *existence* [1], qui prend les suffixes avec la terminaison *ai*, comme les pluriels masculins des noms, § 281 : ܐܝܬܳܝ *je suis*, ܐܝܬܳܝܗ fém. ܐܝܬܳܝܬ *tu es*, ܐܝܬܘܗܝ *il est*, ܐܝܬܳܝܐ *elle est*, ܐܝܬܳܝܢ *nous sommes*, ܐܝܬܳܝܬܽܘܢ fém. ܐܝܬܳܝܬܳܝܢ *vous êtes*, ܐܝܬܳܝܗܽܘܢ *ils sont*, ܐܝܬܳܝܗܳܝܢ *elles sont*. Le négatif ܠܝܬ *il n'est pas*, composé de ܠ et ܐܝܬ, reçoit les suffixes de la même manière.

221. *Les suffixes avec les lâmadh-aleph.* Les lâmadh-aleph ayant des désinences propres, se distinguent des autres verbes.

*a)* Au parfait, les personnes qui sont terminées par une consonne, comme la première, la deuxième masc. et la troisième fém. du singulier, n'offrent rien de particulier. La troisième du masculin singulier conserve la voyelle *a* de l'actif, même avec le suffixe de la seconde féminine, ܒܢܝܬ ܒܢܝܟ ܒܢܝܟܝ ܒܢܝܗ ܒܢܝܗܝ etc.; mais les dérivés qui ont *i*, changent cet *i* en youdh avec lequel s'articule la voyelle du suffixe, ܫܕܪܝܬ ܫܕܪܝܟ ܫܕܪܝܟܝ ܫܕܪܝܗ ܫܕܪܝܗܝ etc., de ܫܕܪ. La troisième personne du féminin singulier conserve la voyelle *a* chez les Jacobites ܫܕܪܬ, les Nestoriens prononçaient avec *â* ܫܕܪܬ̄; on admettait cependant une forme ܫܕܪܬ dans la Massore karkaphienne, v. *Mand. Gramm.*, p. 285, note 2.

La deuxième pers. du fém. ܒܢܝܬ prenait les suffixes comme ܩܛܠܬ.

La diphthongue du pluriel ◌ܶܝ se décomposait en deux voyelles, séparées par aleph ◌ܶܐ◌ܳ ◌ܶܐ◌ܳܡ; mais l'aleph étant devenu trop faible pour maintenir l'hiatus, on prononça ensuite *q'rawoun, q'rawoui* et l'on écrivit conformément à cette prononciation ◌ܶܘ◌ܳ◌ܢ ◌ܶܘ◌ܳ◌ܡ ou, en maintenant l'aleph traditionnel,

1. Ce mot était très-usité, au lieu de ܐܝܬܘܬܳܐ, avant le VI[e] siècle (Lettre de Jacques d'Edesse, éd. Martin, ⁊, 22; éd. Philipps, ⁊, 2); voyez le pluriel ܐܝܬܳܝܬܳܐ dans le sens d'*éléments* dans *Analecta syriaca*, p. 49, l. 1; l'abstrait ܐܝܬܘܬܳܐ est formé de ܐܝܬ. Voyez sur ce mot *Mand. Gramm.*, p. 293, note 5.

ܡܫܡܫ ,ܡܫܡܫ, v. §§ 56 et 104, Barhébr., *Œuv. gr.* I, p. 206, l. 3; *Chroniq.* p. 216, ult. ܡܫܡܫ; Assemani, *Bibl. Orient.* III, I, p. 391; ܡܫܡܫ ,ܡܫܡܫ. Les dérivés ܐܫܡ ,ܟܫܡ etc., faisaient ܐܫܡ ,ܐܫܡ ,ܟܫܡ ,ܟܫܡ.

*b)* Les personnes de l'imparfait terminées en *è* maintiennent cette voyelle devant les suffixes. La seconde personne du fém. sing., outre la forme ordinaire ܬܩܛܠ, avait une forme étendue ܬܩܛܠܝ (Barhébræus, I, p. 112 ult., comp. § 220 *c*) et une forme poétique ܬ ,ܬܩܛܠ, qui étaient usitées dans le sens d'un impératif.

*c)* L'impératif masc. sing. prend les suffixes avec la voyelle qui forme sa désinence, *i* au p'al et *å* aux dérivés. Le fém. sing. a une forme simple, où la diphthongue *åi* se maintient devant le suffixe et où la prononciation est facilitée par un ḥ'wåså, ܩܛܠ ,ܩܛܠ ,ܩܛܠ ,ܩܛܠ de ܩܛܠ; et une forme étendue avec les suffixes de la première personne ܩܛܠ (Barhébræus, I, p. 112, l. 25). Le pluriel masc. avait les deux formes ܩܛܠ et ܩܛܠ (Barhébr., p. 113, l. 23), mais le féminin, la forme forte seulement, ܩܛܠ (Barhébr., p. 113, l. 24).

*d)* Les verbes qui ont pour dernière radicale un aleph fort, § 214, prennent les suffixes comme les pa'els des verbes forts : ܡܨܐ ,ܡܨܐ ,ܡܨܐ ,ܡܨܐ suivant les Jacobites, ܡܨܐ suivant les Nestoriens (Barhébræus, I, p. 149, l. 17), fém. plur. ܡܨܐ ,ܡܨܐ; imparfait ܢܨܐ ,ܢܨܐ ,ܢܨܐ ou ܢܨܐ ,ܢܨܐ; impératif ܨܐ comme ܒܢܐ (Barhébræus, I, p. 128, l. 11), ܨܐ ,ܨܐ ou ܡܨܐ, ܨܐ (Barhébræus, I, p. 149, l. 17), fém. sing. ܨܐ ,ܨܐ plur. ܨܐ, ,ܨܐ.

## Chapitre X.

*Formation des noms; noms de racines bilittères.*

222. En syriaque, l'état déterminé ou emphatique s'est généralisé au point qu'il s'applique même aux substantifs indéterminés et que l'état simple ou absolu est souvent difficile à rencontrer; parfois même il n'est plus usité. Nous prendrons donc, comme exemples des formes que nous exposerons, les substan-

tifs à l'état emphatique et nous indiquerons simultanément leur état absolu, toutes les fois qu'il y aura quelque intérêt à le distinguer et qu'il sera certain.

Quant aux adjectifs et aux participes, nous donnerons l'état absolu qui est usuel et nous n'ajouterons l'état emphatique, que lorsqu'il modifiera le radical d'une manière sensible.

223. Il serait trop systématique de prétendre que tous les noms composés de deux consonnes et dont les langues sémitiques offrent un certain nombre, doivent être ramenés à une racine trilittère qui aurait subi une perte totale dans un de ses éléments.

Si un radical, en recevant les différentes désinences ou les suffixes des pronoms, ne laisse pas paraître de troisième élément, ce serait lui faire violence que de lui en attribuer un; et alors même que ces noms revêtent exceptionnellement la forme trilittère, on doit se demander s'ils présentent là un état ancien, ou s'ils n'ont pas été ramenés par l'analogie au principe de la trilittérité. A cette dernière espèce appartiennent notamment les pluriels dont les terminaisons se redoublent d'autant plus facilement que le radical est plus faible, §§ 262 et 263. Il y a donc lieu d'établir des distinctions fondées sur l'examen de chacun de ces noms en particulier, en commençant par ceux qui ont la forme masculine.

224. *a)* Les mots أَبٌ *père,* أَخٌ *frère,* حَمٌ *beau-père* prennent les suffixes avec la voyelle *ou*, § 284, non seulement en araméen, mais aussi en arabe, en éthiopien et en hébreu (dans cette dernière langue, *i*, par changement de *ou* en *i*).

En arabe, cette voyelle apparaît encore à l'état construit et explique, en partie, les formes exceptionnelles du vocatif أَبَاهُ أَبَتِى أَبَاتَاهُ *mon père!* auxquelles correspond dans les talmuds אבא, éthiop. አበ [1] et, par le passage de la voyelle *å* en tête du mot, أَصٌ en syriaque, comme أَخٌ *mon frère*, § 284. Cette voyelle subsiste encore, à l'état de vestige, dans l'éthiopien ኦኑ *frère,* où elle demeure à la faveur de la gutturale; elle est manifeste dans les féminins de ces noms, comme أُخْتٌ *sœur,* حُمْوٌ *belle-mère,* חֲמוֹת אֲחוֹת حَمَاةٌ ሐማት, et elle explique par métathèse

1. Dans ces mots la modification de *ou* en *å* est occasionnée par le vocatif.

de la voyelle l'arabe أُخْتٌ, d'où l'éthiopien **ኣኅት**; elle n'a pas été sans influence sur le pluriel à forme féminine אָבוֹת, d'où l'araméen a composé un nouveau pluriel أَصْهَا ou أَصْهَدَا, § 262, comp. **አበው : አኀው**. Le dérivé أَسْمَا *consanguin* laisse également apparaître une troisième radicale, ajoutez p. 88, note 1, ci-dessus.

On ne peut donc nier que ces noms appartiennent à une racine trilittère, lâmadh-waw.

أَبَا et أَمَا n'ont ni état absolu ni état construit en syriaque (Barhébræus, I, p. 53, l. 23); سَعْدَا fait سَعْد, par le passage de *a* en *ou*, à cause de la labiale, § 93, 2°, et de là en *è*, § 91 [1], comp. avec les suffixes سَعْدَه, § 284.

Dans le sens figuré de *père spirituel*, أَبَّا avait le beth redoublé.

*b)* إِيدَا *main*, abs. إِيد ne porte en araméen, comme en hébreu, aucune trace d'une forme plus étendue. Il est donc présumable que c'est par analogie des mots dont nous venons de parler que l'éthiopien a fait le pluriel **እደው**, tandis que c'est la voyelle *ê* qui sert de lien entre le radical et les suffixes des pronoms, *Aethiop. Gramm.*, § 154 *d*. L'arabe a formé un pluriel يَدِيٌّ sur un radical lâmadh-youdh, sans doute sous l'influence du youdh initial.

Ce mot est donc à classer parmi les bilittères.

*c)* دَمَّا *sang*, abs. دَم, a été rapporté à la racine אדם *être rouge*. Le samaritain et les targoums ont en effet la forme אדם à côté de דם; le verbe dénominatif أَدَّمَ *saigner* montre que cette prononciation n'était pas inconnue aux Syriens. Cependant on n'en trouve pas trace dans les autres langues qui traitent ce mot comme s'il venait, soit d'une racine géminée, soit d'une racine lâmadh-waw ou lâmadh-youdh; le syriaque a aussi une forme redoublée propre à ces racines, § 201, صِبْعِدَّم *ensanglanté*, v. *Mand. Gramm.*, p. 96. En face de ces incertitudes, on est autorisé à considérer ces formes comme secondaires, et à ranger le mot دَم parmi les bilittères primitifs.

*d)* أُمَّا *mère*, abs. أُم, appartient à une racine géminée : le

1. Les mots أُم *mère*, دَم *sang*, سُم *nom*, ont subi les mêmes modifications.

redoublement du mim est constant dans toutes les langues; sur le pluriel ܐܰܥܡ̈ܳܐ, v. § 262. ܐܳܡ̈ܬܳܐ *peuple,* אֻמָּה, est formé de ce mot; la voyelle *ou* est demeurée et ne s'est pas modifiée en *è*.

*e)* ܒܪܳܐ *fils,* abs. ܒܪ, est formé comme בֵּן ,اِبْن, par permutation de noun en riš qui a attiré *a* au lieu de *è*, §§ 35 *a* et 93, 1°. Riš est également au féminin ܒܰܪ̈ܬܳܐ *fille,* mais noun reparaît au pluriel ܒܢ̈ܳܐ, fém. ܒܢ̈ܳܬ̈ܳܐ. La voyelle organique *è* demeure avec les suffixes dans ܒܪ̈ܗ ,ܒܪ̈ܗ etc., parce que, la syllabe étant miclose, le riš n'exerce pas son influence sur la voyelle, pronon. *bè-r' bèr'khoun,* comp. §§ 98 et 125.

*f)* ܦ̈ܽܘܡ̈ܳܐ *bouche,* abs. ܦ̈ܽܘ est une forme étendue que l'on trouve aussi, en dehors des dialectes araméens, en arabe et en éthiopien فُمٌ ou فَمٌ ፋሓም, tandis que la forme فُوه ፎ ፉ ፍ, pl. ኦፈዉ, ܦ̈ܽܘ̈ܳܐ, qui permute avec elle, indique un thème primitif *fa.* Le mim n'est qu'une lettre de prolongation de la voyelle *ou* qui elle-même est attirée par la labiale initiale. Il est vrai que ce mim est quelquefois redoublé, Dan. פֻּמָּא, sam. פממין, ar. فُمّ plur. أَفْمام, mais ce redoublement peut n'être que corroboratif, si l'on considère la faiblesse dont le mim final est entaché dans certains dialectes araméens; les dernières formes arabes que nous avons citées sont peut-être venues par l'araméen en arabe (*contrà* Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 97, note 3).

Le pluriel ܐ̈ܰܦ̈ܳܐ appartient à une racine انف *respirer,* inusitée en syriaque, comp. hébr. אַפַּיִם [1].

*g)* ܡ̈ܰܝ̈ܳܐ *eaux,* abs. ܡ̈ܝ, est un pluriel formé d'un thème *mâ,* ar. ماء, comme l'a justement observé M. Nœldeke, *Mand. Gramm.,* p. 97. Ce thème donnait le sens de *masse* ou *quantité indéfinie* et a pu servir de cette manière comme pronom indéfini, § 173, 8°, et comme le nom de *cent* ܡ̈ܳܐ. Ce dernier mot a été traité comme un lâmadh-aleph; on prononçait primitivement *m'â,* comme l'indique l'écriture de deux aleph et la prononciation avec une proclitique ص ، ه ، ك, ܘܡ̈ܳܐ ,ܒܡ̈ܳܐ. Il forme un nom d'unité ܡ̈ܳܐܬ̈ܳܐ *un cent* et un pluriel ܡ̈ܳܐ̈ܬ̈ܳܐ, comp. מֵאָה مِئَة ምእት.

*h)* ܫ̈ܡ̈ܳܐ *nom,* abs. ܫ̈ܡ, ne trahit pas de racine trilittère d'une

1. ܐ̈ܰܦ̈ܽܘܬ̈ܳܐ *loisir, faculté* est formé de la même racine; le pé était dur et le taw aspiré, Barhébræus, I, p. 213, l. 24 et II, vers 946, p. 82, note 2.

manière certaine; le pluriel hébreu שָׁמוֹת peut avoir été influencé par un waw troisième radicale, qui apparaît dans les pluriels arabes اسامٍ اسماوات; les dénominatifs سمّى ܫܡܰܐ ܫܡܶܐ seraient plutôt formés par analogie des lâmadh-youdh; ܫܡܹܐ est une formation secondaire analogue à celle des pluriels ܐܰܒ̈ܳܗ̈ܳܬ̈ܳܐ ܐܰܒ̈ܳܗ̈ܳܳܬ̈ܳܐ, sur lesquels voyez § 262.

Cependant, si l'on considère que ce nom a encore en syriaque le sens de *signe,* v. p. 69, note 2, on sera conduit à le rattacher à la racine سما *être élevé,* une marque distinctive se présentant à l'esprit comme quelque chose qui se détache sur un fond et frappe la vue. A la même racine se rapporte également ܫܡܰܝܳܐ *cieux,* سماء pl. سماوات, ܫܡܰܝ pl. ܫܡܰܝ̈ܳܬ̈ܳ, proprement *les hauteurs.*

*i)* ܐܰܫ̈ܬ̈ܳܐ *fondement* avec aleph prosthétique, § 99, état const. ܫ̈ܬ̈ܳ, targ. שית, hébr. שֵׁת, ar. إِسْت, est formé d'un radical ܫ̈ܬ̈.

Au contraire ܐܰܣ̈ܦ̈ܳܐ *paroi,* pl. ܐܰܣ̈ܬ̈ܳ vient d'une racine géminée [1], إِسّ ou اَسِيس, hébr. אָשִׁישׁ.

Ces deux mots ont formé le composé ܫ̈ܬ̈ܐ̈ܣ̈ܳܐ *base.*

*j)* ܬ̈ܰܕ̈ܳܝ *mamelle,* pl. ܬ̈ܰܕ̈ܝ̈ܳܬ̈ܳ, hébr. שָׁדַיִם, ar. ثَدْىٌ, vient d'une racine ثدى *humecter.*

*k)* ܛ̈ܰܒ̈ܥ̈ܳ *espèce* est isolé et propre à l'araméen; on le considère généralement comme d'origine étrangère; abs. ܛ̈ܰܒ̈ܥ̈ܳ ou ܛ̈ܰܒ̈ܥ̈ܳ.

225. Parmi les noms à forme féminine, les suivants ne paraissent pas venir d'une racine trilittère, malgré la tendance qu'ils affectent dans leurs flexions à prendre une forme plus pleine, comp. *Mand. Gramm.*, p. 98 :

ܐܰܡ̈ܬ̈ܳܐ *servante,* אָמָה, pl. ܐܰܡ̈ܗ̈ܳܬ̈ܳܐ אֲמָהוֹת, § 262.

Quant à ܐܰܡ̈ܬ̈ܳܐ *nation,* v. ci-dessus § 224 *d.*

ܫ̈ܢ̈ܬ̈ܳܐ *année,* abs. ܫ̈ܢ̈ܬ̈ܳ, שָׁנָה, pl. ܫ̈ܢ̈ܝ̈ܳܬ̈ܳ שָׁנִים ,سَنُونَ et سَنَوَات.

ܫ̈ܦ̈ܬ̈ܳܐ *lèvre,* שָׂפָה, pl. ܫ̈ܦ̈ܬ̈ܳܐ שְׂפָתַיִם ,شفوات ou شِفَاهٌ.

## Chapitre XI.

*Noms de racines trilittères; formes internes sans redoublement.*

226. *Noms avec voyelle faible après la première radicale.* De la racine même se forment des noms dont la voyelle organique,

1. Le taw avait le roukkâkh, Barhébræus, I, p. 213 ult.

accentuée et primitivement brève, suit la première radicale, tandis que la deuxième est dépourvue de voyelle.

La voyelle organique est *a*, *è* ou *ou*.

*a)* Les noms avec *a* sont des concrets : ܐܰܪܥܳܐ *terre*, ܒܰܥܠܳܐ *homme*, ܚܩܠܳܐ *champ*, ܣܰܝܦܳܐ *glaive* חֶרֶב حَرْبَة, ܟܠܒܳܐ *chien*, ܢܰܦܫܳܐ *âme*, ܚܰܡܪܳܐ *vin*, ܠܚܡܳܐ *pain*, ܥܰܕܳܐ *côté*, ܩܒܪܳܐ *tombeau*, ܡܰܛܫܳܐ *lit*, ܩܪܢܳܐ *corne* קֶרֶן قَرْنٌ, ܫܥܪܳܐ *poil* שְׂעָרָה شَعْرٌ, mais hébr. שֵׂעָר.

A l'état absolu ou à l'état construit, la voyelle en passant sur la deuxième radicale, s'affaiblit en *è*, §§ 83, 2° et 96, excepté lorsque la consonne suivante est une gutturale ou un riš : ܢܦܫ ܡܢ ܠܚܡ, mais ܐܰܪܥ[1] ܒܥܠ ܫܥܪ. Quelques noms, cependant, ont conservé la voyelle *a* devant une consonne autre qu'une gutturale ou un riš, tels sont : ܚܩܠ *champ*, ܟܦ *vaisseau* (d'origine douteuse), ܥܡܪ *vigne*, ܒܥܠ *lande*, ܡܚܐ *poing*, Jug. 3, 16, suivant les Jacobites, mais ܡܥܐ chez les Nestoriens, v. Barhébræus, I, p. 69, l. 24 et 70, 3.

Ces noms comprenaient aussi primitivement des abstraits de racines formant des verbes actifs, comme dans les autres langues sémitiques; mais en syriaque ils se sont généralement confondus avec les noms de la forme فِعْل, en modifiant *a* en *è*, comme ܩܛܠ *meurtre* قَتْل קְטֹל. En sens inverse, dans cette classe sont entrés quelques noms de la forme فَعَل فَعِل, dont la deuxième voyelle a disparu sans retour : ܡܠܟܳܐ abs. ܡܠܟ *roi*, hébr. מֶלֶךְ mais ar. مَلِك, ܝܠܕܳܐ abs. ܝܠܕ *enfant*, hébr. יֶלֶד avec suff. יַלְדּוֹ sans dageš, ar. وَلَد, v. ci-dessus p. 80, note 1.

*b)* Les noms avec *è* comprenaient primitivement des abstraits de racines qui forment des verbes neutres; puis avec eux se sont confondus ceux des racines formant les verbes actifs, comme nous venons de le dire : ܙܕܩܳܐ *justice*, ܙܠܚܳܐ *lever des astres (lueur)*, ܕܚܠܳܐ *frayeur*, ܟܐܒܳܐ *douleur*, ܟܚܫܳܐ *rêve*, ܥܒܪܳܐ *passage*, ܢܫܡܳܐ *souffle*, ܦܩܕܳܐ *ordre*, ܦܪܥܳܐ *scission*, ܫܪܳܐ *fragment*, ܩܣܡܳܐ *divination*, ܥܩܬܳܐ *conseil* etc.

A cette classe appartiennent également des concrets, soit avec *è* organique, soit avec *è* venant de *a* : ܥܫܒܳܐ *herbe* עֵשֶׂב عُشْب, ܓܠܕܳܐ *peau* גִּלְד avec suff. גִּלְדּוֹ جِلْد, ܡܠܚܳܐ *sel* מֶלַח مِلْح,

1. Aleph est articulé ici avec *a* au lieu d'une simple voyelle *è*, de même ܐܰܢܫܳܐ, emph. ܐܢܫܳܐ.

ܟܬܦܐ *côte* ܨܠܥܐ ضِلْع, ܣܦܪܐ *livre* סֵפֶר, ܪܓܠܐ *pied* רֶגֶל رِجْل, ܟܣܦܐ *argent* כֶּסֶף.

è demeure devant une gutturale ou riš, seconde radicale, ܦܥܠ *comparaison*, ܚܪܡ *anathème*.

Il passe sur la seconde radicale, à l'état absolu et à l'état construit, et à cette place se change en *a* si la troisième radicale est une gutturale ou un riš, ܦܥܠ ܣܟܠ, mais ܦܥܠ ܟܬܒ. Sur ܕܒܫܐ *miel*, abs. ܕܒܫ et ܒܛܢܐ *ventre*, abs. ܒܛܢ v. ci-dessus p. 80, note 1.

*c)* Les noms avec *ou* comprennent : 1° *des abstraits* de racines qui donnent des verbes neutres et se distinguent peu, pour le sens, de ceux avec *è* : ܩܘܕܫܐ *sainteté*, ܫܘܒܚܐ *gloire*, ܪܘܓܙܐ *colère*, ܩܘܕܡܐ *le devant*, ܩܘܒܠܐ *l'opposé*, ܐܘܪܟܐ *longueur*, ܐܘܪܚܐ *rencontre*, ܫܘܟܢܐ *habitation*.

2° *Des concrets*, substantifs ou adjectifs : ܐܘܪܚܐ *chemin*, ܒܘܟܪܐ *premier né* [1], ܟܘܗܢܐ *prêtre* (propr. *triste*, comp. ܐܝܠܐ *ascète*), ܡܕܒܪܐ *désert*, ܓܘܒܐ *auge, réceptacle* جُرْن, ܥܘܪܒܐ *cicatrice*, ܢܘܩܒܐ *point*, ܫܡܐܠܐ *gaucher*, ܥܘܪܠܐ *incirconcis*, ܬܠܝܬܐ *âgé de trois ans*.

3° Quelques *fractions* : ܬܠܝܬܐ *tiers*, ܪܒܥܐ *quart*, ܚܡܫܐ *cinquième*, targ. חומשא רובעא תולתא, hébr. חֲמֵשׁ רֹבַע, ar. ثُلُثٌ خُمُس رُبُعٌ. Cependant la forme plus pleine ܪܘܒܥܐ ܚܘܡܫܐ, rappelant la deuxième forme arabe ثُلُثٌ رُبُعٌ خُمُسٌ, était également reçue, v. Barhébræus, I, p. 71, l. 16 et § 287, comp. pour l'assyrien, J. Oppert, *Élém. de gramm. assyr.*, p. 41.

Dans ces noms, la voyelle *ou* est souvent attirée par une labiale ou une emphatique qui précède ou qui suit, § 93, 2° et 3°, comp. ܒܘܨܢܐ *audace*, ܫܘܦܪܐ *beauté*, ܓܘܫܡܐ *corps*, etc.

A l'état absolu et à l'état construit, la voyelle passe à la seconde radicale ܦܥܘܠ, excepté quand la dernière est une gutturale : ܦܥܠ ܫܘܪܟ.

Les Nestoriens prononçaient généralement *ou* la voyelle de cette forme, mais on trouve aussi devant riš une prononciation inclinant vers le son *o*, le waw étant marqué d'un point supé-

1. Comp. بُكْر *jeune chameau*, tandis que le syriaque ܒܘܟܪܬܐ *jeune chamelle* a le point au-dessus du waw, v. ci-dessus p. 47 et 48, et se compare avec בְּכוֹר ; on voit combien ces formes sont peu constantes et varient.

rieur, comme ܬܘܒ, *auge,* ܬܘܓܐ *fermeture,* ܩܘܛܢܐ *marmite de pierre.* ܒܘܪܡܬܐ, etc., Bar'ali, 2319, 3472, 4628.

La première syllabe des noms de cette forme était close et la troisième radicale était dure, quand c'était une muette sujette à aspiration, excepté ܬܠܝܬܝܐ *tiers,* par distinction de ܬܠܝܐ *âgé de trois ans,* v. § 126.

Une racine peut former des noms avec les trois voyelles : ܫܘܠܐ *corde,* ܫܠܐ *douleur,* ܫܘܥܠܐ *obligation.*

227. Les noms de cette classe avec la terminaison du féminin ont, à l'état absolu, la même forme que l'état emphatique des masculins. A l'état emphatique, la voyelle organique demeure sur la première radicale, si la prononciation sans voyelle des deux consonnes qui suivent n'est pas pénible, sinon elle avance sur la deuxième, § 98 : ܒܪܝܬܐ *fillette,* de ܒܪܐ, ܫܒܛܐ *tribu,* ܒܩܥܬܐ *plaine,* pl. ܒܩܥܬܐ, comp. בִּקְעָה بَقْعَة, ܚܒܝܒܘܬܐ *amitié,* ܚܟܡܬܐ *sagesse,* ܣܓܝܕܬܐ *adoration,* ܒܟܝܬܐ *pleurs,* ܬܠܬܐ *génisse,* עֶגְלָה عَجْلَة, ܚܛܬܐ ou ܚܢܛܬܐ *grain,* pl. ܚܢܛܐ, §§ 128 et 150, ܢܨܒܬܐ *plantation,* pl. ܢܨܒܬܐ, ܢܗܪܬܐ *cours d'eau,* رِجْلَة, ܫܘܒܚܬܐ *parure,* pl. ܫܘܒܚܬܐ, ܢܩܡܬܐ *vengeance,* pl. ܢܩܡܬܐ, ܡܫܚܬܐ *mesure,* pl. ܡܫܚܬܐ, ܓܠܓܠܬܐ *globule,* pl. ܓܠܓܠܬܐ, ܓܡܪܬܐ *charbon ardent,* pl. ܓܡܪܬܐ, جُمْرَة, ܫܢܝܬܐ *dent molaire,* pl. ܫܢܝ (Abr. Ecchell. 39) ou ܫܢܝ (Barhébræus, I, p. 34, l. 6). La voyelle *ou* demeure sur la première radicale dans ܒܘܪܟܬܐ *bénédiction,* ܦܘܓܥܐ *blessure,* pl. ܦܘܓܥ, ܚܘܪܒܐ *ruine,* pl. ܚܘܪܒ, Ps. 19, 13 ; 56, 14 ; 115, 18, Dan. 11, 21, comp. Barhébræus, I, p. 22, l. 7 et 8[1], ܢܘܦܠܐ *fente,* ܢܘܦܠ *trébuchement,* pl. ܢܘܩܠ. La voyelle de la seconde radicale n'est dans ce cas qu'une voyelle adjuvante.

ܕܢܒܐ *queue,* abs. ܕܢܒ, targ. דונבא, n'appartient pas à cette forme, mais à فَعَل, comp. ذَنَبَة זְנָב. La forme primitive était ܕܢܒܐ, par changement de *a* en *ou* à cause de la labiale, § 93, 2°, v. Barhébræus, II, vers 1070; puis, la faiblesse du noun facilitant le passage de la voyelle sur la première radicale qui avait perdu sa propre voyelle dans une syllabe ouverte, on prononça ܕܢܒܐ.

Quelques noms qui avaient *è* organique sur la première radicale, avaient à l'état emphatique *a* au lieu de *è*, même quand

1. Ce pluriel ferait croire que la voyelle *ou* n'était pas organique dans ܚܘܪܒܐ, mais avait été attirée par l'emphatique riš.

la consonne suivante n'était pas une gutturale, ܣܥܝܚܐ *soupir*, pl. ܣܥܝܚ̈ܐ, ܢܦܫܐ *souffle*, pl. ܢܦ̈ܫ̈ܐ.

228. *Noms de racines faibles. a)* Les pé-aleph ont l'une des trois voyelles *a*, *è*, *ou* et des formes masculines et féminines: ܐܬܪܐ *lieu*, abs. ܐܬܪ, ܐܬ̈ܬܐ *femme*, ܐܓܪܐ *salaire*, ܐܟ̈ܣ̈ܐ *troupeau* إِبِل, ܐܘܪܟܐ *longueur*, ܐܡ̈ܬܐ *énigme;* avec modification de la voyelle ܐܘܕܢ *oreille* אוֹזֶן أُذُن.

*b)* Les pé-youdh ont *a* ou *ou*, mais *è* ne se maintient pas, § 106, I*a* : ܝܠ̈ܕܐ *enfant*, ܝܪ̈ܩܐ *légume*, ܝܨ̈ܪܐ *penchant* יֵצֶר, abs. ܝܠܕ ܝܪܩ ; ܝܨܪ ; ܝ̈ܥ̈ܡ̈ܐ *charge.*

*c)* Les ʿé-aleph ont *é* chez les Nestoriens et *i* chez les Jacobites, sans distinction de la voyelle primitive : ܪܝܫܐ ou ܪ̈ܫ̈ܐ [1] *tête* רֹאשׁ رَأْس, ܙ̈ܐܒܐ *loup* זְאֵב ذِئْب [2], ܒ̈ܐܪܐ *puits* בְּאֵר ou בְּאֹר بِئْر, ܟ̈ܐܒܐ *douleur*, כְּאֵב كَأْب, ܬ̈ܐܢܬܐ *figuier*, תְּאֵנָה تِينٌ ; plus rarement *â*, ܛܠܝܐ *petit bétail* צֹאן ضَأْن. Voyez sur ces formes p. 80 ci-dessus, note 2.

Les racines doublement faibles forment des noms avec *a*: ܩ̈ܛ̈ܐ *moustache*, ܩ̈ܝ̈ܛ̈ܐ *boisseau*, et avec *â* de *a:* ܪ̈ܐ̈ܬܐ *poumon* رِئَة ; *è* apparaît devant le suffixe ܝ̈ܬ̈ܐ, § 255, ܝ̈ܓ̈ܥ̈ܐ *fatigue*, ܝ̈ܥ̈ܢ̈ܓ̈ܐ *délices.*

*d)* Les ʿé-waw se distinguent des ʿé-youdh, quand la voyelle est *a* : ܡ̈ܘ̈ܬܐ *mort*, ܚ̈ܘ̈ܒܐ *iniquité*, ܩ̈ܘ̈ܡܐ *station*, ܝ̈ܘ̈ܡܐ *jour*, ܪ̈ܘ̈ܡܐ *hauteur*, ܣ̈ܘ̈ܛܐ *fouet*, ܨ̈ܘ̈ܡܐ *jeûne*, ܣ̈ܘ̈ܦܐ *fin*, ܬ̈ܘ̈ܪܐ *bœuf ;* ܩ̈ܝ̈ܛܐ *été*, ܨ̈ܝ̈ܕܐ *chasse*, ܚ̈ܝ̈ܠܐ *force*, ܥ̈ܝ̈ܢܐ *œil*, ܩ̈ܝ̈ܣܐ *bois*, ܩ̈ܝ̈ܣܐ *mesure*, ܒ̈ܝ̈ܬܐ *maison ;* état absolu ou construit : ܪ̈ܘ̈ܡ ܪ̈ܘ̈ܡ ܣ̈ܘ̈ܛ ܨ̈ܘ̈ܡ ܬ̈ܘ̈ܪ ; ܩ̈ܝ̈ܛ ܒ̈ܝ̈ܬ ; ܩ̈ܝ̈ܡ, ܩ̈ܝ̈ܣ ܒ̈ܝ̈ܬ ܚ̈ܝ̈ܠ, mais ܩ̈ܘ̈ܡ̈ܐ, § 92.

Avec les voyelles *ou*, *i* toute distinction cesse : ܝ̈ܠ̈ܕܐ *enfant*, ܪ̈ܘ̈ܚܐ *vent*, ܨ̈ܝ̈ܬܐ *bonheur*, ܢ̈ܘ̈ܪܐ *feu*, ܩ̈ܝ̈ܦܐ *rocher*, ܝ̈ܥ̈ܡܐ *joug*, ܝ̈ܠ̈ܕܐ *petit de quadrupède*, ܟ̈ܝ̈ܢܐ *pléiades.*

Féminins avec *ou* de *au:* ܬ̈ܘ̈ܪܐ *vache*, pl. ܬ̈ܘ̈ܪ̈ܐ, ܩ̈ܝ̈ܨܐ *glane*, pl. ܩ̈ܝ̈ܨ̈ܐ ; par le passage de *ou* en *è*, ܩ̈ܫ̈ܬܐ *arc*, hébr. קֶשֶׁת, ar. قَوْس ; sans affaiblissement de la diphthongue ܩ̈ܘ̈ܛܐ *taille ;* avec *ou* naturel ܨ̈ܘ̈ܪܬܐ *image*, pl. ܨ̈ܘ̈ܪ̈ܬ̈ܐ ; avec *i* affaibli de *ai* ܒ̈ܝ̈ܥ̈ܬܐ *œuf*, pl. ܒ̈ܝ̈ܥ̈ܐ, בֵּיצִים بَيْضَة.

1. Sur cette écriture v. p. 58, note 2 ci-dessus; Barhébræus, I, p. 20, l. 25, malgré Jacques d'Edesse, blâme l'écriture avec youdh.

2. Le nom du fleuve *zâb* que les Grecs ont traduit λύκος, n'indique pas une prononciation différente; car la vraie étymologie est ܙܒ *coulant abondamment.*

*e)* Les double-ʿé ont l'une des trois voyelles : ܒܚܪܐ *mer*, ܥܡܐ *peuple*, ܦܓܐ *planche*, ܛܠܥܐ *côté*, ܦܣܐ *paume de la main*, ܫܘܥܐ *passion*, ܕܒܐ *ours*, ܥܬܐ *chèvre*, ܠܒܐ *cœur*, ܫܢܐ *dent*, ܒܪܬܐ *fosse*, ܚܕܐ *sein*, ܪܘܚܡܐ *amour*, ܐܝܠܐ *élan*, ܩܘܣܡܐ *épine*, ܩܪܝܪܐ *froid*, ܐܛܘܢ *sourd-muet*, ܒܪܝܐ *sauvage*; *ou* passe quelquefois en è dans ces noms, § 91. Dans ܒܥܘܩܐ *cousin (insecte)*, ar. بَقّ, néo-hébr. בַּקָּא, *â* vient de *a*, à cause de l'emphatique qui suit, § 93, 3°.

Féminins : ܓܢܬܐ *jardin*, ܟܠܬܐ *fiancée*, كَنَّة, ܒܝܬܐ *lac*, ܨܒܝܢܬܐ *désir*, ܓܙܬܐ *toison*, ܣܝܦܬܐ *fin*, ܡܪܝܪܬܐ *fiel*, ܐܬܪܬܐ *canal*, ܡܨܥܬܐ *endroit*, ܝܠܕܬܐ *accouchée*.

*f)* Les lâmadh-aleph distinguent également les trois voyelles : ܐܪܝܐ *lion*, ܓܕܝܐ *chevreau*, ܛܠܝܐ *gazelle*, ܐܢܚܬܐ *gémissement*, ܫܚܝܬܐ *aridité*, ܪܥܝܬܐ *pâturage*, ܡܪܥܝܬܐ *parcage*, ܓܕܝܐ *petit de fauve*, pl. ܓܕܝ, hébr. גְּדִי, ܕܡܘܬܐ *ressemblance*, pl. ܕܡܝ *prix*.

L'influence du youdh sur la voyelle de la forme peut être cause que les noms avec è sont très-nombreux, ceux avec *ou*, très-rares. Waw n'apparaît, comme troisième radicale, que dans quelques mots, ܫܘܒܚܐ *splendeur*, ܫܘܬܐ *cesse*, ܚܙܘܬܐ *vision*.

La troisième radicale est tombée dans ܬܝ *mamelle*, § 224*j*, et dans ܦܐ *fruit*, § 97.

Féminins : ܒܪܝܬܐ *choix*, ܐܠܝܬܐ *queue de brebis*, ܣܟܝܬܐ *membrane qui enveloppe le fœtus*, שִׁלְיָה mais سَلًا, ܒܪܝܬܐ *créature*. Ces noms ont à l'état construit et au pluriel è après la consonne initiale, *a* étant propre aux participes ou adjectifs de la forme فَعِل[1], § 230 : ܒܪܝ ܒܥܝ etc. *ou* tend à se maintenir même dans une syllabe ouverte, ܐܟܝܬܐ *élégie*, ܟܘܣܝܬܐ *bonnet*, ܫܘܒܚܬܐ *chant*, ܡܪܝܬܐ *malédiction*, ܐܘܕܝܬܐ *récit*, mais ܡܕܝܢܬܐ *ville*, nom d'unité du collectif ܡܕܝܢ, aj. ܟܠܝܬ *reins*, כְּלָיוֹת.

Les noms qui avaient primitivement aleph pour troisième radicale articulent cet aleph avec une voyelle adjuvante è, § 107*a*, ܡܬܠܬܐ *parabole*, ܣܢܝܬܐ *haine*, ܩܢܝܬܐ *jalousie*, plur. ܩܢܝ etc.

Ceux qui avaient waw, le conservent à l'état absolu et à l'état construit; à l'état emphatique, waw se change en *ou*, ܒܘܪܝܬܐ *joie*, abs. ܒܘܪ avec dâlath aspiré, §§ 94 et 135, ܚܝܘܬܐ *animal*, abs. ܚܝ, judéo-aram. חיותא חיוה, comp. حَيَوَة, ܚܫܘܬܐ, *coup*,

1. Comp. hébr. לֵחַ *fraîcheur*, לַח *frais*.

abs. ܚܸܫ̰ܵܐ, héb. חֵטְא, targ. חוֹבָא. Ces deux derniers mots avaient le point au-dessus du waw chez les Nestoriens, comme les noms de la forme فَعَلَة, § 230, mais ils se distinguent de ceux-ci par le pluriel, v. § 264; une certaine confusion des formes فَعْلَة et فَعَلَة dans ces noms n'a rien de surprenant, ainsi ܓܸܫ̰ܵܐ *aisselle,* plur. ܓܸܫ̰ܵܬ̰ܵܐ, Barhébræus, I, p. 31, ult., a en syriaque la forme فَعَلَة, § 230 et en néo-hébraïque, celle فَعْل, שְׁחִי, comp. hébr. שְׁחִית *fosse.* ܫ̰ܚ̰ܵܐ *cire,* سَعْوَة, appartient également à cette forme.

229. *Noms avec une voyelle faible après la première et la seconde radicales.*

En syriaque, فَعَل et فَعِل ne se distinguent pas à première vue de فَعْل, la seconde voyelle tombant dans une syllabe ouverte à l'état emphatique. Lorsque la dernière radicale est une muette aspirée, la forme فَعَل peut être indiquée par le roukkâkh, فَعْل et فَعِل, par le qouššâi, § 123 *d.* En dehors de ces signes, les seuls moyens de distinction sont le sens et la comparaison avec les langues congénères.

*a)* فَعَل comprend quelques abstraits, noms d'actions de verbes neutres : ܟ̰ܦ̰ܵܢ *faim,* כָּפָן, ܟ̰ܕ̰ܵܒ̰ܵܐ *mensonge,* כָּזָב mais كَذِب, ܡ̰ܬ̰ܠ̰ܵܐ *proverbe* מָשָׁל مَثَل, ܣ̰ܒ̰ܥ̰ܵܐ *satiété* שָׂבָע شَبَع, ܢ̰ܨ̰ܵܐ *sève,* avec roukkâkh, Barhébræus, I, p. 123, l. 22; des concrets, substantifs ou adjectifs, ܓ̰ܡ̰ܠ̰ܵܐ *chameau* גָּמָל جَمَل, ܒ̰ܪ̰ܕ̰ܵܐ *grêle* בָּרָד بَرَد, ܓ̰ܪ̰ܒ̰ܵܐ *lèpre* גָּרָב جَرَب, ܚ̰ܠ̰ܒ̰ܵܐ *lait* חָלָב حَلَب, ܚ̰ܡ̰ܵܐ *beau-frère* חָם, ܚ̰ܬ̰ܵܢ *gendre* חָתָן خَتَن, ܙ̰ܩ̰ܵܢ *menton* זָקָן ذَقَن, ܐ̰ܦ̰ܵܐ *outre,* avec roukkâkh, Barhébræus, I, p. 123, l. 22, ܬ̰ܡ̰ܪ̰ܵܐ *datte* תָּמָר تَمر, ܚ̰ܕ̰ܫ̰ܵܐ *nouveau* חָדָשׁ حَدَث, ܣ̰ܦ̰ܠ̰ܵܐ *sot* סָכָל, ܫ̰ܦ̰ܠ̰ܵܐ *vil* שָׁפָל سَفَل.

Ces noms affectant en sémitique une tendance à se simplifier en فَعِل ou فَعْل, comp. § 226 *a,* on doit comprendre parmi eux ceux qui pourraient paraître douteux, comme ܒ̰ܪ̰ܩ̰ܵܐ *foudre* בָּרָק mais بَرْق, ܚ̰ܒ̰ܠ̰ܵܐ *corde,* יֶתֶר mais وَتَر, ܢ̰ܗ̰ܪ̰ܵܐ *fleuve* נָהָר نَهْر ou نَهَر.

A l'état absolu et à l'état construit *a* s'affaiblit en *è,* comme dans les noms de la forme فَعْل, ܩ̰ܛ̰ܠ̰ܵ, excepté dans ceux où il est suivi d'une gutturale ou d'un riš, § 93, 1°, et dans les suivants : ܒ̰ܥ̰ܠ̰ܵ, ܐ̰ܡ̰ܪ̰ܵ et ܐ̰ܟ̰ܠ̰ܵ, v. Barhébræus, I, p. 69, l. 24, 25; 70, 3; aj. ܒ̰ܨ̰ܠ̰ܵ et ܫ̰ܩ̰ܠ̰ܵ.

Il s'affaiblit aussi sur la première radicale, à l'état empha-

tique, dans ذَكَر זָכָר *mâle*, بَشَر בָּשָׂר *chair*, عَبْط *aile*, où l'aspiration du phé se manifeste par le maintien du noun, §§ 110, 2° et 123 *d*, كَنَف כָּנָף, سَبْط *gosier*, § 213 *d*, حَنَك, tandis que la seconde forme مَغ avec noun éliminé répond à l'hébreu חֵךְ, مَطَر מָטָר *pluie*.

Dans quelques noms d'action de verbes neutres, la voyelle demeure sur la seconde radicale à l'état emphatique, mais en s'allongeant, elle passe en *é, i* : نَفَاس ou نِعَاس *respiration* نَفَس, صِيَاد *embûche*, comp. §§ 46 et 58, فِزِع *effroi* رِعْدَة, عِيد *fête*, rac. עוד, עֵדָה.

Avec la terminaison du féminin : نَسَمَة *souffle* נְשָׁמָה, ou نَهْمَة *mugissement*, avec voyelle furtive de la seconde radicale, § 98, نَهَمَة mais نَهْمَة, صَدَقَة *aumône* צְדָקָה. De racines faibles, عِمَاد *emprunt*, devant une gutturale ou riš, عِلْم *science*, عِنَاء *fatigue* ; avec chute de youdh radical, عِدّ *souci*, عِدّ *sommeil*, عِيد *église* de عَوْد ; de racine géminée, عِضّ *gémissement* ; de ‘é-aleph عِدّ *demande;* de pé-aleph, عِدّ *soupir*.

Il est souvent difficile de distinguer ces noms de ceux de la forme فَعْلَة, comp. § 98.

*b)* فَعِل donne le participe ou adjectif verbal des verbes neutres dont فَعَل est le nom d'action, صفّ عفّ *affamé*, لطف لطف *tempérant*, وضح وضح *tacheté*, برص برص *lépreux*, وسخ وسخ *impudique*, شعث شعث *impie*, شعث شعث *pervers*, sur la prononciation aspirée du ث de ces mots, v. § 126, لكن لكن *bègue*, لصق لصق *difficile*, لزق لزق *ferme*. Il comprend quelques substantifs concrets, صحب صحب *camarade*, חָבֵר, صدف صدف *épaule* كَتِف כָּתֵף, *Mand. Gramm.*, p. 485 ; كصب كصب *foie* كَبِد כָּבֵד, et par affaiblissement de *a* en *è*, عقب عقب *talon*, § 126, عَقِب עָקֵב.

Le féminin فَعِلَة ne se distingue pas de فَعَلة ou فَعْلَة, سفن سفن *compagne*, وسخ وسخ *impure*, لزق لزق *ferme*, ou selon la prononciation nestorienne, وسخ وسخ, لزق لزق, Barhébræus, I, p. 240, l. 10, لزق لزق *impure*, ou suivant la prononciation plus ancienne des Nestoriens طمأ طمأ, Barhébræus, I, p. 129, l. 21, حبل حبل *enceinte*, نصف نصف *femelle* נְקֵבָה, حضف حضف *tuile* לְבֵנָה, جبن جبن *fromage*, גְּבִינָה mais جُبْن ; كفن كفن *vigne*, גֶּפֶן جَفْن, appartient à فَعْلَة, sur ces formes comp. § 110, 2°.

فَعِل et فَعَل ne se distinguent que dans les noms qui ont

roukkâkh sous la troisième radicale ou qui maintiennent noun seconde radicale, ܥܢܒܐ *raisin,* pl. ܥܢܒ, ܥܢܒ عِنَب, ܥܘܒܐ *corbeau,* غُرَاب mais ܥܪܒ, ܣܘܦܐ *outarde,* v. § 123 *d.* Cependant ܥܩܐ *collier,* hébr. עֲנָק, ar. عُنُق *cou,* a une forme contracte.

230. Les noms de racines faibles dont il n'a pas encore été question, présentent les formes suivantes :

*a)* Les ʿé-waw ont *â* à la forme فَعَل : ܩܠܐ *voix,* ܪܡܐ *élevé,* ܛܒܐ *bon,* ܥܫܩܐ *oppression*, comp. ܫܡܐ *vieux* de ܫܐܬ ; *é* (*i* chez les Jacobites) à la forme فَعِل et à celle فِعَل, qui ne se distinguent guère que par le sens, فَعِل formant des concrets, فِعَل, des abstraits : ܙܕܝܩ *juste* ܟܝܢ, ܐܒܢ *pierre* ܟܐܦ, ܫܝܕ *démon* שֵׁד, ܫܥܝ *élan,* ܫܓܐ *altération,* ܐܒܝ *sourd-muet;* et aussi les suivants, écrits avec youdh, ܪܝܚ *odeur* רֵיחַ, ܥܝܪ *éveillé* עֵר, ܡܝܬ *un mort* מֵת, *Mand. Gramm.*, p. 108.

*b)* Les double-ʿé ont les formes suivantes: ܥܬܝܩ *grand,* ܥܬܝܪ *rivale* צָרָה, ܚܪܝܪ *libres,* sing. ܚܪ, ܚܪ حُرّ.

*c)* Les lâmadh-aleph ont فَعِل : ܩܢܐ *roseau* קָנֶה, ܣܝܡ *poitrine* חָזֶה ; avec la terminaison du féminin, ܩܪܝܬܐ *froidure* عَرِيَة ; adjectifs : ܠ emphatique ܛܥܝܡܐ *jeune* ou *jeune homme*, fém. ܛܥܝܡ emphatique ܛܥܝܡܬܐ *jeune fille,* ܩܨܝܪ ܩܨܝܪܐ *bref,* ܥܒܝ ܥܒܝܐ *épais,* ܟܦܝ ܟܦܝܐ *capable,* ܡܠܝ *plein* (de ܡܠܐ avec aleph radical). Les verbes lâmadh-aleph forment leurs participes passifs de la même manière : ܠ ܓܠܝ *découvert,* ܒܪܝ ܒܪܝܐ *créé,* ܟܣܝ ܟܣܝܐ *caché* etc.

فَعَلَة forme des noms d'action, aussi bien des verbes neutres que des verbes actifs; la troisième radicale, comprimée entre les voyelles de la forme, est éliminée et les voyelles se contractent en *â*, § 106, I *b* ; ܨܠܬܐ *pleur,* ܥܕܬܐ *recherche,* ܨܒܝܢܐ *investigation,* ܩܪܝ et ܩܪܬܐ *cri,* ܚܙܘܬܐ *vue,* ܝܕܥܬܐ *connaissance, camarade,* ܡܢܬܐ *portion,* ܕܒܚܬܐ *sacrifice.* Comme concret, on trouve ܐܒܗܬܐ *pouce* (prop. *le bref*).

L'*â* passe quelquefois en *o* chez les Nestoriens et en *ou* chez les Jacobites : ܨܠܘܬܐ *prière,* d'où l'arabe صَلَاةٌ ou صَلٰوةٌ, ܩܨܦܬܐ *copeau* بُرَايَة, ܐܘܟܬܐ *hanche,* r. ܐܘܟ = ܐܘܓ *être creux,* ܚܣܦܬܐ *lait caillé,* Bar'ali, 6183, ou ܚܫܬܐ, Barhébræus, II, vers 1248 et *comment.*, ܡܣܦܬܐ ou ܡܫܬܐ *aisselle,* v. ci-dessus § 228 *fin;* ܡܣܬܐ *bain* ou ܡܣܐ, Tit. 3, 5, abs. ܡܣܐ, Act. 27, 42 et 43, pl. ܡܣܬܐ, Amira, p. 90.

Ces noms se distinguent surtout de ceux فُعْلَة, § 228*f*, par leur pluriel, v. § 264.

A cette forme appartiennent également ܛܘܠܐ *blâme* et ܛܘܢܐ *impureté* de ܛܢ ii, comme l'indique le pluriel ܛܘܢ̈ܐ, donné par Amira, p. 74, quoique celui-ci le rapporte à tort à ܛܘܠܐ; on disait aussi au pluriel ܛܢ̈ܐ ܛܠ̈ܐ, § 271.

231. *Avec une voyelle forte après la première radicale.* Avec une voyelle forte, les formes résistent davantage aux altérations phonétiques et sont plus faciles à distinguer.

فَاعَل ne comprend que quelques mots : ܟܘܣܡ abs. ܟܘܣܡ *monde* עוֹלָם, ܣܘܓܡ *sceau* חוֹתָם, peut-être aussi ܐܘܨܪ *trésor* אוֹצָר, ܬܘܠܥ *ver* תּוֹלָע, ܫܘܦܪ ou ܫܘܦܪ *clairon* שׁוֹפָר, comp. Ewald, *Lehrb.*, p. 393; sur la modification de *â* en *au* ou *ai, i,* v. § 86 et p. 82, note 1. Nous verrons, § 235, que quelques diminutifs internes affectent une forme analogue.

فَاعِل forme du parfait des verbes le participe actif, non seulement des verbes actifs, mais aussi des verbes neutres, avec le sens d'un présent, § 179 : ܝܬܒ *qui est assis,* ܩܐܡ *qui se tient debout.*

Pris substantivement, les participes des verbes actifs donnent des noms d'agent et par extension des noms de métier : ܪܥܝܐ *pasteur,* ܩܪܝܐ *lecteur,* ܦܪܘܩ *sauveur,* ܒܪܝܐ *créateur,* v. Barhébræus, II, p. 125, l. 7 du *comment.* ܡܪܝܐ *maître, seigneur* est sans doute l'hébreu מוֹרֶה.

Comme nom d'agent, il peut être formé d'un nom [1], ܡܟܣܣ *percepteur* de ܟܘܣܐ *impôt.*

Avec *i*, au lieu de *è* : ܐܥܝܡܐ *bourbier,* ܐܙܝܓܐ *pluie d'orage* זֶרֶם, ܐܨܝܕܐ *massue,* ܟܝܫܐ *ensouple de tisserand,* ܐܟܝܬܦܐ *abréviation.*

Les mots arabes de cette forme se modifient en passant en syriaque : ܒܥܝܩܐ *habile, prompt,* Barhébræus, II, vers 1145, est l'arabe طَالِق, ܙܐܝܡܐ *amas de provisions,* Barhébræus, II, p. 118, l. 2 du *comment.,* ar. رَازِق *qui fournit des provisions;* le passage de *â* en *ou* indique que ط et ر étaient prononcés emphatiquement, § 93, 3°.

1. Cette formation n'est pas identique à celle d'un participe qui, comme temps, peut être usité, alors que les autres temps ne le sont pas, tel que ܐܝܩ *il est juste,* ܝܐ *il convient,* § 118.

Le féminin fournit quelques concrets : ܨܠܡܬܐ *statue;* avec *a*, à cause d'une gutturale ou d'une palatale, ܐܪܥܬܐ *terre habitée,* ܡܥܪܬܐ *gouffre,* ܐܓܡܬܐ *espèce de lézard,* ܓܙܪܬܐ *vertèbre,* ܐܝܠܬܐ *île,* ܓܢܒܬܐ *oiseau;* de lâmadh-aleph, ܡܠܬܐ *poutre* קוֹרָה, ܡܠܬܐ *articulation,* ܡܚܬܐ *obstacle.*

232. *Avec â après la première radicale et o (ou chez les Jacobites) après la seconde.* En araméen, פָּעוֹל فاعُول avec deux voyelles fortes est une forme très-usitée pour les noms d'agent; sa lourdeur l'a fait peu estimer des Hébreux et encore moins des Arabes qui s'en servent rarement. Elle naît du participe actif par l'insertion de *o, ou* après la deuxième radicale : ܐܒܘܢܐ *père,* ܝܥܘܨܐ *conseiller,* ܩܒܘܪܐ *fossoyeur,* ܩܛܘܠܐ *meurtrier,* ܣܦܘܪܐ *écrivain,* ܬܪܥܘܢܐ *portier,* ܢܨܘܒܐ *planteur,* ܚܙܘܝܐ *visionnaire,* ܐܚܘܪܐ *magicien,* ܫܚܘܩܐ *rieur,* ܪܚܘܡܬܐ *amante.*

Le féminin prend souvent devant la terminaison un youdh, § 253, ܩܛܝܠܬܐ *meurtrière, Anecd. syr.*, IV, Physiologus, chap. 14, à l'état absolu ܡܪܝܡܐ *rebelle,* ܫܛܝܐ *intempérante,* Prov. 7, 11 ; dans les lâmadh-aleph, ܩܪܝܐ *qui appelle,* Barhébræus, I, p. 41, l. 2 ; 42, 15. 18, comp. ܐܙܗܪܐ *qui avertit,* Barhébræus, I, p. 42, l. 19.

Quand le participe actif est pris comme nom d'agent et que le nom de la forme فاعول est aussi usité, ces noms sont synonimes, on dit : ܩܪܐ ou ܩܪܝܐ *lecteur,* ܦܨܐ ou ܦܨܝܐ *sauveur,* ܨܒܐ et ܨܒܝܐ *créateur,* Barhébræus, II, p. 125, l. 7 du *comment.*

Par extension, ces noms désignent des choses inanimées, ܩܠܥܐ *cloche,* comme nous disons *le battant,* ܦܠܓܐ *section,* propr. *secteur,* ܐܡܘܬܐ *moule, matrice* de ܐܡܐ *mère,* ܡܫܢܢܐ *archet à carder,* ܓܙܘܪܬܐ *circoncision.*

Pris adjectivement, ils qualifient un substantif, ܢܦܫܐ ܓܒܪܐ *âme intelligente,* ܣܝܡܐ ܓܒܪܐ *signe distinctif,* ܐܬܘܬ ܦܫܚܐ *lettre qui attire un p'thâḥâ,* ܐܬܘܬ ܚܫܚܐ *lettre qui entre dans un nom comme préfixe.* Sur ܣܒܪܐ et ܚܫܒ, v. § 240.

A cette forme nous rapportons quelques lâmadh-aleph dont la prononciation du waw comme *o* était constante chez les Nestoriens, ܚܢܘܬܐ *boutique,* d'où l'arabe حانوت, حاناة, hébr. חָנוּת, ܐܣܘܬܐ *repas* [1].

1. De la racine ܐܣܐ *délier, rompre le jeûne,* comp. فُطُور *déjeûner* de فطر *rompre;* il est possible que ܦܬܘܪܐ *table,* qui a été considéré comme un mot étranger, soit formé de même et ait un sens pareil, comp. rac. hébr. פתר.

233. *Avec å après la seconde radicale.* La première radicale ne conserve de la voyelle brève primitive qu'une mi-voyelle incolore ou š'wâ simple, de sorte que les différentes formes فَعَال, فِعَال, que distingue l'arabe, se confondent en araméen. Elles comprennent des concrets, substantifs ou adjectifs, et des abstraits, noms d'action de verbes.

*a)* Des adjectifs فَعَال sont : ܩܲܪܲܚ *chauve,* Bar'ali, 268, ܨܲܠܲܡ *bigarré*[1], ܫܲܡܲܠ *gaucher,* à côté de ܫܡܳܠ, p. 209; de double-'é ܩܲܪܲܒ *voisin;* de lâmadh-aleph, ܛܲܐ *fou,* ܒܲܠܐ *usé.*

*b)* Substantifs concrets فِعَال et فَعَال : ܐܸܢܫܳܐ *homme* אֱנוֹשׁ إِنْسٌ, ܐܸܠܳܗܳܐ *Dieu* אֱלוֹהַּ إِلٰه, ܐܲܬܢܬܳܐ *ânesse* אָתוֹן إِتَان, ܚܲܡܪܳܐ *âne* חֲמוֹר حِمَار, ܥܲܪܕܳܐ *onagre* עָרוֹד عَرْد, ܙܪܺܝܥܳܐ *bras* זְרוֹעַ ذِرَاع, ܥܲܢܢܳܐ *nuage* עֲנָנָה عَنَان, ܥܲܢܦܳܐ *rameau* עָנָף, ܢܲܨܒܳܐ *rejeton,* ܕܲܒܫܳܐ *abeilles,* de ܕܲܒܫܳܐ *miel,* Bar'ali 3037. ܥܲܦܪܳܐ *plomb* עֹפֶרֶת, § 33 *a*; dans ܫܲܥܪܳܐ *cheveu, å* est attiré par riš, § 93, 3°, la forme primitive est فَعَل ou فِعَل شَعَرَة שֵׂעָר; de même ܩܲܢܒܳܐ *pétiole du gland* קְנָבָה.

فُعَال apparaît dans ܠܘܥܒܳܐ *bave* لُعَاب, ܡܘܚܳܐ *morve* مُخَاط, dans lesquels *ou* de la première radicale peut avoir influé pour le changement de *å* en *o* de la seconde.

*c)* Des verbes actifs ou neutres se forment une foule d'abstraits, comme en arabe les noms d'action فَعَال et فِعَال quoiqu'ils ne forment pas l'infinitif p"al, comme en hébreu (פָּעוֹל) et en néo-syriaque, *Neusyr. Gramm.*, p. 93; tels sont par exemple : ܫܠܳܡܳܐ *paix,* ܟܬܳܒܳܐ *écrit, livre,* ܥܒܺܝܕܳܐ *fait,* ܦܨܳܐ *retranchement,* ܚܛܳܝܳܐ *péché,* ܚܨܳܕܳܐ *moisson,* ܩܪܺܝܒܳܐ *approche, combat,* comp. les noms des voyelles, p. 74 et 75 ci-dessus; de racines faibles : ܐܲܣܝܳܐ *lien,* ܐܲܝܩܪܳܐ *honneur,* ܢܲܝܚܳܐ *repos,* ܩܲܝܡܳܐ *pacte,* ܥܲܪܒܳܐ *habitude,* ܦܲܪܝܳܐ *fraction,* ܐܲܪܟܳܐ *longueur,* ܚܲܠܨܳܐ *solution.*

Avec la terminaison du féminin : ܐܸܓܪܬܳܐ *lettre,* ܐܲܦܣܬܳܐ *retour,* ܢܲܦܩܬܳܐ *précipitation,* ܥܲܒܕܬܳܐ *trouvaille,* ܢܲܦܫܬܳܐ *récréation,* ܐܲܡܬܳܐ *repentir,* ܡܲܫܚܬܳܐ *mesure,* Matth. 7, 2, ܩܲܪܝܬܳܐ *lecture;* ܐܲܟܘܠܬܳܐ et ܡܲܙܘܢܬܳܐ *nourriture* sont formés de même de ܐܟܰܠ ܡܙܰܢ[2].

1. Dans ces mots, il est vrai, *å* peut être dû à la prononciation emphatique du ḥeth, § 93, 3°.

2. Ces mots et d'autres, comme ܩܲܒܪܬܳܐ *résurrection* de ܩܒܰܪ, montrent qu'il ne répugnait pas au syriaque de former des abstraits de cette espèce de radicaux dérivés. Dans certains dialectes araméens, ils sont fréquents; en araméen biblique notamment, ils servent d'infinitif, comp. הִתְקַטָּלָה הוֹדָדָה

Avec youdh devant la terminaison du féminin, § 253, ܣܘܥܕܢܐ *repas.*

234. *Avec i après la seconde radicale.* L'araméen forme avec i les participes passifs de p''al qui ont *ou* dans les autres langues. Par contre les adjectifs فَعِيل prennent souvent, par distinction, la forme intensive فَعِّيل, § 239. Les participes passifs se forment non-seulement des verbes actifs, mais aussi des verbes neutres, avec le sens d'un passé, comp. § 231, ܡܝܬ *qui est mort,* quoique parfois on se serve dans ce sens d'un adjectif verbal de la forme فَعِّيل, § 239.

Les adjectifs qui ont conservé la forme simple فَعِيل appartiennent surtout à des neutres : ܨܝܡ *défectueux,* ܚܟܝܡ *habile,* ܙܡܝܪ *prêt,* ܥܝܠܐ *besoigneux,* ܥܝܪ *aveugle,* ܪܚܝܩ *large,* ܙܩܝܦ *droit,* ܒܝܫ *méchant,* ܪܟܝܟ *doux.*

Quelquefois l'adjectif et le participe existent simultanément : ܪܚܝܡ *aimable* et *aimé,* ܕܚܝܠ *effroyable* et *effrayé.*

En syriaque le participe passif étant envisagé comme un passé, par opposition au participe actif, employé comme temps présent, il peut se construire activement et indiquer une action accomplie mais qui dure d'une manière continue ; tel est le cas avec les verbes suivants : ܢܣܝܒ *qui tient (d'une manière continue,* opposé à ܩܐܡ *qui tient maintenant),* ܚܨܝܪ et ܡܟܝܪ *qui saisit,* ܣܒܠ *qui supporte,* ܒܥܠ *qui porte,* ܣܒܒ et ܚܙܪ *qui entoure,* ܕܒܪ *qui conduit,* ܡܫܟ *qui tire,* ܓܪܪ *qui traîne,* ܕܟܪ *qui se souvient,* 1 Sam., 15, 2, ܣܥܕ *qui soutient.* Parmi les lâmadh-aleph qui ont la forme فَعِل, § 230 c, ܩܢܐ *qui possède,* Barhébræus, I, p. 159, l. 7, 26 ; 160, 9, etc.

Substantifs concrets : ܫܒܝܠܐ *chemin,* ܢܚܝܪܐ *narine,* ܟܠܝܠܐ *couronne,* ܚܨܝܪܐ *herbe cultivée,* ܣܥܝܪܐ *levain,* ܣܥܝܪܐ *brouet,* ܒܥܝܪܐ *bétail,* ܢܒܝܐ *prophète,* ܡܟܝܡܐ *rhéteur,* כְּלִיבִם, ܐܓܝܪܐ *mercenaire,* ܫܒܝܒܐ *flamme* שְׁבִיב, Job 41, 10. ܚܙܝܪܐ *porc* est simplifié d'une forme plus pleine, חֲזִיר חֲזִיר, comp. § 116.

הַחֲוִיָּה קַטָּלָה, etc., dans Daniel et Ezra, הַצְלָה דְנָחָה dans Esther, הַפְּרָשָׁה הַבְּרָלָה הַשְׁפָּלָה, etc., dans les talmuds ; ܗܝܡܢܘܬܐ *foi* est encore en syriaque un vestige de cette forme, ainsi que quelques noms expliqués plus loin § 245.

Les abstraits ne sont pas nombreux : ܨܝܡܬܐ *nécessité.* Quant à ܕܚܠܬܐ *effroi* רְתֵת, v. § 229 *a*.

Avec la terminaison du féminin : ܫܡܝܫܬܐ *manque,* ܥܒܝܕܬܐ *fait,* ܚܛܝܬܐ *péché,* ܓܢܙܬܐ *trésor,* ܒܝܫܬܐ *mal,* ܡܫܟܢܬܐ *habitation,* ܐܓܢܬܐ *chant,* ܟܠܝܬܐ *fiancée,* ܬܡܪܬܐ *palme,* ܦܬܝܠܬܐ *mèche,* ܣܦܝܢܬܐ *barque,* ܦܬܝܬ *pain rôti.*

235. *Avec ai après la seconde radicale.* Le syriaque possède encore quelques vestiges de diminutifs internes qui ont en arabe la forme فُعَيِّل, soit avec maintien de *ou* de la première radicale, comme ܛܠܝܐ *faon,* soit avec chute de cette voyelle, ܥܠܡܐ *jeune homme,* targ. עולים, ar. غُلَام, ܚܙܝܪܐ *petit porc,* Bar'ali 3960, comp. § 95.

Sans doute ce diminutif était plus usité à l'origine, mais l'altération du vocalisme l'ayant affaibli en araméen, comme en hébreu, il fut remplacé par des formes externes, § 252. Si l'on observe qu'en arabe, la diphthongue se modifie quelquefois en *a,* comme dans غُلَام cité ci-dessus, ou dans هُذَلِيّ, le poète de la tribu هُذَيْل, on admettra que quelques mots de la forme פָּעוֹל, qui ont le sens de diminutifs, peuvent avoir eu une forme originelle فُعَيل ; tels sont גּוֹזָל *poussin,* جُوَيْزَل *pigeonneau,* syr. ܓܘܙܠܐ, § 41, talm. גווזרות, ar. جَوْزَر *petit veau,* גּוֹרָל *caillou,* comp. Ewald, *Lehrb.,* p. 434.

236. *Avec ou immuable après la seconde radicale. a)* Quelques adjectifs et substantifs concrets ont la forme فَعُول פָּעוּל : ܚܬܘܢ *fiancé,* ܚܛܐ *blé,* ܦܬܘܠ *tresses,* ܚܘܪ *porc,* à côté de ܚܙܝܪ, Bar'ali 3800, comp. ܚܙܘܪܐ *petit porc,* Bar'ali 2953, Chrest. Michaelis, 9, 1, à côté de ܚܙܝܪ ci-dessus § 235, ܡܥܕܢ *mets exquis,* ܣܢܕܠ *soulier* (avec la diphthongue *eu*), Jean 1, 27. Hrq., ܚܘܪ *trou.* Féminins : ܪܚܡܬܐ *chérie,* ܚܘܠܬܐ *haïe,* Prov. 30, 23, écrit aussi ܣܢܝܐ, Deut. 21, 15, ܒܬܘܠܬܐ *vierge,* ܦܝܠܓܣܬܐ *concubine,* ܚܘܪܬܐ *fiancée* [1], Bar'ali 3668, Barhébræus, II, p. 49, l. 9 du *comment.,* I, p. 96, l. 13.

Dans quelques noms la terminaison du féminin est précédée

1. Ce mot ne vient pas de la racine ܚܪܬ, comme on pourrait le croire, mais c'est le féminin de ܚܘܪ, énoncé plus haut, par absorption du ܐ dans le taw du féminin, comp. p. 107, fin du § 111, et § 34 *c*. Quant à l'origine du mot, on peut comparer حِدْج *litière.*

d'un youdh, § 253, ܣܦܝܪܬܐ *hirondelle,* Jer. 8, 7, targ. ܣܢܘܝܬܐ, ar. سِنَّوْر, ܣܢܘܪܝܐ, *salamandre.*

*b)* Les abstraits de cette forme répondent à فُعُول ; פְּעוּל : ܦܘܣܐ *base, extrémité inférieure,* ܬܚܘܡܐ *limite* גְּבוּל, ܠܒܘܫܐ *habillement* לְבוּשׁ, ܫܘܩܠܐ *pesage,* ܩܘܒܪܐ *sépulture,* ܡܠܝܐ ou ܡܠܝܢܘ *plénitude,* § 56, ܐܣܘܪܐ *lien* etc.

Avec le suffixe *ai,* § 253, ces abstraits sont *objectifs* et indiquent l'action subie par le patient, abstraction faite de l'agent; ils sont donc opposés à ceux de la forme فَعَال, § 233 *c,* qui sont *subjectifs* et expriment l'action exercée par l'agent; tels sont: ܪܓܫܐ *trouble,* ܙܥܬܐ *agitation,* ܪܕܘܦܐ *persécution,* ܥܩܬܐ *angoisse, Anal. syr.,* p. 41, l. 11, ܐܣܝܪܘܬܐ *emprisonnement,* ܥܘܩܬܐ *oppression,* ܚܢܩܐ *suffocation,* ܟܢܫܐ *rassemblement,* ܫܘܟܢܐ *habitation,* ܓܙܠܐ *rapine,* ܫܘܬܦܐ *apostasie* etc.; des verbes neutres, ܪܗܛܐ *fuite,* ܦܘܣܐ *départ* (de ܦܣ *partir,* mais ܦܣܐ *ceinture* de ܦܣ *ceindre,* Barhébræus, II, p. 95, l. 5 du *commentaire).*

C'est la forme dont se servent très-souvent les grammairiens pour indiquer le nom d'action, ainsi ils diront que ܦܩ est de ܫܘܦܩܐ, tandis que ܢܦܩ est de ܢܦܘܩܐ.

*c)* Quelques noms appartenant primitivement à la forme فَعَال פָּעוֹל, § 233, se confondent, par coloration de *â* en *o, ou,* avec ceux de la forme فَعُول ; cette confusion est complète chez les Jacobites qui ne distinguent plus *o* de *ou,* mais chez les Nestoriens le waw est marqué du point supérieur : ܥܘ̈ܠܐ *lit nuptial* جَنَان, targ. et talm. Berach. 15 *b* גנונא, ܟܢܘܢܐ *noces;* il est vrai que, suivant Barhébræus, I, p. 236, l. 3, on prononçait toujours *o* le waw entre les deux consonnes pareilles des radicaux géminés. ܙܥܘܪܐ *petit,* ܙܥܘܪܝܐ *id.,* Bar'ali 3552, sont formés de même. Les féminins avaient quelquefois youdh devant leur terminaison, ܐܣܦܘܪܝܬܐ *écarlate,* Bar'ali 3479, v. § 253.

## Chapitre XII.

*Formes internes avec redoublement de la seconde radicale.*

237. *Avec une voyelle faible après la seconde radicale.* Les noms de cette classe ont une voyelle faible devant la consonne redoublée et une voyelle faible ou forte après elle.

Les noms avec une voyelle faible avant et après la consonne

redoublée sont rares. Ils se distinguent des noms simples, §§ 226 à 230, par le maintien des deux voyelles à l'état absolu et à l'état construit, qui malheureusement ne se rencontrent guère dans les noms. Quand l'état emphatique est seul connu, la forme est indiquée par le qouššâi de la consonne redoublée, si c'est une muette sujette à aspiration, § 129, ou par la comparaison avec les autres langues sémitiques.

*Noms masculins :* أَصْيَا *agneau,* إِمَّر targ. אִמֵּר, سِمْسَا *petit doigt* خِنْصِر, مَغْيَا *paralytique,* Bar'ali 3694: صُفْرَا *hérisson* קִפּוֹד قُنْفُذ **ቀንፍዝ**, Barhébræus, I, p. 208, l. 8. Quelques noms, notamment les adjectifs indiquant des défauts, ont perdu en syriaque la forme forte qu'ils ont encore dans les autres langues, comme سَمْعَا *sourd,* Matth. 12, 22, comp. أَخْرَسُ חֵרֵשׁ, حَمْمَا *aveugle,* עִוֵּר أَعْوَرُ. Dans عِمْرَا عِمْرَا *moineau,* les deux voyelles sont demeurées à l'état absolu, mais la muette s'est aspirée, § 116, أَمْلَا *cerf* אַיָּל إِيَّل, et أِمْيَا *daim* devaient avoir aussi, à l'origine, la seconde radicale redoublée, v. § 132.

Mais à cette forme est étranger خَشْيَا *grossier,* qui est le grec ἄγριος, dont le gamma prononcé emphatiquement, §§ 21 *b* et 133, a occasionné la mutation de l'alpha en l'emphatique 'é, § 33. طَغْيَا *bouclier* est sans doute aussi un mot étranger ; sur le qouššâi dans ces mots, v. Barhébræus, p. 213, l. 18.

L'écriture de deux dâlath dans أَدْيَا *absinthe* s'explique par le paragraphe 261 ; deux voyelles faibles se rencontrent dans مَلْيَا *plein,* عَلْيَا *inondation,* sans qu'il y ait de redoublement, à cause de l'aleph troisième radicale, § 107 *a*.

*Noms féminins :* سَلْحَا *échelle,* mand. סומבילתא, *Mand. Gramm.,* p. 76 et 120, عَكْحَا *épi.* سُنْبُلَة שִׁבֹּלֶת **ሰንበልት**, نِمْشَا *hameçon,* où la voyelle *â* vient de *a* à cause de riš, § 93, 3°, l'état construit est نِمْشَ, Barhébræus, I, p. 56, l. 19 ; on prononçait aussi نِفْشَ[1]. سَمْعَا *sourde,* Marc 9, 25, ne vient pas d'une forme forte, mais *è* est euphonique, § 150. وَضْعَا *gain usure,* rac. وضع, peut être rapporté à cette forme.

238. *Avec â après la consonne redoublée.*

*a) Avec a devant elle.* Cette forme est, en principe, celle des

1. Comp. صِنَّارَة, צִנּוֹרִיתָא targ.; cette prononciation altérée fait rentrer ce mot dans les noms du paragraphe suivant.

noms de métier: ܟܰܪܟܳܐ *cultivateur,* ܕܳܝܢܳܐ *juge,* ܚܙܳܝܳܐ *visionnaire,* ܙܰܢܳܐ *libertin,* ܥܰܒܳܐ *adultère,* ܦܰܚܳܐ *potier.* Comme on le voit par ces exemples, elle indique non seulement le métier, mais une habitude acquise; elle est également très-usitée dans les autres langues sémitiques.

Elle se distinguait de celle فاعُول, § 232, en ce que celle-ci indiquait plutôt chez l'individu une action exercée occasionnellement, dans le même sens que *conseilleur* diffère de *conseiller;* mais ces nuances se sont souvent effacées et فَاعُول est aussi usité pour les noms de métier.

Comme les autres noms d'agent, ceux de cette forme se développent du participe présent p″al des verbes actifs, les classes dérivées prenant le suffixe *ân,* § 250; cependant ܫܰܚܬܳܐ *corrupteur,* ܨܰܝܕܳܐ et ܥܰܩܪܳܐ *verbeux,* viennent d'un pa'el; ܗܰܠܟܳܐ *marcheur* est formé de p″al, quoique le pa'el ܗܰܠܟ soit seul usité en syriaque.

Mais ils sont formés souvent aussi d'un nom : ܡܰܠܚܳܐ *marin* de ܡܰܠܚܳ *eau salée,* ܫܰܓܪܳܐ *matelot* de ܫܓܪܳ *bateau,* ܢܰܚܬܳܐ *ouvrier en cuivre,* Barhébræus, II, vers 1478, ܚܰܙܝܪܳܐ et ܫܰܘܪܳܐ *porcher,* Barhébræus, vers 1083 et 1119, ܥܰܢܳܐ *chevrier,* Barhébræus, II, p. 110, l. 6 du *comment.,* ܐܰܓܪܳܐ *laboureur* אִכָּר أكّار (le verbe dénominatif ܐܓܪ n'existe qu'en syriaque).

Comme intensif de فَعَال, § 233 *a,* فَعَّال donne des adjectifs: ܪܰܚܡܳܢ *miséricordieux,* ܩܰܢܝܳܢ *jaloux,* ܫܰܟܝܳܚ *faible* חַלָּשׁ, ܚܰܒܝܳܠ *pervers* עִוֶּל, ܥܰܨܠܳܢ *fainéant* بَطَّال, ܩܰܝܡܳܢ *stable,* ܐܰܓܝܳܪ *victorieux,* ܦܰܩܺܝܥ *préférable;* ܓܰܒܪܳܐ *héros,* § 117, est une forme intensive de ܓܰܒܪ.

Des noms de choses sont : ܙܰܗܪܳܐ *fleur,* ܫܰܪܫܳܐ *base,* Barhébræus, I, p. 21, l. 8; 22, 15; II, vers 1150 (Bar'ali 4306 ܫܪܫܳܐ), ܐܰܪܙܳܐ *espèce d'arbre,* Barhébræus, II, p. 120, *comment.*

Avec la forme féminine : ܥܰܒܝܬܳܐ *femme adultère,* ܒܰܟܝܬܳܐ *pleureuse, præfica,* ܗܰܕܝܬܳܐ *fantasmagorie.*

Devant la terminaison du féminin apparaît quelquefois youdh, ܣܰܪܛܰܢܝܬܳܐ *cancer,* 2 Tim. 2, 17.

Parfois *â* se colore en *o* : ܒܨܰܠܚܳܐ *oseille,* Bar'ali, 3926, حُمَّاض, ܙܓܘܓܝܬܳܐ *verre* زُجَّاج, targ. זגוגיתא, hébr. זְכוּכִית; sur le youdh dans ces mots, v. § 253.

*b) Avec è devant la consonne redoublée.* A cette forme appar-

tiennent des substantifs : ܬܢܢܐ *fumée*, ܟܢܪܐ *cithare* כִּנּוֹר, ܒܠܣܡܐ *térébinthe* ou *amandier amer*, Barhébræus, II, vers 1416, ܠܫܢܐ *racine*, ܨܠܝܐ *ombre* ظِلَّال[1]; ܙܥܘܪܐ *frelons* et ܕܒܘܪܐ *abeilles*, targ. זְבוּרָא, زُنْبُور ዘናቢር, mand. וימבוריא, ont au singulier la forme simple ܙܒܘܪ, comme l'hébreu דְּבוֹרִים, v. Bar'ali 3017 à 3019 et *Mand. Gramm.*, p. 126. ܚܘܪ *blanc* fait partie des adjectifs suivants, *è* vient de *ou* et ainsi est évitée la confusion du waw radical avec la voyelle de la forme.

*c) Avec ou devant la consonne redoublée.* Quelques concrets, surtout des adjectifs de couleur : ܐܣܘܡ *noir*, fém. ܐܣܘܡܬܐ, ܣܡܘܩ *rouge*, fém. ܣܡܘܩܬܐ ou ܣܡܘܩܬܐ, § 102, ܡܘܪܩ *vert*, fém. ܡܘܪܩܬܐ, ܐܘܠ *tacheté de blanc et de noir*, hébr. בָּרֹד, Zach. 6, 3 et 6, ܪܘܡܢ *grenade* رُمَّان רִמּוֹן; ܟܘܢܬܐ ou ܟܘܢܬܐ κυανός *azur* a été ramené à cette forme.

Mais cette forme est surtout usitée pour les abstraits ou noms d'action de pa'el : ܩܘܕܫ *sanctification*, ܡܘܟܟ *humiliation*, ܣܘܟܠ *entendement*, ܚܘܠܛ *mélange*, ܚܘܠܨ *consolation*, ܚܘܫܒ *délectation*, ܙܘܥܙܥ *tremblement*, ܬܘܩܢ *confirmation*, ܕܘܟܪ *conduite*, ܒܘܥܐ *recherche*, ܡܠܝܐ *action d'emplir*, ܩܪܝܐ *récitation*, ܦܘܩܕ *réponse*, ܫܘܪܝ *commencement*, ܬܘܩܢ *confirmation*, etc.

Comme l'a reconnu M. Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 123, note 1, cette forme répond à l'infinitif pou'al, hébreu כֻּתַּב; le néo-hébraïque כְּתוּב est, au contraire, une forme active dérivée de pi'el, comp. les formes actives et passives de p'al, ܟܬܒ et ܡܟܬܒ, §§ 233 *b* et 236 *c*.

Les dérivés analogues à pa'el, ainsi que šaph'el et saph'el, forment des abstraits de cette espèce : ܐܫܬܐ *inflammation* de ܐܫܬ, ܚܕܘܬܐ *réjouissance* de ܚܕܐ, ܣܒܪܢܘܬܐ *patience* de ܣܒܪ, ܫܚܠܦܘܬܐ *changement* de ܫܚܠܦ, ܐܬܟܣܝܘܬܐ *honte*, ܐܫܬܘܕܘܥܐ *éclairage* de ܐܫܬܘܕܥ, ܐܬܪܥܝܬܐ *agitation* de ܐܬܪܥ, § 110 *e*, ܐܫܬܘܕܘܥܐ *ostentation* de ܐܫܬܘܕܥ, ܫܘܬܦܘܬܐ *précipitation* de ܫܘܬܦ, ܐܫܬܥܒܕܘܬܐ *asservissement*, ܐܫܬܠܡܘܬܐ *accomplissement*, ܐܫܬܘܕܘܥܐ *promesse*, ܐܫܬܘܕܥܐ *signification*, ܐܫܬܠܡܐ *achèvement*.

239. *Avec i après la consonne redoublée.* La première radicale a toujours *a* : فَعِّيل est en effet l'intensif des adjectifs ou parti-

1. ܠܫܢܐ *langue* vient sans doute d'une racine géminée, comp. لَسَّ *lécher*, quoique dans les autres langues la seconde lettre ne soit pas redoublée, لِسَان לָשׁוֹן ልሳን. Sur ܣܡܐܠܐ *gauche*, v. § 250.

cipes de فَعِيل. Cette forme est très-usitée pour les adjectifs, § 234 : ܩܕܝܫ *saint*, ܙܕܝܩ *juste*, ܬܚܝܠ *fort*, ܚܟܝܡ *savant*, ܪܗܝܛ *mince*, ܪܚܝܡ *tendre*, ܚܒܝܒ *ami*, ܣܒܝܐ *âgé*, ܫܠܝܡ *parfait*, ܝܩܝܪ *cher*. Elle l'est plus rarement pour renforcer un participe passif, on la rencontre surtout dans les radicaux faibles; elle donne au nom le sens d'un adjectif verbal : ܩܕܡܝܐ *qui précède*, Marc. 10, 32, ܐܬܝ fém. ܐܬܝܬܐ *qui est venu* (Bernstein, *Das heilige Evangelium des Joh.* XXVI et *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXII, 483, 21; 484, 13; 485, 18), ܩܝܡܐ *qui demeure*, *Chrest. Knös*, p. 107, v. 6, ܝܬܝܒ *qui est assis*, ܗܘܐ *qui est*, *Mand. Gramm.*, p. 123, note 2, ܡܘܒܠܢܐ *qui conduit*, ܚܕܝܢܐ *qui se réjouit*, Barhébræus, I, p. 38, l. 16 et Bar'ali 3272.

Quelquefois فَعِّيل se trouve simultanément avec فَعِيل, dont il se distingue par le sens : ܡܗܠܟ *qui voyage*, ܙܗܠ *ceint*, Barhébræus, II, v. 1118, ܡܕܒܪ *désert*, ܙܒܝܚ *passé au glaive*, *id.* vers 1135, ܚܫܝܫ *passionné*, ܚܫܝܫ *senti, connu*, *id.* vers 1136, ܡܨܝܥ *soucieux*, ܨܝܝܬ *soigné*, *id.* vers 1159, ܕܚܝܠ *qui craint*, ܕܚܝܠ *qui est craint, redoutable*, *id.* II, p. 91, ult., ܕܚܝܠ *rare*, ܕܚܝܠ *facile, léger*, *id.* vers 1072, ܕܠܝܩ *(astre) qui brille*, ܕܠܝܩ *(astre) qui est levé*, *id.* vers 1075, ܕܚܝܫ *(personne) troublée*, ܕܚܝܫ *(astre) trouble*, *id.* vers 1075.

Sont usités substantivement : ܚܟܝܡܐ *un sage*, ܚܒܝܒܐ *un ami*, ܩܫܝܫܐ *un vieillard, un prêtre*, πρεσβύτερος. Comme noms de choses : ܐܫܝܥܐ *rayon*, ܢܗܝܪܐ *luminaire*, ܫܟܝܢܐ *couteau* שַׁכִּין سِكِّين.

240. *Avec ou après la consonne redoublée.* فَعُّول, l'intensif de فَعُول, § 236, comprend : 1° des adjectifs ܒܪܘܡ ou ܒܪܘܡܐ *jaune paille*, v. p. 37, ܒܣܘܣ et ܒܨܘܨ *âpre*, ܒܪܘܡ *rauque*, ܒܫܘܟ *obscur*, Bar'ali, 4046, 4048, 4050, 4052, 4099, ܒܥܘܪ *aigre*, ܚܫܘܟ *sombre*, ܚܪܘܡ *très-grossier* de ܚܪܡ, § 237 ci-dessus, ܪܥܘܡ *retentissant*, Barhébræus, II, vers 3. Dans ces mots *a* se maintient d'autant mieux qu'il s'articule avec une gutturale, mais il se trouve aussi avec les autres consonnes : ܛܦܘܫ *sot*, Barhébræus, II, v. 117, ܥܡܘܣ *lourd*, Bar'ali 4497, ܩܫܘܐ *dur*, Barhébræus, II, p. 60, l. 9 du *comment.*, ܣܛܢܐ *adversaire* de ܣܛܢ[1].

1. Le mot ܐܓܘܪ, Neh. 2, 11, considéré par Barhébræus comme un adjectif d'intensité, *très-noir*, est pris par M. Nœldeke pour un parfait de la

2° des substantifs (généralement des adjectifs pris substantivement) : ܐܰܚܳܕܳܐ *sorcier*, Barhébræus, II, p. 60, ܡܰܙܳܓܳܐ *devin*, Bar'ali 4384 à 4386, ܦܰܪܳܘܳܐ *poulet* فَرُّوج, ܨܚܳܢܳܐ *hameçon*, ܬܰܦܳܐ *pommier*, Barhébræus, I, p. 22, l. 23, targ. חיוור, ܛܰܝܳܪܳܐ *jeune enfant*, ܩܛܳܪܳܐ *fumée de l'encens*, *id.*

فَعُّول est opposé quelquefois, comme forme passive, à la forme active فاعول, § 232 : ܥܰܫܺܝܩܳܐ *amoureux, pris d'amour*, ܥܳܫܶܩܳܐ *amant, qui inspire de l'amour*, Barhébræus, II, vers 59 et 1406, ܒܽܪܳܐ *enfant*, ܐܰܒܳܐ *père*, Bar'ali 4450 et 4451, comparez aussi ܝܰܕܺܝܥܳܐ *connaisseur* et ܡܰܙܺܝܓܳܐ *devin*.

La voyelle *a* de cette forme est quelquefois prononcée *å* devant une emphatique, § 93, 3°, ainsi ܫܳܥܬܳܐ ou ܫܳܥܬܳܐ. De là naît une certaine confusion de فَعُّول et de فَاعُول, même en dehors des emphatiques : ܩܳܛܘܪܳܐ *colonne* répond à l'hébreu עמוד et à l'arabe عامود, ܫܳܒܽܥܳܐ *semaine* vient de ܫܰܒܥܳܐ ; en sens inverse, ܥܳܒܪܳܐ *passager* est pour ܥܳܒܶܪܳܐ.

De cette forme sont encore : ܐܽܢܒܽܘܒܳܐ *flûte* أُنْبُوب, ܒܽܘܨܡܳܐ *gâteaux de miel*, Hos. 3, 1, Bar'ali 3020, ܫܽܘܪܒܳܐ *rameau*, Ezech. 17, 6, ܫܽܘܚܠܳܐ et ܙܽܘܥܳܐ, *masse d'insectes*, Bar'ali 3015 et 3887, hébr. ערב targ. ארובא, Exod. 8, 29 et 31, sans doute aussi ܐܽܬܽܘܢܳܐ *fourneau*, targ. אתונא, quoique ce mot soit d'origine incertaine.

## Chapitre XIII.

### *Formes internes de radicaux redoublés et de radicaux quadrilittères.*

241. Parmi les radicaux de cette espèce, un premier groupe naît du redoublement de la dernière radicale, un second groupe, du redoublement de deux radicales ou d'une racine faible, un troisième, de la dissimilation d'une consonne redoublée; à une quatrième catégorie appartiennent les racines quadrilittères et à une cinquième, les noms composés.

242. *Radicaux formés par redoublement de la dernière radicale*, comp. § 200. Ce redoublement exprime *la division, la variation des couleurs et des sens, la défectuosité* et forme quelques diminutifs :

forme فَعْلَل, *Mand. Gramm.*, p. 125, 158 et 218. Mais le redoublement du kaph plaide en faveur de Barhébræus.

ܐܝܩܪܐ *splendeur,* ܫܠܗܒܬܐ *étincelle* (avec youdh devant la terminaison du féminin, § 253)[1], ܓܕܝܠܐ *banderolle,* ܦܬܝܬܐ et ܦܬܝܬܐ *miette,* ܦܬܝܡܐ *visage,* ܓܘܢܐ *menton,* ܦܓܪܐ *cadavre* (si ce mot n'est pas par dissimilation pour ܦܓܪܐ), ܬܪܬܘܢܐ *tourterelle,* targ. שפנינא (Gen. 15, 9. Lev. 1, 14; 5, 7; 12, 6. Ps. 84, 3)[2], ܦܬܝܠܐ *mèche,* ܦܬܝܠܐ *rhubarbe,* ܛܦܝܠܐ *mantelet,* de ܛܪܛ ܛܪܛ *manteau,* ܩܛܝܦܐ *cueillette,* ܐܘܓܒܐ *espèce de flûte,* Bar'ali 3523.

Des adjectifs de cette espèce, rappelant la IX^e^ classe arabe, sont : ܥܨܠܠܐ *paresseux* (avec redoublement de la troisième radicale), ܛܪܝܡܢܐ *féroce.*

243. *Radicaux formés par redoublement de deux radicales ou d'une racine faible,* comp. § 201.

*a)* Dans les radicaux forts le redoublement porte sur les deux dernières radicales[3] : ܦܩܥܩܥܐ *parfait,* ܦܩܥܡܡܐ *myope, Anecd. syr.*, IV., Physiologus, chapitre 26; substantifs : ܥܩܩܠܐ *algue,* Eccles. 40, 16, Barhébræus, I, p. 22, l. 11; ܦܪܙܙܐ *mésange,* comp. شَرْشَرَق *pivert,* ܥܘܘܠܐ *tache blanche de l'œil,* targ. חברברא ou חוורא *cécité,* ܫܠܗܒܬܐ *étincelle*; comp. Dan. 6, 20, שַׁפְרְפָרָא *aurore*[4].

*b)* Dans les radicaux double-'é ou 'é-waw la racine est redoublée : ܒܝܬܐ *jour de fête* de ܒܐ *fête,* ܙܘܥܬܐ *tempête,* ܙܘܙܝܬܐ *manne,* ܙܘܙܝܐ *grillon,* ضَرْضَر, ܦܘܦܝܬܐ *bulles,* Bar'ali 2532, ܙܘܙܝܐ *clochette,* de ܙܐ, néo-hébr. זוג *sonnette,* ܙܙܝܬܐ *bégaiement,* Bar'ali 5258; et les noms d'action des verbes de cette espèce, § 201, comme ܫܘܫܢܐ *concupiscence* etc., comp. sur cette forme § 238*c*. ܐܒܥܬܐ *anneau* vient sans doute par réduplication et chute de *'é* de ܒܥܬܐ; ܐܬܬܗܝܬܐ *hallucinations* est d'un šaph'el de ܗܝܐ.

*c)* Quand la deuxième consonne est une lettre faible ou une labiale, elle est assujettie à tomber : le mot commence alors par deux consonnes pareilles et prend la forme trilittère, v. § 110*e f* et les mots cités sous ce paragraphe, auxquels on peut ajouter : ܦܦܟܟܐ *gâteau rond,* pl. ܦܦܟܟܐ, ܦܪܦܪ *espèce de tour-*

1. Barhébræus, égaré par une mauvaise leçon de Sap. 11, 19, où il lisait ܫܠܗܒܬܐ, dit, I, p. 65, l. 15, que la forme première était ܫܠܗܒܬܐ.

2. Peut-être la terminaison *in* de ce mot vient-elle d'un suffixe *ân*, § 250.

3. Comp. Ewald, *Lehrb.*, § 157.

4. ܦܪܓܘܓܐ *percepteur,* Ephr. II. 320*a*, est formé du grec παραγώγιον *impôt;* de ce mot et de גבה est aussi composé le talmudique פַּרְהַגְבָּנָא *collecteur d'impôt.*

*terelle,* talm. צילצלא et צוצילתא, ܙܘܙܝܠ *caillou* צְרוֹר 2 Sam. 17, 13; ܙܘܙܡ *nuit* est aussi formé par réduplication (comp. *Neusyr. Gramm.,* p. 111), ainsi que d'autres noms courts énoncés ci-dessus § 30.

*d)* Parfois, c'est la dernière consonne qui tombe et le nom, affectant la forme trilittère, commence et finit par la même lettre : ܙܡ *armé,* hébr. זָרִיז, ܙܚܚ *nonchalant,* Barhébræus, I, p. 16, l. 13, néo-hébr. טייל *flâneur,* ܙܡܡ *rameau,* targ. שִׁבְשְׁתָּא, comp. § 30 ci-dessus.

244. *Radicaux par dissimilation d'une consonne redoublée,* comp. §§ 117 et 196. La dissimilation au moyen de riš apparaît dans les radicaux forts ou dans les radicaux faibles redoublés, dont la seconde consonne est tombée, § 243 *c*; aux noms de cette espèce cités p. 111, on peut ajouter : ܛܢܢ *talon,* hébr. קַרְסֻלִּים, targ. קרסלין, ܥܪܛ *nu* عطل, ܩܪܩܪ *chaudron,* ܛܦܛ *gril,* et les noms d'action des verbes de cette espèce, § 196, comme ܒܘܒܡ *barbouillage,* etc., comp. sur cette forme § 228 *c.*

244 *bis. Noms de racines quadrilittères.* Parmi les noms quadrilittères qui ne s'expliquent pas par les paragraphes précédents, on distingue ceux qui commencent par *'é, aleph* ou *youdh.* Dans quelques-uns *'é* peut venir d'un aleph prosthétique et avoir été occasionné par une emphatique qui suit, comme ܥܨܨܪ *rat* עַכְבָּר, où le kaph hébreu s'explique par le paragraphe 39, 2; ܥܩܪܒ *scorpion* עַקְרָב présente de l'analogie avec σκορπίος, p. 91, note 1. Il existe cependant d'autres noms en hébreu et en arabe où l'ʿaïn initial n'est pas suivi d'une emphatique.

Aleph apparaît notamment dans ܐܪܢܒ *lièvre,* אַרְנֶבֶת أَرْنَب, comp. § 245.

Dans quelques noms d'animaux youdh est un préfixe propre aux masculins : ܝܪܒܘܥ *rat des champs,* يَرْبُوع, rac. ربع *être accroupi,* ܝܚܡܘܪ *buffle,* יַחְמוּר يَحْمُور, rac. حمر *être rouge,* comp. ܚܡܪ *âne;* ܝܣܡ *fumée épaisse,* Barʿali 4443, a également cette forme.

Le préfixe taw pour les noms féminins ne se rencontre guère en syriaque que dans ܬܡܢ, § 248.

Quant aux noms composés, il en sera parlé à part, sous le chapitre XVI ci-après.

## Chapitre XIV.

*Formation des noms par préfixes.*

245. Le syriaque ne forme pas, comme l'arabe, un élatif avec aleph préfixe; أَفْعَل *ruse, filet,* أَفْعَل *loi divine,* targ. אוריתא, sont des noms d'action d'aph'el, des racines ירה ,ערם, v. ci-dessus p. 218, note 2.

أَصْبَع *taille* est peut-être abrégé d'une forme analogue, de la racine صبع.

Sur أَحَد *double,* أَعْكَم *hyène,* v. ci-dessus p. 27 [1].

En dehors des préfixes dont nous avons parlé sous le paragraphe précédent, mim et taw servent aussi à former des noms.

246. *Noms avec mim préfixe.* Ce préfixe forme en syriaque non-seulement les participes des classes dérivées, mais aussi les infinitifs, même de p''al. Ces infinitifs sont nés de la confusion qui finit par mêler les abstraits et les concrets, car les noms avec mim sont, en principe, des concrets et le préfixe vient sans doute de la particule *ma* qui indique d'une manière indéfinie un objet matériel, § 173, 8°.

En second lieu, il compose des noms de lieu et de temps et des noms d'instruments, mais sans les distinctions de voyelles que fait l'arabe entre مَفْعِل مَفْعَل et مِفْعَال مِفْعَل : Le préfixe a la voyelle *a*, excepté à l'infinitif p''al; cet *a* s'infléchit en *è*, *i* sous l'influence d'un aleph qui suit; la seconde voyelle varie suivant la forme : elle est faible et tombe dans une syllabe ouverte, ou forte et se maintient en tous cas.

1° *Avec une voyelle faible après la seconde radicale.*

*a)* Avec *a* ou *è* : مَكْحَل *occident,* مَشْرِق *orient,* مَكْمَن *matrice,* مَصْعَد *départ,* مَحْصِل *fait,* مَعْمِل *traité,* مِمْزَن *ceintures,* talm. מִיזַרְן, hébr. אֵזוֹר, مَحْمَل *fardeau,* مَكْمَن *conscience,* مَخْفَض *issue,* مَدْن *don;* مَدْخَل *entrée,* مَمْلَل *discours,* مَهْبَط *ombrage,* de racines géminées,

1. Même page, note 1, nous avons comparé l'arabe أَفْعَى avec l'hébreu צֶפַע. Cependant la forme avec aleph initial est aussi usitée en hébreu et en éthiopien, אֶפְעֶה አፋዕት; nous sommes donc en présence d'une racine différente, v. Ewald, *Lehrb.*, p. 422, Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 59 et 147, note 1. Ce mot appartient à ces noms achaïques, dont on trouve une forme analogue dans les langues étrangères, comp. ὄφις.

où مَفْعَل se distingue de مَفْعِل par la répétition de lâmadh, § 111; ܡܚܛܐ *aiguille,* ܡܬܒܐ *séance* مَقَام, § 106, ܡܪܡܐ *hauteur,* § 86; ܡܬܩܠܐ *balance,* ܡܙܠܓܐ *fourche,* ܡܣܬܐ *festin,* ܡܐܬܐ *venue.*

Les noms suivants de lâmadh-aleph n'étaient usités qu'à l'état construit : ܡܫܪܝܐ ܕ ܦܪܪܝܣܝܐ *franchise,* ܡܚܙܐ *vue,* ܡܬܢܚܬܐ *consolation,* ܡܩܪܝܐ *chant du coq,* . . . . ܡܗܠܟ *chemin de* . . . , . . . . ܡܫܕܐ *jet de* . . . . . Ces deux derniers étaient prononcés avec *é* du mim par les Nestoriens, Barhébræus, I, p. 238, l. 18.

Féminins : ܡܟܝܢܬܐ ou ܡܟܝܢܬܐ *lieu,* § 93, 3°, *const.* ܡܟܝܢܬ, Barhébræus, I, p. 57, l. 4, ܡܐܟܬܐ *voyage,* ܡܬܝܬܬܐ *arrivée,* ܡܬܝܗܒܬܐ *don,* ܡܡܬܠܬܐ *serment* avec chute de youdh troisième radicale; ܡܦܩܬܐ *sortie,* ܡܬܩܛܠܬܐ *élévation* de ܩܛܠ, § 216; ܡܨܝܕܐ *filet* مِصْيَد, ܡܥܪܬܐ *grotte* מְעָרָה مَغَارَة, rac. غار; ܡܢܝܚܬܐ *camp,* ܡܢܦܩܬܐ *issue,* ܡܢܛܪܬܐ *miroir.*

*b)* Avec *ou.* Seulement des féminins : ܡܥܘܩܬܐ *pleur,* pl. ܡܥܘܩܐ, ܡܙܘܢܬܐ *nourriture,* pl. ܡܙܘܢܐ, comp. מַאֲכֶלֶת, ܡܕܘܠܬܐ *fuseau,* Bar'ali 6333 (la forme ܡܥܘܠܐ, targ. מעולא, Prov. 31, 19, est conforme à l'arabe مُغْزَل), ܡܦܘܠܬܐ *cas, chute,* pl. ܡܦܠܟܐ; sur ܡܫܬܘܬܐ v. § 251. Dans les lâmadh-aleph *ou* devient immuable: ܡܬܘܒܐ *correction,* ܡܫܬܐ *bain,* ܡܨܐ *lutte* de ܨܐ, ܡܣܬܐ *festin,* ܡܬܒܐ *réprimande,* Elias de Tirhan, 45, 8.

2° *Avec une voyelle forte après la seconde radicale.*

*a)* Avec *å* : ܡܫܩܠܐ *poids* مِثْقَال מִשְׁקָל, ܡܕܪܫܐ *commentaire* מִדְרָשׁ, ܡܘܠܕܢܐ *nativité* مِيلَاد מוֹלֶדֶת, ܡܢܫܪܐ *scie* مِنْشَار, ܡܣܢܐ *soulier,* ܡܒܢܐ *édifice,* avec *è* à cause du youdh qui suit, ܡܒܛܢܐ *bas-ventre.*

Suivant Barhébræus, I, p. 149, l. 11, مَفْعَال pouvait être intensif de مَفْعَل : ܡܫܬܐ ܡܫܬܐ ܡܢܗܪܐ, rac. ܢܗܪ *briller,* prononcés avec *å* après la seconde consonne, exprimaient la répétition de l'action; on disait de même ܡܙܠܚܐ et ܡܙܪܚܐ pour indiquer le lever et le déclin progressifs des astres [1].

Les noms avec mim, prenant souvent le sens d'abstraits, ce préfixe n'avait plus en syriaque la propriété de désigner les noms de lieu; pour préciser on leur préposait ܒܬ, ܒܬ ܡܛܠܬܐ *lieu de refuge,* Ps. 141, 4, hébr. מָנוֹס, Ps. 142, 5; ܒܬ ܡܫܬܐ, *latrine,* 2 Rois 10, 27, hébr. מַחֲרָאוֹת; il faut excepter ܡܙܠܚܐ et

1. Dans ce cas, ces noms avaient la forme du pluriel, comp. Ps. 50, 1 Marc. 1, 32, Luc. 4, 40.

ܡܰܫܟ̰ܚܳܐ qui étaient suffisamment explicites, Barhébræus, I, p. 149, l. 16.

*b) Avec o, ou.* Comme en hébreu, *å* dans ces noms se colore souvent en *o*, et de là en *ou*, même chez les Nestoriens : ܙܡ̰ܪܳܐ *cantique* מִזְמוֹר, ou ܙܘ̰ܡܳܪܳܐ[1]; ܡ̰ܟܫܳܐ *obstacle,* מִכְשׁוֹל, Barhébræus, I, p. 235, l. 25, mais Bar'ali 5939, ܡ̰ܟܫܳܐ; ܢ̰ܚܠܳܐ *chute d'eau,* rac. נחל, Bar'ali 6178; ܡ̰ܥܒܳܐ *source,* מַעְיָן, Bar'ali 5316; ܡ̰ܢܒܰܥ *Maboug* מַעְיָן, Bar'ali 5315, comp. ci-dessus p. 47 et 48; ܙ̰ܘܥܳܐ *tempête,* Barhébræus, I, p. 235, l. 13; ܡ̰ܫܟ̰ܚܳܐ *peigne à carder,* Bar'ali 3615 et 6182, par métathèse de waw et de riš, § 41.

Cette coloration est surtout fréquente dans les noms à terminaison féminine, qui, devant cette terminaison, prennent un youdh, § 253 : ܡ̰ܣܟ̰ܠܬܳܐ *pilule,* Barhébræus, I, p. 220, l. 10, ܡ̰ܣܢ̰ܩܬܳܐ *lacet,* ܡ̰ܣܝ̰ܡܬܳܐ *meute,* ܡ̰ܢ̰ܛܦܬܳܐ *grosse goutte,* Micha 2, 11, rac. נטף, ܡ̰ܢ̰ܬܫܬܳܐ ou ܡ̰ܢ̰ܬܫܳܐ *morsure,* rac. נשׁך, ܡ̰ܢ̰ܣܦܬܳܐ *vase* ou *boîte,* ܡ̰ܥ̰ܡ̰ܕܬܳܐ ou ܡ̰ܥ̰ܕ̰ܬܳܐ *baptême,* ܡ̰ܪ̰ܦܣܬܳܐ *van,* rac. רפס, ܡ̰ܥ̰ܪ̰ܬܳܐ *tanière,* Amos 3, 4, targ. מרבועיתא[2], ܡ̰ܥ̰ܪ̰ܩܬܳܐ *endroit glissant,* ܡ̰ܥ̰ܪ̰ܩܳܐ et ܡ̰ܥ̰ܪ̰ܩܳܐ *cor,* מַשְׁרוֹקִיתָא, Dan. 3, 5, (v. ces noms dans Bar'ali, sous la lettre mim). *O* ne passait pas ici en *ou ;* en se maintenant, il occasionnait le redoublement de la consonne suivante : ܡ̰ܥ̰ܥ̰ܪ̰ܬܳܐ, comp. aussi ܡ̰ܥ̰ܡ̰ܕܬܳܐ avec deux taw non assimilés.

247. Quelques noms de racines double-'é ou 'é-waw ont *å* après mim; ce renforcement de *a* en *å* s'explique par le redoublement de la première radicale après un préfixe dans ces radicaux, § 113; le redoublement ayant cessé de bonne heure de se faire entendre, la voyelle pour se maintenir s'est colorée en *å*, comp. § 95 : ܡ̰ܙ̰ܢܢ *vivres,* ܡ̰ܥ̰ܨܢ *réservoir,* hébr. מָקוֹר, ܡ̰ܫ̰ܬ̰ܬ̰ܳܐ *carrefour,* ܡ̰ܥ̰ܫ̰ܢ *richesse,* targ. מָמוֹנָא, comp. ܡ̰ܥ̰ܨ̰ܢ *déluge* avec מַבּוּל (v. ces noms dans Bar'ali sous mim).

1. La ponctuation ̰ est celle du manuscrit nestorien 12138 add., Wright *Catalogue;* dans d'autres manuscrits, waw a le point inférieur, comp. Barhébræus, I, p. 235, l. 13.

2. Ces formes sont également communes au syro-palestinien, *Zeitschr. der D. M. G.*, XXII, p. 475; ܡ̰ܥ̰ܕ̰ܒ̰ܬ̰ܳܐ notamment était palestinien, *Anecd. syr.,* IV, p. 223.

248. *Noms avec taw préfixe.*

Comme youdh préfixe a formé quelques noms masculins, § 244, taw se rencontre avec le sens du féminin dans quelques noms archaïques, comp. § 173, 7°; mais, si on excepte ܬܰܝܡܢܳܐ *sud* de ܝܡܺܝܢ, ce préfixe a perdu ce sens en syriaque et a maintenu celui de *réfléchi* qu'il a encore dans les passifs des verbes. Il donne donc naissance à des abstraits qui, en principe, se distinguaient de cette manière des noms concrets avec mim. Ces abstraits se développent des verbes dérivés, actifs ou passifs[1], rarement de noms, comme ܬܰܒܪܽܝܬܳܐ *squelette*, Jug. 14, 8, de ܒܪܳܐ. Le préfixe a *a* ou *è*; cette dernière voyelle est de règle devant aleph. La seconde radicale a une voyelle faible, *a*, *è*, *ou*, ou une voyelle forte, *å*, *i*, *ou*.

*a) Avec une voyelle faible après la seconde radicale.* Des noms féminins : ܬܰܥܽܘܪܬܳܐ *impureté*, ܬܰܫܚܳܬܳܐ *moquerie*, ܬܰܨܠܳܬܳܐ *prière*, ܬܰܐܢܚܳܬܳܐ *soupir*, ܬܰܠܒܽܘܫܬܳܐ *habillement*, ܬܰܫܥܳܬܳܐ *supplication*, ܬܰܣܥܽܘܪܬܳܐ *addition*, ܬܰܫܡܫܽܘܬܳܐ *service*, ܬܰܢܦܳܫܬܳܐ *miracle*, pl. ܬܰܢܦܳܫܳܬ, ܬܰܫܒܽܘܚܬܳܐ *louange*, pl. ܬܰܫܒܽܘܚܳܬ, ܬܰܓܳܪܬܳܐ *négoce*, pl. ܬܰܓܳܪܳܬ. Avec une emphatique *a* est quelquefois écrit *å*, § 93, 3°, ܬܰܨܽܘܬܳܐ *retard*, ܬܰܨܽܘܬܳܐ *incendie*, Barhébræus, p. 50, l. 20. ܬܰܥܽܘܠܳܐ *type* est d'une forme incertaine.

*b) Avec une voyelle forte après la seconde radicale.* Des masculins : ܬܽܘܠܳܐ *colon*, propr. *colonisation*, ܬܽܘܪܳܐ *restes*, ܬܰܥܢܺܝܬܳܐ *torture*, ܬܰܫܡܺܝܫܳܐ *ornement*, ܬܰܩܢܽܘܡܳܐ *combat*, ܬܰܣܩܽܘܦܳܐ *retour*.

Les lâmadh-aleph ont youdh ou waw, sans distinction de voyelle forte ou faible; ils comprennent des féminins : ܬܰܙܢܺܝܬܳܐ *entretien*, ܬܰܟܣܺܝܬܳܐ *couverture*, ܬܰܣܡܺܝܬܳܐ *voile*, ܬܰܐܣܽܘܬܳܐ *fondement*, ܬܰܙܟܽܘܬܳܐ *pureté*, ܬܰܐܘܕܳܬܳܐ *confession*, ܬܰܥܒܺܝܬܳܐ *lit*, ܬܰܥܒܺܝܕܬܳܐ *histoire*, ܬܰܙܒܺܝܢܬܳܐ *dessein*, ܬܰܐܣܽܘܬܳܐ *satisfaction*.

Par ces exemples on voit que quelques noms sont concrets, on peut ajouter, comme noms d'individus, ܬܰܠܡܺܝܕܳܐ *disciple*, ܬܰܡܬܽܘܪܓܳܢܳܐ *interprète*, avec le suffixe *ân*, § 250.

249. *Noms avec noun préfixe.*

1. Nous avons vu, §§ 236 et 238*c*, que les verbes actifs donnaient naissance à des noms d'action de forme et de sens passifs; il n'y a donc pas lieu de supposer avec M. Stade, *Lehrb. der hebr. Gramm.*, § 260, un taw causatif, pour expliquer تَفْعِيل de فَعَلَ.

Noun qui forme en sémitique quelques noms, ne se rencontre guère en syriaque que dans ܢܨܒܐ *pousse,* rac. ܢܨܒ *croître,* ܢܨܝܐ *sommet,* même racine; encore, dans ces noms le noun peut venir de youdh, § 36*b*. ܢܣܟܐ *boulanger* est d'une forme incertaine.

## Chapitre XV.

*Formation des noms par suffixes.*

250. *Suffixes ân, âm, èl, âr, qân.*

Dans la flexion des noms, le suffixe *ân* a la valeur d'un collectif et distingue le duel ou le pluriel du singulier, §§ 257 et 265.

Dans leur formation, il est d'un usage très-étendu, comme en général les formes externes, et engendre des concrets et des abstraits.

*a)* Il forme de radicaux simples, §§ 226 à 228, ou parallèlement à eux, des noms qui donnent un sens figuré ou nouveau; dans ce dernier cas, la racine offre généralement deux sens: ܐܘܪܬܐ *incendie,* ܡܘܬܢܐ *peste,* ܒܘܥܬܐ *déluge,* ܨܒܝܢܐ *volonté,* ܩܪܝܢܐ *lecture,* ܪܘܚܢܐ *esprit,* ܕܟܪܢܐ *souvenir,* ܐܬܚܕܬܐ *consultation,* etc., comp. ܐܘܪܐ *holocauste,* ܡܘܬܐ *mort,* ܒܘܥܐ *goutte,* ܨܒܝ *chose,* ܩܪܝ *contestation,* ܪܥܝ *pâture,* ܕܟܪ *mâle,* ܐܬܚܕ *conseil.* Dans un certain nombre de racines, cette forme existe à l'exclusion de la forme simple: ܥܘܕܪܢ *aide,* ܦܘܩܕܢ *ordre,* ܥܘܠܨܢ *rétribution,* ܫܘܠܛܢ *puissance,* ܚܘܠܝ *maladie,* ܫܘܠܡ *santé,* ܣܘܡܟ *appui,* ܫܘܥܒܕ *travail,* ܡܬܪܢ *avantage,* ܐܘܠܦ *enseignement,* ܫܘܒܩ ou ܫܒܘܩ, rac. ܫܒܩ *réprobation,* ܚܘܫܟ *ténèbres,* ܚܘܒܐ *faute.* Les lâmadh-aleph ont *é* après la première radicale, sous l'influence du youdh : ܫܘܠܡܐ *entretien,* ܢܣܝܘܢ *tentation,* ܒܢܝܢ *construction,* ܡܠܝܐ *syllabe.*

ܩܘܪܒܢ *offrande* קָרְבָּן, est formé d'un pa'el.

*b)* Quelques adjectifs prennent ce suffixe : ܙܢܝ *lascif,* ܥܕܝܢ *délicieux,* ܒܛܠܢ *vaniteux, Anal. syriaca,* p. 4, l. 9; ܒܪܟܐ *bienheureux,* ܬܪܝܢ *double,* (ܡܢ ܬܪܝܢ Apoc. 2, 11; 20, 6, 14; 21, 8), ou *âgé de deux ans,* Barhébræus, II, vers 1465, ܬܪܝܢ *second,* ܐܚܝܢ *consanguin,* de ܙܢܝ, ܥܕܝ, ܒܛܠ, ܬܪܝ, ܬܪ, ܐܚ qui laisse reparaître la troisième radicale, § 224*a*[1]. Ces adjectifs

1. Comp. en arabe شَبْعَان عَطْشَان سَكْرَان رَحْمَان غَضْبَان شَهْوَان, etc., avec *ă* des neutres après la première radicale. En néo-hébraïque, ce suffixe s'ajoute même aux noms d'agent avec *â* après la première consonne, comme גַּזְלָן *brigand.*

indiquent aussi la matière ou la substance des corps, ܐܰܪܥܳܝܳܐ, ܥܦܪܳܝܳܐ, ܫܽܡܝܳܐ, ܫܡܝܢܳܝܳܐ ou ܪܽܘܚܢܳܝܳܐ *qui est composé de terre, de poussière, d'esprit, qui a un corps,* ܫܡܝܳܐ *qui appartient au ciel*[1].

ܐܝܼܟܳܐ *arbre* est un des rares noms de choses de cette forme.

*c)* Avec ce suffixe, on forme du participe de tout verbe dérivé un nom d'agent ou un adjectif : ܡܦܫܩܢܳܐ *interprète* ou *explicatif,* ܡܗܝܡܢܳܐ *productif, propagateur de la foi* (titre des primats jacobites), ܡܟܬܒܢܳܐ *écrivain,* ܡܓܢܳܐ *protecteur,* ܡܕܡܥܬܢܳܐ *oppresseur,* ܦܪܘܩܢܳܐ *rédempteur,* ܡܫܬܙܒܢܳܐ *exterminateur,* ܡܘܕܝܢܳܐ *confesseur,* ܡܣܒܪܢܳܐ *patient,* ܡܡܚܝܢܳܐ *démonstratif,* ܡܫܬܡܥܢܳܐ *obéissant,* ܡܬܦܫܩܢܳܐ *explicable,* ܡܬܩܒܠܢܳܐ *possible,* ܡܬܚܫܢܳܐ *sensible.* Ces noms sont surtout usités dans les traductions faites du grec et suppléent à l'insuffisance des adjectifs de forme interne. Ils comprennent un certain nombre de termes techniques créés par les grammairiens; voir la liste de ces termes après la syntaxe.

Rarement les abstraits qui ont un préfixe, prennent ce suffixe: ܡܦܩܢܳܐ *sortie,* ܡܥܠܢܳܐ *entrée,* ܡܣܩܢܳܐ *ascension,* comp. § 246.

Le féminin de ces noms a toujours youdh après le suffixe, § 253, ܒܪܝܟܬܳܐ *bienheureuse.* ܒܪܝܟܢܳܐ est pris substantivement dans le sens de *sagesse,* Assemani, *Bibl. Orient.,* II, p. 267, l. 23. Ce suffixe est explétif dans ܝܰܪܕܢܳܐ *Jourdain,* hébr. יַרְדֵּן.

*d)* L'*â* de ce suffixe se change en *ou* dans les noms cités, § 85, et dans ܚܕܬܳܐ *récent,* où le youdh troisième radicale est sans doute tombé, comp. hébr. טָרִי, עֶשְׂרוֹן, nom d'une mesure; peut-être aussi dans ܐܡܕܒܪܳܐ *désert,* comp. שְׁמָמָה. De *ou* il passe en *i* sous l'influence d'un *ou* qui précède ou qui précédait, § 87 : ܡܚܘܬܳܐ *lime* de ܚܘ *limer,* Exode 32, 20; comparez Deut. 9, 21; ܐܚܪܳܐ *autre,* abs. ܐܚܪܶ, fém. ܐܚܪܬ sans état const. Barhébræus, I, p. 69, l. 3; ܡܫܘܫܒܢܳܐ *garçon d'honneur,* peut-être aussi ܡܫܘܫܒܢܳܐ *alouette;* sur ܡܚܘܬܢܳܐ, v. ci-dessus § 242; ܡܙܝܪܳܐ ou ܡܙܘܪܳܐ *cyprès* est un mot étranger, comme l'indique l'indécision de sa forme, comp. targ. שׁוּרְבָּן, ar. شَرْبِين, Lagarde, *Abhandl.,* p. 80, l. 2.

1. Sur la différence de ces adjectifs et de ceux qui prennent *âi,* v. § 254, comp. Jacques d'Edesse, *Fragments,* p. ?, col. *a,* Barhébræus, I, p. 17, sect. 2, II, vers 209 à 212, Josephi Accur., p. 127 et 128, Amira, p. 106.

*e)* En hébreu *åm* permute avec *ån,* comme suffixe, Ewald, *Lehrb.,* § 163*g*; en syriaque *åm* n'apparaît que dans ܝܘܡܐ *jour,* opposé à la nuit.

*f)* Le suffixe *èl,* comp. *Lehrb.* l. c., entre dans la composition de ܣܡܐܠܐ *gauche,* comp. שְׂמֹאל شِمَال شأم, ܥܪܦܠܐ *nuage* עֲרָפֶל; peut-être encore dans quelques autres mots; sur ܚܙܝܠ et autres noms, v. § 224. ܡܕܒܚܐ *bedeau,* Assem. B. O. I, 28, est sans doute une faute pour ܡܕܒܚܡܐ de κόγχη, qui s'entendait de la partie voûtée du temple, v. Lex. Buxtorf, éd. Fischer, sous le mot קונכי. ܚܙܝܐ ou ܚܙܝܠܐ *pâtre* est vraisemblablement un diminutif, § 252*b*.

*g)* L'araméen fait encore usage d'un suffixe *år* : ܒܝܡܐ *marin* de ܒܝܡ *navire,* d'origine incertaine, ܐܣܛܘܢܐ *stylite* de ܐܣܛܘܢ p. ستون, ܡܘܣܝܩܐ *musicien* de μουσική, ܣܛܪܛܝܩܐ *directeur d'hospice,* Josué le Styl. 34, 10, de ξενοδόχος, ܣܛܣܝܐ *séditieux* de ܣܛܣ, στάσις[1]. Les suffixes grecs ωρ et αριος n'ont pas été sans influence sur la forme de ces noms.

Dans ܐܕܡܘܢܝ *roux,* targ. סמוקרי, hébr. אַדְמוֹנִי, Gen. 25, 25, la terminaison *råi* est sans doute abrégée de *ånåi* et *r,* une permutation de noun, §§ 22*b* et 35*a*.

*h)* Le suffixe persan *qån* se trouve dans ܐܢܓܪܝܐ *ânier,* ܐܡܒܣܕܢܐ *valet de chambre* de κοιτών. Dans ܦܪܕܝܣܝܐ *paradisiaque,* le suffixe est sans doute de même origine, v. Barhébræus, I, p. 19, l. 3.

251. *Suffixes å, at, thån.*

Le suffixe *å* forme l'état emphatique des noms, nous en parlerons, en traitant de la flexion des noms, § 259.

Le suffixe *at,* abrégé en *å,* indique l'individu par abstraction de l'espèce, ou l'espèce par abstraction du genre; dans les couples, il distingue la femelle du mâle et il est devenu d'une manière générale le signe du féminin, le masculin étant représenté par le radical nu; quand le radical est un collectif, il forme le nom d'unité, comme ܚܛܐ *un froment,* ܚܕܐ *une fois,* ܚܕܐ

1. Barhébræus, I, p. 18, l. 24, ajoute d'autres mots qui ne rentrent pas dans cette catégorie : ܢܘܗܪܐ *torche* est λαμπτήρ, ܒܝܬܐ *maître de bains, balnearius,* ܦܣܩܘܢܐ *desservant* est le grec παραμονάριος.

En néo-hébraïque, on trouve avec ce suffixe : נַחְתוּמָר *pétrin,* de נַחְתוּמָא *boulanger,* חַלְטָר *marchand de dattes,* de חליטא, סַנְדָלָר *marchand de sandales,* פִּיָלָר *marchand de bouteilles,* v. Buxtorf, *Lexicon,* sous le mot סנדלר.

בֶּן־שָׁנָה *d'un an*, Exod. 12, 5. Comme signe de l'abstraction, ce suffixe sert en arabe à rehausser chez l'individu une qualité qui lui est propre et qui le distingue des autres : عَلَّامَة *très-savant*, خَلِيفَة *khalife, lieutenant*. En syriaque, il a ce sens dans les deux mots ܚܒܘܬܐ et ܚܣܝܕܘܬܐ, traduisant l'hébreu מוֹדָע et מוֹדַעַת, Ruth 2, 1 et 3, 2 : le premier signifie *un parent* d'une manière générale, le second, *un proche parent*[1] à qui incombe le devoir d'épouser la veuve sans enfant de son parent défunt; dans ce dernier sens, la racine ܚܣܕ a été choisie par allusion au sens de *connaître charnellement* que possède l'hébreu יָדַע. La terminaison *at* se trahit dans ces mots à l'aspiration du taw, Barhébr., I, p. 218, l. 19 et p. 219, l. 19; mais ils sont traités comme des masculins et ils font au pluriel ܚܒܘܬܐ ܚܣܝܕܘܬܐ, Barhébræus, I, p. 35, l. 18[2]. Peut-être ܚܕܢܐ ܚܕܬ *camarade, qui a la même* كُنْيَة, est-il formé avec ce suffixe, mais il est assimilé aux noms de la forme فَعَلَة, § 230 *c*.

En dehors de ces mots, le suffixe *at* ne se rencontre plus seul, mais il reçoit le suffixe *ân* dont nous avons parlé sous le paragraphe précédent, et se transforme en un nouveau suffixe *thân*, propre aux adjectifs d'intensité.

Il s'ajoute surtout aux adjectifs de la forme intensive فَعَّول, § 240, suivant le goût manifeste de l'araméen pour les formes externes : ܙܥܘܪܬܢ *très-irascible*, ܡܠܦܢܬܢ *très-savant*, ܟܣܝܬܢ *rusé*, Rom. 3, 13, Ewald, *Abhandl.*, p. 87, ܫܟܠܬܢ *très-intelligent*, ܚܫܝܡܬܢ *pudique*, ܡܨܝܬܢ *très-soigneux*, ܕܚܠܬܢ *timoré*, ܪܚܡܬܢ *miséricordieux*, ܙܥܝܬܢ *sensible*, ܟܡܝܪܬܢ *mélancolique*, ܙܡܝܪܬܢ *empide*, ܫܓܝܫܬܢ *turbulent*, ܟܣܝܦܬܢ *adulateur*[3]. Mais il s'ajoute

1. La valeur augmentative du taw avait déjà été reconnue dans מוֹדַעַת par Aboul'walid, *Kitâb el ousoul*, éd. Neubauer, col. 277 : التاء فيه للمبالغة. et pour ܚܒܘܬܐ et ܚܣܝܕܘܬܐ par Barhébræus, I, p. 16, l. 14.

Le targoum se sert pour les deux expressions de l'abstrait אשתמודע *connaissance*, dérivé de מוֹדַע.

2. Dans ܟܘܟܒܐ *l'étoile de Vénus*, ܝܡܬܐ *lac (mer du pays)* et quelques autres mots, le suffixe s'explique de la même manière; il a pris parfois, par extension, le sens d'un diminutif, v. G. Hoffmann, *Auszüge aus syr. Act.* dans les *Abhandl. d. D. M. G.*, 1880, p. 177.

3. V. Jacq. d'Edesse, *Fragm. add.*, 17,217, au commencement; sur le qoušša*i* de la deuxième consonne et le roukkakh du taw du suffixe, v. Barhébræus, I, p. 220, l. 11.

aussi à d'autres noms : ܥܝܕܐ *heureux,* par distinction de ܥܝܕܐ *bienheureux, défunt,* ܡܪܝ *clément,* ܡܪܝ *puissant,* ܚܫܐ *souffrant,* ܟܡܝܢ *insidieux,* ܚܡܝܡ *brutal,* de ܥܝܕ ܡܪܝ ܡܪܝ ܚܫ, ܥܝܕ pour ܥܕ, § 229 *a,* ܚܡ; même à des noms importés, ܨܒܥܘܢ *versicolor* de χρῶμα, ܣܘܦܣܛ *astucieux* de πόρος, ܫܡܫܝ *belle* de σχῆμα, ܫܡܫ, ܨܝܕܢ *chasseur* de ܨܝܕ (v. sur ce mot Lagarde, *Abhandl.,* p. 65, l. 17).

Le féminin a youdh après le suffixe, § 253, ܒܬܘܠܬܐ.

252. *Suffixes ôn, ôs et ôl.*

*a)* Les suffixes *ôn* et *ôs* forment les diminutifs et ont évincé en syriaque les formes internes de ce genre, dont il ne reste que quelques vestiges, §§ 235 et 242. Il n'existe pas de différence notable entre l'un et l'autre; peut-être le second exprime-t-il la cajolerie de préférence au premier : ܒܪܢܫܐ et ܒܪܢܫܐ *petit homme,* ܟܬܒܐ *livret,* ܢܗܪܐ *petit fleuve,* ܒܪܐ *petit fils,* ܥܡܪܐ *petit enfant,* ܛܝܒܫ *petit garçon,* ܐܡܪܐ *agnelet,* ܡܪܥܐ *légumes verts,* ܐܒܣܐ *légumes secs* (comp. ܒܨ *Physiologus,* éd. Tychsen, chap. 12, targ. קָטְנִית, ar. قُطْنِيَّة). Ces diminutifs étant d'un usage très-fréquent dans le langage vulgaire, sont assujettis a bien plus de variations que les autres noms : les deux suffixes s'ajoutaient par superfétation à un même radical, ܒܪܢܫܐ, ou se répétaient, ܒܪܢܫܐ; parfois cependant, chacun d'eux était pris dans un sens propre, ܦܬܚܐ signifiait *petite porte, coin de l'œil* ou *pupille,* ܦܬܝܫ *petit garçon,* Bar'ali 2229 et 2230, comp. πόρη. La forme redoublée ܒܢܢ était surtout usitée par les Palestiniens, Barhébræus, I, p. 66, l. 11.

Le féminin de ܒܪ avait le youdh après le noun, voyez paragraphe suivant, ܒܪܢܬܐ *fillette,* ܐܢܬܬܐ *petite femme,* ou avec redoublement du suffixe, ܐܢܬܬܬܐ, ܫܓܓܬܬܐ *petite reine.*

Le féminin de ܒܪ n'avait le youdh qu'au pluriel, ܒܢܝ pl. ܒܢܝܢ; on disait aussi ܒܪܬܐ *petite fillette* pl. ܒܪܬܬܐ, Barhébræus, I, p. 35 ult. et p. 36, l. 1, sans doute par analogie du féminin ܒܢܢܬܐ, paragraphe précédent.

Les noms féminins à forme masculine prenaient le diminutif féminin, ܥܝܢܬܐ *petit œil,* ܥܕܪܬܐ *petit talent.*

Un nom composé avait le suffixe après le second nom, ܒܪܢܫܐ *petit individu,* ܩܛܠܢܝܬܐ *petite calomnie,* Barhébræus, I, p. 65, l. 6.

Le vulgaire faisait aussi un diminutif du pronom démonstratif ܗܵܝ ܐܵܝ et disait ܗܵܝܕܹܝ ܐܵܝܕܹܝ, Barhébræus, I, p. 66, l. 18.

Lorsque la voyelle *ou* dans le radical précédait l'*o* du suffixe, cet *o* se changeait quelquefois en *i*, comp. § 250*d*; cette prononciation était surtout familière aux habitants de Samosate, Barhébræus, I, p. 65, l. 18, comp. ܐܲܦܝܵܐ *raie au milieu de la moustache* ܐܲܦܵܐ; sans doute aussi ܩܲܣܡܵܐ *espèce d'herbe légère,* mais ܩܲܨܝܵܐ *mèche* vient de βύσσινος, comp. φλόμος et Bar'ali 2310.

ܩܲܦܙܲܚܬܵܐ *puce,* comp. avec les autres langues, v. § 38, décèle un suffixe affaibli *ân* ou *on.*

*b)* Le suffixe *ôl* a le sens d'un diminutif dans ܩܲܪܘܿܠ nom d'un évêque d'Edesse, propr. *petit maître, Chrestom. Michaelis* 59, 2, comp. Ewald, *Lehrb.*, p. 434, note 4; on trouve en syro-palestinien ܣܡܙܐ *petit trait,* ܝܐ *petit iôta, Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXII, p. 475.

253. *Suffixes ai et it.*

*a)* Le suffixe *ai* est formé d'un élément démonstratif, § 173, 2°; il existe : 1° dans quelques noms féminins, concrets ou abstraits, ܥܲܟܒܵܐ *araignée* (syro-palestinien ܥܲܟܒܵܐ, *Anecd. syr.*, IV, p. 220), ܫܲܠܘܿܐ *caille* שְׂלָו سَلْوَى, ܩܲܨܨܘܿܦ *espèce de héron (étoilé?),* ar. طَيْطَوَى, Bar'ali 4624, ܨܲܦܪܵܐ *(pestiféré?) nord,* emph. ܨܲܦܪܵܝܵܐ (féminin Barhébræus, I, p. 10, l. 2), ܫܲܓܝܵܐ *erreur,* ܟܲܣܝܵܐ *secret, cachette,* ܩܲܢܝܵܐ *contrat,* talm. תנאי. Sauf ܨܲܦܪܵܝܵܐ, ces noms sont invariables. 2° dans des masculins susceptibles de flexion et usités surtout à l'état emphatique : ܣܘܿܣܵܐ ܣܘܿܣܝܵܐ *cheval,* hébr. סוּס, ܟܘܿܪܣܵܐ ܟܘܿܪܣܝܵܐ *trône* [1]; à l'état emphatique seulement dans les suivants, ܐܲܪܝܵܐ *lion,* hébr. אַרְיֵה, ܟܘܿܪܟܝܵܐ *grue* كُرْكِيّ, targ. כורכיא, ܟܲܣܝܵܐ *coussin* وِسَاد.

En arabe, ce suffixe est fréquent dans les noms féminins, concrets ou abstraits, et sert à former notamment le féminin

1. Le riš dans ce mot paraît provenir de la dissimilation de la consonne suivante qui était redoublée primitivement, à en juger par l'hébreu כִּסֵּא; l'arabe a la prononciation araméenne, كُرْسِيّ, targ. כורסיא, qui se retrouve également en phénicien כרסים. Il est cependant peu probable que ce mot vienne d'une racine כסא qui ne fournit pas un sens convenable. Du reste, la forme archaïque en hébreu était כֵּם, Exod. 17. 15, Ewald, *Lehrb.*, p. 640; on est donc tenté de comparer ce mot avec כֵּבֵשׁ et de le dériver d'une racine כבם, dont le beth aurait été éliminé sous l'influence d'*ou* organique, comme dans ܩܲܨܝܵܐ de ܩܲܨܨܵܐ, p. 30, note 1 ci-dessus.

d'adjectifs à forme forte (فَعْلَانُ et اَفْعَلُ), mais en syriaque il est peu usité [1]. Existait-il, à l'origine, dans les noms qui ont un youdh avant l'*å* de l'état emphatique et qui n'ont plus l'état absolu? Nous l'avons admis *a priori* § 236, pour ceux de la forme ܥܲܡܟܵܐ. L'objection la plus sérieuse contre cette hypothèse est que ces noms sont masculins et ont un pluriel masculin, ܐܲܡܵܬ̈ܵܐ ; mais il est à remarquer que ce suffixe avait perdu beaucoup de sa valeur primitive en syriaque et que le youdh ne s'était maintenu dans ces noms qu'euphoniquement, à cause d'*ou* précédent. En arabe, des noms d'action de la première classe ont ajouté la terminaison ordinaire du féminin à cet ancien suffixe, comme طَمَاعِيَةٌ, comp. *Mand. Gramm.*, p. 148, note 1.

Tandis que ces noms d'action appartiennent à p'al, d'autres dialectes araméens orientaux, le néo-syriaque et le mandéen, outre les talmuds, possèdent des noms d'action formés de la même manière, mais des classes dérivées, v. *Mand. Gramm.*, §§ 122 et 124 [2].

Des grammairiens syriaques donnent un état absolu ܐܲܡܵܬ qui n'est pas usuel, *Abrah. Ecchell.*, p. 26, mais ils suivaient sans doute une ancienne tradition, comp. le néo-hébraïque לְגַמְרֵי avec ܓܡܝܪ̈ܐ *complètement.*

Youdh apparaît souvent en syriaque devant la terminaison du féminin singulier ou pluriel des radicaux qui ont une voyelle lourde, *å, o, ou.* Nous l'avons constaté fréquemment, en traitant des formes, dans les féminins singuliers, §§ 232, 233, 236, 238, 242, 246, 250, 251 et 252; il se rencontre également au pluriel de féminins qui ne le laissent pas paraître au singulier, § 266. Youdh s'explique bien dans la plupart de ces noms, comme un ancien suffixe *ai* qui, à la faveur de la voyelle lourde précédente, se serait maintenu, sous forme de voyelle. Mais on ne

1. L'arabe forme facilement des noms d'action des classes dérivées au moyen de ce suffixe : عُدْوَى دَعْوَى عُقْبَى عُتْبَى de la quatrième ou huitième classe. Il n'en est pas de même en syriaque.

L'éthiopien possède aussi des concrets avec cette forme, *Aethiop. Gramm.*, p. 219.

2. Sur les formes אַפּוּקֵי שַׁבּוּחֵי etc., que Mr. Nœldeke trouve très-douteuses v. Luzzatto, *Elementi,* p. 80, § 71. L'éthiopien possède des noms d'action analogues, comme ፍጸሜ, qui viennent presque tous des classes dérivées, *Aethiop. Gramm.*, p. 203.

peut nier que, même en syriaque ancien, la prononciation avec youdh avait pu être étendue, par analogie, à quelques noms, chez lesquels elle n'était pas primitive, surtout à ceux dont la troisième radicale se prêtait facilement au mouillement, comme une liquide ou certaines muettes aspirées[2]. Ces extensions euphoniques sont devenues très-communes en néo-syriaque, v. *Neusyr. Gramm.*, § 70.

*b)* Le féminin de ce suffixe, *it,* se rencontre encore dans quelques noms, autres que ceux dont nous venons de parler et en dehors de l'influence d'une voyelle précédente : ܟܒܪܝܬ, importé en arabe كِبْرِيت, ܪܫܝܬ *commencement*, ܓܦܪܝܬ *soufre*, ܬܚܘܡܐ *gain*, ܙܥܝܬܐ *tremblement de terre*, ܥܠܝܬܐ *humilité*, Barhébr. I, p. 24, l. 1 ; 35, 1.

254. *Suffixe âi.*

De même nature que le suffixe du paragraphe précédent, celui-ci s'en distingue, et par la forme, car il demeure immuable grâce au renforcement de la diphthongue, et par le sens, car il ne donne que des adjectifs dérivés de noms, *adjectifs relatifs.*

En syriaque, ces adjectifs n'indiquent pas seulement l'origine ou la descendance, comme ܐܘܪܗܝ *édesséniен*, ܪܘܡܝ *romain*, ܥܪܒܝ *arabe* (de la tribu de ṭai), ܥܒܪܝ *hébreu,* mais, en dehors des noms de personnes ou de lieux, ils peuvent être dérivés de tout autre nom, même d'un adverbe : ܚܕܝ *unique*, ܟܢܝ *opposé*, ܠܐܝ *non existant*, ܬܚܬܝ *inférieur*, ܥܠܝ *supérieur;* d'un autre adjectif dont la forme sans suffixe est peu usitée ou inusitée : ܚܕ *un*, ܬܠܬܝ *troisième*, ܥܣܪܝ *dixième.* Ils sont fréquents dans les ouvrages scientifiques et facilitent les traductions du grec en syriaque : ܛܒܥܝ *naturel*, ܢܡܘܣܝ *légal*, ܐܠܗܝ *divin*, ܩܢܘܡܝ *inhérent à un mot*, ܡܠܦܢܝ *pourvu d'un lâmadh;* d'un plur., ܐܒܗܬܝ *nominal*, ܐܡܗܬܝ *maternel.*

Il s'ajoute au suffixe *ân* des *adjectifs de la substance,* § 250 *b,* et indique, à la différence de ceux-ci, non pas qu'un corps est formé de telle substance, mais qu'il jouit des propriétés inhérentes à telle substance : ܓܫܡܢܝ *corporel*, ܪܘܚܢܝ *spirituel*, ܟܝܢܢܝ

2. Comp. *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXII, p. 271 et suiv. et XXXIII, p. 293. Dans les pluriels araméens מַלְכְוָת, Dan. 8, 22, רְשׁוּוָת *pouvoirs,* le youdh a un autre sens : il sert à maintenir l'hiatus entre les deux voyelles.

ou ܒܣܪܢܝܐ *charnel,* ܫܡܝܢܝܐ *céleste,* ܐܪܥܢܝܐ *terrestre.* Ce suffixe répond donc à la terminaison grecque ικός; le double suffixe ܝܐܢܝ apparaît avec le même sens dans des adjectifs qui n'ont pas le suffixe *ân* seul : ܕܟܪܝ *masculin,* ܢܩܒܢܝܐ *féminin,* ܣܓܝܐ *pluriel,* ܡܠܝ *propre,* ܩܪܝܫܐ *principal,* ܟܠܝ *commun,* etc.; on disait ܒܪܝ *accidentel* et ܒܪܢܝ, fém. ܒܪܢܝܬܐ et ܒܪܢܝܬܝ, Barhébr., I, p. 18, l. 7 et suiv. [1]

On formait aussi un nouvel adjectif, au moyen de ce suffixe, des adjectifs en *thân,* § 251 : ܛܝܒܢܝ *plein de bonté, miséricordieux,* de ܛܝܒ (le premier se disait de Dieu, le second, des hommes), ܢܦܫܐ ܫܦܝܪܬܐ *une belle âme,* mais ܐܢܬܬܐ ܫܦܝܪܢܝܬܐ *une belle femme,* Barhébræus, l. c.

Quand l'adjectif était formé d'un nom à forme féminine, le taw du féminin demeurait, si sa chute eût nui au sens du mot, ܣܒܝܬܐ ܕܣܒܝܬܐ *des contes de vieille femme,* Barhébræus, I, p. 19, l. 15, sinon il était éliminé, ܡܕܝܢܝ *citadin* de ܡܕܝܢܬܐ, ܟܪܟܦܝ *karkaphien* de ܟܪܟܦ, ܡܨܥܝ *médial* de ܡܨܥ.

Les lâmadh-aleph présentent comme troisième radicale devant ce suffixe lourd un waw : ܚܢܘܢܝ *boutiquier,* talm. חֲנָוָנִי, ܫܒܝܘ *qui fait prisonnier,* ܡܬܠܡܕܢܘ *novice,* ܟܪܝܗܘ *prohibitif,* mais ܐܡܐ *angulaire* de ܐܡܐ, v. Barhébræus, II, p. 27 fin.

Il modifie les voyelles du radical : on disait ܕܪܡܝ *de Téman,* par distinction de ܕܪܡܝ *méridional,* ܐܪܡܝ *araméen,* mais ܐܪܡܝ *païen,* Barhébræus, I, p. 19, l. 16 et II, p. 83, l. 65; ܕܡܫܩܝ *Damas* faisait ܕܡܣܩܝ, conformément au § 96; ܣܡܣܛ de ܣܡܣܛ *Adiabène,* ܕܡܝ de ܕܡܝ *nom de fleuve,* ܕܡܛ de ܕܡܛ, ܟܠܕܝ de ܟܠܕܝ; ܐܕܣܝ *Edessénien* ne se distinguait pas de ܐܕܣܐ *Edesse;* on disait ܐܫܪܝ *Israélite* de ܐܫܪ.

Un nom composé laisse tomber quelquefois la première partie; ܒܪܘ ou ܒܪܒܪܘ *mésopotamien,* ܐܣܢܝ *Xenaias* de Φιλόξενος.

Le suffixe ܢ ou ܢ̈ se rencontre dans quelques noms de lieux : ܒܝܬܢ de Tagrit.

1. ܕܟܪܝ est donc à rayer de Castelli; on rencontre de même dans les lexiques ܐܚܪܢܝ ܐܚܪܢܝܬܐ, comme féminin de ܐܚܪܢܝ *étranger,* mais c'est un tort, la forme simple ܐܚܪܢ n'existe qu'affaiblie en ܐܚܪ avec le sens de *autre,* et le féminin est ܐܚܪܬܐ sans état absolu, v. ci-dessus § 2[illegible] *d.*

Les noms grecs perdent leur désinence : ܩܘܦܪܝܐ *cypriote* de Κύπρος, ܩܘܪܢܬܝܐ *corinthien* de Κόρινθος, ܦܘܠܝܣ *paulinien* de Παῦλος. ܐܦܣܝܐ *éphésien*, comp. ܐܦܣܝ de ܐܦܣ. Quelquefois, ils la conservent : ܦܠܛܘܢܝܩܐ *platonicien*, ܐܪܣܛܘܛܠܝܩܐ *aristotélien*, ܦܝܠܝܦܝܣܝܐ *philippien*.

Ces adjectifs, en dehors de ceux qui marquent l'origine ou la descendance, sont rarement pris substantivement. Tels sont : ܟܣܝܡܐ *blâme*, ܥܬܘܕܐ *bouc* עַתּוּד, ܢܟܣܐ ou ܢܟܣܝܐ *propriété*, dans la lettre de Jacques sur l'orthographe, éd. Martin, p. ?, l. 21.

Mais avec la terminaison du féminin *at* ou *it*, ils forment des adverbes relatifs : ܩܕܡܝܬ ou ܩܕܡܝܐܬ *en premier lieu*, ܥܡܡܝܬ *en païen*, ܚܟܡܬ *sagement*. Ils répondent aux adverbes grecs en ως, lat. *ter*, fr. *ment*.

Barhébræus, I, p. 19, l. 25, prétend que ce suffixe peut être répété et qu'on dit ܚܕܝܕܝܐ *unique*.

255. *Suffixe out.*

A la différence du suffixe *ûi* qui forme des concrets, celui *out* est propre aux abstraits et s'ajoute, à cet effet, à tout nom concret, substantif ou adjectif. Comme les suffixes de concrets *ûn* et *ûi*, il devient d'un usage très-fréquent dans la langue scientifique et se rencontre à chaque ligne dans les livres de philosophie ou de théologie. Voici des exemples de ce suffixe avec les noms des différentes formes, dont nous avons parlé sous les paragraphes précédents, 224 à 254 : ܒܢܘܬܐ *filiation*, ܐܚܘܬܐ *fraternité*, ܫܘܠܛܢܘܬܐ *domination*, ܣܟܠܘܬܢܘܬܐ *sottise*, ܓܢܣܝܘܬܐ *genre masculin*, ܫܟܢܝܘܬܐ *voisinage*, ܪܘܡܡܐ *élévation*, ܛܝܒܘܬܐ *bonté*, ܣܒܘܬܐ *vieillesse*, ܥܩܡܘܬܐ *tristesse*, ܕܟܝܘܬܐ *pureté*, ܦܘܪܫܢܐ *division*, ܕܟܝܘܬܐ *pureté*, ܒܝܫܘܬܐ *méchanceté*, ܥܒܝܐܘܬܐ *grossièreté*, ܙܥܘܪܝܘܬܐ *petitesse*, ܟܗܢܘܬܐ *prêtrise*, ܣܗܕܘܬܐ *témoignage*, ܦܘܫܩܢܐ *discernement*, ܒܪܝܬܐ *création*, ܫܩܝܪܘܬܐ *fausseté*, ܓܣܪܘܬܐ *audace*, ܫܟܝܪܘܬܐ *ivresse*, ܩܕܝܫܘܬܐ *sainteté*, ܐܘܣܦܐ *exercice*, ܛܡܝܪܘܬܐ *obscurité*, ܛܡܝܪܘܬܢܘܬܐ *obscurantisme*, ܫܘܢܝܐ *variété*, ܐܝܬܝܐ *introduction*, ܗܝܡܢܘܬܐ *foi*, ܬܘܩܢܐ *correction*, ܥܝܩܘܬܐ *oppression*, ܙܘܥܪܘܪܘܬܐ *mobilité*, ܫܡܥܬܢܘܬܐ *obéissance*, ܡܢܥܐ *empêchement*, ܪܚܡܢܘܬܐ *miséricorde*, ܬܠܝܬܝܘܬܐ *trinité*, ܐܝܟܢܘܬܐ *qualité*, ܟܡܝܘܬܐ *quantité* etc., ajoutez les infinitifs des classes dérivées.

Un nom étranger peut recevoir ce suffixe ܦܛܪܝܪܟܘܬܐ *patriarchat;* plus difficilement, un abstrait, ܦܘܪܫܢܐ *division* de ܦܘܪܫܐ, ܬܒܥܝܬܐ *repentir* de ܬܒܥ, ܟܘܟܒܐ de ܟܘܟܒ.

Les lâmadh-aleph conservent youdh radical devant le suffixe, § 106, I *b*; il faut en excepter quelques-uns qui le laissent tomber : ܕܡܘܬܐ *ressemblance*, ܫܝܐ *quelque chose, prop. désir*, comp. § 228 *fin*, ܛܘܢܝܐ *impureté* [1], ܝܒܘܫܐ *tarissement*, ܫܒܝܐ *captivité*, גָּלוּת, importé en arabe جَالُوت, ܢܨܚܐ *victoire*, importé en arabe زَكْوَة *pureté*, où l'*o*, sans doute euphonique, confond ces noms avec ceux de pareille forme, énoncés sous le § 232 *fin*.

## Chapitre XVI.

### *Des noms composés.*

256. Les composés naissent de l'union étroite de deux mots, en état construit ou en apposition.

*a)* Ils ne forment un vrai composé que, lorsque le premier se confond avec le second au point de demeurer invariable. C'est le cas le moins fréquent : ܐܣܬܪܐ *fondement*, pl. ܐܣܬܪܬܐ, de ܐܣ et ܐܣܬܪܐ, § 224 *i*; ܛܒܘܪ ܣܡܐ *nombril* ou ܛܒܘܪ ܐܦ (Physiologus Tychsen, ch. 6 et 28) et ܛܒܘܪ ܐܦ (Physiologus Land, *Anecd. syr.*, IV, ch. 47), targ. בונישר, Prov. 3, 8, de ܒܣ *base* (?) et ܣܡܐ *nombril*, ܫܘܪ ܣܪܬܐ; ܐܦܝܬܐ *petite coudée*, Saint-Ephrem, cité par Barhébræus, I, p. 20, l. 9, de ܐܦܐ *coudée* et ܐܦ *empan*; [2] ܙܪܡܣܝܢ judéo-chrétien, Barhébr., l. c., ܒܥܠ ܕܒܒ *ennemi*, pl. ܒܥܠܝ ܕܒܒ, comp. hébr. בַּעַל זְבוּב; ܒܝܬ ܩܒܪܐ *tombeaux*, Matth. 27, 52; ܒܝܬ ܡܙܓܐ *greniers*, Luc. 12, 18; ܒܝܬ ܟܢܘܫܬܐ *assemblées*, Ewald, *Lehrb.*, p. 665, note 4; ܒܝܬ ܐܝܕܘܢ *temples païens*, Jul. 3, 5; dans ces derniers mots, ܒܝܬ a le sens d'un préfixe de lieu, § 246, 2° *a* [3].

1. Il est vrai que, suivant Amira p. 74, le pluriel de ce mot était ܛܘܢ, comme s'il appartenait à la forme فَعَلَة; mais il est bien plus rationnel de rapporter ce pluriel au singulier ܛܐ, § 230 *c*.

2. ܙܪܡܣܝܢ *couleur écarlate* est le grec ὕσγινον, v. Lexicon Buxtorf sous le mot ססגון; le spiritus asper s'est changé en sifflante, § 37 *b*, d'autant plus aisément qu'on songeait aux mots syriaques ܣܪܡ *mite, petit ver* et ܙܪܡ *couleur*.

3. Si ܡܣܩܪ *adulateur*, Barhébræus, I, p. 25, l. 1, ܡܙܒܠ *cloaque* (cité par Castelli sans exemple), sont syriaques, comme semblent l'indiquer

*b)* Quand l'union est plus lâche, le premier nom est susceptible de flexion ܥܢܩܐ ܕܨܡܝܐ *oiseau fabuleux,* hébr. כַּנַּף רְנָנִים, Job 39, 13 (il est construit comme un féminin singulier); ܐܡ ܛܒܐ *oiseau aquatique (attrape-poisson),* Lév. 11, 16; ܥܓܡܐ *elephas-hircus,* ܐܡ ܬܝܫ *hirco-cervus,* Barhébr., p. 20, l. 8; ܛܒܐ ܒܪ ܛܝܫ *hircus montanus,* Physiolog. Tychsen, ch. 4; ܒܥܝܪܐ *espèce de chameau,* Barhébr., l. c., comp. شَمَرِيَّة; ܩܛܣܒܘܪܣ *centaure,* ܐܦܛܪܘܦܐ *intendant;* ܐܪܟܝ ܟܗܢܐ *grande prêtrise,* de ܪܒ ܟܗܢܐ *grand prêtre.*

Les nombres 11 à 19, composés des unités et de dix, s'unissaient assez étroitement pour que les premières subissent une perte dans leurs lettres, § 109.

Le syriaque possède aussi des noms d'individus formés de deux mots, en dehors de ceux empruntés à l'onomastique hébraïque, comme ܡܪ ܟܘܡܐ *Diendonné,* ܐܡ ܨܝܕ *chasse-cerfs,* etc., v. Barhébræus, I, p. 6, l. 18.

Les noms de parenté, si usités en arabe, en pareil cas, le sont moins en syriaque : ܐܒܐ *père,* ܐܚܐ *frère,* ne l'étaient pas, en dehors des noms empruntés de l'hébreu; ils avaient perdu l'état construit, § 224 *a*; Barhébræus, I, p. 6, l. 16, donne ܐܚܐ ܕܐܡܗ *frère de sa mère,* sans doute le sobriquet d'un individu qui avait épousé sa tante maternelle.

Cependant ܒܪ *fils* fait partie non-seulement de noms propres : ܒܪܕܝܣܢ *Bardesane,* ܒܪܨܘܡܐ *Barṣaumâ,* etc., mais des adjectifs, qui indiquent l'affinité, ܒܪ ܥܕܢܐ *contemporain,* ܒܪ ܥܡܐ ou ܒܪ ܐܡܬܐ ὁμούσιος, ܒܪ ܗܘܦܘܣܝܣ ὁμοιούσιος, ܒܪ ܚܕܪܐ *qui suit immédiatement,* Barhébr., I, p. 130, l. 8 et ult. 141, 1; des substantifs communs, ܒܪ ܥܒܕܐ *esclave, Anal. syr.,* p. 150, l. 22, ܒܪ ܐܬܢܐ *bât, (sudorifique?),* Bar'ali, 2581, ܒܪ ܚܪܐ *homme libre,* ܒܪ ܐܢܫܐ *homme*[1]; des adverbes, ܒܪܗܕܐ ou ܒܪ ܚܕܐ *de suite,* ܒܪ ܡܐܬܡܠ *le jour même.*

ܡܪܝ *maître* est employé dans le même sens, mais substantivement : ܒܥܠ ܡܪܝ *adversaire,* ܡܪܝ ou ܒܥܠ ܡܠܟܐ *conseiller,* etc.

ܒܪܨܦܘܢܝܬܐ d'une part et targ. פַּרְתְּ, hébr. פָּרַשׁ d'autre part, la seconde partie ܐܡ ou ܗ est un suffixe étranger.

1. Mais ܒܪ ܐܢܫܐ signifie *grain de semence,* rac. ܒܪܪ, comp. בָּרַר, *contrà Mand. Gramm.,* p. 183.

ܪܫ *tête* ou ܪܒ *grand, chef,* indique le premier rang et répond au grec ἀρχι, ܪܫ ܟܗܢܐ et ܪܒ ܟܗܢܐ *archiprêtre,* ܪܫ ܐܡܝܢܐ *archimandrite,* ܪܫ ܡܠܦܢܐ *président,* ܪܫ ܐܒܗܬܐ *patriarche,* ܪܒ ܡܐܐ *centurion,* etc. Dans un sens plus général, ܪܫ se rencontre en tête de noms d'organes ou de plantes.

Pour les féminins, on se servait de ܒܪܬ *fille,* ܡܠܬܐ ܒܪܬ *vocable,* φωνή.

*c)* Nous avons dit, § 252 *a,* que le suffixe du diminutif s'ajoutait au second mot; celui-ci recevait également les suffixes possessifs qui, après le premier, auraient rompu l'état construit: ܒܢܝܗ ܒܪ ܡܠܟܘܗܝ *ses conseillers,* ܒܪ ܡܫܡܫܢܝ (*Anal. syr.,* p. 67, l. 10) *mon frère en vieillesse.* Quant au pluriel, trois cas sont à distinguer : 1° le composé est traité comme un mot unique, ܡܟܟܝܐ *affligés,* ajoutez les noms cités ci-dessus *a)*; 2° le premier nom prend la désinence du pluriel, mais le second la reçoit aussi par analogie : ܐܟܬ ܓܢܒܐ *calomniateurs,* de ܐܓܠ ܓܢܒ; ܡܨܬ ܡܩܪܐ *licteurs,* de ܡܩܪ ܡܨܐ; ܒܥ ܒܥܠ *intendants,* comp. ܒܥܠ ܡܨܝ, cité plus haut, avec le targ. תרנגול ברא דשבחא; ܩܠ ܒܥ *vocables;* 3° le premier prend seul le pluriel : ܒܢ ܐܢܫ *hommes* [1]. ܡܛܥܢ *fardeau,* de ܛܥܢ ܡܛܥ *prendre charge* et ܡܗܦܟ ܡܗܦܟܢܐ *châtiment,* ne se rencontrent pas avec le pluriel.

## Chapitre XVII.

*Flexion des noms.*

257. *État absolu.*

L'état absolu des noms est leur forme la plus simple; il est opposé à l'état emphatique, qui est propre à l'araméen et dont nous parlerons sous le paragraphe 259, et à l'état construit qui marque la relation entre deux noms, § 258. Les noms peuvent recevoir les désinences du féminin et du pluriel à chacun de ces états; telles sont les formes qui constituent la flexion des noms en syriaque.

*a)* Le radical nu donne l'état absolu du masculin singulier et présente les différents types que nous avons passés en revue

1. Au sing., au lieu de ܒܪ ܐܢܫ, on trouve ܒܪ ܐܢܫܐ *un homme,* Dan. 7, 13.

sous les paragraphes 222 à 226 : ܒܝܬ ܒܝܫ ܫܟܚ ܡܟܬ ܫܠܡ ܒܝܬ ܫܠܡ, etc.

Les lâmadh-aleph ont comme désinence *è* ou *ai* : *è*, dans les participes actifs et les adjectifs, y compris le participe passif p'al, § 230*c*; *ai*, dans les substantifs et les participes passifs des classes dérivées.

ܠܝܠܝܐ *nuit*, avait à l'état absolu ܠܝܠ (Saint-Ephrem, cité par Michaelis dans le Castelli lexicon), par redoublement d'un thème ܠܝ, § 243*c*; la forme ܠܝܠܐ était palestinienne, quoique Barhébræus, I, p. 31, l. 10 et suivantes, voie là un pluriel, qui devait être marqué du ribboui et considéré comme exceptionnel, le pluriel ordinaire étant ܠܝܠܝܬܐ, § 263. La prononciation avec *è* au lieu de *ai* est plus hébraïque, c'était sans doute celle du targoumique לילי, Ps. 1, 2.

L'état absolu des lâmadh-aleph cités § 228*f* n'est pas usité, excepté ܥܕ ܠܥܠܡ *de suite*, où la troisième radicale est quiescente, et ܩܪܝܐ *bourg*, dont l'état emphatique ܩܪܝܬܐ est usité comme pluriel, le singulier étant un *nomen unitatis*, ܩܪܝܝܐ, comp. § 95. Les quelques noms qui ont pour troisième radicale waw, n'ont que l'état emphatique, ܒܟܠ ܙܒܢܐ *sans cesse* [1].

*b)* Le féminin singulier est formé par le suffixe *â*, abrégé de *at*, qui modifie le radical suivant les lois qui régissent la syllabe, § 96 : ܡܠܟܬܐ *reine*, ܓܠܬܐ *génisse*, ܦܪܬܐ *vache*, ܟܬܒܬܐ *écrivante*, ܟܬܝܒܬܐ *écrite*, de ܡܠܟ ܓܠ ܦܪ ܟܬܒ ܟܬܝܒ.

Dans les lâmadh-aleph, les adjectifs et les participes en *ai*, *è* font indistinctement *yâ*, ܓܠܝܐ *découvrante*, ܓܠܝܬܐ *découverte*, ܛܠܝܬܐ *jeune fille*, ܡܫܕܝܬܐ *jetante* ou *jetée*, de ܓܠ, ܛܠ, ܫܕ, § 230*c*, ܡܫܕܝܬܐ ou ܡܫܕܬܐ. Les substantifs qui ne se forment pas d'un masculin, §§ 228*f*, 246 et 248, ont *i* abrégé de *it* qui lui-même est contracté de *yat* : ܒܪܝܐ *créature*, ܡܙܝܢܐ *nourriture*, ܐܘܠܦܢܐ *éducation*.

Le suffixe *it*, § 253*b*, est également abrégé en *i* dans ܫܘܐ *gain*, mais il demeure dans ܪܫܝܬ *commencement* et les autres noms employés adverbialement, de la forme ܒܪܝܫܝܬ.

Les lâmadh-aleph qui maintiennent waw radical, § 228*f*, articulent ce waw avec l'*â* du féminin : ܚܣܝܢܐ ܫܣܝܢܐ ܣܒܝܢܐ.

1. Barhébræus, I, p. 68, l. 17 admet un état absolu de ܙܒܢܐ ܟܠܡܐ ܫܢܐ et ܟܠܐ de même forme que ܓܠܐ de ܓܠܝ, mais Amira, p. 164, doute qu'on le rencontre dans les auteurs, comp. Barhébræus, I, p. 68 ult.

Les noms qui ont le suffixe *out*, § 255, laissent tomber le taw : ܡܠܟܘܬܐ ܟܬܒܘܬܐ etc., même lorsque ce suffixe a entraîné la chute de la radicale, comme ܐܚܘܬܐ ,ܒܢܘܬܐ. Waw est également quiescent dans les noms de la forme فَعَلَة et فَاعُولة, § 230 *c* et 232, ܫܢܐ ,ܒܢܐ chez les Nestoriens ܫܢܬܐ ,ܒܢܬܐ.

Les noms de la forme ܩܛܠܐ ,ܩܛܠܬܐ, § 228 *c*, conservent le taw, ܩܛܠܬܐ ,ܩܛܠܐ, Barhébræus, I, p. 68, l. 7.

Les formes particulières sont indiquées sous les paragraphes spéciaux, où il est traité des noms.

*c)* Le pluriel masculin a la terminaison *in*, ܡܠܟܐ *des rois*, ܟܬܒܐ *écrivants*, ܟܬܝܒܐ *écrits*.

Les lâmadh-aleph sont en ـےٰ, par contraction de *è*, *ai* avec la terminaison *in* : ܡܣܟܐ ,ܒܟܐ ,ܒܟܐ ,ܡܢܬܐ de ܡܢܬܐ ,ܒܝܬܐ ,ܒܝܬܐ ,ܡܣܟܬܐ. Quelques noms de la forme فَعْل, qui avaient sans doute *i* au singulier, ont *in* au pluriel, comme ܛܒܐ *gazelles*, hébr. צְבִי, ar. ظَبْيٌ.

Les monosyllabiques, § 224, ont, en partie, la terminaison *in* : ܐܝܕܐ *mains*, ܡܐ *eaux*, ܒܪܐ *fils*, ܫܢܐ *années*, v. sur les autres formes, § 262 ci-après.

Cette terminaison vient du suffixe *ân*, qui forme le collectif, § 250, et qui a ce sens non-seulement dans le duel en arabe, mais aussi dans des pluriels : en éthiopien dans le pluriel externe, en arabe dans la forme فُعْلَانٌ, en araméen dans les pluriels de pluriel, § 265. Par distinction du pluriel féminin ou du duel, *â* a dû passer de bonne heure en *o*, *ou* dans les pluriels masculins, comme en témoignent encore les pronoms הִנּוֹן הוֹן ,ܗܢܘܢ ,ܗܘ, où cette voyelle s'est maintenue par analogie du singulier הוּ ,ܗܘ ; puis elle s'est modifiée en *è*, comme en hébreu אֵלֶּה הֵם, en syriaque ܗܠܝܢ *ceux-là*, ܡܢܝܢ *quels?* et, en dernier lieu, en *i*, comp. ci-dessus p. 83, note 1.

*d)* Le pluriel féminin conserve l'ancien suffixe *ân*, ܡܠܟܬܐ *reines*, ܟܬܒܬܐ *écrivantes*, ܟܬܝܒܬܐ *écrites*. L'araméen se distingue sur ce point des autres langues sémitiques.

Les noms qui sont terminés au singulier par ـَا ـِي ـُو, ajoutent au youdh ou au waw la terminaison *ân*, devant laquelle ceux-ci s'articulent comme consonne : ܡܠܟܬܐ ,ܒܪܬܐ. ܟܬܒܬܐ ,ܟܬܒܬܐ de ܟܬܒܬܐ ,ܟܬܒܬܐ ,ܒܪܬܐ ,ܡܠܟܬܐ.

258. *État construit.*

*a)* L'état construit du masculin singulier ne se distingue pas, en général, de l'état absolu; il peut donc servir à établir celui-ci dans les noms de forme douteuse, où il ne se rencontre pas; malheureusement ces deux états sont presqu'aussi rares l'un que l'autre.

*ai* demeure aussi à l'état construit, comme ܟܘܪܣܝ ܐܠܗܐ *le trône de Dieu,* except. dans ܒܝܬ ܡܕܪܫܐ ܒܝܬ ܡܫܟܢܐ ܒܝܬ ܡܘܬܒܐ ܒܝܬ ܡܢܐ, forme ܒܝܬ ; il est vrai que ces noms ne sont usités que construits avec un autre nom, § 246, 1°*a*; ils rappellent la prononciation hébraïque מִקְנֵה, יֶפֶה, const. מִקְנֵה, יְפֵה de *miqnai yâphai,* Ewald, *Lehrb.,* § 213 *d.*

Les noms en *è* à l'état absolu, conservent cette désinence à l'état construit : ܒܥܠ ܒܝܬܐ *le maître de la maison;* ܕܡܐ ܕܡ *le prix du sang,* Matth. 27, 6, est un pluriel construit, correspondant au mot syriaque ܕܡܝ dont on ne s'est pas servi, à cause de ܕܡ qui suit, (on disait au singulier ܕܡܐ τιμή et au pluriel emph. ܕܡܝܬܐ, Barhébr., I, p. 12, l. 1).

*b)* Le féminin singulier maintient le suffixe *at,* qui à l'état absolu s'affaiblit en *å*; ܒܬܐ, par exception, ramène la voyelle *ou* devant la troisième radicale, comp. § 98.

Les noms qui à l'état absolu ont ـܐ ـܐ font, à l'état construit, ـܬ ـܬ : ـܬ ـܬ, ـܬ ـܬ; ceux qui ont ـ ـ ـ font ـܬ ـ : ـܬ ـܬ, ـܬ ـܬ.

*c)* Au pluriel masculin, le noun de la terminaison de l'état absolu *in* tombe et, au lieu de youdh, apparaît la diphthongue *ai,* hébreu et judéo-araméen *é,* ce qui dénote un degré intermédiaire dans les mutations de *ân* en *in,* dont nous avons parlé sous le paragraphe précédent, comp. § 86.

Dans les lâmadh-aleph, la terminaison s'ajoute au youdh radical chez les adjectifs, ـܝܢ ـܝܬ, et se contracte avec lui chez les substantifs. ـܐ, ـܐ.

*d)* Le féminin pluriel ajoute un taw à l'état absolu *ân,* par analogie du singulier; mais cette terminaison *(ânt)* se contracte par élimination du noun en *ât,* comme dans les autres langues sémitiques : ـܬ ـܬ ـܬ et après youdh ou waw, ـܬ ـܬ ـܬ ; ـܬ.

259. *État emphatique.*

*a)* L'araméen distingue encore dans les noms *l'état emphatique,* c'est-à-dire *déterminé* ἐμφατικός, dans lequel l'article s'adjoint au nom comme suffixe, au lieu de lui être préposé, comme en arabe et en hébreu. Qu'il s'agit bien là d'un véritable article, de la particule démonstrative הָ, § 173, 1°, et non pas d'une désinence casuelle ou de quelque voyelle de prolongation, c'est ce qu'indique l'influence de cette terminaison sur le radical, qui devant elle prend la forme de l'état construit. Ainsi dans l'araméen biblique ou targoumique, מַלְכָּא est composé de l'état construit מַלְכִי et de la particule *hâ,* dont le hé est tombé par l'agglutination. Quand, au contraire, cette particule est préposée, le hé demeure, comme dans les pronoms הָנּוֹן הָאֵן, § 173, 1° et dans l'article hébreu. Cette faculté de placer un démonstratif avant ou après le nom, l'araméen la possède aussi pour les pronoms[1]; on dit indifféremment, הָנּוֹן הַחֻפְּתָא ou הָנּוֹן הַחֻפְּתָא *cette coupe.* Quelquefois aussi un substantif est à l'état construit avec un pronom הָנּוֹן בְּיוֹמָתָא *aux jours de celui-ci,* הָנּוֹן לְסוּפְלְתָא *la sottise de ceux-ci,* Barhébræus, *Chron.* 388, 504, 596.

A l'état emphatique, le nom est donc déterminé et מַלְכָּא signifie, en principe, *le roi.* Cependant l'entassement si choquant des démonstratifs, par lequel une langue vulgaire cherche à atteindre à la clarté, comp. § 302, finit par enlever sa valeur au suffixe déterminatif et מַלְכָּא a le sens de *un roi* ou *le roi,* suivant la phrase.

L'état emphatique s'est alors généralisé au point de devenir la forme usuelle, et l'état absolu, que l'on ne rencontre plus que dans quelques tournures de phrase, est souvent difficile à constater. L'expression d'*emphatique* est donc inexacte, rigoureusement parlant, mais comme elle indique bien la nature de la désinence, nous la conservons.

*b)* L'état emphatique ajoute *â* à l'état construit; mais dans les noms qui ont une voyelle faible devant la dernière consonne, cette voyelle tombe ou passe devant la consonne précédente, si celle-ci n'a pas de voyelle propre, § 96; l'état emphatique masculin singulier se confond donc avec l'état absolu féminin singulier dans les adjectifs et les participes, ainsi que dans les

1. Le suédois et l'islandais agglutinent également l'article au nom déterminé et lui donnent les désinences casuelles.

substantifs qui forment un féminin : ܡܠܟܐ *roi*, ܥܓܠܐ *veau*, ܬܘܪܐ *taureau*, ܟܬܒܐ *écrivant*, ܟܬܝܒܐ *écrit*, ܓܠܝܐ *découvrant*, ܓܠܝܐ *découvert*, ܛܥܝܢܐ *jeune homme*, ܡܫܕܐ *jetant* ou *jeté* etc., comp. § 257 *b*.

*c)* Dans les féminins, la voyelle faible du suffixe de l'état construit *at* tombe devant *å* qui s'ajoute et la terminaison est *'thå* ou simplement *tå*, § 124 : ܡܠܟܬܐ *reine*, ܥܓܠܬܐ *génisse*, ܬܘܪܬܐ *vache*, ܟܬܒܬܐ *écrivante*, ܟܬܝܒܬܐ *écrite*, ܓܠܝܬܐ *découvrante*, ܓܠܝܬܐ *découverte*, ܛܥܝܢܬܐ *jeune fille*, ܡܫܕܬܐ *venue*.

Le participe passif des classes dérivés se distinguait du participe actif ou des substantifs dans les lâmadh-aleph, au moyen de la diphthongue *ai* : ܡܬܬܝܒܐ *établie*, mais ܡܬܬܝܒܬܐ *établissante* ou *établissement, camp*, Barhébræus, I, p. 38 ult.; ainsi dans les radicaux forts, ܡܬܟܬܒܐ etc., se distingue, comme passif, de l'actif ܡܬܟܬܒܬܐ, cependant de ܡܗܝܡܢ *croyant*, le féminin est ܡܗܝܡܢܬܐ, Act. 16, 1.

Dans ܥܠܡܬܐ *jeune fille*, ܐܡܬܐ et ܐܡܝܬܐ, § 132, la diphthongue *ai* demeurait contre la règle, § 92.

*d)* Au pluriel masculin, le suffixe *å* ajouté à la diphthongue *ai* de l'état construit, donne un groupe *ayå*, qui se maintient en judéo-araméen notamment[1]; mais en syriaque, il se contracte en *è* : ܒܢܝ ܡܠܟܐ ܘܒܪܝܐ, § 104, 2°.

La terminaison forte demeure cependant, en syriaque, avec les lâmadh-aleph, parce que le youdh du suffixe se redouble, en se confondant avec celui de la racine : ܪܥܝܐ *paissants*, ܓܠܝܐ *découverts*, ܒܪܝܐ *créés*, ܨܒܝܐ *gazelles*. Quelques substantifs ont la forme contractée : ܝܡܐ *flots*, ܝܡܐ *solitudes*, ܛܒܐ *avantages*, Barhébræus, I, p. 19, l. 11, ܚܡܐ *froids*, Barhébræus, I, p. 30, l. 11, comp. § 277 ci-après.

Les monosyllabiques avaient également la forme forte : ܫܡܐ ܐܬܐ ܡܬܐ ܐܡܐ ܕܡܐ, § 224, excepté ܕܡ *sangs* (peu usité), par distinction de ܕܡ *prix*, ܦܐ *fruits*, ܦܐ *faces*, ܒܐ *bases*.

*e)* Au pluriel féminin, *å* s'ajoute à la terminaison *åt* qui n'est susceptible d'aucune modification, ܡܠܟܬܐ ܒܢܝܬܐ ܫܡܫܬܐ, etc.

1. La contraction de *ayå* en *ē* n'a lieu dans ces dialectes qu'après le suffixe analogue *âi*, comme ܒܫܡܝܐ du sing. ܒܫܡܝ. Le palmyrénien a aussi des formes contractes à côté des formes pleines, *Zeitschr. d. D. M. G.*, p. 100, § 16.

260. *Du duel.*

Le duel n'est plus usité en araméen, mais il a laissé quelques traces de son passage en syriaque : ܬܪܝܢ *deux*, fém. ܬܪܬܝܢ, ܬܪܝܢܝܐ *second*, ܡܬܬܝܢ *deux cents* de ܡܐܐ *un cent*, ܒܝܬ ܢܗܪܝܢ *Mésopotamie*, comp. le plur. ܢܗܪܘܬ.

La terminaison du duel est, en principe, la même que celle du pluriel ; c'est le suffixe *ân* du collectif qui, d'une manière générale, embrasse tous les individus d'une même espèce et, d'une manière restreinte, un petit groupe : le couple ou la paire, c'est-à-dire deux individus ou deux objets associés pour un but commun, un attelage, les membres doubles d'un corps ou d'un outil etc.

Limité à ces cas, le duel est d'un usage assez restreint pour pouvoir être considéré comme inutile et il s'est peu développé en araméen, comme en éthiopien ; finalement, il a disparu, à quelques vestiges près [1].

Le suffixe *ân* du duel conserve sa forme primitive en arabe, mais en syriaque, il s'affaiblit en *aïn*, hébr. *aïm*, et de là en *èn*, à cause de la syllabe fermée, comp. §§ 86, 87 et 92. La diphthongue *ai* reparaît dans une syllabe ouverte, ܬܪܝܗܝ.

## Chapitre XVIII.

*Pluriels forts et pluriels irréguliers.*

261. Quelques noms de la forme فَعْل portent trace au pluriel d'une voyelle *a* qui se rencontre régulièrement en hébreu dans ces noms, מְלָכוֹת מְלָכִים, et d'une manière sporadique dans les autres langues sémitiques [2]. En syriaque, cette voyelle tombe dans une syllabe ouverte, mais elle se manifeste dans quelques radicaux forts à l'aspiration d'une muette ܨܒܥ, troisième radicale, § 123 *e*, et dans les double-é, à la répétition de la radicale géminée, §§ 111 et 151 : ܥܡܡܐ *peuples*, hébr. עַמִּים, ܝܡܡܐ *mers*, ܐܨܨܐ *fruits*, ܐܣܝܐ *médicaments*, comp. pour ces deux noms § 265, et sans doute ܓܠܠܐ *vagues*, ܐܒܝܢ *absinthe*, dont

1. En hébreu il n'a reçu qu'un développement incomplet. Mais en arabe, où les formes sont si abondantes, il est sorti du cadre restreint de la paire ou du couple ; il s'est appliqué à tout nombre deux et a reçu une flexion complète.

2. V. *Mand. Gramm.*, p. 163, note 1.

le singulier est inusité[1]; et dans les féminins, ܟܲܬ݂ܝ̈ܢ *fiancées,* ܟܲܬ݂ܝ̈ܢ *manteaux,* ܟܲܬ݂ܘ̈ܬ݂ܐ *causes.*

262. Un certain nombre de monosyllabiques maintiennent, par allongement, cette voyelle devant la terminaison du pluriel et insèrent un hé intermédiaire[2]; ils forment ainsi un pluriel du pluriel et acquièrent la forme trilittère, vers laquelle le sémitisme tend constamment : ܐܲܒ݂ܗ̈ܐ ou ܐܲܒ݂ܗ̈ܵܬ݂ܐ *pères,* אָבוֹת, أَبَوَانِ, comp. § 224 *a,* ܫܡ̈ܐ ou ܫܡ̈ܵܗ̈ܵܬ݂ܐ *noms,* שֵׁמוֹת, اسماوات, ܚܡ̈ܐ *beaux-pères,* ܟܡ̈ܵܗ̈ܵܬ݂ܐ *manches.* Quelquefois elle tombe, mais le hé qu'elle avait attiré, demeure : ܐܡ̈ܗ̈ܵܬ݂ܐ *mères,* أُمَّات et أُمَّهَات אִמּוֹת, ܐܵܡ̈ܵܬ݂ܐ *servantes,* אֲמָהוֹת. Waw permute aussi avec hé, sans qu'on doive voir toujours là l'influence d'une troisième radicale tombée, ܥܡ̈ܡ̈ܵܬ݂ܐ *peuples,* qui se distingue de cette manière de ܐܡ̈ܗ̈ܵܬ݂ܐ *mères,* ܫܦ̈ܬ݂ܵܬ݂ܐ *lèvres,* شَفَوَات, ܐܚ̈ܵܬ݂ܐ *sœurs,* أَخَوَات אֲחָיוֹת, ܡ̈ܐ *cents,* ܐ̈ܬ݂ܘ̈ܬ݂ܐ *signes,* comp. § 224[3], ܟ̈ܦ̈ܪ̈ܵܬ݂ܐ *bourgs* du sing. ܟ̈ܦ̈ܪ̈ܐ, ܐ̈ܡ̈ܵܬ݂ܐ *fièvres* du sing. ܐ̈ܡ̈ܐ, comp. אֵשׁ.

263. La terminaison forte ܝ̈ܢ se rencontre : 1° dans des pluriels de substantifs lâmadh-aleph qui au singulier ont la forme masculine *è, ai,* emph. *yâ* : ܚ̈ܫ̈ܝ̈ܢ *serpents,* ܟ̈ܘ̈ܫ̈ܝ̈ܢ *cuisines,* ܐ̈ܘ̈ܪ̈ܝ̈ܢ *parcages,* ܩ̈ܛ̈ܘ̈ܦ̈ܝ̈ܢ *aqueducs,* Barhébræus, p. 1, l. 32 ult., ܠ̈ܝ̈ܠ̈ܝ̈ܢ *nuits,* ܚ̈ܛ̈ܝ̈ܢ *froments,* ܛ̈ܐ̈ܝ̈ܢ *brebis,* ܬ̈ܕ̈ܝ̈ܢ *poitrines,* Barhébr., II, vers 1108; ܩ̈ܨ̈ܘ̈ܡ̈ܝ̈ܢ *champ de concombres,* مَقْثَاوَة, ܙ̈ܘ̈ܥ̈ܝ̈ܢ *vans,* avec maintien du youdh; ܡ̈ܙ̈ܠ̈ܓ̈ܝ̈ܢ *fourchettes-à-pot;* le participe présent, pris substantivement comme nom d'agent, forme le pluriel de la même manière : ܐ̈ܣ̈ܝ̈ܐ *médecins,* ܪ̈ܥ̈ܝ̈ܢ *bergers,* ܫ̈ܩ̈ܝ̈ܐ *échansons* et ܫ̈ܩ̈ܐ, Barhébræus, I, p. 38, l. 5, ܡ̈ܪ̈ܝ̈ܢ *maîtres*[4]; 2° dans les substantifs masculins qui ont le suffixe *ai,* § 253 : ܟ̈ܘ̈ܪ̈ܣ̈ܝ̈ܐ *trônes,* ܣ̈ܘ̈ܣ̈ܝ̈ܐ *chevaux,* ܐ̈ܪ̈ܡ̈ܝ̈ܐ *lions,* où youdh

1. ܢ̈ܫ̈ܐ *femmes* du sing. ܐ̈ܢ̈ܬ̈ܬ̈ܐ, § 23 *b*, comparé avec נָשִׁים, trahit un *a* de même provenance; l'aleph, première radicale, est tombé dans ce pluriel.

2. Ce hé vient d'aleph, comme le montre l'hébreu dans les formes analogues טְלָאִים צְבָאִים, v. Ewald, *Lehrb.,* p. 487; plus communément, aleph se change en waw, v. les noms ci-après et § 104, 1°.

3. Comme on le voit par ces exemples, l'arabe a tantôt *ă*, tantôt *ā* après la seconde consonne, l'éthiopien a toujours *ă* : **ኣበው : ኣኀው : እደው : ኣፈው :**

4. Les féminins avaient la terminaison ordinaire ܬ̈ܪ̈ܥ̈ܝ̈ܬ݂ܐ *bergères,* ܫ̈ܩ̈ܝ̈ܬ݂ܐ *femmes échansons,* Barhébræus, p. 38, l. 10.

radical reparaît, comme dans l'hébreu אַרְיֵה, ܐܲܪ̈ܝ̰ܘ̰ܬ̰ܐ ou ܐܲܪ̈ܝ̰ܘ̰ܬ̰ܐ *coussins,* v. § 38, ܐܲܦ̈ܪ̰ܘ̰ܬ̰ܐ *mulets,* ܐܲܓ̈ܪ̰ܘ̰ܬ̰ܐ *grues;* ajoutez quelques noms étrangers, qui suivent l'analogie, ܐܲܟ̈ܣ̰ܘ̰ܬ̰ܐ *carrefours* de πλατεῖα, néo-hébr. פלטיות, ܐܲܣ̈ܛ̰ܘ̰ܕ̰ܝ̰ܘ̰ܬ̰ܐ *stades* de στάδιον, ܐܲܣ̈ܛ̰ܪ̰ܘ̰ܛ̰ܐ *lits* de φορεῖον [1], ܐܲܣ̈ܛ̰ܝ̰ܘ̰ܢ̰ܐ ou ܐܲܣ̈ܛ̰ܝ̰ܘ̰ܢ̰ܐ *boisseaux* de *modius,* sing. ܣ̈ܛ̰ܝ̰ܘ̰ܢ̰ (le terme syriaque est ܐܲܡ̈ܬ̰ܐ, Matth. 5, 15), ܐܲܟ̈ܣ̰ܘ̰ܬ̰ܐ *membres,* κῶλον; 3° dans des double-ʿé ou ʿé-waw : ܐܲܟ̈ܣ̰ܘ̰ܬ̰ܐ *cœurs,* ܐܲܣ̈ܛ̰ܪ̰ܘ̰ܛ̰ܐ *armées* et, avec affaiblissement de ܐܲ̈ܝ̰ en ܐ̈ܝ̰, ܐܲܢ̈ܘ̰ܬ̰ܐ *feux;* 4° dans quelques autres radicaux, ܐܲܢ̈ܗ̰ܪ̰ܘ̰ܬ̰ܐ *fleuves,* נְהָרוֹת, ܐܲܐ̈ܪ̰ܘ̰ܬ̰ܐ *lieux.*

Cette terminaison s'explique aisément dans les noms qui au singulier absolu finissaient par la diphthongue *ai* : le suffixe ܐ̈ܝ̰ s'ajoutait à cette diphthongue sans autre modification que celle de youdh en waw.

Est-ce également un suffixe *ai* qui entre dans la composition des pluriels cités sous les numéros 3° et 4°? L'analogie nous engage à le croire, quoique ce suffixe ne puisse avoir ni la même origine, ni le même sens. Si l'on remarque que ces formes féminines du pluriel s'ajoutent à des noms masculins, qui ont la forme masculine au singulier, on admettra sans difficulté qu'elles se soient développées d'un pluriel masculin dont elles seraient le renforcement; dans cette hypothèse, le suffixe ܐ̈ܝ̰ s'est aggluti né, non plus à l'état construit singulier, mais à l'état construit pluriel : ܒ̈ܢ̰ܝ̰ ܟ̈ܪ̰ܣ̰ܐ. La même explication s'applique aux lâmadh-aleph qui avaient *è* à l'état absolu singulier : ܒ̈ܢ̰ܝ̰ܐ serait formé de ܒ̈ܢ̰ et de ܐ̈ܝ̰. La présence de deux formes du pluriel dans quelques-uns de ces noms ne fait que confirmer cette manière de voir : ܣ̈ܛ̰ܝ̰ܘ̰ܢ̰ et ܐ̈ܣ̰ܛ̰ܝ̰ܘ̰ܢ̰ܐ, où l'antériorité de la première se remarque à ce que, seule, elle prend les suffixes possessifs; ܟ̈ܪ̰ܣ̰ܐ et ܐ̈ܟ̈ܪ̰ܣ̰ܐ, ܣ̈ܛ̰ܪ̰ܛ̰ܐ et ܐ̈ܣ̈ܛ̰ܪ̰ܛ̰ܐ, etc., comp. § 271. Nous sommes donc ici en face d'un véritable pluriel de pluriel, qu'ont développé également l'arabe et l'éthiopien [2].

264. Il faut se garder de confondre avec les noms dont nous

1. Les grammairiens syriaques dérivent ce pluriel d'un singulier ܐ̈ܣ̰ܛ̰ܝ̰ܘ̰ܢ̰ܐ, Barhébræus, I, p. 33, l. 22, *Abrah. Echell.*, p. 41, Amira, p. 75; mais ce mot a le sens de *mœurs, Chrestom. Knös,* 27, 2; ܐ̈ܢ̰ܗ̰ܓ̰ܘ̰ܢ̰ܐ, néo-hébr. פרוטא, est peut-être usité au singulier, v. Ewald, *Lehrb.,* p. 421, note 2. Le pluriel se trouve dans Isaïe 60, 4.

2. Voyez en ce sens Philippi, *Ueber die Zahl zwei,* dans la *Zeitschr. der D. M. G.,* XXXII, p. 753.

venons de parler, les pluriels des féminins lâmadh-aleph de la forme فَعَلَة, § 230 *c*, tels que : ܥܶܫ̈ܪ̈ܐ ܚܟ̈ܐ ܨܦ̈ܐ ܩܠ̈ܐ *pouces,* ܫܩ̈ܐ ܫ̈ܐ ܨ̈ܐ ܙ̈ܐ. Ces pluriels sont, en effet, occasionnés par la voyelle *å* qui, au singulier, suit la seconde radicale et qui, au pluriel, se décompose en la diphthongue *aw* devant un autre *å* [1].

265. Le syriaque a aussi quelques pluriels forts, à forme masculine, où la terminaison ܐ abs. ـܹ, s'ajoute au suffixe du collectif *ån,* le prototype du pluriel masc. absolu, comme nous l'avons dit § 257 *c*. C'est le pluriel du pluriel, à forme masculine ; il est assez rare, on le rencontre dans ܐ̈ܦ̈ܐ de ܐ̈ܦ̈ *fruit,* ܫ̈ܡ̈ܐ de ܫ̈ܡ̈ *poison,* comp. § 261, sur le redoublement de ܨ et de ܣ, ܚ̈ܙ̈ܐ de ܚ̈ܙ̈ *vision,* ܚ̈ܡ̈ܐ de ܚ̈ܡ̈ *vin,* ܫ̈ܡ̈ܫ̈ܐ de ܫ̈ܡ̈ *huile,* ܩ̈ܛ̈ܐ de ܩ̈ܛ̈ *odeur,* ܡ̈ܟ̈ܐ de ܡ̈ܟ̈ *gouverneur,* ܪ̈ܫ̈ܐ de ܪ̈ܫ̈ *prince,* ܪ̈ܒ̈ܐ de ܪ̈ܒ̈ *maître,* ܒ̈ܫ̈ܐ *viandes* de ܒ̈ܫ̈, comp. § 271. Cette forme est aussi usitée, plus ou moins, dans les autres dialectes araméens, v. *Neusyr. Gramm.,* § 68 et *Mand. Gramm.,* § 136.

266. Les féminins qui ont youdh devant la terminaison du singulier, § 253, le conservent au pluriel : ܐ̈ܝ̈ܫ̈ܐ ܫ̈ܡ̈ܐ ܚ̈ܙ̈ܐ, etc. d'un singulier ܐ̈ܝ̈ܐ ܫ̈ܡ̈ܐ ܚ̈ܙ̈ܐ.

Les noms suivants n'ont youdh que devant le suffixe du pluriel : ܦ̈ܬ̈ܘ̈ܬ̈ *fragments d'hostie,* ܕ̈ܒ̈ܘ̈ܬ̈ *abeilles,* ܕ̈ܟ̈ܘ̈ܬ̈ *endroits,* ܕ̈ܢ̈ܒ̈ܬ̈ *queues,* ܕ̈ܐ̈ܪ̈ܬ̈ *lits,* Barhébræus, I, p. 35, l. 17, targ. דדגשא, ܙ̈ܥ̈ܘ̈ܬ̈ *petites,* ܙ̈ܡ̈ܬ̈ *étrilles,* ܫ̈ܒ̈ܬ̈ *cercles,* ܛ̈ܒ̈ܬ̈ *belettes,* ܟ̈ܦ̈ܬ̈ *poignées de main,* ܟ̈ܢ̈ܫ̈ܬ̈ ou ܟ̈ܢ̈ܫ̈ *réunions,* ܨ̈ܪ̈ܪ̈ܬ̈ *faisceaux,* ܨ̈ܘ̈ܡ̈ܬ̈ ou ܨ̈ܘ̈ܡ̈ *serments,* ܨ̈ܢ̈ܝ̈ܩ̈ܬ̈ *cachettes,* ܨ̈ܢ̈ܝ̈ܬ̈ *circuits,* ܨ̈ܢ̈ܛ̈ܬ̈ *pesons,* ܣ̈ܣ̈ܬ̈ *juments,* ܛ̈ܠ̈ܬ̈ *champignons,* ܠ̈ܦ̈ܬ̈ *hameçons,* ܥ̈ܨ̈ܬ̈ *urnes,* ܩ̈ܨ̈ܬ̈ *bâtons,* ܩ̈ܛ̈ܬ̈ *boîtes à parfum.* Les singuliers ܨ̈ܢ̈ܝ̈ܩ̈ܐ, ܨ̈ܢ̈ܝ̈ܐ, ܨ̈ܢ̈ܟ̈ܐ appartiennent à la catégorie des noms qui ont généralement au singulier youdh après le radical, § 246, 2° ; ܙ̈ܥ̈ܝ̈ܐ *petite,* laisse paraître le youdh à l'état absolu ܙ̈ܥ̈ܘ̈ܐ ; ܣ̈ܣ̈ܐ *jument* vient du masculin ܣ̈ܣ̈ *cheval,* ܟ̈ܢ̈ܫ̈ *réunion,* de l'abstrait ܟ̈ܢ̈ܫ̈ܘ̈,

1. De même, l'arabe a des pluriels semblables de singuliers différents, comme شَهْوَات de شَهْوَة, غَزَوَات صَلَوَات بَدَوَات de غَزَاةٌ صَلَوٰةٌ بَدَاةٌ.

il est donc probable que ces deux noms avaient aussi youdh à l'état absolu.

Les noms féminins des formes فاعول et فَعَّول, §§ 232 et 240, qui ont quelquefois youdh au singulier, l'ont plus régulièrement au pluriel : ܐܲܨܲܨܬܵܐ *joueuses de flûte,* ܐܲܦܲܥܡܵܐ *laboureuses,* ܐܲܚܲܕܡܵܐ *passagères,* ܐܲܦܲܨܡܵܐ *libératrices,* Barhébræus, I, p. 35, l, 7, ܐܲܓܲܡܣܬܵܐ *gutturales qui attirent p'tâḥâ, id.* I, p. 117, l. 8, ܐܲܟܲܒܕܡܵܐ *grossières,* ܐܲܥܲܕܡܵܐ *sottes* etc. Les diminutifs féminins en ܐܵܐ n'avaient le youdh qu'au pluriel, ܐܵܬܬܵܐ, § 252*a*. Ces formes de pluriel sont très-répandues en néo-syriaque, v. *Neusyr. Gramm.*, § 70. Sur l'origine de ce youdh, voyez § 253*a* ei-dessus.

267. Les noms lâmadh-aleph qui conservent le youdh radical devant le suffixe ܐܵܝ, § 255, l'articulent au moyen d'une voyelle adjuvante *i* au pluriel, ou le laissent tomber : ܐܲܫܬܵܝܹܐ ou ܐܲܫܬܵܐ *médecines* de ܐܲܫܬܵܐ, ܐܲܟܡܬܵܝܹܐ *continuations* de ܐܲܟܡܵܐ, Barhébræus, I, p. 35, l. 12, *Bibl. orient.*, II, p. 312.

## Chapitre XIX.

*Noms féminins à forme masculine et noms masculins à forme féminine ; pluriel de paucité.*

268. Certains noms quoique féminins ont conservé la forme du masculin ; d'autres n'ont développé le féminin qu'au singulier et ont la forme masculine au pluriel. Ces noms, qui se retrouvent en majeure partie dans toutes les langues sémitiques, appartiennent au premier âge de la langue.

*a)* Ont la forme masculine au singulier :

1° *Quelques noms féminins par leur objet même :* ܐܲܡ *mère,* ܐܲܬܬܵܢ *ânesse.*

2° *Des collectifs et des noms de troupeaux ou d'animaux,* sans distinction des mâles et des femelles : ܐܲܓܘܪܟܵܐ *grenouille,* ܐܲܪܢܒܵܐ *lièvre,* ܕܲܒܪܵܐ *frelon* ou *abeille,* nom d'unité ܕܲܒܪܬܵܐ, ܚܲܡܪܵܐ *outarde,* ܛܲܝܪܵܐ *oiseau de proie,* ܥܲܪܵܐ *chèvre,* ܪܲܒܬܵܐ *pigeon,* ܙܲܘܥܵܐ *chien sauvage,* ܛܲܠܝܵܐ *mouton,* ܓܕܝܵܐ *moineau,* ܬܘܠܥܵܐ *ver,* ܩܘܨܝܵܐ *hérisson,* ܒܗܡܵܐ *bétail,* ܥܲܕܪܵܐ *troupeau, gros bétail,* ܬܘܪܬܵܐ *vache,* Amos 4, 1, ܥܲܢܵܐ *petit bétail,* ܓܘܕܵܐ *troupe,* ܐܲܘܪܵܐ *troupeau* ou *chevaux,* ܐܲܡܵܐ *bêtes de somme,* ܐܲܪܢܒܵܐ *hyène,* ܩܘܡܠܵܐ *puceron ;* ܥܲܩܪܒܵܐ *scorpion* est féminin dans un passage

d'Antoun cité par Barhébræus, I, p. 48, l. 16, comp. en arabe عَقْرَب.

3° *Des noms de végétaux :* ܥܘܪ *câprier,* Ecclés. 12, 6, ܫܘܫܢ *lis,* nom d'unité ܫܘܫܢܐ, ܥܕܫ *espèce de lentille,* ܒܘܪܓ *mauve.*

4° *Des noms de membres, surtout ceux qui sont doubles :* ܐܘܕܢ *oreille,* ܐܝܕ *main,* ܦܠܓ *paume de la main,* ܦܘܠ *cuisse,* ܟܬܦ *épaule,* ܓܢܚ *aile,* ܓܢܒ *côte,* ܐܝܣ *testicule* ou ܐܝܣܐ, Barhébr., p. 13, l. 16, ܥܝܢ *œil,* ܪܓܠ *pied,* ܥܩܒ *talon,* ܩܪܢ *corne,* ܒܪܟ *genou,* ܕܢܒ *queue,* plus souvent ܕܢܒܐ, ܓܢܒ *côté,* ܓܪܓܪ *gosier,* ܙܥܘܪܝܬܐ *petit doigt,* ܛܦܪ *ongle,* ܟܒܕ *foie,* ܟܪܣ *ventre,* ܫܢ *dent,* ܫܘܪܐ *nombril,* ܥܘܪܠܐ *prépuce,* ܝܡܝܢ *la droite,* ܣܡܐܠ *la gauche.*

5° *Des noms de vases, poids et mesures :* ܐܢܐ *navire,* ܩܘܣܡ *cruche,* ܒܪܒܝܬܐ *terrine,* ܒܐܪ *puits,* ܬܪܥ *auge,* ܐܘܪ *outre,* ܡܒܘܥ *fontaine,* ܟܝܠ *boisseau,* nom d'unité ܟܝܠܐ, ܟܟܪ *talent,* ܐܘܒܠ *obole,* ܦܪܕܐ *fardeau,* ܩܒܬܐ *poignée.*

6° *Des noms de meubles, d'outils et de vêtements :* ܓܠܓܠ *roue,* ܟܘܣܬܐ *tunique,* ܠܘܚ *planche,* ܛܪܣ *bouclier,* ܣܟܝܢ *couteau* [1], ܡܛܬ *lit,* ܢܝܪ *joug,* ܪܚܐ *meule,* ܪܘܡܚ *lance,* ܡܛܦܚ *manteau,* ܟܦܐ *chapiteau,* plur. ܟܦܐ, Barhébræus, I, p. 13, l. 17, ܡܚܛܬܐ *aiguille,* Barhébræus, I, p. 14, l. 7, ܩܘܦܐ *amphore,* ܣܕܪܐ *hache,* ܛܪܣ *bouclier.*

7° *Des noms d'éléments, de matière et de lieux :* ܐܪܥ et ܐܬܪ *terre,* ܐܒܢ *pierre,* ܢܘܪ *feu,* ܢܦܫ *âme,* ܥܪܦܠ *nuée épaisse,* ܥܢܢ *nuage,* ܙܘܥܬܐ *tempête,* ܫܡܝ, hébr. שְׁאוֹל *com.,* ܟܝܡܬ *pléiades,* ܫܒܝܠ *chemin,* ܚܩܠ *champ,* ܡܕܒܪ *désert,* ܗܝܟܠ *temple d'idoles,* ܬܝܡܢ *sud* (où le taw est sans doute signe du féminin, § 248), ܨܦܘܢ *nord,* ܡܕܢܚ *orient,* ܡܥܪܒ *ouest* (ces deux derniers, aussi masculins).

8° *Les noms des lettres de l'alphabet et des noms de nombre de 3 à 10.*

9° *Quelques noms qui ne rentrent dans aucune de ces catégories :* ܡܠܚ *sel,* ܐܬܘܬ σάκρα *lettre,* ܙܘܩ *mèche de cheveux,* ܚܦܪ *fossé,* ܥܢܦ *branche,* ܢܨܒ *rejeton,* ܩܫܐ *fétu,* ܓܙ *toison,* ܨܚܝܬܐ *rouille,* plur. ܨܚܝܬ; mais ܥܘܬ *oppression,* rac. ܥܬ, ܙܘܥܬܐ *sueur,* hébr. זֵעָה, ܕܘܪ *fumier,* ܟܠܬܐ *fiancée* ont la terminaison du féminin, v. p. 107 et 220, note 1; sans doute aussi ܕܒܩ *glu* et ܟܪܡ *vigne.* ܐܫܬܪ est un nom d'idole, hébr. אֲשֵׁרָה ou עַשְׁתֹּרֶת [2].

1. Ces deux derniers sont peut-être d'origine étrangère.
2. Quant aux féminins qui ont le suffixe *ai,* v. ci-dessus § 253 *a.*

*b)* De genre commun étaient les noms suivants : ܒܝܬܐ *monastère,* ܪܗܛܐ *foule,* ܐܝܬܘܬܐ *essence,* ܣܗܪܐ *lune,* ܫܡܫܐ *soleil,* ܫܡܝܐ *ciel,* ܪܩܝܥܐ *firmament,* ܕܘܪܐ *générations,* ܪܘܚܐ *souffle* ou *esprit,* ܓܪܓܪܬܐ *gril,* ܣܝܦܐ *glaive,* ܐܬܢܐ *âne,* ܓܡܠܐ *chameau,* ܥܬܐ *mite,* ܐܝܟܢܐ *exemplaire,* ܕܚܠܬܐ *effroi,* où la forme du mot influait sur son genre; ܡܕܡ *quelque chose,* comme neutre, était aussi quelquefois construit avec le féminin; ܐܢܬ n'était masculin que dans le sens de Verbe, désignant la seconde personne de la trinité.

Les noms propres avaient le genre de l'individu qui les portait, abstraction faite de la forme; les noms de peuples étaient masculins, ceux de pays et de villes, féminins; on exceptait ܡܨܪܝܢ et ܐܬܘܪ.

*c)* Parmi les noms que nous venons d'énoncer, les suivants avaient au pluriel la terminaison du féminin : ܐܒܗܬ ܐܡܬ ܐܝܡܡ ܐܝܕ ܐܒ ܐܚ ܒܪ ܒܪܬ ܕܡ ܕܡܥ ܗܝܟܠ ܗܝܟܠܬ ܙܒܢ ܙܒܢܬ ܚܕ ܚܕܬ ܚܡܪ ܚܡܪܬ ܛܒܐ ܛܒܬ ܝܕ ܝܕܬ ܟܦ ܟܦܬ ܠܒ ܠܒܬ ܡܐ ܡܐܬ ܢܦܫ ܢܦܫܬ ܥܝܢ ܥܝܢܬ ܦܘܡ ܦܘܡܬ ܩܪܢ ܩܪܢܬ ܪܓܠ ܪܓܠܬ ܫܡܐ ܫܡܝܐ ܫܢ ܫܢܬ ܬܪܥ ܬܪܥܬ. Les autres avaient la terminaison du masculin; dans les parties doubles du corps, ce pluriel répondait au duel arabe et hébreu. Quelques-uns formaient aussi un pluriel à forme féminine traduisant un nouveau sens, v. § 272.

269. Les noms étrangers, notamment les noms grecs, passaient en syriaque avec le genre qui leur appartenait. Les mots qui par leur physionomie et leurs désinences trahissent leur origine, ne prêtent à aucun doute, comme ܐܦܘܬܩܐ ἀποθήκη, ἡ ἀπόθεσις, ἡ ἀποθήκη, ἡ ἀπόθετος, ἡ ἀποθήκη, ἡ ἀποθήκη, ἡ ἀποθήκη

ⲡⲟⲩⲱ ou ⲡⲟⲩⲟⲩ ὕλη, ⲡⲟⲩⲉⲓⲱⲛ *legio*, ⲡⲟⲩⲁⲥ ἡ λάγηνος, *lagena*, ⲡⲟⲩⲥⲓⲁ οὐσία, ⲡⲓⲙ *fil de métal*, σειρά, ⲡⲟⲩⲁⲗⲁⲝ ἡ φάλαγξ, ⲡⲁⲛⲁⲫⲟⲣⲁ *messe*, ἀναφορά et d'autres encore.

Parmi les noms d'origine différente : ⲡⲥⲁⲙⲓ *glaive*, v. Lagarde, *Abhandl.*, p. 72, l. 24, ⲡⲙⲁⲣⲕⲟⲥ *carquois*, id., p. 80, l. 20; sans doute ⲡⲥⲁⲙⲓ *coffre*, Barhébræus, I, p. 14, *pénult.*, ⲡⲁⲥⲓ *riche tapis, robe d'honneur*, targ. אימלין, comp. ar. خَمْلٌ.

270. Les féminins qui n'ont la forme féminine qu'au singulier et qui ne l'ont pas développée au pluriel forment une longue liste. A l'exception de ⲡⲉⲓⲧ, ce sont des noms de choses, chez lesquels le suffixe du singulier avait sans doute, en principe, le sens d'un *nomen unitatis*, § 251; voici cette liste qui n'est certainement pas complète :

| | | |
|---|---|---|
| ⲡⲁⲥⲉ *aune*, | pl. | ⲛⲁⲥⲓ |
| ⲡⲉⲓⲧ *femme* | » | ⲛⲓⲙⲓ, p. 252, n. 1. |
| ⲡⲁⲥⲉ *paroi* | » | ⲁⲥⲓ |
| ⲡⲙⲟⲩⲛⲉ *mesure agraire* | » | ⲁⲙⲟⲩⲛⲓ |
| ⲡⲁⲥⲉ ou ⲡⲙⲟ *testicule* | » | ⲛⲧⲙⲟ |
| ⲡⲁⲙⲟⲩⲥⲉ *miette*, p. 90 | » | ⲛⲓⲙⲟⲩⲥⲓ |
| ⲡⲥⲙⲉ *œuf* | » | ⲥⲧⲙⲓ |
| ⲡⲥⲁⲛⲉ *verjus* | » | ⲛⲥⲁⲛⲓ |
| ⲡⲥⲟⲩⲛⲉ *fromage*, p. 102 | » | ⲛⲥⲟⲩⲛⲓ |
| ⲡⲥⲟⲛⲉ *vêtement* | » | ⲛⲥⲟⲛⲓ |
| ⲡⲥⲉ *jardin* | » | ⲛⲥⲓ |
| ⲡⲥⲛⲁⲩⲉ *charbon ardent* | » | ⲛⲥⲛⲁⲩⲓ |
| ⲡⲥⲟⲩⲉ *vol*, p. 116 | » | ⲛⲥⲟⲩⲓ |
| ⲡⲥⲁⲉ *vigne*, p. 102 | » | ⲛⲥⲁⲓ |
| ⲡⲥⲟⲛⲉ *gâteau de figues* | » | ⲛⲥⲟⲛⲓ |
| ⲡⲥⲙⲉ *larme* | » | ⲛⲥⲙⲓ |
| ⲡⲟⲩⲱ *gouffre* | » | ⲛⲟⲩⲟⲩ |
| ⲡⲁⲥⲉ *aiguillon* | » | ⲛⲁⲥⲓ |
| ⲡⲥⲁⲉ *épine* | » | ⲛⲥⲁⲓ |
| ⲡⲥⲁⲉ *froment* | » | ⲛⲥⲁⲓ |
| ⲡⲥⲛⲁⲩⲉ *perle* | » | ⲛⲥⲛⲁⲩⲓ |
| ⲡⲉⲙⲉ *goutte* | » | ⲛⲉⲙⲓ |
| ⲡⲥⲟⲩⲉ *fenêtre* | » | ⲛⲥⲟⲩⲓ |

| | | | |
|---|---|---|---|
| ⵜⵉⵖⵔⵉ | pl. | *cruche* | ⵖⵔⵉ |
| ⵜⵉⵎⵓⵔⵜ | » | *bru* | ⵎⵓⵔⵜ |
| ⵜⵉⵎⵓⵔⵜ | » | *manteau* | ⵎⵓⵔⵜ |
| ⵜⵉⵙⵙⵉ | » | *rein*, masc. et fém. | ⵙⵙⵉ |
| ⵜⵉⵙⵙⵉ | » | *fourrage* | ⵙⵙⵉ |
| ⵜⵉⵣⵣⵉ | » | *cuisse* | ⵣⵣⵉ |
| ⵜⵉⵥⵥⵉ | » | *tuile* | ⵥⵥⵉ |
| ⵜⵉⵥⵥⵉ | » | *coupe* | ⵥⵥⵉ |
| ⵜⵉⵥⵥⵉ | » | *rouleau* | ⵥⵥⵉ |
| ⵜⵉⵥⵥⵉ | » | *faucille* | ⵥⵥⵉ |
| ⵜⵉⵥⵥⵉ | » | *base* | ⵥⵥⵉ |
| ⵜⵉⵙⵙⵉ | » | *crible* | ⵙⵙⵉ |
| ⵜⵉⵡⵉⵜ | » | *parole* | ⵡⵉⵜ |
| ⵜⵉⵎⵎⵉ ou ⵜⵉⵎⵎⵉ | » | *tabernacle* | ⵎⵎⵉ |
| ⵜⵉⵏⵏⵉ | » | *poil* | ⵏⵏⵉ |
| ⵜⵉⵙⵙⵉ | » | *corbeille* | ⵙⵙⵉ |
| ⵜⵉⵖⵔⵉ | » | *grotte* | ⵖⵔⵉ |
| ⵜⵉⵏⵏⵉ | » | *filtre* | ⵏⵏⵉ |
| ⵜⵉⵙⵙⵉ | » | *alène* | ⵙⵙⵉ |
| ⵜⵉⵡⵡⵉ | pl. ⵡⵡⵉ et | *branche,* | ⵡⵡⵉ |
| ⵜⵉⵙⵙⵉ | pl. ⵙⵙⵉ ou | *vaisseau,* | ⵙⵙⵉ |
| ⵜⵉⵖⵔⵉ | pl. | *orge* | ⵖⵔⵉ |
| ⵜⵉⵏⵏⵉ | » | *raisin* | ⵏⵏⵉ |
| ⵜⵉⵣⵣⵉ | » | *courroie* | ⵣⵣⵉ |
| ⵜⵉⵖⵔⵉ | » | *son* | ⵖⵔⵉ |
| ⵜⵉⵖⵔⵉ | pl. | *grain* | ⵖⵔⵉ |
| ⵜⵉⵣⵣⵉ | pl. ⵣⵣⵉ et | *ongle* | ⵣⵣⵉ |
| ⵜⵉⵎⵎⵉ | pl. | *sort* | ⵎⵎⵉ |
| ⵜⵉⵙⵙⵉ | pl. ⵙⵙⵉ et | *plante des pieds,* | ⵙⵙⵉ |
| ⵜⵉⵏⵏⵉ | pl. | *grosse dent* | ⵏⵏⵉ |
| ⵜⵉⵡⵡⵉ | pl. ⵡⵡⵉ et | *taille* | ⵡⵡⵉ |
| ⵜⵉⵎⵎⵉ | pl. | *nœud* | ⵎⵎⵉ |
| ⵜⵉⵙⵙⵉ | » | *écorce* | ⵙⵙⵉ |
| ⵜⵉⵙⵙⵉ | » | *sabbat* | ⵙⵙⵉ |
| ⵜⵉⵏⵏⵉ | » | *épi* | ⵏⵏⵉ |
| ⵜⵉⵎⵎⵉ | » | *amande* | ⵎⵎⵉ |
| ⵜⵉⵙⵙⵉ | » | *année* | ⵙⵙⵉ |

| | | |
|---|---|---|
| ܫܥܬܐ *heure* | pl. | ܫܥ̈ܝܢ |
| ܬܘܠܥܬܐ *ver* | » | ܬܘ̈ܠܥ |
| ܬܐܢܬܐ *figuier* | » | ܬܐ̈ܢ |
| ܬܡܪܬܐ *datte* | » | ܬܡ̈ܪ |

Barhébræus, I, p. 32, l. 13, ajoute encore ܡܟܠ̈ܐ, mais ce mot est le pluriel de ܡܟܠ *le manger*, tandis que ܡܟܘܠܬܐ *nourriture* a le pluriel ܡܟܘ̈ܠ.

271. Sous l'influence du principe de la trilittérité, le syriaque a traité comme radical le taw du féminin dans quelques noms, et lui a ajouté le suffixe du pluriel masculin :

| | | |
|---|---|---|
| ܒܙܬܐ *butin* | pl. | ܒܙ̈ܐ |
| ܩܕܡܬܐ *sommet*, pl. ܩܕ̈ܡ, Barh., II, 14, ult. | | |
| ܒܥܝܬܐ *recherche* | pl. | ܒܥ̈ܝ |
| ܒܥܝܢܐ *id.* | » | ܒܥ̈ܝ |
| ܙܥܩܬܐ *cri* | » | ܙܥ̈ܩ |
| ܚܫܫܬܐ *sensation* | » | ܚܫ̈ܫ |
| ܥܡܠܬܐ *sueur* | » | ܥܡ̈ܠ |
| ܥܦܬܐ *espèce d'oiseau* | » | ܥܦ̈ܐ |
| ܚܙܘܬܐ *vue* | » | ܚܙ̈ܐ |
| ܩܨܦܬܐ *colère* | » | ܩܨ̈ܦ |
| ܓܥܪܬܐ *blâme* | » | ܓܥ̈ܪ |
| ܚܒܠܬܐ *dommage* | » | ܚܒ̈ܠ |
| ܡܟܣܐ *tribut* | » | ܡܟ̈ܣ |
| ܙܒܠܬܐ *fumier* [1] | » | ܙܒ̈ܠ |
| ܣܐܬܐ *boisseau* | » | ܣ̈ܐ |
| ܩܘܪܒܢܐ *sacrifice* | » | ܩܘ̈ܪܒ |
| ܒܐܫܐ *puanteur* | » | ܒ̈ܐ |
| ܛܪܚܐ *soin* | » | ܛ̈ܪ |
| ܙܥܩܬܐ *cri* | » | ܙܥ̈ܩ |
| ܩܪܝܬܐ *le froid*, Barh., I, 213, 23, | » | ܩܪ̈ܝ |
| ܥܡܕܬܐ *écume* | » | ܥܡ̈ܕ |

1. Ce mot a roukkâkh (corrigez la ponctuation p. 107), Barhébræus, I, p. 214, l. 16 ; mais le genre féminin de ce mot, Barhébræus, I, p. 11, l. 11, ne laisse pas de doute sur sa terminaison et autorise la dérivation de ܙܒܠ, proposée p. 107 ; le roukkâkh, au lieu de qouššâi, n'est sans doute pas primitif.

| | |
|---|---|
| ܡܨܥܐ *palme* | pl. ܡܨܥܐ |
| ܚܘܝܐ *reptile* | » ܚܘܝܐ |
| ܟܘܟܐ *goutte* | » ܟܘܟܐ |

ܥܘܕܐ et ܐܣܛܘܢܐ, pl. ܐܣܛܘܢܐ ܥܘܕܐ sont masculins et ont été expliqués § 251.

Avec la terminaison du féminin : ܩܫܬܐ *arcs* de ܩܫܐ, § 92, ܐܡܗܬܐ *fièvres* de ܐܡܐ, § 262.

Mais le taw était radical dans les noms suivants : ܐܬܐ *colère*, pl. ܐܬܐ ἄχθος, ܐܬܐ *olive* ܐܬܐ, ܦܬܬܐ *miette*, pl. ܦܬܬܐ, Marc Héraql. 7, 28, comp. § 242, ܩܫܐ *fosse* ܩܫܐ, rac. ܩܫ, ܠܒܫܐ *vêtement*, rac. ܠܒܫ, ܨܚܬܐ *rouille* ܨܚܬܐ, ܬܘܬܐ *mûrier* ܬܘܬܐ, masc. Barhébræus, I, p. 9, l. 26, ܙܝܘܪܐ *ornement*, rac. ܙܝܪ etc.

272. Quelques noms, outre le pluriel à forme masculine, ont un pluriel à forme féminine qui traduit un second sens, ordinairement un sens figuré : ܐܒܐ *les père et mère*, ܐܒܬܐ *ancêtres* ou *pères spirituels* [1]; ܫܡܐ *noms*, ܫܘܡܢܬܐ *réputations;* ܐܝܡܡܐ ܐܘܕܢܐ ܚܛܡܐ ܦܘܡܐ se disaient des organes des corps vivants; avec la forme du féminin pluriel, ils exprimaient des objets qui ressemblaient à ceux-ci : ܚܛܡܬܐ *sources*, ܐܘܕܢܬܐ *anses*, ܐܡܘܬܐ *manches*, ܦܘܡܬܐ *trompes*, ܫܘܢܬܐ *pointes de fer;* on employait aussi ces derniers, en parlant des membres des statues et des idoles. Dans un sens figuré, on disait d'un homme audacieux qu'il avait des cornes, ܩܪܢܐ, Barhébræus, I, p. 28, l. 18; II, vers 910 et 911 et *comment.* ܪܘܚܐ *vents*, mais ܪܘܚܐ *esprits;* ܒܝܥܐ *œufs de volatiles*, ܒܝܥܬܐ *objets qui ressemblent à un œuf;* ܒܣܪܐ *viandes*, ܒܣܪܐ *viandes des victimes*, ܒܣܪܬܐ *chairs d'animaux vivants*, Barhébræus, I, p. 13, l. 2; ܡܪܓܢܝܬܐ *perles*, ܡܪܓܢܝܬܐ *vertèbres;* ܒܝܬܐ *habitations*, ܒܝܬܬܐ *couvents;* ܙܒܢܐ *temps* et *fois*, ܙܒܢܬܐ *fois* [2], comp. ܪܒܐ ou ܪܒܪܒܐ *grands*, ܪܒܢܐ *maîtres*, § 265. Quelquefois les deux pluriels étaient usités sans différence du sens, nous en avons donné des exemples parmi les noms cités §§ 263, 270 et 279.

273. D'autres noms formaient un pluriel de paucité, ܚܡܫܐ

1. Bar'ali, n° 27, Amira, p. 99; quoique ܐܒܬܐ soit pris souvent dans le sens d'ancêtres, il ne paraît pas qu'il ait été dit pour les père et mère vivants; ܐܒܐ se dit aussi des ancêtres.

2. Comp. néo-hébr. תְּפִלּוֹת *prières*, תְּפִלִּין *phylactères;* תְּהִלִּים *psaumes*, תְּהִלּוֹת *louanges;* מִשְׁנַיִם *doubles*, מִשְׁנָיוֹת *des Mišna* etc.

جَمْعُ ٱلقِلَّة, comprenant les nombres deux à dix, tels étaient : ܬܪܝܢ, ܬܠܬ, ܐܪܒܥ (collectif), ܚܡܫ, ܫܬ, ܫܒܥ, ܬܡܢ, ܬܫܥ; au-dessus de dix, on disait : ܥܣܪ, ܥܣܪܝܢ, ܬܠܬܝܢ, ܐܪܒܥܝܢ, ܚܡܫܝܢ, ܫܬܝܢ, ܫܒܥܝܢ, ܬܡܢܝܢ, ܬܫܥܝܢ, Barhébræus, I, p. 28, l. 2 et suiv. [1]

## Chapitre XX.

*Anomalies propres à des noms ou à des groupes de noms.*

274. Les lâmadh-aleph de la forme ܫܡܐ ܫܐܠܐ ne se rencontrent pas à l'état absolu, comme nous l'avons dit § 257 *a*; il en est de même des quelques noms qui commencent par un waw : ܘܟܐ *port*, ܘܥܒܕ *esclave d'importation* وَسْق, ܘܪܕܐ *rose* وَرْد, ܘܪܡܐ *ramier* وَرَشان, Barhébræus, I, p. 68, l. 2. On cite encore ܐܝܠܐ *cerf*, ܩܝܛܐ *été*, auxquels on pourrait ajouter une longue liste de noms d'animaux ou de végétaux peu usités, comp. § 253 *a*.

De ܓܘܢܐ *couleur*, ܥܘܬܐ *intelligence*, les Nestoriens disaient régulièrement ܓܝ, ܥܬ, § 92, mais les Jacobites faisaient ܓܘ, ܥܘ, Barhébræus, I, p. 68, l. 15.

275. Les noms suivants ne formaient pas de pluriel : ܟܣܦܐ *argent*, ܡܢܐ *manne* מָן, ܪܘܙܐ *riz*, ܣܘܡܐ *ail*, ܫܘܥܐ *fente*, ܚܛܐ *froment*, ܡܠܬܐ *discours*, ܕܚܠܐ *effroi*, ܫܪܪܐ *vérité*, ܩܫܫܐ *id.*, ܛܝܢܐ *boue*, ܓܠܐ *colle*, ܪܘܓܐ *saindoux*, ܡܬܘܬܐ *douceur*; avec la terminaison du féminin : ܣܢܝܐ *haine*, ܚܙܘܬܐ *grossièreté*, ܐܬܝܬܐ *stillation?*, ܢܦܚܬܐ *souffle* ܚܠܡܘܬ = חַלְמוּת Job 6, 6, ܢܣܝܬܐ *poussière de farine*, ܢܘܪܬܐ *fleur*, ܢܦܠܬܐ *précipitation*, ܚܛܝܬܐ *péché*, ܨܝܕܬܐ *filiation*, ܫܥܘܬܐ *cire*, ܡܨܝܬܐ *forme*, ܡܚܘܬܐ *encre*.

Les collectifs qui suivent n'avaient pas de singulier et étaient marqués de ribboui, § 139 : ܒܥܝܪܐ *bétail*, ܛܝܪܐ *oiseaux de proie*, ܥܢܐ *petit bétail*, ܙܚܠܐ *reptiles*, ܣܘܣܝܐ *chevaux*; ܚܕܪܐ *cellule* était employé comme singulier et comme pluriel; ܩܪܝܐ *villages* est également un collectif.

ܐܝ ne paraît pas avoir été très-usité, en dehors du singulier [2];

1. Suivant le même grammairien, II, p. 22 *comment.*, ܫܒܥ était ordinairement usité pour les nombres 2 à 7; rarement pour ceux supérieurs à sept, ܫܒܥ ܝܪܚܐ *30 jours*, Deut. 34, 8.

2. ܐܝܬ *désir* ne formait pas non plus de pluriel; on se servait dans ce sens de ܐܝܬ ܢܦܫ, Barhébræus, I, p. 31, l. 5.

ܐܢܫ, à l'état emphatique, n'est pris comme singulier que dans le composé ܒܪ̈ܢܫ *homme,* sinon il a le sens du pluriel et il est marqué du ribboui, ܐܢܫ, abs. ܐܝܢܫ *des gens, quelques-uns;* mais l'absolu ܐܢܫ est employé seul avec le sens de *quelqu'un.* ܫܒܘܥܬܐ *serment* était construit comme singulier et comme pluriel; dans ce dernier cas, on lui donnait ribboui; on disait aussi au pluriel ܫܒܘܥܬ̈ܐ, Barhébræus, I, p. 26, l. 9, II, l. 3 du *comment.*[1] et Rœdiger *Chrestom.* sous ܡܨܐ.

276. En sens inverse, n'ont pas de singulier : ܡ̈ܝܐ *eaux,* ܫ̈ܘܩܠ̈ܐ *prix,* ܫ̈ܘܒ̈ܚܐ dans le sens de *prodiges,* ܬ̈ܥܢ̈ܓܐ *délices,* ܓ̈ܠ̈ܐ *vagues*[2], ܐ̈ܒ̈ܣܝܢ̈ܬܐ *absinthe,* ܓ̈ܕ̈ܠ̈ܐ *tresses,* ܫ̈ܘܡ̈ܩ̈ܐ et ܩ̈ܪ̈ܢ̈ܐ *carrefours.* ܚ̈ܝ̈ܐ qui n'avait pas de singulier, était construit tantôt comme pluriel, tantôt comme singulier; de même ܚ̈ܝ̈ܐ *vie,* traité comme singulier et comme pluriel dans le même verset, Jean 1, 4, comp. Barhébræus, I, p. 27 et suiv.

Outre ܚ̈ܝ̈ܐ, quelques autres pluriels avaient aussi le sens d'abstraits : ܐ̈ܪ̈ܝ̈ܬܐ *liberté,* Rom. 8, 21, ܪ̈ܚ̈ܡ̈ܐ *miséricorde* (ܪ̈ܚ̈ܡ̈ܐ a le sens de *matrice*), ܒ̈ܬ̈ܘ̈ܠ̈ܐ *virginité,* בְּתוּלִים[3].

Dans le composé ܒܪ̈ܝ̈ܚ̈ܐ *libre,* pl. ܒ̈ܪ̈ܝ̈ܚ̈ܐ ܒ̈ܢ̈ܬ̈, le second mot avait toujours la forme du pluriel et ne s'employait isolé qu'au féminin ܒ̈ܪ̈ܝ̈ܚ̈ܬ̈ܐ, Barhébræus, I, p. 26, l. 13.

277. ܓ̈ܒ̈ܪ̈ܐ *jeune-homme,* ܦ̈ܪ̈ܣ̈ܐ *fraction,* ܐ̈ܡ̈ܐ *poitrine* faisaient au pluriel ܐ̈ܡ̈ܘ̈ܬ̈ܐ ܓ̈ܒ̈ܪ̈ܘ̈ܬ̈ܐ[4], par un mélange du pluriel des lâmadh-aleph et de celui des autres radicaux.

Les adjectifs des radicaux doublement faibles, de la forme ܪ̈ܡ̈ܐ *superbe,* ܥ̈ܝ̈ܐ *fatigué,* ܪ̈ܝ̈ܚ̈ܐ *puant,* ܫ̈ܦ̈ܝ̈ܐ *beau,* faisaient chez les Occidentaux ܪ̈ܡ̈ܬ̈ܐ ܥ̈ܝ̈ܬ̈ܐ ܪ̈ܝ̈ܚ̈ܬ̈ܐ ܫ̈ܦ̈ܝ̈ܬ̈ܐ, mais les Orientaux traitaient

1. Comme le fait observer M. Nœldeke, *Mand. Gramm.,* p. 168, note 1, Barhébræus se contredit II, p. 69 *comment.*

2. Quelques auteurs admettent un sing. ܓ̈ܠ̈ܐ, v. Thesaur. Payne Smith; il est possible que la forme primitive fût ܓ̈ܠ̈, usitée encore par Josué le Stylite, éd. Martin, p. 56, l. 11, dans le sens de *tourbillon,* comp. ci-dessus § 261.

3. Ewald, *Lehrb.,* p. 472, note 3, est donc trop exclusif, quand il dit qu'en dehors de ܚ̈ܝ̈ܐ, ces pluriels ne se rencontrent qu'en hébreu.

4. Le pluriel ܓ̈ܒ̈ܪ̈ܐ se disait surtout des êtres animés, ܒ̈ܣ̈ܪ̈ܐ, § 263, s'appliquait plutôt aux chairs des victimes, v. Barhébræus, II, p. 15 *comment.* et 94, vers 1108.

l'aleph, seconde radicale, comme une gutturale et disaient ܫܐܠ ܫܐܠ ܫܐܠ ܫܐܠ, avec une proclitique ܒܫܐܠ ܟܫܐܠ, v. Barhébræus, sur Jérém. 13, 9 et *Œuv. gramm.*, I, p. 30, l. 5 et suiv., comp. ci-dessus § 104, 1°.

278. Nous avons cité, § 246, 1° *a*, quelques noms qui n'avaient que l'état construit, tels étaient aussi : ܨܝܪ dans le sens de *marque*, ܨܝܪ ܕܪܓܠ *marque de la plante des pieds*, Deut. 2, 5; ܦܠܓ dans le sens de *moitié*, ܦܠܓ ܕܠܝܠܝܐ *la moitié de la nuit*, Luc. 11, 5, comp. Barhébræus, I, p. 67, l. 9.

D'autres n'avaient que l'état absolu, ܐܪܥ importé de l'hébreu תֵּבֵל et quelques autres noms, § 253.

279. Les noms suivants présentent des anomalies qui leur sont propres et qui n'ont pas été notées sous les paragraphes précédents :

ܐܠܦ *mille*, abs. et const. ܐܠܦ pl. ܐܠܦܐ et ܐܠܦܬܐ, Barhébræus, I, p. 30, l. 4.

ܫܘܝ *égal, unanime*, pl. ܫܘܝܐ.

ܒܪ *fils*, abs. et const. ܒܪ, pl. ܒܢܝ ܒܢܬ ܒܢܬܐ; ܒܪܬܐ *fille*, abs. ܒܪܬ const. ܒܪܬ, pl. ܒܢܬ ܒܢܬܐ.

ܒܝܬܐ *maison*, abs. ܒܝܬ. const. ܒܝܬ; pl. ܒܝܬܐ ܒܬܐ ܒܬܬ.

ܚܕܬ *nouveau*, abs. et const. ܚܕܬ, pl. ܚܕܬܐ; fém. ܚܕܬܬ *nouvelle*, const. ܚܕܬܬ, pl. ܚܕܬܬܐ.

ܡܪܝܐ et ܡܪܢ *seigneur;* le premier se disait de Dieu seulement, le second de Dieu et des hommes; l'état absolu et construit était dans les deux cas ܡܪܝ (ܡܪܝ n'était usité qu'avec les pronoms suffixes, § 284); le pluriel était ܡܪܘܬܐ ou ܡܪܘܬܢܐ, § 263.

ܛܠܝܬܐ *jeune fille* faisait au pluriel ܛܠܝܬܐ, par analogie de ܛܠܝ, § 277, tandis que le pluriel régulier ܛܠܝܬܬܐ avait été conservé dans le sens de *servantes*, Barhébræus, I, p. 33, l. 15; II, vers 1152.

Il est inutile de revenir sur les irrégularités des autres noms, que nous avons énoncées, soit dans la première partie en traitant des lois de la phonétique, soit dans la seconde en parlant des formes.

## Chapitre XXI.

*Des flexions des noms grecs introduits en syriaque.*

280. Les noms étrangers qui ont passé dans la langue vulgaire, ont pris une physionomie syriaque : ܩܠܝܕܐ *clef* de κλειδά (acc. de κλείς), ܬܓܪܐ τάγμα, ܣܟܠܛܘܢ σκελετόν, ܦܣܛܝܣ πεῖσις, ܢܘܡܘܣ νόμος *loi*, ܐܝܕܐ *espèce* εἶδος, ܟܢܘܢ κανών, ܦܣܩܐ *réponse*, ܐܓܓܠܐ *messager* (sur ces deux mots, voyez Lagarde, *Abhandl.* p. 79, l. 21 et 187, 1). Cependant, ceux de ces noms qui étaient ou devenaient féminins, § 269, ne prenaient pas le suffixe syriaque du féminin. Ils formaient leur pluriel en ܐ, comme les masculins syriaques : ܣܟܠܛܘܢܐ ܬܓܪܐ ܩܠܝܕܐ, etc.

Ceux, au contraire, qui avaient été reçus dans la langue littéraire, à la faveur des traductions, gardaient leurs désinences grecques du singulier et du pluriel.

Les exemples que nous avons donnés, § 63, nous dispensent de revenir sur la transcription en syriaque des noms singuliers. Quelquefois, ils perdent leurs désinences : ܒܣܝܠܝܘܣ βασίλειος, ܐܓܢܛܝܘܣ *Ignatius;* ou ils sont pris au vocatif : ܦܐܛܪ, ܩܠܝܪܝܟܐ. Quant aux pluriels, ils présentent quelques particularités :

Les masculins et les féminins de la 1ᵉ et de la 3ᵉ déclinaison ont la terminaison ας, transcrite par ܣ ܣܐ ou ܣ, quelquefois par ܣ ܣ, voyez p. 46 ci-dessus et Barhébr., I, p. 27, l. 17 : ܣܡܝܢܛܣ, Jérém. 50, 39; Barhébr., I, p. 9, l. 5 et 13, σειρῆνας. Plus rarement, ils prennent celle ες εις, transcrite par youdh ou hé, suivi de semkath, ܐܣܣܟܬܝ πράξεις, ܐܣܣܝܪ αἱρέσεις, ܐܣܣܦܘܬܐ προτάξεις, Barhébræus, I, p. 27, l. 23, ܣܣܝܡ de *cera*, ܣܣܝܡ de σειρά et, par analogie, ܣܣܡ de *velum*, Barhébræus, I, p. 31, l. 8, comp. § 269. On rencontre aussi la terminaison ܐ = αι, ܕܝܐܬܝܩܐ διαθῆκαι.

Les noms de la deuxième déclinaison changent la diphthongue αι du nominatif en ܘ, v. ci-dessus p. 61; plus rarement, ils ont la terminaison de l'accusatif ους, ܩܠܝܪܝܩܣ ou ܩܠܝܪܝܩܘܣ *clercs*, ܣܢܗܕܣ ou ܣܘܢܗܕܣ *synodes*. On disait aussi avec le suffixe syriaque ܩܠܝܪܝܩܗ.

Les désinences ܣ et ܣܘ étaient moins usitées, car elles

avaient l'inconvénient de se confondre avec celles du singulier.

Les neutres en α conservaient la prononciation grecque : ܕܓܡܐ *dogmes*, ܟܦܦܐ *chapitres*, ܟܠܝܐ *instruments*, ܐܘܢܓܠܝܘܢ *évangiles*, ܐܦܣܘܪܐ *problèmes*, ou ܐܦܣܡܐ chez les Jacobites et ܐܦܝܣܡܐ chez les Nestoriens.

Le syriaque donnait à quelques noms grecs des désinences invariables, ܣܐ et ܝܬܐ[1], qui servaient pour le singulier et le pluriel. La terminaison ܣܐ comprenait des abstraits répondant aux neutres grecs en ικά : ܦܝܠܣܘܦܝܟܣܐ pour ܬܐ ܦܝܠܣܘܦܝܟܐ τα φιλοσοφικά, ܝܘܕܐܝܣܡܣܐ *le judaïsme*, ܣܒܠܠܝܐܢܝܣܡܣܐ *le sabellianisme*, ܐܪܝܢܝܣܡܣܐ *l'arianisme*, ܦܝܣܝܘܠܘܓܝܟܣܐ τα φυσιολογικά, ܐܣܛܪܘܢܘܡܝܐ *la science de l'astronomie*, ܓܐܘܡܛܪܝܟܣܐ τα γεωμετρικά, ܐܘܛܘܡܕܘܢ *l'art de l'automédon* ἡνίοχος, sans youdh, ܐܓܣܘܪܝܣܡܣܐ *un objet de bannissement*, de ἔξορος *banni*, ܐܢܐܓܝܣܡܣܐ *épaves*, de ναυάγιον, ܦܕܐܓܘܓܝܩܐ *la pédagogique*. Les noms en ܝܬܐ étaient des adjectifs intensifs, formés peut-être des participes passifs en θείς, ܦܝܠܣܘܦܝܟܝܬܐ *très-philosophiques*, de φιλοσοφέω, ܐܓܣܘܪܝܣܬܐ *expulsés*, de ἐξορισθείς, ܦܠܝܪܘܦܘܪܝܬܐ *plein de confiance*, de πληροφορέω, ܦܘܠܝܛܝܩܝܬܐ *homme politique*.

Les noms propres n'étaient pas susceptibles de flexion, mais ils étaient peu constants dans leur forme : on disait ܐܪܡܢܝܐ ou ܐܪܡܝ *Arménie*, ܩܦܘܩܝܐ, ܩܦܘܩ chez les Jacobites et ܩܦܘܩܝ chez les Nestoriens, *Cappadoce*, Barhébræus, I, p. 69, l. 5.

## Chapitre XXII.

### *Noms avec les suffixes possessifs.*

281. Les noms singuliers prennent les suffixes des pronoms personnels de la même manière que les verbes terminés par une consonne, § 160; les seules différences sont que le suffixe de la première personne est réduit à un youdh quiescent et

1. V. Barhébræus, I, p. 47, l. 12 et suiv. comp. I, p. 162, l. 16. Ce grammairien ajoute encore une terminaison ܐܬܐ et cite le passage de Ezech. 16, 30, Hexap. ܐܒܢܐ ܐܠܡܐ ܘܙܢܐܬܐ ܚܨܦܐ, mais, si le mot est grec, la terminaison l'est aussi.

que les pronoms de la troisième personne du pluriel deviennent suffixes.

Voici la forme que ces suffixes affectent avec un nom : ـه ـهون ـهين ـهيا ـهين ـهون.

*a)* En s'agglutinant, ils modifient le vocalisme du radical, suivant les lois exposées sous le chap. XV. Quoique le youdh du suffixe de la première personne du singulier soit devenu quiescent, la forme du radical demeure ce qu'elle était, quand il était articulé : كتابي كتابهون كتابهين كتابها كتابهين كتابهون; mais, si la seconde ou la troisième consonne était une gutturale ou riš, on insérait souvent une voyelle auxiliaire qui facilitait la prononciation : بَعَلي بَعَلهون بَعَلهين بَعَلها بَعَلهين بَعَلهون; la prononciation ne différait pas alors de celle de l'état construit.

Cette similitude de prononciation entre l'état construit et la forme avec le suffixe, existait pour les noms féminins : كتابتا كتابتهون كتابتهين كتابتها كتابتهين كتابتهون, excepté dans ceux qui avaient, à l'état emphatique, la voyelle après la seconde radicale, que cette voyelle fût originelle ou qu'elle ait été déplacée, § 227, بيعتا بيعتهون بيعتهين بيعتها بيعتهين بيعتهون. Les noms de radicaux faibles ne faisaient pas entendre, en général, un *a* devant le taw du féminin : حيتا حيتهون حيتهين حيتها حيتهين حيتهون; except. ميتا et autres noms de racines géminées, ميتهون ميتهين ميتها ميتهين ميتهون (les Nestoriens disaient avec une voyelle adjuvante après la seconde consonne, ميتاهون ميتاهين ميتاها ميتاهين ميتاهون), v. Barhébræus, I, p. 55.

Dans les noms où noun était quiescent à l'état emphatique, il ne redevenait pas articulé, comme à l'état construit, صبيدا, Barhébræus, I, p. 56, l. 11, à plus forte raison dans ceux où il ne reparaissait plus à l'état construit, بيتا, de بيتا بيتا, pl. بيوتا. De كنيشا *église*, const. كنيشت, les Jacobites faisaient كنيشت et les Nestoriens كنيشت, Barhébræus, I, p. 54, l. 10; كرسا qui avait riš articulé à l'état emphatique, l'avait aussi avec les suffixes, quoique celui-ci fût quiescent à l'état construit, on disait donc كرسه [1].

1. كرس était également la forme primitive de l'état construit, devenu par affaiblissement du riš كرسه; كرسه de كرسا *fin*, rac. كرس, avait *a* eupho-

Les noms terminés à l'état construit par ـَـة ـِـة ـُـة ـْـة, § 258 *b*, conservent cette prononciation avec les suffixes : ܨܝܡܬ ܒܟܬ ܨܒܬ ܣܘܬ ܒܟܬ ܨܒܬ, Barhébræus, I, p. 56, l. 24; II, p. 30, l. 3 du *comment.*

Les masculins qui ont la désinence ـَـا à l'état absolu, § 257 *a*, laissent paraître le youdh radical, prononcé avec ḥ'wâṣâ devant le youdh quiescent du suffixe : ܪܥܝ *mon berger*, ܒܚܝ *mon élu*, ܛܝܐ *ma gazelle*, ܣܝ *ma poitrine*, ܢܝܚ *mon repos*[1]. Telle était, du moins, la prononciation des Jacobites; les Nestoriens ne faisaient pas entendre de ḥ'wâṣâ, tout en écrivant les deux youdh, ܪܥܝ ܒܚܝ etc., Barhébræus, I, p. 54, l. 15; II, 30 *pénult.*

Ceux qui avaient *ai* ne modifiaient pas cette terminaison, avec laquelle se confondait le youdh du suffixe de la première personne du singulier : ܡܫܩܝ *mon breuvage*, ܟܘܪܣܝ *mon trône.*

Ceux qui avaient *âi*, § 254, prenaient le suffixe sans éprouver de modification : ܥܬܘܕܝ *mon bouc.*

*b)* Avec les autres suffixes commençant par une consonne, ـْـهـ ـْـهـ ـْـهـ, le radical avait la même forme qu'avec le suffixe ـهـ, les différences que l'on peut signaler s'expliquent par la latitude dont jouit le syriaque d'insérer une voyelle auxiliaire ou de ne pas s'en servir, v. § 143 et suiv. : ܡܠܟܬܗ, ܐܪܥܗ, ܡܫܘܒܗ, ܡܫܬܐ, ܡܫܬܟܚܬܗ, ܡܫܠܚܗ, ܡܫܠܚ, ܡܫܟܢ, ܡܫܟܢ ou ܡܫܠܟܢ, ܡܫܡܠܟ, ܡܫܡܫܟ, ܡܫܡܫܟ ou ܡܫܠܡܫܟ, ܡܫܥܕ ou ܡܫܠܥܕ, ܡܫܟܚܕ, ܡܫܡܢ, ܡܫܣܘ, ܡܫܟܢ, ܡܫܚܠ, ܡܫܡܠܟ, ܡܫܥܬܘ.

Les suffixes qui ont une voyelle en tête ne modifient, en aucune façon, le radical à l'état emphatique, dont la désinence même était une voyelle : ܡܠܟܐ, ܐܪܥܐ, ܫܘܒܐ, ܐܣܬܐ, ܡܠܟܐ, ܫܟܐ, ܒܝܐ.

Les noms terminés à l'état construit en ـَـة ـِـة ـُـة ـْـة ـَـا, faisaient uniformément, comme à l'état emphatique, ـِـة ـْـة devant le suffixe : ܫܠܚܬ, ܫܡܢܨ, ܫܣܘ, ܫܟܢ, ܫܨܬ, ܫܡܠܟ, ܫܥܕ.

nique avec ḫeth; dans ܢܝܫ ܢܝܥ de ܐܢܝܫ *rivale*, ܐܢܝܥ *génisse*, le riš était virtuellement redoublé.

1. La voyelle faible de la consonne initiale demeurait ici, par ce que ces noms étaient contractés de *gabhyi*, *ṭabhyi* etc., comp. § 289.

Les féminins qui, à l'état emphatique, attirent la voyelle sur la seconde radicale, lui maintiennent cette place avec les suffixes : ܣܒܝܬܐ ܣܒܝܬܟ ܣܒܝܬܗ.

*c)* Dans les lâmadh-aleph, youdh radical précédé d'une voyelle forte demeure avec les suffixes : ܒܝܬܐ const. ܒܝܬ *créateur* fait ܒܝܬܗ, ܒܝܬܟ, ܒܝܬܝ, ܒܝܬܗ̇; ܓܝܪܐ const. ܓܝܪ *étranger,* ܓܝܪܗ, ܓܝܪܟ, ܓܝܪܝ, etc. Dans le cas contraire, il s'articule comme une voyelle, § 143 : ܩܠܗ̇, ܣܥܪܗ̇; les Occidentaux disaient de même, ܟܢܝܫܗ̇ (mais les Orientaux, ܟܢܝܫܗ̇), de ܟܢܝܫ.

Dans les radicaux doublement faibles, aleph est mû ou quiescent selon le suffixe, quand il est précédé d'une voyelle forte; de ܫܠܝܐ const. ܫܠܝ *consolation,* on dit ܫܠܝܟ ܫܠܝܟ ܣܒܝܬ ܫܠܝܗ̇; de ܒܛܠ const. ܒܛܠ *ennemi,* ܒܛܠܟ ܒܛܠ ܣܒܝܬ ܒܛܠܗ̇, avec aleph quiescent dans tous les cas.

282. Les pluriels masculins prennent les suffixes avec la diphthongue *ai* de l'état construit. Cette diphthongue demeure intacte devant les suffixes commençant par une consonne, ܡܠܟ̈ܝ ܡܠܟ̈ܝܟ ܡܠܟ̈ܝܟܝ ܡܠܟ̈ܝܗ̇ ; elle demeure également avec celui de la première personne du singulier qu'elle absorbe (ܡܠܟ̈ *mes rois* ne se distingue pas en effet de l'état construit) et avec ceux de la première personne du pluriel et de la seconde du singulier; ces derniers sont alors réduits à leurs consonnes, ܡܠܟ̈ܢ ܡܠܟ̈ܟ ܡܠܟ̈ܟܝ. Mais elle se contracte en *au* avec le suffixe de la troisième personne masc. sing. et en *è* avec celui de la même personne fém. sing., ܡܠܟ̈ܗ ܡܠܟ̈ܬܗ̇, conformément au § 104, 2°, comp. p. 60 ci-dessus.

Les lâmadh-aleph ont une double forme, quand ils sont adjectifs : ou ils maintiennent le youdh radical ou ils le contractent avec le suffixe : ܒܥܝ ou ܒܥܐ, ܒܥܝܟ ou ܒܥܐ, ܒܥܝܗ̇ ou ܒܥܬܗ̇, etc. Les vrais substantifs n'ont que la forme contracte, comp. § 258*c*. Les radicaux doublement faibles suivent l'analogie du singulier : ܫܠܝܬ ܫܠܝܬܟ ܫܠܝܬܗ̇, ܫܠܝܬܐ, etc.; ܫܢܐ fait : ܫܢܐ, ܫܢܟ, ܫܢܗ̇, ܫܢܐ etc.

Les collectifs qui n'ont pas de pluriel, § 275, prennent les suffixes, comme un singulier, quoique marqués de ribboui, ܒܢܝ ܒܢܟ ; mais ܐܢܫ, à l'état absolu ܐܢܫܐ, avec le sens du pluriel,

fait ܐܶܠܳܗ ܐܶܠܳܗܳܟ ܐܶܠܳܗܳܗ etc.; ܡܕܺܝܢܬܳܐ *villes* a avec les suffixes tantôt la forme du singulier, tantôt celle du pluriel : ܡܕܺܝܢܬܳܗ ou ܡܕܺܝܢܳܗ, ܡܕܺܝܢܬܳܟ ou ܡܕܺܝܢܳܟ.

Les féminins ajoutent les suffixes à la terminaison ܳ de l'état construit, que sa forme lourde garantit contre toute altération : ܒܰܪܬܳܟ, ܒܰܪܬܳܗ, ܒܰܪܬܳܗ, ܒܰܪܬܳܟ, ܒܰܪܬܳܟ, ܒܰܪܬܳܗ, ܒܰܪܬܳܝ, ܒܰܪܬܳܟ, etc.

283. Les participes et les infinitifs s'adjoignent les suffixes comme tout autre nom; cependant, l'infinitif prend aussi les suffixes objectifs de la première personne du singulier et de la troisième du pluriel, comme les verbes : ܡܰܩܛܶܠܢܝ, ܡܩܛܳܠ ܐܢܳܐ, ܡܩܛܳܠ ܐܢܳܐ.

284. Les noms courts qui suivent, présentent quelques anomalies :

ܐܰܒ *père,* ܐܰܚ *frère,* ܚܡ *beau-père* s'unissent les suffixes autres que celui de la première personne du singulier avec un *ou* intermédiaire : ܚܡܳܗ ܐܰܚܳܗ, § 224*a*; avec le suffixe de la première personne singulier ils font ܚܡܝ ܐܰܚܝ, v. même paragraphe et p. 88.

ܒܪ *fils* laisse reparaître *è* organique devant les suffixes qui n'ont pas une voyelle en tête : ܒܪܟ, ܒܪܟܝ, ܒܪܟܘ, ܒܪܗ, ܒܪܗ, comp. § 224*e* et p. 88; devant ceux qui ont une voyelle initiale, *è* tombe : ܒܪ, ܒܪ etc.

ܕܡ *sang,* ܫܡ *nom,* qui ont l'état construit ܕܡ, ܫܡ, prennent les suffixes de la même manière : ܕܡܟ, ܫܡܟ, ܕܡܟܝ, ܫܡܟܝ, ܕܡܗ, ܕܡܗ, ܫܡܗ, ܫܡܗ. ܡܝ *eaux* suit l'analogie des lâmadh-aleph : ܡܝܟ, ܡܝܗ, ܡܝܟܝ ou ܡܝܡܟܝ.

ܡܪܝ ou ܡܪܐ *seigneur,* § 279, prenait les suffixes avec le radical ܡܪ, état absolu inusité du second de ces noms : ܡܪܝܟ, ܡܪܝܗ, ܡܪܝܟܝ, ܡܪܝܟ, ܡܪܝܗ, ܡܪܝܟܝ. Dans le Liban on disait ܡܪܝܡ par analogie des lâmadh-aleph, Barhébræus, I, p. 54 *pénult.*

Youdh, suffixe de la première personne du singulier, était prononcé *i* dans ܡܪܝ *maître!* On disait aussi de ܠܝ, ܟܠܝ *moi tout entier,* ܟܠܟ *toute ta personne,* Barhébræus, I, p. 53, l. 21 et 22.

Les mots étrangers qui conservaient leurs désinences propres, ne prenaient pas les suffixes.

## Chapitre XXIII.

### *Des noms de nombre.*

285. *Nombres cardinaux.*

Les nombres cardinaux dont nous avons donné la liste, table XXIV, diffèrent peu de ceux des autres langues sémitiques : ܚܰܕ *un,* fém. ܚܰܕܳܐ, a laissé tomber l'aleph initial, § 107 *a*; ܬܪܶܝܢ *deux,* fém. ܬܪܶܝܬܶܝ est un des rares mots qui ont conservé trace du duel, § 260; riš correspond dans ce nom à noun en arabe et en hébreu, § 35 *a*; ܚܰܡܫ *cinq* fait entendre une voyelle adjuvante *a* après le ḥeth, § 94; ܫܬ ܫܬܳܐ *six* ont taw dur, primitivement redoublé, ils avaient quelquefois aleph prosthétique, v. p. 91. Le taw répond à un *šin* hébreu et à un *tha* arabe dans ܫܒܥ ܬܫܥ ܥܣܪ, § 23 *c*.

*a)* Les unités 3 à 10 présentent l'anomalie commune à tout le sémitisme : les noms à forme masculine sont féminins, ceux à forme féminine, masculins. Cette anomalie s'explique par la considération que ces noms n'étaient pas, en principe, des adjectifs susceptibles des flexions ordinaires, mais des mots araïques qui prenaient le suffixe de l'abstraction, § 251, en se mettant à l'état construit avec un substantif. L'état construit est encore usité, plus ou moins, en hébreu, en arabe et en éthiopien; mais, en syriaque, le substantif ne se rencontre plus qu'en apposition avec le nom de nombre et il ne reste guère trace de la construction primitive [1]. Le propre des noms de nombre étant d'accompagner un substantif, on fut porté à les considérer comme des adjectifs et peu à peu la forme appositionnelle remplaça la forme construite; une seconde conséquence fut de modifier les noms de nombre suivant le genre du substantif. Le suffixe qu'ils avaient revêtu et qui leur donnait l'aspect d'un féminin était demeuré avec l'apposition; pour distinguer le féminin du masculin, on les ramena, par antithèse, à l'état simple et il se trouva, de cette manière, qu'avec la forme du masculin ils

1. Plus tard, cependant, on a formé de nouveaux abstraits avec le même suffixe : ܕܟܦܢܝ̈ ܥܣܪ̈ *La Décapole,* Matth. 4, 25, proprem. *la dizaine des villes*. Cette construction donne une idée frappante de ce qu'étaient autrefois les noms de nombre devant les substantifs.

eurent le sens du féminin et avec celle du féminin, le sens d'un masculin.

Cinq de ces noms reprennent la forme abstraite, non-seulement à l'état construit, mais aussi à l'état emphatique, pour former un collectif déterminé : ܐܰܪܒܥܬܳܐ ܫܒܥܬܳܐ ܬܫܥܬܳܐ *les quatre, sept, neuf* (avec roukkâkh du taw à cause de *ʾ*, § 124), ܫܬܬܳܐ *les cinq*, ܥܣܪܬܳܐ *la dizaine* (avec qouššâi), v. Barhébræus, I, p. 72, l. 7 et suiv. Ces formes s'employaient principalement pour le quantième du mois, quand le mot *jour* n'était pas exprimé : ܐܰܪܒܥܬܳܐ ܝܰܡ̈ܳܐ *le 4 du mois*, ܥܣܪܬܳܐ ܝܰܡ̈ܳܐ *le 10 du mois*, Lév. 16, 29, Nomb. 29, 7.

*b)* Les nombres 11 à 19 étaient composés des unités et de dix. L'union étroite des deux nombres se révèle non-seulement à leur fusion en un seul mot, mais aussi à la contraction de deux *ʾ* qui se rencontrent à la fin du premier mot et en tête du second, comme ܐܰܪܒܥܣܪܬܳܐ *14*, ܬܫܥܣܪܬܳܐ *19*, de ܐܰܪܒܥ, ܬܫܥ et ܥܣܪܬ, § 109. Contrairement aux unités et conformément aux autres noms, les masculins ont la forme masculine et les féminins, la forme féminine : ܚܕ ܥܣܪ ܬܪܬܥܣܪ ܬܠܬܥܣܪ etc., pour les masculins et ܚܕܐ ܥܣܪܬ ܬܪܬܝ ܥܣܪܬ pour les féminins, où ܥܣܪܬ, par analogie des pluriels, devient ܥܣܪܝ [1].

Ces formes secondaires n'étaient pas assez fixes pour ne pas donner prise à quelque arbitraire : en poésie, les unités pouvaient suivre la dizaine, à laquelle elles étaient reliées par la copule ܘ, ܥܣܪ ܫܬܬܳܐ ܘܬܪܬܥܣܪ ܝܪ̈ܚܶܐ *de douze mois*, Saint-Ephrem ap. Barhébræus I, p. 70, l. 23. Dans les quantièmes de mois, le nom de la dizaine avait *â* après le riš, au lieu de *é*, ܐܰܪܒܥܣܪܬܳܐ ܝܰܡ̈ܳܐ *le 14 du mois*, ܚܡܫܣܪܬܳܐ ܝܰܡ̈ܳܐ *le 15 du mois*, ܫܒܥ ܥܣܪܬ ܝܰܡ̈ܳܐ ou ܫܒܥܣܪܬܳܐ ܝܰܡ̈ܳܐ *le 17 du mois*, Gen. 7, 11; 8, 4; Exode 12, 6; Barhébræus I, p. 72, l 3 et II, p. 96, *comment.* l. 8; *le dix* se disait ܥܣܪܬ ܝܰܡ̈ܳܐ, Lév. 16, 29; Nomb. 29, 7; comp. ܫܬܣܪܬܳܐ *le seize*, Aphraat. 229, 2.

La forme abstraite ܐܰܪܒܥܬܳܐ, ܫܒܥܬܳܐ etc., apparaît encore dans

1. Cette tendance des nombres à suivre les flexions des autres noms non-seulement pour le genre, mais aussi pour le pluriel, est manifeste en araméen, comp. יוֹם שְׁלִישָׁאי רְבִיעָאי חֲמִישָׁאי *targ. Onkelos* et pour le syro-palestinien, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 483. Ils prennent également la forme du pluriel avec les suffixes des pronoms, § 288.

la seconde forme des masculins : ܐܲܪܒܥܣܲܪ *14*, ܫܒܥܣܲܪ *15*, ܫܬܣܲܪ *16*, ܫܒܥܣܲܪ *17*, ܬܫܥܣܲܪ *19*, Barhébræus, I, p. 71, l. 24 et *Chroniq.*, p. 418 et 424 (dans ces deux derniers le *é* de ܫܒܥ et ܬܫܥ tombe, mais après avoir occasionné la coloration de la voyelle); ܬܡܢܥܣܲܪ *18*. On disait ܬܪܲܥܣܲܪ *les Douze* (apôtres), ܐܚܕܥܣܲܪ *les Onze*, Barhébræus, I, p. 72, l. 11.

*c) Vingt* se formait de ܥܣܪ au moyen du suffixe du pluriel absolu, comme dans les autres langues, ܥܣܪܝܢ; les autres dizaines ajoutaient le même suffixe aux unités correspondantes: ܬܠܬܝܢ *30*, ܐܪܒܥܝܢ *40*, etc. Ces nombres se construisent avec les unités qui suivent, au moyen de la copule ܘ : ܬܠܬ ܘܬܪܬܝܢ *32*, ܐܪܒܥ ܘܐܪܒܥܝܢ *44*, etc.; plus rarement, les unités précédaient: ܐܪܒܥ ܥܣܪܝܢ *24*.

ܡܐܐ *cent* était invariable : ܬܠܬ ܡܐܐ *trois cents*, ܬܡܢܝ ܡܐܐ *huit cents*. De ce nom on formait un abstrait ou nom d'unité, susceptible de flexions : ܡܐܐ *un cent*, ܡܐܬܝܢ *deux cents*, ܡܐܐܬ *des cents*, ܬܠܬ ܡܐܐܬ *300*, ܐܪܒܥ ܡܐܐܬ *400*, Barhébræus, I, p. 72, l. 23.

ܐܠܦ *mille* [1] servait pour le masculin et le féminin, mais on distinguait un état emphatique ܐܠܦܐ et un pluriel, ܐܠܦܝܢ, emph. ܐܠܦܬܐ ou ܐܠܦܬܐ, ܐܪܒܥ ܐܠܦܝܢ *4000*, ܫܒܥ ܐܠܦܝܢ *7000*, Marc. 8, 9; Rom. 11, 4. Devant l'unité, on mettait l'état emphatique ܐܠܦܐ ܚܡܫܐ *cinq mille*, Matth. 14, 21.

ܪܒܘܬܐ *dix mille* était un substantif formé avec le suffixe ܘܬܐ, § 255, et suivait les flexions propres aux substantifs.

286. *Nombres ordinaux.*

*a)* Excepté ܩܕܡܝܐ *le premier*, fém. ܩܕܡܝܬܐ, et ܬܪܝܢ *le second*, fém. ܬܪܝܬܐ, ces nombres se forment des cardinaux, au moyen du suffixe *âi*, v. § 254. Mais les unités, en prenant ce suffixe, modifiaient le radical suivant une forme d'adjectif فَعِيل qui n'est plus usitée; le syriaque marche de pair ici avec l'hébreu: ܬܠܬܝܐ *3e* שְׁלִישִׁי, ܪܒܝܥܝܐ *4e* רְבִיעִי, etc.

Les nombres 20 à 90, qui avaient la terminaison du pluriel, ajoutaient le suffixe à cette terminaison, sans modification : ܥܣܪܝܢܝܐ *20e*, ܬܠܬܝܢܝܐ *30e*.

1. Barhébræus, I, p. 72, l. 5, distingue une forme ܐܠܦ (sans doute *aleph*) propre aux masculins, tandis que ܐܠܦ était de genre commun. Mais la forme *aleph* existe-t-elle? ou n'a-t-elle pas été imaginée comme l'état absolu de ܐܠܦܐ?

De ܥܣܪ, on disait ܥܣܪܬܡ *dix-millième,* Barhébr., I, p. 71, l. 9; mais ܡܐ et ܟܐ ne formaient pas d'adjectif de ce genre

Les nombres 11 à 19 présentent une double forme : le suffixe est joint au radical sans modification, ou le nom de la dizaine a la forme d'un adjectif فَعِيل : ܥܣܪܝܐ *onzième,* ܬܪܥܣܝܐ *douzième,* Barhébræus, I, p. 71, l. 9, *Anecd. syr.*, I, p. 45, 46 et 47 *passim,* ou ܫܬܥܣܪܝܐ ܥܣܪܝܐ, *Mand. Gramm.*, p. 192, note 1.

On évite d'avoir recours à ces adjectifs, en préposant au nombre le dâlath du génitif, § 316 : ܕܬܪܝܢ *second,* ܕܫܒܥܐ *le septième jour,* ܕܥܣܪ *onzième,* ܕܬܪܥܣܪ *douzième.*

*b)* Les nombres ordinaux forment des adverbes comme les adjectifs qui ont le suffixe *âi,* § 254 *fin* : ܩܕܡܝܐ ou ܩܕܡܝܬ *premièrement,* ܬܠܬܝܐ *troisièmement,* ܫܬܝܐ *cinquièmement* etc. On disait aussi ܩܕܡ, *Anal. syr.*, p. 28, l. 26, ou ܩܕܡܐ de ܩܕܡ *qui précède* dans le sens de *en premier lieu;* ܬܪܝܢ ou ܬܪܝܢܡܝ *secondement,* ܬܠܬ ou ܬܠܬܝ *troisièmement* etc., en sous-entendant ܙܒܢ ou ܙܒܢܐ *temps, fois.* Une troisième forme d'adverbes était tirée des abstraits en ܘܬܐ : ܬܪܝܢܘܬܐ *en second lieu,* Barhébræus, II, vers 151, ܬܠܬܘܬܐ *en troisième lieu.*

Une expression à désinence grecque, encore nouvelle au temps de Jacques d'Edesse, puisque celui-ci recommande de ne pas l'effacer de ses écrits (*Lettre sur l'orthographe,* éd. Martin, p. ٦, l. 17, Philipps, p. ٨, l. 12) est ܬܪܝܢܡܐ [1] *une seconde fois* ou ܬܐܪܝܢܡܐ chez Jacques d'Edesse, selon la règle que celui-ci s'était faite de multiplier les *matres lectionis* dans les mots peu usuels, comp. § 63. Cette forme anomale, où aleph est affecté de p'thâḥâ, n'était pas tout-à-fait isolée en syriaque; on peut, en effet, comparer ܚܕܐܝܬܡ de ܚܕ dans le sens de *une première fois:* ܚܕܐܝܬܡ ܘܬܪܝܢܡܐ ܐܒܥܐ *je le rechercherai une première et une seconde fois,* Barhébræus, I, p. 175, l. 8. Sur ܙܐܥܡܐ v. § 297.

287. Des noms de nombre on formait des verbes dénominatifs. de la forme pa'el, avec le sens de *prendre la partie indiquée par le nombre,* comp. § 182 : ܫܩܢ *prendre le cinquième* etc., Barhébræus, I, p. 71, l. 10. C'est pourquoi les fractions ont en

1. Ce mot se trouve dans la version syriaque de l'Hexapla et en palmyrénien, v. *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXIV, p. 102, aj. *Anal. syr.*, p. 40, l. 10. On peut aussi rapprocher le syro-palestinien ܬܪܝܡ, même journal XXII, p. 483.

syriaque la forme des noms d'action de pa'el, § 238*c*, en dehors de celle des abstraits simples, comme ܙܘܥܪܐ ou ܙܥܘܪܐ 1/4, ܫܘܠܡܢܐ ou ܫܠܡܢܐ 1/5, ܫܒܥܬܐ 1/6, § 226*c*.

Le syriaque, ne possédant pas de comparatif, n'avait pas de mots exprimant l'idée de *triple, quadruple* etc.; ils se servait, dans ce cas, de constructions dont nous parlerons, en traitant de la syntaxe des noms de nombre, § 370.

288. Ces noms prenaient les suffixes des pronoms, comme les substantifs pluriels, avec la diphthongue *ai* : ܬܪܝܥ *nous deux*, ܬܪܝܥܝܗ *elles deux*[1]; au-dessus de deux jusqu'à dix, le féminin ne se distinguait pas par le radical, mais par le suffixe seulement : ܬܠܬܐ *eux deux*, ܬܠܬ *elles trois;* à partir de quatre, le radical prenait la forme du pluriel féminin, comp. § 285*b* : ܐܪܒܥ, ܚܡܫ, ܫܬ, ܫܒܥ, ܬܡܢ, Barhébr., I, p. 72, l. 16[2].

Le pronom demeure isolé dans ܬܪܝܥ ܐܢܘܢ ܡܬܬ *les deux choses te sont arrivées*, Isaïe 51, 19, comp. § 220*a*.

## Chapitre XXIV.

### *Des particules proclitiques* ܒ ܟ ܠ ܕ ܘ.

289. Les quatre particules ܒ ; ܟ ; ܠ ; ܕ ; ܘ, rassemblées dans le vocable artificiel ܒܟܠܘ, ne se rencontrent pas isolées; elles s'appuient sur le mot suivant avec lequel elles sont écrites. Elles ont chacune un sens propre : ܒ et ܠ sont des prépositions, ܕ est le pronom relatif et ܘ, une conjonction; mais elles sont régies par les mêmes règles dans leur union avec le mot, en tête duquel elles se placent, et c'est à ce point de vue que nous en parlerons ici.

Lorsque la consonne initiale du mot est pourvue d'une voyelle, elle se prononce avec un š'wå ou *e* ouvert : ܒܫܡܐ, ܟܫܡܐ, ܘܟܫܡܐ, sinon, avec *a* ܒܰܫܡܐ, ܟܰܫܡܐ, ܕܰܫܡܐ. Si une seconde proclitique prend place devant une première, elle s'articule également avec š'wå ou avec *a*, selon que celle-ci a elle-même *a* ou š'wå : ܒܰܟܰܫܡܐ, ܒܰܟܫܡܐ,

1. Le suffixe *ai* se confondait ici avec le youdh radical, comme cela arrive généralement dans les substantifs lâmadh-aleph, § 282. Dans d'autres dialectes, pour se maintenir, youdh se changeait en waw : תרויהון targ. et palmyr. (inscription de Vogué XV et XVI), comp. *Mand. Gramm.*, § 153.

2. Ces formes sont fréquentes en araméen, y compris le Samaritain, v. *Neusyr. Gramm.*, § 80 et *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 483.

ܒܟܬܒܐ, ܒܟܬܒܐ, ܒܟܬܒܐ ; de même, si une troisième proclitique est devant deux autres : ܒܒܟܬܒܐ, ܒܒܟܬܒܐ, ܒܒܟܬܒܐ, ܒܒܟܬܒܐ. Toutes les quatre peuvent se rencontrer ensemble : ܒܒܟܬܒܐ, ܒܒܟܬܒܐ.

Avec ܫܬ *six* et ܫܬܝܢ *soixante*, les proclitiques avaient *è* au lieu de *a*, ܫܬ ܫܬܝܢ, § 99.

Si la consonne initiale avait reçu la voyelle de la consonne suivante devenue quiescente, la proclitique conservait *a* qu'elle avait avant l'altération de cette consonne. Ainsi les Jacobites prononçaient ܡܐܐ *de cent*, ܐܬܬܐ *et le courroux* dont la forme originelle ܡܐܐ ; ܐܬܬܐ s'était conservée dans le dialecte nestorien, Barhébr., I, p. 41, l. 16 et Abbé Martin, *Syr. orient. et occid.*, p. 469, comp. § 104, 1° et 277. On disait donc ܠܐ ܒܐ ܐ ܡ, Isaïe 45, 10, comme on aurait dit ܒܟܬܒ ; mais au parfait ܐܟܬܒ, où aleph avait une voyelle adjuvante, on ponctuait ܒܐܟܬܒ, par analogie de ܒܟܬܒ, Barhébræus, I, p. 42, l. 7 et suiv. Dans les verbes commençant par le groupe ܗܝ, *ʾ* était assimilé à aleph, § 33 ; les proclitiques suivaient donc la même règle : ܒܟܗܝ ܒܟܗܝ. On prononçait également avec les pé-youdh ܒܦܝܫ ܒܦܝܫ, mais ܒܦܝܫ ܒܦܝܫ. Devant ܡܫܝܚܐ, cependant, la proclitique était affectée de p'thâḥâ, ܒܡܫܝܚܐ, ܒܡܫܝܚܐ ; de même devant ܝܗܘܕܝ *juif*, ܒܝܗܘܕܝ ܕܡ ܒܝܗܘܕܝ, Act. 16, 1 (dans l'édition Lee ܒܝܗܘܕܝ) ; devant ܝܫܘܥ *Josué*, ܒܝܫܘܥ ; devant ܒܟܢܘ, ܒܟܢܘ ܒܟܢܘ, Act. 22, 28 et 29 ; comp. Barhébræus, I, p. 42, l. 2 et suiv., et Abbé Martin, *Syr. orient. et occident.*, p. 468.

Les Nestoriens donnaient p'thâḥâ à la proclitique devant ܒܥܕܐ *Testament* et disaient ܒܒܥܕܐ ; excepté dans Hos. 12, 2, où ils prononçaient comme les Jacobites ܒܥܕܐ, Barhébræus l. c.

En dehors de ces cas particuliers, la proclitique était articulée avec la voyelle d'aleph ou de youdh initial, ܒܐܒ, ܒܐܟܬܒ et une autre proclitique s'ajoutait sans voyelle pleine : ܒܐܒ, ܒܐܟܬܒ.

## Chapitre XXV.

*Des prépositions.*

290. Les prépositions se composent, soit de particules, soit de noms qui se subordonnent un autre nom au moyen de l'état construit, pour marquer les circonstances de temps et de lieu, et qui, dans cette forme, demeurent invariables.

Proclitiques sont ܠ et ܒ, comme nous l'avons dit sous le chapitre précédent. ܠ est la préposition de *la direction* : elle indique soit un rapport de possession, soit le régime et répond au datif et à l'accusatif des langues qui possèdent les cas. ܒ, au contraire, exprime le repos dans un lieu ou dans un temps ; il traduit les divers sens de *en, dans, parmi, à la place de, pour, au prix de, avec, par, grâce à.*

ܠܘܬ, comme signe de l'accusatif, targ. יָת, hébr. אֵת, ne se rencontre que dans une dizaine de passages de l'ancien Testament de la P'šiṭṭâ (v. Thesaur. Payne-Smith, sous ܠܘܬ).

ܡܢ *de* marque *l'origine, le point de départ, l'extraction, la division, l'éloignement* et *la répulsion* et confond les sens que l'arabe distingue par مِن et عَن, v. § 373.

ܥܡ *avec* exprime *la concomitance ou l'action simultanée* de deux choses et se distingue ainsi de ܥ qui, dans le sens de *avec,* indique *l'instrument ou la manière* dont une action est faite.

ܥܠ *sur, auprès, contre,* et dans un sens figuré, *au-dessus, selon, au sujet de :* ܥܠ ܗܕܐ ou ܥܠ ܗܝ *là-dessus, c'est pourquoi.* De cette particule est dérivé ܥܠܝܐ *au-dessus* dans le sens propre, ܥܠܝܗ ܒܝܬܐ ܥܠܝܐ *au-dessus de ma demeure,* Barhébræus, I, p. 85, l. 23, II, vers 1353, Job 29, 3 et 5. Dans ce mot, la terminaison *ai* que certaines prépositions laissent paraître avec les suffixes des pronoms, § 292, a été ajoutée à un radical assimilé aux noms lâmadh-aleph ; waw y représente la troisième radicale au lieu de youdh à cause du suffixe, § 104, 1°[1].

ܒܝܢ *entre* est suivi du lâmadh de la direction répété devant chaque terme de comparaison, ܒܝܢ ܠܗ ܘܠܡܠܟܐ *entre lui et le roi ;* mais, si les noms subordonnés à la préposition s'élèvent au-

1. Cette forme se rencontre aussi dans le targoum de 1 Sam. 13, 11, dans le talmud babl., v. Luzzatto, *Elem.*, p. 98 et en mandéen, *Mand. Gramm.*, p. 194.

dessus de deux, ܒ̈ܝܬ est mis de nouveau après le second, comme dans Gen. 9, 15, ܒ̈ܝܬ ܠܟ̈ܘܢ ܘܒ̈ܝܬ ܟܠ ܢܦܫܐ ܚܝܐ ܕܥܡ ܟܠ ܒܣܪ, *entre moi et vous et entre tout être animé qui sera avec vous et entre toute chair.* Cette préposition est contractée d'une forme féminine ܒ̈ܝܢ, tandis que l'hébreu et l'arabe ont la forme masculine בֵּין بَيْنَ.

La forme plurielle ܒ̈ܝܢ est usitée avec les suffixes; en dehors de ce cas, elle a le sens de *au milieu de,* mais elle permute aussi avec ܒ̈ܝܬ comme préposition de comparaison, comp. Gen. 9, 12. ܒ̈ܝܢܟ est employé aussi dans le même sens.

ܒ̈ܝܬ est pris substantivement dans ܒ̈ܝܬ ܢܗܪ̈ܝܢ Μεσοποταμία.

ܒ̈ܝܬ de la racine ܒ̈ܐ, qui comme substantif a le sens de *maison,* est pris aussi quelquefois comme préposition avec le sens de *à l'intérieur de,* comme dans Matth. 27, 6 : ܠܐ ܫܐܝܓ ܠܡܫܕܪܘ ܒ̈ܝܬ ܩܘܪܒܢܐ οὐκ ἔξεστι βαλεῖν αὐτὰ εἰς τὸν κορβανᾶν.

ܠ̈ܘܬ *auprès, chez* se distingue de ܥܡ qui a le même sens, en ce qu'il suit généralement un verbe de mouvement; il est contracté de ܠ et ܒ̈ܐ, dont il a été question plus haut, et le youdh s'est renforcé en waw, comp. également ܠ̈ܘܬ, targ. בְּוָת de בְּ et תָּא[1]. ܥܡ, au contraire, indique *le repos, la possession,* hébr. צַד, comp. p. 42 ci dessus. Cependant ܠ̈ܘܬ et ܥܡ sont aussi pris l'un et l'autre dans le même sens. Pour *près,* on se servait aussi de ܠ̈ܘ : ܠ̈ܘ ܩܪܒ ܡܫܟܢܗ ܕܥܒܕ ܩܪܒ ܡܫܟܢܝ *près de sa tente, j'ai planté ma tente,* Barhébræus, I, p. 86, l. 7. Cette préposition est abrégée de ܐ̈ܠ *endroit,* employé aussi comme adverbe de lieu *où,* § 294[2].

ܥ̈ܕ *jusqu'à* était peu usité, comme préposition; on disait ܥ̈ܕ ܟܡܢ *peu s'en faut,* Ps. 118, 87, Barhébræus, II, vers 729; ordinairement, on lui ajoutait ܕ̈ suivi de lâmadh, ܥ̈ܕ̈ ܕܠܡܕ

1. Cette étymologie semble pressentie par Barhébræus, qui dans sa grammaire métrique, II, vers 676, dit que ܠ̈ܘ représente ܒ̈ܐ (ܠ̈ܘ ܕܒ̈ܐ ܒ̈ܝܬ ...).

2. Avec elle se compare la locution du talmud אַלְתַּר *sur place, de suite,* de על אתר; mais comme sens, le mandéen קאר ou אקאר est encore plus près du syriaque. On serait donc porté à voir dans ce mot une permutation de taw en qoph, comp. § 34 *c.* La prononciation du taw de ܐ̈ܬ̈ܐ n'était pas très-constante en araméen; les Palestiniens le prononçaient comme un pé, Barhébræus, I, p. 206, l. 24. M. Nœldeke, *Mand. Gramm.,* p. 195, verrait plutôt une racine קרא.

*jusqu'à l'éternité,* ܥܕ ܥܠܡ ܘܥܠܡ ܥܠܡܝܐ *jusqu'au coucher (du soleil),* Ps. 50, 1, comp. § 160.

ܠܥܠ *selon* est l'hébreu לְפִי, targ. לפום, revêtu du suffixe des abstraits.

ܐܝܟ *comme* répond à l'interrogatif hébreu אֵיכָה (de אי et כא, v. § 173, 2°), mais il est usité comme préposition de comparaison et n'a plus le sens interrogatif.

ܬܚܬ *sous,* ܬܚܬ ܪܓܠܘܗܝ, Matth. 5, 35, *sous ses pieds.* La forme plus ancienne ܠܬܚܬ, d'où ܬܚܬ a été formé par affaiblissement d'*ou* en *è,* v. ci-dessus p. 84, note 1, n'était que rarement employée devant un nom, mais c'était elle qui recevait les suffixes des pronoms, § 292. ܬܚܬ était adverbe avec ܠ ou ܥܠ devant lui; cependant quelques auteurs en faisaient une préposition, en lui ajoutant le suffixe *ai* : ܟܠ ܥܠܡܐ ܗܢܐ ܬܚܬ ܫܘܠܛܢܝ ܕܐܢܐ ܩܐܡ *le monde entier que je tiens sous ma puissance,* Narsès cité par Barhébræus, I, p. 86, l. 1.

ܒܬܪ *derrière,* pers. پستر.

ܥܠ *à cause,* targ. מטול, talm. מטול et אמטול, suivant Luzzatto, *Elem.*, p. 98, de נטל *porter,* dans le sens de *à charge de.*

ܠܡܛܢ *à cause, afin de,* de ܛܘܢ *fin.*

ܬܚܬ *pour, en échange de,* nom d'action de ܫܚܬ *changer.*

ܠܩܒܠ ou ܩܕܡ *pour, à cause de,* comp. מִפְּנֵי.

ܐܝܟ *selon,* ܐܝܟܢܐ *afin que,* comp. מִם.

ܒܕܝܠ *à la place de, pour,* de ܕܝܠ *endroit.*

ܚܘܠ *autour de,* nom d'action de ܚܘܠ *entourer,* et d'autres noms de forme analogue.

291. Les prépositions composées sont les suivantes : ܟܕܡܐ *à l'instar de,* de ܟ et ܕܡܐ; ܒܬܪ *après,* targ. et talm. בָּתַר, de ב et ܬܪ, §§ 84 et 107 *b*. Sur ܟܩܕܡ *à l'instar de* v. § 297 ci-après.

ܥܡ *selon,* de ܥܡ et ܡ. Cette préposition était surtout employée par les Nestoriens; les Jacobites disaient plutôt ܥܡܘܬ, Barhébræus, I, p. 174, l. 24.

Quand une préposition marque le mouvement, elle prend souvent en tête *le lâmadh de la direction,* quelques-unes même ne sont usitées qu'avec cette proclitique : ܠܩܕܡ *en face de,* ܠܩܕܡ *en avant de,* sur ces formes v. § 99, ܠܥܝܢ *aux yeux de,* ܠܬܚܬ *en dessous de,* ܠܥܠ *en haut de,* ܠܓܘ *à l'intérieur de,* ܠܒܪ *au dehors de.*

ܡܢ devant les prépositions indique le point de départ, la direction d'un endroit vers un autre : ܡܢ ܠܘܬ *de la part de,* ܡܢ ܥܡ *de chez,* ܡܢ ܒܬܪ *après,* ܡܢ ܠܘܬ *par derrière,* ܡܢ ܩܕܡ *par devant,* ܡܢ ܣܒܒ *autour,* ܡܢ ܬܚܬ *par dessous,* ܡܢ ܟܢܓܕ *en face de,* ܡܢ ܓܘ ou ܡܢ ܓܘܐ *d'entre.* Mais dans ܡܢ ܠܐ *sans,* ܡܢ est privatif et corrobore le sens de ܠܐ.

Après la préposition, ܠܘܬ exprime *le point d'arrivée* ou *l'extraction :* ܠܒܪ ܡܢ *au dehors de,* ܥܠ ܠܘܬ *en haut de,* ܠܬܚܬ ܡܢ *au-dessous de,* ܚܠܦ ܡܢ *excepté.*

292. *Les prépositions avec les suffixes des pronoms.*

La plupart des prépositions reçoivent les suffixes. Quelques-unes seulement ne subissent pas de modification, telles sont: ܟ, ܒ, ܡܢ, ܥܠ, ܒܬܪ, ܠܘܬ, ex.: ܒܝ, ܥܠܘ, ܥܠܝܗ, ܥܠܗ, ܥܠܘܗ, ܥܠܝ, ܥܠܝܗ, ܥܠܝܗܘ, ܥܠܝܗܝ, ܥܠܝܗܘܢ, ܥܠܝܗܝܢ. Le youdh du suffixe de la première personne sing. ne s'articule avec la voyelle *i* qu'avec les proclitiques ܟ ܒ, mais il demeure quiescent, en dehors de ce cas.

Les autres prépositions prennent, avec les suffixes, la forme d'un masculin pluriel construit : ܠܬܟ, ܠܬܟܘܢ, ܠܬܟܝܗ, ܠܬܟܝܗܘ, ܠܬܟܘܢ, ܠܬܟܝ, ܠܬܟܝܗ, ܠܬܟܝܗܘ, ܠܬܟܝܗܝ, ܠܬܟܝܗܘܢ, ܠܬܟܝܗܝܢ. On donnait même à plusieurs d'entre elles les points du ribboui, § 142.

ܡܢ ܩܕܡ formait une exception à part; cette particule prenait les suffixes avec la terminaison du pluriel féminin : ܡܢ ܩܕܡܬ, ܡܢ ܩܕܡܬܢ, ܡܢ ܩܕܡܬܟ, ܡܢ ܩܕܡܬܟܝ, ܡܢ ܩܕܡܬܗ, ܡܢ ܩܕܡܬܗ, ܡܢ ܩܕܡܬܗ, ܡܢ ܩܕܡܬܗ, ܡܢ ܩܕܡܬܗ, ܡܢ ܩܕܡܬܗ.

Dans ܟܢܓܕ *ou* passait après le qoph, sa place naturelle, lorsque le suffixe avait une voyelle en tête : ܟܢܓܕܝ, ܟܢܓܕܗ, ܟܢܓܕܟ etc.; mais ܟܢܓܕ, ܟܢܓܕܟ, ܟܢܓܕܗ.

ܟܬܒ ne prenait pas les suffixes, on employait une forme sans lâmadh : ܟܬܒ, ܟܬܒܗ, ܟܬܒܗ, ܟܬܒܗ etc.

ܒܪ était toujours isolé; les suffixes s'ajoutaient à une forme plurielle masculine ou féminine : ܒܢܝ, ܒܢܝܟ, ܒܢܝܗ, ܒܢܝܟ ou ܒܢܬ, ܒܢܬܟ, ܒܢܬܗ, ܒܢܬ etc.

ܐܝܬ n'avait pas les suffixes sous cette forme, mais sous celle ܐܝܬܝ, targ. כְּוָת : ܐܝܬܝ, ܐܝܬܝܗ, ܐܝܬܝ etc. En poésie, cependant, ܐܝܬ se rencontre devant un pronom personnel : ܐܝܬ ܐܢܐ ܚܟܝܡ ܐܝܟܢܐ ܕܝܠܝ ܒܓܘܫܡܐ ܕܫܐܪܒ ܠܗ *Quel médecin y a-t-il comme moi pour un corps que le démon tourmente?* Saint-Ephrem cité par Barhébræus, I, p. 87, l. 5 (à compléter suivant Amira p. 441).

ـهـ était la forme usuelle pour les suffixes, v. ci-dessus, § 290.

ـحـ, en prenant les suffixes, était ordinairement écrit sans youdh ـحـهـ, Barhébræus, I, p. 67, l. 21, 233 ult., v. cependant Luc. 24, 43; Jean 15, 24, éd. Lee.

ـحـهـ *seulement* était un adverbe qui prenait les suffixes, comme une préposition : ـحـهـ *moi seulement,* ـحـهـوـ *lui seul* etc.

## Chapitre XXVI.

*Des adverbes.*

293. Les adverbes comprennent, en dehors des particules, des adjectifs ou des substantifs qui demeurent à l'état absolu devenu si rare. Les adjectifs ont la forme du masculin ou celle du féminin, mais les féminins ne laissent pas tomber le taw du suffixe *at*, § 251, ce qui dénote un état archaïque : ـحـ *un peu,* ـمـ *davantage,* ـسـ *beaucoup,* ـنـ et ـعـمـ *bien,* ـصـ *moins,* ـخـ *nu;* ـمـ *en vie* ou *cru,* ـضـ *beaucoup,* ـخـمـ *nu,* ـعـمـ *également,* ـامـ *finalement,* ـصـمـ *en premier lieu* (on trouve aussi le masc. ـصـ, *Anal. syr.*, p. 28, l. 26); aj. les adverbes de noms de nombre, comme ـلـمـ ـعـمـ ـحـمـ etc., § 286.

Une désinence très-familière au syriaque est celle ـا qui est également un féminin absolu des adjectifs en *âi*, § 254 *fin*, comp. § 104, 1°. Le suffixe ـا forme des adverbes de la manière : ـعـمـا *sagement,* ـمـا *en grec,* ـلـا *en païen,* ـكـا *divinement,* ـصـا *premièrement,* ـمـا *uniquement,* ـصـا *défectueusement,* ـمـا *doucement,* ـنـا *corporellement,* ـسـا *spirituellement.* Ces adverbes sont très-communs dans les traductions faites du grec, où ils répondent aux adverbes grecs en ως.

Ce suffixe est ajouté quelquefois à une locution adverbiale formée au moyen de ـ : ـعـا *en syriaque,* ـصـا *en latin,* ـضـا *en arménien, Mand. Gramm.*, p. 201, note 1.

Les noms de temps et de lieu peuvent être construits comme des adverbes, sans préposition : ـحـا ou ـا *une fois,*

ܣܓܝܐ *de nombreuses fois*, ܫܝܢ *longtemps*, ܫܝܬܐ ܡܥܠ *pendant de nombreux jours*, ܡܥܠ ou ܡܥܠܡܐ *aujourd'hui* (de ܡ et ܥܠ ou ܥܠܡ, syro-palest. ܡܥ ou ܡܥܠ), ܒܚܫܐ *gratis*, ܒܨܘ *à jeûn*, ܒܨܝ *gratis*, مَجّان comp. héb. חִנָּם[1].

Mais plus souvent une préposition détermine le rapport du nom avec les autres mots de la phrase : ܒܪܫܝܬ *au commencement*, ܒܟܠ ܐܬܪ *partout*, ܒܟܝ ou ܒܟ *promptement*, ܒܣܬܪ ou ܒܣܬܪܐ *en secret*; ܒܛܘ *de suite*, ܒܠܚܘܕ *sans cesse*, ܒܚܕ de ܒ et ܚܕ, § 110 3° (s.-e. ܒܚܕ) *d'une fois, tout d'un coup*; avec ܕ du génitif, § 317, ܒܫܥܬܐ *sur l'heure*, ܒܛܒ *bien*.

Dans quelques locutions, ܐܝܟ se place devant le nom avec la proclitique ܟ : ܐܝܟ ܒܩܘܡܐ *virtuellement*, ܐܝܟ ܒܥܠܡܐ *souvent*, ܐܝܟ ܒܦܪܨܘܦܐ *partiellement*, ܐܝܟ ܒܩܨܪܐ *par abréviation*, ܐܝܟ ܒܦܪܘܫܐ *par distinction*; ܟܕܐ *c'est pourquoi*, était formé de ܟ *couleur, nuance, espèce*, de ܟ et du ܕ du relatif, targ. כְּדִין.

294. Les adverbes proprement dits comprennent des particules, simples ou composées, et quelques substantifs seulement. Ils se divisent en : *adverbes de lieu, adverbes de temps, adverbes d'affirmation, de négation, de comparaison et d'interrogation.*

1° *Adverbes de lieu :* ܗ et ܗܢܐ *ici*, ܗܟ ܗܢܐ ܟ *par ici*, ܡܢ ܗܢܐ ܡܢ *d'ici*; ܠܥܠ, ܗܢܐ ܠܥܠ et ܠܬ *là*, ܟܠܥܠ *par là*, ܡܢ ܠܥܠ *de là*; ܐܝܟ *où, ubi*, ܟܐܝܟ *où, quò*, ܐܝܢ *où?*, ܡܢܐܝܢ *d'où?*, avec ܗ, ܐܝܟܐ *là, où*, Job 3, 15; ܠܗ *au-delà*, ܗܢܠܗ *id.*, Barhébræus, I, p. 166, l. 14, v. sur la formation de ces mots § 173.

2° *Adverbes de temps :* ܐܝ *or* (ancien pronom, § 173, 3°), ܐܝܡܐ et ܗܝܡܐ *alors*, ܗܫܐ *maintenant*, de ܗ et ܫܥܬ, § 108, 5°, ܥܕ ܗܫܐ *jusqu'à présent* ou par contraction ܥܕܫܐ, v. p. 92 et 102, ܠܗܫܐ *maintenant*, ܥܕܐ *jusqu'à présent*, de ܠ, ܥ et ܐ *mesure*, ܠܐ ܥܕܐ *pas encore*, ܐܝܟܕ *quand?*, de ܐ, § 173 2° et ܟܕ, ܟ ou ܠܒܬܪ *ensuite*, targ. בתרכן comp. כן et באן *ici*[2]; ܐܬܡܠ ou ܐܬܡܠܟ *hier*,

1. ܚܢܐ était employé par Antonius le Rhéteur, v. Barhébræus I, p. 166, l. 1, dans le même sens que l'infinitif הָלוֹךְ en hébreu, pour marquer un mouvement continu, v. Ewald, *Lehrb.*, § 280*b*.

2. ܟ dans le sens de *ainsi* ne se rencontre plus en syriaque que dans les composés ܗܟܢ, ܐܝܟܢ et dans la locution ܠܐ ܟ *à plus forte raison, encore moins*, talm. לא כל שכן, targ. בל דכן. Voici un exemple, cité par Barhébræus, I, p. 164, l. 25, où ܠܐ ܟ est pris dans ce sens : ܗܐ ܗܟܢܐ ܠܐ ܗܟܢ

hébr. תְּמוֹל ou אֶתְמוֹל, ܐܬܡܘܠ *avant-hier,* sans doute de ܐ et ܬܡܠ; ܐܡܪ ou ܐܡܪ *l'année passée,* targ. אשתקד, de ܫܢܐ, targ. שתא *année* et ܩܕܡ *précédent;* ܡܚܪ *demain,* hébr. מָחָר [1].

3° *Adverbes affirmatifs, négatifs, hypothétiques.* ܐܝ *oui,* ܠܐ *non,* avec ܗ, ܟ *ne pas* ou *non pas,* jud.-aram. לאו לא (avec ܕ du génitif, ܕܠ a le sens de la préposition *sans*), contracté avec ܐ, ܐܠܐ *sinon, mais,* avec un sens exclusif (la forme non contracte ܐ ܠ s'emploie comme conjonction, *à moins que*); ܟܢ *sans doute pas?* μήτι, Matth. 26, 22; Marc 14, 19, d'où par abréviation ܟܐ *sans doute;* ܕܟܢ et, par contraction, ܕܟ, § 110, 3° *b*, est formé de ܟܢ et de la conjonction ܕ et a le sens de : *de peur que, afin que ... pas, ut non, ne,* mais ces particules sont employées aussi comme adverbes du doute, *peut-être;* ܟܢ seul était aussi conjonction, *ne ... pas,* 2 Corinth. 6, 3. Dans ces mots ܠ avait encore la signification négative qu'il a ordinairement en arabe, v. § 172, 9°, comp. targ. לְמָא, כְּלְמָא, d'où le néo-hébr. a formé כְּלוּם pour כְּלָם, à cause du mim, § 93, 2°.

ܐܠܐ *mais,* de ܠ ܐ *hors quoi.*

ܐܦ *déjà, peut-être,* targ. כְּבַר, tirait sans doute son sens dubitatif de la particule ܐ.

ܗܕܐ *donc,* de ܗ et ܗܕ; ܬܘܒ *de nouveau,* de ܬܘ *retourner;* ܫܦ *suffit, assez,* propr. *tel quel.* ܐܬܐ *puisse!* ܟܠ *id.,* targ. לוי et לואי [2]; ܢ ou ܢܐ *quæso,* hébr. נָא, ܐܫܬ *soit,* propr. *fais-nous vivre.*

4° *Adverbes de comparaison, d'interrogation :* ܐܦ [3] ܗܟܢܐ *ainsi,* ܗܐ ܫܡܝܐ ܘܫܡܝ ܫܡܝܐ ܠܐ ܢܫܥܘܢܝܟ ܟܘ ܠܐ ܐܦ ܗܝܟܠ ܗܢ *Voici que les cieux et les cieux des cieux ne te contiennent pas, à plus forte raison cette maison que j'ai bâtie,* I Rois 8, 27, comp. hébr. לֻכֵּן, ar. لَكِنْ.

1. N'est-ce pas ܟܢܫ qu'il faut lire, Luc. 13, 9, au lieu de ܟܢܫ, ܟܢܫ, ܟܢܫ etc., comp. Barhébræus, I, p. 4, l. 23? Le sens serait *tu le couperas (le figuier) le lendemain.*

2. Ces deux adverbes peuvent être considérés comme des impératifs des verbes ܗܐ (inusité au p"al, v. § 86) et ܗܐ qui tous deux ont le sens d'*associer.* La forme ܟܠ des impératifs est archaïque, comp. ܐܡܪ ܐܡܪ, § 213; elle ne doit pas être confondue avec les particules לוֹ לוּא לא auxquelles correspond ܠܘ. ܪܚܩ *loin de* est un parfait dans le sens d'un optatif: *Dieu épargne!* v. § 374 *e.* ܗܐܦ *à plus forte raison,* v. Sindban, 6, 12, Josué le Styl. 14, 18, est un impératif, *laisse!*

3. Cette particule est formée de la même manière que ܐܦ, v. § 290.

ܗܳܟܳܢ *id.*, targ. הכן de הא et כן (ces particules ont souvent comme antécédent ܐܳܟܳܢ *de même que*); ܟܰܕܡܳܐ *de même*, §§ 87, 92 et 102, ܐܰܝܟܰܡܳܐ ou ܐܰܝܟܰܡ *à savoir*, de ܐ et ܝܟܰܡ, § 173, 4°; ܐܰܢ *num*; ܐܰܝܟܳܢ *comment?*

295. Les prépositions composées avec ܠ et ܒ étaient aussi employées comme adverbes : ܠܥܠ *au-dessus*, ܠܬܚܬ *en bas*, ܒܡܨܥ *au milieu*, ܒܪܒܪ *au dehors*, ܒܣܛܪ *de côté, à part*; ܥܠ ܠܥܠ *par dessus*, ܥܠ ܠܬܚܬ *par dessous*.

Quelques adverbes prenaient le suffixe du masculin pluriel absolu *in*, quoiqu'il ne puisse être question de singulier ni de pluriel, quand il s'agit de particules. Nous avons vu, § 292, qu'un certain nombre de prépositions prennent les suffixes avec la forme du pluriel. Ces terminaisons masculines ou féminines donnaient au radical le sens d'un abstrait, comme dans les quelques substantifs, énoncés sous le § 276.

Parmi les adverbes de cette forme, on rencontre ܥܠ ܩܕܡܝܢ *autrefois*, Ps. 102, 25; Is. 1, 26; ܒܚܕܬܝܢ *récemment*, rac. ܚܕܬ, Judith 4, 3; Cureton spicil. 2, 7; ܒܩܫܝܬ *véritablement*, de ܩܫܝܬܐ, *Anal. syr.*, p. 1, l. 4. Nous avons dit, § 275, que ܩܫܝܬܐ n'avait pas de pluriel.

## Chapitre XXVII.

### *Des conjonctions.*

296. *a)* Les conjonctions proprement dites sont : ܘ *et, même*, ܐܘ *ou, même*, ܐܦ *aussi, bien plus*, hébr. אַף, palest. אוף, ar. ف; ܐܦܠܘ *quoique* de ܐܦ et ܠ, ܐܦܠܐ *pas même*, ܠܡܐ ܕܡܐ *à plus forte raison*, v. § 370 *j*. ܐ ... ܠ ou ܐܠܠ *si ne pas, à moins que*; ܐܢ *si* de ܐ et ܠ = לוּלֵי et ܐܢ ܠ *si ne pas* diffèrent de ... ܐ et ... ܠ, en ce que ces dernières particules posent la condition dans un temps non révolu, les premières, dans un temps accompli, pour le cas où un événement qui n'a pas eu lieu se serait réalisé ou, au contraire, un événement qui ne s'est pas produit serait arrivé, par exemple : Luc. 12, 49, ܐܬܝܬ ܐܫܕܐ ܒܪܥܐ ܘܡܐ ܐܢ ܐܝܬ ܐܝܟ ܕܐܬܩܕ ܗܘܬ ! *Je suis venu mettre le feu à la terre, le voudrais-je, si elle était allumée déjà?* Is. 1, 9, ܐܢ ܠܐ ܡܪܝ ܨܒܐܘܬ ܫܪܐ ܠܢ ܟܙܥܪ ܗܘܝܢ ܐܘ ܟܣܘܡ ܗܘܝܢ ܠܥܡܘܪܐ *Si le Seigneur des armées n'avait laissé un peu de nous, nous aurions été comme*

*Sodome.* Au syriaque correspondent en hébreu לוּלֵי לוּ et en arabe لَوْلَا لَوْ.

ܕ *tant que,* ܥܕ *avant que.*

*b)* Le relatif ܕ *quod, que, de ce que* est employé, comme conjonction, soit seul, soit après une particule : ܡܕ *parce que* (pron. ܡܕ ou ܡܕ suivant la première lettre du mot qui suit, § 289); ܟܕ *lorsque,* targ. כְּדִי, ܠܟܕ *à cause que,* ܥܠ ܕ *de ce que, dès que,* ܟܕ *quand,* ܐܡ ܕ, ܐܝܟ ܕ, ܐܟܢ ܕ, ܐܟܐ ܕ, ܗܟܢܐ ܕ, *de même que,* ܥܕ ܟܕ *jusqu'à ce que,* ܐܢ ܕ et ܐܝܟ ܕ *où, là où,* ܒܗ ou ܒܗ ܕ ܥܠ ܒܗ *avant que,* ܥܠ ܕ ou ܥܠ ܕ ܒܬܪ ܕ *après que,* ܐܝܟܡ *quand,* ܐܡ ܕ, ܠܐܡ ܕ *où, là où.*

ܕ passait en tête de certaines prépositions : ܡܢ ܕ *de peur que, ne ... pas* (de ܡܢ employé aussi dans le même sens), ܒ ܕ *id.* v. § 294, 3° : ܗܟܢܐ ܕ pour ܗܟܢܐ ܕ, Barhébræus, I, p. 173, l. 24, etc.

## Chapitre XXVIII.

*Des particules exotiques usitées en syriaque.*

297. Le grec a fait passer en syriaque un certain nombre de ses particules :

ܥܠ μέν pour la division des périodes (dont le conséquent est ܗ ܕ, § 294, 2°, répondant par le sens et la prononciation au grec δέ).

ܓܐ ou ܓ γάρ avait roukkâkh du gâmal, souvent aussi avec qouššâi [1].

ܐܪܐ ἆρα, *est-ce que?* servait de particule interrogative et était enclitique comme ܗ; il était usité aussi dans le sens de *certe,* ἄρα.

ܐܝܬܐ εἶτα *ensuite.*

ܡܠܟ μᾶλλον, *davantage.*

ܡܠܟܣܬ μάλιστα, *surtout.*

ܐܦ *peut-être,* τάχα.

ܐܝܟ εἰκῇ, *en vain, gratis.*

ܐܘ ܐܘ εὖγε, *bien! bien!* dans le même sens, ܒܪܐ ܒܪܐ, emprunté de l'arménien, suivant Barhébræus, I, p. 181, l. 14.

ܐܘܝ εὐοῖ, *euh!* suivant la prononciation nestorienne, ܐܘܐ chez les Jacobites, Barhébræus, I, p. 178, l. 10.

1. Ce peu de fixité dans la prononciation du gamma grec, que nous avons déjà constaté, § 133, est cause que Barhébræus, I, p. 161, l. 17, voit dans ܓ un mot syriaque et dans ܓ un mot grec.

ܐܘ οὐα, *éh!* Marc 15, 29 Héraq., comp. Barhébr., I, p. 178, l. 20.
ܐܘܐ παπαί, *hélas!* Barhébræus, I, p. 182, l. 10.

ܐܡܐ, exclamation de reproche, Barhébræus, p. 182, l. 7, était sans doute composé de l'interrogatif *ai* et d'une autre particule de doute, avec laquelle on peut comparer le néo-hébr. אַמַּי, dont l'origine est incertaine, v. Luzzatto, p. 96 et *Mand. Gramm.*, p. 202, note 1.

C'est sans doute de ἰδέα *forme* qu'était composé ܟܕܝܐ *à l'instar de,* par contraction de ܟܗ ܕܝܐ *de la même manière.* Ce mot était employé par Antonius le Rhéteur, cité par Barhébræus, I, p. 175, l. 11 : ܡܢ ܕܥܒܕ ܟܓܡܠܐ . ܘܟܕܐ ܠܗ *qui travaille comme un chameau et est patient comme lui.* ܟܕܝܐ était même employé par le même Antonius, comme un mot simple, avec la signification de *manière,* Barhébræus l. c. : ܐܢܐ ܠܟ ܟܕܝܐ ܕܡܐ . ܟܠܗܝܢ *tous deux, je vous aime d'une manière égale.* On lui donnait aussi le suffixe *in* que nous avons rencontré dans quelques adverbes, § 295 : ܚܕ ܒܥܝܐ ܟܕܝܢ ܘܥܠ ܠܒܐ *une seule prière le pénètre à l'instar d'une flèche,* Antonius ap. Barhébræus, I, p. 175, l. 5.

ܫܘܪ ܫܘܪ *vite! vite!* était toujours répété, Barhébræus, I, p. 165, l. 10; mais on avait fait une forme simple, au moyen du suffixe des adverbes ܐܡ, ܫܘܪܐܡ. Ce mot était sans doute d'origine étrangère, car il est peu probable qu'il vienne par altération de ܫܘܪ, mand. לינאל.

# LIVRE TROISIÈME.

## Syntaxe.

La syntaxe traite des parties du discours et des phrases. Pour les premières, nous suivrons l'ordre adopté pour les formes : *pronoms,* chap. I à IV, *verbes,* chap. V à XI, *noms,* chap. XII à XIII; les phrases comprendront les chapitres suivants

### Chapitre I.

*Des pronoms personnels et démonstratifs.*

298. *a)* Les pronoms personnels s'ajoutent au verbe pour rehausser le sujet, surtout pour marquer l'opposition de personnes: ܡܢ ܕܠܐ ܚܙܐ ܐܢܐ ܗܘ . ܐܢܬ ܚܙܝ ܘܐܢܬܘܢ ܚܝܐ . ܐܦ ܐܢܐ ܐܚܝܐ ܠܥܠܡ *le monde ne me verra pas, mais vous, vous me verrez, car je vis; vous aussi, vous vivrez,* Jean 14, 19; ܐܦ ܡܢ : ܠܐ ܡܛܠ ܕܗܢ ܘܗܢ ܡܢ ܕܗܘ ܠܐ ܡܛܠ ܕܗܢ *et comme leur cause n'a pas disparu, eux non plus n'ont pas encore disparu,* Josué le Styl. 4, 12; ܘܐܢܘܢ ܕܡܬܬܩܢܝܢ ܡܢ ܣܟܠܘܬܐ ܕܫܛܝܐ ܠܐ ܚܛܝܢ *et ceux qui sont corrigés par le fait des insensés, tandis qu'eux n'ont pas péché, id.* 5, 20.

*b)* Le changement de sujet est ainsi indiqué, sans emphase, comme dans les phrases si fréquentes du nouveau testament: ܘܐܡܪ ܠܗ ܘܐܡܪ *lui répondit et dit,* ܘܐܡܪܬ ܠܗ ܐܡܪ *elle dit,* ܐܡܪܘ ܠܗ *ils dirent* etc.

*c)* Parfois au contraire, le pronom indique l'emphase sans changement de sujet : ܠܐ ܗܘ ܡܢ ܐܠܗܐ ܕܡܠܚܡܬܐ ܐܠܐ *il n'est pas le principe de la guerre,* Josué le Styl. 8, 2; ܘܩܡ ܗܘ ܡܢ ܕܫܠܛ ܒܡܝܬܐ ܘܚܝܐ *et il s'est levé pour être le seigneur des morts et des vivants,* Rom. 14, 9; ܡܢ ܕܣܒܪ ܗܘ ܡܢ ܕܢܗܘܐ *s'imaginant qu'il sera*

*le premier,* Inedita syr. 8, 15; أَنْ مِنْ هُمْ كُمْ أَصِمِ كَصَنْتُمْ *si Dieu est un et s'il a créé les hommes,* Spicileg. syr. 1, 7; وَسَلِّ هُمْ مَعْنَمِلِ صَهْ *dans lesquels nous vivons,* Josué le Styl. 4, 11.

*d)* Avec une faible emphase, le pronom se met après le verbe : صَهْمَصَنْتِ سَلِّ أَنَا وَصَدَ *j'aurais voulu,* Josué le Styl. 1, 7; سَلِّ *nous croyons, nous,* Anal. syr., p. 35, l. 1. Saint-Ephrem emploie aussi quelquefois, dans ce cas, le pronom faible de la troisième personne plur. أَنَّهْ, au lieu de هُنَّهْ, § 174.

Le pronom de la troisième personne masc. sing. peut se contracter avec le parfait : هُنَّهْ سَمْعَهْ هُعَمَا هُنَّهْ *quand le soleil s'éclipsa,* Josué le Styl. 1, 3; إِنْسَكَّهْ *il se laissa corrompre, id.* 12, 11; وَأَهِبَهْ *qu'il avait versé, id.* 47, 5; إِنْسَلَّهْ *il se noya, id.* 58, 20; لَا هُكْمَهْ مِنْ *pas un n'était mort,* Jul. 27, 3; صَنْكَهْ *il parla, id.* 28, 8.

*e)* Le pronom est accentué d'une manière toute spéciale, en tête de la phrase : صَعْمِنَا أَنَّ هَا هَهْ *elle, il faut qu'elle soit une fiancée . . .,* Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXX, p. 270, l. 6; هُوَ هَذَا وَصَا أَنْتَ كَصَنْكَفْ *et toi, ce que tu veux apprendre . . .,* Josué le Styl. 7, 14; هُنَا وَمِ صَنَّهْ وَسَا لَا كَصِمِ كَهْ *celui-ci, rien de mal n'a été fait par lui,* Luc. 23, 40.

*f)* Un pronom intensif se rencontre souvent à côté d'un autre pronom personnel, à forme affaiblie, qui exprime le verbe substantif dans les phrases nominales, § 375 *e*, ou le sujet après un participe, § 183 : أَنَا إِنَا بِحَدَا وَهَنَا *moi, je suis la vine de vérité,* Jean 15, 1; أَنْتَ إِنْتَ كَسَا وَهَنَا *toi, tu es le Dieu de vérité, id.* 17, 3; سَلِّ وَمِ أَعْنِمِلِ *nous, nous disons,* Josué le Styl. 38, 19; أَنْتَ إِنْتَ كَمْ أَوْشَصَفْ *tu es bien Eusèbe?* Jul. 14, 5; إِنَا صَنَهْ لَا هُعَمَا إِنَا *moi, Seigneur, je ne suis pas digne* (fém.), Addai the Apost. 13, 2.

299. L'état emphatique ayant cessé en syriaque, comme en araméen, en général, d'être propre aux noms déterminés, le pronom de la troisième personne remplit devant un nom le rôle d'un article. Ainsi en éthiopien, les pronoms suppléent au défaut d'un article, v. *Aethiop. Gramm.*, § 172, et les langues romanes qui n'en avaient pas reçu du latin, en ont formé un du pronom *ille, illa.*

Dans ce sens, le pronom précède le nom : وَهَكَهْ إِنَّ هَذَا وَعَنَا أَعْنَهْ *sachez que les choses que j'ai dites . . .,* Spicileg. syr. 4, 17;

ܘ ܟܬܪܐ ܡܐ ܕܠܐ ܝܕܥ ܐܢܘܢ ܗܘ *et la cithare ne sait pas ce qui . . .*, *id.* 3, 9. Cette manière de déterminer un nom est surtout usuelle, lorsque ce nom vient d'être énoncé précédemment : ܒܫܘܪܝܐ ܐܝܬ ܗܘ ܐܝܬ ܗܘ . ἐν ἀρχῇ ἦν ὁ λόγος καὶ ὁ λόγος . . ., Jean 1, 1; ܘܝܗܒ ܠܬܠܡܝܕܐ ܗܘ ܕܝܗܒ ܠܬܠܡܝܕܐ ἔδωκε τοῖς μαθηταῖς, οἱ δὲ μαθηταί . . ., Matth. 14, 19; ܕܠܐ ܢܕܚܠ ܡܢ ܗܘ ܕܝܠܗ . . . *qu'elle ne craigne pas les douleurs . . . la douleur s'éloignera d'elle,* Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXI, p. 384, l. 7.

300. Comme l'article hébreu, il se met devant un pronom ou un adjectif démonstratif : ܗܢܐ ܓܒܪܐ ܗܘ *ce misérable,* ܗܢܐ ܣܒܐ ܗܘ *ce vieillard,* Jul. 5, 26; 6, 23; ܗܕܐ ܗܘ *ceci,* Josué le Stylite 7, 14; ܘܐܢܫܐ ܗܢܘܢ ܕܡܣܒܪܝܢ ܗܘ . *et ces hommes s'imaginent agir,* Spicil. 9, 4; ܗܢܐ ܕܩܪܝܢ ܠܗ ܡܪܝܐ ܗܘ *ceci même qu'on appelle destin, id.* 10, 23; ܐܫܬܡܥ ܗܘ ܗܕܐ ܕܗܘܐ *on avait raconté ce qui se passa,* Addai the Apost. 10, 20; ܗܠܝܢ ܗܘ *ces choses-là, id.* 5, 18.

301. *a)* Comme l'article grec, il précède quelquefois un nom propre : ܝܫܘܥ ܗܘ, ܝܫܘܥ ܕܐ ܗܘ, ܝܘܚܢܢ ܗܘ traduisent le grec ὁ Ἰησοῦς, ὁ δὲ Ἰησοῦς, ὁ δὲ Ἰωάννης du nouveau testament, d'une manière usuelle; ܠܗ ܗܘ *lui, Qawad,* Josué le Styl. 17, 19; ܐܘܣܒܝܣ ܗܘ ܗܘ *lui, cet Eusèbe, id.* 32, 9.

*b)* Le pronom ܗܘ *celui-là* permute avec ܗܘ dans le sens d'un article : ܐܡܪ ܠܗ ܗܘ ܕܡܠܟܐ ܗܘ λέγει πρὸς αὐτὸν ὁ βασιλικός, Jean 4, 49; ܘܐܟܠܝܢ ܗܘ . οἱ δὲ ἐσθίοντες, Matth. 14. 21; ܫܪܝܬ ܗܘ ܫܬܬ *elle plaça la seconde (croix),* Addai the Apost. 14, 10; ܬܠܬܝܬ ܗܘ *la troisième (croix), id.* 14, 21. C'est surtout dans la version de l'Hexapla que ܗܘ traduit l'article grec.

302. ܗܘ enclitique sert à rehausser le mot qu'il suit; il a le sens d'un adverbe, *même, à savoir,* et demeure invariable, quels que soient le genre et le nombre du mot auquel il se rapporte [1] : ܕܠܡܪܝܐ ܗܘ . ܕܚܝܝܢ . ܗܘ ܢܡܘܬ . ܕܚܝܝܢ ܗܘ ܠܡܪܝܐ *c'est pour le Seigneur que nous vivons, c'est pour le Seigneur que nous mourons,* Rom. 14, 18;

1. C'est par erreur qu'on lit dans Barhébræus, I, p. 80, l. 3, que le hé, dans ce cas, est articulé; au lieu de ܗ ܕܫܝ, il faut lire ܗ ܕܫܝ. Un point inférieur sous ce ܗ n'indique pas que le hé doit être articulé, § 151, mais que le waw représente la voyelle *ou* et non la diphthongue *au,* § 64.

ܒܗ ܕܗܝܡܢܘܬܐ ܗܘ ܕܗܟܝܢ ܢܗܠܟ *c'est dans la foi que nous marchons,* 2 Corinth. 5, 7; ܗܫܐ ܒܗ ܕܝܢ ܗܘ ܕܐܝܟ ܕܢܬܝ *on croira donc maintenant que les douleurs* . . . . Anal. syr., p. 59, l. 18; ܒܗ ܕܐܬܬܩܢ ܗܘ ܕܐܝܟ ܕܗܘ ܐܬܥܒܕ ܠܗ ܠܫܘܕܝܐ ܗܘ ܗܝ *persuadés qu'il avait été fait pour l'exclusion de ce synode-là,* Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXX, p. 260, l. 2; ܒܗ ܗܘ ܙܒܢܐ ܗܘ ܕܗܟܝܢ *par cette même force-là,* Addai the Apost. 9, 9; ܐܢ ܒܗ ܕܨܒܐ ܐܢܐ . . . ܢܟܬܘܒ ܗܘ ܕܗܟܝܢ *si l'on veut écrire des histoires* . . . , Josué le Styl. 5, 4; ܐܢܐ ܐܦܟ ܗܘ ܠܟܘܢ *je rapporte les choses, id.* 5, 5; ܗܘ ܠܟ *à moi-même,* Matth. 25, 40; ܐܢܐ ܒܟ ܗܘ ܒܛܚ *c'est en toi que j'ai confiance,* Ps. 56, 3; ܗܘ ܐܢܐ ܚܛܝܬ *oui, j'ai péché,* 1 Chron. 21, 17; ܗܘ ܐܦ ܐܡܪ *de même, je parle,* Jean 8, 28; ܐܘ ܠܐ ܗܘ ܢܬܟܠ *ou devons-nous attendre quelqu'autre,* Matth. 11, 4; ܐܢ ܗܘ ܒܥܐ *si tu veux apprendre,* Spicil. syr. 1, 18[1].

ܗܘ enclitique sert aussi de copule dans les phrases nominales, § 375*c*, et il faut se garder de le confondre avec le ܗܘ explicatif dont on vient de parler.

303. Les pronoms suffixes s'ajoutent : aux noms, pour marquer les rapports de la possession, § 308; aux verbes, pour indiquer l'objet, excepté le pronom de la troisième personne du pluriel, qui demeure isolé du verbe, en prenant une forme faible, § 220*a*; et aux prépositions qui établissent les divers rapports.

Dans tous ces cas, le suffixe peut servir à déterminer spécialement un nom déterminé par lui-même, mais qui ne l'est plus suffisamment par sa position dans la phrase.

304. *a)* Après un nom, il est usuel dans les constructions du génitif, comme ܒܝܬ ܡܠܟܐ, au lieu de ܒܝܬܐ ܕܡܠܟܐ, § 359, parce que l'état emphatique n'a plus la valeur d'un déterminant.

*b)* Dans ces constructions, le suffixe est pris par le second nom, s'il est réfléchi, au lieu d'être possessif, c'est-à-dire, s'il se rapporte au nomen regens et non pas au nomen rectum. Il est usité notamment, lorsque le nomen rectum qualifie le nomen regens et joue le rôle d'un adjectif, § 361 : ܐܦܪܡ ܒܪ ܥܢܢܐ *Ephrem-*

1. Cette enclitique se contracte quelquefois avec le verbe qu'elle suit: ܕܐܬܚܨܒ ܘܐܬܬܩܢ ܗܘ ܐܢܘܢ *qu'il avait été creusé et préparé par eux* . . ., Josué le Styl. 51, 13; ܗܘ ܕ, ܗܘ ܗܘ *donne*, Jul. 29, 24; 34, 18; 44, 13 etc. Les parfaits, cités ci-dessus § 298 *d*, peuvent s'expliquer de la même manière.

*le-Savant,* ܐܣܟܠܝܣ ܕܫܡܥܘܢ *Siméon-le-Stylite,* ܩܛܝܡܐ ܕܡܪܝ *Maris-le-Cynique,* ܟܠܒܐ ܕܩܛܝܪ̈ܐ *un tigre tacheté,* ܐܬܬܐ ܕܕܡܐ *une femme hémorrhoïsse,* v. Bickell, *Carmin. nisib.*, p. 41[1]; ܪܚܛܐ ܕܐܨܒܥܐ *râḥṭâ en forme de pouce,* v. ci-dessus, p. 147; ὁ δαιμονιζόμενος, Marc 5, 15; ܕܠܐ ܐܝܬ ܠܗ ܐܠܐ ܚܕ ܥܝܢ *qui n'aurait qu'un œil,* Jacq. d'Edesse, *Lettre sur l'orthog.*, éd. Martin, p. ٥ 5, éd. Philipps, p. ـ 1; ܒܥܝܪ̈ܐ ܕܐܪܒܥ ܪ̈ܓܠ̈ܐ *des animaux quadrupèdes,* Act. 11, 6. Le suffixe est également réfléchi dans les locutions adverbiales, telles que: ܒܗ ܒܝܘܡܐ[2] *le jour même,* Deut. 24, 15, Prov. 12, 16; ܒܗ ܒܫܥܬܐ *à l'instant même,* très-usuel; ܒܗ ܕܟܝ *de suite, Zeitschr. d. D. M. G.,* XVII, 726; ܒܚܕ (*s.-e.* ܙܒܢܐ) *tout d'un coup,* fréquent; ܒܗܦܟ *à l'envers,* Josué le Styl. 13, 3.

*c)* ܟܠ, suivi du suffixe possessif, avait le sens de *tout, tout entier,* par distinction de ܟܠ sans suffixe, qui signifiait *chaque;* il était construit comme un adjectif et placé, en apposition, avant ou après le substantif: ܟܠ ܥܡܐ ou ܥܡܐ ܟܠ *tout le peuple;* au pluriel, ܟܠܗܝܢ ܐܡ̈ܡܐ *tous les peuples,* ou ܐܡ̈ܡܐ ܟܠܗܝܢ; ܟܠ ܗܢܐ ܫܘܒܚܐ *tout ce soulagement,* Josué le Styl. 38, 15, comp. § 322.

305. *a)* Après un verbe, le suffixe détermine l'objet énoncé: ܫܩܠ ܠܟܣܦܐ *il jeta l'argent,* Matth. 27, 5; ܩܨܡ ܠܐܘܕܢܗ ܕܐܠܠ *il coupa l'oreille d'Illus,* Josué le Styl. 11, 19; ܩܨܡ ܠܪܫܗ ܕܝܘܚܢܢ *il coupa la tête de Jean,* Matth. 14, 10; Marc 6, 27; ܘܢܦܣܩ ܚܒܪܘܬܗ *et qu'il détruise l'amitié,* Inedita syr. 8, 16. Devant un substantif pluriel, le suffixe est remplacé par ܕ ܐܢܘܢ, § 220: ܟܕ ܓܡܪ ܝܫܘܥ ܠܬܠܡܝܕܘܗܝ ܕ ܐܢܘܢ *après qu'il eût donné ses instructions aux disciples,* Act. 1, 2; ܟܬܒܬ ܐܢܐ ܠܟ ܣܦܪ̈ܐ *j'ai écrit les histoires,* Josué le Styl. 19, 8.

*b)* Il est même élégant de séparer le suffixe de l'objet: ܥܠ ܡܐ ܕܝܘܢܬܢ ܚܒܐ ܠܕܘܝܕ *de ce que Jonathan sauva David,* Josué le Styl. 2, 15. On le rencontre, par pléonasme, devant un autre suffixe introduit par lâmadh: ܐܡ ܦܓܪܢ ܕܝܢ ܠܗ ܠܡܪܗ *fit de notre corps un miroir,* Josué le Styl. 19, 16; ܥܠ ܕܡܚܘܬܗ ܠܗ ܕܝܢ *de*

1. Dans l'hémistiche ܡܐ ܕܐܢ ܠܝ ܠܡܪܗ ܕܬܠܬ ܙܥܘܗܝ que Bickell rapporte à tort ici, il faut lire ܠܡܪܗ et traduire : *puisque mon meurtrier a triplé sa colère.*

2. Ainsi en hébreu בַּת־שְׁנָתָהּ *âgée d'un an,* Nomb. 15, 27, est plus explicite que בֶּן־שָׁנָה, Exod. 12, 5.

*livrer la ville, id.* 50, 15; ܒܝ̈ܬܐ ܕܐܬܘ ܥܠ ܡܕܝܢܬܐ *ceux qui avaient secouru Baraq,* Saint-Ephrem 1, 314 *c.*

*c)* Le pronom suffixe avec le lâmadh se met souvent après certains verbes, comme pronom réfléchi, mais sans ajouter beaucoup au sens du verbe; on peut comparer nos verbes neutres, *s'en aller, s'enfuir, se mourir;* tels sont notamment : ܐܙܠ ܠܗ *il s'en alla,* ܢܓܕ ܠܗ *il s'enfuit,* ܢܦܩ ܠܗ *il sortit,* ܢܚܬ ܠܗ *il descendit,* ܩܡ ܠܗ *il se leva,* ܐܬܐ ܠܗ *il vint,* ܡܝܬ ܠܗ *il mourut,* ܨܒܐ ܠܗ *il voulut,* ܫܛܐ ܠܗ *il était insensé,* ܝܬܒ ܠܗ *il était assis,* ܐܝܬ ܠܗ *il exista,* ܣܒܪ ܠܗ *il pensa,* ܐܫܬܟܚ ܠܗ *il fut trouvé,* ܫܒܩ ܠܗ *il laissa (après lui)* etc., comp. Jean 1, 15; 11, 31; Act. 5, 39; Rom. 1, 22; Jul. 5, 9 etc.

306. *a)* Il est pris par une préposition, lorsque le nom en dépendance de la préposition est déterminé, § 359 *b* : ܡܢ ܒܬܘܠܬܐ *de la Vierge,* ܡܢ ܗܘ ܒܝܬ ܣܦܪܐ *de cette école-là,* ܡܢ ܗܘ ܣܡܐ *de ce poison-là,* Jacq. de Saroug, dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXX, p. 221, l. 5; 222, 11; 223, 2 et 10; ܒ ܡܫܡܗܘܬܐ ܕܫܡܐ *avec la désignation des noms,* ܒ ... ܕܡܠܬܐ *avec les termes techniques,* Anal. syr., p. 43, l. 27; 44. 22; ܥܠ ܢܡܘܣܐ *sur la loi,* Aphraat. 26, 3; ܥܠ ܐܕܝ *sur Addée,* Addai the Apost. 5, 13; ܠ ܡܕܝܢܬܐ *vers la ville,* Jul. 28, 7; de même, devant un pronom seul : ܡܢ ܗܝ *par là,* Rabboula, Overb. 229, 19.

Les autres prépositions, ܐܝܟ *selon,* ܩܕܡ *devant,* ܒܬܪ *après,* ܡܛܠ *à cause,* ܠܩܒܠ *en face* etc., qui prennent les suffixes, se construisent de même. Il faut excepter, outre celles qui ne prennent pas les suffixes, les proclitiques ܒ et ܕ.

*b)* Lorsque, en effet, ces dernières prennent le suffixe déterminatif, on les répète devant le nom déterminé : ܒܗ ܒܥܕܬܐ, ܠܗ ܠܒܪܬܗ. Dans cette construction cependant, ܕ se distingue de ܒ, en ce qu'il a souvent le sens d'un déterminatif exact, *le même, la même :* ܒܗ ܒܗܝ ܫܥܬܐ ܩܪܐ ܬܪܢܓܘܠܐ *au même moment, le coq chanta,* Matth. 26. 74; ܒܗ ܒܟܝܢܘܬܐ ܕܐܢܫܝ ܟܠܗܝ *dans la même homogénéité de nature,* Anal. syr., p. 74, l. 13; ܒܗ ܒܝܘܡܐ *dans le jour même,* Aphraat. 228, 17; ܒܗ ܒܐܬܪ *dans le même lieu,* Luc. 2, 8; ܒܗ ܒܡܝܢܐ *de même,* Jul. 10, 18; *Anal. syr.*, p. 31, l. 25; 38, 2; 153, 20 [1].

1. L'araméen biblique a une tournure plus simple et plus archaïque; le nom est mis en apposition sans préposition : בְּכָל־עִדָּן זִמְנָא, Dan. 3, 6 et 7.

*c)* Cependant cette tournure n'a pas toujours un sens aussi précis : ܥܡܗ ܣܟܗ ܗܘ *il rencontra Illus,* Josué le Styl. 11, 17; notamment, lorsque le substantif a un démonstratif avant ou après lui : ܗܢܐ . ܗܢܘ . ܗܢܐ B. O., I, p. 44, ܗܠܝܢ ܝܘܡ̈ܐ ܗܢܝܢ *dans ces jours-là,* Matth. 3, 1; ܗܢܐ ܗܝ ܚܝܠܐ *par cette puissance-là,* Addai the Apost. 9, 9, comp. § 302. Quand le démonstratif précède, le suffixe peut être rejeté après le substantif : ܗܢ ܐܢܐ ܗܢܘ *en ce temps-là,* B. O. II, p. 162.

*d)* Avec le lâmadh, le suffixe a le sens d'un simple article : ܠܗ ܠܚܬܢܐ ܠܗ εἰς τὸν γάμον, Jean 2, 2; ܘܝ ܠܗܢܐ ܓܒܪܐ *malheur à cet homme-là!* Matth. 26, 24; ܠܐ ܐܢܫ ܢܩܛܠ ܠܗܠܝܢ *personne ne tuera ceux que,* Josué le Styl. 68, 12; ܠܐܡܗ ܠܗ ܐܡܗ ܕܝܫܘܥ λέγει ἡ μήτηρ τοῦ Ἰησοῦ πρὸς αὐτόν, Jean 2, 3. On voit par cet exemple que le suffixe est volontiers séparé du substantif par un autre mot.

*e)* Cette tournure est usuelle même avec un pronom indéfini, susceptible d'être, en quelque sens, déterminé, comp. §. 342: ܐܝܬ ܠܗ ܠܐܢܫ *on doit,* Jacq. d'Edesse, *Epistol. de Orthog.,* éd. Martin, p. ٥ 23.

*f)* Une autre préposition légère, comme ܕ, ܒ, se répète également devant le substantif, sans différence notable avec la construction, dont nous avons parlé plus haut, où le dâlath se met devant le substantif, § 306 *a* : ܕܡܐܟܠܐ ܕܥܡܐ *du navire,* Act. 27, 3; ܕܡܫܝܚܐ ܥܡ ܡܫܝܚܐ *avec le Messie,* Rom. 6, 8; ܒܗܕܐ ܡܠܬܐ *pour cela,* Act. 9, 21.

*g)* La répétition du lâmadh avec le suffixe marque un certain degré d'intensité : ܠܗ ܠܗܢ ܐܦ ܠܗ ܠܡܨܐ ܠܗ *cela même tu le trouveras* . . . . Anal. syr., p. 86, l. 19; ܠܗ . ܠܗ ܠܗ . ܠܗ ܠܗܘܢ ܠܗ ܠܗ ܠܗ ܠܗ *pour eux, Moïse fut leur directeur, mais pour nous, Jésus fut notre guide et notre sauveur,* Aphraat. 223 *fin.*

*h)* ܥܡ se place entre les deux prépositions, avec le sens de *savoir, même :* ܐܡܪ ܠܗ ܥܡ ܗܘ ܠܚܒܪܗ *il dit à son camarade même,* ܒܗ ܥܡ ܒܗ ܒܫܢܬܐ ܗܕܐ *dans la même année,* ܡܢ ܥܡ ܡܢ ܓܘܫܡܐ *du même corps,* . ܠܗ ܥܡ . ܠܗ *à eux-mêmes,* ܥܠ ܥܡ ܥܠ *sur lui-même,* v. Thesaurus, Payne Smith sous ܗܘ et ܥܡ. Ainsi, le pronom réfléchi se rend par ܗܘ ܥܡ ܗܘ *lui-même,* ܗܝ ܥܡ ܗܝ *elle-même,* ܡܢ ܥܡ ܡܢ *de lui-même,* quoique d'autres tournures soient également usuelles, § 314.

307. Les pronoms démonstratifs, ܗܢܐ et ܗܘ, se distinguent en ce que le premier indique un objet proche et le second, un objet éloigné. Ces distinctions ne sont pas toujours très-tranchées, surtout au pluriel, où ܗܠܝܢ est d'un usage plus répandu que ܗܢܘܢ et ܗܢܡܝ. Le pronom personnel ܗܘ est également usité comme démonstratif, mais d'une manière absolue et en dehors de toute idée de temps et de lieu, v. § 299.

Ces pronoms, pris comme adjectifs démonstratifs, se placent avant ou après le substantif, à l'exception de ܗܘ qui le précède toujours. Dans ces constructions, le syriaque jouit d'une aussi grande latitude que le grec : ܗܢܐ ܕܚܡܪܐ ܗܢܐ τοῦτο τὸ ποτήριον, Matth. 26, 4; ܗܢܐ ܕܚܡܪܐ τὸ ποτήριον τοῦτο, *id.* 26, 39; ܗܘ ܝܘܡܐ ܗܘ *ce jour-là, id.* 13, 1; ܗܘ ܚܩܠܐ *ce champ-là, id.* 27, 7.

Le syriaque ne répugne nullement à mettre un démonstratif avec un substantif déjà déterminé par un suffixe possessif: ܚܕ ܡܢ ܐܚܘܗܝ ܗܠܝܢ ܙܥܘܪܝܢ ἑνὶ τῶν ἀδελφῶν μου τῶν ἐλαχίστων, Matth. 25, 40; ܗܕܐ ܐܚܬܝ *celle-ci, ma sœur,* ܗܕܐ ܒܪܬܝ *celle-ci, ma fille,* Addai the Apost. 13, 10; 14, 5; ܗܢܐ ܕܠܐ ܐܟܠܢ 1 Cor. 8, 9; ܐܦ ܗܕܐ ܠܘܬܟ *en comparaison (de ceci) de toi,* Josué le Styl. 2, 1; ܗܢܘ ܕܐܒܘܗܝ ܕܝܠܕܢܝܬܐ *quand ses parents naturels,* Anecd. syr., IV., p. 60, l. 1.

## Chapitre II.

*Des pronoms possessifs et réfléchis.*

308. *L'adjectif possessif* est exprimé par le suffixe du pronom personnel : ܥܒܕܗ *son esclave.*

Quelquefois le suffixe est objectif et non pas possessif: ܝܪܬܗ יִרְאָתוֹ, Exod. 20, 20, *sa crainte (de Dieu),* c'est-à-dire, *la crainte qu'il inspire;* ܠܕܟܪܢܗ *en souvenir de moi,* εἰς τὴν ἐμὴν ἀνάμνησιν, 1 Cor. 11, 24 et 25, ܐܢܫܐ ܕܐܢܬ ܒܙܐ ܫܒܚܬܗܘܢ *les hommes dont tu méprises la louange,* Anal. syr., p. 6, l. 11.

309. Quand deux noms sont à l'état construit, le suffixe est pris par le second, comme en hébreu, bien que se rapportant au premier; le lien étroit qui unit ces noms ne permet pas, en effet, au suffixe de prendre place entre eux : ܒܝܬ ܣܚܪܘܬܟ *ta maison de commerce,* Ezéch. 27, 16; ܡܫܟ ܣܒܪ ܠܐ ܡܗܝܡܢܘܬܗܘܢ ܘܩܫܝܐ ܠܒܐ ܕܠܒܗܘܢ *il censurait leur manque de foi et leur dureté de cœur,* Marc 16, 14, comp. § 256 *c.*

Cette tournure est usitée, même en dehors de l'état construit, quand les deux noms, liés par le sens, forment un tout : ܐܢܫܐ ܥܡܗ *tes compagnons de captivité,* Ezéch. 11, 15; ܟܣܦܢ ܘܣܗܕܘܬܢ *notre pain nécessaire,* Matth. 6, 11; ܓܠܝܗܝ ܘܦܓܪܗܘܢ *leurs idoles impures,* Ezéch. 17, 20; ܫܡܗ ܩܕܝܫܐ *mon saint nom,* Lév. 20, 30; ܒܗܝܡܢܘܬܗ ܕܫܪܪܐ *dans ma confession de la vérité,* Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXI, p. 384, l. 3.

Si le lien est lâche, le suffixe est pris par le nom auquel il se rapporte : מִדַּרְכֵּךְ זִמָּה עַל אֹזְנֶיהָ ܘܐܢܫܐ, Ezéch. 16, 27; ܝܡܝܢܐ ܥܝܢܟ *ton œil de droite,* Matth. 5, 29, comp. Act. 3, 7, Apoc. 1, 17.

310. *Le pronom possessif* est rendu par ܕܝܠ suivi du suffixe de la personne, § 178 : ܕܝܠܗ ܗܝ ܡܠܟܘܬܐ *parce que tienne est la royauté,* Matth. 6, 13; ܕܝܠܝ ܗܝ ܘܕܝܠܟ ܗܘ ܘܕܝܠܟ ܗܘ ܘܕܝܠܝ ܗܘ *tout ce qui est à moi, est à toi, et ce qui t'appartient, est à moi,* Jean 17, 9. 10; ܠܘܬ ܕܝܠܗ ܐܬܐ ܘܕܝܠܗ ܠܐ ܩܒܠܘܗܝ *il vint aux siens et les siens ne le reçurent pas, id.* 1, 11, comp. 10, 14; Luc. 6, 30; ܡܠܟܐ ܕܝܠܗܘܢ *un roi des leurs,* Josué le Styl. 16, 19.

Il sert aussi d'adjectif possessif, isolé du substantif. Tel est nécessairement le cas, lorsque celui-ci ne prend pas de suffixe, § 284 *fin* : ܕܝܠܗ ܐܘܪܝܬܐ *sa théorie,* Jacques d'Edesse, *Epist. de Orthogr.*, p. ٥, l. 24; ܕܝܠܗ ܦܪܛܘܪܝܘܢ *son prétoire,* Josué le Styl. 22, 7; ܕܝܠܗ ܟܠܝܪܘܣ *son clergé, id.* 29, 6; mais souvent aussi, lorsqu'il pourrait prendre le suffixe : ܕܝܠܗ ܙܒܢܐ *mon temps,* Jean 7, 8. Devant le substantif, il reçoit une certaine accentuation : ܕܝܠܝ ܡܥܠ ܝܘܡܐ ܕܫܒܬܐ ܗܘ ܝܘܡܐ ܕܝܠܝ ܥܠ ܟܠ ܝܘܡ *notre plus grand jour est le jour du vendredi,* Aphraat. 228, 22.

311. On l'ajoute, avec quelqu'emphase, à un substantif pourvu du suffixe possessif : ܕܝܠܟ ܒܥܝܢܟ *dans ton propre œil,* Luc. 6, 42; ܕܝܠܗ ܠܡܫܒܚܬܗ *pour sa propre gloire,* Rom. 3, 7; ܒܕܝܠܝ *en nous-mêmes,* 2 Cor. 5, 19; en tête de la phrase, ܐܦ ܗܘ ܕܝܠܗ ܐܬܐܫܡ ܒܗ *lui aussi, on l'avait calomnié,* Ined. syr. 2, 11.

312. Nous avons dit, § 306 *a,* que pour déterminer un nom précédé d'une préposition, on répétait devant lui la préposition avec le suffixe; la même tournure est usitée avec un nom précédé du dâlath du génitif, § 316; mais, comme le dâlath ne

prend pas de suffixe, il est remplacé par ܡܢ : ܡܢ ܗܘ ܡܕܝܢܬܐ *de la ville*, Josué le Styl. 26, 15; ܡܢ ܗܢܐ ܫܢܬܐ *de cette année-là, id.* 25, 13; ܡܢ ܗܢܘ ܐܓܪܬܐ ܕܐܬܬ *les paroles de cette lettre-là qui vint, id.* 5, 13; ܡܢ ܗܘ ܒܝܬ ܩܘܕܫܐ ܕܥܡܝܕ *l'église d'Amid, id.* 70, 5.

313. *Le pronom réfléchi* est quelquefois exprimé par les pronoms suffixes avec une préposition : ܠܘܬܗ *soi* ou *à soi*, ܒܗ *en soi*, ܡܢܗ *de soi*, ܥܡܗ *avec soi*, ܠܘܬܗ *vers soi*, ܒܬܪܗ *après soi* etc. : ܗܘ ܕܐܬܓܠܝ ܠܗ *celui-là qui s'est révélé*, Anecd. syr., I, p. 32, l. 22; ܡܬܟܢܫ ܠܗ *il se prépare*, Anal. syr., p. 6, l. 15; même sans préposition: ܐܫܠܡ ܗܘ ܠܥܡܗ ܘܠܟܠ ܚܝܠܗ *il se livra lui et toute son armée*, Josué le Styl. 64, 14.

314. Plus souvent, on se sert d'abstraits avec les suffixes: tels sont notamment : ܦܓܪ, ܨܠܡ, ܕܡ, ܢܦܫ, ܥܨܡ, indiquant *l'être, la personne;* ܐܬܚܢܩ ܒܢܦܫܗ *il s'étrangla*, Matth. 27, 5; ܡܢ ܥܨܡܗ *de lui même*, Josué le Styl. 21, 8; ܐܬܠ ܐܫܝܡ ܠܢܦܫܝ *je me donnerai*, 2 Cor. 12, 15; ܠܡܗܘܬ ܗܘ ܒܥܨܡܗ *se faire roi soi-même*, Josué le Styl. 12, 17; ܐܢ ܠܐ ܬܕܥ ܠܟ ܠܢܦܫܟ *si tu ne te connais pas*, Caut. 1, 7; ܠܡܚܒܠ ܠܟ ܠܢܦܫܟ *à te corrompre*, Anal. syr., p. 5, l. 10; ܐܬܐܒܕ ܒܢܦܫܗ *il se fait périr*, Apocr. syr. 4, 1; ܥܠ ܥܨܡܗ *sur lui-même*, B. O. I, 485.

ܡܢ suivi des suffixes, § 310, s'employait aussi comme réfléchi : ܡܢ ܓܘܫܡܗ *de lui-même*, Josué le Styl. 56, 8.

315. Dans tous ces cas, le suffixe pouvait être objectif et complément du verbe : ܚܕܘ ܠܗܘܢ ܒܙܝܝܗܘܢ ܥܠ ܓܘܫܡܗ *ils aiguisèrent leurs fers contre lui*, Jacq. de Sarong, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXX, p. 242, l. 5. C'est donc le sens de la phrase qui indique quand le suffixe est réfléchi et se rapporte au sujet. Pour préciser, on met quelquefois devant le réfléchi le pronom ܗܘ, comp. § 300 ci-dessus : ܗܘ ܒܢܦܫܗ, ܒܥܨܡܗ ܗܘ *lui-même*. Singulière est la construction du suffixe avec une double préposition : ܡܢ ܒܓܘܫܡܗ, *Anal. syr.*, p. 68, l. 27 et 28, ou ܡܢ ܓܘܫܡܗ ܡܢ ܒܗ, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXX., p. 223, l. 11, 243, 16, *de lui-même* (suivant Bar'ali, Man. de la Bibl. Nation. 167, p. 181 *a*, la première de ces locutions était en usage dans la province d'Elgézirèh, tandisque la seconde l'était dans la Babylonie[1]: ܠܓܘܫܡܗ ܡܢ ܒܗ *pour elle-même*, Josué le Styl. 19, 4; *Anal. syr.*, p. 48, l. 25[1].

1. Comp. targ. מִנֵּהּ וּבֵיהּ, talm. מִמֵּילָא.

## Chapitre III.

*Du pronom relatif.*

316. Le pronom ܕ est un ancien démonstratif, § 173, 3°, qui se subordonne un mot ou une phrase, comme un nom à l'état construit[1]; de cette manière, il est devenu *relatif,* cependant il a encore conservé un caractère démonstratif dans certaines tournures propres à l'araméen, dont nous allons parler. Il est invariable, quels que soient le genre et le nombre du mot auquel il se rapporte; en outre, il est toujours proclitique.

317. *a)* Construit avec un nom, ܕ est encore démonstratif et signifie *celui de :* ܕܒܝܬ ܐܠܘܣ *les partisans d'Illus (ceux de la maison d'Illus),* Josué le Styl. 13, 17[2]; ܕܒܝܬ ܩܣܛܢܛܝܢ ... ܕܐܬܝ ܗܘܐ *il rappelait la dynastie de Constantin,* Jul. 8, 13; ܕܒܝܬ ܥܡܗܘܢ *les gens de Pilate,* Jacq. de Saroug, *Z. d. D. M. G.,* XXX, p. 380, l. 7; ܒܝܬ ܐܝܠ *aux habitants de Béthèl,* 1 Sam. 30, 27, où l'hébreu se sert du relatif avec בְּ, לַאֲשֶׁר בְּבֵית־אֵל; ܡܢ ܕܒܝܬ ܫܡܥܘܢ ; ܗܘ ܕܡܢ ܕܒܝܬ ܐܦ ܚܕ *et l'une d'elles était celle de Simon Pierre,* Luc. 5, 3; ܕܢܫܬܚܐ ܗܘ ܕܡܢ ܕܒܝܬ ܨܠܒܐ ܚܕ ܠܣܛܝܐ *et nous aurions vénéré celle (la croix) d'un des brigands,* Addai the Apost. 15, 10; ܐܝܬ ܬܠܬ ܐܢܝܢ . ܚܕ ܕܒܝܬ ܐܠܗܐ ܐܒܐ . ܐܚܪܬ ܕܒܝܬ ܡܪܢ ܒܪܐ . ܬܠܝܬܝܐ ܕܒܝܬ ܪܘܚܐ ܩܕܝܫܐ *(il y a trois personnes) : l'une est celle de Dieu le père, l'autre, celle du Seigneur le fils, et la troisième, celle du Saint-Esprit,* Anal. syr., p. 37, l. 28; ܐܝܬ ܬܠܬ ܐܢܝܢ ܕܒܝܬ ܡܫܬܥܐ ܐܚܪܬ ܕܒܝܬ ܡܫܬܥܐ ܒܗ ܬܠܬܝܐ ܕܒܝܬ ܡܫܡܥ *(il y a trois personnes) : l'une est celle du délateur, l'autre, celle de celui qui est calomnié, et la troisième, celle de celui qui écoute la calomnie,* Inedita syr. 5, 3.

C'est dans ce sens, que ܕ est devenu en araméen le signe du génitif et remplace, entre deux noms, le rapport exprimé par l'état construit, § 358 : ܥܒܕ ܕܡܠܟܐ *l'esclave du roi* signifie donc littéralement *l'esclave, celui du roi*[3].

1. V. Philippi, *Ueber das Wesen und den Ursprung des Status constructus,* p. 114 et suiv.

2. Dans les Talmuds, la formule correspondante דְּבֵי רַ' *les disciples de Rabbi* . . . est fréquente.

3. Le dâlath du génitif est fréquent devant le nom d'un auteur dont l'ouvrage suit : ܕܡܟܣܝܡ *de Jules,* ܕܓܪܓܘܪ ܩܕܝܫܐ *du bienheureux Grégoire,* v. *Anal. syr.* passim.

*b)* Il forme un adjectif d'un substantif : ܪܘܚܢܝܐ πνευματικός, ܒܣܪܢܝܐ σαρκινός, Rom. 7, 14 *(celui de l'esprit, celui de la chair)*. On voit par ces exemples, que le nom peut être à l'état absolu, § 356*h*; il est à l'état emphatique, quand l'adjectif a le sens d'un abstrait : ܪܘܚܢܝܬܐ πνευματικά, ܒܣܪܢܝܬܐ σαρκικά, 1 Cor. 9, 11[1]; ܥܝܢܟ ܕܝܡܝܢܬܐ ὁ ὀφθαλμός σου ὁ δεξιός, Matth. 5, 29; ܕܐܟܠ ܘܫܬܐ ܡܢ ܕܢܟܣܝܗ *qui mange et boive des choses d'autrui,* Anal. syr., p. 204, l. 26; ܕܡܬܙܘܢܝܢ ܡܢ ܒܝܬ ܓܙܐ ܕܡܠܟܐ ܘܕܪܒܢܝܗ *entretenus aux frais du roi et de ses Grands,* Addai 36, 13; ܥܠܡܝܬܐ *les choses du monde,* Jul. 4, 17[2].

Le dâlath est également celui des adjectifs dans le passage suivant de l'Apocalypse 18, 16 : ܕܐܬܚܦܝܐ ܒܣܝܢ ܘܐܪܓܘܢ ܘܙܝܪ περιβεβλημένη βύσσινον καὶ πορφυροῦν καὶ κόκκινον; sur la construction de ܕܠܒܫ, v. § 344*b*.

L'article grec suivi du génitif est exprimé par un démonstratif suivi du dâlath, comp. § 301*b* : ܗܢܘ ܕܡܠܬܐ ܕܫܘܒܚܐ τὰ τῆς προσκυνήσεως, ܗܢܘ ܕܬܘܪܦܬܐ τὰ τῆς μορφῆς, *Anal. syr.*, p. 34, l. 5; 53, 29.

ܕ forme également un adjectif d'une locution adverbiale : ܕܠܥܠܡ ܥܠܡܐ *éternel,* ܕܡܢ ܠܥܠ ܡܢ *surnaturel, Anal. syr.*, p. 34, l. 6 et 8; 72, 28; ou d'un nom de nombre : ܕܬܪܝܢ, ܕܫܒܥ etc., § 286*a*; un adverbe, d'un nom : ܕܫܥܬܐ *sur l'heure,* ܕܡܢܝܢ *récemment,* §§ 293 et 295, ܕܒܨܒܝܢܐ *volontairement, Anal. syr.*, p. 171, l. 11; 172, 27; 174, 5.

Devant ܐܝܟ et un démonstratif, il compose un adjectif de comparaison, *tel, tel que,* ou avec interrogation *quel?* ܒܐܝܟ ܗܠܝܢ ܡܬܠܐ *par de telles paraboles,* Marc 4, 33; ܒܐܝܟ ܗܠܝܢ ܡܠܐ *par de tels mots,* Jul. 8, 12; ܐܝܟ ܗܢܐ ܕܥܬܘܬܐ *cette richesse si grande (qui est telle que cela),* Apoc. 18, 16; ܐܬܚܙܝܬ ܪܓܙܐ ܐܝܟ ܕܠܐ ܗܘܐ ܐܝܟ ܗܢܐ *il y eut un tremblement tel qu'il n'y en eut . . . . . , id.* 16, 18; ܐܝܟ ܐܝܠܝܢ ܐܢܬܘܢ ܒܗܠܟܬܐ ܘܒܣܝܪܘܬܐ *quels devez-vous être?* 2 Petr. 3, 11.

Les locutions ܐܝܟ ܕܐܬܚܙܝܬ, ܐܝܟ ܕܐܡܪ comme, ܐܝܟ ܗܢܐ, ܐܝܟ ܕܗܟܢܐ *ainsi* sont également usitées, au lieu de ܕܐܬܚܙܝܬ, ܕܐܡܪ, ܗܢܐ, ܗܟܢܐ, v. *De Hermeneut. Aristot.*, p. 155 et 156.

*c)* ܕ devant un pronom interrogatif, ܕܡܢ, ܕܡܐ, ܕܐܝܢܐ, donne à

1. Ainsi s'explique le dâlath qui se rencontre en tête de quelques mots importés en araméen, comme דיוקן = εἰκών, corrigez en ce sens p. 23, note 2 ci-dessus.

2. L'éthiopien forme également un adjectif d'un substantif, en lui préposant **ዘ**, *Aethiop. Gramm.*, p. 368.

celui-ci le sens du génitif, *de qui? duquel?* : ܐܝܟ ܕܢܫܐ ܐܢܬܬ ܠܗ ܒܫܒܥܬܗ̈ *duquel d'entre eux sera-t-elle la femme?* Marc 12, 23; ܡܢ ܕܥܝܢܘܗܝ ܟܚܠܢ̈ *qui a les yeux cernés? (de qui sont les yeux cernés?),* Prov. 23, 29; aj. Gen. 32, 17; Matth. 22, 20.

Le dâlath du génitif serait également possible devant le dâlath du relatif *qui, lequel,* pour en former le génitif *duquel, dont;* mais, dans ce cas, on indique le genre et le nombre au moyen d'un démonstratif, placé entre les deux dâlath; cette tournure est une imitation servile du grec οὗ, ἧς, comp. § 405 : ܕܡܢ ܕܩܕܡ ܐܝܬ *dont le premier fut ....,* Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXXI, p. 403, l. 5; ܡܠܬܐ ܕܡܢ ܕܚܕ̈ ... *le verbe .... dont une partie;* ܫܡܐ ܕܡܢ ܕܚܕ̈ ... *le nom .... dont aucune partie, De Hermeneut. Aristot.,* p. 25, l. 15, 27, 10.

*d)* Le verbe ܥܝܕ *avoir soin* se construit souvent avec le dâlath, comme en latin, par exemple, quelques verbes neutres prennent leur régime au génitif: ܠܐ ܬܗܘܘ ܐܝܟ ܕܥܝܕ ܠܟܘܢ . ܝܘܡܐ ܕܡܢ ܝܘܡܐ ܥܝܕ ܠܗ ܠܢܦܫܗ *ne vous occupez pas du lendemain, car le lendemain aura soin de lui,* Matth. 6, 34, comp. Rom. 13, 14, 1 Timot. 5, 8, Tit. 2, 5; ܥܝܕ ܗܘܝܬ ܠܝ *tu avais soin de moi,* Josué le Styl. 3, 5; ܕܢ qui a un sens pareil, est construit de même dans un vers de Saint-Ephrem, cité par Barhébræus, I, p. 188, l. 1 : ܐܝܟ ܕܐܚܪ̈ܢ ܥܝܕ ܠܗ ܒܝܘܡܐ ܐܝܟ ܕܐܚܪ̈ܢ ܒܙܒܢܐ ܪܚܩ *l'un s'occupait du jour, un autre songeait à un temps éloigné.*

*e)* ܐܝܬ et ܐܝܟ étaient suivis de ܕ dans le sens de *avoir, être de, appartenir à :* ܕܐܝܬ ܠܗ ܥܝܢܐ ܚܕܐ ܕ *qui n'aurait qu'un œil,* comp. § 304 *b*; ܕܐܝܟ ܕܐܬܝ ܡܢ ἀρχῆς εἶναι, *Anal. syr.,* p. 31, l. 27; ܐܝܟ ܕܐܝܬ ܠܗ̈ ܫܡܗ̈ ܕ *elles ont des myriades de noms, id.* 44, 8; ܐܝܬ ܕ ܠܐ ܕ *c'est le propre des hommes de bien,* Ined. syr. 5, 9, comp. 5. 16. 17, 9. 1; Matth. 3, 4, ajout. §§ 339 *d* et 340 [1].

318. Le passage de ܕ démonstratif en relatif se comprend aisément si l'on compare une phrase telle que celle-ci : ܕܟܠ ܚܕ ܡܢܗܘܢ ܠܐ ܡܫܟܚ ܥܡ ܫܡܗ̈ ܕܫܡܗ̈ *la volonté d'aucun d'eux ne concorde avec celle des autres,* Anal. syr., p. 49, l. 3 et 6, où le dâlath devant ܫܡܗ̈ est plutôt démonstratif, avec cette autre, où ܕ devant ܡܠܐ est relatif : ܕܟܠ ܚܕ ܕܡܠܐ ܠܒܗ ܕ *qui remplît d'admira-*

1, Le sens propre est : *être celui de, celle de,* etc., § 317 *a.*

*tion dans l'univers quiconque le regarderait,* poème d'Alexandre, *Chrest. Knös* 82, vers 6.

ܕ signifie souvent *celui qui, celle qui, ce qui, ceux qui* etc. : ܥܡ ܕ ܒܥܝ ܠܡ ܕܝܠܗ *en s'occupant de ce qui n'est pas son affaire,* Kalil. et Damn. 2, 11 et 16; ܘܕܥܠܘ *et ceux qui entraient,* Gen. 7, 16; ܘܝ ܠܡܢ ܕܐܡܪ *malheur à celui qui dit!* Is. 45, 10; ܘܕܥܡܗ *et ceux qui étaient avec lui,* Matth. 27, 51.

Mais il est plus usuel de le faire précéder d'un démonstratif ou d'un interrogatif, § 177 : ܐܠܝܢ ܕܡܢ ܠܥܠ ܡܢ *ces choses qui sont au-dessus de moi,* Josué le Styl. 3, 3; ܗܘ ܕܐܬܝܗܒ ܡܢ ܐܠܗܐ ܒܫܪܝܪܘܬܐ *celle qui a été proprement donnée par Dieu, id.* 15, 16; ܗܠܝܢ ܕ . ܒܥܝ ܠܗ ܕ ܐܝܬ *ceux qui assiégeaient Amid, id.* 66, 17, v. § 399 et suiv.

Pour préciser le relatif, on le fait suivre du pronom personnel: ܕܗܘܐ ܪܫ ܐܝ ܗܘ ܕ ܒܓܙܪܐ *qui était le chef de l'île,* Act. 28, 7; ܕܐܬܝ . ܠܗ ܕ ܐܬܬܠܡܕܘ ܠ . ܒܫܡܗ *qui se sont faits croyants,* Matth. 19, 12.

## Chapitre IV.

### *Des pronoms interrogatifs et indéfinis.*

319. *a)* Les pronoms ܡܢ *qui?,* ܡܢܘ *qui est-ce?* sont les interrogatifs indéfinis pour les personnes et ne s'emploient jamais adjectivement devant un substantif. ܡܢ sert pour tous les genres et tous les nombres : ܡܢ ܐܠܝܢ . ܕ ܡܢ ܐܢܘܢ *quels sont ceux qui entendirent?* Hébr. 3, 16; ܡܢ ܐܡܬ ܕ ܐܡܐ ܕ ܡܢ ܐܠܝܢ . ܐܚܝ *quelle est ma mère et quels sont mes frères?* Matth. 12, 48.

ܡܢܘ a aussi le sens simple de ܡܢ : ܡܢܘ ܕܢܦܩ *qui suffirait?* Josué le Styl. 4, 1, 29 ult.

*b)* Pour les choses, l'interrogatif est ܡܐ *quoi?* devenu assez rare; plus fréquents sont ܡܢ, ܡܢܐ, . ܡܢ, § 176; ܡܢܘ *qu'est-ce?* ܡܢܘ ܕ ܡܠܝ ܒܪܝ ܠܟ ܡܐ *que signifient, mon fils, tes paroles?* Jul. 11, 25; ܘܡܢ ܕ ܢܕܥ ܡܢ ܕ ܡܐ ܒܥܐ ܗܘ *et que nous apprenions ce que veut l'impur, id.* 13, 12.

*c)* Quelquefois cependant, ܡܢ et ܡܢܘ sont pris dans un sens impersonnel[1] : ܡܢ ܫܡܗ *quel est son nom?* Exod. 3, 13; ܡܢܘ ܫܡܟ *quel est ton nom?* Jug. 13, 17; ܡܢ ܕ ܡܢܘ *à cause de quoi?* Lex. Bernstein, p. 284.

1. En néo-hébraïque, מָה est très-souvent impersonnel, מָה *(quoi que ce soit) pour le moins.*

*d)* ܡܢܐ et ܐܝܟ peuvent se mettre, comme un adjectif, en apposition avec un substantif : ܡܢܐ ܕܝܢܐ *quelle différence?* ܡܢܐ ܕܣܕܪܐ *quel ordre?* v. *Neusyr. Gramm.*, p. 279; ܡܢܐ ܫܛܢܐ ܐܝܟ ܟܘܪ *quel satan a rempli ton cœur?* Barhébræus, I, p. 184, l. 24.

Ils se disaient aussi des personnes : ܡܢܐ ܐܠܗ . ܡܠܟܐ ܗܠܝܢ *quels sont ces rois?* poème d'Alexandre, *Christ. Knös*, p. 80, vers 10.

*e)* A l'inverse de ܡܐ, ܐܝܢܐ est surtout adjectif et forme un féminin, ܐܝܢܝܐ, et un pluriel com. ܐܝܢܝܢ : ܒܐܝܢܐ ܚܝܠܐ ܗܢܐ ܥܒܕܬ ܠܗ *par quelle puissance fais-tu cela?* Matth. 21, 23; ܐܝܢܐ ܕܡܐ ܒܗ ܐܝܢܐ ܕܟܝܢ ܐܝܢܐ ܕܥܪܘܬܐ ܗܘ *ils regardent quel membre est nu,* Ined. syr. 7, 16; ܐܝܢܐ ܕܡܕܘܬܝ ܠܐ ܝܕܥ ܐܢܬ *tu ne sais même pas quelle est ma mesure,* Josué le Styl. 3, 3; ܐܝܢܐ ܫܥܬܐ ܐܬܐ ܐܢܐ ܠܟ ܘܠܐ ܬܕܥ *et tu ne sauras pas à quelle heure je viendrai à toi,* Apoc. 3, 3; sur ces constructions v. § 383.

Mais il est aussi pronom : ܡܢ ܕܝܢ ܐܬܪ ܒܗ ܡܢ *de qui s'est-il dégoûté?* Hébr. 3, 17; ܠܡܢ ܐܬܪ ܒܗ ܠ *pour qui a-t-il juré? id.* 3, 18; ܐܝܢܐ ܕܢܬܪ *lequel des deux?* πότερον, *Anal. syr.*, p. 43, l. 11 et 24; ܐܝܢܐ ܕܙܕܝܩ ܐܝܢܐ ܢܚܙܐ *et on verra laquelle est plus juste . .,* Ined. syr. 6, 2; ܒܗܕܐ ܡܓܪܬܐ ܐܝܢܐ ܕܢܦܠ ܩܕܡ *dans cette lutte, à qui sortirait le premier,* Josué le Styl. 24, 1; ܡܢܘ *quel est?* ܡܢܘ ܕܝܢ ܨܠܝܒܐ ܕܡܫܝܚܐ *quelle est la croix du Messie?* Addai the Apost. 13, 18.

*f)* Suivis du relatif ܕ, les interrogatifs deviennent des corrélatifs, § 177. Ils sont précédés quelquefois d'un démonstratif: ܗܘ ܡܢ ܕ ܥܒܕ ܗܢܘ *celui qui l'avait commise,* Josué le Styl. 68, 19; 78, 16; ܗܘ ܡܢ ܕ ܐܝܠܝܢ ܚܒܝܠܐ ܘܓܒܪܢܐ ܐܝܟ ܗܘ ܕ *Julien le pervers et le tyran, celui-là qui . . .,* Jul. 5, 11; ܗܘ ܡܢ ܕ ܫܒܩ ܠܢ τὸν Βαραββᾶν · ὅστις, Luc. 23, 18 à 19; ܐܝܢܝܢ ܕ ܐܢܫܐ ܗܠܝܢ . ܗܢܘ ܕ τοὺς ἀνθρώπους οἵτινες, Apoc. 9, 4; ܐܝܢܐ ܕ ܗܘ ὅτις, *id.* 11, 8; 12, 13; 19, 2. On voit que, dans ces exemples, l'interrogatif répond à la particule grecque τις après le relatif.

*g)* ܐܝܢܐ, adjectif corrélatif, suit généralement le nom : ܓܒܪܐ ܗܘ ܕ *cet homme-là qui,* quelquefois il le précède : ܕ ܐܝܢܐ ܥܒܕܬܐ *la bonne œuvre qui,* Anal. syr., 20, 21.

320. Les pronoms indéfinis comprennent une liste de locutions variées:

*a)* ܡܢ *ou,* ܐܝܢܝܢ *quelques uns* : ܐܡܪ ܠܗ ܡܢ *quelqu'un lui dit,* Matth. 12, 47; ܐܢ ܡܢ ܕ . ܐ *si quelqu'un disait,*

locution fréquente; ܥܠ ܗܢܐ ܐܢܫ *à l'égard de certains individus,* Anal. syr., 67, 11; ܐܢܫ ou ܠܐ ܐܢܫ *personne, aucun :* ܠܐ ܐܢܫ ܥܒܕ *personne ne faisait attention,* Josué le Styl. 23, 4; ܐܢܫ ܠܐ ܐܬܚܒܠ *elles ne blessèrent personne là, id.* 23, 14, comp. 54, 17; ܠܐ ܫܒ ܐܢܫ *il ne resta personne, id.* 26, 14, comp. § 380*a* et *c*; en apposition, après un substantif : ܓܒܪܐ ܐܚܪܢܐ ܐܢܫ *un passant, id.* 27, 10; ܐܢܬܬܐ ܐܢܫ *une certaine femme,* Jacques d'Edesse, éd. Wright, p. 25; répété, ܐܢܫ ܐܢܫ *chacun,* comp. § 368 *a* : ܠܐܢܫ ܠܦܥܘܠ ܐܢܫ ܐܢܫ ܠܦܥܘܠ ܗܘ *récompenser chacun selon ses œuvres,* Matth. 16, 27.

*b)* ܒܪ, en apposition avant ou après un substantif, était plus usité dans le même sens : ܢܒܝܐ ܒܪ *un prophète,* ܐܢܬܬܐ ܒܪܬ *une femme,* Luc. 9, 19; 11, 27, où l'héraqléenne a ܢܒܝܐ ܐܢܫ, ܐܢܬܬܐ ܐܢܫ; ܒܪ ܐܢܫ *quelqu'un,* Josué le Styl. 26, 18, ou ܐܢܫ ܒܪ, *id.* 55, 12; ܠܐ ܒܪ ܒܥܠ *personne, id.* 54, 19; ܐܘ ܒܪ ܫܢܐ ܐܘ ܒܪ ܐ ἰῶτα ἓν ἢ μία κεραία, Matth. 5, 18. Répété, ܒܪ ܒܪ signifie *l'un l'autre, chaque, chacun :* ܒܪ ܒܪ ܐܢܫ *chaque homme,* Josué le Styl. 71, 20; ܟܠ ܒܪ ܒܪ ܕܥܠ ܕܡܗܝܢ ܒܪ ܒܪ ܕܟܠ ܡܗܝܢ ܐܝܬ *est-ce qu'à chaque croyant il revient un Messie propre?* Aphraat. 120 ult.; ܒܟܠ ܒܪ ܒܪ ܕܒܟܠ ܐܒܪܘܗܝ *dans chacun de leurs membres,* Josué le Styl. 20, 5; ܨܒܝܢ ܒܪ ܒܪ ܕܟܠ ܚܕ *la volonté de chacun d'eux,* Anal. syr., p. 49, l. 3. Dans le sens de *l'un l'autre,* la préposition se met au milieu : ܒܪ ܕܒܪ, ܒܪ ܒܪ *l'un de l'autre,* ܒܪ ܠܒܪ *l'un à l'autre,* ܒܪ ܥܠ *l'un sur l'autre* etc., parce qu'elle ne porte que sur le second membre du pronom composé : ܐܢܘܢ ܒܪ ܒܪ *joints l'un à l'autre,* Anal. syr., p. 139, l. 21; ܘܢܦܪܫ ܐܢ ܒܪ ܒܪ ܡܢ *et il les séparera l'un de l'autre,* Matth. 25, 32; ܕܬܚܣܘܢ ܒܪ ܒܪ ܓܠ *que vous vous laviez les pieds les uns des autres,* Jean 13, 14. On disait aussi ܒܪ *quelqu'un,* ܠܐ ܒܪ *personne,* Josué le Styl. 56, 10.

*c)* Mais au pluriel contracté ܒܪܝܢ, § 109 *fin,* la préposition se met nécessairement en tête : ܐܬܩܒܠܘ ܒܪܝܢ ܐܦ ܐܦ *ils se présentèrent en face l'un de l'autre,* 2 Rois 14, 11; ܐܬܩܛܠܘ ܒܪܝܢ ܦܠܓ *ils s'entretuèrent les uns les autres,* Josué le Styl. 78, 11; ܥܠ ܕܠܐ ܫܡܥܘ ܒܪܝܢ *par ce qu'ils ne s'étaient pas obéis entre eux,* ܐܫܬܠܒܘ ܒܪܝܢ *ils se mêlèrent les uns aux autres, id.* 43 ult., 58, 2; ܒܪܝܢ ܠܘܬ ܫܒ *les uns près des autres, id.* 58, 15.

*d)* Un nouveau pluriel de ܒܥܺ̈ܝ, formé avec le suffixe *ânê*, v. § 265, est ܒܥܺ̈ܝܬܵܐ, fém. ܒܥܺ̈ܝܬܺܬܵܐ *quelques-uns, quelques-unes :* ܫܚܶܠ ܒܥܺ̈ܝܬܺܬܵܐ ܥܲܠ ܬܠܬ *il changea quelques-uns des mots,* Jacq. d'Edesse, *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXXII, p. 489, l. 19; ܐܬܝܗܒ ܠܒܥܺ̈ܝܬܵܐ ܡܢ ܡܬܩܠ *il a été donné à quelques-uns,* Anal. syr., p. 175, l. 19; ܢܦܩܘ ܒܥܺ̈ܝܬܵܐ *quelques-uns sortirent,* Josué le Styl. 54, 18[1].

*e)* ܒܥܶ devant un substantif, ou suivi d'un suffixe pluriel, était parfois partitif et signifiait *quelques-uns :* ܐ̣ ܒܥܶ ܕܐܬܦܪܫܘ εἰ δὲ τινες τῶν κλάδων ἐξεκλάσθησαν, Rom. 11, 17; ܐ̣ ܒܥܢܘܗܝ ܠܐ ܗܝܡܢܘ εἰ ἠπίστησάν τινες, *id.* 3, 3; ܐ̣ ܒܥܶ ܒܪܬ *ou quelqu'un de mes fils,* Martyr. homerit., *Chrest. Knös,* p. 44, l. 2.

*f)* On se servait aussi de ܐ̣ ܐܝܬ *il y en a qui, quelqu'un, quelques-uns :* ܐ̣ ܐܝܬ ܕܐܡܪ, ܐ̣ ܐܝܬ ܕܐܡܪܝܢ *quelqu'un dit, quelques-uns disent,* sont des locutions très-usuelles; ܐ̣ ܐܝܬ ܠܐ ܡܨܐ ܠܡܢܦܩ *personne ne pouvait sortir,* Josué le Styl. 5, 16.

*g) L'un* dans un premier membre de phrase, *l'autre* dans le membre suivant, étaient exprimés par un pronom démonstratif ou un pronom indéfini, répété dans chaque membre; dans le second, cependant, apparaît souvent ܐܚܪܬܵܐ ou ܐܚܪܝܢ *un autre,* au plur. ܐܚܪܲܢܵܐ ou ܐܚܪܲܢ̈ܝ : ܐ̣ ܐܝܬ ܕܒܨܠܘ ܐ̣ ܐܝܬ ܕܒܫܘܩ ܐ̣ ܐܝܬ ܕܒܨܠܘ *les uns pour la prière, les autres pour le commerce,* Josué le Stylite 27, 18; ܐ̣ ܐܝܬ ܕܢܦܠ ܐ̣ ܐܚܪܬܵܐ ..... ܕܢܦܠ ἃ μὲν ἔπεσε .... ἄλλα δὲ ἔπεσε, Matth. 13, 4 à 5, aj. ex. ci-dessus § 317 *d;* ܒܥܺ̈ܝ ܕܢܦܫ̈ܐ ܕܒܥܺ̈ܝ ܕܢܦܫ̈ܐ ܕܐ̣ ܐܝܬ ܕܒܥܺ̈ܝ ܕܢܦܫ̈ܐ ܕܐ̣ ܐܝܬ ܕܒܥܺ̈ܝ ܕܢܦܫ̈ܐ *il y en a qui sont plus grandes qu'elle, d'autres, qui sont plus petites,* Anal. syr., p. 138, l. 20, comp. Josué le Styl. 29, 18; ..... ܒܥܺ̈ܝ ܕܢܦܫ̈ܐ ܐ̣ ܐܚܪܲܢ̈ܝ *quelques-unes .... et les autres,* Josué le Styl. 19, 9.

*h)* Sous l'influence du grec, le premier pronom est quelquefois suivi de ܒܥܶ = μὲν, et le second, de ܕܶ = δὲ. Dans la P'šiṭṭâ, ܒܥܶ n'a jamais ce sens.

*i)* Pour le pronom de réciprocité, on se sert encore de ܐܢܫ, ܒܥܺ̈ܝ, ܫܒܥܺ̈ܝ : ܒܥܺ̈ܝ ܠܐܫܬܡܥ ܒܥܺ̈ܝ ܕܒܥܺ̈ܝ ܐ̣ ܐܝܬ *ils se jurèrent l'un à l'autre,* Gen. 26, 31, ܒܥܺ̈ܝ ܕܒܥܺ̈ܝ ܠܟܠ *chez chacun à son tour,* Job 1, 4, ܐ̣ ܐܝܬ ܒܥܺ̈ܝ ܕܫܒܥܺ̈ܝ ܐ̣ ܐܝܬ Gen. 11, 3. Ces constructions si hébraïques se rencontrent en syriaque, en dehors de la version de l'ancien Testament : ܐ̣ ܐܝܬ

1. ܒܥܺ̈ܝܬܵܐ dans ܐ̣ ܐܝܬ ܕܐܚܪܝܢ ܒܥܺ̈ܝܬܵܐ, Jos. le Styl. 12 ult., est sans doute une faute de copiste.

ܐܝܟ ܗܘ ܕܫܦܝܪ ܡܢ ܗܘ *quelle est celle qui est plus juste que l'autre,* Ined. syr. 6, 2; ܠܐ ܡܬܚܙܝ ܥܡ ܗܘ ܕܐܚܪܢ *ne s'accorde pas avec celle de l'autre,* Anal. syr. 49, 4; ܡܢ ܒܝܬܐ ܠܒܝܬܐ ܐܚܪܢܐ *d'une maison à une autre,* Jos. le Styl. 77, 4.

*j)* ܐܝܟ *un tel,* fém. ܐܝܟܡܐ, répond à l'hébreu פְּלֹנִי פְּלוֹנִי, mais ne se rencontre dans l'ancien testament que dans un passage, 2 Rois 6, 8, ܒܐܬܪ ܐܝܟ *dans tel endroit.* Cette locution se dit ordinairement des personnes : ܙܠܘ ܠܐܝܟ ܒܥܝܪܬܐ *allez à la ville chez un tel,* Matth. 26, 18. Pour les quantités indéterminées, on se sert de ܐܟܡ, placé devant ou derrière le substantif : ܝܗܒ ܐܟܡ ܙܒܢܐ *donne tant de talents,* Joh. Ephes. 48, 4; ܒܐܟܡ ܡܠܝܢ ܘܐܟܡ *dans telles et telles choses, id.* 375, 17. Les Syriens occidentaux prononçaient ܐܟܝ, targ. זְכִלֵּן [1].

321. *a)* ܡܕܡ [2] sert de pronom et d'adjectif indéfinis pour les choses. Il est pronom dans les exemples suivants : ܕܒܥܐ ܡܕܡ *qui veut faire connaître quelque chose,* Josué le Styl. 22, 8; ܘܠܐ ܐܫܬܐܪ ܡܕܡ ܒܗ *et il n'y eut rien qui restât debout, id.* 27. 10; ܐܦ ܡܕܡ ܕܐܝܬ ܠܗ ܡܕܡ καὶ μέρος τι πιστεύω, 1 Corinth. 11, 18: ܡܕܡ ܠܐ et ܠܐ ܡܕܡ *rien du tout :* ܠܐ ܚܛܝܬ ܡܕܡ *je n'ai nullement péché,* Act. 25, 10; ܡܕܡ ܐܝܬ ܠܗ ܡܕܡ *il avait quelques effets,* Josué le Styl. 50, 20; ܡܕܡ ܠܐ ܐܬܬܝ ܠܐ *sans aucun médicament,* Addai 7, 10; ? ܡܕܡ *quelque chose qui,* très-fréquent.

*b)* Comme adjectif, ܡܕܡ se place avant ou après le nom : ܗܢܐ ܡܕܡ, ܗܘ ܡܕܡ, *cette certaine chose, ces certaines choses ;* ܒܚܕ ܡܕܡ *une unité quelconque,* Anal. syr., p. 48, l. 24; ܠܟܠ ܡܕܡ *à un port quelconque, id.* 139, 20; ܐܚܪܬ ܡܕܡ ܕܥܒܕ ܒܥܡܐ ἐπιχείρημά τι ποιῆσαι, Act. 25, 18; ܡܕܡ ܡܕܡ ܕܫܐܠ ἐγκλήματά τινα, *id.* 25, 19; ܡܕܡ ܒܥܠܬ ܥܕܝ ܠܡܕܡ *à cause d'une inimitié quelconque,* Josué le

1. Nous avons considéré le zaïn en tête de ce mot comme un élément démonstratif, v. p. 26, note 2 ci-dessus. M. Nœldeke y voit une contraction de ܙ ou ܕ avec ܐܝܟ, *Syr. Gramm.*, p. 86, quoique le pé ne soit pas prononcé dur.

2. Ce mot est abrégé d'une forme plus étendue, comme le montre le targoumique מִדְּעַם (par dissimilation מִנְּדַעַם); il est contracté de מְדַע, infinitif de ידע, et de la particule מה, dans le sens de : *une notion quelconque,* v. *Nachträgl.* de Fleischer, p. 1, dans le *Chaldäisches Wörterbuch* de Lévy.

Styl. 40 ult.; ܐܚܪܢܐ ܡܢ *par quelqu'autre chose, id.* 45, 8; comp.: ܐܠܐ ܒܫܘܠܡܐ ܕܦܘܠܚܢܐ ܒܠܚܘܕ ܕܐܝܬ ܠܗܘܢ ܡܢ *qu'ils n'aient, en dehors du service, aucun autre travail,* Addai the Apost. 32, 15, où ܡܢ est éloigné du nom auquel il se rapporte.

322. *a)* ܟܠ, emphatique ܟܠܐ ou ܟܠܗ, est un abstrait signifiant *totalité :* ܟܠ ܫܡܝܐ παντοκράτωρ, ܟܠ ܡܠܟܐ *roi de l'univers.* Il s'emploie comme pronom indéfini : ܟܠ ܕܡܢ ܕܫܡܥ πᾶς οὖν ὅστις ἀκούει, Matth. 7, 24; ܟܠ ܕܡܫܟܚ *quiconque peut,* Spicil. syr. 4, 2; souvent, il est suivi, dans ce sens, d'un autre pronom indéfini : ܟܠ ܕܟܠܡܢ, ܟܠ ܕܡܢ, *quiconque;* ܟܠ ܕ, ܟܠ ܕܗ, ܟܠ ܕܡ, ܟܠ ܕܡܕ, *tout ce qui :* ܟܠ ܕܡܕ ܒܗ *tout ce qu'il y avait,* Jos. le Styl. 26, 13; comme partitif : ܟܠ ܚܕ ܡܢܗܘܢ *chacun d'eux,* Anal. syr., 49, 6; ܟܠ ܚܕ ܡܢ ܚܝܘܬܐ *chacun des animaux,* Anecd. syr., IV, 33, 2. Il se rencontre également devant une conjonction : ܟܠ ܐܟܠܡܐ ܕ *toutes les fois que,* ܟܠ ܐܝܟ ܕ *tout selon que,* ܟܠ ܐܦܠ ܕ *tout autant que,* ܟܠ ܐܝܟܐ ܕ *partout où.*

*b)* A l'état construit devant un substantif, il a le sens de *chaque :* ܟܠ ܝܘܡܐ *chaque jour,* Matth. 26, 55; ܟܠ ܫܢܬܐ *chaque année,* Josué le Styl. 24, 15. Si le nom a un sens déterminé, ܟܠ prend le suffixe et se met en apposition; il signifie, dans ce cas, *tout, tout entier :* ܟܠܗ ܝܘܡܐ *tout le jour,* ܟܠܗ ܫܢܬܐ *toute l'année,* § 304*c*; ainsi avec les pronoms des autres personnes : ܟܠܟ *toi tout entier,* ܟܠܟܝ *nous tous* etc.; comme adverbe, ܟܠ ܟܠܗ *tout à fait,* ܠܐ ܟܠ ܟܠܗ *nullement* ou ܠܐ ܟܠܗ ܟܠ, Josué le Styl. 38, 18; 39, 6; ܟܠ ܟܠܗ ܫܝ *rien du tout n'est, id.* 65, 2; ܟܠ ܟܠܗ ܕܡ ou ܟܠ ܟܠܗ ܕܡ *tellement, à ce point,* ܟܠ ܟܠܗ ܕܝ, ܟܠܗ ܕܡ *id.* Sur ܟܠܗ ܕ, v. § 395 ci-après.

323. *a)* Un pronom indéfini est généralisé au moyen de ܕܡ, ܡܕ, qui suit : ܟܠ ܕܡ ܒܥܕܢ ܐܝܟ ܕܢ *en quelque temps que ce soit,* Joh. Eph. 22, 20; ܟܠ ܕܡ ܒܥܘܒܕܐ ܐܝܟ ܕܢ *une œuvre quelle qu'elle soit, id.* 235, 11; ܟܠ ܕܡ ܒܥܠܬܐ ܐܝܟ ܕܢ *sous un prétexte quelconque,* Jos. le Styl. 72, 7; ܟܠ ܕ ܐܚܪܢܐ ܐܝܟ ܕܢ *d'autres quels qu'ils soient,* Clement. Rom. Recogn. 63, 17; ܟܠ ܕܡ ܠܘܬ ܡܢ ܕ *chez qui que ce soit,* Jacques d'Edesse, *Lettre sur l'orthogr.,* éd. Martin, p. ٥, l. 9; ܟܠ ܕܡ ܥܠ ܕ *sur quoi que ce soit,* Jacq. d'Edesse, *Zeitschr. d. D. M. G.,* p. 481, l. 13 et 21; ܟܠ ܕܡ ܗܘ ܕ *celui-là, qui, si grand qu'il soit,* Anal. syr., p. 54, l. 17; ܟܠ ܐܢܫ ܕܡ ܒܬܐ ܕܐܝܟ ܕ *tout ancien tombeau quel qu'il fût,* Josué le Styl. 35, 17. Après un pluriel neutre, ܕܡ est

quelquefois invariable, ܐܝܟ ܕ̈ܝܢ ܐ̈ܢܫ̈ܐ ܕ̈ܝܢ *des choses quelles qu'elles soient,* Anal. syr., p. 135, l. 22.

*b)* ܡܢ après le pronom, en précise le sens interrogatif : ܗܘ̈ ܡܢ ; ܐܝܟ ܡܢ *quel est donc celui . . . ?* Gen. 27, 33, ܡ̈ܢ ܗܘ̈ ܡܢ ܗܢܐ ܡ̈ܢ τί ἄρα ἔσται ἡμῖν, Matth. 19, 27, comp. Luc. 12, 42; ܡ̈ܢ ܗܘ̈ ܡܢ *ce qu'il était advenu,* Jul. 27, 2.

## Chapitre V.

### *Des verbes. — Des personnes dans les verbes.*

324. *a)* Les personnes étant distinguées dans les principaux temps du verbe, les pronoms ne sont ajoutés que pour rehausser le sujet, § 298. Mais tel n'est plus le cas, lorsque le participe, actif ou passif, est employé comme troisième temps, à côté du parfait et de l'imparfait, § 183. Suivant le principe que le radical nu représente la troisième personne, celle-ci n'est pas exprimée par un pronom : ܗܘ̈ ܕ̈ܝܢ ܘ̈ܚܝ ܗܘ̈ ܐ̈ ܐ̈ ܐ̈ ܐ̈ *par le* χαραδριός *lui-même, on sait s'il vivra ou s'il mourra,* Physiol. Tychsen, p. 10; mais la première et la seconde doivent l'être par le pronom personnel, placé après le participe, § 183 : ܐ̈ ..... ܐ̈ ܐ̈ *renie . . . . et tu vivras,* Martyr. homerit. *Chrest. Knös,* 39, 8; ܐ̈ ܐ̈ ܐ̈ ܐ̈ ܐ̈ ܐ̈ *de peur qu'elle ne meure et que je ne la voie pas, id.* 48, 7.

*b)* Lorsque plusieurs participes se suivent, le pronom est répété après chacun d'eux, mais il peut être aussi omis après un second ou un troisième participe : ܐ̈ ܐ̈ ܐ̈ ܐ̈ *pourquoi restez-vous à regarder au ciel?* Apôt. 1, 11 ; ܐ̈ ܐ̈ ܐ̈ ܐ̈ *pendant que tu es boîteux ou manchot,* Matth. 18, 8.

*c)* Les formes, où le pronom est contracté avec le participe, sont, en général, moins usuelles que les autres : ܐ̈ *tu t'occupais,* Josué le Styl. 2, 3; ܐ̈ *je sais,* Aphraat. 25, 14; elles sont ordinaires avec ܐ̈ : ܐ̈ ܐ̈ ܐ̈ ܐ̈ *nous parlerons comme nous pourrons, id.* 39, 15.

*d)* Le pronom de la troisième personne est mis après le participe, lorsque celui-ci est pris comme un adjectif, et la phrase est construite comme une phrase nominale : ܐ̈ ܐ̈ ܐ̈ ܐ̈ *ces corrections sont suffisantes,* Josué le Styl. 5, 10; ܐ̈ ܐ̈

ܐܦ ܥܠ ܕܠܐ ܫܦܝܪ ; *je pensais qu'elles étaient dignes, id.* 3, 12 ; ܐܦ ܥܠ ܕܟܣܝܐ ܗܘ *elle est même cachée aux anges, id.* 4, 3 ; ܐܢ ܗܟܝܠ ܕܟܬܝܒ ܐܢܬ ? *si donc les choses . . . sont écrites,* Addai the Apost. 20, 23 ; ܥܠ ܕܡܬܚܛܦܝܢ ܐܢܘܢ ܕܦܛܝܡܐ *parce qu'ils sont pressés de manger,* Aphraat. 226, 3 ; ܕܥܠܘ ܐܢܘܢ *ils s'égarent,* ܕܕܚܠܘ ܐܢܘܢ *ils sont effrayés,* Spicil. syr. 3, 1 et 3. Ces constructions se rencontrent surtout avec un participe passif ou un participe de verbes neutres.

325. *a)* Un verbe impersonnel, ou pris impersonnellement, est tantôt au masculin, tantôt au féminin, comme le neutre des noms, § 355 : ܐܬܐ *il arriva,* Luc. 10, 31, ou ܐܬܬܐ, *Anal. syr.,* p. 86, l. 18 ; ܥܠ ܕܫܠܝܛ ou ܫܠܝܛ ܗܘ *il est en son pouvoir,* Spicil. syr. 5, 13 ; Lév. 12, 8 ; Act. 5, 39 ; Hébr. 11, 19. Les verbes du sentiment, dont le sujet logique est *âme* ܢܦܫܐ, sont généralement au féminin : ܩܪܝܠ ܠܗ *il lui fut pénible,* ܩܪܝܠ ܠܝ *il m'est pénible ;* ܐܟܠ ܠܝ *il m'a déplu,* ܠܐ ܢܬܪܥܐ ܠܢ *il ne nous déplaira pas,* ܠܐ ܢܬܪܥ ܠܢ *il ne nous déplaît pas,* Ps. 95, 10 ; 2 Cor. 4, 1 ; Gal. 6, 9. Le masculin, cependant, est possible : ܐܬܥܢܝ ܘܐܬܡ ܚܫܝܒ *et vous fûtes affligés,* Hébr. 10, 34 ; ܘܢܬܥܢܓ ܠܢ *et que nous soyons heureux,* Deut. 6, 24.

*b)* Les verbes de la lumière ou de l'obscurité, des couleurs, ont plus souvent le féminin : ܟܕ ܐܬܥܟܡ *lorsqu'il fit sombre,* ܟܕ ܢܗܪ *lorsqu'il fit jour,* Matth. 14, 24 ; Luc. 6, 13.

*c)* Les adjectifs et les participes les plus usités sont : ܫܦܝ *il convient,* ܙܕܩ *il est juste,* ܫܦܪ ou ܢܥܡ *il est beau,* ܐܬܪ *il est utile, il vaut mieux,* ܒܝܫ *il est mauvais,* ܣܒܪ *il est à cœur,* ܡܟܝ *il est possible,* ܣܗܠ ou ܫܠܝ *il est facile,* ܩܫܐ ou ܩܫܝ *il est difficile,* ܛܒ *il est bon* etc. Le féminin se rencontre moins fréquemment que le masculin : ܠܐ ܡܫܬܡܛ ܡܢ ܚܟܡܬܟ *il n'échappe pas à ta science,* Josué le Styl. 14, 17, comp. Jul. 16, 8 ; ܐܬܪ ܡܘܬܐ ܡܢ ܚܝܐ *il vaut mieux mourir,* Anal. syr., p. 7, l. 2 ; ܠܐ ܡܟܝ ܠܡ *il ne se peut pas,* Josué le Styl. 42, 1.

*d)* Les tournures impersonnelles et passives sont aimées en syriaque [1] : ܐܢܬ ܣܕܪܬ ܠܝ *tu m'as ordonné,* Josué le Styl. 3, 15 ; ܠܐ ܐܬܝܗܒ ܠܗ ܫܠܡ ܡܢ ܪܘܡܝܐ *les Romains ne lui avaient pas répondu pacifiquement, id.* 16, 6 ; ܐܝܟ ܕܐܬܡܪ ܠܢ *comme on l'a*

1. Comp. en arabe قِيلَ *on a dit,* يُرْوَى *on raconte,* أُتِيَ بِهِ *on l'amena* etc.

*dit précédemment,* Anal. syr., p. 35, l. 18; لَا صُنِعَ مِنْ مَنْ وَحْدَهُ كَمَا *il n'était pas possible qu'il lui fût dit par le Saint-Esprit, id.* 129, 7; كَمَا أَمَرَ وَعَلَّمَنَا *comme nous l'avons appris,* Spicil. syr. 16, 22; Addai the Apost. 44, 3; إِنْ وَافَقَهُمْ *s'ils le désiraient,* Josué le Styl. 13, 5.

*e)* Plus rarement, on emploie impersonnellement l'actif à la troisième personne du pluriel : أَخْبَرُوا يَعْقُوبَ وَقَالُوا لَهُ *on annonça à Jacob et on lui dit,* Gen. 48, 2; هُوَذَا عَلَّقُونِي بِالْأُذُنَيْنِ *voici pourquoi on me suspend aux oreilles,* Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXX., p. 241, l. 8; أَنْ يَكْتُبُوا لِي رِسَالَةً *qu'on m'écrive une lettre,* Néhém. 2, 7. On se sert plus volontiers d'un pronom indéfini comme sujet, § 320; une phrase telle que : وَدَاسُوهُمْ بِأَرْجُلِهِمْ *on les a foulés aux pieds,* Nah. 2, 3, répondant à l'arabe قَالَ قَائِلٌ, était évitée en syriaque.

## Chapitre VI.

### *Des temps et des modes.*

326. Outre les temps simples : le parfait, l'imparfait, l'impératif, le participe et l'infinitif, le syriaque forme des temps composés avec l'auxiliaire كَانَ et rend ainsi les diverses modalités temporelles. Nous examinerons d'abord les temps simples et nous parlerons des temps composés sous le chapitre suivant, en traitant de كَانَ.

#### Du Parfait.

327. *a)* Le parfait indique un temps passé, d'une manière absolue : أَخْطَأْتُ إِذْ سَفَكْتُ دَمًا بَرِيئًا *j'ai péché, car j'ai livré un sang innocent,* Matth. 27, 4. Dans ce sens, il répond à notre passé indéfini; il traduit aussi le passé historique, ou passé défini : سَمِعْتُ صَوْتَكُمْ مِنْ خَارِجٍ . عِنْدَ دُخُولِكُمْ *j'entendis votre voix du dehors, en entrant,* Spicil. syr. 1, 3; قَامَ وَصَلَّى وَنَذَرَ نَذْرًا *il se leva, pria et fit un vœu,* Sindban 1, 3; le plus-que-parfait : عِنْدَمَا سَمِعَتْ ذٰلِكَ *après qu'elle eut entendu cela, id.* 3, 16; فَعَلَ يُوسُفُ كَمَا أَمَرَهُ مَلْأَكُ الرَّبِّ *il fit selon ce que lui avait ordonné l'ange du Seigneur,* Matth. 1, 24. Comme passé historique et plus-que-parfait, il est souvent suivi de كَانَ, § 335 *a.*

*b)* Les verbes qui indiquent une action subie mais continue, ont quelquefois le parfait pour le présent, comme ܝܕܥ, § 344 *b*, ܝܕܥ *savoir*. Les exemples abondent surtout dans la version de l'ancien testament, sous l'influence de l'hébreu, où cet usage est fréquent, v. Ewald, *Lehrb.*, § 135 *b* : ܘܒܢܝܟܘܢ ܕܠܐ ܝܕܥܘ *et vos fils qui ne connaissent pas aujourd'hui,* לֹא יָדְעוּ, Deut. 1, 39; ܙܟܪܢ ܢܘܢܐ *nous nous souvenons des poissons,* זָכַרְנוּ, Nomb. 11, 5; ܟܠܝܬ ܐܢܐ *je suis épuisé,* מָאַסְתִּי, Job. 7, 16; ܒܣܪܝ ܘܒܣܡܝ ܕܒܩܘ *ma peau et ma chair sont collées sur mes os,* דָּבְקָה, *id.* 19, 20; ܠܡܐ ܐܬܪܓܙܬ ܘܠܡܐ ܐܫܬܡ ܦܪܨܘܦܟ *pourquoi es-tu irrité et pourquoi ta face s'est-elle assombrie?* Gen. 4, 6; ܢܦܫܝ ܐܬܦܪܨܬ *mon âme est déchirée,* Ps. 118, 28.

En dehors de l'ancien testament, cet échange de temps est plus rare : ܛܥܝܬ *tu te trompes,* Jul. 48, 25; ܡܠܟܘܬܢ ܦܩܕܬ *notre Royauté ordonne, id.* 65, 1; avec un verbe de la couleur : ܫܡܝܐ ܐܬܚܡܪ *le ciel est rouge (est devenu rouge)* πυῤῥάζει, Matth. 16, 2 et 3; ܚܩܠܐ ܕܗܘ ܫܝܢ *les champs qui sont blancs (qui ont blanchi)* λευκαί εἰσι, Jean 4, 35.

*c)* Comme en hébreu également, le parfait exprime un temps présent ou futur, lorsque l'action est envisagée comme certaine et déjà réalisée : ܝܗܒ *je donne,* נָתַתִּי, Gen. 1, 29; 23, 11 et 13; ܐܒܪܟ ܘܐܦܪܐ ܘܐܣܓܐ ܐܢ *je le bénirai, je le ferai multiplier et grandir,* Gen. 17, 20; ܠܐ ܐܬܐ ܐܠܐ ܕܐܬܥܒܪ ܡܢ ܡܘܬܐ ܠܚܝܐ *il ne viendra pas au jugement, mais il passera* (μεταβέβηκεν) *de la mort à la vie,* Jean 5, 24; ܐܬܐ ܘܐܬܥܕܝ ܘܐܦ ܠܐ ܢܗܘܐ ܘܐܦ ܕܟܪܗ ܢܬܐܒܕ *demain il disparaîtra et ne sera plus et sa mémoire périra et sera effacée,* Jul. 9, 6, comp. Ps. 37, 35. Ces phrases qui appartiennent surtout au style prophétique et élevé (comp. Ewald, *Lehrb.*, § 135 *c*), ne sont guère du domaine du syriaque.

*d)* Dans les phrases hypothétiques et conditionnelles, au contraire, ce parfait est très-commun : ܐܝܟ ܐܠܐ ܐܬܝܬ ܘܟܬܒܬ *j'aurais voulu écrire,* Josué le Styl. 1 ult., comp. Ps. 118, 30 et 40; ܐܢ ܠܐ ܗܘܬ ܡܠܬܢ ܗܫܐ *comme notre parole ne suffirait pas maintenant,* Jul. 4, 2; ܐܢ ܡܛܬ ܘܦܩܕ ܡܠܟܐ *quand la volonté du roi aura été exécutée, id.* 24, 23; ܐܢ ܡܝܬ ܘܐܬܝ *quand je serai mort,* 1 Rois 13, 31; ܐܢ ܢܩܘܡܘܢ ܡܢ ܡܝܬܐ *quand ils seront ressuscités d'entre les morts,* Marc 12, 5; ܐܝܟ ܐܢ *quand ce sera,* ὅταν γένηται, Jean 14, 29, où

l'Héraqléenne a ܐܰܡܰܪ ; les locutions ܐ ... ܠ, ܐ ... ܕ, ܐ ... ܒ permutent avec ܐ ... ܕ, ܐ ... ܕ, pour traduire l'hébreu מִי יִתֵּן, v. Job 13, 5; 14, 13; 29, 2; 31, 31 et 33; ܐ ... ܐ ... ܐ *ou tu m'aurais tué, ou je t'aurais tué,* Martyr. homerit., *Chrest. Knös,* 39 ult.; ܐ ... ܒ ... ܐ *puissions-nous être morts!* Nomb. 14, 2; 20, 3; ܐ ... ܐ ... ܠ ... ܐ *si vous les aviez laissés en vie, je ne vous tuerais pas,* Jug. 8, 19; ܐ ... ܐ *si nous pouvons,* Spicil. syr. 13, 2; ܕ ... ܐ *jusqu'à ce qu'elle l'eût enfanté,* Matth. 1, 25. Après ܐ, l'apodose a quelquefois le parfait, mais moins régulièrement qu'en arabe : ... ܐ ... ܐ *si tu te consacres à Dieu ... tu portes témoignage,* Anal. syr., p. 19, l. 9, v. § 410*b*.

L'imparfait et le participe sont également possibles avec quelques nuances du sens, §§ 328 *e* et 329 *e*, comp. aussi § 335 *c*.

### De l'Imparfait.

328. *a)* L'imparfait se rencontre à peine pour le présent absolu ou présent de l'indicatif, qu'exprime le participe, § 330 *a*: ... ܠ ... ... ... *on ne voit ni glaive ni lance,* Jug. 5, 8; ... ... ...

*appeler maître quiconque . . .*, Anal. syr., p. 28, l. 20; ܠܐ ܨܒܐ *ne désire pas, id.* 20, 7; ܠܐ ܨܒܐ ܠܡܬܒ *ne veuille pas habiter, id.* 8, 8.

*d)* Comme subjonctif, l'imparfait est d'un usage régulier : ܐܢ ܬܕܥ ܐܠܗܐ ܕܬܕܥ ܢܦܫܟ *connais donc Dieu, afin que tu te connaisses toi-même,* Anal. syr., p. 30, l. 7; ܕܢܬܡܠܐ ܟܬܒܐ ܕܢܗܘܐ *afin que ce qui est écrit s'accomplisse,* Jean 15, 25; ܚܙܝ ܕܠܐ ܢܬܟܫܠ *voyez à ne pas vous laisser affaiblir,* Jul. 8, 23; ܟܬܒ ܠܢ ܕܢܣܒܪ *qu'il nous a été imposé d'écrire,* Josué le Styl. 6, 5; ܕܠܐ ܢܬܦܪܩ *pour qu'il ne fût pas répandu, id.* 42, 8; ܟܠ ܗܘ ܥܡܐ ܕܐܬܟܢܫ *la cause que tout le peuple se trouvait, id.* 44, 8, Eusèbe, *Chrest. Rödiger,* p. 109, l. 2; ܐܬܐ ܕܐܒܐ ܕܢܡܠܟ ܥܠܢ *le loup est prêt à régner sur nous,* Jul. 8, 22; même, lorsque la conjonction n'est pas exprimée : ܐܟܬܒ ܠܝ ܐܓܪܬ *tu m'as mandé d'écrire,* Josué le Styl. 4, 16; ܗܘ ܕܨܒܐ ܕܢܬܒܪܐ *parce qu'il voulait former ses types,* Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXX, p. 241, l. 16; après le waw de la copule : ܘܟܡܐ ܕܦܩܕ ܠܥܡܐ ܕܒܢܝ ܐܣܪܝܠ *prescris au peuple des Israélites de prendre,* Aphraat. 217, 2; ܘܠܐ ܕܢܬܟܠܡ *et non pas qu'il ose parler,* Anal. syr., p. 26, l. 20; ܘܟܦ ܠܝܗܘܕܝܐ ܕܢܫܬܩܦܘ *il força les Juifs d'apostasier, id.* 82, 9; ܘܠܐ ܫܡܥܘ ܠܝ ܚܒܪܝ *et mes compagnons ne crurent pas devoir m'écouter,* Martyr. homer., *Chrest. Knös,* p. 40, l. 14, comp. § 389 *d.*

*e)* Il est également fréquent dans les phrases conditionnelles, hypothétiques ou interrogatives, où le participe est aussi possible : ܐܢ ܢܬܠ ܠܟ ܟܣܦܐ ܘܕܗܒܐ ܕܟܠ ܥܠܡܐ *quand tu donnerais l'argent et l'or du monde tout entier,* Anal. syr., p. 20, l. 17; ܒܐ ܢܬܠ *quand tu donnes, id.* 22, 26; ܐܦ ܒܐ ܕܢܫܪܘܢ *quand même on l'ornerait beaucoup,* Jacques d'Édesse, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXI, p. 383, l. 3; ܒܐ ܐ ܕܨܒܐ ܐܢܫ *car si l'on voulait, id.* XXXII, 484, 14; ܒܐ ܐܝܟ ܕܐܬܐ ܠܡܒܥܐ *si tu viens à scruter,* Aphraat. 24, 7; ܒܐ ܐܢܫ ܕܪܚܡ ܠܡܪܝܐ *lorsqu'on aime le Seigneur, id.* 24, 4 et 5; ܐܦ ܒܐ ܗܘ ܕܡܛ ܠܩܒܪܐ ܘܐܬܐ *et comme il arrivait à la porte du tombeau,* Jacq. de Saroug., *Mœsinger Mon. syr.*, II, p. 52, vers 6; ܐܦ ܐ ܟܠܡ ܕܢܬܒܠܒܠ ܒܟ *quand même tout le monde serait scandalisé par toi,* Matth. 26, 33; ܐܝܟ ܐܥܒܕ ܐܢܐ ܠܟܦܐ ܥܠܝܐ ܗܕܐ *comment ferais-je cette grande faute?* Aphraat. 25, 17; ܐܢܘ ܢܨܒܘ ܠܙܝܢܘܢ *s'ils pouvaient vaincre Zénon,* Josué le Styl. 13, 1; ܐ ܕܐܡܪ ܐܢܫ *si l'on disait,* ܟܕ

ܐܝܟܐ ܐܡܪ ܠܡܐ *peut-être dira-t-on*, ܡܢ ܠܡܐ ou ܡܢܘ ܠܡܐ *qui dirait?* sont des tournures usuelles; ܡܢ ܕܐܡܪ ܠܡܐ ܒܫܡܥ ܡܠܬܐ ܕܐܠܗܐ *si quelqu'un dit la parole de Dieu*, Anal. syr., p. 7, l. 9; ܡܢ ܢܣܩ ܒܛܘܪܐ ܕܡܪܝܐ ܘܡܢ ܢܩܘܡ ܒܐܬܪ ܩܕܝܫܘܗܝ *qui montera sur la montagne du Seigneur et qui se tiendra . . .?* Ps. 24, 3; ܗܫܬܐ ܕܡܐ ܕܫܕܪ ܐܝܕܗ ܘܢܣܒ *maintenant peut-être qu'il tendra la main et prendra*, Gen. 3, 22; ܐܝܟ ܕܡܐ ܐܫܟܚ ܒܟ ܚܕܘܬܐ *peut-être trouverai-je un espoir*, Addai the Apost. 5 ult.

*f)* Il se met aussi après une conjonction, pour exprimer un temps non encore écoulé, au moment où l'on parle : ܥܕ ܠܐ ܬܬܬܩܢ ܢܡܘܣܐ *avant que la loi n'ait été établie*, Aphraat. 25, 5; ܥܕ ܠܐ ܐܬܐ *avant que ce soit*, Jean 14, 29, aj. 1 Rois 18, 44, Jérém. 1, 5; ܐܝܟܕ ܡܛܘ . . . ܠܬܟ ܘܡܛܘ *quand ils viennent . . .*, Anecd. syr., IV, p. 60, l. 1; ܥܕ ܕܫܬܘ ܘܫܬܝܢ ܡܢ ܟܣܐ *jusqu'à qu'ils aient fini de boire*, Gen. 24, 19; ܡܛܐ ܗܘ ܙܒܢܐ . . . ܕܐܬܐ ܗܘ ܩܪܝܒ *bref est le temps où viendra celui qui doit venir*, Jacq. d'Edesse, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXI, p. 384, l. 12; Ὄφελον καὶ ἀποκόψονται, ܐܝܟ ܕܐܦ ܐܢܘܢ ܢܬܩܛܥܘܢ Gal. 5, 12.

Le participe, dans ces cas, est aussi usuel, v. § 330 *e*.

### De l'Impératif.

329. L'impératif ne peut être accompagné d'une négation, § 328 *c*; il est quelquefois employé d'une manière indirecte : ܐܡܪ ܠܝ ܡܢܐ ܕܬܒܚܪ ܒܚܕ ܡܢܗܘܢ *pour que des deux côtés tu choisisses l'un*, Jul. 18, 1; ܗܫ ܐܬܝ ܘܢܗܘܐ ܫܘܪܝܗܘܢ *bientôt tu donneras la preuve de leur vérité, id.* 48, 6; ܒܥܝ ܐܢܚܢܐ ܕܬܫܬܟ ܥܠ ܡܪܓܢܐ *nous te supplions de calmer, id.* 65, 1.

### Du Participe.

330. *a)* Le participe actif exprime, outre l'attribut, l'existence de cet attribut, non pas d'une manière déterminée et pour un temps fixe, mais d'une manière absolue. Il indique donc non-seulement le présent, par opposition au passé, mais aussi l'état: ܐܢܘܕܥ ܠܟܘܢ . . . ܡܛܠ ܕܐܢܘܕܥ ܠܟܘܢ ܐܦ ܐܢܚܢܐ ܐܬܕܟܪ *nous vous faisons connaître . . . et en vous le faisant connaître, nous nous rappelons nous-mêmes*, Aphraat. 245, 9. Cet état peut être envisagé dans le passé : ܘܚܙܐ ܠܡܠܐܟ ܡܪܝܐ ܕܩܐܡ *et il vit l'ange du*

*Seigneur qui se tenait dans la voie,* Nomb. 22, 31, comp. Luc. 1, 11; ou dans le futur : ܗܵܐ ܕܡܵܐ ܐܲܢܬܘܿܢ ... ܟܕ ܢܚܙܝܢ ... ܘܟܬܵܒܵܐ *quand vous le verrez... pendant que des armées d'anges courront devant lui,* Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXI, p. 384, l. 13.

De cette manière, il s'emploie pour le futur et le subjonctif et souvent, se distingue peu, dans ce sens, de l'imparfait, comp. § 328. En néo-syriaque, même, ce dernier temps a fini par disparaître, complètement évincé par les participes, v. *Neusyr. Gramm.*, §§ 122 et 145.

*b)* Pour le futur absolu : ܟܠ ܥܩܵܐ ܕܠܐ ܥܒܕ ܦܪܝ ܒܝ ܢܣܒܪ ܠܗ ܟܕ *tout rameau qui chez moi ne donnera pas de fruit, il l'enlèvera,* Jean 15, 2; ܐܵܢܵܐ ܠܵܐ ܐܟܦܢ ܐܢܵܐ ܕܡܫܝܚܵܐ *moi, je ne renierai pas le Messie,* Martyr. homerit., *Chrest. Knös,* 48, 11; ܐܢܬ ܠܵܐ ܬܡܘܬ ܐܠܵܐ ܐܢ *si tu ne jures pas, tu mourras, id.* 39, 9, comp. ܐܠܵܐ dans une phrase analogue, Gen. 2, 17; . ܐܢܵܐ ܐܵܒܘ ܠܵܐ ܢܩܛܠ ܐܠܵܐ ܐܢ ܐܬ ܒܪ ܡܠܟܵܐ ܬܚܘܬ ܐܒܝ *je tuerai ton père, tu seras roi à sa place et tu me prendras,* Sindban 3, 12; οὐ μὴ νίψῃς τοὺς πόδας μου εἰς τὸν αἰῶνα, Jean 13, 8; ܐܢܬ ܗܘ ܕܐܬܐ ܐܠܵܐ *es-tu celui qui doit venir?* Matth. 11, 3, comp. *Z. d. D. M. G.*, XXXI, p. 384, l. 12.

*c)* Comme subjonctif ou temps en dépendance d'un autre verbe : ܠܵܐ ܐܝܬ ܐܢܫ ܕܠܐ ܢܬܪܥܝ ܒܗ ܟܠ *il n'est personne qui ne se réjouisse ...,* Spicil. syr. 5, 25; ܕܠܐ ܢܬܒܪܟ ܚܡܪܐ ܕܠܐ ܢܬܒܙܥ *afin que le vin ne rompe pas les outres,* Marc 2, 22; ܐܝܕܥ ܐܢܵܐ ܕܦܩܕ ܒܢܘܗܝ ܐܚܪܝ ܠܗ *je sais qu'il commandera à ses fils après lui,* Aphraat. 25, 14; ܕܚܫܒܝܢ ܕܢܕܚܠܘܢ ܘܢܫܕܪܘܢ ܠܗ ܕܗܒ *pensant qu'ils auraient peur et lui enverraient de l'or,* Jos. le Styl. 17, 9; ܐܬ ܡܣܗܕ ܒܢܦܫܟ ܕܠܐ ܬܚܛܐ ܐܠܵܐ *tu témoignes contre toi-même que tu ne pécheras plus,* Anal. syr., p. 19, l. 9; ܐܡܬܝ ܕܐܬܬܦܣ ܘܢܦܠ *celui qui est pris à voler,* Proverb. 6, 30 et 31; sans conjonction : ܐܝܟ ܐܢܬ ܡܬܚܙܐ ܠܟ ܐܠܵܗܵܐ ܕܐܬ ܒܥܘܬܗ ܘܒܬܦܢܝܬܗ *que tu te représentes Dieu s'aimant lui-même et jouissant de son opulence,* Anal. syr., p. 62, 22; ܐܝܟ ܐܢܵܐ ܕܐܬܝܕܥ *on peut connaître,* Jul. 4, 4; ܐܫܒܩ ܠܗ *je le laisserai sortir,* Sindban 8, 13; ܟܕ ܫܪܘ ܠܡܕܢܚܗ *ils commencèrent à le juger,* Aphraat. 220, 14; ܗܘ ܕܡܬܦܫܛ ܒܟܠ ܥܠܡܐ ܘܠܐ ܡܬܡܥܛ ܐܘ ܢܩܨ *celui-là qui se répand sur tout le monde, sans cesser ni diminuer,* Josué le Styl. 2, 8; après le waw de la copule, v. exemp.

ci-dessus *a;* après un impératif : ܫܒܩ ܠܗ̇ ܘܠܗ̇ *laissez-les croître tous deux,* Matth. 13, 30, comp. Luc. 10, 40; 12, 13; Jug. 16, 25; ܫܒܩ ܠܦܪܣ̈ܝ̈ *laisse sortir les Perses,* Josué le Styl. 69, 7.

*d)* Dans ces derniers cas, l'arabe met le participe à l'accusatif et les grammairiens distinguent l'accusatif *de la distinction,* للتمييز, et l'accusatif *de l'état,* الحال. En syriaque, l'état ou l'action concomitante à une autre est généralement exprimée par le participe précédé de ܒ *pendant que :* ܒܙ ܫܕܪ ܒ ܣܓ̈ܐ ܘܚܝ̈ܐ *il dissipa sa fortune en vivant joyeusement,* Luc. 15, 13; ܒ ܐܡ̈ܪ *en disant,* fréquent; ... ܘܒܟܠ ܙܒܢ̈ܐ ܒ ܫܪܓ̈ܐ ܘܥܒ̈ܝ̈ܐ ܒ ܡܢܗ̈ܓ̈ܐ ܘܦܠ̈ܚܝ̈ܢ ܒ ܡܕ̈ܒ̈ܚ̈ܐ *et ils portaient des cierges allumés et des encensoirs fumants, et faisaient des processions, en célébrant Dieu,* Josué le Styl. 24, 11; ܘܐܬܐ ... ܒ ܫܣ̈ܐ *et il arriva ... en ravageant, id.* 44, 5, 53 ult. Tout autre attribut, adjectif ou participe, est employé de même : ܒ ܥ̈ܠ *cru* ou *en vie,* Josué le Styl. 10, 6; Aphraat. 217, 14; 220, 3 etc.; ܒ ܠܐ ܦܩ̈ܝ̈ܡ *sans en avoir reçu l'ordre, id.* 227, 19; ܒ ܣ̈ܚ̈ܝ̈ܩ ܐ̈ܠ̈ܗ ܐ̈ܘ ܒ ܥ̈ܩ̈ܠ *en étant boiteux ou manchot,* Matth. 18, 8. Waw a quelquefois aussi ce sens, v. § 387 *c.*

*e)* Le participe est encore usuel dans les phrases conditionnelles ou interrogatives, comp. § 328 *e* : ܐ̈ ܐ̈ܠ̈ܗ ܡ̈ܫ̈ܟ̈ ܟ̈ *si quelqu'un te blâme,* Anal. syr., p. 19, l. 13; ܡ̈ܫ̈ܟ̈ ܐ̈ܡ̈ܪ ܐ̈ܠ̈ܗ *peut-être dira-t-on,* Josué le Styl. 5, 8; ܡ̈ܫ̈ܟ̈ ܢ̈ܚ̈ܙ̈ ܥ̈ܠ ܒ̈ܝ̈ܫ̈ܬ̈ܗ̇ *peut-être se repentiront-ils de leur perversité,* Jul. 28, 21; après une conjonction, dans une phrase qui prévoit un événement à venir ou non réalisé, comp. § 328 *e* : ܐ̈ ܡ̈ܬ̈ ܚ̈ܙ̈ܐ ܐ̈ܬ̈ܐ ܗ̇ *quand vous verrez un signe,* Matth. 24, 15; ܐ̈ܨ̈ܠ̈ ܒ̈ܥ̈ܝ̈ ܐ̈ܠ̈ *quand tu pries, id.* 6, 6; ܕ̈ ܫ̈ܠ̈ܚ̈ ܠ̈ܗ̇ *jusqu'à ce qu'il leur ait envoyé,* Josué le Styl. 10, 10; ܕ̈ ܡ̈ܛ̈ ܙ̈ܒ̈ܢ̈ ܡ̈ܩ̈ܪ̈ ܒ̈ܝ̈ܬ̈ *jusqu'à ce que vînt le temps de combattre, id.* 58, 3; ܕ̈ ܥ̈ܕ̈ ܠ̈ ܡ̈ܬ̈ܩ̈ܒ̈ܠ̈ ܐ̈ܠ̈ܗ̇ ܫ̈ ܡ̈ܩ̈ܒ̈ܠ̈ *jusqu'à quand ne recevrez-vous pas la correction?* Aphraat. 246, 14; ܕ̈ ܒ̈ܢ̈ܐ ܡ̈ܕ̈ܒ̈ܚ̈ ܟ̈ܢ̈ *jusqu'à ce que l'autel soit construit,* Jul. 24, 22; ܒ ܒ̈ܥ̈ܝ̈ ܐ̈ܠ̈ *lorsque tu pries,* Matth. 6, 5; ܟ̈ܢ̈ ܒ̈ ܐ̈ܢ̈ ܐ̈ܠ̈ ܫ̈ܡ̈ܥ̈ ܠ̈ *puisses-tu écouter mes ordres!* Is. 48, 18; ܐ̈ܬ̈ܬ̈ܩ̈ ܒ̈ ܫ̈ܒ̈ܠ̈ ܐ̈ܡ̈ܬ̈ *puissent mes voies être fortes!* Ps. 118, 5.

331. *a)* Par opposition au participe actif qui a le sens d'un

présent, le participe passif indique un état subi et est pris comme passé : ... ܐܶܬܝܳܐ ܕܐܶܬܬ ܒܝܘܡ ܫܪܝܪܐ ܕܒܪܗ ܐܶܬ ܒܝܬ ܝܘܡ ܫܪܝܪܐ ܕܒܪܗ ... ܐܶܬܝܳܐ *une femme . . . a éprouvé du chagrin, parceque le jour de sa délivrance était arrivé,* ܐܦ ܐܶܬܝܬ ܐܢ ܐܦ ܐܢ ܐܦ ܐܢ ܐܦ ܐܢ *vous aussi maintenant, vous éprouvez du chagrin,* Jean 16, 21 à 22; ܡܫܬܥܝܬ ܡܫܬܥܝ *tu t'occupais,* ܡܫܬܥܝ *ils s'occupent,* Josué le Styl. 5 et 6; ܕܵܐܟܶܠ *qui paît,* ܐܟܶܠ *repu;* ܕܵܡܝܳܐ *qui meurt,* ܡܝܶܬ *qui est mort;* ܕܵܫܚܺܝܢ ὁ λελουμένος, Jean 13, 10. ܐܢ ܐܢܫܐ ܕܡܝܢ ܐܢ ܐܢܫܐ ܕܡܝܢ *ceux qui étaient morts ou blessés,* Josué le Styl. 63, 3.

Nous avons vu, § 239, que les adjectifs verbaux, de la forme ܦܰܥܺܝܠ, avaient aussi ce sens : ܐܶܬܶܐ *qui est venu* (ܐܵܬܶܐ *qui vient*); ܩܳܐܶܡ *qui est stable* (ܩܳܐܡ *qui se tient debout*); ܩܰܕܺܡ *qui précédait, antérieur;* ܣܰܓܺܝ *qui a multiplié, nombreux* (ܣܳܓܶܐ *qui multiplie*); ܐܳܙܶܠ *qui allait,* Anal. syr., p. 82, l. 12; Addai the Apost. 45, 6; ܒܛܺܝܚ *qui a confiance,* Ps. 56, 3, etc.

*b)* En dehors des verbes neutres, cette distinction temporelle s'est fait valoir dans un certain nombre de verbes actifs et a prévalu sur le sens passif de ce participe, qui prend un complément direct, v. § 234 : ܐܢܐ ܕܥܒܪ ܠܟ ܟܠ ܕܥܒܪ ܠܟ *je me suis souvenu de tout ce qu'a fait . . .,* 1 Sam. 15, 2; ܐܶܬܝܬ ܐܢ ܐܶܬܝܬ ܐܢ ܐܶܬܝܬ ܐܢ ܐܶܬܝܬ ܐܢ *vous vous souvenez de ce que j'ai dit,* Spicileg. syr. 18, 17; ܐܶܬܝܬ ܐܢ ܐܶܬܝܬ ܐܢ *souviens-toi de Dieu,* Anal. syr., p. 13, l. 25; ܐܶܬܝܬ ܐܢ ܐܶܬܝܬ ܐܢ *tout ce qu'ils possèdent ou posséderont,* Anecd. syr., I, p. 48, l. 26; ܐܶܬܝܬ ܐܢ ܐܶܬܝܬ ܐܢ *que vous possédez,* Jul. 9, 23; ܕܐܙܠ ܐܢ ܐܙܠ ܐܢ *parce que celui qui la conduisait,* Anal. syr., p. 82, l. 2; ܕܐܝܬ ܠܗ παντοκράτωρ, fréquent; ܕܐܙܠ ܐܢ ܐܙܠ ܐܢ *qui porte les clefs,* Jul. 11, 10; ܐܝܬ ܠܗ ܐܢ ܐܢ ܐܢ ܐܢ *ils le menaçaient, id.* 19, 4, comp. Marc 6, 19; ܕܐܙܠ ܐܢ ܐܙܠ ܐܢ *portant des bâtons,* Jul. 25 ult.; ܕܐܙܠ ܐܢ ܐܙܠ ܐܢ *portant des croix,* Addai the Apost. 8, 21.

*c)* Sauf ces exceptions, le participe des verbes transitifs a encore son sens actif ou passif parfaitement distinct et le passif s'emploie pour les mêmes temps que l'actif : ܐܢ ܐܢ ܐܢ ܐܢ ܐܢ ܐܢ ܐܢ ܐܢ *comme il est écrit : la loi n'est pas faite pour les justes,* Aphraat. 24, 12; 1 Tim. 1, 9; ܐܢ ܐܢ ܐܢ ܐܢ ܐܢ ܐܢ ܐܢ ܐܢ *ceux-ci ont reçu l'ordre de notre part,* Jul. 16, 25; ܐܢ ܐܢ ܐܢ ܐܢ ܐܢ ܐܢ ܐܢ ܐܢ

ܐܝܟܢ *quand vous serez réunis,* Aphr. 221 ult.; ܥܕ ܕ *jusqu'à ce qu'il soit montré,* Josué le Styl. 42, 1; ܐܦ ܗܫܐ ܕܢ ܐܝܬ ܠܟ ܕܚܠܬ *peut-être que maintenant la crainte vous aurait pénétrés,* Jul. 19, 26.

*d)* Parfois il est pris comme adjectif: ܟܬܒܐ ... ܒܪܝܐ ܘܡܫܟܚܢ *des lettres belles et lisibles,* Josué le Styl. 59, 20; dans le sens d'un gérondif: ܥܬܪ̈ܐ ܕܠܐ ܡܫܬܥܐ ܠܡ *les richesses divines, dont on ne peut être rassasié,* Jul. 6, 24; ܡܛܠ ܗܝ ܕܐܦ ܟܐܒ̈ܐ ܡܬܪ̈ܚܡܢ *on doit croire, en effet, que les douleurs . . .,* Anal. syr., p. 59, l. 18; ܠܐ ܡܕܡ ܕܠܐ ܫܦܝܪ *rien de répréhensible,* 1 Timot. 4, 4.

*e)* Il est volontiers construit avec le lâmadh du sujet logique: ܠܐ ܡܫܟܚ ܠܗ ܠܓܒܪܐ ܗܢܐ *l'athlète ne célèbre pas le nom,* Jul. 9, 15; ܡܛܠ ܕܐܝܬܝܗܘܢ ܠܗܘܢ ܣܓܝ̈ܐ *parce qu'elles leur étaient nécessaires,* Josué le Styl. 64, 21; ܠܡܢ ܕܠܐ ܫܡܥ ܟܠ ܗܠܝܢ *qui n'ait entendu toutes ces choses, id.* 65, 11; de même, impersonnellement, v. § 325 *a*: ܡܫܬܟܚ ܠܗ *on doit le renier,* Martyr. homerit., *Chrest. Knös,* 44, 4; *Michaelis* 35, 13.

## De l'Infinitif.

332. L'infinitif est usité comme temps ou comme objet. C'est comme temps que nous l'envisageons ici; sur l'infinitif absolu, v. § 353.

*a)* Comme temps, en dépendance d'un verbe, l'infinitif est toujours précédé du lâmadh de la direction qui établit le rapport entre les deux verbes: ܐܝܣܛܝܢܘܣ ܕܐܬ ܠܡܗܘܐ ܒܪܘܡܝ *Julien . . . avait l'intention de se rendre à Rome,* Jul. 7, 23; ܕܢܟܬܘܒ ܠܗ *que nous devons écrire,* Josué le Styl. 7, 11; ܐܬܚܙܝ ܠܗ ܕܢܬܢܩܡ *il se préparait à se venger, id.* 47, 7; ܫܪܐ ܠܡܫܩܥ *il commença à enfoncer,* Matth. 14, 30; ܠܐ ܐܝܬ ܠܗ ܠܡܢ ܕܢܚܐ *il ne faut pas qu'il vive,* Act. 22, 22; ܠܐ ܡܣܬܟܠ ܐܢܬ ܠܡܣܓܕ *tu ne peux adorer,* Anal. syr., p. 4, l. 30; ܛܒ ܠܡܝܬ ܒܟܦܢܐ ܡܢ ܕܢܬܟܠܡ *il vaut mieux mourir de faim, id.* 7, 2; ܟܕ ܐܝܬ ܠܡܡܠܠ ܐܢܫ ܠܡܬܟܠܡ *quand il convient de parler, id.* 16, 7; ܠܒܪ̈ܢܫ ܕܫܠܝܡ ܒܪܝܫܐ ܠܐ ܡܛܠ ܗܠܝܢ ܡܠ̈ܐ ܠܝܬ ܠܗܘܢ ܠܡܕܥ *pour les gens sains d'esprit, ces choses ne sont pas difficiles à connaître,* Aphraat. 228, 16; ܡܫܟܚ ܠܗ ܠܡܗܝܡܢܘܬܐ *rendait la chose croyable,* Josué le Styl. 9, 17; comme gérondif: ܐܬܪ̈ܥܘ ܘܐܬܟܢܫܘ ܡܢ ܠܡܣܓܕ ܠܗ *ils s'en-*

*levèrent tout espoir de salut en péchant, id.* 20, 15; après une locution de temps et de lieu : ܠܐ ܗܘܐ ܐܝܕܐ ܕܟܢܫܐ ܥܢܡܐ *ce n'est pas le temps de réunir le troupeau,* Gen. 27, 9; ܘܡܛܠ ܕܐܬܝܠܕ ܥܠ ܥܕܢܗ *et son époque d'enfanter était arrivée, id.* 25, 24 (note karkaph. ܙܝܢ).

Dans toutes ces phrases, l'imparfait et le participe sont également possibles, v. § 390 *a.*

*b)* Lorsque l'infinitif est précédé d'une préposition, notamment ܒ, le dâlath conjonctif se place après elle, une préposition ne pouvant pas régir un verbe, comp. § 296 *b* : ܐܬܥܢܘ ܒ ܕܟܢܫ *ils renoncèrent à entrer,* Josué le Styl. 45, 13; ... ܕܥܝܢܝܗܘܢ ܕܟܒܝܫܝܢ ܒ ܕܠܐ ... *quand leurs yeux sont trop pesants pour voir,* Anecd. syr., IV, p. 60, l. 2; ܘܐܦܠ ܒ ܕܟܢܫ *qu'il reste sans entrer,* Hébr. 4, 1; aj. Gen. 11, 8; Ruth 1, 12; même, dans les constructions impersonnelles : ܒܥܘܠܬܝ ܣܓܝܐ ܒ ܕܬܫܬܒܩ *ma faute est trop grande, pour qu'on pardonne,* Gen. 4, 13; ܡܢܘ ܢܫܕܪ ܠܗ ܕܢܬܠ *quel conseil donner?* Jul. 34, 5.

*c)* Les verbes ܐܝܬ, ܐܝܟ *il est,* ܠܝܬ *il n'est pas,* sont suivis du nom de l'agent avec le lâmadh du datif et de l'infinitif, dans le sens de : *il a, il n'a pas :* ... ܐܝܟ ܗܘܐ ܠܗ ܕܠܐ ܢܫܒܥ *ils n'avaient pas à se rassasier,* Josué le Styl. 33, 10; ܐ. ܐܦ ܐܢ ܗܘܐ ܠܝ ܥܡ ܟ *quand même j'aurais à mourir avec toi,* Matth. 26, 25; ܣܓܝܐ ܐܝܟ ܗܘܐ ܠܝ ܠܡܟܬܒ ܠܟ *j'avais beaucoup de choses à t'écrire,* 2 Ep. Jean 12; ܟܠ ܝܘܡ . ܐܢܚܢܐ ܗܘܝܢ . ܠܡܥܒܕ ܛܒ *tous les jours, nous avons à bien agir,* Aphraat. 230, 3; ܠܝܬ ܠܗ ܡܢ ܕܢܫܠܡ *il n'avait pas de quoi payer,* Matth. 18, 25.

Dans les constructions impersonnelles, ܐܝܟ est parfois omis : ܕܢܬܕܗܪ *il y a à s'étonner,* Josué le Styl. 2, 7; ܕܢܬܕܗܪ ܘܢܬܫܒܚ *il y a lieu d'admirer et de s'étonner,* Jul. 4, 10; 6, 22; 23, 11; 61, 5; ܕܢܗܘܐ ܠܫܒܝܬܐ ܘܠܚܕܘܬܐ *c'est un sujet de joie et de transport, id.* 9, 7 [1].

1. Comp. les tournures analogues en grec : μὴ πολλὰ λέγειν, πίστιν ἐν πᾶσι φυλάσσειν. Ces locutions se rencontrent également en néo-hébreu, notamment celle si usuelle de ת"ל *l'enseignement (est qu'il faut) dire.*

## Chapitre VII.

*Du verbe ܗܘܐ et des temps composés avec ce verbe.*

333. *a)* La première radicale de ܗܘܐ conserve sa prononciation intacte et est articulée, lorsque ce verbe signifie *devenir, exister,* et renferme l'attribut, ou lorsque, ayant le sens de *être,* il précède l'attribut[1]. Elle est marquée d'un point inférieur par les Occidentaux et de deux points par les Orientaux, § 151 : ܗ̤ܘ̤ܐ ܩ̈ܕ̈ܡ̈ܝ̈ *et il existait avant moi,* Jean 1, 15; ܗ̤ܘ̤ܐ ܟ̈ܕ̈ ܐ̈ܬ̈ܥ̈ܪ̈ *lorsqu'il fut matin, id.* 21, 4[2]; ܗ̤ܘ̤ܐ ܒ̈ܗ̈ܝ̈ܡ̈ܬ̈ܐ ܗ̤ܘ̤ܐ *et il arriva en ces jours,* Marc 1, 9; ܗ̤ܘ̤ܐ ܒ̈ܗ̈ ܚ̈ܝ̈ܝ̈ *en lui était la vie,* Jean 1, 4; ܗ̤ܘ̤ܐ ܠ̈ܝ̈ܫ̈ܘ̤ܥ̈ ܡ̈ܫ̈ܝ̈ܚ̈ܐ ܗ̤ܘ̤ܐ ܒ̈ܗ̈ܝ̈ *la naissance de Jésus le Messie fut ainsi,* Matth. 1, 18; ܗ̤ܘ̤ܘ̤ ܬ̈ܪ̈ܝ̈ܗ̈ܘ̤ܢ̈ ܥ̈ܪ̈ܛ̈ܝ̈ *et ils étaient nus, tous deux,* Gen. 2, 25; ܗ̤ܘ̤ܝ̈ܬ̈ ܠ̈ܟ̈ ܚ̈ܡ̈ܫ̈ ܓ̈ܒ̈ܪ̈ܐ ܗ̤ܘ̤ܝ̈ܬ̈ *tu avais cinq maris,* Jean 4, 18.

Suivant Barhébræus, I, p. 107, l. 11 et suiv., hé était articulé dans les phrases suivantes : ܐ̈ܠ̈ܗ̈ܐ ܒ̈ܗ̈ ܠ̈ܐ ܗ̤ܘ̤ܐ ܠ̈ܡ̈ܝ̈ܬ̈ܐ *Dieu n'est pas le dieu des morts,* Matth. 22, 32; ܗ̤ܘ̤ܐ ܠ̈ܐ ܗ̤ܘ̤ܐ ܒ̈ܗ̈ ܚ̈ܠ̈ܝ̈ܐ ܗ̤ܢ̈ *cette maladie n'est pas de la mort,* Jean 11, 4. C'est à tort que dans l'édition de S. Lee le hé de ces phrases a la ligne occultante, comp. : ܗ̤ܘ̤ܐ ܚ̈ܕ̈ ܡ̈ܢ̈ ܗ̤ܘ̤ܐ ܫ̈ܡ̈ܥ̈ܘ̤ܢ̈ *et l'une d'elles était celle de Simon Pierre,* Luc. 5, 3.

*b)* ܗ̤ܘ̤ܐ est enclitique et marqué de la ligne occultante (dans les anciens manuscrits, il n'a pas de signe diacritique chez les Occidentaux, chez les Orientaux il a un point inférieur), quand il suit l'attribut : ܗ̤ܘ̤ܐ ܕ̈ܡ̈ܥ̈ܡ̈ ܣ̈ܓ̈ܝ̈ܐ ܗ̤ܘ̤ܐ *qui depuis longtemps était aveugle,* Jean 9, 13; tel est notamment le cas, quand il est verbe auxiliaire, § 335, ou lorsqu'il est au milieu de l'attribut : ܟ̈ ܗ̤ܘ̤ܝ̈ܬ̈ܘ̤ܢ̈ ܥ̈ܒ̈ܕ̈ܐ ܕ̈ܚ̈ܛ̈ܝ̈ܬ̈ܐ ܗ̤ܘ̤ܝ̈ܬ̈ *lorsque vous étiez esclaves du péché,* ܗ̤ܘ̤ܝ̈ܬ̈ܘ̤ܢ̈ ܙ̈ܕ̈ܝ̈ܩ̈ܐ ܚ̈ܐ̈ܪ̈ܝ̈ܬ̈ *vous étiez libres pour la justice* (suivant S. Lee; ܗ̤ܘ̤ܝ̈ܬ̈ suivant Barhébræus, I, p. 107, l. 8), Rom. 6, 20; ܗ̤ܘ̤ܐ ܗ̤ܘ̤ܐ ܐ̈ܣ̈ܬ̈ܐ

1. V. Barhébræus, I, p. 106 pénult. et suiv.; G. Hoffmann, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXII, p. 750; Nœldeke, *Syr. Gramm.*, p. 209.

2. Dans ces deux exemples, la version héraqléenne de Bernstein a le hé quiescent; il est vrai que la place des attributs est à l'inverse de la P'šiṭṭâ.

ܗܘ ܐܚܘ ܕܗܕܐ ܐܝܬ ܠܥܙܪ *le frère de celle-ci était Lazare,* Jean 11, 2; au milieu d'un nom de nombre : ܐܒܪܗܡ ܒܪ ܬܫܥ ܫܢܝܢ ܘܬܫܥ ܫܢܝܢ ܗܘܐ ܐܒܪܗܡ *Abraham était âgé de 99 ans,* Gen. 17, 24; après ܠܐ, quand il est un simple renforcement de la négation, §334*b* : ܠܐ ܗܘܝܬ ܒܗ ܠܐ οὐκ ἦν, Jean 20,24.

Il est encore enclitique après un adverbe ou une locution de temps ou de lieu, envisagée comme attribut : ܐܢ ܐܝܟ ܗܘܝܬ ܗܟܐ *si tu avais été là,* Jean 11, 21 et 32; ܗܘܐ ܒܥܠܡܐ ܗܘܐ ܒܥܠܡܐ ܗܘܐ ܒܝܕܗ *il était dans le monde et le monde était dans sa main, id.* 1, 10 (suivant Barhébræus, I, 106 ult. et 107, 4; S. Lee a le hé articulé du premier et du second ܗܘܐ).

On voit par ces exemples que les ponctuateurs n'étaient pas toujours d'accord; un même texte offre parfois aussi des variantes, comp. éd. Lee : ܗܘܐ ܒܟܦܪ, Jean 2, 12; ܗܘܐ ܒܟܦܪ, *id.* 20, 24.

334. *a)* Le parfait ܗܘܐ a le sens du passé, ܐܝܬ servant pour le présent. Souvent, il s'emploie impersonnellement : ܘܗܘܐ ܟܕ ܡܝܬ ܘܐܝܬ ܐܬܐ *et il arriva après que mourut,* Jul. 7, 22; auquel cas, le féminin est également usuel, v. § 325 *a* : ܠܐ ܗܘܬ ܫܦܝܪ ܠܗ οὐ γὰρ καλόν ἔστι, Marc 7, 27; ܟܕ ܗܘܬ ܠܗ *lorsqu'il lui fut arrivé,* Josué le Styl. 18, 2.

*b)* Après ܠܐ, il n'est pas rare qu'il ait le sens d'un présent : ܠܐ ܐܢܐ ܗܘܐ ܒܪ ܐܢܫ οὐκ εἰμὶ μόνος, Jean 16, 32; ܠܐ ܗܘܐ ܡܢ ܥܠܡܐ ܗܢܐ ὅτι οὐκ εἰσὶ τοῦ κόσμου, *id.* 17, 14; ܘܠܐ ܐܢܐ ܗܘܐ ܒܪ ܐܢܫ ܒܝܢܟܘܢ ܩܕܝܫܐ *et je ne suis pas un homme parmi vous,* Hosée 11, 9. En fait, ce verbe n'était guère considéré que comme renforcement de la négation, ce qui explique la *linea occultans* du hé dans ces exemples; on pouvait donc, au lieu de ܘܠܐ ܐܢܐ ܗܘܐ ܒܪ ܐܢܫ ܒܝܢܟܘܢ ܩܕܝܫܐ, dire aussi bien ܠܐ ܗܘܐ ܐܢܐ ܒܪ ܐܢܫ ܒܝܢܟܘܢ ܩܕܝܫܐ *et non pas un homme parmi vous,* Anal. syr., p. 72, l. 8 et 11. ܠܐ ܗܘܐ est donc une négation, qui se met invariablement en tête d'une proposition, quels que soient le nombre et le genre du sujet; elle ne se rencontre que lorsque la négation est séparée du verbe par un ou plusieurs mots : ܠܐ ܗܘܐ ܟܝ ܠܐ ܒܬܪ ܩܛܠܐ ܗܘ ܒܥܠܡܐ ܩܛܠܗ *parce que la victoire ne consistait pas dans leur extermination,* Josué le Styl. 62 ult.; ܠܐ ܗܘܐ ܫܓܝܐ ܡܢ ܒܢܝ ܐܢܫܐ ܕܡܗܝܡܢܝܢ ܐܝܟ ܗܠܝܢ *il n'y a pas beaucoup de personnes qui se trouvent être des croyants,* Anal. syr. p. 19, l. 11; ܠܐ ܗܘܐ ܠܢ ܒܦܓܪܢ ܕܢܚܐ ܐܝܟ ܒܣܪ *vivre corporellement n'est pas notre condition, id.* 19, 23. Avec

un féminin cependant, on met aussi ܠܐ : ܗܢܐ ܠܐ ܗܘܐ ܕܚܒܐ ܕܩܪܝܒܟ *ceci n'est pas de l'amour du prochain, id.* 21, 22; ܠܐ ܗܘܬ ܒܥܝܢܐ ܕܝܠܗ *elle ne fut pas volontaire,* Josué le Styl. 38, 17. ܗܘܐ apparaît ainsi dans la locution ܠܐ ܒܠܚܘܕ *non-seulement;* ܠܐ ܗܘܬ ܠܐ ܒܠܚܘܕ ܕܐܒܝܕܐ ܠܐ ܨܒܐ ܠܡܗܝܡܢ *non-seulement Avida ne veut pas croire,* Spicileg. syr. 2, 16; ܠܐ ܗܘܬ ܠܐ ܒܠܚܘܕ ܐܬܪܐ ܗܢܐ ܕܐܬܐ ܠܐܕܣܐ *ce ne fut pas seulement à Edesse que vint cet ordre;* ܠܐ ܗܘܐ ܒܠܚܘܕ ܠܐ ܐܢ ܬܩܢܐ *non-seulement tu ne dois pas l'acquérir,* Anal. syr. p. 23, l. 6.

*c)* Devant un adjectif ou un participe, il exprime le désir, comparez § 327 *d*, et se traduit par l'impératif ou le subjonctif : ܗܘܐ ܣܝܢ ܐܬܐܣܝ *sois guérie,* Marc 5, 34; ܗܘܘ ܕܝܩܝܢ *veillez, id.* 13, 37; ܗܘܐ ܟܕܢ ܕܝܩ . *faites ainsi,* Aphraat. 221, 22; ܗܘܐ ܣܒܪ ܘܥܒܕ ܒܬܪ ܗܕܐ *prends conseil et agis ensuite,* Anal. syr., 13, 23; ܗܘܐ ܪܒ ܠܒܟ *que ta pensée soit grande, id.* 8, 7; ܗܘܐ ܒܫܬܝܩܘܬܐ ܬܠܡܕ ܐܫܬܐ *qu'une femme apprenne dans le silence,* 1 Timot. 2, 11; . ܗܘܘ ܕܟܝܐ ܦܓܪܟܘܢ *que vos corps soient purs,* Addai the Apost. 35, 12.

L'impératif de ܗܘܐ était aussi usuel pour la seconde personne : ܗܘܐ ܕܟܝܪ *souviens-toi,* ܗܘܐ ܡܬܢ *sois tempérant,* Anal. syr., p. 13, l. 25; 20, 25; ܗܘܘ ܬܬܩܦܘ ܘܬܬܚܙܩܘ *soyez courageux et forts,* Jul. 8, 12.

*d)* En dépendance d'un autre verbe, ܗܘܐ suivi d'un adjectif ou d'un participe, avait également le sens d'un subjonctif : ܐܬܬܥܝܕ ܗܘܐ ܡܬܬܟܝܟ *efforce-toi d'être humble,* Anal. syr. p. 8, l. 6; ܗܘܘ ܒܥܐ ܐܢܐ ܕܒܢܝ ܐܢܫܐ ܢܨܠܘܢ *je veux donc que les hommes prient,* 1 Timot. 2, 8; ܐܬܬ ܠܢ ܕܢܨܛܪ ܠܥܒܪ ܗܘܐ ܠܪܒܥܣܪ ܒܟܠ ܝܪܚ *que nous aimions à observer le quatorze de chaque mois,* Aphraat. 230, 1.

335. ܗܘܐ enclitique est mis après un verbe, pour former un temps secondaire.

*a)* Après un parfait, il exprime le plus-que-parfait : ܐܚܕ ܗܘܐ ܗܪܘܕܣ ܐܣܪ ܗܘܐ ܠܝܘܚܢܢ *Hérode avait saisi Jean,* Matth. 14, 3; ܫܡܥ ܗܘܐ ܐܝܟ ܕܐܬܐ ܠܗ *il avait appris la nouvelle,* Jul. 8, 2.

Mais très-souvent aussi, il a le sens du *passé défini,* par oppo-

sition au *passé indéfini* que rend le parfait seul, § 327 *a*, ou par opposition à *l'imparfait*, *c* ci-après : ܘܟܕ ܐܬܘ ܠܘܬ ܡܫܝܚܐ ܘܚܙܘ ܐܬܘ *et lorsqu'ils furent entrés dans Jérusalem, ils virent le Messie,* Addai the Apost. 2, 10 (dans ce livre, ce parfait se rencontre presque à chaque ligne); ܘܐܬܘ ܙܟܝܢ ܘܩܒܠ ܟܠܝܠܗ *ils gagnèrent leur couronne,* Jul. 4, 1; ܗܘܐ ܗܘܬ ou ܥܒܕ ܥܒܕ ἐγένετο, Luc. 1, 8; Jean 3, 25; Josué le Styl. 31, 19. Lorsque plusieurs parfaits se suivent, il suffit de mettre l'auxiliaire ܗܘܐ après le premier seulement : ܐܫܕ ܗܘܐ ܒܥܐ ܘܒܙܐ ܗܘܐ ܠܥܝܢ ܒܝܥܬܐ *il prit les églises et pilla leurs trésors,* Jul. 3, 7; ܐܠܐ ܐܬܪܫܘ ܗܢܘܢ ... ܕܩܫܛܐ ܕܟܫܚܘ *mais ils firent briller la vérité ... et s'imposèrent, id.* 3, 23; souvent aussi, il est répété après chacun d'eux.

Le suffixe objectif est reçu par le verbe principal : ܟܕ ܚܙܝܗ ܥܒܕ ܩܒܠܬܗ ܥܒܕ *lorsqu'elle le vit, elle l'accueillit,* Addai the Apost. 11, 8.

*b)* Après l'imparfait, il forme le passé du subjonctif : ܕܠܐ ܢܗܘܐ ܗܢܐ ܥܠܬܐ ܥܒܕ ܠܗ ܒܥܝܬ ܕܢܗܘܐ *de peur que cette cause ne suscitât l'inimitié,* Addai the Apost. 3, 9; ܗܘܐ ܐܫܬܕܠ ܗܘܐ ܒܥܐ ܕܢܚܙܐ ܗܘ *(Abgar aurait voulu) se rendre lui-même et voir, id.* 3, 6; ܘܐܬܬܩܢ ܕܢܥܒܕܘܢ ܐܬܘܬ *(il ordonna) que les vaisseaux fussent préparés,* Poème d'Alexandre, *Chrest. Knös,* p. 70, vers 8; ܐܬܘ ܕܠܐ ܐܫܟܚ ܠܡܐܟܠ ܠܚܡܐ *au point de ne pas trouver de pain à manger,* Marc 3, 20; ܘܢܗܘܐ ܗܘ ܕܢܗܘ *pour qu'il fût un modèle,* Jul. 6, 13; ܡܢ ܗܘ ܕܢܬܠ *qui aurait donné? id.* 77, 21.

*c)* Après un participe, il compose l'imparfait de l'indicatif : ܗܘܐ ܚܙܐ ܗܘܐ ܕܝܢ ܗܘܐ ... ܗܘܐ ܡܬܚܙܐ ܗܘܐ ... *et ils voyaient les Juifs qui se tenaient .... et songeaient à ...,* Addai 2, 12; ܐܝܟ ܗܘܐ ܟܬܝܒ ܗܘܐ *laquelle était rédigée en ces termes, id.* 3, 16; ܗܘܐ ܗܘܐ ܒܗ *dans lequel il était,* Josué le Styl. 27, 17; ܗܘܐ ܐܢܫܐ ܐܝܟ ܣܛܝܢ ܐܠܦ *qui étaient environ vingt mille, id.* 66 ult.

Quand plusieurs verbes se suivent, l'auxiliaire ܗܘܐ est, en général, répété après chacun d'eux, mais il peut aussi n'être mis qu'après le premier : ܒܛܝܚܐ ܗܘܐ ... ܢܚܬܐ ܗܘܐ ... ܡܬܒܙܐ *ils étaient en sécurité ... descendaient, pillaient, ravageaient et remontaient,* Josué le Styl. 16, 23; aj. 43, 4; 51 ult.; 66, 18;

ܗܘ ܕܢܦܫܗ ܕܒܥܝ ܗܟܢܐ ܕܐܦ *tellement il était avide et réussissait,* Jul. 6, 24.

Dans les phrases hypothétiques, il exprime le conditionnel: ܐܢ ܐܟܠ ܐܢܫܟܒ ܐܢܐ ܗܘܝܬ ܐܦ ܗܟܢܐ *je serais couché,* Job. 3, 12; ܐܦ ܟܡܐ ܐܬ ܠܡ ܐܫܬܝܪ ܐܢ *peu s'en faut qu'ils ne m'aient fait périr,* Ps. 118, 87; ܐܦ ܟܕ ܠܐ ܐܬܝ ܠܢ ܐܦ ܠܐ ܐܫܬܡܥ ܠܢ ܐܦ ܠܐ ܐܫܬܡܥ ܠܢ *quand même elles ne nous auraient pas appris cela, elles n'auraient pas été sans utilité,* Josué le Styl. 5, 13; ܐܦ ܠܐ ܐܬܝܗܒ ܗܘܐ ܠܐ ܐܬܬܩܢ ܐܦ ܠܐ ܐܬܝ ܠܐ ܐܬܬܩܢ ܐܦ *si la loi n'avait pas été instituée, la puissance de Dieu n'aurait pas été connue,* Aphraat. 24 pénult.; ܐܦ ܠܐ ܐܝܬ ܠܝ ܐܦ ܐܒܐ ܕܝ ܐܝܬ ܠܝ εἰ ἐγνώκειτέ με, καὶ τὸν πατέρα μου ἐγνώκειτε ἄν, Jean 14, 7; ܐܦ ܡܢ ܐܬܝܗܒ ܐܦ *qui donnerait?* Jul. 81, 25.

336. L'imparfait s'emploie aussi comme temps simple et comme temps composé.

*a)* Comme temps simple, il se construit comme l'imparfait de tout autre verbe, § 328 : ܐܬܥܘܪ ܠܐ ܬܚܙܐ ܐܬܝ *tu seras aveugle et tu ne verras pas,* Act. 13, 11; ܐܬܝ ܠܐ ܬܗܘܐ ܡܘܬܐ *la mort ne sera plus,* Apoc. 21, 4; ܐܬܝ ܓܒܪܐ ܕܢܗܘܐ ܪܫ ܠܐܢܬܬܗ *l'homme doit être un chef pour sa femme,* Anal. syr., p. 8, l. 26; ܐܬܝ ܐܦ ܗܘ ܕܢܗܘܐ ܐܝܟ ܗܘ ܕܡܬܝ *il persuade qu'elle soit comme lui, id.* 8, 29; ܐܦ ܐܢ ܐܬܝ ܠܘܬ ܡܪܗ ܕܢܗܘܐ *quand même il serait chez son maître,* Sindban 1, 6; ܐܦ ܐܢ ܐܬܝ ܕܢܗܘܐ *quand même il serait que,* Jul. 8, 27, etc.

*b)* Comme auxiliaire, ܐܬܝ devant un participe ou un adjectif exprime le subjonctif ou le conditionnel : ܐܬܝ ܕܢܬܪܥܐ *veillons,* Jul. 10, 14; ܐܬܝ ܕܢܗܘܐ ܪܚܝܡ ܠܐܠܗܐ ܘܠܒܪܢܫ *sois aimé de Dieu,* Anal. syr., p. 10, l. 11; ܐܠܐ ܐܬܝ ܕܢܗܘܐ ܒܝܢܬܝܗܘܢ ܩܪܒܐ *sinon, que la guerre continuerait entre eux,* Josué le Styl. 69, 11; ܕܢܗܘܐ ܐܬܝ ܕܢܗܘܐ ܒܝܢܬܝܗܘܢ ܕܢܗܘܐ ܐܬܝ ܕܢܗܘܐ ܒܝܢܬܝܗܘܢ *ils instituèrent qu'ils feraient . . . , id.* 24, 15; ܐܦ ܐܢ ܓܒܪ ܐܚܕ ܐܬܝ ܠܗ ܕܢܗܘܐ ܥܡ ܣܓܝܐ ܐܚܪܢܐ *si un homme s'égare avec beaucoup d'autres,* Spicil. syr. 22, 12; ܐܬܝ ܠܗ ܕܢܗܘܐ ܠܗܘܢ ܕܢܗܘܐ ܐܬܝ ܠܗ ܕܢܗܘܐ ܠܗܘܢ ܕܢܗܘܐ ܐܬܝ ܠܗ ܕܢܗܘܐ ܠܗܘܢ *pour qu'ils ne nuisent pas entièrement et ne soient pas entièrement endommagés, id.* 21, 4; ܐܬܝ ܕܢܗܘܐ ܐܬܝ ܠܗ ܕܢܗܘܐ ܐܬܝ ܠܗ ܕܢܗܘܐ ܐܬܝ ܠܗ ܕܢܗܘܐ ܐܬܝ ܠܗ ܕܢܗܘܐ *ces paroles qui ont été dites sur la fin du monde ici-bas, pourraient s'appliquer aux choses . . . ,* Josué le Styl. 41, 8; ܐܬܝ ܠܗ ܕܢܗܘܐ ܐܬܝ ܠܗ ܕܢܗܘܐ *qu'ils le conservent,* Aphraat. 217, 7. ܐܬܝ peut ne pas être répété

devant chaque participe, quand plusieurs se suivent : ܡܠܦܢܐ ܘܡܬܩܢܢܐ ܘܡܫܟܚܢܐ *qu'elles enseignent les vertus et rendent tempérantes,* Ep. Tit. 2, 3 à 4, comp. versets 2 à 5.

337. Le participe ܐܝܬ s'emploie dans le sens du présent *est:* ܗܘ ܒܪܐ ܩܕܡܝܐ ܐܝܬ ܠܗ *lui le premier est le fils aîné . . . ,* Jul. 4, 7; comme subjonctif ou en dépendance d'une conjonction, v. § 330*c*: ܐܢ ܐܝܬ ܒܗ ܡܘܡܐ *s'il y avait un serment,* Josué le Styl. 68, 14; ܥܕ ܐܝܟ ܐܝܬ ܒܗ ܫܘܠܛܢܐ *jusqu'où va l'étendue . . . ,* Poème d'Alexandre, *Chrest. Knös,* 80, vers 4; ܘܐܢ ܐܝܬ ܠܝ ܚܘܫܒܐ *et que je devienne un allié des Perses,* Josué le Styl. 17, 12; devant l'auxiliaire ܗܘܐ, comme imparfait, v. § 335*c*.

338. Le verbe ܐܝܬ suivi du lâmadh du datif marque le rapport de la possession, comp. § 332*c* : ܘܒܟܠ ܚܝܘܗܝ ܠܐ ܐܝܬ ܠܗ ܒܪ *et de toute sa vie, il n'avait pas eu de fils,* Sindban 1, 2; ܠܐ ܢܗܘܐ ܠܗܘܢ ܢܘܗܪܐ *ils n'auront pas besoin de lumière,* Apoc. 22, 5. Sur ܐܝܬ suivi du dâlath du génitif, v. § 317*e*.

## Chapitre VIII.

### ܐܝܟ *et* ܐܝܟܢ.

339. *a)* ܐܝܟ *il est* s'emploie surtout impersonnellement, car c'est un ancien nom qui n'a pas les caractères du verbe, § 220 fin: ܐܝܟ ܐܢܬ ܒܟ *comment cela va-t-il chez toi?* Sindban 2, 8; ܟܠ ܡܕܡ ܕܐܝܟ *tout ce qu'il y avait,* Josué le Styl. 26, 13; quelquefois, cependant, il a un nom pour sujet : ܩܒܪܐ ܥܬܝܩܐ ܕܐܝܟ ܒܪ ܩܘܡܐ ܗܘ *les anciens tombeaux qu'il y avait près de Mâr Qounâ, id.* 35, 15; ܐܝܟ ܟܡ ܠܟܘܢ ܠܚܡ *combien de pains avez-vous?* Matth. 15, 34. Il prend les pronoms suffixes personnels, comme un nom, pour former les personnes du verbe *être,* § 220 fin : ܐܝܟܝܢ ܗܘ ܓܠܝܠܝܐ ܒܓܢܣܗ *qui était galiléen d'origine,* Josué le Styl. 62, 6. Dans l'Hexapla et l'Heraqléenne, cette locution est très-usuelle et se rencontre dans les passages où la P'šiṭṭâ a ܐܝܬ comme présent, 334*b*: ܐܝܟܢܐ ܐܢܐ, ܐܝܟܢܐ ܐܢܬ etc., au lieu de ܐܢܐ ܗܘܐ, ܐܢܬ ܗܘܝܬ !.

1. Suivant Bar'ali, n° 650, éd. Hoffmann, on disait aussi ܐܝܟܢ ܟܐܟ, au lieu de ܐܝܟܢ ܗܘ *c'est un tel,* en considérant le suffixe et ܟ comme le régime direct de ܐܝܟ, par analogie de ܗܘ ܐܢܐ, v. § 348.

*b)* ܐܝܬ est, comme un participe, § 335 *c*, suivi de l'auxiliaire ܗܘܐ avec le sens de l'imparfait : ܐܝܬ ܗܘܐ *il y avait* est fréquent dans les fables et les contes (v. Kalil. et Damn., Sindban etc.); avec un nom, comme sujet : ܘܐܝܬ ܗܘܐ ܥܡܗ ܘܠܐܝܠܝܢ *et ceux qui étaient avec lui,* Josué le Styl. 68, 17; auquel cas ܐܝܬ prend généralement le suffixe du sujet, avec lequel ܗܘܐ s'accorde : ܐܝܬܝܢ ܗܘ̈ ܕܥܒ̈ܕܐ *car c'étaient des pêcheurs,* Matth. 4, 18; ܐܝܬܝ ܗܘܝܬ *j'étais,* Act. 22, 3. L'accord de ܗܘܐ avec le sujet a même lieu, quand ܐܝܬ n'a pas le suffixe : ܐܝܬ ܗܘ̈ܬ ܬܡ̈ܢ ܢܫ̈ܐ *il y avait là des femmes,* Matth. 27, 55; ܐܝܬ ܗܘܐ ܒܝܬܢ ܫܒ̈ܥܐ ܐܚ̈ܐ *il y avait chez nous sept frères, id.* 22, 25; on trouve aussi le féminin comme neutre, § 325 : ܐܦ ܐܓ̈ܪܐ ܕܐܝܬ ܗܘ̈ ܬܡ̈ܢ *aussi les étrangers qu'il y avait là,* Josué le Styl. 26, 11.

*c)* Devant ܐܝܬ, on met ܕܢܗܘܐ pour exprimer le subjonctif ou le conditionnel, comme devant un participe, § 336 *b* : ܕܢܗܘܐ ܒܗ ܐܝܬ ܠܡ̈ܕܥ *sache distinguer,* Anal. syr., p. 20, l. 21; ܐܢ ܐܬܥܒܕ ܕܢܗܘܐ ܐܝܬܘܗܝ ܐܘ ܠܐ ܕܢܗܘܐ *il faut nécessairement qu'il soit ou qu'il ne soit pas,* de Hermen. Aristot. 33, 10; ܕܢܗܘܐ ܐܝܬ ܠܗ̈ ܫܘܠܛܢܐ *qu'ils en aient le pouvoir,* Josué le Styl. 81, 3.

*d)* ܐܝܬ et ܗܘܐ ܐܝܬ suivis du lâmadh du datif expriment, pour le présent et l'imparfait, le même rapport de propriété que ܗܘܐ et ܕܢܗܘܐ pour le passé et le futur, § 338 : ܗܘܐ ܐܝܬ ܠܗ ܫܒ̈ܥ ܢܫ̈ܐ *il avait sept femmes,* ܕܥ ܐ̈ܢܬ ܐܝܬ ܠܟ ܒܪ̈ܝܐ ܣܓ̈ܝܐ *sache que, quand même tu aurais cent fils,* Sindban 1, 2 et 6, 11; ܐܠܐ ܕܐܝܬ ܒܗ ܣܘܦ̈ܐ ܛܒ̈ܐ *si ce n'était pas pour qu'il y eût une bonne fin,* Addai the Apost. 9, 20; d'une manière figurée : ܐܝܬ ܠܟ ܕܥ̈ܬ *tu as à savoir,* Josué le Styl. 71 ult.; ܢܬܢܣܝ ܐܝܬ ܠܗ ܕܢܩܘܡ *il éprouve la tentation de se lever,* Jul. 8, 23, comp. § 332 *c*; sans le dâlath conjonctif : ܐܝܬ ܠܝ ܐܢܬܩܡ ܒܗܘܢ *je puis me venger d'eux,* Jul. 70, 11; avec omission de ܐܝܬ : ܠܐ ܠܝ ... ܠܗ *je n'ai pas à songer, id.* 88, 26.

ܐܝܬ suivi du dâlath du génitif exprimait la nature ou une qualité inhérente à l'individu, v. § 317 *e*; suivi du dâlath du relatif, il signifie *quelqu'un, quelques-uns,* § 320 *f*; suivi du dâlath

conjonctif, il forme une locution adverbiale : ܕ ܐܝܟ, ܕ ܐܝܟ ܐܦ, ܐܝܟ ܕ ; ܐܝܟ ܐܚܕ ܕ, ܐܝܟ ܐܚܪ ܕ, ܐܝܟ ܕ *parfois, par places, par endroits.*

340. ܠܝܬ *il n'est pas*, contracté de ܐܝܬ ܠ, suit les mêmes constructions que ܐܝܬ : ܠܝܬ ܬܠܡܝܕ ܕܡܪܝܗ ܥܠ ܕܠܐ *il n'y a pas de disciple plus grand que son maître*, Matth. 10, 24; ܠܝܬ ܠܗ ܡܕܡ ܠܐ *ils n'avaient rien du tout*, Josué le Styl. 65, 2; ܠܝܬ ܠܗܘܢ ܚܛܝܬܐ ܠܐ ܐܝܟܐ ἁμαρτίαν οὐκ εἴχον, Jean 15, 24; ܠܝܬ ܠܗܘܢ ܫܘܠܛܢܐ *ils n'ont pas de pouvoir*, Aphraat. 219, 1.

Il se rencontre plus rarement avec les suffixes que ܐܝܬ : ܠܡܚܪ ܢܐܒܕ ܘܠܐ ܢܗܘܐ ܬܘ *demain, il disparaîtra et ne sera plus*, Jul. 9, 6, comp. Ps. 37, 36; il est quelquefois suivi des pronoms isolés, ܠܝܬ ܐܢܐ *je ne suis plus*, ܠܝܬ ܗܢܘܢ *ils ne sont plus*, Jérém. 31, 15; Job. 24, 24. ܐܝܬ, au contraire, prenant les pronoms suffixes très-facilement, a rarement un pronom isolé après lui.

La construction de ܠܝܬ avec un infinitif est très-usuelle, v. § 332c : ܠܝܬ ܠܡܕܥ ܐܠܗܐ *on ne peut connaître Dieu*, Anal. syr., p. 7, l. 2; ܠܝܬ ܐܠܐ ܠܡܫܡܥ *on n'entendait rien que*, Josué le Styl. 35, 20; avec ܠܐ : ܠܐ ܐܡܪ ܠܝܬ *personne ne dira*, Addai the Apost. 23, 13.

341. Le pronom est construit comme régime, suivant le rapport logique mais non grammatical, dans la phrase suivante : ܐܢܐ ܥܡܟܘܢ ܠܐ ܐܝܬ ܠܝ *moi, vous ne m'aurez pas toujours*, Matth. 26, 11; Jean 12, 8.

## Chapitre IX.

### *Des compléments des verbes.*

342. Le syriaque jouit d'une grande liberté pour la construction du verbe avec son objet. Lorsque celui-ci est déterminé, il est souvent précédé du lâmadh de la direction : ܩܪܐ ܠܥܡܡܐ *il appela les peuples*, Aphraat. 220, 21; ܥܙܪ ܠܥܘܠܒܢܝ ܕܠܐ ܡܗܝܡܢ *secours mon incrédulité*, Marc 9, 24; surtout, si c'est un nom propre : ܫܡܥ ܠܐܪܡܝܐ ܢܒܝܐ *écoute le prophète Jérémie*, Aphraat. 219, 18; ܐܬܐ ܕܚܒ ܠܡܪܬܐ ܘܠܡܪܝܡ ܘܠܥܠܙܪ ܐܝܬ ܠܗ *Jésus aimait Marthe, Marie et Lazare*, Jean 11, 5; quelquefois l'objet est en apposition sans

lâmadh : ܠܝ ܕܢܦܠ ܠܝ ܦܠܓܐ ܕܝ *donne la moitié qui me revient,* Luc. 15, 12; ܐܝܕܗ ܫܕܪ *il plaça sa main,* Marc 8, 24.

Un nom indéterminé n'a pas le lâmadh : ܢܦܩ ܡܠܬܐ *qu'il rende réponse,* Aphraat. 222, 9; ܕܒܥܬ ܠܐܨܒܥܐ ὅτε ὁακτύλιον εἰς τὴν χεῖρα αὐτοῦ, Luc. 15, 22. Mais cette règle n'est pas très-constante, les Syriens, à défaut d'article, n'ayant pas une idée très-nette de la détermination; on rencontre notamment le lâmadh devant un objet indéterminé mais qualifié : ܕܠܐ ܢܩܘܡ ܥܠ ܗܢܐ ܥܠܬܐ ܕܠܐ *de peur que cette cause ne suscitât une affreuse inimitié,* Addai the Apost. 3, 9; devant un nom, usité comme pronom indéfini ou devant un nom de nombre : ܡܢ ܕܢܫܬܡ *qui blâmerait quelqu'un,* Spicil. syr. 6, 1; ܫܕܪ ܠܚܕ ܡܢܗܘܢ *il envoya quelqu'un d'eux,* Josué le Styl. 13, 13; ܠܐ ܢܩܪܐ ܠܐ ܒܪܒܐ ܡܢ *n'appelle pas maître quiconque . . . ,* Anal. syr., p. 28, l. 20; ܩܡ ܥܡܗ ܣܓܝܐ *il ressuscita avec lui beaucoup de gens,* Addai the Apost. 12, 19; ܕܐܠܘ ܣܓܝ *forçait beaucoup de personnes, id.* 35, 2; ܫܕܪ ܠܟ ܚܕ ܡܢ ܬܠܡܝܕܝ *je t'enverrai un de mes disciples, id.* 4, 17; 5, 22.

Les pronoms personnels, objets d'un verbe, sont suffixes du verbe ou du lâmadh, on dit : ܡܠܟܢ ou ܠܟ ܡܠܟ, et avec les suffixes de la troisième personne du pluriel, ܡܠܟ ܠܗܘܢ, ܡܠܟ ܠܗܝܢ, § 220, ou ܡܠܟ ܠܗܘ, ܡܠܟ ܠܗܝ. Quand l'objet est exprimé par un nom, le suffixe du verbe ou du lâmadh sert à rehausser ce nom, que lui-même ait ou n'ait pas le lâmadh, v. ci-dessus § 305*a*.

Lorsque l'objet est précédé d'un adjectif, comme ܟܠ suivi du suffixe, § 304*c*, le lâmadh est omis ou placé devant l'adjectif: ܘܩܒܠ ܟܠ ܡܪܝܪܘܬܐ *et il prit toute l'amertume,* Aphraat. 223, 18; ܟܢܫ ܠܘܬܗ ܟܠ ܥܕܬܗ *il rassembla près de lui tout le collège,* Josué le Styl. 8, 19; ܩܪܚܬܐ ܫܠܛܬ ܒܟܠ ܦܓܪܢ *un ulcère frappa tout notre corps, id.* 19, 16.

343. L'objet peut précéder le verbe, auquel cas il suit les mêmes règles que lorsqu'il est placé après lui; déterminé, il a ou n'a pas le lâmadh : ܐܝܟ ܕܠܐܠܗܐ ܣܒܕܝ ܠܗܘܢ *tels que s'ils devaient servir Dieu,* Anal. syr., 9, 2, comp. ܠܐ ܚܙܐ ܐܢܫ ܠܐܠܗܐ *personne n'a vu Dieu,* Jean 1, 18; ܐܠܐ ܚܕ ܡܢ ܬܠܡܝܕܝ ܕܐܝܬ ܠܗ

*qui aiment cette science de la magie,* Spicil. syr. 9, 1; ܣܥ̈ ܕܐܨ̈ܐ ܐܡ̈ܨ ܟ̈ܗ *il pensa qu'il avait trouvé le moment opportun,* Josué le Styl. 17, 8; indéterminé, il n'a pas le lâmadh : ܘ̈ܒ̈ܐ ܠ̈ ܬ̈ܗ̈ܨ̈ܐ ܟ̈ܗ *qu'ils ne lui brisent pas d'os,* Aphraat. 217, 16; ܗ̈ܒ̈ܐ ܠ̈ ܡ̈ܗ̈ܨ *il ne répondit pas, id.* 222, 8; Exod. 12, 46; mais on rencontre ici également, pourvus du lâmadh, des noms que nous considérons comme indéterminés : ܡ̈ܟ̈ܗ̈ܟ̈ܐ ܨ̈ ܕ̈ܒ̈ܫ̈ܐ ܗ̈ܢ̈ *et il transperça trois de ces Persans,* Josué le Styl. 61, 10; ܡ̈ܟ̈ܐ ܨ̈ *et tous ceux qui sont auprès de toi, qu'il les convertisse,* Addai the Apost. 4, 18.

Quand l'objet déterminé précède, il peut être repris, avec une certaine intensité, par le suffixe du verbe ou du lâmadh : ܡ̈ܟ̈ܕ̈ܣ̈ܕ̈ܡ̈ܐ ܟ̈ܨ̈ܗ ܟ̈ܗ ܢ̈ܨ ܣ̈ܐ *il nomma Constantin chef de l'armée,* Josué le Styl. 41, 3.

344. *a)* Un verbe peut avoir un double objet ou deux régimes directs. Tels sont notamment les causatifs, § 198, comp. § 192: ܟ̈ܕ̈ܗ̈ ܢ̈ܨ̈ܣ̈ܐ ܘ̈ܡ̈ܐ *je vous ai enseigné les lois et les décrets,* Deut. 4, 5; ܐ̈ܟ̈ܙ̈ܐ ܓ̈ܡ̈ܣ̈ܟ̈ܐ ܐ̈ܣ̈ܟ̈ܗ ܟ̈ܗ ܟ̈ܗ̈ܐ ܣ̈ܨ̈ܐ *il fit souffrir à ce vieillard des tourments variés,* Jul. 6, 4; ܐ̈ܡ̈ܨ̈ ܕ̈ܒ̈ܨ̈ܐ ܠ̈ ܘ̈ܨ̈ܗ̈ *il répondit à Eudocète, id.* 20, 8, comp. Luc. 23, 9; ܟ̈ܨ̈ܗ ܢ̈ܫ̈ܐ ܘ̈ ܐ̈ ܣ̈ܡ̈ܐ *il l'habilla de vêtements de pourpre,* Luc. 15, 22; ܠ̈ ܐ̈ ܘ̈ ܟ̈ܗ̈ *il leur fera connaître leurs œuvres,* Job. 36, 9 Hex.; ܣ̈ܟ̈ܗ ܐ̈ ܘ̈ ܘ̈ ܟ̈ ܟ̈ܗ ܘ̈ *il lui a appris la voie du jugement et lui a enseigné la science,* Isaïe 40, 14; ܣ̈ ܐ̈ ܘ̈ ܐ̈ ܕ̈ܟ̈ܗ̈ ܘ̈ *il leur montra le mystère du baptême,* Aphraat. 226, 11; ܘ̈ ܕ̈ ܟ̈ ܕ̈ ܣ̈ ܨ̈ *fais-moi voir ce qui t'a été commandé par ton maître,* Jul. 20, 8; ܐ̈ ܟ̈ ܕ̈ ܢ̈ ܟ̈ *prête-moi trois galettes,* Luc. 11, 5; ܣ̈ ܕ̈ ܟ̈ ܟ̈ *il lui confia sa pensée,* Jul. 107, 1, comp. 86, 8; Overb. 175, 14.

*b)* Quelques verbes prennent au p'al un double objet; ce sont ceux qui signifient *emplir, payer, couvrir, demander :* ܡ̈ ܟ̈ ܐ̈ ܨ̈ ܟ̈ *emplissez d'eau les cruches,* Jean 2, 7; ܟ̈ ܟ̈ ܟ̈ ܟ̈ ܟ̈ *Dieu lui a payé ses mauvaises actions,* Jul. 5, 27; ܠ̈ ܐ̈ ܘ̈ ܐ̈ ܟ̈ *que nous leur payions des hommages,* Anecd. syr., IV, p. 60, l. 21; ܐ̈ ܟ̈ ܕ̈ ܟ̈ ܟ̈ ܨ̈ ܠ̈ ܟ̈ *je lui ai demandé des paroles de la loi,* Aphraat. 395, 2; ܘ̈ ܕ̈ ܟ̈ ܣ̈ *couvre-le d'airain,* Exod. 27, 2.

*c)* Dans les constructions du passif, le premier objet de ces verbes devient sujet et le second, régime : ܘܐܬܡܠܝ ܒܣܡܐ ܡܢ ܣܥܘܕܬܐ *et la salle du festin fut remplie de convives,* Matth. 22, 10; ܗܘ ܕܐܬܝܠܦ ܡܢ ܦܘܡܗ ܕܡܪܝܐ *celui-ci avait été instruit de la voie du Seigneur,* Act. 18, 25.

Parmi les participes passifs qui prennent un régime direct, § 331 *b*, il en est quelques-uns chez lesquels ce régime s'explique comme un second objet de l'actif, quand même l'actif aurait la forme d'un causatif (pa'el ou aph'el) : ܠܒܫ ܙܝܘܓܐ Ζεύγορος, fréquent: ܠܒܫ ܫܪܝܢܐ *vêtus d'une cuirasse,* Jul. 9, 27; ܟܣܝ ܟܠܝܠܐ *couverts de tiares,* Josué le Styl. 23, 2; ܙܪ ܒܣܝܦܗ *ceint de son glaive, id.* 32, 8, comp. ar. مُتَقَلِّدا سَيْفا; ܡܠܝܐ ܚܠܝܐ *elle était pleine de malades, id.* 35, 7. Ces participes se distinguent de ceux énoncés sous le § 331 *b*, en ce qu'ils ont un sens passif.

345. *a)* Les verbes qui signifient *considérer comme, tenir pour,* افعال القلب, ont souvent deux compléments, dont le second est à considérer comme l'attribut du premier (dans les phrases passives, comme l'attribut du sujet) : ܘܐܦ ܫܦܝ ܐܢܐ ܚܫܝܒ ܠܟܠ ܕܚܣܪܐ *et je les considère toutes comme un dommage,* Ep. aux Philipp. 3, 7; ܚܫܝܒ ܠܗ ܠܡܕܡ ܚܕ ܐܝܟ ܛܒ *considère une seule chose comme bonne,* Anal. syr., p. 3, l. 17; ܕܐܢܬܬ ܚܫܝܒ ܠܗ ܠܒܥܠܗ ܐܝܟ ܢܡܘܤܐ *qu'une femme considère son mari comme une loi, id.* 8, 28.

De même, ceux qui ont le sens de *faire, proclamer, instituer, prendre,* etc. : ܐܬܬܝܗܒ ܠܟ ܡܠܟܐ ܘܪܒܐ ܘܐܣܝܪ ܠܟ ܟܗܢܐ . . . *je te ferai prince et maître à rie et t'établirai prêtre . . . ,* Jul. 16, 15; ܩܪܝܬ ܠܗ ܡܠܟ ܠܚܝܘܬܐ *tu appelles roi le monstre, id.* 18, 7; . . . ܕܢܣܒܘ ܠܗ ܠܡܠܟ ܕܢܗܘܐ ܠܗܘܢ ܪܥܝܐ *qu'ils prissent pour roi qui bon leur semblerait,* Josué le Styl. 17, 7; ܒܢܐ ܡܕܒܚܐ ܡܢ ܟܐܦܐ *il bâtit les pierres en autel,* 1 Rois 18, 32; ܢܫܘܪ ܠܗ ܐܝܟ ܥܝܕܐ ܕܡܪܢ *nous observons les azymes comme une fête de notre sauveur,* Aphraat. 223, 16; ܩܪܝܢ ܠܗ ܐܝܟ ܙܝܢܐ *on les appelle ivraies,* Spicil. syr., p. 5 ult.; ܕܡܬܩܪܐ ܠܗ ܐܝܟ ܡܫܚܐ ܕܪܓܙܐ *qui est appelé le bâton de la colère,* Josué le Styl. 6, 10; וַיִּקַּח אִשָּׁה אֶת־אִיזֵבֶל, 1 Rois 16, 31, aj. Spicil. syr., 14, 17.

346. *a)* L'attribut verbal peut être complété par un ou plusieurs

mots qui se construisent comme l'objet, sans le secours d'une préposition; telles sont notamment : les locutions adverbiales de temps et de lieu, اسماء الظَّرف : ܡܢ ܩܕܡ ܝܘܡ̈ܝܢ ܫܓܝܐ̈ ܒܢܝ ܐܝܣܪܝܠ *de longs jours, les Israélites demeureront,* Aphraat. 219, 2; Hosée 3, 4; ܐܬܪܒܐ ܒܒܝܬ ܐܒܘܗܝ ܬܠܬ ܝܪ̈ܚ̈ܐ *il fut élevé pendant trois mois dans la maison de son père,* Act. 7, 20; ܒܟܠ ܐܘܪܚܐ ܕܬܗܠܟ ܒܫܒܝܠ ܙܕܩܐ *pendant que tu marches dans la voie de la justice,* Anecd. syr., I, p. 34, l. 17, comp. § 371 *b*; les locutions qui indiquent un état, الحال : ܥܪ̈ܛܝܢ ܗܘ̈ ܕܐ̈ܙܠ *ils allaient nus,* Job 24, 10; ܘܩܪ̈ܒܘ ܬܠܡ̈ܝܕܘܗܝ ܠܡܚܙܝ ܠܗ ܒܢܝܬܐ ... *et ses disciples s'approchèrent lui montrant la construction ...,* Matth. 24, 1, comp. § 330 *d*; les locutions qui précisent et déterminent l'attribut, للتمييز : ܘܗܘܐ ܝܘܣܦ ܫܦܝܪ ܬܪ̈ܥܐ ܘܫܦܝܪ ܚܙܘܬܐ *et Joseph était de belle prestance et de jolie figure,* Gen. 39, 6, comp. 29, 17; ܚܪ̈ܝܪ̈ ܒܝܢ ܢܫ̈ܝܗܘܢ *les reins libres (déliés quant à leurs reins),* Josué le Styl. 23, 2.

*b)* Il n'est pas rare qu'un abstrait verbal soit choisi dans ce cas, ٱلْمَفْعُول ٱلْمُطْلَق, soit seul : ܢܕܪ ܢܕܪ *il fit un vœu,* Sindban 1, 3; ܚܦܪ̈ ܚܦܪ̈ *ils firent un trou,* Josué le Styl. 42, 19; ܐܬܦܩܕ ܦܩܘܕܐ *il reçut un ordre, id.* 44, 14; ܒܕ ܥܒ̈ܕܝܢ ܥܒ̈ܕ̈ܐ *pendant qu'ils travaillaient, id.* 30, 12; ܥܒ̈ܕ ܐܣ̈ܝܐ ܐܣ̈ܝ̈ܐ *il faisait des cures,* Addai 19, 1; soit accompagné d'un ou plusieurs adjectifs : ܥܒ̈ܕ ܠܗܘܢ ܥܢ̈ܝܐ ܪ̈ܒ̈ܐ *il leur fit subir un grand tourment,* Josué le Styl. 32, 2; ܐܣܦ ܐܣܦ ܬܪ̈ܝܢ ܟܘܡ̈ܪ̈ *ils les entassèrent en deux tas, id.* 46, 9; ܐܬܬܒܪ ܒܗ ܪ̈ܘܓܙܐ ܣ̈ܓܝܐ *il éprouva une grande angoisse,* Sindban 3, 14; ܒܝܬ ܐܢ ܡ̈ܘܬ ܡ̈ܪ̈ ܬܡ̈ܘܬ *tu mourras d'une mort amère,* Martyr. homer., *Chrest. Knös,* 39, 10.

347. Un certain nombre de réfléchis de verbes dérivés sont actifs et se construisent avec un régime direct, §§ 193 à 200; tels sont : ܐܬܕ̈ܟܪ *se souvenir,* ܐܬܬܒܩ *méditer,* ܐܬܦ̈ܩ *comprendre,* ܐܬܝܕܥ *connaître,* ܐܬܚܙܝ *promettre,* ܐܬܨܒܐ *désirer,* ܐܬܬܟܠ *se représenter, concevoir,* Anal. syr., p. 33, l. 28, etc.

348. Les verbes neutres signifiant *arriver à* se construisent souvent sans préposition : ܫܡ̈ܥܬܐ ܐܬܬ ܠܗ *la nouvelle lui arriva,* comme en hébreu מצא et en arabe اتى بلغ; ܘܠܐ ܐܫܬܐܪ ܐܢܫ ܕܠܐ ܐܬܐ ܠܗ ܒܝܫ̈ܬܐ *et il ne resta personne à qui il n'arrivât du mal,* Josué le Styl. 72, 16; ܟܕ ܐܬܐ ܠܘܬ ܡ̈ܠܟܐ *et lorsqu'il arrive à*

*la porte du tombeau,* Jacq. de Saroug, *Monum. syr. de Mösinger,* II, p. 52 vers 6; ܡܛܠ ou ܐܡܛܠ *il lui arriva,* ܡܛܠܢ *il m'arriva,* fréquent; ܠܐ ܝܕܥܝܢ ܡܢܘ ܕܡܛܠ ܠܗ *nous ne savons pas ce qui lui arriva,* Act. 7, 40; ܘܠܐ ܡܕܡ ܒܝܫ ܡܛܠ ܠܗ ܐܬܐ *et rien de fâcheux ne lui arriva, id.* 28, 5 et 6; ܡܛܠ ܕܐܦ ܥܠ ܗܢܘܢ ܐܬܐ *parce que cela leur arriva,* Luc. 13, 2; ܟܠ ܡܕ ܕܐܬܐ ܠܗ *tout ce qui lui arriva (à elle),* Addai the Apost. 12. pénult.; ܐܬܐ *le désir est venu à,* se construit de même: ܐܬܝܢ *je désirai,* Rabb. Overb. 164, 23; Poème d'Alexandre, *Chrest. Knös,* p. 75, vers 12[1].

349. Le régime indirect des verbes est précédé de la préposition régie par le verbe, v. § 373. Le lâmadh du datif se rencontre souvent dans une même phrase à côté de celui du régime direct: ܐܫܕܪ ܠܟ ܐܢܐ ܠܬܠܡܝܕ ܡܢ ܬܠܡܝܕܝ *je t'enverrai un de mes disciples,* Addai the Apost. 5, 22; ܗܒ ܠܢ ... ܠܓܘܠܓܘܬܐ *livrez le Golgotâ à Jacques, id.* 12, 1.

Le régime indirect que l'on veut accentuer, est mis en tête de la phrase et peut être, dans ce cas, repris par le suffixe: ܘܠܛܝܒܘܬܗ ܠܝܬ ܠܗ ܣܦܪ *et à ses faveurs, il n'y a pas de terme,* Spicil. syr. 4, 16; ܥܠ ... ܦܩܕ ܠܗ *au sujet des nones, il commanda,* Jul. 61 ult.

## Chapitre X.

*De la construction des participes et des adjectifs verbaux.*

350. *a)* Le participe, faisant fonction de verbe, se construit avec son régime, suivant les règles énoncées sous le chapitre précédent : ܪܓܙܐ ܡܒܗܠ ܚܫܒܬܐ ܒ ܦܓܪܐ ܟܝܐ *la colère trouble les pensées, en frappant le corps,* Anal. syr., p. 8, l. 19; ܥܠ ܕܥܒܕ ܠܗ ܕܦܩܕܢܐ ܕܢ *celui qui la fait, transgresse l'ordre,* Aphraat. 228, 1.

1. Le régime direct avec un verbe neutre paraissait d'autant plus naturel à un syrien que le lâmadh de l'accusatif se confond avec le lâmadh du datif, comp. ܠܗ ܐܬܠ *il leur échappa,* Jul. 79 ult., ܠܗ ܐܬܠ *il leur répondit, id.* 73, 22, pour ܠܗ ܠܗ ܐܬܠ, ܠܗ ܠܗ ܐܬܠ. L'éthiopien a des constructions analogues, v. *Gramm. d. äthiop. Spr.,* § 151; mais ܢܬܬܢܝ = ܡܨܐܬܠ Josué 15, 19; Jug. 1, 15, ne signifie pas *tu m'as donné (à moi),* mais *tu m'as placé,* v. Ewald, *Lehrb.,* p. 712, note 1; *Mand. Gramm.,* p. 397, note 1. L'arabe وهب se construit quelquefois avec un double accusatif, mais par analogie du causatif اعطى. Comp. sur cette confusion des lamadh, Barh., II, v. 135.

*b)* Les adjectifs, dérivés des participes, peuvent être aussi construits comme des verbes : ... ܕܠܐ ܡܫܟܚܝܢ ܡܙܘܢܐ *qui seraient dépourvus de la nourriture du jour,* Jacq., 2, 15; ܚܡܫ ܡܐܐ ܕܒܥ ܠܗ ܚܕ *l'un lui devait cinq cents dinars,* Luc. 7, 41; ܕܐܬܓܡܪ ܒܝܕ ܚܕ *qui fut le perfectionneur de notre foi,* Hébr. 12, 2; ܕܢܗܘܐ ܡܥܩܪܢ ܠܡܓܚܢ *que nous soyons les perturbateurs de notre lutte,* Jul. 27, 8; ܕܢܗܘܐ ܡܚܫܟܢ ܠܫܘܠܡܢ *que nous obscurcissions la tâche, id.* 7, 20.

351. *a)* Comme nom, le participe est un adjectif qui se met à l'état construit avec son complément et prend les suffixes possessifs, v. § 357*c*; l'état construit demeure devant la préposition du complément : ܚܕ ܣܒܐ ܕܢܨܚܐ ܒܩܪܒܐ *ce vieillard admirable par ses victoires,* Jul. 6, 4; ܡܠܟܐ ܗܝܡܢܐ ܘܚܒܝܒ ܠܡܫܝܚܐ *un roi fidèle et ami du Messie, id.* 5, 8; ܐܝܫ ܚܒܝܒ ܠܐܠܗܐ ܐܦܣܩܘܦܐ ܚܒܝܒ ܠܐܠܗܐ ܐܦܣܩܘܦܐ *un évêque ami de Dieu, un évêque pieux,* Rabboula, ap. Overbeck, 222, 4 et 13; ܐܘܪܫܠܡ ܩܛܠܬ ܢܒܝܐ ܘܪܓܡܬ ܠܫܕܝܚܝ *Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui sont envoyés!* Matth. 23, 37; Luc. 13, 34; ܥܡܐ ܕܐܠܗܐ ܦܪܩ ܒܕܡܗ *troupeau sauvé par le sang de Dieu,* Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXX, p. 258, l. 8; ܗܢܘܢ ܕܐܝܟ ܗܪܛܝܩܐ *hérétiques, id.* 258, 10; ὑποκριταί, Matth. 16, 3; ܡܚܝܐ ܟܕܒܐ θεοτόκος, fréquent; ἀνδροφόνους, Act. 23, 23; ܩܛܠܢ ܚܕ ܠܚܕ *s'entre-tuant,* Sindban 9 ult.; ܕܨܥܕܢ ܥܠ ܐܬܢܐ ܚܘܪܬܐ ܘܡܬܚܙܝܢ ܒܒܝܬܐ ܘܡܗܠܟܝܢ ܒܫܒܝܠܐ *qui montent des ânesses blanches, sont assis dans des maisons et se promènent sur les chemins,* Jug. 5, 10; pris substantivement : ܥܒܪܝ ܐܘܪܚܬܐ *des passants,* Lament. 1, 12; ܐܠܝܢ ܕܡܫܬܒܫܝ ܣܕܪܐ ܕܥܠܡܐ *ces perturbateurs du bon ordre,* Jul. 15, 27; ܐܠܝܢ ܓܒܪܐ ܕܡܬܬܕܡܝ ܒܟܠ ܥܠܡܐ *ces hommes qui émerveillent l'univers, id.* 15, 25; ܕܠܝܬ ܡܢ ܕܢܠܒܫ ܐܦܘܕ ܘܢܣܝܡ ܒܣܡܐ *sans personne qui revêtisse l'éphode et place les parfums,* Aphraat. 219, 3; ܟܠ ܗܢܘܢ ܕܚܙܝܢܟ *tous ceux qui te voient,* Isaïe 14, 16; ܠܗܢܘܢ ܕܢܚܙܝܢ *pour ceux que nous verront,* Rabb. Overb. 173, 21.

*b)* Un participe passif, suivi d'un régime direct, est également à l'état construit avec celui-ci, quand il est adjectif : ܟܠ ܫܠܝܛ παντοκράτωρ, ܝܠܕܬ ܐܠܗܐ θεόφορος, v. §§ 331*b* et 344*c*.

*c)* Un participe pris substantivement peut être construit avec le dâlath du génitif, § 317*a* : ܠܐ ܡܫܬܡܥ ܒܗ ܓܒܪܐ ܩܕܝܫܐ *ne l'appelle jamais un homme pieux,* Anal. syr., p. 28, l. 21.

## Chapitre XI.

*De la construction de l'infinitif; de l'infinitif absolu.*

352. *a)* L'infinitif se construit avec son régime, comme le verbe; le régime direct suit ou précède, avec ou sans lâmadh, quand il est déterminé : لا يمكن خوفا من الله *il n'est pas possible de craindre Dieu,* Anal. syr., p. 7, l. 12; لا تذل نفسك ... لملك *ne t'abaisse pas à accuser le roi investi du pouvoir,* Josué le Styl. 8, 1; بدأ يغسل أرجل تلاميذه *il se mit à laver les pieds de ses disciples,* Jean 13, 5; indéterminé, il n'a pas le lâmadh : لا تحتملوا سجنا *qu'ils ne pussent supporter un emprisonnement,* Josué le Styl. 13, 10; أنه كان على وشك قتال *qu'il était sur le point de livrer bataille, id.* 18, 10; mais لإكمال عدد كبير *pour perfectionner un grand nombre,* Overb. 170, 20, comp. § 342.

L'infinitif prend les suffixes objectifs : فأخذ ليضربه *il le lera (le glaive) pour le frapper, id.* 11, 17; إن عارض أن يجلبه *s'il s'oppose à ce qu'il l'amène, id.* 12, 10. Il peut, comme un nom, s'adjoindre les suffixes de la troisième personne du pluriel, mais plus souvent les pronoms de cette personne demeurent isolés, comme avec un verbe : لا يريدون ... أن يدفنوه *ils ne parvenaient pas à les ensevelir, id.* 25, 6; سهل أن يقتلهم *il est facile de les tuer, id.* 68, 10; تريد أن تتعلم مني *tu veux les apprendre de moi, id.* 3, 9.

*b)* L'infinitif étant très-usuel, le syriaque évite les constructions, si fréquentes en arabe, d'un ou plusieurs compléments avec un abstrait ou un nom d'action, ex. : أمر أحد الأساقفة أن يرسم *il ordonna à l'un des évêques de lui conférer l'ordination de la prêtrise,* Josué le Styl. 63, 12; ajout. § 390 *b*.

353. L'infinitif se met souvent, d'une manière absolue, auprès d'un verbe fini, pour le rehausser et l'accentuer. Il précède généralement : إذا كان كل شيء مهيأ *si toute chose était servie,* Spicil. syr., 3, 24; لم يترجمه ترجمة *en ne le traduisant pas du tout,* Jacq. d'Edesse, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXII, p. 489, l. 8; لم يكن قط رأى *il n'avait jamais vu Tyr,*

Ined. syr. 2, 14; devant un imparfait : ܟܕ ܢܨܒܘ *lorsqu'ils sont victorieux,* Josué le Styl. 14, 18; ܐܠ ܬܚܙܐ ܒܗ *tu ne dois pas y regarder,* Anal. syr., p. 15, l. 3; ܐܢܬ ܡܣܗܕ ܥܠ ܢܦܫܟ *tu portes témoignage sur toi-même, id.* 19, 9; ܐܠ ܬܨܒܐ ܐܦ *tu ne dois même pas vouloir, id.* 23, 8; devant un participe : ܐܢ ܟܠ ܡܬܩܛܠ *si tout serrait,* Spicil. syr. 3, 23; ܐܦ ܥܠ ܐܠܗܐ ܡܫܟܚܝܢ ܠܗ *ils doutent même de Dieu, id.* 2, 25; ܡܢ ܕܡܪܢ ܐܬܬܝܪܝܢ ܐܢܚܢܢ *nous sommes corrigés par notre Seigneur,* Josué le Styl. 5, 17; 1 Cor. 11, 32; ܐܠܐ ܐܦ ܡܢ ܕܐܦ ܪܕܦܝܢ ܠܢ *mais de plus, ils nous poursuivent,* Addai the Apost. 11, 19; devant un adjectif attributif : ܐܦ ܣܓܝܐܝܢ ܗܘܘ *ils étaient très-nombreux,* Josué le Styl. 35, 4; séparé du verbe fini : ܐܠܐ ܡܣܗܕܘܬܐ ܩܒܠ ܐܢܐ *mais j'ai reçu l'ordre de prendre ton témoignage,* Jul. 18, 16; ܡܫܬܡܨܝ ܐܢܐ *je me suis présenté, id.* 11 ult.

Il se met aussi après le verbe fini, sans une différence de sens bien notable[1]; dans ce cas, il est plus rare : ܐܡܢ ܐܢܐ ܡܗܝܡܢ ܐܦ *crois bien,* Spicil. syr. 2, 13; ܐܠܐ ܒܫܥܝܬ ܐܢܬ ܠܡܣܗܕ *mais tu dois seulement te réjouir,* Anal. syr., p. 20, l. 29; ܛܒ ܠܡܫܬܩ ܡܢ ܕܢܬܟܠܡ ܐܢܫ *il vaut mieux qu'on se taise, id.* 26, 19; ܒܗܝܢ ܙܒܢ ܢܨܒ *alors on planta,* Chroniq. d'Edesse, *Chrest. Michaelis,* 63, 12.

On comprendra, par ces exemples que l'on pourrait multiplier à l'infini, que ces tournures sont bien dans le génie de la langue et que dans la version de l'ancien testament, elles ne sont pas dues à l'influence de l'hébreu. Elles sont, d'ailleurs, également usuelles dans d'autres dialectes araméens, v. *Mand. Gramm.* § 271.

Un infinitif absolu ne peut avoir de complément; si l'attribut verbal doit être développé, on se sert d'un abstrait ou d'un nom d'action, v. § 346 *b*.

## Chapitre XII.

*Des noms : du genre et du nombre des noms.*

354. *a)* La forme des substantifs n'indique pas toujours leur genre; nous renvoyons aux paragraphes 262 à 270, au sujet

1. Barhébræus, I, p. 58, l. 24 et 81, 20, ne fait aucune distinction au sujet de la position de l'infinitif absolu, qu'il explique comme un renforcement du verbe.

des anomalies que présente le syriaque; nous n'ajouterons ici qu'une observation, c'est que les pluriels irréguliers n'ont aucune influence sur le genre : ܟܡܟ̈ܐ, ܠܗ̈ܘܬܐ, ܟ̈ܬܒܐ, ܫܢ̈ܝܐ, ܐܢ̈ܘܢܐ, quoique désignant des choses, sont masculins, parce que le singulier est de ce genre; ܟܬܐ, ܫܢܐ, ܡܢܐ etc., sont, au contraire, féminins, parce que tel est leur genre au singulier : ܟܡܟܐ, ܫܢܝܐ, ܡܢܝܐ.

*b)* Les titres qui servent à qualifier les personnes, gardent leur genre propre, tels sont notamment les abstraits de dignité: ܪܒ̈ܘܬܐ *grandeur,* ܐܚ̈ܘܬܐ *fraternité,* ܐܒ̈ܘܬܐ *paternité,* ܩܕܫ̈ܬܐ ou ܩܕ̈ܝܫܘܬܐ *sainteté :* ܫܠܡ̈ܬ ܒܟ ܒܥܢ̈ܝܢ *ta Perfection suffit,* Overb. 228, 18; ܬܬܒ̈ܪܟ ܡܠܟ̈ܘܬܟ *que ta Royauté sache,* Jul. 34, 24; ܐܬ̈ܝܗܒ ܠܟ ܐܠ̈ܗܘܬܟ *ta Divinité a donné, id.* 35, 7. Mais ܡܠ̈ܬܐ *verbe,* ܪ̈ܘܚܐ *esprit,* sont masculins quand ils désignent la seconde et la troisième personnes de la Trinité; ܗܘ ܡܠܬܐ θηρίον est masculin, comme nom de l'Antéchrist, Apoc. chap. 13, 16 et 17; de même, ܪ̈ܒܘܬܐ *myriades,* ܢܦ̈ܫܬܐ *âmes,* désignant des individus.

*c)* Dans les noms composés, § 256, le genre et le nombre sont indiqués par le second nom : ܦܩܕ ܒܗ̈ܝܟܠ̈ܐ ܕܡ ܐ̈ܓܪ̈ܬܐ *il ordonna de rouvrir les temples païens,* Jul. 3, 5; 5, 17; ܘܠܡܦܬܚ ܕܡ ܒ̈ܝܬ̈ܐ ܕܣ̈ܦܪ̈ܐ *et de restaurer les salles d'école, id.* 5, 18; ܐܬܩܪܥ ܦܬܘܪ̈ܐ ܕܗ̈ܝܟܠ̈ܐ *la portière du temple se fendit,* Matth. 27, 51; Luc. 23, 45, comp. Héb. 10, 20. Il faut excepter ܕܡ ܐ̈ܪ̈ܡܘܬܐ ou ܕܡ ܐ̈ܪ̈ܡ *Mésopotamie,* qui, comme nom de lieu est féminin sing. : ܟܠ ܐ̈ܪ̈ܡܘܬܐ ܕܡ *toute la Mésopotamie,* Josué le Styl. 58, 5.

*d)* Un collectif peut être construit suivant le genre et le nombre qui lui appartiennent, ou suivant les individus qu'il renferme, comp. § 275 : ܕܠܐ ܡܦ̈ܠ̈ܝ ܒܐ̈ܪ̈ܥܐ ܘܠܐ ܡ̈ܙ̈ܪ̈ܥ̈ܝ ἐμβλέψατε εἰς τὰ πετεινὰ τοῦ οὐρανοῦ, ὅτι οὐ σπείρουσιν οὐδὲ θερίζουσιν . . . Matth. 6, 26; cependant cette construction est blâmée par les grammairiens, v. Barhébræus I, p. 241, l. 11.

ܟܬܐ est fém. sing. : ܩܪ̈ܐ ܒܟܬܐ ܕܥ̈ܢܐ ܘܟܢܫ̈ܬ ܥܠ̈ܝܗ̇ *il jette un cri au troupeau et celui-ci se rassemble,* Jul. 8, 17; ܫܒ̈ܩ ܠܥ̈ܢܐ ܘܐܙܠ *il laisse le troupeau,* Aphraat. 225, 2, comp. Jean 10, 12; rarement il est construit avec le féminin pluriel.

ܟ̈ܡܐ *une quantité,* ܟ̈ܡܐ *une foule,* ܫ̈ܪ̈ܝܐ *le reste,* et autres collectifs de cette espèce, se rencontrent souvent avec le pluriel masc. : ܡ̈ܬܘ ܟ̈ܡܐ ܕܢ̈ܫ̈ܐ *il mourut un grand nombre . . .,* Jul. 26, 11; ܫ̈ܪ̈ܝܐ

ܟܠ ܚܕ ܡܕܝܢܬܐ ... ܡܬܚܙܐ *chaque ville . . . se pressait pour voir,* Addai the Apost. 16, 12, v. §§ 275, 276 et 378 *c.*

355. Le manque du neutre, que ne possèdent pas les langues sémitiques, ne se fait guère sentir que dans les noms qui n'ont pas de genre propre, comme les adjectifs et les pronoms. Le syriaque se sert indifféremment, dans ce cas, du masculin et du féminin, comme dans les constructions impersonnelles des verbes, § 325 *a* : ܡܢܐ ܓܒ ܒܝܫܬܐ ܥܒܕ τί γὰρ κακὸν ἐποίησεν, Matth. 27, 23; ܡܢܐ ܕܥܒܕ ܠܗ ce qu'il avait à *faire,* Jul. 14, 20; ܡܢܐ ܕܥܒܕ ܠܗ ce qu'il *fait, soit en bien, soit en mal,* 2 Cor. 5, 10; ܐܢ ܥܒܕܬ ܛܒܬܐ *si tu fais une bonne œuvre,* Anal. syr., p. 6, l. 28; ܟܠ ܝܘܡ ܠܗ ܒܥܝܢܗ *à chaque jour suffit sa peine,* Matth. 6, 34; ܗܢܐ ou ܗܕܐ *ceci,* ܗܘ ou ܗܝ *cela;* ܒܗܢܐ ou ܒܗܕܐ *à cause de ceci,* ܐܝܟ ܗܘ ou ܐܝܟ ܗܝ *de même que;* ܡܢ ܥܒܕܐ ܕܙܪܥ ܐܝܟ *un peu moins que ce qui avait été semé,* Josué le Styl. 37, 14; ܠܐ ܐܫܬܘܕܐ ܠܗ ܠܐ ܐܝܟ ܕܐܝ ܠܗ *il ne négligea pas ce qui était son devoir, id.* 46 ult.; ܐܝܟ ܕܐܝܢ ܡܢ ܬܪܝܢ *lequel des deux?* fréquent; ܬܪܝܢ, ܬܪܝܨ *en second lieu, en troisième lieu,* etc.

On trouve même comme neutre, le masculin uni au féminin : ܫܪܝܢ ܐܚܪܢ ἄλλα πολλά, Jean 21, 25.

## Chapitre XIII.

*De l'état emphatique et de l'état absolu.*

356. L'état emphatique s'étant généralisé au point d'évincer en partie l'état absolu, § 259 *a* et 299, celui-ci n'est plus usité que dans quelques cas spéciaux, que nous allons passer en revue :

*a)* Il est de règle pour les adjectifs et participes attributifs : ܐܝܬ ܗܘ *il est juste,* ܐܝܬܐ ܗܝ *elle est juste,* ܐܢܬ ܩܛܠ *tu tues,* ܩܛܠܐ ܐܢܬ *tu tues* (fém.); de même, dans les courtes phrases relatives qui remplacent un adjectif qualificatif : ܐܠܗܐ ܕܠܐ ܡܝܬܝܢ *les Dieux immortels,* Jul. 16, 22; ܙܥܘܪ, ܙܥܘܪܐ ܘܣܓܝ pour ܙܥܘܪ ܣܓܝ, ܙܥܘܪܐ ܣܓܝܐ.

Cependant, si l'adjectif ou le participe, bien qu'attribut, est

pris substantivement, il a l'état emphatique : ܐܢܬ̈ܘܢ ܒܝܫ̈ܐ ܐܢܬ̈ܘܢ . *vous, qui êtes des méchants,* Matth. 7, 11; 12, 34; Luc. 11, 13; ܡܢ ܕܡܬܪܥܝ ܡܠܝܗ ܓܒܪܐ ܚܟܝܡ ܗܘ *celui qui modère ses paroles est un sage,* Anal. syr., p. 3, l. 30; ܥܠ ܗܢܐ ܡܬ̈ܐ ܙܥ̈ܘܪ̈ܐ ܗܢܘܢ ܕܡܗܝܡܢ̈ܐ *c'est pourquoi les croyants sont peu nombreux,* Addai the Apost. 9, 17; ܒܪ̈ܟ̈ܬ ܐܢܬ ܒܢ̈ܫ̈ܐ ܒܪ̈ܟ̈ܬ *tu es une femme bénie entre les femmes,* Luc. 1, 42; cette construction est fréquente avec ܗܘ et ܗܘܐ : ܟܢܝܢ ܗܘ̈ܝܬ *j'étais nu,* Matth. 25, 36 et 43; ܗܘ̈ܘ ܡܙܕܡܢ̈ܝܢ *soyez prêts,* Luc. 12, 40; Matth. 24, 44; ܗܘ ܕܥܡܝܐ ܡܢ ܥܠܡ ܙܒܢ̈ܐ *qui était aveugle depuis longtemps,* Jean 9, 13; ܠܐ ܡܫܟܚ ܐܢܫܐ ܕܗܘ ܒܟܠ ܙܒܢ̈ܐ ܕܫܪܝܪ ܐܘ ܓܐܐ *un homme qui est violent ou orgueilleux, il n'est pas possible* (neutre) *qu'il soit véridique en tout temps,* Anal. syr., p. 4, l. 9; ܐ . ܐܢ ܠܐ ܗܘ̈ܝܬܘܢ ܒܡܗܝܡܢ̈ܐ ܒܡܡܘܢܐ ܥܠ̈ܐ *si vous n'étiez pas fidèles au Mammon injuste,* Luc. 16, 11; avec les verbes, dont le second objet forme l'attribut du premier, § 345.

*b)* Dans les substantifs, l'état absolu est encore fréquent dans les cas nécessairement indéterminés, où l'état emphatique avait peu de prise.

De ce nombre sont notamment les locutions adverbiales : ܒܟܠ ܙܒܢ̈ܐ *de suite,* . ܒܗܕܐ ܥܠ̈ܬܐ *c'est pourquoi,* ܒܩ̈ܕܡ̈ܝܬ *autrefois,* ܕܪ̈ܐ ܕܪ̈ܝܢ *de siècles en siècles;* . ܒܟܡ̈ܐ ܐܬ̈ܪ̈ܐ *en maints endroits,* Jacq. d'Édesse, *Lettre sur l'orthogr.,* éd. Martin, p. ٣٠, l. 24: ܒܙܒܢ̈ܐ[1] . ܣܓ̈ܝܐ *beaucoup de fois,* Marc 9, 22; Rom. 1, 13; ܒܚܕ ܝܘܡܐ *certain jour,* Josué le Styl. 62, 1; ܝܘܡܡ ܠܠܝܐ *nuit et jour, id.* 63, 8, mais ܠܠܝܐ ܘܝܘܡܡ, *id.* 42, 15.

*c)* Un nom répété dans un sens distributif est généralement à l'état absolu : ܒܚܕ ܒܚܕ *à chacun un dinar,* ܦ̈ܦ̈ *par places.* v. § 386 *a.*

*d)* De même, après un nom de nombre : ܒܪ̈ܘܚ ܐܚܕ ܒܢ̈ܦ̈ܫ ܐܚܕ *dans une même âme et un même esprit,* Jul. 13, 23; 25, 24; Spicil. syr. 7, 5; . ܫܠ̈ܬܝܢ ܦ̈ܪ̈ܕܐ *trente mules,* ܥܣ̈ܪ̈ܐ ܒܪ̈ܟ̈ܐ *vingt charges,* Josué le Styl. 10, 7 et 8; . ܐܪ̈ܒܥܝܢ ܝܘܡ̈ܐ ܘܐܪ̈ܒܥܝܢ ܠܠܝܐ *quarante jours et quarante nuits,* Matth. 4, 2; ܕ̈ܟ̈ܐ ܫܢ̈ܐ ܕ̈ܟ̈ܐ *des quan-*

1. La construction avec le masculin dans le sens de *fois* est plus rare, on la trouve dans Josué le Styl. 45, 9.

*tités de méfaits et de crimes,* Jul. 34, 4 (*id.* 81, 21, ܫܘܬܦܐ), v. ci-après § 369 *a*.

*e)* Après la négation ܠܐ : ܠܐ ܡܢܝܢܐ *sans nombre,* ܠܐ ܡܥܩܒܐ *sans obstacle,* ܠܐ ܡܚܫܒ *sans réflexion,* ܠܐ ܚܛܝܬܐ *sans péché,* ܠܐ ܫܘܠܡܐ *sans blâme;* etc., comp. Act. 28, 31; 1 Cor. 1, 8; Héb. 9, 28; ܠܐ ܡܫܬܟܚ *sans compter,* Addai the Apost. 32, 17; ܠܐ ܥܠܬܐ *sans raison,* Jul. 73 ult.

*f)* Après ܟܠ : ܟܠ ܐܝܢ ܕܐܝܬ *de toutes sortes,* Jul. 6, 4; Josué le Styl. 42, 15; ܡܢ ܟܠ ܬܪܥܝܗܘܢ *de tous côtés,* Josué le Styl. 27, 18; ܟܠ ܐܬܪ *en tout lieu, id.* 41, 2.

Dans tous ces cas, l'état emphatique est également usuel.

*g)* Après un adjectif indéfini, autre que ܟܠ, l'état absolu est plus rare : ܒܡܐ ܚܝܠܐ *par quelle puissance,* Matth. 21, 23; ܡܕܡ ܐܚܪܢ *quelqu'autre chose,* Josué le Styl. 65, 2; ܟܡܐ ܙܒܢܝܢ *combien de fois, souvent,* Jul. 10, 17; Matth. 17, 15.

*h)* Dans d'autres constructions indéterminées, il forme l'exception : ܡܢ ܕܬܪܡܐ ܢܦܠ *quand tombe un sommeil profond,* Job 4, 13 (expliqué dans les scolies de Barhébræus par ܡܢ ܫܢܬܐ ܕܬܪܡܐ); ܐܬܐ ܠܗ ܠܐܓܪܘܗܝ ܘܠܫܡܫܢܝܗ ܢܘܪ ܠܗܒ *il fit ses anges d'esprit et ses serviteurs de feu ardent,* Ps. 104, 4; ܕܠܗ ܫܒܚܬܐ ܘܬܫܒܘܚܬܐ ܕܠܥܠܡܝ ܥܠܡܝܢ *à qui appartiennent les louanges et les bénédictions de siècles en siècles,* Rom. 11, 36; dans une phrase négative : ܠܝܬ ܠܗ ܥܠܬܐ *il n'a pas de raison,* Spicil. syr. 3 pénult.; ܠܐ ܐܬܝܒ ܠܗ ܡܠܬܐ *il ne répondit point,* Aphraat. 222, 8; comp. ܠܐ ܐܬܝܒ ܠܗ ܡܠܬܐ, lig. suiv. et Matth. 27, 12 et 13; après la préposition ܒ, si usitée dans les locutions adverbiales, comp. ci-dessus *b* : ܒܦܓܪܐ ܣܡܝܐ *corporellement,* Spicil. syr. 5, 14; ܐܢܬܘܢ ܠܐ ܒܣܪܟܘܢ ܐܠܐ ܒܪܘܚܐ ܐܢ *vous n'êtes pas en chair mais en esprit,* Rom. 8, 9; comp. *Anal. syr.,* p. 36, l. 17; 38, 27; ܡܣܟܝܢܬܐ ܒܪܘܚ *pauvres d'esprit,* Matth. 5, 3; ܒܥܘܠ *par force,* Josué le Styl. 12, 18; ܒܟܝܘܬܐ *avec pureté,* ܒܫܘܬܝܬܐ *avec soin,* Aphraat. 229, 17 et 18.

*i)* Quelques substantifs seulement ne sont usités qu'à l'état absolu, §§ 253 et 278; ils gardent cet état même quand ils sont déterminés.

L'infinitif a toujours la forme indéterminée : ܥܠ, ܡܥܒܕ, etc.

*j)* Ont encore l'état absolu : les noms des mois : ܫܒܛ ܝܪܚ, ܐܝܪ ܫܒܛ, ܢܝܣܢ ܐܝܪ, ܬܫܪܝ ܢܝܣܢ, ܬܫܪܝ ܩܕܡܝ, ܬܫܪܝ ܐܚܪܝ, ܟܢܘܢ ܩܕܡܝ, ܟܢܘܢ ܐܚܪܝ, ܫܒܛ etc.; ܫܒܬܐ, de ܫܒܬܐ *semaine,* dans la composition des jours de la semaine : ܒܫܒܬܐ

*dimanche,* ܚܕ ܒܫܒܐ *lundi,* etc.; des noms propres de lieu ou d'individus, ܕܡܫܩ *Damas,* ܚܡܬ *Emesse,* ܚܪܢ *Harran,* ܛܘܪ ܥܒܕܝܢ *Tour 'Abdin,* ܢܨܝܒܝܢ *Nisibis,* ܦܪܬ *Euphrate,* ܐܒܓܪ *Abgar,* ܒܥܠ ܫܡܝܢ *Jupiter* etc.

Les mots étrangers, noms propres ou communs, ne sont pas susceptibles de plusieurs états : ܝܥܩܘܒ *Jacob,* ܐܝܣܪܐܝܠ *Israël,* ܝܘܚܢܢ *Jean,* ܐܘܪܫܠܡ *Jérusalem* etc. Il faut excepter ceux qui ont passé dans la langue vulgaire, comme ܐܣܛܐ abs. ܐܣܛܝܣ, ܩܕܝܫܐ abs. ܩܕܝܫ, comp. § 280.

## Chapitre XIV.

*Subordination des noms entre eux : état construit et expressions du génitif.*

357. L'état construit, ce vieux procédé du sémitisme pour subordonner un nom à un autre, est encore régulièrement usité entre deux noms qu'unit un rapport étroit.

*a)* Il forme le lien des noms composés : ܒܪ ܐܢܫܐ, ܒܥܠ ܕܒܒܐ, ܒܝܬ ܡܫܟܒܐ etc., v. 256; une préposition ne détruit pas ce lien : ܕܝܢ ܩܛܠܐ *peine capitale,* ܥܠܬ ܦܪܣܐ *excuse,* ܥܠ ܦܘܡ *hypocrisie.*

*b)* Il est fréquent entre deux mots qui traduisent un seul mot grec : ܗܝܡܢܘܬܐ ܫܘܝܢ ܐ πίστις, ܫܠܡ ܒܪ ܟܐ πληροφορία, ܫܘܝ ܗܝܡܢܘܬܐ ὀρθοδοξία, ܒܝܬ ܡܠܟܐ ὁ βασιλικός, ܒܪ ܢܫܐ θηρίον.

*c)* Un adjectif ou un participe se construit avec son complément, v. § 351 : ܡܣܟܝܢ ܪܘܚܐ *pauvres d'esprit,* Gal. 3, 1; ܫܠܡ ܪܘܚܐ *sains d'esprit,* Aphraat. 228, 16; ܪܒ ܪܘܓܙܐ *longanime,* fréquent, ܣܒ ܝܘܡܝܢ *avancés en âge,* Luc. 1, 7 et 18; 1 Timoth. 1, 10; 2 *id.* 3, 3; ܡܫܪܝ ܒܪ ܡܠܟܐ [1] κεχαριτωμένη, Luc. 1, 28; ܡܗܝܡܢ ܬܐ *orthodoxe* (fém.), ܟܠ ܫܠܝܛ ܐ παντοκράτωρ, fréquent; ܥܒܕ ܟܣܦ *un esclave acquis à prix d'argent,* Aphraat. 218, 9; Exod. 12, 44; ܟܬܒ ܐ ܩܕܝܫ ܐ βιβλία ἀναγεγράμμενα, Jacques d'Edesse, *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXXII, p. 488, l. 9; ܒܥܠ ܬܪܝܢ ܪܓܠ *animal à deux pattes,* de Hermeneut. 28, 1; devant ܡܢ du comparatif, v. § 366*e*.

1. La prononciation dure du taw, indiquée dans l'édition S. Lee par qouššâi, est occasionnée par l'assimilation avec le ṭeth qui suit, v. § 111.

*d)* Un nom prend l'état construit dans les tournures où il a surtout la valeur d'une préposition : ܒܚܝܠ *par la force de,* ܒܝܕ *par le moyen de,* ܒܫܡ *au nom de,* ܩܕܡ *en présence de,* etc. Nous avons énoncé, § 246, 1° *a,* quelques noms qui n'étaient plus usités que dans ce sens et étaient toujours à l'état construit; on peut ajouter ceux qui marquent les divisions de temps ou de lieu: ܦܠܓ ܝܘܡܐ *demi,* ܨܦܪܐ ܕܚܕ ܒܫܒܐ *le matin du dimanche,* Aphraat. 229, 2; Josué le Styl. 22, 17; ܒܣܡܘܟ ܫܡܫܐ *au coucher du soleil,* Marc 1, 32; Luc. 4, 40; ܩܕܡ ܓܢܬ ܥܕܢ ܒܪܡܫܐ *à l'orient du Paradis terrestre,* Gen. 3, 24, comp. § 246, 2° *a.*

*e)* L'état construit est encore usuel, mais d'une manière moins constante, dans les autres cas : souvent encore, quand le nom déterminant sert à qualifier le premier nom : ܡܕܝܢܬܐ ܡܠܟܬܐ *la ville royale, la capitale,* Josué le Styl. 11, 12; ܒܝܬ ܡܠܟܬܐ *le palais royal, id.* 13, 14; ܒܪ ܡܠܟܐ *un prince,* Sindban, *passim,* ܕܚܠܬ ܐܠܗܐ *le culte divin, la vraie religion,* comp. ܕܚܠܬ ܐܠܗܐ, ܕܚܠܬ ܐܠܗܐ *la crainte de Dieu, la religion de Dieu,* Act. 9, 31; 2 Cor. 7, 1; Rom. 3, 18; ܕܚܠܬ ܥܒܕܐ ܕܣܟܠܐ *le culte des démons et la religion idolâtre,* Jul. 5, 15; devant un nom de nombre, v. § 369 *a.* On voit par ces exemples que l'état construit est possible entre des noms indéterminés.

*f)* Il est possible devant un pronom : ܪܘܡܝ ܐܢܬܬ ܗܘ ܡܠܟܐ *Roumi, la femme de ce roi,* Martyr. homerit., B. O. I, 365; ܡܛܠ ܐܝܠܝܢ ; *à cause de ceux qui . . .,* Josué le Styl. 63, 3; ܒܫܡ ܕܡܢ *au nom de qui . . .,* Addai the Apost. 18, 6.

*g)* Par un mélange des diverses constructions, l'état construit se rencontre, mais très-rarement, devant le dâlath du génitif ܡܢܐ ܕܒܝܬ ܕܟܪܣܝܗ ܕܡܠܟܐ *la vaisselle de sa table,* Josué le Styl. 69, 15; ܒܥܘܬ ܕܒܪܘܬܝ *les jours de ma jeunesse,* Saint-Ephrem, III, 429; mais dans ܒܥܘܬ ܕܒܝܬ ܩܣܛܢܛܝܢ *aux jours de ceux de la maison de Dioclétien,* Jul. 24, 9, le dâlath a un autre sens, voyez § 317 *a.*

*h)* Un nom à l'état construit peut se subordonner plusieurs noms : ܒܬܫܪܝ ܘܒܐܒ ܫܢܝܢ *aux mois de Haziran et de Tamouz,* Josué le Styl. 36, 16.

L'état construit n'est rompu ni par une préposition, § 351 *a,* ni par une particule enclitique : ܐܠܗ ܕܒܫܡܝܐ *le Dieu du ciel,* Jul. 54 ult.

358. Un second procédé pour exprimer le rapport du génitif, consiste à préposer le relatif ܕ au second nom, § 317*a*, absolument comme le relatif ܐ en éthiopien : ܕܣܬܪ̈ܐ ܕܡܠܟܘܬܐ ܕܫܡܝܢ *les secrets de la royauté des cieux*, Matth. 13, 11; ܐܘܪ̈ܚܐ ܕܫܩܪ̈ܐ *dans la voie des pervers*, *id.* 10, 5; ψευδοπροφῆται, ܕܫܩܪ̈ܐ ܢܒ̈ܝܐ, *id.* 24, 24; ܦܘܠܚܢܗ ܕܦܘܠܚܢܐ *le fardeau de son service*, Jul. 7, 13; ܦܘܠܚܢܗ ܕܒܘܣܬܗ *la masse de son ballot*, *id.* 7, 6; ܕܠܐ ܠܒܫܐ ܕܐܡܗ̈ܬܐ ܕܩܛܝܪ̈ܐ *sans le voile d'honneur des reines*, Addai the Apost. 15, 20; ܒܪܝܐ ܕܟܠܗ̈ *créateur de toutes (choses)*, Anal. syr., p. 149, l. 29; ܩܕܝܫܗ ܕܐܢܫ̈ *sanctificateur de ceux*, *id.* 40, 22; ܡܕܒܪܢܐ ܕܥܒ̈ܕܐ *directeur des affaires*, Josué le Styl. 12 ult.

Cette tournure est de rigueur avec un nom qui n'est pas susceptible de flexion, comme quelques noms syriaques et les mots étrangers, v. §§ 224*a*, 253*a*, 278 : ܥܠܡܐ ܕܟܠܗ ܗܕܐ ܘܛܥܝܘܬ ܕܥܬܪܐ *le souci de ce monde et l'illusion de la richesse*, Matth. 13, 22; avec un nom indéterminé qui demeure à l'état absolu, § 356 : ܫܘܠܛܢ ܕܪܘܡܝ̈ ܘܟܠ ܒܣܪ ܕܒܗܝܡܬܐ *tout pouvoir des Romains*, Didasc. 75, 6; ܟܠ ܒܣܪ ܕܒܗܝܡܬܐ *toute chair d'animal*, Spicil. syr. 7, 26.

359. *a)* Lorsque le deuxième nom est déterminé, le premier prend souvent le suffixe possessif, § 304*a*. Cette tournure très-usuelle se rencontre, sans aucune différence de sens, à côté de celle sans suffixe : ܐܓܪܗ ܕܥܒܕܟ *la récompense de votre travail*, Jul. 8, 11, comp. ܐܓܪܐ ܕܥܒܕܗ *id.* 7, 15; ܥܡܕܢ ܕܗܝܡܢܘܬܢ *les fondateurs de notre foi*, *id.* 8, 6; ܢܣܝܘܢܗ ܕܗܝܡܢܘܬܗ *l'épreuve de sa fermeté*, *id.* 9, 17; devant un pronom : ܫܘܪܝܗ ܕܗܢܐ *le commencement de ceci*, ܣܘܦܗ ܕܗܢܐ *la fin de ceci*, Addai the Apost. 15 ult.; 16, 1; même dans les traductions du grec, où celui-ci n'a pas l'article : ܣܦܪ ܝܠܕܘܬܗ ܕܝܫܘܥ ܡܫܝܚܐ ܒܪ ܕܕܘܝܕ ܒܪ ܕܐܒܪܗܡ βίβλος γενέσεως Ἰησοῦ Χριστοῦ, υἱοῦ Δαυίδ, υἱοῦ Αβραάμ, Matth. 1, 1.

Quand plusieurs noms sont joints par le waw de la copule, le suffixe est répété après chacun d'eux : ܥܡܣܐ ܘܫܦܠܬܐ ܕܥܡܢ *l'oppression et l'humiliation de notre peuple*, Jul. 101, 24, comp. sans suffixe : ܒܙܝܘܬܐ ܘܣܪܚܐ ܕܟܢܝܫܬܗ *l'opprobre et le mépris de sa confrérie*, *id.*

*b)* Une préposition étant dans un rapport d'état construit avec le nom qui suit, nous avons vu, § 306*a*, que ce rapport peut être remplacé par celui établi par le dâlath relatif; au lieu de ܥܠ ܗܕܐ *à cause de ceci*, on peut dire, par exemple, ܥܠܕܗܕܐ

ܒܬܪ, Josué le Styl. 11, 9. Si l'on excepte ܒܚܕܬ ܡܢ *de nouveau (de rechef)*, cette construction ne se rencontre qu'avec un nom déterminé et la préposition a généralement le suffixe.

*c)* Un adjectif est également susceptible de cette construction, quoique l'état construit soit plus ordinaire, § 357 *c* : ܫܘܒܥܐ ܕܐܬܡܠܝ ܒܢܡܘܣܐ *un amour rempli de la loi*, Josué le Styl. 2, 2.

360. *a)* Le lien établi par le dâlath, étant beaucoup plus lâche que celui de l'état construit, est bien dans le goût de l'araméen, qui aime les constructions libres; on s'explique ainsi que ce second procédé ait tendu à se généraliser, au détriment du premier, devenu relativement rare. On desserre volontiers ce lien, en intercalant un ou deux mots entre les termes du rapport; l'adjectif qui qualifie le premier nom peut être placé après lui ou après le second : ܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ou ܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܚܩܐ *le vrai fils de Dieu*, Anal. syr., p. 39, l. 14; 65, 21; ܕܪܓܐ ܕܥܠܝܐ ܒܡܘܕܝܐ *le degré le plus haut de la confession*, Jul. 10, 24; ܫܗܝܕܐ ܪܒܐ ܕܗܢܐ ܓܒܪܐ *le noble martyre de cet homme, id.* 7, 19; ܥܠܬܐ ܕܡܘܬܐ ܒܥܠܬ ܓܒܪ *une cause quelconque de mort*, Addai the Apost. 12, 13; dans les phrases nominales, § 375 *g*, le mot traduisant le verbe *être* occupe souvent la place intermédiaire : ܠܐ ܐܢܐ ܗܘ ܕܐܣܝܐ ܒܬܪܟܝ *je ne suis pas un médecin de médicaments*, Addai the Apost. 9, 4; ܐܘܪܗܝ ܗܝ ܩܕܝܫܬܐ ܕܡܫܝܚܐ ܐܬܬܬ ܒܗ ܐܕܐ *Edesse est la sainte fiancée du Messie*, Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXX, p. 270; ܒܐܡܬ ܗܢܐ ܗܘ ܒܪ ܐܠܗܐ ܗܘܐ ܗܢܐ *en vérité, celui-ci était le fils de Dieu*, Matth. 27, 55; ܐܝܬ ܐܢܐ ܕܐܒܪܗܡ ܐܢܬܘܢ ܒܢܝ *je sais que vous êtes la race d'Abraham*, Jean 8, 37; quelquefois aussi, un autre mot : ܕܐܝܬ ܠܗ ܟܝܢܐ ܕܐܠܗܘܬܐ *serait dit de même nature que la divinité*, Anal. syr., p. 67, l. 3; ܐܝܬ ܠܢ ܒܚܩܠܐ ܕܚܨܝܠ ܒܡܚܣܢܐ *nous avons dans les champs des magasins de froment*, Jérém. 41, 8.

*b)* Plusieurs noms peuvent être subordonnés à un autre, au moyen du dâlath répété devant chacun d'eux : ܥܡܠܐ ܕܫܪܒܐ ܕܝܘܡܐ *la fatigue de la chaleur du jour*, Jul. 7, 11; ܒܟܠ ܩܫܝܘܬ ܕܐܝܬ ܒܗ ܒܥܠ ܚܝܠܐ ܕܬܩܦܐ *à cause de la difficulté naturelle de la position du fort*, Josué le Styl. 14, 6. Un mélange des deux procédés a quelque chose d'étrange: ܘܚܙܝܢ ܥܩܪܒܐ ܕܪܓܠܝܗܘܢ ܘܫܢܝ ܟܠܒܐ ܘܦܢܝ ܐܢܬܬܐ *et nous vîmes des scorpions aux pieds et aux dents de chien et au visage de femme*, Lettre d'Alexandre, *Chrest. Rödiger*, 116, 10.

*c)* Suivant Barhébræus, I, p. 52, l. 24, l'inversion des deux termes est possible et se rencontre quelquefois; il cite en exemple: ܝܗܘܕܐ ܥܒܕ ܝܫܘܥ ܡܫܝܚܐ *Juda, le serviteur de Jésus le Messie,* Ep. Jud. 1, 1 (l'édition S. Lee a ܝܗܘܕܐ ܫܠܝܚ ܝܫܘܥ ܡܫܝܚܐ)[1]. En éthiopien, l'inversion avec ዘ est régulière, v. *Aethiop. Gramm.*, p. 259.

361. Le rapport exprimé par ces diverses constructions n'est pas nécessairement un rapport de possession; ainsi le second nom sert parfois de complément au premier, comme qualificatif: ܪܘܚܐ ܩܘܕܫܐ est, en fait, synonyme de ܕܚܠܬܐ ܕܡܪܝܐ *le Saint-Esprit;* ܕܚܠܬ ܐܠܗܐ (ou ܕܚܠܬ ܐ ou ܐ ܕܚܠܬ, § 357*e*) *la crainte de Dieu, la crainte que Dieu inspire;* ܗܝܡܢܘܬܐ ܕܡܫܝܚܐ *la foi au Messie,* Addai the Apost. 16 ult., comp. Marc 11, 22; ܩܢܝܢܘܬܟ ܒܒܝܬ ܡܪܝ *ton zèle pour ta maison,* ὁ ζῆλος τοῦ οἴκου σου, Jean 2, 17; קִנְאַת בֵּיתֶךָ, Ps. 69, 10; ܩܢܝܢܘܬܐ ܕܥܡܐ *le zèle pour le peuple,* Isaïe 26, 11.

Nous avons vu, § 308, que le pronom suffixe a quelquefois aussi un sens objectif.

362. Le rapport de possession est rarement exprimé en syriaque par le lâmadh du datif: ܐܬܬ ܠܡܠܟܐ ܕܗܘܢܐ ܠܐ *elle était au nombre des femmes du roi des Huns,* Josué le Styl. 18, 1; ܗܕܘܡ ܠܪܓܠܝܟ ὑποπόδιον τῶν ποδῶν σου, Act. 2, 35, s'explique par le psaume 110, 1, où ܠܪܓܠܝܟ traduit l'hébreu לְרַגְלֶיךָ; ܕܐܬܐ ܠܗܘܢ ὁδηγοῦ τοῖς . . . , Act. 1, 16, comp. § 350*b*.

## Chapitre XV.

*Coordination des noms; apposition.*

363. Le cas le plus fréquent d'apposition est celui de l'adjectif avec le substantif. Les adjectifs démonstratifs se placent devant ou derrière le substantif, § 307 et 319*g*; de même, la plupart des adjectifs indéfinis, §§ 320 et suivants; les noms de nombre précèdent généralement, mais ils peuvent suivre, § 369*a*. Quant aux qualificatifs, parmi lesquels se classent les nombres ordinaux, leur place régulière est derrière le substantif. Exceptionnellement, on les rencontre devant lui, dans les poésies principalement, v. Barhébræus, II, p. 18 *comment.*: ܐܠܗܐ ܡܪܝܢ ܡܫܝܚܐ

1. M. Nœldeke dans sa *Syr. Gramm.*, p. 148, en cite deux autres exemples, empruntés l'un à Aphraates (6, 16) et l'autre à Siméon le Stylite (*Acta Martyr.* 346); aj. ܥܒܕ ܫܡܥܘܢ ܫܡܥܘܢ ܦܛܪܘܣ, Jul. 125, 24.

*dans le premier jour*, Hexaméron de Jacq. d'Edesse, cité par Barhébræus, *ibid.*; ܕܥܒܕ ܗܘ ܕܣܝܡ ܩܕܡܝܬܐ *celui qui posa la première fondation*, Spicil. syr. 49, 20; ܛܘܦܣܐ ܕܚܪܨܐ *des idoles sculptées*, Addai the Apost. 23 pénult.; ܣܓܝܐ *nombreux* et ܐܚܪܢܐ *autre*, considérés comme indéfinis, ne sont pas très-rares à cette place: ܣܓܝܐ ܐܚܪܢܐ ܕܡܫܝܚܐ *beaucoup d'autres chrétiens*, Anal. syr., p. 114, l. 15; ܣܓܝܐ ܐܚܪܢܐ ܕܢܦܠܐ *beaucoup d'autres prodiges*, Jean 30, 20; ܣܓܝܐ ܕܚܨܝ *beaucoup de lépreux*, Luc. 4, 27; ܣܓܝܐ ܕܢܒܝܐ *beaucoup de prophètes*, Matth. 13, 17; ܐܚܪܢܐ ܕܡܬܐ ἄλλο θηρίον, Apoc. 13, 11, comp. § 354*b*.

Les qualificatifs qui servent de titres honorifiques sont généralement mis devant le nom de l'individu; tels sont notamment: ܩܕܝܫܐ *saint*, ܙܟܝܐ *défunt*, ܫܦܝܪܐ *excellent*, ܙܕܝܩܐ *pieux*, ܝܩܝܪܐ *cher*, ܒܪܝܟܐ *béni* etc.; de même les qualificatifs de malédiction: ܛܠܝܐ *maudit*, ܥܩܝܠܐ *pervers*: ܩܕܝܫ ܒܥܘܠ, ܙܕܝܩ ܒܥܘܠ, ܦܫܝܛ ܒܥܘܠ, ܒܥܘܠ ܕܒܥܘܠ, *Anal. syr.*, pp. 31, 66, 70, 75, 79, 90 passim; ܩܕܝܫܐ ܝܥܩܘܒ *l'illustre Jacques*, ܙܟܝܐ ܝܘܚܢܢ *l'excellent Jean*, ܬܪܝܨ ܘܫܦܝܪ ܒܪ ܐܬܬܝ *le vaillant et illustre Mar Flavien*, Josué le Styl. 46, 19; 69, 20; 70, 2; ܥܠ ܝܕ ܐܝܠܝܢ ܕܐܦܣܩܘܦܐ ܕܐܬܪ *par le pieux évêque Cyrille*, Rabboulâ, ap. Overbeck 222, 13; ܐܒܗܬܗܘܢ ܕܢܝܚܝܢ *leurs pères décédés*, Overbeck 173, 6; ܥܩܝܠܐ ܝܘܠܝܢܘܣ *le pervers Julien, id.* 160, 14; ܛܠܝܐ ܐܦܝܐ *maudite vipère*, Jul. 115, 21.

364. *a)* L'adjectif s'accorde en genre et en nombre avec le substantif, dont il suit également l'état, emphatique ou absolu. L'adjectif a l'état emphatique avec un nom invariable à l'état absolu, quand celui-ci est déterminé: ܛܥܝܘܬܐ ܫܚܝܬܐ *l'erreur corruptrice*, Addai the Apost. 22, 5; ܛܥܝܘܬܐ ܐܚܪܬܐ *la seconde erreur*, Matth. 27, 64. Il l'a aussi, par exception, avec un nom indéterminé: ܬܠܬ ܢܫܐ ܚܪܝܡܬܐ *trois femmes nobles*, Josué le Styl. 63, 6. Le contraire est aussi possible: un substantif indéterminé peut avoir l'état emphatique, l'adjectif demeurant à l'état absolu: ܐܠܗܐ ܐܚܪܝ *un autre dieu*, 1 Cor. 8, 4; ܫܒܥܐ ܪܘܚܐ ܐܚܪܢܐ *sept autres esprits*, Matth. 12, 45 (plus correct, ܫܒܥ ܪܘܚܐ ܐܚܪܢܐ, Luc. 11, 26).

L'adjectif a encore l'état absolu, le substantif étant à l'état emphatique, quand il est seul sous l'influence d'une négation,

§ 356*c* : ܝܰܡܺܝܢ ܣܓܺܝܐ ܕ *des jours nombreux (pas petits)*, Act. 9, 43; ܟܰܣܦܳܐ ܣܓܺܝܐ ܕ *beaucoup d'argent (pas peu)*, Matth. 23, 12, comp. Jul. 111, 18.

ܚܪܒܐ ܙܥܺܝܪܬܐ *une faux acérée*, Apoc. 14, 14; ܚܰܝܠܳܐ ܣܓܺܝܐ *une grande armée*, Josué le Styl. 48, 6, sont, à la rigueur, possibles, quoique ܙ pour ܕ puisse être le résultat d'une confusion facile; en aucun cas, il ne faudrait voir là un état construit.

*b*) L'accord d'un féminin avec un masculin est incorrect: ܫܽܘܩܳܐ ܣܰܓܝܳܐ *à grands frais*, Josué le Styl. 48, 13.

*c*) ܣܓܺܝܐ *beaucoup*, ܙܥܺܘܪ *peu* sont usités comme des adjectifs indéfinis invariables et se mettent devant ou derrière un substantif : ܣܓܺܝܐ ܥܰܒܕܺܐ *beaucoup de choses*, Spicil. syr. 6, 6; ܣܓܺܝܐ ܐܰܝܟܳܐ *beaucoup de veuves*, Luc. 4, 25; ܣܓܺܝܐ ܥܸܨܬܳܐ *beaucoup de bois*, 2 Chron. 2, 9; ܙܥܘܪ ܚܰܫܘܟܳܐ *un léger crépuscule*, Josué le Styl. 28, 18; ܙܥܘܪ ܝܰܘܡܳܐ *peu de jours*, Jean 2, 12; ܙܥܘܪ ܡܰܘܥܳܐ, Addai the Apost. 31, 11; ܙܥܘܪ ܢܽܘܚܡܳܐ *un peu de consolation*, Josué le Styl. 28, 18; ܒܙܥܘܪ ܦܰܬܳܓܶܐ ܗܳܠܶܝܢ *dans ce peu (de pages) que j'ai écrites, id.* 71, 17; ܙܥܘܪ ܡܶܠܶܐ ܗܳܠܶܝܢ *ces quelques paroles*, Aphraat. 227, 16; ܙܥܘܪ ܓܰܒܪܶܐ *quelques-uns en petit nombre*, Jul. 26, 12. On dit de même : ܙܥܘܪ ܦܽܠܓܶܐ ܠܳܐ ܣܓܺܝܐ *des groupes pas peu nombreux, id.* 111, 18.

ܙܥܘܪ semble être devenu de bonne heure invariable, l'adjectif ܙܥܺܘܪܳܐ ayant surtout le sens de *léger;* il signifie encore *court* dans la locution fréquente : ܙܥܘܪ ܐܰܬܳܐ ܥܰܠ *le temps est proche.* ܣܓܺܝܐ s'accorde souvent en genre et en nombre avec le substantif; c'est donc par analogie de ܙܥܘܪ qu'il est invariable. Dans un sens partitif, ܙܥܘܪ est suivi de ܡܶܢ : ܙܥܘܪ ܡܶܢ ܦܰܠܚܶܐ *quelques paysans*, comp. ܣܓܺܝܐ ܡܶܢ ܓܰܒܪܶܐ *beaucoup d'hommes armés*, Josué le Styl. 56, 8 et 9; ܙܥܘܪ ܡܶܢ ܦܪܺܝܫܶܐ *quelques cavaliers, id.* 57, 9.

*d*) ܣܰܓܝܳܐ *foule*, se met aussi en apposition avec un substantif, avant ou après lui, dans le sens de ܣܓܺܝܐ : ܥܰܡܳܐ ܣܰܓܝܳܐ πολλῆς ἱερήνης, Act. 24, 3; ܣܰܓܝܳܐ ܪܘܽܒܳܐ ܕܢܰܦܫܳܐ *beaucoup de grandeur d'âme*, Rabboula, ap. Overbeck, 191, 14.

*e*) L'adjectif peut être séparé du substantif : ܗܽܘ ܐܰܝܟ ܒܪܺܝܐ ܣܓܺܝܐ ... ܗܽܘ ܐܰܝܟ ܡܰܠܟܳܐ ܙܰܟܺܝܐ ܗܽܘ ܐܰܝܟ ܐܰܠܳܗܳܐ ܣܓܺܝܐ ܗܽܘ *il est le fils adoré, il est le Dieu béni, il est le roi victorieux*, Addai the Apost. 28 ult., 29, 1.

365. L'apposition de deux substantifs a lieu dans certains cas déterminés, où le second forme l'attribut ou le complément du premier.

*a)* Elle est la règle après les noms de mesure, de poids, de quantité, de monnaie : ܡܐܐ ܟܘܪܐ ܕܫܡܫܐ *cent mesures d'huile,* Luc. 16, 6; ܡܐܐ ܟܪܐ ܕܚܢܛܐ *cent kors de froment, id.* 16, 7; ܡܐܬܝܢ ܠܚܡܐ ܕܣܥܪ *deux cents dinars de pain,* Jean 6, 7; ܠܟ̈ܪ̈ ܟܪ̈ ܚܢܛܐ *trente boisseaux de froment,* Josué le Styl. 20, 10; 30, 15; ܐܠܦ ܟܟܪ̈ ܕܕܗܒܐ ܡܐܬܝܢ *deux mille livres d'or, id.* 55, 11 et 13; ܡܐܬܝܢ ܟܪ̈ ܕܐܘܪ̈ ܡܐܬܝܢ *deux cents livres de bois, id.* 76, 8.

Ces constructions sont assez lâches pour que le nom déterminant puisse précéder : ܫܩܠ ܩܒ ܦܘܠܐ *(on vendait) le qab de pois* (litt. *les pois, le qab*), Josué le Styl. 31, 15; ܫܒܥ ܥܣܪ ܩܒ ܚܢܛܐ *(on vendait) les treize qabs de froment (le froment, les treize qabs), id.* 36, 3, comp. Barhébræus, I, 44 ult.

Il est également très-usuel de subordonner le nom déterminant au premier au moyen du dâlath, § 358 : ܩܒ ܕܦܘܠܐ *un qab de fèves,* Josué le Styl. 31, 16; ܡܐܐ ܘܐܪܒܥܝܢ ܕܕܗܒܐ *cent quarante livres d'or, id.* 24, 10.

*b)* L'abstrait ܪܒܘܬܐ prend le sens de *myriade* ou *dix mille* et se met en apposition, à l'état absolu, comme tout nom de nombre, v. § 369 *c* : ܪܒܘ ܫܡܗ̈ ܐ *une myriade de noms,* Anal. syr., p. 44, l. 8; ܪܒܘ ܕܝܠܕܐ μυρίους παιδαγωγούς, 1 Cor. 4, 15.

*c)* Un substantif se met en apposition avec un autre pour l'expliquer ou le compléter : ܐܢܘܢ ܙܢܒ̈ܐ ܕܬܢ̈ܐ ܗܠܝܢ *ces queues, des tisons fumeux,* Isaïe 7, 4; ܐܠܗܟ ܒܪܝܟ *Dieu, ton créateur,* Jul. 5, 12; ܐܚ̈ܐ ܕܝܠܟ *les frères, tes coreligionnaires,* Aphraat. 228, 15.

*d)* Les titres et les épithètes suivent généralement un nom propre : ܡܬܝ ܥܘܠܐ *Matthieu le Publicain,* ܫܡܥܘܢ ܩܢܢܝܐ *Siméon le Cananéen,* Matth. 10, 3 et 4; ܪܘܦܝܢ ܣܦܣܪ̈ܐ *Rufin l'Hyparque,* ܐܕܕ ܣܛܪܛܠܐ *Addée le Stratélate,* Josué le Styl. 9, 20 et 21; quelquefois, ils précèdent : ܒܪ̈ܝ ܐܢܕܪܐܘܣ ܐܦܣܩܦܐ *l'évêque André Rabboula,* Overbeck, 222, 4.

*e)* ܪܘܚܐ *vent* se mettait en apposition devant les noms des points cardinaux : ܪܘܚܐ ܡܥܪܒܝܐ *vent d'ouest,* Exod. 10, 19; ܪܘܚܐ ܕܨܦܘܢ *vent du nord,* Prov. 25, 23; 27, 16; plus rarement, derrière eux : ܡܕܢܚܐ ܪܘܚܐ *vent d'est,* Saint-Ephrem, cité par Barhébræus, I, p. 59, l. 10.

*f)* Les noms génériques de lieu ou de temps se mettent à l'état construit avec le nom propre qu'ils spécifient; souvent l'état construit est remplacé par le dâlath de la relation, § 358 : ܛܘܪܐ ܕܟܘܪܕܘ *montagnes des Kourdes,* Gen. 8, 4; ܛܘܪ ܙܝܬܐ *la montagne des Oliviers,* Matth. 26, 30, ou ܛܘܪܐ ܕܙܝܬܐ *id.* 21, 1; ܐܪܥܐ ܗܝ ܕܐܬܘܪ ܕܡܣܘܦܛܡܝܐ *ce pays de la Mésopotamie,* Addai the Apost. 35, 4; ܥܝܪܬܐ ܕܐܘܪܗܝ *la ville d'Edesse, id.* 31, 12; ܢܗܪܐ ܕܓܠܒ *le fleuve de Galab,* Josué le Styl. 52, 11; ܐܕܪ ܝܪܚܐ *au mois d'Adar, id.* 59, 9; ܐܝܪ ܝܪܚܐ *au mois d'Yiar, id.* 60, 20; ܚܙܝܪܢ ܝܪܚܐ *au mois de Haziran, id.* 63, 5.

Mais l'apposition est également usuelle : ܢܗܪܐ ܕܦܪܬ *le fleuve de l'Euphrate,* Josué le Styl. 13, 12, 53 ult.; 54, 9; 57, 6, 14, 22; Judith 1, 6; ܢܗܪܐ ܕܕܩܠ *le fleuve du Tigre,* Josué le Styl. 66, 19; ܒܝܬ ܢܨܝܒܝܢ *Nisibe la ville, id.* 47, 10; ܐܬܘ ܒܝܬ ܚܒܝܒܐ, ܒܝܬ ܚܒܝܒܐ, ܒܝܬ ܚܒܝܒܐ, *id.* 42, 5; 43, 3; 60, 18; 63, 13; ܒܝܬ ܚܒܝܒܐ *Bokheïn le bourg,* ܒܝܬ ܚܒܝܒܐ, ܒܝܬ ܚܒܝܒܐ, ܒܝܬ ܚܒܝܒܐ *id.* 43, 13; 54, 11; 55, 2; 73, 7; ܒܝܪܬܐ ܒܝܬ ܚܒܝܒܐ *la citadelle de Birtha, id.* 75, 14; ܩܢܫܪܝܢ ܒܝܬ ܚܒܝܒܐ *leur ville Qénéšrin,* Overb. 160 ult.

## Chapitre XVI.

### *Des élatifs et des distributifs.*

366. Le syriaque, ne possédant pas de forme propre pour le comparatif et le superlatif, se sert de divers moyens pour remédier à ce manque.

*a)* Un adjectif peut par lui-même avoir le sens d'un élatif, comme ܪܒܐ *le plus grand,* ܩܫܝܫܐ *l'aîné,* ܙܥܘܪܐ *le plus petit,* quand plusieurs individus sont mis en parallèle ou quand un seul est considéré comme ayant au plus haut degré une qualité ou un défaut : ܚܟܝܡܐ, ܪܒܐ ou ܩܕܡܝܐ πρῶτος, Marc 5, 7; Luc. 1, 32. 35, 76; Act. 7, 48. Quand le sens n'est pas suffisamment clair, on subordonne à l'adjectif un nom déterminant, soit au moyen de l'état construit, soit au moyen du dâlath qui remplace ce rapport, § 358 : ܥܒܕ ܒܢܝ ܐܢܫܐ *le plus vil des hommes,* B. O. III, pars II, 386, ou ܥܒܕ ܕܥܒܕܐ, ܥܒܕ ܕܬܠܡܝܕܘܗܝ, *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXX, p. 261, l. 4; ܙܥܘܪ ܕܫܠܝܚܐ ܕܡܫܝܚܐ *le plus humble des disciples du Messie,* Jul. 14, 8; ܙܥܘܪ ܕܫܠܝܚܐ *le plus humble des apôtres,* 1 Cor. 15, 9.

*b)* L'adjectif peut être aussi suivi de la préposition ܒ : ܙܥܘܪ ܡܢ ܟܠ ܐܠܦܝ ܝܗܘܕܐ οὐδαμῶς ἐλαχίστη εἶ ἐν τοῖς ἡγεμόσιν Ἰούδα, Matth. 2, 6; ܙܥܘܪ ܡܢ ܟܠ ܚܕ ܡܢ ܐܢܫܐ ܕܡܢܙܪܝܬܐ *le plus petit parmi les moines et le plus grand parmi les pécheurs*, B. O. I, 306.

*c)* L'adjectif seul suffit, dans certains cas, pour exprimer le comparatif : ܙܥܘܪ ܐܢܬ ܒܥܝܢܝ ܡܢ ܐܠܦ ܝܗܘܕܐ *tu es trop petite pour être parmi les Mille de Juda*, Micha 5, 1; ܗܐ ܡܕܝܢܬܐ ܗܕܐ ܩܪܝܒܐ ܠܡܗܪܒ ܠܗ *cette ville est trop près pour y fuir*, Gen. 19, 20.

*d)* Plus souvent, il est suivi de ܡܢ : ܐܦ ܟܝ ܐܝܬ ܒܟܠ ܒܪܝܬܐ ܕܐܝܬ ܒܗܘܢ ܕܪܒܝܢ ܡܢ ܫܪܝܪܐ *bien que parmi les créatures, il y en ait certaines de plus grandes que les autres*, Addai the Apost. 24, 22; ܐܠܐ ܐܢܬ ܡܬܚܙܐ ܠܟ ܥܠ ܡܕܝܢܬܐ ܕܥܠ ܠܐ ܐܢܐ *mais tu t'imagines à mon sujet des choses qui sont au-dessus de moi*, Josué le Styl. 3, 3; ܕܡܛܠ ܐܢܐ ܟܬܒ ܕܥܠ ܠܐ ܐܢܐ ܟܬܒ ܡܢ ܕܐܝܬ ܒܗ ܣܓܝ *(les faits) que j'ai omis sont plus nombreux que ceux que j'ai décrits*, *id.* 71, 18; ܕܥܠ ܡܢ ܩܕܡ ܗܘܐ ܠܝ *parce qu'il est avant moi*, Jean 1, 30; ܘܢܚܙܐ ܐܝܟ ܡܢ ܚܕ ܕܐܝܬ ܒܗ ܙܕܝܩܘܬܐ ܐܘ ܚܛܝܬܐ *et qu'on voie laquelle est plus juste que l'autre ou plus coupable*, Ined. syr. 6, 2. Après ܡܢ du comparatif, le verbe se met au subjonctif (imparfait) ou à l'infinitif avec le dâlath conjonctif: ܐܝ ܕܡܬ ܠܒܪ ܡܢ ܕܐܝܬ ܒܗ ܙܒܢܐ ܕܢܣܒ ܠܡܫܒܚ ܠܡܕܝܢܬܐ *la condition d'un peintre est trop humble, pour qu'il puisse livrer une ville*, Ined. syr. 3, 7; ܣܒܝ ܡܢ ܕܠܐ ܢܝܠܕ *elles sont trop vieilles pour enfanter*, Spicil. syr. 11, 8, comp. § 332 *b*. Quand la comparaison est développée dans plusieurs membres de phrase, la préposition se répète devant chaque membre : ܡܢܘ ܗܘ ܓܒܪܐ ܕܡܢ ܕܠܐ ܢܓܢܘܒ ܐܘ ܡܢ ܕܠܐ ܢܣܬܘ ܐܘ ܡܢ ܕܠܐ ܢܗܘܐ ܙܢܐ *quel est l'homme trop faible pour ne pas voler, ou mentir, ou être adultère . . .?* Spicil. syr. 5, 7.

*e)* Au lieu de ܡܢ, la seconde proposition peut être introduite par ܐ, comme en grec par ἤ : ܛܒ ܠܡܝܬ ܒܟܦܢܐ ܡܢ ܕܢܬܟܣܐ ܢܦܫܐ ܒܡܕܝܢ ܣܓܝ ܡܢ ܕܢܗܘܐ ܠܗ *il vaut mieux mourir de faim, que par une nourriture abondante obscurcir l'âme*, Anal. syr. 7, 2, comp. 9, 2; ܐܡܪ ܕܐܦ ܐܢܐ ܒܚܕܘܬܐ ܐܩܒܠ ܕܐܬܒܣܡ ܡܢ ܕܐܫܬܘܦ ܥܡ ܓܕܦܐ *attendu que j'accepterais avec joie de tout souffrir, plutôt que de m'associer à un blasphème*, Rabboula, ap. Overbeck 223, 7; ܘܨܝܕܘܢ ܘܛܘܪ ܐܝܬ ܠܗܘܢ ܒܝܘܡ ܕܝܢܐ ܡܢ ܟܘܢ Τύρῳ καὶ Σιδῶνι ἀνεκτότερον ἔσται ἐν ἡμέρᾳ κρίσεως, ἢ ὑμῖν, Matth. 11, 22 et 24; Luc. 10, 14, comp. Matth.

9, 5; Luc. 15, 7; ou encore, par le waw suivi de la négation : ... ܐܘ ܟܥܝܪ ܐܡܘ ܡܘܬ ܒܚܪܒ ܕܥܠ ܢܬܒܙܥ ܥܕ ܕܢܬܒܙܥ *il vaut mieux mourir à la pointe de l'épée, plutôt que de périr comme des lâches,* Josué le Styl. 59, 2; .... ܐܘ ... ܐܘ ܠܐ ܟܡܢ ܕܢܬܒܙܥ ... *les Chrétiens aiment mieux ... que d'être,* Jul. 67, 23.

*f)* Le sens de ܡܢ est aussi précisé par un adverbe ou un adjectif qualificatif, comme ܡܢ ... ܠܐ : ܥܕ ܕܢܣܒ ܐܢܬܬܐ ܡܢ ܕܢܚܪܩ ܒܢܘܪܐ *il vaut mieux prendre une femme que de brûler de désir,* 1 Cor. 7, 9; ܡܥܛ ܒܕܚܠܬ ܡܪܝܐ ܡܢ ܣܓܝܐܬ ܐܘܨܪ̈ܐ ܒܥܘܠ *mieux sied à la crainte du Seigneur peu de chose, que les grands trésors des pervers,* Prov. 15, 16[1]; ܡܢ ܕܪܚܡ ܐܒܐ ܐܘ ܐܡܐ ܡܢܝ *celui qui aime son père ou sa mère plus que moi,* Matth. 10, 37; ܡܢܐ ܥܒܕ ܠܗ ܡܢ ܗܕܐ *qu'y a-t-il de mieux à faire?* Jul. 23, 9; ܡܢ ܗܘ ܕܢܣܒ ܠܗ *un châtiment plus fort que celui-là,* Jos. le Styl. 16, 15; ܠܐ ܐܝܬ ܬܠܡܝܕ ܥܠ ܡܪܗ *il n'y a pas de disciple supérieur à son maître,* Matth. 10, 24; ܡܢ ܕܐܝܬ ܠܢ ܕܢܚܫܒ *plus que nous ne le pensions,* Rom. 13, 11.

*g)* L'adjectif est quelquefois à l'état construit avec le nom déterminant, précédé de ܡܢ : ܣܓܝܐܝ ܡܢ ܥܠܡܐ ܕܢܬܚܫܒܘܢ *ses serviteurs sont innombrables (supérieurs à un nombre),* Saint-Ephrem in Daniel 7. 10; ܐܢܬ ܗܘ ܕܥܒܕ ܠܟ ... ܡܢ ܟܠ ܒܢܝ ܐܢܫ *toi donc, le plus pervers et le plus méchant de tous les hommes,* Act. Martyr. 223.

*h)* Diverses locutions adverbiales marquaient la gradation des idées : ܥܕ ܠܐ *à plus forte raison,* Anal. syr., p. 5, l. 20; 25, 9; 56, 13; 61, 2; v. § 370 *j* ci-après; ܥܕ ܡܢ ou ܥܕ ܕܡܢ, *id.* 8, 11; *Chrest. Rœdiger,* 98, 3; ܡܢ ܕܠܐ, *id.,* Matth. 6, 30; ܐ avait aussi ce sens, Job. 4, 19. ܥܕ ... ܕ *au point que,* ... ܥܕ ܕ *id.,* Josué le Styl. 33, 2, v. § 387 *c.* ... ܐܝܟ ... ܕ *tellement que,* Josué le Styl. 30, 1 et 8. ... ܥܕ *d'autant plus, si fort que :* ... ܥܕ ܕܢܣܒ ܐܢܫܐ ܕܢܫܬܟܚ ܠܗ ... ܡܢ ܕܠܐ ... ܥܕ ܕܠܐ *plus nombreux seront les liens de l'âme, plus nombreux seront ses maîtres cruels,* Anal. syr., p. 5, l. 12; ... ܥܕ ܕܐܢܬ ... ܡܢ ܕܠܐ ... ܥܕ ܕܐܢܬ ... ܒܝ *plus tu aggraveras contre moi*

1. Ce mauvais sens vient de ce que la P'šiṭṭâ a mal compris l'hébreu בְּיִרְאַת qu'elle traduit *pour la crainte,* au lieu de *avec la crainte.*

*les supplices, plus ma récompense croîtra,* Act. Martyr. 224; حصّنا ؟ ذحصصصه، فهزا *si fort que vous lacériez le corps,* Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXI, p. 384, l. 2; حصّنا إ. ذسهضه، بحصصنا *quand bien même vous fendriez le corps, id.*; حصّنا إ. صنّيا *quelque résistance qu'il fasse,* Jul. 9 ult.[1]; ؟ أمهـ صّنا *autant que,* Overb. 170, 12.

صّ *lorsque,* suivi de لّص avait le sens de *bien que, quoique;* quelquefois aussi, suivi de هّ : صّ هّ صّنهسهـ خصّنا صّدّا *bien qu'on chauffe l'eau sur le feu,* Kalil. et Damn. 37, 16.

*i)* Dans les comparaisons d'égalité, le premier membre est précédé d'une des locutions suivantes, qui se traduisent par *comme, de même que, tel,* etc. : ؟ أمهـ, ؟ أحصّنا (plus rarement séparé ؟ أمهـ عّنا, Jul. 66. 18, 26, ou même ؟ أمهـ حصّنا Anal. syr., p. 8, l. 30), ؟ أحصّنـ[2], ؟ أمحّنا ou ؟ أمحـ, ؟ أحالّنا ou ؟ أحـ, ؟ حاصّنده; on trouve aussi ؟ صّنهسهـذا *selon que (dans la mesure que),* Anal. syr., p. 19, l. 10; صّرصّنهـ *à l'instar de,* Jul. 60, 2. Le second membre a en tête هصّنا *ainsi,* ou هصّنـ *de même;* quelquefois, صّنـ صّرصّنهـذا *de la même manière,* Jul. 58, 14; 59, 16; 60, 3, ou أ, *id.* 66, 18. Sur les expressions ؟ أمهـ أمحـ et ؟ أمهـ هصّنا v. § 317 *b* fin.

367. *a)* Pour distinguer l'individu de l'espèce, on subordonne un nom singulier au même nom pluriel; cette construction a un sens élatif : حصّ حصّنا *le dernier esclave,* كّهـ كّهـ *le Dieu suprême,* عنّ عنّهـ *le roi des rois,* هّصّنـذا هّصّنـذ *la sagesse des sagesses,* ذمصّهـ ذمصّهـذا *le cantique des cantiques,* حصّنـ حصّنا *les cieux supérieurs,* صهّنـ صهّنـنّصه *votre extrême méchanceté,* v. Gen. 9, 25; 1 Rois 8, 27; Hosée 10, 15; Cant. 1, 1; Dan. 2, 37; 11, 36.

Dans le même sens, on joint au nom un participe de la même racine : سإّصّنا عنّزنـذا *une liberté parfaite,* Anal. syr., p. 49, l. 21; ou un autre nom de même sens, mais de forme différente, سّنّا سّنّكصّنـذا *toutes sortes d'armées,* Poème d'Alexandre, *Chrest. Knös,* 94 v. 14, comp. Ewald, *Lehrb.*, § 313.

*b)* Un adverbe est répété également pour acquérir plus de force, صهـ صهـ *très-mal,* لّص لّص *très-bien,* عنّمنـ عنّمنـ *très-amer.*

1. Dans le sens simple, ؟ حصّنا se traduit par *puisque :* حصّنا ؟هّنا ؟صّنا حصّنا سّهصّه، *puisque vous avez montré ce mauvais vouloir,* Jul. 122, 18; 123, 28.

2. Séparé, ؟ أمهـ عّنـ a ordinairement le sens de *attendu que,* v. § 395 *b.*

368. *a)* Mais la répétition appositionnelle est bien plus usuelle pour exprimer le distributif; un substantif demeure, d'une manière régulière, à l'état absolu, § 356*c* : ܒܪ ܒܪ *un par un,* Josué le Styl. 69, 2; Jean 8, 9; 1 Cor. 14, 27; ܬܪܝܢ ܬܪܝܢ *deux par deux,* Marc 6, 7; ܡܐܐ ܡܐܐ *cinquante par cinquante,* 1 Rois 18, 4; ܕܝܢܪ ܕܝܢܪ *chacun un dinar,* Matth. 20, 9 et 10, mais ܕܝܢܪ ܕܝܢܪ, Josué le Styl. 70, 18; ܡܐܐ ܡܐܐ ܕܦܪܫܝܢ *chacun avec cinq cents cavaliers, id.* 79, 5; ܣܦܪ ܣܦܪ *par tables,* Marc 6, 39; ܒܫܢܬܐ ܒܫܢܬܐ *chaque année,* Josué le Styl. 24, 15; ܒܪ ܒܪ ܠܟ *chacun,* v. § 320*b*; ܫܢܝ ܫܢܝ *de différentes formes,* Jul. 3 ult.; ܐܒܪ ܐܒܪ *membre par membre,* Jul. 79, 2; 87, 17.

Une préposition se met en tête du premier nom : ܒܐܬܪ ܐܬܪ *en divers lieux,* Aphraat. 219, 16; 245, 2 et 7; Josué le Styl. 37, 12; ܒܕܘܟܬܐ ܕܘܟܬܐ, ou ܒܕܘܟܬܐ ܕܘܟܬܐ *par place,* Matth. 24, 7; Luc. 21, 11; mais elle peut aussi être au milieu, devant le second nom : ܒܟ ܝܘܡܐ ܝܘܡܐ *chaque jour,* Addai the Apost. 36, 15; ܝܘܡܐ ܒܝܘܡ *de jour en jour,* 2 Cor. 4, 16; 2 Ep. Petr. 28; Jul. 58, 23; ܝܘܡܐ ܒܝܘܡ ܒܝܘܡܗ *chaque jour, jour par jour,* Overb. 176, 19.

*b)* Un adverbe est répété de la même manière : ܙܥܘܪ ܙܥܘܪ *peu à peu,* ܡܢ ܟܡܐ ܡܢ ܟܡܐ *id.,* Jul. 65, 27; ܒܐܬܪ ܒܐܬܪ *successivement,* fréquent, ou ܫܝܡ ܫܝܡ, Josué le Styl. 19, 3.

*c)* Dans certains cas, le distributif peut être indiqué par un nom, qu'il n'est pas nécessaire de répéter : ܒܫܢܬܐ ܒܫܢܬܐ ܫܡܢ ܐܣܝ ܒܫܢܬܐ *qu'ils reçussent un èspâdh d'huile par mois (pour un mois),* Josué le Styl. 76, 8; le nom peut être aussi précédé de ܠܟ : ܘܡܪܒܕܐ ܠܟ ܙܘܓ ܒܝܬܐ *et un matelas pour deux (pour une famille de deux), id.* 76. 9; voyez aussi § 370*i*.

## Chapitre XVII.

*De la construction des noms de nombre.*

369. *a)* Les noms de nombre se mettent en apposition avec les substantifs, comme des adjectifs; comme les adjectifs indéfinis, ils précèdent, plus rarement ils suivent; précédé du nom de nombre, le substantif demeure généralement à l'état absolu, mais il peut prendre aussi l'état emphatique, § 356*d*; quand il le précède, il a plutôt l'état emphatique : ܙܘܓ ܐܢܫܐ ou

ܬܪܝܢ ܐܚܐ *deux frères,* Matth. 4, 18 et 21; ܬܠܬ ܝܘܡܝܢ ou ܬܠܬ ܝܘܡܝ *trois jours,* Luc. 1, 56; Act. 20, 3; ܫܬ ܡܕܝܢ *six mesures,* Josué le Styl. 33, 7; ܫܒܥ ܪܘܚܐ ou ܫܒܥ ܪܘܚܝ *sept esprits,* Matth. 12, 45; Luc. 11, 26; ܫܥܐ ܚܕ ou ܫܥܐ ܚܕܐ *une heure,* Matth. 12, 20; 26, 40; Marc 14, 37; Apoc. 17, 12; ܥܣܪ ܟܪܟܝ ܦܪܙܠ *dix livres de fer,* Josué le Styl. 44, 15; ܐܪܒܥ ܡܐܐ ܓܒܪܐ ܒܚܝܪܐ *quatre cents hommes d'élite, id.* 48, 18; ܘܐܫܒܝ ܠܗ ܠܫܒܝܐ ܘܠܛܦܠ ܘܢܫܐ ܠܟܠܗ *et ils firent prisonniers trente mille femmes et enfants, id.* 64, 5; ܬܪܬܝܢ ܐܠܦ ܝܘܡܝ *deux milles,* Jul. 26, 21; ܬܪܬܝ ܝܘܡܐ *deux jours, id.* 24 ult.; ܡܐܐ ܕܢܪܐ *cent dinars,* Josué le Styl. 22, 3; ܬܠܬ ܐܬܘܬ ܬܠܬ *trois phénomènes, id.* 29, 13; ܬܠܬ ܫܢܝܢ ܘܫܬܐ ܝܪܚܐ *trois ans et six mois,* Luc. 4, 25, comp. Marc 5, 25; Luc. 2, 42; Act. 9, 33; ܐܪܒܥܝܢ ܝܘܡܝ *pendant quarante jours,* Act. 1, 3.

*b)* On voit, par ces exemples, que non-seulement les noms de nombre 3 à 10 ont la forme masculine avec les substantifs féminins et réciproquement, § 285 *a,* mais, de plus, que le substantif se met au pluriel avec tout nombre supérieur à ܚܕ *un.* Cependant, dans les nombres composés avec ܚܕ, le substantif qui suit immédiatement l'unité peut s'accorder avec elle seulement et demeurer au singulier : ܚܕ ܘܥܣܪܝܢ ܝܘܡ *vingt-et-un jours,* Aphr. 57, 1, comp. *Mand. Gramm.,* p. 348.

*c)* ܐܠܦ *mille* et ܪܒܘܬܐ *dix mille* suivaient l'analogie des substantifs : devant un nom de nombre, ils avaient l'état emphatique; derrière, l'état absolu, v. § 285 *c.* L'objet pouvait être construit avec ܕ, au lieu de la forme appositionnelle : ܫܬ ܐܠܦܝ ܫܢܝܢ *six mille ans,* Aphraat. 36, 21; ܡܐܬܝܢ ܐܠܦ ܕܡܫܝܚܝܐ *deux cent mille chrétiens,* Jul. 83, 9.

*d)* La juxtaposition des nombres entre eux et avec les substantifs est assez lâche pour qu'un mot se glisse au milieu du nombre, notamment un mot traduisant le verbe *être :* ܘܗܘܐ ܒܪ ܫܒܥܝܢ ܫܢܐ ܗܘܐ ܡܘܫܐ *Moïse était âgé de quatre-vingts ans,* Exod. 7, 7; ... ܘܐܒܪܗܡ ܒܪ ܬܫܥ ܫܢܝܢ ܘܬܫܥ ܗܘܐ ... ܘܐܫܡܥܝܠ ܒܪܗ ܒܪ ܬܪܥ ܫܢܝܢ *et Abraham était âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans et Ismaël, son fils, de treize ans,* Gen. 17, 24 et 25.

370. *a)* Les nombres ordinaux sont traités comme des adjectifs qualificatifs, § 286 *a.* C'est un procédé très-usuel que de

remplacer l'adjectif ordinal par le nombre cardinal subordonné au substantif, au moyen de l'état construit ou du dâlath : ܫܢܬ ܬܫܥ ܘܫܬܝܢ *la quatre-ringt-sixième année,* Josué le Styl. 19, 6; ܒܥܣܪܝܢ ܘܫܒܥ *le dix-septième jour, id.* 20, 12; ܬܪܬܝܢ ܫܢܬ *la seconde année, Chrest. Michaelis,* 66, 6; ܬܠܬ ܝܘܡ *le troisième jour,* Marc 9, 31; Jean 2, 1, comp. Luc. 1, 59. Plus rare est l'apposition : ܬܠܬ ܝܘܡ ; τῇ τρίτῃ ἡμέρᾳ, Luc. 24, 7 et 46.

Quand le substantif précède, à l'état construit, on le répète quelquefois après le nombre : ܫܢܬ ܫ ܫܢܬ *l'année six cent,* Gen. 7, 11; ܫܢܬ ܢ ܫܢܬ *la cinquantième année,* Lév. 25, 10.

*b)* Nous avons dit, § 285 *a*, que les noms de nombre ne se mettaient pas à l'état construit avec un autre nom. En effet, ceux qui suivent cette construction sont des abstraits, qui ont le sens d'un collectif déterminé et qui sont susceptibles des flexions ordinaires des noms : ܫܬܬ ܝܘܡ *l'Hexaméron (la sizaine des jours),* B. O., I, p. 46; III, p. 277 ; ܪܘܚ ܐܪܒܥ ܪܝܚ *des quatre points cardinaux,* Matth. 24, 31; ܒܗܡܬܐ ܘܥܘܦܐ *les quadrupèdes,* Act. 10, 12; ܕܟܪܟ ܥܣܪ *la Décapole,* Matth. 4, 25.

*c)* Les quantièmes du mois sont exprimés par le nombre et la préposition ܒ devant le nom du mois : ܒܥܣܪܝܢ ܘܫܒܥ ܒܐܕܪ *le dix-sept du mois Adar,* Josué le Styl. 20, 12; ܒܥܣܪܝܢ ܘܚܡܫ ܒܚܙܝܪܢ *dans le mois de Haziran, le cinq, id.* 24, 18; ܒܥܣܪܝܢ ܘܫܬ ܒܗ ܒܬܫܪܝ *le vingt-six de ce même mois, id.* 44, 3; ܒܥܣܪܝܢ ܘܚܡܫ ܒܟܢܘܢ ܩܕܡܝܐ *le vingt-cinq de Kanoun premier, id.* 58, 4, ajoutez § 285 *a* et *b*.

*d)* On dit de même pour les jours de la semaine, ܚܕ ܒܫܒܐ *(le premier de la semaine) le dimanche,* ܬܪܝܢ ܒܫܒܐ *le lundi,* etc., § 356 *j*, jusqu'au *vendredi,* qui s'appelait ܥܪܘܒܬܐ ou ܥܪܘܒ ܫܒܐ (עֲרוּבְתָא néo-hébr., le jour où l'on faisait le mélange עֵרוּבִין, pour se préparer au sabbat); *le samedi* était ܫܒܐ *(le jour du sabbat).*

*e)* Suivant Barhébræus, I, p. 53, 7, une certaine concision était permise dans ces locutions; on disait : ܫܒܥ ܒܝܘܡ, ܫܒܥ ܙܒܢܝ, ܥܣܪ ܙܒܢܝ, pour : ܫܒܥ ܙܒܢܝ ܒܝܘܡ *sept fois par jour,* ܫܒܥ ܣܗܕܐ ܕܟܣܦ *sept pièces d'argent,* ܥܣܪ ܣܗܕܐ ܕܠܚܡ *dix gâteaux de pain.*

*f)* Le waw de la copule réunissait les nombres les plus faibles aux plus forts, § 285 *c*. ܐ indiquait le choix : ܬܪܝܢ ܐ ܬܠܬ *deux*

*ou trois;* comme en hébreu, cette conjonction manque quelquefois : ܫܒܥ ܙܒܢ, 2 Rois 9, 32; Amos 4, 8, comp. ܟܡܐ ܟܡܐ *plus ou moins,* Anal. syr., p. 140, l. 22.

*g)* ܐܡ se mettait devant un nombre que l'on ne voulait pas préciser, avec le sens de *environ :* ܐܡ ܚܕ ܡܐ *environ une coudée,* Josué le Styl. 21, 7; ܐܡ ܐܠܦ ܘܐܪܒܥ ܡܐܐ ܓܒܪܐ *environ mille quatre cents hommes,* Jul. 25, 23; de même, ܥܕ : ܥܕ ܬܫܥ ܫܥܝܢ *jusque vers neuf heures,* Josué le Styl. 54, 17.

*h)* ܥܕܐ *une certaine quantité* servait comme nombre indéfini : ܡܢ ܓܒܪܐ ܕܚܝܠܝ ܥܕܐ *quelques hommes de mes armées désiraient* . . . Lettre d'Alexandre, *Chrest. Rœdiger,* 119, 23.

Les fractions étaient exprimées par des abstraits, § 287; quelquefois aussi, au moyen de ܡܢ : ܐܦܠ ܡܢ ܫܠܝܫ ܕܡܐ *il fit remise d'un tiers des contributions,* Josué le Styl. 66, 16; ܡܢ ܫܠܝܫ ܕܒܢܝ ܩܪܝܬܗ *un tiers de ses habitants,* Jul. 38, 25; ܟܡܐ ܡܢ ܫܠܝܫ *plus du tiers, id.* 67, 3.

*i)* Le syriaque n'a pas de forme définie pour les multiples : *deux fois, trois fois,* etc. Le nombre cardinal peut être suivi de ܙܒܢܐ, pl. ܙܒܢܝ *fois :* ܥܕ ܫܒܥ ܙܒܢܝ *jusqu'à sept fois,* Matth. 18, 21; ܫܒܥ ܙܒܢܝ ܒܝܘܡܐ *sept fois par jour,* Luc. 17, 4; mais il se rencontre aussi seul : ܬܪܝܢ *deux fois,* ܫܒܥܝܢ ܘܫܒܥ *soixante-dix-sept fois,* Gen. 4, 24; ܒܐܪܒܥ ܫܢܝܢ *tous les quatre ans (une fois pour quatre ans),* Josué le Styl. 24, 7; ܡܢ ܣܓܝ *parfois (une fois pour un certain nombre).*

*j) Le double, le triple, le quadruple,* etc., s'expriment par le cardinal précédé de ܡܢ ou ܣ : ܡܢ ܫܒܥܬܝ *au septuple,* Gen. 4, 24; Prov. 6, 31; Dan. 3, 19; ܡܢ ܡܐܐ *au centuple,* Luc. 8, 8; ܡܢ ܐܪܒܥ *au quadruple, id.* 19, 8; ou sans la préposition ܣ : ܡܢ ܬܪܝܢ *au double,* Exod. 22, 7, comp. ܡܢ ܫܬܝܢ, *id.* 22, 4; ܡܢ ܬܪܝܢ ܙܒܢܝ *une double brisure,* Jérém. 17, 18, comp. חַד־שִׁבְעָה, Dan. 3, 9; ܡܢ ܟܡܐ *à plus forte raison (combien plus),* v. § 366 *h* ci-dessus [1].

1. L'éthiopien exprime les multiples par le cardinal, mais à la seconde forme féminine des unités : **ሰብዕ** *sept fois,* v. *Aethiop. Gramm.,* § 159 *e*; il est précédé quelquefois de **ሀየንተ : አሐዱ.** *pour une fois,* Gen. 4, 24. La même tournure est usuelle en judéo-araméen et en mandéen : על חד תרין, v. *Mand. Gramm.,* p. 349 et Luzzatto, *Elem.,* § 117, p. 47. Ainsi en néo-hébraïque, la locution על אחת כמא וכמא répond au syriaque ܡܢ ܟܡܐ.

Du reste, *multiplier* c'est *doubler,* en sémitique, comp. ܐܬܟܦܠ ܘܣ

## Chapitre XVIII.

*De la construction des adverbes et des particules.*

371. *a)* Les adverbes occupent dans la phrase une place aussi peu fixe que celle de tout autre complément. Ils suivent, en principe, le mot, verbe ou nom, qu'ils modifient ou qu'ils complètent: ܐܬܐ ܥܠ ܗܘ ܕܝܢܐ *l'arrêt l'atteignit bientôt,* Jul. 5, 22; ܘܟܕ ܐܫܟܚ ܠܗ ܫܝܢܐ ܠܪܘܚܗ *et lorsqu'il eut un peu calmé son esprit, id.* 8, 15; ܠܐ ܡܫܒܩ ܠܗ ܟܠ ܥܩܪ *il ne l'abandonne pas complètement, id.* 8, 27; ܡܢ ܗܠܝܢ ܡܠܐ ܕܐܡܪ ܗܘܘ ܒܝܗܘܕ ܓܠܝܐ *de ces paroles, les Juifs s'en servaient ouvertement, id.* 24, 1; ܕܠܡܐ ܢܬܛܪܚ ܠܗ ܣܓܝ *de peur qu'elle ne se prolongeât beaucoup, id.* 5, 25; ܐܬܪܓܙ ܣܓܝ *elle trembla beaucoup,* ܫܒܪ ܣܓܝ *il se réjouit beaucoup,* Addai the Apost. 15, 4; 31, 17; ܢܚܬ ܒܓܒܪܘܬܐ ܠܩܪܒܐ *il descendit vaillamment au combat,* Jul. 4, 26; ܕܡܢܚܬܝܢ ܠܗܘ ܠܚܢܬܐ *qui faisaient descendre là du froment,* ܕܙܒܢܝܢ ܡܢ ܗܢܐ ܕܒܪ ܡܕܡ *qui achetaient des choses de là,* Josué le Styl. 58, 11 et 12; ܕܡܬܚܒܪܝܢ ܠܗ ܒܫܪܪܘܬܐ *qui lui sont attachés sincèrement,* Addai the Apost. 17, 1. Mais si l'accent de la phrase porte plutôt sur l'adverbe que sur le mot qu'il modifie, il précède celui-ci : ܘܠܐ ܫܒܩ ܠܗ ܟܠ ܥܩܪ ܠܗܘ *lui, ne cessa pas tout-à-fait,* comp. ܕܢܦܫܗ ܡܫܒܥܐ ܗܘܬ ܠܐ ܟܠ ܥܩܪ *puisque son âme n'était pas complètement rassasiée,* Jul. 6, 25 et 28; ܕܫܡܥ ܒܪܗ ܕܐܡܪ ܫܦܝܪ ܘܫܪܝܪ ܘܩܫܝܛ *que son fils avait parlé sagement, justement et raisonnablement,* Addai the Apost. 13, 21; ܗܘ ܙܕܩ ܕܐܬܠܡܕ ܒܗܢܐ ܡܠܦܢܐ *vraiment, il est le disciple de ce maître, id.* 34, 8, comp. 5, 12 et Matth. 27, 55; Marc 15, 40; ܐܡܪ ܠܟ ܕܬܗܘܐ ܡܗܝܡܢ ܒܗܝܡܢܘܬܐ *afin que tu aies une conviction éclairée,* Josué le Styl. 7 ult.; ܡܢ ܬܡ ܐܙܠ ܠܬܪܥ *de là il se rendit, id.* 39, 19; ܘܬܡ ܗܘ ܕܛܝܒܪܝܣ ܒܗ ܐܬܝ *là où était Tibère, id.* 39, 20; ܗܘܘ ܓܠܝ ܠܗܘܢ ܒܓܠܝܐ *ils pillaient ouvertement, id.* 72, 10; ܘܗܢܘܢ ܕܒܓܠܝܐ ܐܬܚܙܘ ܩܕܡ *et ceux-ci se montrèrent d'abord, id.* 51, 5; ܕܐܢܘܢ ܒܫܘܠܡܐ ܐܬܪܚܩܘ *qui, au contraire, apostasièrent,* Jul. 3, 19.

ܬܠܬܟܦ *celui qui est multiplié trois fois,* Anal. syr., p. 32, l. 5; ar. مُضَاعَف ثُلاثُ مِرَار. On s'explique par là que l'hébreu donne aux nombres la forme du duel pour exprimer les multiples : שְׁנַיִם *deux fois,* אַרְבַּעְתַּיִם *quatre fois,* שִׁבְעָתַיִם *sept fois.*

*b)* Les locutions adverbiales de temps et de lieu suivent la même construction; elles sont précédées de la préposition ܒ, § 373 *a*; souvent aussi, elles sont mises en apposition, sans préposition, comp. § 346 *a* : ܟܠ ܝܘܡܝ ܚܝܝܗܘܢ *tous les jours de leur vie,* Addai the Apost. 33, 11; 46, 4; 47, 24; ܒܦܠܓ ܠܝܠܝܐ *vers le milieu de la nuit,* Josué le Styl. 26, 10; ܒܫܥܬܐ ܕܩܕܡ ܚܕ̈ܫܒܐ *au crépuscule du dimanche,* Aphraat. 229, 2; ܒܟܠ ܫܥܐ *à toute heure,* Jul. 7, 18; ܗܘ ܕܐܬܐ ܡܢ ܟܕ ܐܚܪ̈ܢ *qu'il avait depuis longtemps,* Addai the Apost. 7, 7; ܘܐܬܐ ܠܘܬ ܡܪܗ ܬܠܬ ܫܢ̈ܝܢ *et il fut pendant trois ans chez son maître,* Sindban 1, 5; ܟܠ ܗܢܐ ܥܕܢܐ *tout ce temps,* Addai the Apost. 47, 23.

372. Les adverbes interrogatifs, comme ܐܝܟܡܐ *combien?* ܐܝܟܢܐ *comment?* etc., se mettent en tête de la phrase. De même, ceux du raisonnement, comme ܐܝ, ܐܝܟܢܐ *comme,* ܗܟܢܐ *ainsi.* Ceux qui sont enclitiques, suivent le premier ou les premiers mots de la phrase; parmi ces derniers, ܕܡ ܕܐ traduisent les particules grecques μέν δέ γάρ. ܕܡ, comme antithèse de ܕܐ, ne se rencontre pas encore dans la P'šiṭṭâ, v. § 320 *h*; cependant, il apparaît dans des textes originaux anciens, comme celui de Josué le Stylite : ܒܠܒܐ ܕܠܐ ... ܒܦܘܡܐ ܕܐܝܬ *à contre-cœur d'une part, . . . volontiers d'autre part,* p. 82, 3 et 5; ܗܢ ... ܗܢ ܕܐ *tantôt . . . tantôt,* Rabboula, ap. Overbeck 222, 6 et 7. Dans les traductions postérieures du grec, ces deux particules sont opposées très-fréquemment, notamment dans l'Héraqléenne. Suivant son sens primitif d'ancien démonstratif, § 173, 3°, ܕܐ se met souvent dans une proposition antérieure et a quelquefois ܕܡ pour conséquent dans la proposition suivante. C'est pourquoi les grammairiens disent que ܕܐ élève le rythme et que ܕܡ l'abaisse, v. *Abrah. Echell.,* p. 236. ܕܐ suit toujours l'exclamation ܐܬܐ *puisse!* Barhébræus, I, p. 173, l. 5.

Sur ܠܐ et les négations, v. §§ 380 et 381 ci-après.

373. Bien qu'une préposition soit à considérer comme à l'état construit avec le nom qui lui est subordonné, elle peut, cependant, en être séparée par un mot court, généralement une particule enclitique : ܒܗ ܕܐ ܐܚܪ̈ܢ ܙܒܢ̈ܐ *après un long temps,* Josué le Styl. 14, 9; ܒܕܕܗܒ ܕܡ ܫܘܩ *au lieu d'or,* Addai the Apost. 50, 7, comp. § 357 *h* ci-dessus.

Il n'en est pas ainsi avec les proclitiques ـ ـ et ـ ـ qui ne sauraient être disjointes.

*a)* ـ ـ non-seulement n'est pas nécessaire devant les locutions de temps et de lieu, § 371*b*, mais il est parfois omis devant le mot ـ ـ, à l'état construit, même quand celui-ci a le sens de *maison*. Cette omission provient de la confusion qui s'est établie entre ce cas et celui où ـ ـ signifie *à l'intérieur de*, § 290; c'est ce qui ressort notamment des exemples suivants : ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ἐν τῇ οἰκίᾳ τοῦ πατρός μου μοναὶ πολλαί εἰσιν, Jean 14, 2; ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ἀνετράφη μῆνας τρεῖς ἐν τῷ οἴκῳ τοῦ πατρὸς αὐτοῦ, Act. 7, 20; comp. ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ἐθηκαν εἰς μνημεῖον, *id.* 13, 30; ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ καὶ κατέκλεισε τὸν Ἰωάννην ἐν τῇ φυλακῇ, Luc. 3, 20, etc. En sens inverse, ـ ـ se met pléonastiquement devant ـ ـ *à l'intérieur de :* ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ἐν τοῖς μνήμασιν, Luc. 8, 27. Quand la préposition est omise devant ـ ـ, elle reparaît devant un autre nom qui suit : ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ ـ

ܒܥܝ ܠܟ ܒܐܠܗܐ *jure-moi par Dieu,* Gen. 21, 23; ܠܐ ܬܚܠܦ ܒܫܡ ܝܗ̈ *tu ne jureras pas par le nom du Seigneur,* Exod. 20, 7; 5° *l'état dans un même lieu, la concomitance :* ܢܚܘ ܥܡ ܪܥܝܐ *ils descendaient avec des fourrageurs,* Josué le Styl. 66, 18; ܢܐܙܠ ܒܒܢܝܢ ܘܒܒܢܬܝܢ *allons avec nos fils et nos filles,* Exod. 10, 9, comp. les expressions, ܒܕܚܠܬܐ *avec crainte,* ܒܚܕܘܬܐ *avec joie,* ܒܫܬܝܩܐ *en silence,* ܠܐ ܒܝܕܥܬܐ *sans savoir,* ܠܐ ܒܛܥܢܐ *sans profit;* répétée : ܠܐ ܥܠ ܨܒܝܢ *contre leur volonté,* Jul. 69, 18; 6° de là, *entre, parmi :* ܒܪܝܟܬ ܐܢܬܬ *bénie entre les femmes,* Luc. 1, 28; ܬܣܒ ܐܢܬ ܒܢܝ ܐܢܫܐ *tu me prendras parmi tes femmes,* Sindban 3, 12.

Elle se met devant le complément de certains verbes, comme ܐܬܚܙܐ *se rencontrer avec quelqu'un,* ܥܒܪ *passer par,* etc. Avec un verbe actif, elle se rencontre non-seulement devant un complément indirect, mais aussi devant l'objet, pour indiquer la fixité et la tenacité de l'action; ainsi se construisent notamment les verbes ܣܒܠ ܒܥܐ ܢܛܪ *regarder, examiner,* ܣܒܪ *espérer,* ܐܚܕ *tenir,* ܡܫ *toucher, atteindre;* ܪܡ *élever,* Jul. 61, 23; 123, 10; 134, 22; 139, 4; ܨܒܐ *vouloir, id.* 68, 22; ܛܥܐ *tromper, id.* 74, 17, etc.

*b)* ܠ, la préposition de la direction § 290, a également divers sens : elle se construit avec un verbe pour indiquer le mouvement vers un objet : ܐܙܠ ܠܐܪܥ ܒܢܝ ܐܣܪܝܠ *va au pays d'Israël,* Matth. 2, 20; ܢܚܬ ܠܒܝܬ ܡܬܐ *il descendit chez les morts,* Aphraat. 229, 6; ܪܡ ܐܝܕܗ ܥܠ ܗܢܘܢ ܛܘܪܢܐ *le tyran leva la main vers eux,* Jul. 38, 20; ܐܬܟܢܫܘ ܠܘܬ ܒܥܝܕܐ ܕܐܘܣܒܝܘܣ ܩܕܝܫܐ *ils se réunirent vers le bienheureux Eusèbe,* Jul. 27, 4. De cette manière, elle exprime le but: ܡܢ ܫܬ ܥܕ ܫܒܥ *de six à sept heures,* Aphraat. 222, 11; ܡܢ ܙܒܢ ܠܙܒܢ *de temps en temps,* ܡܢ ܫܢܬܐ ܠܫܢܬܐ *d'année en année,* ܡܢ ܫܘܪܝܐ ܠܣܘܦܐ *du commencement à la fin,* Addai the Apost. 49, 16 et 18; 53, 2; ܘܡܢ ܒܬܪ ܫܒܥ ܝܘܡܝ *et après sept jours,* Gen. 7, 10; ܘܒܢܝܗ ܒܫܒܥ ܫܢܝܢ *et il le construisit en sept ans,* 1 Rois 6, 38.

Elle apparaît en tête d'adverbes ou de locutions adverbiales: ܠܥܠ *en haut,* ܠܬܚܬ *en bas,* ܠܗܠܐ *par là,* ܠܗܠܐ *au-delà,* §§ 291 et 294; ܠܣܘܦ *à la fin,* Josué le Styl. 12, 8; ܠܗܠܝܢ *après un long temps,* Jul. 23, 22; ܠܚܪܢ *après nous, id.* 31, 25; ܠܥܠܡ *pour toujours,* ܠܓܡܪ *complètement,* ܠܚܣܝܪ *à peine;* après ܡܢ, § 290:

ܥܕ ܫܥܬ ܬܫܥ *jusque vers neuf heures,* Josué le Styl. 54, 17.

Elle indique le passage à un nouvel état : ܕܢܫܟܚ ܡܢ ܐܒܘܗܝ ܠܗܝܡܢܘܬܐ ܕܡܫܝܚܐ *qu'il passât du paganisme de son père à la foi du Messie,* Rabb. Overb. 161, 2; ܐܦܩܗ ܡܢ ܗܘܕܝܐ ܠܫܪܥܐ *il l'enleva au judaïsme (pour le faire passer) au vrai culte, id.* 161, 23.

Elle a, en outre, les sens de : *sur, à cause de, selon,* par lesquels elle se rapproche de la préposition ܠ[1] : ܢܦܠ ܠܡܘܬܐ *tomber malade,* נָפַל לְמִשְׁכָּב, Exod. 21, 18, plus souvent ܢܦܠ ܒ; ܡܢ ܟܦܢܐ ou ܐܟܠ ܟܦܢܐ *mourir de faim,* Jérém. 38, 9; Luc. 15, 17; ܐܡܪ ܠ pour ܐܡܪ ܒ *dire de quelqu'un :* ܐܢܫ ܕܐܡܪ ܥܠ ܝܫܘܥ ܕܐܬܝܠܕ ܡܢ ܡܪܝܡ ܐܡܪ ܒܗ ܕܐܢܫ ܓܒܪ ܐܬܬܦܣ *si quelqu'un dit de Jésus engendré par Marie, que c'était un homme qui fut pris par Dieu,* Anal. syr., p. 71, l. 7[2]; ܚܝܒ ܡܘܬܐ *coupable de mort,* Matth. 5, 21 et 22; ܟܕ ܢܣܒܗ ܡܘܬܐ ܠܦܓܪܐ ܕܝܫܘܥ ܟܕ ܐܬܚܛܦ ܠܦܓܪܐ *lorsque la mort l'eut ravi (Jésus) suivant la nature humaine,* Land, *Anecd. syr.,* IV, p. 42, l. 6; ܠܛܒܬܐ *pour le bien,* Jul. 9, 3; ܠܛܒ ܐܘ ܒܝܫ *en bien ou en mal,* Spicil. syr., 3, 7; ܠܡܢܐ ܗܕܐ *pour quelle raison . . . ,* Jul. 30, 17; 36, 18.

Comme particule du datif, elle se met parfois devant le nom de l'agent : ܐܝܟ ܕܐܬܒܪ ܠܝܘܚܢܢ *composée par Jean, Zeitschr. d. D. M. G.,* XXXI, p. 402; ܐܝܟ ܕܐܬܒܪ ܠܐܪܣܛܘ *écrite par Aristote,* Anal. syr., p. 134, l. 14; ܕܐܬܒܪ ܠܗ *composés par lui,* Josué le Styl. 46, 19 et 20; ܕܐܬܒܪ ܠܓܒܪܐ ... *décrite par des hommes intelligents,* Jul. 4, 19; ... ܕܐܬܒܪ ܠܗܘܢ ... *elles avaient été rangées par eux,* Josué le Styl. 21, 2; ܐܡܪ ܠܝ *il a été dit par moi,* Spicil. syr. 9, 2.

Elle se construit ainsi avec un verbe impersonnel ou passif, aussi bien qu'avec un verbe actif, v. §§ 325 *d,* 331 *e.*

Comme particule de la direction, elle était préposée au régime direct, dans certains cas, §§ 342 et 343; devant l'infinitif, § 332.

*c)* ܡܢ, § 290, indique *l'éloignement* et se construit avec tout

1. אֶל ,אֵל ,עַל se confondent quelquefois en hébreu et en arabe avec إِلَى ,عَلَى, mais la confusion de עַל et ל a surtout lieu dans les dialectes araméens, où les gutturales étaient usées: v. *d* ci-après, pour l'usage de ܒ, au lieu de ܠ.

2. Comp. en hébreu Jérém. 29, 21.

verbe qui exprime *le départ d'un lieu, l'écart, le dégoût, la honte, la crainte, l'empêchement, le refus, la cessation, l'extraction*, comp. les locutions : ܥܠ ܓܠܝܬܐ *sans voile*, ܥܠ ܡܬܝܡܘܬܐ *contre le vœu de chasteté*, Overb. 177, 8; 180, 13; de là, *l'origine, la cause:* elle se met devant le nom de l'agent dans les constructions passives ou réfléchies : ܐܬܟܬܒ ܥܠܘܗܝ *il a été écrit par lui*, ܥܠܘܗܝ ܗܘ *par lui même*, § 315; *la partie*, ܚܕ ܒܙܒܢܐ ܥܠ ܡܬܩܛܥ *certain jour*, Anal. syr., p. 46, l. 16; ܦܨܠܐ ܒܪܝܪܐ ܥܠ ܟܬܒܐ *passages choisis du livre*, *id.* 79, 27, comp. §§ 320 *e* et 370 *h*; elle suit un élatif, § 366 *d*.

Elle marque encore le passage par un endroit, comp. ci-dessus *b* : ܥܠ ܐܕܢܐ ܥܠ *entrer par l'oreille*, Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXI, p. 377, l. 17; ܕܠܡܐ ܢܥܠܘ ܒܗ̈ ܥܠ ܬܪ̈ܥܐ *de peur qu'on n'entrât par elles (les portes)*, Josué le Styl. 44, 13, comp. دخل من الباب; *le côté :* ܐܬܒ ܥܠ ܝܡܝܢܗ *assieds-toi à ma droite*, Ps. 110, 1; ܥܠ ܣܡܐܠܗ ܘܥܠ ܝܡܝܢܗ *à sa droite et à sa gauche*, Jul. 42, 9.

Elle entre dans la composition de différents adverbes : ܥܠ ܣܪܝ *de suite*, ܥܠ ܚܕܬ *de nouveau*, ܥܠ ܒܬܪ *après*, ܥܠ ܥܠܡ *à jamais*, ܥܠ ܕ *depuis que*, Jul. 111, 4, etc. v. § 291.

*d)* ܠ a des sens multiples, § 290; il est à noter qu'il se construit avec un verbe du sentiment : ܨܒܝ ܠܗ *agréé par lui*, Jul. 33, 22; ܣܢܝ ܠܗ *qui lui était odieux*, Rabb. Overb. 161, 20; quelquefois il a le sens de ܒ : ܐܬܝܕܥ ܠܗ *lorsqu'il connut ses mauvaises mœurs*, Josué le Styl. 15, 18; ܐܙܠ ܠܘܬ ܬܠܡܝܕܘܗܝ *il alla vers ses disciples*, Aphraat. 222, 2; ܛܪܪ ܠܟ *tu as maintenu le pacte*, Sindban 13, 18; ܒܬܪ ܬܪܥܣܪ ܝܘܡ̈ܐ *au bout du douzième jour*, Josué le Styl. 55, 11; ܒܕܝܢܬܗ ܠܗ *pendant son sommeil*, Jul. 92, 3, comp. ci-dessus *b*.

*e)* Les autres prépositions ne présentent pas autant d'acceptions différentes; on trouvera dans les lexiques leurs diverses applications.

Quelques noms étaient construits comme des prépositions : ܒܙܒܢ ܐܠ̈ܗ̈ܐ *grâce aux Dieux*, Jul. 48, 19; 135, 9; ܒܨܒܝܢܗ ܕ *grâce à sa volonté*, Rabb. Overb. 160, 18 et 20, comp. § 290 fin.

Quant aux conjonctions qui commandent toute une phrase, leur syntaxe est liée à celle des phrases dont il sera traité chap. XXIII et suivants.

374. *a)* Les interjections précèdent un nom ou une phrase : ܐ̈ ܐ̈ܢܬ̈ *ô femme!* Matth. 15, 28; ܐ̈ ܡ̈ܣ̈ܟ̈ܝ̈ ܕ̈ܡ̈ *ô pauvres d'esprit!* Gal. 3, 1; ܘ̈ ܟ̈ ܚ̈ܛ̈ܝ̈ ܐ̈ܬ̈ *Malheur! car nos péchés ont fait régner . . .*, Jul. 25, 20; ou elles sont mises d'une manière absolue : ܘ̈ ܘ̈ . ܘ̈ *et ils diront : heu! heu!* Jérém. 51, 14.

*b)* Les exclamations d'admiration ou de mépris, de félicitation ou d'imprécation, sont souvent suivies de lâmadh : ܐ̈ ܐ̈ ὦ τῆς μεγαλοψυχίας, Grégoire de Naz., cité par Barhébræus, I, p. 64, l. 5; ܘ̈ ܐ̈ *malheur à celui qui dit . . .!* הוֹי אמר, Isaïe 45, 10; ܐ̈ ܐ̈ ܐ̈ *hélas! hélas! le jour . . .*, אֲהָהּ לַיּוֹם, Joël 1, 15; rarement, on rencontre une autre préposition, comme ܒ̈ ou ܠ̈ Barhébræus, I, p. 42, l. 21 et 182, 5.

*c)* Quelques mots qui n'étaient pas de vraies interjections, s'employaient de la même manière : ܛ̈ *bonheur* avait toujours, dans ce sens, les suffixes possessifs qu'il s'annexait avec la forme d'un pluriel, comme certaines prépositions, § 292 : ܛ̈ ܐ̈ *heureux l'homme . . .!* אַשְׁרֵי הָאִישׁ, fréquent dans les psaumes; ܛ̈ . ܛ̈ *heureux les pauvres . . .!* Matth. 5, 3 et vers. suiv.; ܘ̈ se construisait de même et signifiait *malheur à . . .!* . ܘ̈ *malheur à notre royaume!* Jul. 8, 6; 79, 19; ܘ̈ *malheur à moi!* v. Barhébræus, I, p. 85, l. 14.

*d)* Les interjections étaient aussi prises objectivement avec le verbe ܛ̈ : ܛ̈ ܐ̈ *féliciter quelqu'un,* ܐ̈ ܘ̈ *dire à quelqu'un : malheur!* fréquent; . ܛ̈ ܐ̈ ܐ̈ *disant pfui! à leur lâcheté*, Jul. 10, 6 et 11; 32, 4; ܐ̈ ou ܐ̈ *recevoir une marque de mépris, id.* 100, 23; 117, 9.

*e)* ܡ̈ était vraisemblablement un parfait, pris impersonnellement comme précatif, *que Dieu épargne!* hébr. חָם, ar. حَاشَ, éth. ሐሰ et ሐሰ; il s'employait comme une interjection, d'une manière absolue : ܡ̈ μὴ γένοιτο, Rom. 3, 4, 31; 6, 2, 15, etc.; plus souvent, il était suivi du lâmadh devant un nom : ܡ̈ ܐ̈ ܐ̈ *loin de toi, Seigneur!* Matth. 16, 22; ܐ̈ ܡ̈ ܐ̈ . ܐ̈ ܡ̈ *ceci, gardez-vous en bien!* Addai the Apost. 44, 16: ܡ̈ ܐ̈ ܐ̈ . ܡ̈ *loin de notre joie, qu'elle décline!* Jul. 23, 23; . ܡ̈ ܐ̈ ܐ̈ ܐ̈ *loin de votre Royauté qu'elle transgresse . . .! id.* 35, 3; ܘ̈ ܡ̈ ܐ̈ ܐ̈ *que cela ne soit pas!* Didasc. Apost. 49, 13.

ܐ̈ et ܐ̈, § 294, étaient construits comme des conjonctions, comp. §§ 328 *f* et 330 *e*.

## Chapitre XIX.

*Des phrases nominales et des propositions absolues.*

375. Le sujet et son attribut forment par eux-mêmes une phrase complète, en dehors de tout complément. La phrase est verbale, quand l'attribut est exprimé par un verbe; elle est nominale, quand il est formé par un nom.

*a)* Dans les phrases nominales, le lien entre le sujet et l'attribut n'est pas nécessairement indiqué, comme il l'est dans nos langues par le verbe substantif : ܣܓܝܐ ܗܘ̈ ܕܐܬܬ̈ܥܒ̈ܕ ܕܒܗ̈ *nombreux étaient les miracles qui avaient lieu,* Addai the Apost. 16, 3; ܗܢܐ ܡܕܝܢܬܐ ܕܣܓܝ ܒܗ ܥܒ̈ܕܐ ܕܦܓܢ̈ܐ *cette ville, où pullule le paganisme, id.* 24, 14; ܛܒ ܡܠܬܟ ܠܝ *ton conseil me semble très-bon,* Jul. 36, 5; ܐܝܟ ܐܢ̈ܫ̈ܐ ܕܫܪܪ̈ܐ ܕܡ̈ܬܚܙ̈ܝܢ ܠܗ̈ *comme des hommes qui possèdent le vrai, id.* 9, 20; ܣܗ̈ܕ̈ܐ ܕܥ̈ܒ̈ܕ̈ܐ ܗ̈ܢ̈ *qui témoignent sur elles, qu'elles sont vraies,* Josué le Styl. 5, 7; ܟܠ ܡܕ̈ܡ ܕܐ̈ܬ̈ܝ ܠܡܥ̈ܒ̈ܕ *toutes choses qu'il est d'usage d'accomplir,* Aphraat. 229, 20.

Cette construction est surtout usuelle dans les courtes phrases incidentes, comme ܚܝ ܗܘ *en vie* ou *cru,* fréquent; ܚܝ ܘܒܟܝܢ ܥܝܢ̈ܝܗ *les larmes aux yeux,* Jul. 30, 23; cependant on la rencontre aussi dans les phrases étendues : ܟܠ ܗܟܝ ܕܡ̈ܠܟ̈ܐ ܐ̈ܢ̈ܘܢ ܘܟ̈ܬ̈ܪ̈ܐ ܕܠ̈ܒ̈ܘ̈ܫ̈ܐ ܕ̈ܝ̈ܠ̈ܗ̈ *ta couronne et ta pourpre sont bien celles des rois, mais ton esprit et ta science sont d'une bête,* Jul. 53, 5; ܐܠܐ ܥ̈ܒ̈ܕ ܐ̈ܝ̈ܟ ܕ̈ܝ̈ܠ̈ܗ̈ ܥ̈ܝ̈ܢ̈ܘ̈ܗ̈ ܒ̈ܟ̈ܠ̈ ܙ̈ܒ̈ܢ̈ *mais en tout temps, ses yeux sont sur elle pour son bien, id.* 9, 2; ܗ̈ܢ̈ ܗ̈ܘ ܕ̈ܝ̈ܢ̈ ܬ̈ܠ̈ܡ̈ܝ̈ܕ̈ ܕ̈ܝ̈ܢ̈ ܕ̈ܝ̈ܢ̈ ܕ̈ܝ̈ܢ

*trône de Dieu,* ܗܘ ܕܪܓܠܝܗ ܕܐܠܗܐ ܗܝ ܕܥܠ ܟܘܪܣܝܗ *elle est l'escabeau qui est sous ses pieds,* Matth. 5, 34 et 35; ܐܠܗܐ ܕܡܫܝܚܝܢ *qu'ils étaient Chrétiens,* Jul. 31, 14.

*c)* Le pronom personnel sert souvent de copule entre le sujet et l'attribut; il est alors enclitique, § 174 : ܗܘ ܕܫܒܝܠܐ ܕܫܪܪܐ ܐܢܘܢ ܗܢܘܢ ܕܥܠ ܟܝ ܡܬܠ ܗܢܐ ܐܠܗܐ ܕܥܡܗ ܕܡܫܝܚܐ *la voie de la vérité est pénible et c'est pourquoi les croyants sont rares,* Addai the Apost. 9, 17; ܟܝ ܫܘܝܐ ܐܘܪܚܬܐ ܕܡܪܝܐ ܐܠܗܐ ܕܝܠܢ *parce que les voies du Seigneur sont droites, id.* 44, 16; ܒܬܪ ܫܒܥܐ ܝܘܡܝ ܦܛܝܪ ܗܘ ܕܡܪܝܐ ܐܠܗܐ ܕܝܠܢ *après la Pâque, il y a sept jours d'azymes,* Aphraat. 228, 19; ܐܦ ܟܬܒܐ ܗܢܐ ܡܠܬܐ ܘܡܡܠܠܐ ܕܡܪܝܐ ܕܡܫܝܚܐ ܗܘ *c'est également la parole et le discours du Seigneur le Messie, id.* 13, 9; ܐܝܟ ܐܒܢܐ ܕܫܪܝܪܐ ܗܝ ܕܫܪܫܗ *sa base est une pierre véritable,* Aphraat. 6, 17; ܐܝܟܡܐ ܢܚܙܐ ܕܐܬܐ ܗܘ ܝܘܡܐ *quand sera le jour où nous verrons?* Jul. 24, 8.

*d)* Le pronom de la troisième personne sert également de copule, lorsque le sujet est la première ou la seconde personne : ܐܢܬ ܗܘ ܕܐܬܐ ܐܠܗܐ μήτι ἐγώ εἰμι, ῥαββί; Matth. 26, 25, comp. ci-dessus *b*; ܐܢܬ ܗܘ ܗܘ ܕܐܬܐ *es-tu celui qui doit venir?* Matth. 11, 3; ܐܢܬ ܗܘ ܡܠܟܐ ܕܝܗܘܕܝܐ *si tu es le roi des Juifs,* Luc. 23, 37; ܐܢܬܘܢ ܗܘ ܢܘܗܪܐ ܕܥܠܡܐ *vous êtes la lumière du monde,* Aphraat. 286, 19 (comp. p. 285 à 287, où ܐܠܗܐ ܗܘ est constamment opposé à ܐܠܗܐ ܐܢܬ).

*e)* Mais la copule peut être aussi formée par le même pronom que celui du sujet, sur lequel il s'appuie, comme enclitique; dans cette tournure, le sujet est plus accentué que dans les précédentes, § 298 *f* : ܐܢܐ ܐܢܐ ܗܘ ἐγώ εἰμι, Marc 14, 61; ܐܢܬ ܐܢܬ ܗܘ ܐܘܕܘܟܣ *tu es bien Eudoxe?* Jul. 43, 10; de même, quand le sujet est le pronom de la troisième personne : ܗܝ ܕܫܪܫܐ ܗܝ ܗܘ ܕܪܝܫܐ *la base, elle est le commencement . . . ,* Aphraat. 7, 2. ܗܘ ܗܘ se contracte généralement en ܗܘ, quelquefois aussi ܗܘ, en ܗ, § 109 1° : ܕܠܐ ܗܘ ܗܘ ܐܢܐ ܗܘ ܕܗܘ ܐܠܐ *car il ne croyait pas que c'était lui,* Jul. 57, 26; ܗܝ ܕܫܪܫܐ ܗܘ *il est la base,* Aphraat. 10, 6.

*f)* ܗܘ enclitique se contracte encore avec un mot court qu'il suit, comme une particule ou un pronom : ܗܢܐ *ceci est,* ܡܢܐ *qu'est-ce?* ܡܢ *qui est-ce?* ܐܝܟܐ *où est?* ܐܝܢܐ *quel est?* ܠܐ *non pas,* § 380 *b,* ܫܦܝ *assez,* § 294, 3°, comp. § 109, 1°; plus rarement, avec un autre nom : ܫܚܝܬ *il est coupable,* Gal. 5, 3.

*g)* ܐܡ et ܗܘܐ servent également de copule, v. §§ 334*b* et 339*a*.

376. Un membre de phrase reçoit une accentuation particulière, quand il est mis, d'une manière absolue, en tête d'une phrase : ܕܡܢ ܠܐ ܡܫܬܘܕܥ ܐܦ ܠܐ ܡܫܬܘܕܥ ܗܘ ܕܠܐ ܕܡܢ *celui qui reçoit par faveur, il faut aussi qu'il donne par faveur,* Aphraat. 6, 5; ܟܠ ܕܐܡܪܬ ܠܟܘܢ ܗܟܢܐ ܐܬܢܗܓ ܐܢܐ *tout ce que je vous ai prêché, ainsi je me suis conduit,* Addai the Apost. 41, 3; ܐܘܣܒܝܣ ܕܐܢ ... ܡܠܟܘܬܢ ܩܕܡ ܗܘ ܕܐܬܪ *Eusèbe, celui qui* (longue phrase incidente), *notre royauté a ordonné à son égard...,* Jul. 50, 12; ܐܒܢܐ ܕܢܒܢܝܐ ܐܬܪܚܩܘ ܗܘ ܗܘܬ ܠܪܝܫ *la pierre que les fils ont rejetée, elle était à la tête . . .,* Ps. 117, 22, comp. § 298 *e*. Quelquefois, au lieu du pronom, le nom lui-même est répété : ܛܘܪܢܐ ܕܡܢ ܛܥܡ ... ܛܘܪܢܐ ܗܟܢܐ ܐܬܚܙܝ *le tyran, parce que* (longue phrase incidente), *de cette manière le tyran négligea . . .,* Jul. 44, 1. Quand il y a antithèse, la proposition absolue peut être précédée de lâmadh : ܠܟܗܢܐ ܕܡܢ ܕܣܟܠܘܬܐ ... ܐܢܐ ... ܗܘܝܬ ܐܢܐ ܕܟܕ ܐܝܬܝ ܠܗܘܢ *mais, quant aux prêtres du faux culte... j'avoue que je fus l'auteur de leur trépas, id.* 43, 14. Il est rare que le nom, mis ainsi en tête de la phrase, ne soit pas repris par le suffixe : ܐܢܐ ܒܝ ܐܡ ܕܟܬܒܬܝ ... ܒܪܫܝܬܐ ܕܐܓܪܬܟ ܕܐܢܫ ܣܟܝܠ ܐܢܬ *et moi, dans la pensée que tu es un homme intelligent qui . . ., la première lettre de notre Royauté t'a été envoyée, id.* 16, 5, où le rapport de ܐܢܐ avec la phrase principale n'est indiqué que par le suffixe de ܒܪܫܝܬܐ.

## Chapitre XX.

*Construction de la phrase; accord du sujet et du verbe.*

377. *a)* Le syriaque jouit de la plus grande liberté pour la construction de la phrase : les membres dont elle se compose, sujet, verbe, compléments directs ou indirects, adverbes et locutions adverbiales, forment une chaîne à anneaux mobiles, qui se suivent, se précèdent et s'enchevêtrent, selon que, dans le rythme de la phrase, les uns ou les autres doivent occuper une place élevée ou basse. Les membres les plus accentués passent en tête et les autres viennent ensuite, dans l'ordre de leur importance. Grâce à cette mobilité, le syriaque suit pas à pas, avec la plus grande aisance, les textes étrangers, que l'hébreu et l'arabe ont tant de peine à traduire; il n'a de rival sur

ce terrain que l'éthiopien, dont les constructions sont aussi lâches, comp. *Aethiop. Gramm.*, § 196. On se rendra compte de quelles inversions et de quels enchevêtrements la phrase est susceptible, en comparant des constructions telles que les suivantes : ... *la tristesse s'empara fortement du saint homme de Dieu*, Jul. 8, 3; ... *loin de nous! que nous soyons traîtres aux prêtres de la divinité, mais nous les vénérons et les honorons, id.* 43, 23.

*b)* Il n'y a pas de différence aussi tranchée, entre les phrases nominales et les phrases verbales, qu'en arabe, par exemple. Nous avons vu plus haut, §§ 342, 343 et 371, que les compléments et les adverbes suivent, en principe, le verbe, mais qu'ils le précèdent, dès qu'ils reçoivent une accentuation, si légère qu'elle soit. De même, le sujet précède l'attribut ou le suit, suivant l'importance qu'il a : *dans les phrases verbales*, le verbe précède ou suit : il précède dans les exemples suivants : ... *Léontius régna dans Antioche en nom*, Josué le Styl. 12, 19; ... *Eudoxe leur dit*, Jul. 26, 24; ... *que votre sollicitude soit grande pour les agneaux*, Addai the Apost. 42, 17 : ... *le tourment cruel de la misère leur suffit*, Addai the Apost. 43, 6; après une conjonction : ... *il ne te sied pas que tes serviteurs meurent de faim*, Josué le Styl. 68, 9; ... *lorsque le jour était brûlant, id.* 63 ult.; ... *de peur que son nom ne soit blasphémé à cause de vous, id.* 37, 7; ... *d'où sort le Jourdain, id.* 21 pénult.; après un relatif : ... *dont la ville était pleine*, Josué le Styl. 32, 11.

Il suit dans d'autres phrases analogues : ... *les Romains réunirent une grande armée*, Josué le Styl. 60, 11; ... *l'apôtre a dit*, ... *notre Seigneur a dit*, Aphraat. 10, 3 et 4; ... *que notre ville périsse!* Jul. 28, 14; ... *et toute la population de la ville était tumultueuse et criait, id.* 28, 5; ... *jure-moi que personne ne les tuera*, Josué le Styl. 68, 11; ... *pendant que personne ne les reconnaissait nulle-*

*ment,* Jul. 26, 5; ... *de peur que, à cause de ceux qui étaient morts, la masse de l'armée ne se dispersât,* Josué le Styl. 63, 3; ... *quand les épreuves fondent sur nous,* Jul. 32, 26; ... *quelque chose que ne vit jamais un œil, ni n'entendit une oreille,* Jul. 11, 17.

*Dans les phrases nominales,* il en est de même : l'attribut précède le sujet : ... *autre chose est la passion, autre chose est l'amour,* Spicil. syr. 6 pénult.; ... *nombreux sont les hommes qui ..., id.* 2, 21; ... *parce que la sagesse de Dieu est plus riche qu'eux, id.* 9, 17; ou il le suit : ... *le Seigneur est l'objet de votre service,* Addai the Apost. 36, 2; ... *le songe de Pharaon est un,* Gen. 41, 25; ... *parce que cela même est la règle de conduite,* Spicil. syr. 10, 23; comp. les exemples cités § 375.

Sur la place des pronoms, v. §§ 298, 307 et 319 *g*; sur celle des adjectifs, § 363.

378. *a)* L'accord du sujet et du verbe, ou de l'attribut, a lieu d'une manière régulière, quelle que soit la place qu'ils occupent. Les exceptions que l'on rencontre, sont trop rares pour ne pas être considérées comme des fautes de copiste, plutôt que comme des négligences de style [1].

Il ne faut pas perdre de vue, que la troisième personne du pluriel du parfait ne se distinguait de la même personne du singulier masculin, que par des lettres quiescentes qui étaient parfois omises, § 180. Quoique cette omission porte surtout sur des pluriels féminins (... pour ...), elle n'est pas rare, non plus, pour les masculins (... pour ...). Elle se remarque dans certains manuscrits où l'on affecte de rendre la prononciation plutôt que de suivre les règles de l'orthographe [2].

1. Comp. ..., Jacq. de Sarong, *Zeitschr. der D. M. G.*, XXX, p. 241, l. 13, avec ... qui précède de deux lignes.

2. Comme dans la Chronique de Josué le Stylite, v. préface p. VII. Mais cette confusion ne saurait être étendue aux lâmadh-aleph, où l'oreille distinguait le pluriel du singulier; dans la phrase suivante de cette chronique, p. 60, l. 11, au lieu de : ...

*b)* Le goût du syriaque pour les constructions impersonnelles, § 325*d*, explique comment un passif demeure invariable : ܘܟܬܒ ܒܗ ܟܬܒ̈ܐ ܝܘܢܝ̈ܐ *et il y avait écrits des caractères grecs,* Josué le Styl. 59, 20; ܘܢܬܠܘ ܠܟܠ ܡܐܢܝ̈ܗ ܕܒܝܬ ܐܠܗ̈ܐ ܕܢܗܘܘܢ ܠܗ̇ ܠܡܫܡܫܢܘܬܗ̇ ܘܠܟܠ ܡܐܢܝ̈ܗ ܕܢܗܘܘܢ ܠܗ̇ *qu'on donnât les vases affectés à leur service et tous leurs ornements aux temples des idoles, qu'ils fussent . . . ,* Jul. 61, 21; comp. ܘܠܐ ܢܗܘܐ ܥܘ̈ܕ ܡܪܝܪܘܬܐ ܠܒ̈ܢܝ ܐܝܣܪܐܝܠ *et il n'y aura plus pour les Israélites d'absinthe amère,* Ezech. 28, 24 (construction blâmée par Barhébræus, I, p. 241, l. 11). Dans la phrase suivante, ܗܘܐ s'accorde avec le complément qui précède le sujet : ܘܟܠ ܡܢܗ̈ ܕܒܛܠ ܘܠܐ ܪܓܫ̈ܐ ܗ̇ܘ ܘܠܐ ܡܕܡ̈ܐ *et des objets privés de sens furent des êtres obéissants,* Aphraat. 19, 5.

*c)* Nous avons dit, § 354*d*, qu'un collectif, ayant la forme du singulier, se construisait souvent comme un pluriel : ܟܠ ܥܡܐ ܕܒܝܬ ܡܕܝܢܬܐ ܗ̇ܘ ܡܬܒܟܐ *tout le peuple de la ville pleurait,* Jul. 39, 27; 41, 1, etc.; ܙܝܢܗ̈ ܡܫܟ̈ܚܝܢ ܠܗ̇ *ses armes l'échauffaient,* Josué le Styl. 63 ult.; de même, les noms de ville et de pays, pris pour les habitants : ܐܬܝܘ ܐܢܫ̈ܐ ܕܐܕܣܐ ܘܣܓܪܘ ܬܪ̈ܥܝܗܘܢ *les Edesséniens se levèrent et fermèrent les portes contre eux, id.* 13, 15, comp. Overb. 172, 7.

Une double construction n'est pas rare : ܘܐܬܬܙܥ̈ܬ ܟܠ ܐܢܫ̈ܐ ܕܒܝܬ ܡܕܝܢܬܐ ܘܐܬܬܙܥ̈ܬ ܟܠ ܡܐܢܝ̈ܗ ܕܒܝܬ ܡܕܝܢܬܐ *et la population de la ville fut effrayée, à sa vue, elle s'enfuit et se cacha,* Jul. 37, 19; ܘܫܪ̈ܝܪ ܡܢ ܥܡܐ ܕܫܪ̈ܝ ܒܗ̇ ܐܬܚܕ̈ܘ ܠܫܡܚܬܐ *et le peu d'habitants qui y restait, se livra à la joie,* Josué le Styl. 73, 4; ܘܕܢܬܟܢܫ ܟܠ ܐܢܫ̈ܐ ܕܒܝܬ ܡܕܝܢܬܐ . . . ܘܕܢܗܘܘܢ ܟܠ ܡܐܢܝ̈ܗ ܕܒܝܬ ܡܕܝܢܬܐ *et que la population se réunît . . . pour qu'elle entendît,* Addai the Apost. 18, 2; ܟܕ ܐܬܟܢܫ ܟܠ ܡܕܝܢܬܐ . . . ܘܐܬܬܙܥ̈ ܟܠ ܡܕܝܢܬܐ *et lorsque toute la ville fût réunie . . . elle se tenait, id.* 18, 14.

*d)* Sont encore construits avec le pluriel, les pronoms indéfinis ou interrogatifs qui se rapportent à plusieurs individus, §§ 319 et 320 : ܙܠܘ ܠܗ̇ܘ ܠܒ̈ܝܬܗ̇ܘܢ *qu'ils s'en aillent chacun chez soi,* Jul. 33, 13 (comp. ܙܠ ܠܗ̇ ܠܒ̈ܝܬܗ̇ ܘܐܬܐ *id.* 32, 19); ܟܠ ܚܕ ܒܬܪ ܚܕ ܡܢ ܐܝܢܘܢ ܕܩܝܡ ܒܗ̇ *chacun d'eux demeura dans sa (foi),* Rabb. Overb. 160, 21; ܟܠ ܚܕ ܡܢ ܐܝܢܘܢ ܕܬܒ *quelques-uns se repentaient,* Jul.

ܐܬ, il faut lire ܐܬܬ et traduire : *Les Romains avaient réuni une armée nombreuse; elle alla camper.*

30, 26; ܟܠܟܘܢ ܕܫܡܥܝܢ ܠܝ *vous tous qui m'entendez,* Addai the Apost. 41, 2; ܡܢ ܐܢܘܢ ܒܢܝܗ *quels sont les fils?* Aphraat. 10, 18, v. § 319 *a*; même, après ܠܐ ܚܙܐ : ܠܐ ܚܕ ܡܢ ܗܠܝܢ ܕܒܝܫܐ *qu'aucun de ces hommes ne voie,* Deut. 1, 35.

379. *a)* Lorsque le sujet se compose de plusieurs noms au singulier, l'attribut prend le pluriel; si les noms sont de genre différent, c'est le genre masculin qui l'emporte : ܦܛܪܝܩܝܣ ܘܐܦܦܝܣ ܗܘ ܠܐ ܐܡܝܕ *Patricius et Hypatius assiégèrent Amid,* Josué le Styl. 47, 10; ܐܝܬ ܬܡܢ ܥܘܕ ܚܒܝܒܐ ܘܠܒܐ ܘܚܦܣܝ *il y avait là Avida, Labbai et Ḥaphsai,* Addai the Apost. 18, 15; ܕܒܝܕܗ ܗܘ ܥܠܝܐ ܘܥܡܝܩܐ *au pouvoir duquel sont la hauteur et la profondeur,* poème d'Alex., *Chrest. Knös,* 107, v. 3; ܐܝܟ ܕܐܡܐ ܘܐܚܬܗ ܐܦ ܒܟܠ ܙܒܢ ܗܘ *sa compagne et sa mère l'engageaient constamment . . .,* Rabb. Overb. 161, 1; ܟܠ ܐܢܫܐ ܘܢܫܐ ܕܟܝܐ ܗܘ *toute la confrérie d'hommes et de femmes était pure,* Addai the Apost. 50, 9; ܓܒܪܐ ܘܢܫܐ ܡܬܥܡܕܝܢ *des hommes et des femmes se faisaient baptiser,* Act. 8, 12, comp. Matth. 21, 31 et 32; ܠܐ ܥܒܝܪܝ ܒܝܫܬܐ ܘܚܛܝܬܐ ܣܓܝܐܝܢ *les crimes et les méfaits n'étaient pas peu nombreux,* Jul. 38, 22.

*b)* Cependant le verbe ne s'accorde qu'avec le premier nom, lorsque celui-ci forme le sujet principal[1] : ܐܡܝܕ ܗܘ ܠܐ ... ܘܟܠ ܚܝܠܗ ܥܡܗ *il assiégea Amid, lui et toute son armée,* Josué le Styl. 42, 5 et 14; ܢܚܬܬ ... ܗܝ ܘܬܪܝܗܘܢ ܒܢܝܗ *elle descendit, elle et ses deux fils,* Addai the Apost. 10, 22; ܟܕ ܗܘܬ ܪܓܙܐ ܘܟܦܢܐ ܘܡܘܬܢܐ ܘܩܪܒܐ *quand eut lieu le tremblement de terre, la disette, l'épidémie, la guerre,* Josué le Styl. 1, 3; ܥܠܘܬܐ ܘܕܒܚܐ ܗܘ ܛܒ ܡܢ ܚܛܗܐ *l'holocauste et le sacrifice sont bien supérieurs aux fautes,* Jacq. de Saroug, cité par Barhébræus, I, p. 63, l. 16; quand les sujets sont séparés par une négation : ܠܐ ܐܒܓܪ ܡܠܐ ܐܦ ܐܒܓܐ ܗܘ ܠܐ ܠܐ *ni Abgar, ni Addée l'Apôtre ne forçaient personne,* Addai the Apost. 34 ult.

La position du verbe n'influe guère sur son accord avec le sujet; comp. cependant ܟܠ ܢܦܫܐ ܕܢܦܫܬܐ ܥܡܠܬ ܒܝ avec ܒܝ ܥܒܕܬ ܥܡܠܬ ܐܢܫܐ ܘܢܫܐ, Aphraat. 24, 1 et 4.

*c)* Quand le sujet comprend des personnes différentes, l'ac-

1. Dans les exemples qui suivent, nous évitons un parfait à la troisième personne du masc. sing., en dehors des lâmadh-aleph, qui seuls distinguent par la prononciation le singulier du pluriel, v. § 378 *a*.

cord a lieu avec la première de préférence aux deux autres, et avec la deuxième de préférence à la troisième : ܚܢܢ ܒܗ ܐܢܐ ܥܡ ܒܥܠ *nous étions à l'abri à l'intérieur d'elle, moi et un autre*, Josué le Styl. 26, 19; ܐܢܐ ܘܐܢܬ ܐܬܝܬ *nous étions dans un grand souci, ma femme et moi*, Sindban 17, 12; ܐܢܐ ܘܥܡܝ ܒܢܝ ܐܢܫ ܗܠܝ ܘܗܠܝܢ *mon royaume et moi, nous sommes innocents de leur sang*, Jul. 70, 13; ܐܢܬ ܘܒܝܬ ܟܠ *entre, toi et toute ta famille*, Gen. 7, 1; ܐܢܬ ܘܒܝܬ ܬܚܐ *tu vivras, toi et ta famille*, Jérém. 38, 17. Suivant Barhébræus, I, p. 62, l. 20, on disait: ܐܢܐ ܘܐܢܬ ܬܒܝܢ ܗܪ̈ܝ *Pierre et toi, vous êtes assis.*

La personne qui parle d'elle-même, emploie souvent le pluriel pour le singulier : ܡܠܬܐ ܕܢܡܠܠ ܥܠ ܗܢܐ *le sujet que nous devons traiter*, Josué le Styl. 7, 11; ܠܐ ܐܦ ܡܛܝ ܗܘ ܒܥܠ ܡܢ ܕܢܥܒܕ *ceci n'échappait pas à notre esprit*, Jul. 34, 15.

Il est plus rare qu'en s'adressant à une personne unique, on emploie le pluriel par respect : ܡܠܟܘܬܟ *votre Majesté*, ܐܠܗܘܬܟ *votre personne divine*, ܡܠܟܘܬܟ *votre personne royale*, Jul. 34, 35, 36 passim.

Une phrase relative est construite quelquefois à la troisième personne, quoique se rapportant à la première ou à la seconde, v. § 408.

## Chapitre XXI.

### *Des phrases négatives.*

380. *a)* La négation ܠܐ précède le verbe sur lequel elle porte: ܒܥܠ ܚܛܗܝ ܠܐ ܢܣܒ ܒܗܘܢ *à cause de nos péchés, il ne tira pas vengeance d'eux*, Josué le Styl. 6, 13; ܠܐ ܐܫܬܐܪ ܐܢܫ ܕܠܐ ܐܬܐ ܥܠܝܗ ܒܝܫܐ *il ne resta personne, à qui il ne fût arrivé du mal, id.* 72, 16; ܠܐ ܚܣ ܥܠ ܐܢܫ *ils n'épargnaient personne, id.* 72, 19; ܕܡܗ ܠܐ ܐܬܒܥ *son sang ne fut pas vengé, id.* 78, 7. Souvent, elle en est séparée par une particule enclitique : ܠܐ ܡܛܝ ܗܘ *car il n'est pas possible, id.* 80, 11; ܠܐ ܡܛܝ ܠܟ ܕܢܫܬܙܒ *il n'échappe pas à ta pieuse personne*, Jul. 29, 13; ܠܐ ܟܕ ܐܝܬ *il ne convient pas, id.* 40, 12; ܠܐ ܡܛܝ ܠܢ ܢܣ ܐܬ *le miracle ne nous suffit pas*, Josué le Styl. 21, 12; plus rarement, par plusieurs mots : ܠܐ ܡܐ ܟܬ ܢܫܬܘܩ *ne nous pressons donc pas, mes enfants*, Jul. 28, 23; ܠܐ ܥܡ ܢܥܒܕ

ܐܢ ܕܒܝܕ ܡܠܟܗ ܢܫܩܠ ܠܗ̈ܘܢ ܕܠܐ ܢܫܟܚܘܢ *afin que, lorsque le gouverneur de leur royaume les pésera, ils ne soient point trouvés...*, Aphraat. 90, 3.

*b)* Dans ce cas, il est plus usuel, que la négation, séparée du verbe qu'elle modifie, soit renforcée d'une copule, soit ܐܝ avec lequel elle se contracte en ܟܐ, § 375*f*, soit avec ܗܘܝ, § 334*b*; il n'y a, au surplus, aucune différence de sens entre ܟܐ et ܠܐ ܗܘܝ: ܟܐ ܐܝ ܒܫܘܠܡܐ ܕܣܓܝܐ ܕܡ̈ܐ ܢܬܠ *ce n'est pas en vain et inutilement que les foules les menaçaient,* Jul. 29, 15; ܟܐ ܡܢ ܕܥܡܢ ܗܘܝ ܐ̈ܢ ܕܠܐ ܥܠ ܕܥܡܠ *car ceci n'échappait pas à notre esprit, id.* 34, 15; ܟܐ ܕܟܝܢ ܕܥܒܕܬ ... ܕܒܪ ܒܪܢܫܐ ܠܡܘܬܐ *de ce que tu n'es pas offert en sacrifice au mortel..., id.* 51, 5; ܟܐ ܐܡܪ ܐ̈ܢ ܥܠ ܕܐܬܪ *ce n'est pas que je craigne sa colère, id.* 30, 18; ܠܐ ܗܘܝ ܥܠ ܕܛܒܥ ܒܪܢܫܐ ܕܥܒܕ ܒܝܫ *ce n'est pas par nature que l'homme agit mal,* Spicil. syr. 12, 21; ܠܐ ܗܘܝ ܥܠ ܕܝܠܝ ܐܡܪܬ ܐ̈ܢܐ *je n'ai pas parlé d'après moi-même,* Aphraat. 7, 7. La copule ܗܘܝ demeure invariable : ... ܠܐ ܗܘܝ ܒܥܠܡ̈ܐ ... ܒܛܝܠ *les choses ... ne sont pas complètement privées,* Spicil. syr. 4, 17; ܠܐ ܗܘܝ ܒܫܒܥ ܢܡ̈ܘܣ̈ܐ ܕܐܬܪ̈ܟܘ *on ne trouve pas sept lois, id.* 18, 14; ou elle s'accorde avec le sujet: ... ܐܪ̈ܥܐ ܕܠܐ ܠܗ̈ܘܢ ܗ̈ܘ ܠܐ ܗ̈ܘ̈ܝܢ ܐ̈ܢ *des pays qui ne leur appartenaient pas, id.* 19, 3, ajoutez les exemples cités § 334*b*.

ܟܐ et ܠܐ ܗܘܝ se rencontrent également dans les phrases nominales : ܟܐ ܐܚ̈ܕܝܢ ܐ̈ܢ ... ܠܐ ܒܥܝܢ *ils ne sont pas peu, ni en petit nombre,* Jul. 67, 1; ... ܟܐ ܐ̈ܠܗ̈ܐ ܐ̈ܢ ... ܒܟܝܢ *alors qu'ils ne sont pas des dieux par leur nature,* Addai the Apost. 27, 3; 44, 1, comparez § 334*b* pour ܠܐ ܗܘܝ.

*c)* Lorsque la négation est spécifiée ou complétée par un nom ou un adverbe, elle peut se mettre devant ce nom ou cet adverbe, au lieu de précéder le verbe: ... ܠܐ ܐ̈ܢ ܕܢܫ ܕܠܐ ܒܥܠ ܕܒܪ ܒܪܢܫܐ *que personne n'ait de doutes dans son esprit,* Josué le Styl. 72, 16; ... ܠܐ ܟܝ ܐ̈ܢ ܐ̈ܙܠ ܠܡܬܚܙܝ ... *il ne lui plaît pas d'être vu par quelqu'un,* Spicil. syr. 6, 19; ... ܠܐ ܟܕ ܐ̈ܢ̈ܚܢ ... *nous ne sommes pas encore arrivés,* Jul. 46, 16; ... ܠܐ ܥܠ ܕܐ̈ܢ ... ܐ̈ܠܗ̈ܐ ... *que jamais vous ne vîtes,* Addai the Apost. 29, 18; elle est séparée du verbe, alors même que le nom ou l'adverbe est rejeté à la fin de la phrase : ... ܠܐ ... ܒܪ ... ܒܪ ... *je n'ai rien reçu de ma vie de toi,* Addai the Apost. 48, 11.

En pareille circonstance, la négation peut être aussi ܟܶܐ ou ܠܐ ܐܦ : ܐܦ ܟܶܐ ܟܚܫܐ ܚܠܬ ܥܡܐ ܠܥܨܐ *non-seulement les paysans sortaient,* Josué le Styl. 44, 9; ܐܦ ܟܶܐ ܟܫܬܦ ܟܚܫܐ ܢܚܐ ܡܥܩܐ *et non-seulement nous devons être associés à ses douleurs,* Jul. 11, 2; ܠܐ ܐܦ ܡܟܐ ܟܚܫܐ *et non pas seulement ces choses-là,* Addai the Apost. 10, 4; ajout. les exemples § 334 *b*.

*d)* En dehors de ces cas, une négation qui porte sur une phrase entière, peut ne pas précéder immédiatement le verbe, quand elle est répétée et qu'elle a le sens de *ni . . . ni :* ܠܐ ܓܒܐ ܐܦ ܐܢܬܬܐ ܐܡܐ . . . ܠܐ ܐܒܐ ܐܦ ܐܡܐ *ni un homme n'est père, ni une femme n'est mère . . .*, Spicil. syr. 11, 3; ܠܐ . . . ܟܝ ܠܐ ܥܡܪܐ ܫܦܪ ܥܡܪܐ ܒܝܫ ܐܦ ܥܡܪܐ ܒܝܫ *ni les mauvais astres n'ont forcé . . . ni les bons astres n'ont persuadé . . .*, *id.* 14, 12; ܐܦ ܠܐ ܫܠܐ ܐܦ ܟܡܐ ܘܡܪܝܪ . ܐܦ ܠܐ ܡܝܐ ܐܦ ܥܒܕ ܟܡܐ ܡܪܝܪ *ni le vinaigre ne se change en vin, ni l'amertume ne peut se changer en une chose douce,* Aphraat. 97, 4.

*e)* La négation doit être répétée devant chaque nom : ܠܐ . . . ܠܐ ܣܗܪܐ . . . ܠܐ ܒܝ ܥܡܐ ܥܡܪܐ *ni la lune . . . ni une étoile . . . ni la mer . . .*, Spicil. syr. 3, 17, comp. Rom. 8, 38 et 39, cité ci-dessus p. 153. Mais devant chacun des verbes qui se suivent, la répétition n'est pas nécessaire : ܠܐ ܡܝܐ ܐܠܐ ܢܫܩܐ . . . ܡܟܪ ܐܝܟ ܕܐ ܐܥܒܕ ܠܗ ܦܘܠܚܢܐ ܐܦ ܠܐ ܐܫܬܡܫ ܒܗ *je n'abandonnerai point son culte et ne ferai point des tiares,* Addai the Apost. 51, 19 et 21; ܠܐ ܡܢܥ ܘܠܐ ܚܣܪ *qui ne cesse, ni ne fait défaut,* Josué le Styl. 2, 8; ܠܐ ܢܒܙܐ ܫܡܗ ܕܐܒܗܬܢ . . . ܠܐ ܢܗܪܒ *ne déshonorons pas notre race . . . et ne fuyons pas, id.* 58 ult.; ܐܦ ܐܢܬܘܢ ܠܐ ܐܬܟܣܝܬܘܢ ܥܠ ܢܦܫܟܘܢ ܘܠܐ ܐܬܪܓܙܬܘܢ ܘܠܐ ܐܬܢܩܡܬܘܢ *et vous ne vous êtes pas indignés en vous-mêmes, vous n'avez pas été attristés et n'avez pas vengé,* Jul. 19, 15.

381. *a)* La négation précède immédiatement le mot sur lequel elle porte exlusivement : ܣܒܘܬܐ . . . ܠܐ ܐܟܠ ܥܫܒܐ ܐܟܠ ܒܥܝܪܐ ܐܠܐ ܐܟܠ ܒܥܝܪܐ ܐܟܠ ܥܫܒܐ *les animaux . . . , les non-carnivores mangent de l'herbe et les non-herbivores mangent de la chair,* Spicil. syr. 7, 21; ܣܥܪ ܚܡܡ ܕܠܐ ܕܛܠ *une charité abondante, non trompeuse (qui n'est pas celle de la ruse,* § 317 *b*); ainsi ܕܠܐ se met devant un substantif, avec le sens de *sans,* § 294, 3° : ܕܠܐ ܥܩܠ *sans intelligence,* ܕܠܐ ܣܕܪ *sans ordre,* etc.; ou devant une locution adverbiale : ܕܠܐ ܕܝܢܐ *injustement,* Jul. 31, 2, comp. ܕܝܢܐ *avec raison ;* ܕܠܐ ܙܥܘܪ *pas peu,* Josué le Styl. 7, 8; . ܒܥܠܡ ܕܠܐ ܕܥܒܕ ܠܗ ܥܒܕܐ *qui meurent*

*prématurément* (comp. תָּמוּת בְּלֹא עִתֵּךְ, Eccles. 7, 17; נגולת בל עתי, Inscr. d'Eschmoun., l. 3); ou, en répétant la préposition devant la négation : ܒܠܐ ܒܨܒܝܢܗ *contre leur volonté,* Jul. 69, 18; de même, ܠܐ devant un adjectif donne à celui-ci un sens privatif: ܠܐ ܡܝܬܐ *immortel,* v. ci-dessus p. 159, l. 2.

*b)* On trouve aussi ܠܐ isolé, avec le sens de *rien, néant :* ܠܐ ܗܘܐ ܠܗ ܒܝܘܡܐ ܗܢܐ ܒ *aujourd'hui sera déjà le néant dans . . . ,* Jul. 50, 10; ou, comme phrase elliptique, *non,* ܐܠܐ ܠܐ *sinon, non :* ܐܝܬ ܐܢ ܠܐ ܐܝܬ ܗܟܐ ܕܐܚܙܐ *que je voie s'il y a ici un chemin, ou non,* Sindban 11, 10; ܠܐ ܡܪܝ ܠܐ ܐܟܚܕ ܒܡܫܝܚܐ ܐܢܐ. ܠܐ *mais non! Seigneur, car je ne renierai pas le Christ,* Martyr. homer. *Chrest. Knös,* 48, 10.

## Chapitre XXII.

### *Des phrases interrogatives.*

382. *a)* Il n'existe pas de particule syriaque pour l'interrogation; ce n'est que chez les auteurs grécisants que l'on trouve ܐܦ, § 297; la phrase interrogative ne se distingue donc que par le sens général : ܐܝܬ ܠܟ ܠܡܥܒܕ ܐܦ ܗܟܢܐ *peux-tu avoir la force de résister?* Jul. 49, 9; ܐܦ ܐܢܐ ܡܫܟܚ ܕܐܦ ܐܝܬ ܠܟ ܕܐܦ ܐܢܐ ܡܐܣܝ ܠܟ *crois-tu que je puisse te guérir?* Aphraat. 20, 16. L'interrogation n'est donc manifeste que dans les phrases en tête desquelles se trouve un pronom ou un adverbe interrogatif, § 176 et 294, 4° : ܡܢܐ ܕܢܥܒܕ ܐܝܬ ܠܟ ܥܠ ܗܢܐ ܡܕܡ *quel conseil peut-on donner sur cela?* Jul. 34, 5; ܡܢܐ ܢܗܘܐ ܠܢ ܒܥܠܡܐ ܗܢܐ ܡܕܡ *quel profit aurions-nous du monde? id.* 32, 6; ܡܢ ܒܝܢ ܛܠܝܐ ܕܢܒܥܐ ܠܡܐܡܪ *qui parmi les enfants oserait . . . ? id.* 34, 12; ܡܢܐ ܐܢܘܢ ܫܒܥ ܥܝܢܐ ܕܐܝܟ *que sont les sept yeux?* Aphraat. 12, 18; ܐܝܟ ܡܫܟܚ ܗܘܐ ܡܫܝܚܐ ܒܓܘ *comment donc le Christ habiterait-il . . . ? id.* 9, 15; ܐܝܟ ܡܬܩܪܒ ܐܢܬ ܟܗܢܐ ܕܥܘܠ ܐܠܗܐ ܕܫܩܪܐ *quand donc, prêtre du faux culte, offriras-tu . . . ?* Jul. 50, 9.

*b)* Le pronom ou l'adverbe interrogatif peut ne pas être en tête de la phrase, mais il doit toujours précéder le verbe ou la copule des phrases nominales : ܕܡܢ ܗܘ ܒܪܗ *de qui est-il fils?* Matth. 22, 42; ܕܡܢ ܐܝܟ ܐܢܬ ܒܪܬܗ *de qui es-tu la fille?* Gen. 24, 47; ܡܢ ܒܝܢ ܒܢܝ ܐܢܫܐ ܗܢܐ ܕܡܗܝܡܢ *qui peut être un homme croyant?* Aphraat. 20,

11; ܡܢܟܣܐ ܕܐܪܥܐ ܡܢ ܡܢ ܒܢܝܗܘܢ ܢܣܒܘܢ ܟܣܐ *les rois de la terre, de qui reçoivent-ils l'impôt?* Matth. 17, 25.

383. *a)* Une interrogation indirecte est souvent précédée de la conjonction ܕ, comp. § 397 : ܐܝܟ ܕܒܥܬ ܠܡܢܐ ܥܒܕܬ ܗܟܝܠ *tu as scruté mes pensées, pour quelle raison j'ai cherché,* Jul. 30, 17; ܡܬܚܙܐ ܗܘ ܕܠܡܢܐ ܥܒܕܘ ܐܬܥܠܡܘ *il est évident, pour quelle raison ils ont négligé, id.* 36, 18; ܠܐ ܢܫܟܚ ܚܫܫܬܟ ܕܟܡܐ ܠܒܝܬܟ *il n'échappe pas à ta pieuse personne, par quelle sollicitude, id.* 29, 14; ܕܨܒܝܢ ܗܘ ܕܡܢܘ ܕܗܘ ܕܥܒܕܘ *et connaît quelle est leur volonté, id.* 36, 11; ܠܐ ܢܫܟܚ ܚܫܫܬܟ ܕܥܒܕ ܐܝܟ ܣܟܘܡ ܕܐܬܒܕܘ ܒܗ *il n'échappe pas à ta connaissance, combien de pertes et de frais eurent lieu,* Josué le Styl. 14, 17; ... ܐܡܪ ܗܘ ... ܕܐܝܟ ܩܒܠܘ ܐܬ ܗܘ *il raconta . . . comment ils avaient reçu,* Addai the Apost. 9, 2 à 8; ... ܐܬܕܡܪ ܕܐܝܟ ܣܒܠ ܒܥܨܡܗ ... ܐܬܕܡܪ *j'ai admiré comment il a supporté en lui-même,* Jul. 12, 13; ܕܡܬܒܨܥ ܕܐܝܟ ܢܠܘܩ ܕܡܗ ܒܗ *épiant quand ils lécheraient son sang, id.* 18 ult.; ܘܡܬܚܙܝ ܠܗܘܢ ܕܐܝܟ ܢܬܒܥ ܥܡܐ ... ܘܐܝܟ ܕܐܬܒܥ ܥܡܐ *et ils attendaient le châtiment, quand le peuple . . .,* Aphraat. 19, 6; ܘܡܬܐ ܗܘ ܐܝܟ ܐܝܟ ܕܐܬܝܠܕ ܒܫܝܚܐ *et il leur demandait où le Messie était né,* Matth. 2, 4.

On le rencontre même, par confusion, avec une interrogation directe : ܡܢ ܕܢܫܟܚ ܠܢ ܡܢ ܐܝܟ ܢܬܒܥ *quel profit aurions-nous par là?* Jul. 81, 22; comp. cependant § 396 *a.*

*b)* Mais le dâlath conjonctif n'est pas nécessaire : ܐܝܟ ܕܢܚܘܝ ܠܢ ܡܢ ܐܝܟ ܕܐܝܬ ܠܗܘܢ ܗܝܡܢܘܬܐ *et qu'ils nous montrent quelle est leur conviction,* Addai the Apost. 21, 4 : ܕܠܐ ܝܕܥܝܢ ܐܝܟ ܕܚܙܝ ܐܘ ܐܝܟ ܕܟܬܒ *ne sachant, ni ce qu'ils voient, ni ce qu'ils écrivent,* Jacq. d'Edesse, *A letter on Syr. Orth.* 4, 7; ajout. les exemples cités § 319 *e.*

Après le waw de la conjonction, il peut être répété ou omis : ... ܘܐܬܠܡܕ ܠܗܘܢ ܐܝܟ ܐܝܟ ܕܐܠܦ ܒܫܡ ܡܢ ܡܢ ܕܐܬܪܦܐ ܐܝܟ ܒܚܝܠ *pour qu'ils entendissent, comment il enseignait, au nom de qui il guérissait, et par quelle force . . .,* Addai the Apost. 18, 5; ... ܐܟܬܒ ܐܢܐ ܐܝܟ ܕܐܬܐ ܐܝܟ ܕܐܬܟܣܝ ܫܡܫܐ *je vais écrire . . . quand vinrent les sauterelles, et quand le soleil s'éclipsa,* Josué le Styl. 1, 3; mais ... ܐܝܟ ܕܐܬܐ ... ܐܝܟ ܕܐܬܐ, Addai the Apost. 1, 1.

*c)* Dans ces constructions, la préposition gouvernée par le verbe se met en tête du pronom ou de l'adverbe : ܠܐ ܝܕܥ ܠܐܢܐ ܐܝܟ ܐܙܠ *il ne sait où il va,* Jean 12, 35; ܟܠܝܠܗ ܕܫܘܫܒܢܐ ܕܥܠ ܐܝܟ ܐܝܟ ܕܐܬܝ ܒܗ *ma couronne de fiançailles, je vois à quel moment je*

*m'en parerai,* Jul. 55, 18; ܐܝܟ ܕܥܒܕ ܒܗ ܒܝܬ ܐܢ ܕܥܠ ܒܗ *dans quelque maison que vous entriez, demeurez-y,* Luc. 9, 4.

384. *a)* ܠܡܐ exprimait avec l'interrogation le doute ou la négation, μή μήτι, § 294, 3° : ܐܢܐ ܗܘ ܠܡܐ μήτι ἐγώ εἰμι κύριε ; Matth. 26, 22 : ܐܝܟ ܐܒܪܗܡ ܐܢܬ ܠܡܐ ܐܢ ܐܒܝ ܐܢ μὴ σὺ μείζων εἶ τοῦ πατρὸς ἡμῶν Αβραάμ, Jean 8, 53; ܠܡܐ ܐܢܫ ܢܫܬܘܩܠ ܠܟ ܒܥܝ *que personne ne te persuade* (μὴ πείθῃ) *jamais de faire* . . . , Anal. syr. 13, 19.

ܠܡܐ se distingue donc de ܠܐ, comme μή de οὐ, comp. cependant : ܠܐ ܬܬܠ ܩܕܫܐ ܠܟܠܒܐ ܠܐ μὴ δῶτε τὸ ἅγιον τοῖς κυσί, Matth. 7, 6. L'impératif, comme après toute négation, § 328 *c*, était exprimé par la seconde personne de l'imparfait : ܠܡܐ ܬܬܥܡܠ ܠܝ ܟܕ ܣܓܝ ܠܐ *ne me fatigue donc pas outre mesure,* Jul. 16, 3; ܠܡܐ ܡܠܐ ܠܐ ܒܥܝܬ ܠܒܗ ܕܠܒܗ *ne satisfais pas au désir de son cœur, id.* 121, 8; ܠܡܐ ܨܒܝܬ ܠܡ ܬܥܒܕ ܨܒܝܢܗ *n'accomplis pas sa volonté, id.* 121, 11.

Cette particule prend souvent le sens de *peut-être,* comme *μή ne :* ܐܝܟ ܕܠܡܐ ܩܪܒ ܗܘ ܘܫܠܝ ܒܗ ܒܥܕܬܐ ܘܒܫܠܝܘܬܐ *peut-être s'approchaient-ils avec irrévérence et négligence* . . . , Jul. 36, 12.

*b)* Comme interrogation indirecte, elle prend en tête le dâlath conjonctif : ܕܠܡܐ, ou par contraction ܕܠ[1]; ainsi, après le dernier exemple cité ci-dessus, viennent les mots suivants : ܐܝ ܕܠܡܐ ܐܝܟ ܗܘ ܘܫܠܝ ܒܗ ܒܥܕܬܐ ܘܒܫܠܝܘܬܐ ܐܦ *ou peut-être encore s'approchaient-ils en état d'impureté et de souillure;* ܕܠܡܐ ܐܡܪ ܠܒܪܝܬܐ ܠܡܢܐ ܥܒܕܬܢܝ ܗܟܢܐ μὴ ἐρεῖ τὸ πλάσμα τῷ πλάσαντι, Rom. 9, 20; ܐܝ ܕܠܡܐ ܬܬܫܠܘ *veillez à ne pas vous laisser affaiblir,* Jul. 8, 23 (comp. ܐܝ ܠܡܐ ܐܢܫ ܢܫܬܡܥ *veillez à ce que personne ne refuse, id.* 55, 19); ܠܐ ܟܕ ܡܛܝܢ ܠܢ ܠܡܐ ܕܠܡܐ ܢܬܬܩܠ ܒܢܣܝܘܢܐ *nous ne sommes pas encore arrivés à l'épreuve, ne craignez pas, id.* 46, 17, comp. 139, 16; 140, 9; ܐܝ ܕܠ ou ܐܝ ܕܠ ܐܢܬ ܡܣܒܪ ܠܟ *peut-être t'imagines-tu . . . , id.* 47, 1 et 52, 12; ܐܝ ܕܠ ܗܘ ܕܠܡܐ ܒܣܦܝ ܠܐ μήπως εἰς κενὸν τρέχω, Ep. Gal. 2, 2.

*c)* ܕܠ et ܐܝ, étant devenus très-usités dans le sens de *peut-être, de peur que,* sont considérés comme des mots simples, susceptibles de prendre le dâlath conjonctif : ܕܠ ܐܝ ܕܠ ܐܝ ܕܠ ܐܝ ܕܠ ܐܝ *comme il craignait qu'il n'y eût peut-être quelque*

1. Il n'existe pas de différence entre ces deux mots, v. § 294, 3°; ainsi le lâmadh qui n'existe pas en néo-hébraïque, שֶׁמָּא, apparaît dans שַׁלְמָא, Cantiq. 1, 7, אֶשֶׁר לָמָּא, Dan. 1, 10, דִּלְמָא, targ.

*ruse,* Josué le Styl. 79, 8; ܕܚܫܝܢ ܠܡܐ ܢܥܘܠ *de crainte que quelqu'un n'entrât, id.* 44, 13; ܕܚܫܝܢ ܕܠܐ ܢܬܚܪܦ ܫܡܗ *de peur que son nom ne soit blasphémé à cause de vous,* Addai the Apost. 36, 7; ܕܚܫܝܢ ܕܠܐ ܬܬܡܢܥܘܢ *de peur que vous ne soyez empêchés, id.* 45, 21; ܕܚܫܝܢ ܕܠܐ ܢܬܩܪܝ ܒܥܠܝ ܡܪܕܘܬܐ *de peur que nous ne soyons appelés ennemis,* Jul. 35, 20; ܕܚܫ ܕܠܐ ܢܬܚܫܒ ܥܠ ܢ ܀ *de peur que nous ne soyons considérés comme tyrans, id.* 35, 22; ܕܚܫ ܕܠܐ ܢܬܪܓܙܘܢ ܐܠܗܐ *de peur que les dieux ne soient irrités, id.* 36, 7.

## Chapitre XXIII.

*De la coordination des phrases et des membres de phrases.*

385. *a)* La copule waw sert de lien entre les parties d'un membre de phrase ou entre plusieurs phrases. Lorsqu'une pause forte sépare une phrase de celle qui précède, le lien n'existe pas; il en est de même dans un membre de phrase composé, lorsque la marche, au lieu de suivre son cours naturel, est interrompue par de légères pauses : ܫܡܥܬ ܒܣܬ ... ܘܫܡܥܬ ... ܐܬܕܚܠ ... ܘܒܗܠܬ ܒܣܬ ... ܘܫܡܥܬ ... ܘܒܗܠܬ ... ܘܫܡܥܬ ... ܘܒܗܠܬ ... ܘܫܡܥܬ ... ܘܒܗܠ

*fermeté, de la sagesse et de la crainte du Seigneur,* Aphraat. 12 ult.; ܐܰܚܕ̈ܬܐ ܘܡܰܓ̈ܪܐ ܘܪܥܝܢܐ ܘܡܘܬܢܐ *les calamités des sauterelles, de la famine et de l'épidémie,* Josué le Styl. 36, 20.

*c)* Lorsque plusieurs verbes sont joints par la copule, ils peuvent n'avoir qu'un complément: ܒܙܘ ܘܐܫܬܘ ܘܐܫܒܝ ܘܟܠ ܕܐܫܟܚܘ ܐܬܠܗܘ *ils pillèrent, ravagèrent, capturèrent et brûlèrent tout ce qu'ils trouvèrent,* Josué le Styl. 57, 8; ܐܫܡ ܘܚܬܡ ܐܢܘܢ *il les ferma et y mit les scellés,* Jul. 5, 21; ܒܙܘ ܘܐܫܬܘ ܫܓ̈ܝܐ ܟܬ̈ܝܪ̈ܐ *ils pillèrent et brûlèrent beaucoup de villages,* Josué le Styl. 57, 8; ܒܥܝ ܠܩܛ̈ܐ ܘܐܟܠ *elles ramassaient des choses abjectes et les mangeaient, id.* 65 ult. Lorsque le complément est indéterminé, il peut être mis après le premier verbe : ܒܢܐ ܟܢܝܫ̈ܐ ܘܫܟܠܠ ܘܙܩܩ *il construisit, acheva ou embellit des églises,* Addai the Apost. 40, 12; ܡܘܣܦ ܘܡܚܣܪ ܐܬ̈ܘ̈ܬ̈ܐ *ils ajoutent ou retranchent des lettres,* Jacq. d'Edesse, *A letter on Syr. Orth.* 4, 18; comp. Deut. 7, 25[1].

386. Deux verbes, en dépendance l'un de l'autre, peuvent, au lieu de se subordonner, être joints ensemble, au moyen de la copule; ils ont alors, tous deux, le même temps; l'un d'eux forme le complément de l'autre et remplace souvent un adverbe: ܗܘ ܐܡܪ ܘܐܫܟܚ ܠܗ ܠܥܠ *il avait démontré cela précédemment au sujet du Messie,* Aphraat. 12, 3; ܐܬܩܢܥܘ ܟܗܢ̈ܐ ܠܩܕܝܫܐ ܕܢܗܘܐ ܠܗܘܢ ܦܩܝܕܐ *les clercs persuadèrent le patriarche de le nommer leur évêque,* Josué le Styl. 70, 6; mais la copule n'est pas nécessaire et souvent elle manque : ܐܡܪ ܗܘ ܡܘܫܐ *Moïse avait déjà dit,* Aphraat. 219, 9; ܐܡܪ ܐܦ ܥܠ ܦܬܝܪ *il le retira bientôt de la vie,* Jul. 5, 24; ܐܬܦܫܛ ܐܦ *elle s'est étendue également, id.* 118, 6; ܕܢܐܙܠ ܠܡܐܚܙ *pour qu'il aille s'établir,* Josué le Styl. 57, 15; ܠܐ ܡܬܩܝܡ ܠܡܗܘܝ *elles ne peuvent exister,* Addai the Apost. 25, 2. La copule se rencontre aussi entre deux verbes subordonnés l'un à l'autre, § 389 *c.*

387. *a)* Waw réunit des membres de phrase, de constructions différentes, mais subordonnés à un même mot : ܒܝܘܡ ܨܠܝܒܐ ܕܡܪܢ ܘܒܗ ܐܫܬܡܥ ܒܐܝܕ̈ܝܗ *le jour de la crucifixion de notre Seigneur et où il souffrit la passion,* Aphraat. 228 ult.; ܟܕ ܚܙܐ ܠܬܫܘܩܬܐ ܕܦܠܚ̈ܐ ܕܠܐ ܐܝܬ ܠܗܘܢ ܠܡܥܒܕ *lorsqu'il vit l'empressement des paysans, qu'ils n'avaient*

1. Quand le complément est déterminé, le second verbe prend le suffixe objectif en pareil cas.

*pas en peur, et le secours...*, Josué le Styl. 57, 3; ܥܡ ܡܟܘ ܟܠ ܐܬܬ *lorsqu'il sut ses mauvaises mœurs et qu'il avait rétabli l'hérésie, id.* 15, 18; ܕܡ ܟܡ ܕܐ ܐܦܣܩ ܟܣܡ ܟܬܬ ܐܡ *il ordonna à l'un des évêques de l'ordonner prêtre et qu'il allât . . ., id.* 63, 12. Ces phrases elliptiques présentent une grande variété : ainsi une proposition négative est reliée à une proposition affirmative : ܫܝܡ ܐܢܫ ܒܟܠܬ ܠܐ ܠܡ ܕܢ ܐܢܟ *je passe pour un fou à tes yeux et non plus, pour un roi,* Jul. 53, 3.

*b)* Il est assez rare que le waw soit mis aussi devant la première des propositions reliées; il exprime alors une accentuation particulière : ܟܠ ܫܡ ܠܢ ܘܢܫܬ ܘܢܩܛܠ ܟܠ *nous considérons ceci : et que nous tuerons et que nous serons tués,* Jul. 45, 22; . . . ܐܢܐ ܐܫܡܟ ܒܩܦ ܘܒܟܠ. ܟܠ ܒܗ ܠܟ ܘܐܟܠ ܠܟ ܘܐܪܡ ܠܟ *je proclame que par la puissance inébranlable de notre Dieu, et nous vaincrons ton feu et nous foulerons aux pieds tes menaces, id.* 47 ult., aj. 85, 1; ܐܓܪܐ ܕܐܫܕܪ ... ܘܐܟܕ ܗܘ ... ܘܐܟܕ ܐܢ *lettre d'Abgar... et quand il l'envoya . . . et quand vint . . .,* Addai the Apost. 1, 1; ܐܡܪ ܘܐܡܪ ܠܐ ܢܫܬ ܘܐܠ ܕܝܢ *ils disaient : et que notre ville périsse! et que nous, nous mourions!* Jul. 28, 14, comp. 45, 13, où la même phrase se retrouve avec ; au lieu de ו après ܐܡܪ.

*c)* On le rencontre en tête d'une phrase, qui n'est jointe à la première que d'une manière incidente; il se traduit par *aussi, encore, or,* comme en grec καί : ܐܦ ܟܢ ܘܠܡ ܐ ܗܘ ܕܐ *il fallait aussi qu'il envoyât lui-même un otage,* Josué le Styl. 79, 3; ܐܦ ܐܢ ܐܠܦ *je veux aussi te l'apprendre, id.* 7, 15; ... ܕܐ ܗܘ ܕܟ ܐܦ ܗܘ ܕܟ *la disette était telle que des hommes osèrent entrer, id.* 33, 2 (plus fréquent ; ܕܟ, Addai the Apost. 37, 2: 38, 9; Jul. 14, 3, etc.); ܐ ܐܡܪ ܘܐܡܪ ܟܝ *disant : et quand donc . . . ?* Jul. 50, 9; ܐܡܪ ܟܢ ܐ ܒܟܬ ܗܘ ܐܢ ܟܝ ܒܟܬ *il lui dit, en le menaçant : or donc, je passe pour un sot à tes yeux, id.* 53, 2; ... ܒܟ ܐ ܐܦ ܗܘ ܐ ܒܟ ܐ *on exige un jeûne austère, or c'est dans la foi qu'il consiste,* Aphraat. 8, 17, où suivent plusieurs phrases construites de même; en tête d'une phrase d'état[1] : ܒܟܬ ܫܡ *pendant que tes yeux regardaient,* Jul. 52, 11; ܒܟ ܗܘ ܐ ܐ ܐ

*ils louaient Dieu au sujet de la délivrance manifeste qu'il avait montrée envers son serviteur, alors qu'il le sauva, id.* 51 ult.; ... *une oie pondit un œuf, sur lequel était écrit,* Josué le Styl. 59, 19; ... *les Romains quittèrent leur camp, chacun emportant, id.* 69, 2; ... *pillant tout ce qu'ils trouvaient, id.* 53 ult.; ... *toute la foule de la ville étant tumultueuse et criant,* Jul. 28, 5; plus usuel est ..., § 330 *d.*

388. *a)* ... unit des constructions semblables : ... *qui vit ou entendit pareille chose?* Jul. 23, 5; ... *(il lui manda) : envoie-moi de l'or ou accepte le combat,* Josué le Styl. 47, 5; ou, par ellipse, des propositions dissemblables : ... *leur intention était arrêtée de mourir avec lui ou de le sauver,* Jul. 41, 19; ... *qu'il demandât de l'or ... ou qu'il dît ...,* Josué le Styl. 15, 13.

*b)* Cette conjonction peut se mettre en tête de chaque proposition : ... *ou fais la paix, ou accepte le combat,* Josué le Styl. 69, 6.

*c)* Dans le nouveau testament, ... traduit la particule ἤ, en tête d'une phrase interrogative qui exprime le doute : ... ἢ ὀκνεῖς ..., Matth. 26, 53; ... ἢ ἀγνοεῖτε ..., Rom. 6, 3; 7, 1; devant ..., ... accentue le sens de cet adverbe : ... μὴ πάλιν θεμέλιον καταβαλλόμενοι, Hébr. 6, 1.

*d)* Analogue à ... ..., est ... ... *soit ... soit :* ... *soit au nord, soit au sud,* Spicil. syr. 19, 15; ... *soit visible, soit invisible,* Addai the Apost. 25, 13; ... *soit en bien, soit en mal,* Aphraat. 156 ult.

## Chapitre XXIV.

*De la subordination des phrases.*

389. *a)* Une phrase se subordonne une autre phrase au moyen de la conjonction ..., § 296 *b.* La phrase subordonnée forme généralement le complément de la phrase principale : ... *tu as bien tort, misérable! de penser cela,* Jul. 48, 25;

ܘܠܡܚܙܝܗܘܢ ܕܒܥܘ ܗܘ . ܘܠܡܚܙܝܗܘܢ ܕܒܥܘ ܗܘ *et pour leur montrer qu'ils l'avaient saisi de son gré, id.* 27, 13; ܐܦ ܠܐ ܒܗܢ ܗܘ ܡܢ ܡܢ ... ܒܗܢ ܒܥܘ . ܘܒܥܘ ܠܐ *cela même . . . ils ne sont pas sûrs qu'ils ont raison de ne pas le croire,* Spicil. syr. 3, 1; mais elle peut être l'attribut d'une phrase nominale ou son sujet logique : ܡܢ ܕܒܥܘ ܐܢ ܘܒܥܘ ܐܢ ... ܘܠܡܚܙܝܗܘܢ . ܘܠܡܚܙܝܗܘܢ *or, c'est affaire de votre Majesté, que vous vouliez agir . . . ,* Jul. 68, 13; ܘܒܥܘ ܡܢ ܗܢ ܕܒܥܘ ܐܢ ... ܠܡܚܙܝܗܘܢ *tu peux maintenant agir en connaissance de cause, id.* 88, 23; dans des constructions telles que ... ܕ ... ܐܢ, § 339 *d*: ܐܢ ܡܢ ܐܢ ܠܡܚܙܝܗܘܢ *j'aurais pu te faire souffrir,* Jul. 48, 18; ܡܢ ܕܒܥܘ ܒܗܢ ... ܐܢ ܠܡܚܙܝܗܘܢ *qui parmi les mortels oserait . . . et pourrait vivre, id.* 34, 12; ou dans les phrases elliptiques, comme : ... ܐ *s'il est que . . . ,* § 414; ... ܡܢ ܐ *comment se fait-il que . . . ?* Aphraat. 26, 20.

*b)* A défaut de mode propre, c'est l'imparfait, simple ou composé, qui sert à exprimer le subjonctif, v. § 328 *d* : ܐܢ ܒܥܘ ܐܢ ; *je voudrais écrire,* Josué le Styl. 1 ult.; ܕܒܥܘ ܐܢ ܠܡܚܙܝܗܘܢ *quand le loup est sur le point de dévorer,* Jul. 8, 16; ܐܢ ܠܡܚܙܝܗܘܢ *tu peux savoir,* Josué le Styl. 71 ult.

*c)* Le participe, qui forme également un temps non défini et qui marque l'état, est employé dans le même sens : ܐܢ ܕܒܥܘ ܐܢ ; *il sied aux élèves de recevoir en eux-mêmes,* Jul. 11, 4; ... ܒܥܘ ܐܢ *sache que ton feu ne nous frappera pas aujourd'hui, id.* 48, 12; sans le dâlath : ܐܢ ܠܡܚܙܝܗܘܢ *laissons les religions implorer leurs dieux, id.* 159, 18, ajout. les exemples du § 330 *c.*

*d)* Le dâlath peut être omis et le second verbe, directement subordonné au premier : ... ܕ *au sujet de la disette, sur laquelle tu m'as prié, Seigneur, de t'écrire,* Josué le Styl. 31, 12; ... ܐ ; *veux-tu que nous allions trier? id.* 4, 5; ... ܐ *ils se mirent à trembler,* Jul. 26, 28; ... ܐ ; *laissez s'accomplir en moi la volonté du Seigneur, id.* 46, 15; ... ܐ *lève-toi, que nous sortions pour passer la nuit dehors,* Josué le Styl. 26 ult., comp. §§ 328 *d* et 330 *c.*

*e)* Dans ce cas, les deux verbes peuvent être reliés par la

copule : ܠܥܡܟ ܟܬܦܘܗܡ ܕܐܪܥܢ ܕܢܙܒܢܘܢ ܠܗܘܢ ܟܗ *persuadons aux habitants de notre pays qu'ils leur vendent,* Jul. 192, 2; ܐܝܟ ܕܢܦܩ ܟܬܟܬܒ ܕܢܐܙܠ ܠܩܒܠ ܡܠܟܘܬܐ ܘܢܗܦܟ ܕܢܐܬܐ ܠܡܥܒܕ ܩܝܡܬܐ *il est allé recevoir la royauté et il reviendra faire la résurrection,* Addai the Apost. 42, 5, comp. : ܐܝܟ ܕܢܦܩ ܘܢܗܦܟ ܠܡܟܬܒ ܩܝܡܬܐ, Aphraat. 10, 13; ajout. les exemples cités §§ 328*d* et 330*c* et comp. en hébreu ו devant l'imparfait.

390. *a)* Le second verbe, au lieu d'être subordonné au premier, peut aussi en former le complément, et être à l'infinitif avec le lâmadh préposé, § 332*a*. Que l'on compare les exemples suivants avec ceux cités plus haut : ܡܐ ܕܐܢܬ ܨܒܐ ܠܡܐܟܠ *ce que tu veux apprendre,* Josué le Styl. 7, 14; ܫܪܘ ܠܡܗܪܒ *ils se mirent à fuir,* Jul. 26, 9; ܠܐ ܡܫܟܚ ܠܡܣܡ ܐܢܫ *personne ne peut poser,* Aphraat. 17 ult.; ܠܡܐ ܐܝܬ ܠܗ ܠܡܬܕܡܪ *n'y a-t-il pas à s'étonner?* Jul. 49, 12; ܠܐ ܠܟܠ ܐܢܫ ܡܬܚܙܩ ܠܡܣܒܠ ܟܐܒܐ *il n'appartient pas à tout le monde de supporter les douleurs, id.* 88, 17.

*b)* Un abstrait tient parfois lieu d'infinitif, v. § 352*b*; de cette manière, une phrase incidente devient le complément d'un verbe : ܒܙܒܢ ܕܥܒܪ ܐܕܡ ܥܠ ܦܩܕܢܐ ܕܐܒܝܢ *lorsque la famille d'Adam transgressa l'ordre,* Aphraat. 25 ult. On se sert notamment d'un abstrait après une préposition autre que le lâmadh, qui seul précède l'infinitif, § 332*a*.

391. Si l'on joint à ces diverses constructions celle du § 386, on verra de quelle variété la phrase syriaque est susceptible. Il est même élégant de se servir de tournures différentes : ܕܨܠܒܘܟ ܒܥܘ ܘܒܥܝܢ ܠܡܐܒܕܟ *ils veulent te crucifier et ils cherchent à te perdre,* Addai the Apost. 4, 6; ܠܐ ܕܡܛ ... ܐܠܐ ܡܢ ܒܝܕ ܐܠܗܐ ܠܡܣܒܪ ܠܢ ܠܡܬܩܛܠ *c'est au martyre que Dieu nous a appelés, non pour faire la guerre,* Jul. 27, 9; ... ܘܫܘܝܘ ܩܕܡ ܥܝܢܝܗܘܢ ܠܡܫܠܘܠ ܕܒܬܐ ܕܢܟܣܝܗܘܢ ܘܕܢܗܘܘ ܓܝܪܐ *et ils placèrent devant leurs yeux le pillage de leurs biens et qu'ils seraient étrangers, id.* 31, 18; ajout. les exemples des paragraphes 387*a* et 388*a*.

392. L'infinitif, comme tout autre complément, peut précéder le verbe principal : ܠܡܣܒܪ ܢܬܚܕܐ ܘܢܬܒܣܡ ܐܝܟ ܕܐܢܫ *nous devions nous réjouir et nous divertir,* Luc. 15, 32; ܕܒܬܪ ܕܐܬܟܢܫܘ ܠܡܐ ܣܓܝܐܐ ܠܡܫܠܡ ܠܣܓܝܐܐ *parce qu'ils étaient réservés pour perfectionner beaucoup de personnes,* Overb. 170, 20; il en est de même avec les constructions du dâlath : ܠܡܐ ܕܐܬܐ ܕܐܒܕ ܒܝܬܗ ܕܐܢܫ *il était*

*empêché d'en appeler au glaive contre eux,* Jul. 45, 24; ܠܐ ܕܢܬܒܥܘ . ܠܐ ܕܢܥܒܕܘ *ils ne peuvent ni faire du bien ni faire du mal, id.* 52, 7; deux dâlath conjonctifs se rencontrent ensemble, l'un se rapportant à la phrase rejetée à la fin, l'autre à celle qui est préposée : ܐܝܟ ܕܐܢ ܐܝܬ ܠܟ ܒܪܐ ܕܫܦܝܪ ܘܡܒܪܟ ܠܚܒܝܒܗ ܕܢܬܝܕܥ *sache, mon fils, que c'est chose facile qu'on loue et bénisse son ami,* Spicil. syr. 5, 13.

393. Quand la phrase subordonnée est séparée du dâlath conjonctif, celui-ci est quelquefois répété devant elle par pléonasme : ܠܐ ܡܢ ܕܐܝܟ ܕܬܬܢ ܙܒܢ ܩܝܡܐ . ܕܐܝܟ ܕܬܬܢ ܙܒܢ ܩܝܡܐ . ܕܐܝܟ ܕܬܬܢ ܙܒܢ ܩܝܡܐ . ܕܐܝܟ *il faut, en effet, que les trois espèces (celles de la nature, du sort et du libre-arbitre) soient conservées,* Spicil. syr. 12, 17; ܐܝܟ ܕܐܦ ܥܠ ܦܘܪܫܢܟ ܕܐܢ ܐܝܬ ܠܟ ܒܪܐ ܕܫܦܝܪ ܘܡܒܪܟ ܠܚܒܝܒܗ ܕܢܬܝܕܥ *ta perfection omnisciente suffit à diriger dans la voie droite les pays qui sont dans ton voisinage,* Rab. Overb. 228, 18.

394. *a)* Le dâlath étant une conjonction relative, la phrase qu'il régit peut être le complément d'un nom : ܗܘ ܥܠܬܐ ܕܟܠ ܗܢܐ ܥܡܐ ܕܒܣܕܐ ܐܬܘ ܒܥܕܢ ܚܨܕܐ *la cause que tout ce peuple se trouvait dans les campagnes, était le temps de la moisson,* Josué le Styl. 44, 8; Eusèbe ap. Rödiger, 100, 2; ܐܢ ܐܦܫܪ ܕܐܝܬ ܠܗ ܐܦܝܠ ܕܢܗܘܐ ܐܦܫܪ *s'il y avait moyen que cela fût possible,* Jul. 48, 15; ܐܡܪ ܠܗ ܕܫܕܪ ܠܗ ܠܒܥܠ ܥܠ ܕܢܫܬܠܚ ܒܗ *il permit à ses exécuteurs de le saisir, id.* 27, 12, comp. 192, 28; ܗܢܐ ܢܗܘܐ ܠܗ ܠܡܐ ܠܡܗܝܡܢܝܢ ܕܢܬܟܠܡܘܢ ܒܠܫܢܐ ܚܕܬܐ . *ceci sera un signe pour les croyants, qu'ils parleront de nouvelles langues,* Aphraat. 21, 19; ou d'un pronom neutre, § 355 : ܠܐ ܡܢ ܕܐܝܬ ܠܗܘܢ ܕܚܝܠܐ ... ܐܠܐ ܕܐܝܬ ܠܗܘܢ ܕܚܝܠܐ *ce n'est pas parce qu'ils sont fixes, mais parce qu'ils ont de la puissance,* Spicil. syr. 4, 21; ܡܢ ܗܪ ܠܐ ܡܢ ܕܐܝܬ ܠܗ ܠܐ ܡܢ ܗܝܡܢܘܬܐ ܕܒܢܝ ܐܢܫ ܐܠܐ ܕܐܝܬ ܠܗ ܠܐ ܡܢ ܗܝܡܢܘܬܐ ܕܒܢܝ ܐܢܫ *de là que les hommes ne sont pas gouvernés d'une manière égale, tu crois que . . . , id.* 12 ult.; ܐܝܟ ܕܐܢ ܠܐ ܝܕܥܝܢ ܒܢܝ ܐܢܫ ܟܠ ܚܟܡܬܐ ܕܝܗܘܕܝܐ *comme s'ils n'avaient pas conscience de la ruse des Juifs,* Josué le Styl. 51, 8; on dit également : ܥܠ ܕܟܝ ou ܥܠ ܗܕܐ ܥܠ ܕܟܝ *à cause de cela que,* ܒܡܩܡ ܕ *au lieu que,* ܥܠ ou ܥܠ ܕ *au sujet de ce que,* etc.

*b)* Le pronom est souvent omis et on dit aussi : ܕ, ܥܠ, ܒܡܩܡ, ܥܠ, ܕ, § 296*b*. Nous avons vu, § 330*d*, que ܕ se mettait souvent en tête d'une phrase d'état.

ܐ ܠܐ devant une phrase se traduit par *ne ... que,* comme إنّما en arabe : ܠܐ ܐܬܐ ܡܪܢ ܐܠܐ ܕܢܫܬܚܘܢ . ܘܠܐ ܢܫܬܚܘܢ ܠܗ ܐ ܠܐ *le Seigneur n'est venu au monde que pour que des créatures ne soient pas adorées,* Addai the Apost. 44, 3; ܐ ܠܐ ܐܬܝܬ ܠܗܢܐ ܐ ... ܠܐ ܐܠܐ ܕܫܠܝܬ ܣܦܪܗ *je n'ai été pris de l'envie de ... que parce que ton glaive s'était reposé et avait cessé,* Jul. 102, 27, comp. 199, 22.

395. *a)* Quelques substantifs, prenant la forme d'une préposition, sont à l'état construit devant la phrase régie par le dâlath : ܕ ܡܛܠ ܕ *afin que,* ܕ ܒܓܠ ܕ *à cause que,* ܕ ܐܝܟ ܕ *à l'endroit où,* ܕ ܟܕ ܕ *au temps où* (ou ܕ ܟܕ, ܕ ܟܕ).

*b)* Un adverbe peut également modifier une phrase entière, au moyen du dâlath conjonctif : ܗܟܢ ܕ ܒܟܝ ܣܡܥ ܐܘܣܛܝܣ ܕ *au point que, lorsque Eudocte le vit, il fut stupéfait,* Jul. 14, 3; ܐܦ ܕ ܐܦ ܩܕܡ ܕ ܢܚܙܘ ܥܝܢܝܢ ܕ ܡܠܚܡܬܐ ܬܣܡ ܕ *afin que, même avant que la guerre eût lieu, nous vissions de nos yeux,* Josué le Styl. 30, 8; ܡܛܠ ܕ ܕ ܒܥܠܡܐ ܕ ܡܫܬܐ ܕ ܐܝܬ ܠܗ ܕ *attendu que les jours de noces doivent être accomplis, id.* 80, 12; ܡܛܠ ܕ ܕ ܐܝܬ ܠܗ ܕ ܐܬܥܙܪܘ ܒܗܕܐ ܕ *attendu que ceux-ci avaient été aidés par cette remise, id.* 76, 2; sur d'autres adverbes, v. §§ 296 *b* et 366 *h* et *i*.

*c)* Un adverbe de lieu est, parfois, précédé de la préposition gouvernée par le verbe qui suit : ܕ ܠܐܡܐ, ܕ ܠܐܢ, ܕ ܠܐܝܟ *quò,* ܡܢ ܕ ܡܐ *undè,* comp. § 383 *c*.

*d)* ܕ ܐܦ se rencontre fréquemment, d'une manière elliptique, devant un nom précédé d'une préposition : ܐܦ ܕ ܒܬܘܠܬܐ ... ܩܒܠܘܗ *ils la reçurent, comme (on reçoit) la reine,* Addai the Apost. 11, 2; ܩܒܠܗ ܐܦ ܗܝ ܐܦ ܕ ܒܫܠܝܚܐ ܟܐܦ *elle le reçut, comme (elle avait reçu) Simon Pierre, id.* 11, 9; ܐܦ ܕ ܒܚܒܝܫܐ ܕ ܕܡܣܬܪ ܠܗ *comme pour dissimuler son action,* Jul. 17, 24; ܐܦ ܕ ܒܥܠ ܡܕܥ ܕ *comme d'un homme de science, id.* 61, 4; ܐܦ ܕ ܒܥܠ ܕܝܠܢ *comme si c'était de notre part, id.* 39, 8; ܕ ܡܬܩܛܦܝܢ ܐܦ ܕ ܒܡܐܢܐ *(eaux) comprimées comme (si c'était) dans des outres,* Aphraat. 19, 3; ܩܒܘܨܝܢ ܐܦ ܕ ܒܪܫ ܩܛܝܪ ܐ ܠܐ ܐܠܐ ܐܦ ܕ ܒܚܫܝܟܐ *et serrées au sommet comme dans un fond, id.;* ... ὃ οὐ λέγει, ὡς ἐπὶ πολλῶν, ἀλλ' ὡς ἐφ' ἑνός, Galat. 3, 16; comp. d'autres locutions, § 293 *fin.*

396. *a)* Le dâlath se met encore en tête d'une phrase qui n'est subordonnée à une autre que d'une manière indirecte; il exprime alors la conséquence et se traduit par *de sorte que, pour que, puisque, car :* ܕ ܡܢ ܩܕܡ ܕ ܐܝܬ ܠܗ ܒܪ ܠܐ ܕ

ܘܣܬܡܘ *ils t'ont prédestiné comme holocauste pour leur autel, de sorte que tu recevras promptement la fin de ta vie,* Jul. 48, 20; ܘܥܠܟܝ ܗܘ ܕܐܬܐ ܘܡܛܠ ܗܢܐ ܐܬܩܛܠ *de sorte que, à cause de cela, il fut plus haï,* Josué le Styl. 11, 9; ܘܥܠ ܗܢܐ ܐܢܐ ܐܬܝܬ ܗܟܐ *car c'est pour cela que j'ai été envoyé ici,* Addai the Apost. 8, 1; ܘܐܝ ܡܢ ܗܘ ܝܘܡܐ ܠܐ ܐܬܝ *car aujourd'hui ne sera déjà plus,* Jul. 50, 10; ܘܐܝ ܠܐ ܥܒܕܬ *puisque vous ne l'avez pas fait, id.* 158, 13.

*b)* Dans les transitions d'un sujet à un autre, il a le sens de *quant à :* ܐܡܪ ܠܗ ܐܝ ܡܢ ܕܐܡܪ ܠܐ ܢܣܒ ܘܠܐ ܢܫܬܩ ܟܠ ܗܝ *quant à ce qu'a dit Avida : «pourquoi Dieu ne nous a-t-il pas faits de telle sorte que nous ne péchions ni ne soyions coupables?» S'il en avait été ainsi,* Spicil. syr. 3, 3.

397. *a)* La conjonction ܕ relie souvent une allocution, directe ou indirecte, au verbe ܐܡܪ qui l'introduit (hébr. אֲשֶׁר, ar. أن, gr. ὅτι) : ܐܡܪ ܠܗ ܕܠܐ ... ܡܛܠ ܕ *lui disant : «tu ne cherches pas assurément à nous honorer»,* Jul. 17, 20; ܐܡܪ ܕܗܟܝ ܐܬܩܛܠ *il dit, en effet, que la pierre avait été arrachée,* Aphraat. 12, 1; ܘܢܐܡܪ ܕ ... ܘܐܡܪ ܠܢ *et disons : «le Seigneur est bon ...»,* Josué le Styl. 28, 10; ܐܡܪ ܠܢ ܕ ... ܘܐܡܪ ܗܐ ܒܪ ܐܢܫܐ ܐܬܡܓܕ *comme il nous a dit : «voici que le fils de l'homme a été glorifié»,* Addai the Apost. 20, 5. Souvent aussi, elle fait défaut : ܐܡܪ ܠܗ ܝܥܩܘܒ ܬܠܬ ܡܠܝܢ ܕܡܟܟ ܡܠܟܘܬܟ ... *Jacques lui dit : «ces trois choses que ta Royauté désire ...», id.* 11, 14; ܐܡܪܬ ܠܗ ܕܚܙܝ *elle lui dit : «montre-moi ...», id.* 11, 11; ܐܡܪ ܠܗ ܝܘܠܝܢ *Julien dit : «tu te trompes beaucoup»,* Jul. 48, 25; ܐܡܪ ܠܗ ܕܗܝܡܢ ܘܢܚܐ ܒܪܟ *il lui dit : «crois et ton fils vivra»,* Aphraat. 20, 18.

*b)* Une citation peut être également précédée du dâlath : ܐܡܪ ܕܟܬܝܒ ܐܝܟ ܕܝܕܝܗ ܩܝܡܘ ܒܗ *comme il est écrit : «ses mains demeurèrent avec foi»,* Aphraat. 18, 17; ܘܐܝ ܕ ... ܕܐܡܪ ܗܟܐ ܗܝ ܕܒܪܟܘ *ceci est la parole ... «que les peuples seront bénis en sa postérité», id.* 26, 9 à 12.

398. Il y a ellipse, quand le verbe ܐܡܪ est omis, le dâlath demeurant : ܘܫܕܪ ܐܠܝܫܥ ܠܘܬ ܡܠܟܐ ܘܐܡܪ ܠܗ *il envoya des députés vers le roi (dire) : «envoie-moi de l'or»,* Josué le Styl. 47, 5; ܩܘܐܕ ܐܡܪ ܠܗ ܕܬܗܒ ܠܗ ܪܗܢܐ *Qawad lui manda : «donne moi un otage», id.* 55, 7, comp. 55, 20; 69, 6, etc.; ܘܐܡܪ ܠܗ ܕܢܫܬܩ

ܕܥܡܪ ܐܢܐ *celui au sujet duquel Jésus t'avait mandé : « je t'enverrai… »*, Addai the Apost. 5, 16; ܕܐܡܪ ܠܗ ܒܗ ܕܫܕܪ ܐܢܐ ... ܐܝܟ ܕܐܡܪ ܠܗ ܩܕܡ *il l'avait auparavant averti … « autant que tu le pourras… »*, Jul. 54, 24.

Nous avons vu, § 388 *a*, qu'une interrogation indirecte était souvent rattachée à la phrase principale par le dâlath conjonctif.

## Chapitre XXV.

### *Des phrases relatives.*

399. Le pronom relatif se met en tête d'une phrase en corrélation avec une autre phrase; il y est sujet ou régime.

*a)* Comme sujet, il peut être précisé et rehaussé par le pronom personnel, § 318 *fin*, soit dans une phrase verbale, soit dans une phrase nominale; dans une phrase verbale : ܡܫܝܚܐ ܕܐܢܘܢ ܕܫܕܪ ܠܟ *le Christ, qui te congédiera,* Jul. 47, 11; ܕܐܢܐ ܕܐܢܐ ܕܡܬܟܢ ܠܡܫܟܢ ܒܝ *moi, qui me prépare …, id.* 47, 14; dans une phrase nominale, sans copule, § 375 *a* : ܝܪܚܐ ܩܕܡܝܐ ܕܗܘ ܢܝܣܢ *le premier mois, qui est Nisan,* Aphraat. 217 ult.; ܗܘܢ ܕܗܢܘܢ *qui sont les Huns,* Josué le Styl. 9, 14; ܩܪܝܬܐ ܕܗܝ ܥܟܐ *une ville, qui est Saint-Jean d'Acre, id.* 40, 4; ou avec la copule, § 375 *e* : ܡܫܝܚܐ ܕܗܘ ܝܫܘܥ *qui est Jésus-Christ,* Aphraat. 17 ult.; ܦܬܓܡܐ ܕܗܝ ܕܝܬܝܩܐ *la parole, qui est le Testament, id.* 26, 9; ܩܪܝܬܐ ܗܕܐ ܕܗܝ ܕܒܝܬ ܡܠܟܘܬܢ *cette ville qui est la capitale de notre royaume,* Jul. 35, 13.

*b)* Quand il est régime direct, il peut être précisé par le suffixe objectif: ܗܘ ܕܐܣܦ ܗܘ ܠܡܨܪܝܡ ܕܐܩܝܡ ܠܗ ܠܐܚܘܗܝ *lui, que Tibère avait créé lieutenant de son royaume,* Addai the Apost. 10, 9; ܕܫܕܪ ܠܗ ܘܕܫܕܪ *et celui qu'il avait envoyé,* Josué le Styl. 81, 20; ܘܠܐ ܐܫܬܐܪ ܐܢܫ ܕܠܐ ܢܬܬ ܒܗ ܒܝܫܬܐ *et il ne demeura personne, que n'atteignît point quelqu'un de leurs mauvais traitements, id.* 72, 16; ܕܚܙܝܬ ... ܢܣܝܢ ܕܥܒܕ ܠܟ ܡܪܝ *les miracles que tu as vus,* Addai the Apost. 7, 21; ou par le suffixe et le lâmadh, qui se mettent avant ou après le verbe, comme dans toute autre phrase, v. §§ 342 et 343; ܐܦ ܐܢܐ ܕܐܡܪ ܠܟ ܐܢܘܢ *moi aussi, que vous voyez,* Addai the Apost. 21, 18; ܕܣܓܕܝܢ ܠܗܘܢ ܕܗܘ ܐܡܪ ܠܗ *les dieux qu'elle adorait, id.* 12 ult.; ܕܡܫܬܥܒܕ ܠܗ

ܗܘ ܕܫܡܝ ܗܝ ; *la vraie religion qu'il possédait,* Jul. 5, 12 ; ܗܘ ܕܨܒ ܗܝ ; *la confession à laquelle il aspirait, id.* 7, 5.

*c)* Mais plus souvent le suffixe manque, sans qu'il y ait aucune distinction à faire entre les cas où le corrélatif est déterminé et ceux où il est indéterminé : ܒܗ ܕܫܡܥܬܘܢ ܐܝܬ ܠܟܘܢ ܘܒܬܘܕܝܬܐ ܕܩܒܠܬܘܢ ; *dans le vrai que vous possédez et dans la doctrine de la vérité que vous avez reçue,* Addai the Apost. 41, 21 ; ܕܒܢܘ ܐܒܗ ; *l'autel qu'ils avaient construit,* Jul. 28, 4 et 5 ; ܕܥܒܕ ܐܝܩܘܢܐ ; *l'idole qu'il avait faite,* Aphraat. 17, 2 ; ܥܠ ܕܐܡܪ ܗܘ ; *sur ce que nous avons dit,* Josué le Styl. 38, 8 ; ... ܠܐ ܙܥܩ ܒܗ ܕܐܡܪ ܠܗ ; *il ne se fâcha pas de ce que je lui avais fait,* Jul. 12, 10 ; ܕܕܡ ܡܫܝܚܐ ܕܡܠܝܢ ܐܝܕܝܗܘܢ ; *le sang du Christ, dont leurs mains sont pleines,* Addai the Apost. 43, 13 ; Josué le Styl. 32, 11.

*d)* Lorsque le rapport exprimé par le relatif, est celui d'un génitif ou d'un régime indirect, le suffixe du corrélatif ne peut être omis ; dans les constructions du génitif, il est reçu par le *nomen regens ;* dans celles du régime indirect, par la préposition : ܓܘܬܝ ܕܫܡܗ ܐܠܘܕ ; *un Goth, dont le nom était Ellod,* Josué le Styl. 61, 9 ; ܕܒܗ ܗܘܬ ܒܬܘܕܝܬܗ ; *dans l'intelligence duquel il avait confiance,* Jul. 61, 4 ; ὃι' ὧν τὰ μέγιστα καὶ τίμια ἡμῖν (ὑμῖν) ἐπαγγέλματα δεδώρηται, 2 Ep. Petr. 1, 4 ; ܕܒܗ ܗܘ ܥܕܢܐ ܕܡܫܒܚܝܢ ܒܗ ܥܠ ܐܝܠܢܐ ; *la fête dans laquelle on chantait des chansons païennes,* Josué le Styl. 22, 20 ; ܕܡܘܬܐ ܕܒܗ ܢܦܩ ܡܢ ܗܢܐ ܥܠܡܐ ; *la maladie par laquelle il devait sortir de ce monde,* Addai the Apost. 40, 16 ; ܕܐܢ ܫܕܪ ܠܟ ܠܥܡܡܐ ܐܚܪܢܐ ܕܐܫܕܪ ; *les autres peuples vers lesquels je t'enverrai,* Act. 26, 17 ; ܗܝ ܕܒܗ ܐܬܐ ܠܥܠܡܐ ; *elle, pour laquelle il était venu au monde,* Jul. 27, 12 ; ܕܒܢܘ ܒܗ ܐܒܗ ܕܒܚܘ ; *les autels sur lesquels ils sacrifiaient,* Addai the Apost. 34, 6.

*e)* Ces distinctions s'appliquent aux phrases dont le relatif forme le complément du verbe subordonné à un autre, § 389 : ܐܫܡܥܟ ܐܡܪ ܕܐܫܬܕܝ ܒܗ ܠܟ ; *que je te fasse entendre ce que j'ai été chargé de te dire,* Jul. 13, 11 ; ܠܟ ܡܪܝ ܕܒܗ ܡܢ ܕܐܫܐܠ ܐܢܐ ; *au sujet de la disette que tu me pries, Seigneur, de te décrire,* Josué le Styl. 31, 12.

400. Lorsque le corrélatif est un pronom, celui-ci peut ne pas être exprimé, § 318 : ܕܫܐܠ ܒܛܒ ; *qu'il sollicite ce qui est bien,* Spicil.

syr. 5, 12; ܗܘ ܕܐܡܪ ܠܡܕܡ ܕܠܝܬ ܠܗ ܡܫܬܢ ܗܘ *lorsque tu promets des choses qui sont trop grandes et trop fortes pour toi,* Jul. 49, 10; ܘܐܝܬ ܒܗܘܢ ܕܝܠܦ ܠܗܘܢ ܕܩܪܝܢ ܒܟܬܒܐ *et il y instruisait ceux qui devaient lire les Ecritures,* Addai the Apost. 40, 13.

401. *a)* Quand plusieurs phrases relatives sont jointes par le waw de la copule, le pronom relatif suffit en tête de la première, alors même qu'il ne remplirait pas le même office dans chacune d'elles : ܕܥܝܢ ܠܐ ܚܙܬ ܘܐܘܕܢ ܠܐ ܫܡܥܬ ܘܠܒܐ ܠܐ ܐܬܥܠ ܠܡܢ ܕܐܝܬ ܠܗ *quelque chose que nul œil ne vit, nulle oreille n'entendit et qui n'est venu à l'esprit de personne,* Jul. 11, 17; ܘܠܐ ܐܝܬ ܒܗܘ ܚܕ ܡܢ ܒܢܝ ܐܢܫܐ ܘܝܗܘܕܝܐ ܕܠܐ ܐܬܚܙܐ ܗܢܐ ܢܣܐ ܘܦܘܡܗ ܠܐ ܫܒܚ ܥܠ ܗܢܐ *et il n'y avait ni un chrétien ni un juif qui vît ce miracle et dont la bouche tarît d'éloges,* Josué le Styl. 60, 6; ܒܗܝܢ ܕܐܬ ܒܗ ܘܕܡܗܝܡܢ ܐܢܬ ܐܠܗܐ *dans lesquels vous avez confiance et que vous adorez,* Addai the Apost. 23 ult.; ܓܘܬܝܐ ܕܫܡܗ ܐܠܘܕ ܘܐܬܬܩܪܒ ܛܪܝܒܘܢܐ *un Goth, dont le nom était Ellod et qui avait été fait tribun,* Josué le Styl. 61, 9.

*b)* Mais il peut être aussi répété, surtout après une négation: ܘܠܝܬ ܐܝܬ ܒܗ ܕܢܫܕܪ ܘܢܬܝܪ ܘܠܐ ܕܢܬܟܚ *et il n'y avait personne qui retînt, réprimât, ni qui corrigeât,* Josué le Styl. 23, 8.

402. Il est rare que le relatif soit omis en tête de la phrase. La P'šiṭṭâ de l'ancien Testament traduit quelquefois servilement les passages où l'hébreu n'a pas le relatif, plus souvent elle le rétablit : ܘܚܙܐ ܠܡܠܐܟ ܕܡܪܝܐ ܕܩܐܡ ܒܐܘܪܚܐ *et il vit l'ange du Seigneur, qui se tenait sur le chemin,* Nomb. 22, 31, comp. ܡܠܐܟ ܕܡܪܝܐ, *id.* 22, 24; ܘܦܝܠܓܣܬܗ ܕܫܡܗ ܪܘܡܐ *et sa concubine, dont le nom est Rouma,* Gen. 22, 24; ܐܚܘܗ ܕܫܡܗ ܠܒܢ *un frère, dont le nom est Laban, id.* 24, 28; comp. avec le dâlath : Exod. 18, 20; Deut. 7, 25; Job 3, 3 et 15; Proverb. 12, 9; Isaïe 10, 3; 51, 18, etc., où le relatif manque en hébreu.

En dehors de l'ancien Testament, on en trouve aussi quelques exemples : ܘܐܝܬ ܒܗ ... ܕܐܡܪ ... καὶ τις ἀνήρ . . . ὃν ἐτίθουν, Act. 3, 2; ܠܐ ܫܪܝܢ ܐܝܟ ܕܢܫܪܐ ܘܢܒܢܐ ܥܠ ܗܝ ܕܐܝܬ ܠܗܘܢ ܐܡܘܢܬܐ ܕܒܗ ܢܒܢܘ *ils n'ont pas le fondement de la foi sur lequel ils puissent bâtir,* Spicil. syr. 2, 23 (comp. la phrase qui vient ensuite : ܠܐ ܐܝܬ ܠܗܘܢ ܐܝܟ ܕܒܗ ܢܫܪܘ ܘܢܒܢܘ *et ils n'ont aucune assurance, en laquelle ils puissent espérer).*

403. Nous avons vu, § 371 *b*, que les locutions adverbiales de

temps et de lieu se construisent avec ou sans la préposition ܒ; une phrase relative qui forme le complément d'un nom de temps ou de lieu peut également avoir ou ne pas avoir cette préposition : ܡܢ ܩܕܡܝܬܐ ܕܝܘܡܐ ܒܗ ἀπὸ πρώτης ἡμέρας, ἀφ' ἧς ἐπέβην, Act. 20, 18; comp. : ܒܝܘܡܐ ܕܐܬܥܒܕ ܒܗ ܘܩܡ *dans le jour où ils furent faits,* Josué le Styl. 39, 18; ܒܫܢ̈ܝܢ ܙܥܘܪ̈ܝܢ ܡܢ ܕܒܢܐ ܐܕܐ *quelques années après qu'Addée eut construit . . .,* Addai the Apost. 40, 7; ܒܗ ܒܫܥܬܐ ܕܩܪܐ ܬܪܢܓܘܠܐ *depuis le moment où le coq chanta,* Aphraat. 229, 12; ܒܠܝܠܝܐ ܕܐܬܪ̈ܐ ܕܫܪܒܐ ܒܗ ܠܝܠܝ̈ܐ *dans la nuit où paraît le quinze,* ܒܝܘܡܐ ܕܐܬܪ̈ܐ ܕܫܒܬܐ *où paraît le samedi, id.* 222, 12 et 18; ܒܗ ܒܙܒܢܐ ܕܐܬܩܪܒ ܦܓܪܗ ܠܡܐܟܠ *depuis le temps où il donna son corps à manger, id.* 223, 1; ܬܠܬ ܫܥ̈ܝܢ ܕܐܝܬ ܒܗ ܚܫܘܟܐ *trois heures qu'il y eut de l'obscurité, id.* 223, 6; ܥܕ ܗܢ ܕܬܚܙܐ ܠܘܬܝ *jusqu'à l'endroit où tu enverras vers moi,* 1 Rois 5, 9; ܒܐܬܪ̈ܐ ܕܪܫܐ ܗܘܐ ܕܐܙܠ ܠܗ *à la place où passait leur tête,* Ezéch. 10, 11; comp. ܒܐܬܪ̈ܐ ܕܐܢܬ ܐܙܠ *l'endroit où tu es,* Gen. 13, 14; ܒܐܬܪ̈ܐ ܕܐܬܬܩܛܠ *l'endroit où il avait été arrêté,* Aphraat. 222, 3.

404. Après un nom de lieu, il est très-usuel de préciser le relatif, au moyen de l'adverbe ܬܡܢ *là :* ܒܐܬܪ̈ܐ ܕܒܗܡ ܬܡܢ ܐܝܬܘ *dans le lieu où ils habitaient,* Luc. 2, 8; ܒܐܬܪ̈ܐ ܕܬܟܣܝܬ ܬܡܢ *à l'endroit où tu t'es caché,* 1 Sam. 20, 19; ܒܐܬܪ̈ܐ ܕܐܦܙܪ ܐܢܘܢ ܬܡܢ *parmi les peuples, où je les disperserai,* Aphraat. 218, 20; ܠܐܪܛܝܩܐ ܐܙܠ ܠܬܝܒܪ̈ܝܘܣ ܕܗܘ ܬܡܢ *il alla à Artica où était Tibère,* Addai the Apost. 39, 19; ܒܐܬܪ̈ܐ ܕܡܠܝܛܝܢܐ ܕܩܐܡ ܬܡܢ *de Mélitène où il hivernait,* Josué le Styl. 58, 10; ܐܬܪ̈ܘ ܒܐܬܪ̈ܐ ܕܢܨܒܘ ܬܡܢ *ils campèrent à Nisibe pour s'y reposer, id.* 60, 13; comp. en hébreu אֲשֶׁר שָׁם.

405. Dans les traductions du grec, notamment dans la version de l'Hexapla, où l'article ὁ, ἡ, τό, est rendu par ܕܐ, ܕܬ, § 301 *b*, ce pronom est suivi de ܝ pour exprimer le relatif ὅς, ἥ, ὅ; les cas obliques sont formés par une préposition : ܕ ܒܐ ܝ, ܕ ܒܬ ܝ, οὗ, ἧς; ܕ ܠܐ ܝ, ܕ ܠܬ ܝ, ᾧ, ᾗ, ou ὅν, ἥν; ܕ ܡܢ ܒܐ ܝ, ܕ ܡܢ ܒܬ ܝ, ἐξ οὗ, ἐξ ἧς, comp. § 317 *c*.

406. Le complément d'un nom se construit comme une phrase relative nominale : ܒܙܥܘܪ̈ܝܗܘܢ ܕܐܠ̈ܗ̈ܐ *leur mépris pour les dieux,* Jul. 62, 26; ܢܩܡܬܗ ܕܥܠ̈ܡܐ *notre vengeance d'eux, id.* 62, 27; ܕܐܬܪ̈ܕܘ ܒܓܠܠ ܡܫܝܚܐ *les persécutés à cause du Christ, id.* 240, 7;

ܐܚܝܗܘܢ ܕܒܡܫܝܚܐ *leurs frères selon le Christ, id.* 140, 14; ܡܢ ܫܬ ܥܠܡܐ ܘܥܕ ܗܫܐ *les fondations depuis les siècles du monde,* Aphraat. 19, 8; ܕܣܩܬܗ ܠܨܠܒܐ ܘܠܝܛܘܗ *son ascension sur la croix, id.* 15, 15; ܫܒܝܒܐ ܕܢܘܗܪܐ ܡܢܗ *une légère étincelle de lui,* Jul. 49, 8; comp. § 318.

407. Une phrase relative qui se rapporte à la première ou à la seconde personne se construit avec cette personne : ܐܢܚܢ ܕܡܝܬܢ ܠܚܛܝܬܐ *nous qui sommes morts pour le péché,* Rom. 6, 2; ܐܢܚܢ ܕܩܪܝܢ ܒܗ *nous qui lisons,* Jacq. d'Edesse, *A letter on syr. Orth.,* 4, 13 et 20; ܐܢܬܘܢ ܟܠܟܘܢ ܕܩܪܝܬܘܢ ܗܠܝ *vous tous, qui lisez ceci, id.* 2, 7; ܐܢܬ ܕܡܬܠܐ ܠܓܒܪܐ ܡܣܟܠܐ ܕܐܬܥܒܕܬ ܪܒ *comme à un homme intelligent, toi qui as été fait prince,* Jul. 16, 5; ܐܢ ܐܠܗܐ ܕܐܢܬ ܡܢ ܫܡܝܐ ܢܚܬ ܘܥܒܕ ܗܠܝܢ *ou tu es Dieu qui est descendu du ciel et a fait cela,* Addai the Apost. 3 ult.; ܐܓܪܦܐ ܡܠܟܐ ܘܟܠܗܘܢ ܒܢܝ ܐܢܫܐ ܕܥܡܝ ܐܝܟ ܐܢܬ *Roi Agrippa et vous tous hommes, qui êtes avec moi,* Act. 25, 24; ܘܐܢܬ ܟܦܪܢܚܘܡ ܕܥܕ ܫܡܝܐ ܬܬܪܡܝ *et toi, Kapharnaïm, qui t'es élevée jusqu'au ciel,* Matth. 11, 23.

408. Mais souvent aussi elle est construite à la troisième personne : ܘܐܢܬܘܢ ܕܨܒܝܢ ܕܬܬܓܠܐ ܠܟܠܗܘܢ ܒܢܝ ܐܢܫܐ *et vous qui voulez être convertis, vous connaissez le Messie,* Addai the Apost. 30, 7; ܐܢܬܘܢ ܕܨܒܝܢ ܐܢܬܘܢ ܠܡܗܘܝ ܒܢܝ ܐܢܫܐ *vous qui voulez être . . . ,* Galat. 4, 21; ὃς εἶ ἄνθρωπε πᾶς ὁ κρίνων . ἐν ᾧ γὰρ κρίνεις τὸν ἕτερον, Rom. 2, 1, comp. Luc. 13, 34; ܝܫܘܥ ܢܗܝܪܐ ܕܒܨܠܒܗ ܦܪܩ ܒܪܝܬܐ ܒܟ *Jésus, lumière qui par sa crucifixion sauva les créatures, en toi . . . ,* poème d'Alexandre, *Chrest. Knös,* 67, v. 6, comp. 107, v. 3; ܚܢܢ ܕܥܒܕܐ ܠܐ ܒܪܝܪܝ ܠܟ ܠܐ ܒܥܠ ܪܫܘܬ ܢܦܫܢ *nous sommes des subalternes et non des maîtres de leur volonté,* Jul. 106, 6, comp. *id.* 73, 13.

409. Ces différentes constructions sont à comparer avec celles des phrases nominales, où le pronom de la troisième personne permute, comme copule, avec celui de la première ou de la seconde, § 375 *d.*

## Chapitre XXVI.

### *Des phrases conditionnelles.*

410. *a)* La condition possible est exprimée par ܐܢ, avec la négation ܠܐ ou ܠܐ.

Le participe est le temps qui suit le plus souvent cette conjonction, la condition possible étant généralement posée dans un temps non révolu, v. § 296 *a*. Cependant elle peut être aussi envisagée dans le passé, ou comme une hypothèse problématique, auxquels cas le verbe est au parfait ou à l'imparfait ou encore à un temps composé avec ܐܝܬ, v. §§ 328 *e*, 330 *e*.

*b)* Le verbe de la phrase principale qui forme l'apodose, ne correspond pas nécessairement à celui de la condition, mais il varie avec le sens : voici des exemples de différentes constructions avec chacun des temps de la phrase conditionnelle : *avec le passé :* ܐ ܗܢܐ ܐܝܟ ܕܐܬ ܒܫܘܬܐ ܕܝܢ ܐܬܬ ܐܦ ܗܟܢܐ ܐܝܬ ܠܗ *si cette pierre a été posée comme base, comment était-elle aussi au faîte du mur?* Aphraat. 11, 13; ܐ ܐܝܬ ܠܟܘܢ ܗܝܡܢܘܬܐ ܐܦ ܠܘܪ ܗܢܐ ܕܐܡܪ ܠܛܘܪܐ *si vous aviez la foi, une montagne même s'écarterait devant vous, id.* 21, 15; ܐܠ̈ ܕܠܐ ܡܬܚܙܪܝܢ ܡܢ ܥܒܘܕܬܗܘܢ ܕܫܩܪܐ ܗܘ ܕܐܝܬ ܠܗܘܢ ܠܡܬܚܙܐ *s'ils ne renonçaient pas à leur faux culte, ils devraient subir le châtiment du glaive,* Jul. 63, 8; ܐ ܐܢ ܗܘ ܕܪܕܦ ܐܬܠܟ ܠܐ ܢܪܕܦ *s'ils l'ont poursuivi, comment ne nous poursuivraient-ils pas?* Rabboula, Overb. 228, 14; ܐ ܐܢ ... ܠܐ ܐܠܐ ܗܘ ... ܗܘ ܕܐܡܪ ܠܟ ܡܢ ܕܐܬ ... ܐܢ ܐܝܬ ܠܟ ... ܠܐ ܐܠܐ ܗܘ ... ܗܘ ܕܐܡܪ ܠܟ *si, lorsqu'il était sur la terre, vous eussiez pu croire, maintenant . . . que personne de vous ne doute,* Addai the Apost. 28, 10; *avec l'imparfait :* ܐ ܐܢ ... ܠܐ ... ܢܬܒܛܠ ... ܐ ... ܐ ... ܠܐ ... ܢܬܒܛܠ *si vous ne vous modérez pas . . . vous périrez,* Jul. 45, 11; ... ܐ ... ܐ ... ܐ ... ܐ ... ܐ ... ܐ ... ... ...

*y a des nécessiteux, que les presbytères prennent soin d'eux,* Rabb. Overb. 217, 12; ... ܗܵܝ ܕܡܪܝ ܗܵܕ ܨܠܒܵܐ ܗܵܢ ... ܐܶܢ *si cette croix est la tienne, Seigneur, montre ...,* Addai the Apost. 14, 2; ... ܠܛܘܿܠ ܒܲܝܬ ܩܲܠܝܵܐ ܐܶܢ ܐܝܼܬ ... *qu'il passe la nuit dans un monastère, s'il y en a un à proximité,* Rabb. Overb. 212, 10.

La phrase principale peut également être nominale : ... ܐܶܢ ܟܕܒ ܠܵܐ ܡܠܟܵܐ ... *s'il ment, ce n'est pas un roi,* Josué le Styl. 55 ult.; ... ܐܶܢ ܗܠܝܢ ܢܨܚܘܢ ܥܠܰܝܢ ܢܚܘ ... *si ceux-ci l'emportent sur nous, il vaut mieux mourir, id.* 59, 2.

*c)* Le changement de temps dans la même phrase n'est pas très-anormal : ... ... ܐܶܢ ܗܘ ܒܗܝ ܒܗܝܪܬܵܐ ܗܵܕܵܐ ... ܗܘ ܕܢܫܬܘܩ *s'il persiste dans le même esprit d'erreur, et s'il méprisait ... et dédaignait ... que celui-ci soit réservé ...,* Jul. 22, 5.

*d)* La conjonction ܐܶܢ se rencontre rarement au milieu de la phrase conditionnelle : ... ܠܵܐ ... ܐܶܢ ܠܫܡܝܵܐ ܢܣܩܘܢ ... *quand même leurs cris monteraient jusqu'au ciel, tu n'échapperas pas,* Jul. 47, 4.

411. *a)* Après une négation ou une interrogation, ܐܠܵܐ a le sens de *sinon, si ce n'est, mais :* ... ܠܵܐ ... ܐܠܵܐ ... *ce ne sont pas des créatures que nous annonçons, mais le Seigneur des créatures,* Addai the Apost. 25, 16; ... ܐܠܵܐ ... *et qu'y a-t-il de mieux à faire, si ce n'est de changer de pays?* Jul. 23, 9; ܐܶܢ ܠܵܐ est également très-usité au lieu de ܐܠܵܐ : ... ܐܶܢ ܠܵܐ ... *il n'est personne qui ressuscite les morts, si ce n'est Dieu seul,* Addai the Apost. 3, 4; ... ܐܶܢ ܠܵܐ ... *et il ne mourut parmi eux que deux hommes,* Josué le Styl. 23, 15; ... ܐܶܢ ܠܵܐ ... *et comment était-elle au sommet de l'édifice, si ce n'est qu'elle est montée,* Aphraat. 10, 16.

ܐܶܢ n'est pas, dans ce cas, simplement explétif, mais il corrobore le sens exclusif de ܐܠܵܐ, comme en grec ἐὰν μή (ainsi, dans les versions du grec, ܐܶܢ traduit parfois ὅς ἄν ou ἐάν, ὅ ἄν ou ἐάν, v. Jean 14, 13 et 26 Héraql.).

*b)* ܐܠܵܐ, en effet, non suivi de ܐܶܢ, se rencontre aussi après une phrase affirmative : ... ܠܵܐ ... ܐܠܵܐ ... *ces événements doivent arriver auparavant, mais ce n'est pas encore la fin,* Josué le Styl. 41, 15; ... ܐܠܵܐ ...

ܐܡ ܟܬ *dans la lettre qu'il lui adressa, cependant, il la louait,* Jul. 219, 27. Suivi de ܐ, ܐܢ signifie, dans ce cas, *mais si :* ܐܢ ܐ ܐܡ ܡܗܟܬܗ ܐܢ ܒܗ ܕܥܬܗ ܘܒܟܡܐ ܐ ܐܕ ܘܥܝ *mais si tu peux,* Jul. 55, 2; ܐ ܐܢ ܐ ܐܡ ܐ ܐ ܐ

*b)* Quand ܟܕ pose la condition dans un temps non écoulé, il est suivi du participe : ܥܒܕ ܐܝܬ ܠܗܘܢ ܕܠܐ ܐܬܝܠܕܘ ܐܦ ܥܠ ܓܒ *il vaudrait mieux pour eux qu'ils ne vécussent point,* Aphraat. 169, 13, comp. ܐܦ ܥܠ ܓܒ ܕܠܐ ܐܬܝܠܕ ܗܘ ܓܒܪܐ ܗܢܐ ܟܕ ܠܐ ܐܬܝܠܕ ܗܘ ܓܒܪܐ ܗܢܐ, Matth. 26, 21; ܟܕ ܐܦܠ ܗܘ ܕܢܗܘܐ ܟܕ ܡܨܝ ܗܘ ܐܦܠ ܗܘ *il eût voulu, si ce fût possible,* Jul. 55, 22; ܐܢ ܐܢܬܘܢ ܚܟܝܡܐ ܟܕ ܐܢܬܘܢ *si vous étiez perspicaces, id.* 80, 2, comp. 183, 11.

Dans ce sens, ܐ permute quelquefois avec ܟܕ : ܐ. ܡܐ ܕܐ ܢܗܘܐ ܡܠܟܘܬܢ ܐܢ ܡܬܬܩܢܐ ܠܡܫܕܪ ܥܠ ܥܒܕܝܟ *si notre Royauté se mettait à poursuivre vos méfaits,* Jul. 38, 23; ܐ. ܐܢ ... ܐܦ ܐܢ ܐܝܬ ܠܟ ܟܬܒܐ ܕܚܟܡܬܐ ܕܥܠܡܐ *quand même tu posséderais les livres de la science du monde,* Jul. 148, 10; comp. cet autre passage, *id.* 48, 26 : ܐܦ ܠܐ ܟܕ ܐܢ ܐܝܬ ܠܟ ܟܬܒܐ ܕܫܚܪܐ *pas même, si tu possédais les livres de la magie,* aj. l'exemple cité § 410 *d.*

414. ܐ ܐܢ ou ܐ ܐܢܬ *s'il est que,* ܐ ܐܦ *quoique, quand même,* ajoutent à l'incertitude de la condition et répondent au grec ἐάν, comp. § 323 : ܐܢܬ ܐ ܕܐܬܚܫܟ ܠܡܕܡ ἐὰν δὲ τὸ ἅλας μωρανθῇ, Matth. 5, 13; ܐ ܐܢ ou ܐ ܟܕ *s'il arrivait,* Aphraat. 68, 12 et 13; ܐ ܐܦ ܐܢ ܓܝܫ ܥܡܗ ܥܠ ܐܢܬ *quand même son armée serait plus nombreuse que la nôtre,* Jul. 204, 24, comp. 77, 13, 15; 212, 6; très-rarement, ܐ ܐ : ܐ ܕܬܠܦ *si tu enseignes,* Spicil. syr. 1, 16; de même, ܐ : ܟܕ ܠܐ ܝܕܥ *s'ils n'avaient pas su,* Addai the Apost. 27, 21; ܐ ܐܦ ܟܕ *quand même,* Jul. 84, 7; 214, 21.

## Chapitre XXVII.

*Des constructions irrégulières et des changements de construction.*

415. Les ellipses ne sont pas rares; elles forment les constructions brèves que nous avons déja signalées, en partie, dans les chapitres précédents, comme les phrases nominales sans copule, § 375 *a.* On en rencontre dans les phrases négatives : ܕܡܢ ܕܡܢ ܚܕܝܢ ܒܗܘ ܕܠܐ ܡܢ ܕܡܢ *nous nous réjouissons des unes et pas des autres,* Spicil. syr. 10, 19; ajout. les exemples cités § 381 *b*; ܐܢܐ ܐܬܚܫܒ ܒܥܝܢܝܟ ܕܠܐ ܡܠܟ ܒܥܝܢܝ *je passe pour un sot à tes yeux et non plus pour un roi,* Jul. 53, 3; dans les phrases hypothétiques : ܐ ܕܢܥܒܕ ܦܪܝ ܐܢ *(pour voir) s'il donnera des fruits,* Luc. 13, 9, comp. Marc 11, 13, cité § 412 *a*; ܐ ܕܩܛ ܒܗ ܐ *tira l'horoscope*

*(pour voir) s'il réussirait,* Jul. 71, 26. Parfois elles ne portent que sur un membre de la phrase : ܕܐ ܡܕ ܐܡܪ ܐܘ ܫܡܥ ܕܡܢ *qui a vu ou entendu (une chose) comme ceci,* Jul. 23, 5; v. autres exemples §§ 385 *c*, 395 *d*, 398.

416. Les changements de construction ou anacoluthes sont communs dans une langue vulgaire; nous en avons des exemples §§ 329, 376, 378 *c*, 387 *a*, 388 *a*, 391, 410 *c* : les espèces en sont variées, comp. les passages suivants : ܐܢ ܐܝܬ ܒܗ ... ܕܡܬܡܢ ܚܕ *s'il y a quelqu'un ... qui ait besoin,* Rabb. Overb. 217, 12; avec ellipse de la phrase principale : ܟܕ ܡܛܠ ܕܐܬܝܬܘܢ ܠܡܒܥܐ ܥܠ ܬܪܝܢ ܦܘܩܕܢܐ ... ܐܘ ܐܢ ܠܐ *lorsque vous venez à scruter ces deux commandements, or si ils ...,* Aphraat. 24, 7, aj. Spicil. syr. 3, 3, cité § 396 *b*. Il y a ellipse et enallage dans cette phrase : ܚܝ ܐܠܗܐ ܕܐܢ ܠܐ ܐܬܕܝܢ ܠܝ ܥܠ ܕܝܢܐ ܕܒܪܝ ܐܢ ܠܐ ܐܟܠ ܐܢܐ ܡܘܬܐ *je jure par le Dieu vivant que si tu ne me rends pas justice contre mon fils, or (tu verras) si je ne bois pas (le poison) et si je ne meurs pas,* Sindban 14, 5.

417. Les parenthèses se rencontrent principalement dans les phrases étendues, en voici un exemple entre autres : ܡܛܠ ܕܐܢܬ ܐܡܪ ܠܝ ܠܡܟܬܒ ܥܠ ܥܢܝܐ ܕܐܬܪܥܝܬ ܡܢ ܩܕܡ ܕܐܢ ܠܐ ܐܟܦ ܐܢܐ ܠܟ ܗܫܐ *maintenant, au sujet de la disette que tu me pries de te dépeindre (c'est un sujet sur lequel je n'aurais voulu rien écrire), je me fais violence,* Josué le Styl. 31, 12.

## Liste des principaux termes techniques et des divisions en usage chez les grammairiens syriaques.

---

أِيمَا εἶδος, *espèce, mode;* أِيمَا *les espèces des noms d'origine,* v. صمدمحا, B. H. I, 16, 20; *les espèces des noms, en général,* v. حصا, B. H. I, 5, 26; أِيمَا صناعتا *les modes du discours, id.* I, 90, 11; 91, 19; ci-dessus p. 139, ce sont : حصا *l'énonciation,* حمالا *l'interrogation,* حصبا *l'ordre,* حمحدا *la supplication,* حنمدا *l'interpellation;* أِيمَا صحدا *les modes du verbe,* suivant la même division: حصا *l'énonciatif* ou *l'indicatif,* حماحتا *l'interrogatif,* حصبا *l'impératif,* صحدحمتا *le précatif,* حنمحا *le vocatif;* une sous-division comprend : صحدماحتا *le désidératif,* حصمتا *l'expectatif,* صحدوحتا *l'admiratif,* B. H. I, 92, 1 et suiv.; comp. اتتا, تتما, حنمدا ci-après.

أيحا groupe des préformantes des verbes dérivés, B. H. 140, 3.

أيحصا *solidifié,* nom qui ne forme pas de verbe, v. حصا, B. H. I, 46, 9; ces noms sont dits aussi أيحصتا حصتا, *id.* II, vers 128.

أمحتمحا, الكيفية, *la manière d'être,* B. H. I, 196, 5.

أمتما *qualificatif,* v. حصا.

أمتمحا *qualité* des noms et des verbes, actifs ou passifs, B. H. I, p. 36, chap. 6; on distingue quatre qualités des noms : حصوحا *celle de l'actif,* سمحمحا *celle du passif,* حسمتحا صحمحا *l'indication d'un état acquis,* حسمتحا صنا *l'indication d'un caractère,* B. H. I, 36, chap. 6, et 40, sect. 6.

إمحمه *est,* est dit محصدا *parfait,* كان التامة, quand il est verbe et renferme l'attribut; il est سقمحا, كان الناقصة, quand il est copule, et سمحصدا, quand il n'est pas exprimé; verbe, il est encore appelé اِ ὤν; copule, حسهما ἐστίν, B. H. 159, 9 et suiv.

particule servant de copule entre le sujet et l'attribut dans les phrases nominales : = ; *particule féminine de l'être avec hé quiescent* = , B. H. I, 230, 5 et 10.

*aleph,* *aleph réfréné,* articulé comme consonne, همزة, B. H. I, 197, 9, v. ; *qui a un aleph,* v. .

groupe des affixes des verbes; verbe qui a un préfixe ou un suffixe; verbe sans affixe, B. H. I, 89, 17; 90, 13; Elias de Tirhan, 40, 8; 41, 2. On appelle ces lettres analogues, , parce qu'elles forment des temps analogues, , le présent et l'imparfait qui permutent entre eux, B. H. 89, 17; 90, 14.

στοιχεῖα, *éléments;* , , *élémentaire,* B. H. I, 157, 10, 13; 158, 2; 167, 15; 193, 8.

*espèce,* σχῆμα; les espèces des noms d'origine, suivant Jacques d'Edesse, B. H. I, 16, 27, v. .

*particule,* lien entre le nom et le verbe : *particule utile* ou *particule d'ornement; particule nécessaire; particule formée d'un élément,* les proclitiques ص ، ه ؏, B. H. I, 157, 10 et suiv. Les particules nécessaires sont divisées en celles : *du temps,* ; *du lieu,* ; *de la cause,* ; *de la confirmation,* ; *de l'interrogation,* ; *du doute,* ; *du désir,* ; *de l'explication,* ; *de la comparaison,* ; *de la négation,* ; *de l'admiration,* ; *de la plainte,* ; *du vocatif,* ; *de la diminution ou de l'augmentation,* ; *du dégoût,* ; *de l'hypothèse,* .

*énonciation,* ἀπόφανσις; *énonciatif,* ἀποφαντικός, B. H. I, 14, 22; 78, 26, v. et .

*particule, lettre,* حَرْف ; *voyelle* ou *semi-voyelle, consonne,* B. H. 193, 16; 194, 7; Elias de Tirhan, chap. 17 et 26; *consonne,* Jacques d'Edesse, *Lettre sur l'orthogr.*, éd. Martin, 1, 2, 9 et 11. B. H. I, 196, 5 et suiv. divise les consonnes en : *gutturales* (ou , *id.* 111 pénult., , Elias de Tirh., chap. 26), *sifflantes* (aj. *labiales,* B. H. 185, 10); *fortes* ou *explosives, dures* (comme les lettres redoublées), *molles* ou *aspirées, moyennes, fermées (sourdes), ouvertes (sonores),*

*supérieures,* ܥܠܝܐ *inférieures,* ܬܚܬܝܐ *emphatiques,* ܦܫܝܩܐ *douces,* ܣܡܟܐ et ܫܘܝܢܐ *concordantes* ou *disparates,* selon qu'elles forment ensemble un groupe harmonieux ou choquant; ܐܘܬܝܐ ܕܫܘܫܝܢܐ *lettres faibles* (les semi-voyelles ا و ي), B. H. 240, 24; ܐܘܬܝܐ ܕܡܫܬܡܛܝܢ ou ܐܘܬܝܐ ܕܡܬܡܠܝܢ, *lettres assimilées* (cachées dans une autre), B. H. I, 197, 23, v. ci-dessus p. 105; ܐܘܬܝܐ ܕܢܨܒܝܢ ou ܐܘܬܝܐ ܕܡܢܨܒܬܢ *lettres dérobées,* B. H. 202, 13, v. ci-dessus p. 100; ܐܘܬܝܐ ܕܚܛܦܝܢ ou ܐܘܬܝܐ ܕܡܢܚܛܦܬܢ *lettres factices,* supposées par la prononciation, mais non écrites (ا و ي), B. H. 203, sect. 7; ܐܘܬܝܐ ܕܡܫܬܚܠܦܢ *lettres qui permutent* euphoniquement, B. H. 205, sect. 10, v. ci-dessus § 39; ܐܘܬܝܐ ܕܡܬܘܣܦܢ *lettres ajoutées* à un mot pour le distinguer d'un autre, B. H. 208, sect. 11, v. ci-après ܡܠܐ ܘܚܣܐ; ܐܘܬ ܚܟܝ *lettre articulée,* ܐܘܬ ܚܟܝܟ *lettre absorbée, inarticulée,* B. H. I, 229, 21; 242, 24; ܐܘܬ ܕܡܬܐ ܡܚܠܦ *consonne mue par une voyelle* (elle est dite aussi ܡܚܟ et ܡܥܟ, B. H. I, 197, 24; 205 ult.; 206, 12 etc.); ܐܘܬ ܥܟܡ *lettre quiescente,* prononcée sans voyelle; ܐܘܬ ܟܦܝܟ *lettre affixe* (qui entre dans un mot comme préfixe ou suffixe), v. ܟܦܟܦ; ܐܘܬ ܕܡܫܟ *lettre qui attire un p'thâḥâ* (gutturale ou riš); ܐܘܬ ܕܐ *lettre prononcée avec la voyelle a;* ܐܘܬ ܐܦ *avec la voyelle â;* ܐܘܬ ܣܡܝ *avec la voyelle i;* ܐܘܬ ܕܝ ou ܐܘܬ ܐܝܦ *avec é;* ܐܘܬ ܕܘ ou ܐܘܬ ܟܘܦ *avec ou,* etc., v. ci-dessus p. 74 et 75.

ܩܒܥܦ groupe des lettres aspirables, v. ci-dessus p. 112, § 119.

ܒ groupe des proclitiques, v. p. 275, § 289; ܒܡܠܐ mot composé avec une proclitique.

ܦܡܦ groupe des labiales, v. p. 29, § 25.

ܒܫܡ *virtuellement,* opposé à ܒܦܥܠ *effectivement, réellement,* B. H. I, 79, 23, 188 passim; Elias de Tirhan, 25, 13.

ܓܢܣܐ espèce des noms d'affinité et d'origine, spécifiés par les suffixes ـَ ـِ ـُ, نِسْبَة, v. §§ 250 et 254, comp. ܐܘܡܐ, ܐܣܛܦܝܢ, ܚܟܡܬܐ, ܐܦܣܝ. On distingue *l'affinité de caractère,* ـَ ܕܡܘܬܢܐ, et *l'affinité d'origine,* ـَ ܕܡܥܠܡܐ; la première est dite ܥܠܡܐ ou ܐܣܬܢܐ *naturelle* ou *substantielle* (ex. ܕܫܘܠܐ *fait d'esprit*), ou ܕܡܘܬܐ ܕܡܬܠܡܢ *analogue à l'affinité naturelle* (ex. ܕܡܫܠܡ *spirituel*); la seconde est *l'affinité de famille et de race,* ـَ ܐܡܝܠܐ ou ـَ ܐܡܓܢܣܐ et *l'affinité de pays,* ـَ ܐܘܪܡܐ, v. B. H. I, 16, 19; 17, 1 et suiv.; II, vers 210 et suiv. On appelle ܫܘܠܐ ܕܓܢܣܐ *la corrélation entre les temps des verbes,* B. H. I, 116, 23; ܫܘܠܡܐ ܕܓܢܣܐ *les nombres ordinaux, id.* I, 71, 4; ܐܘܬܝܐ ܕܓܢܣܐ *les suffixes des noms d'origine.*

ܟܬܒܐ et ܟܬܝܒ v. ܟܬܒ.

ܡܠܬܐ pl. ܡܠ̈ܐ, φωνή, *voix, vocable, mot;* ܡܠܬܐ ܕܡܬܟܬܒ *voix intelligible,* B. H. I, 2, 17.

ܡܠܬܐ ܕܓܪܓܪܬ *gutturale,* v. ܓܪܓܪ.

ܦܣܩܐ, الجَزْم ou الترخيم, *apocope,* aphérèse d'une ou de deux lettres finales ou initiales; dans les noms, retranchement du suffixe de l'état emphatique pour former l'état absolu ou l'état construit, B. H. I, 66, chap. 17; dans les verbes, suppression des préformantes de l'imparfait pour former l'impératif, etc., B. H. II, v. 460 et suiv. Les Syriens orientaux emploient le mot ܫܘܩܦܐ dans le même sens, v. ܫܩܦ.

ܩܕܡܝܐ *le radical,* opposé à ܒܬܪܝܐ, B. H. I, 111, 6; ܡܩܕܡܝ *radical, id.* I, 111, 8.

ܓܢܣܐ *genre,* γένος; ܓܢܣ ܕܕܟܪܐ *genre masculin,* ܓܢܣ ܕܢܩܒܬܐ *genre féminin;* ܓܢܣܝ *générique,* v. ܓܢܣ, *génitif,* Elias de Tirhan, chap. 16.

ܦܣܩܐ nom d'accent, v. p. 147 ci-dessus.

ܩܠܝܢܣ ܕܓܪܡܛܝܩܐ *grammaire,* γραμματική.

ܡܫܡܫ *relatif,* v. ܫܡ ܐܬܪ; *intransitif,* v. ܠܐ.

ܡܫܡܫ ܐܬܪ *phrase relative,* B. H. 79, 5; ܡܫܡܫ *affixes, suffixes,* comp. ܐܬܪ.

ܟܝܢܘܬܐ *propriété;* ܟܝܢܘܬܐ ܕܡܝܬܝܬ *propriété caractéristique.*

ܕܟܪܐ, ܓܢܣ ܕܕܟܪܐ, ܓܢܣ ܕܕܟܪ, *le masculin;* ܢܩܒܐ, ܢܩܒ, ܓܢܣ ܕܢܩܒ, *masculin,* v. ܓܢܣ.

ܕܠܬ *dâlath,* ܕܠܬ ? dâlath ayant le sens de *afin que,* ? ܕܠܬ, B. H. I, 188, 10.

ܣܝܡܐ ܕܟܬܒ, ܣܝܡܐ ܕܣܝܡ, ܣܝܡܐ ܕܢܩܛ, ܣܝܡܐ ܕܫܡܫ, désignation de voyelles, v. ci-dessus p. 74.

ܡܘܢܝܐ *syllabe.* Chez les Syriens orientaux, le nom du m'hagg'yânâ (la syllabe étant appelée ܡܚܐ), v. Elias de Tirhan, chap. 28.

ܨܪܦ *flexion, conjugaison* des verbes, B. H. I, 89, 6, 9; 136, 1; syn. ܦܥܠ, ܫܘܬܦܐ.

ܫܡܢ groupe des quatre gutturales, Elias de Tirhan, 32, 7.

ܐܗܘ ܒܠܥ groupe des lettres qui, suivant les grammairiens, servent à distinguer un mot d'un autre mot analogue, B. H. I, 209, 2.

ܘ *waw,* ܟܬܒ ܘ, ܫܡܫ ܘ, v. ci-dessus p. 75.

ܐܕܒܢ *temps;* il y a trois temps principaux : ܐܒܕ ܕ *passé,* appelé aussi ܡܫܡܫܢ ou ܐܡܪ *le narratif* ou *la narration* par opposition à l'impératif, B. H. I, 148, 10; 228, 2; II, 55, 3 *comm.*, 57, vers 578, 58, 1 *comm.;* ܗܘܐ ܕ *le présent;* ܐܒܕ ܕ *le futur;* v. aussi ܦܥܠ et ܫܩܠ ܡܫܡ.

ܐܝܟ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 146.

ܐܘܬܐ *motions* ou *voyelles;* plus explicitement, ܐܘܬܐ ܕܩܠܐ *motions des sons,* v. ܩܠ, ou ܐܘܬܐ ܦܪܘܫܐ *motions distinctives,* B. H. I, 38, v. ci-dessus p. 43, § 42; ܐܘܟ nom d'un accent, v. p. 147.

ܐܘܙܝ *diminutif;* on distingue ܐܘܙܝ ܒܨܝܬ *le diminutif manifeste,* terminé en ـܘ, et ܐܘܙܝ ܠܐ ܒܨܝܬ *le diminutif non manifeste,* qui comprend les autres espèces; ܫܡ ܠܐ ܡܙܥܪ *nom qui n'est pas susceptible de diminutif,* B. H. I, 64, chap. 16.

ܐܟܦ nom de la voyelle *é,* se divise en ܐܟܦ ܕܦܫܩ et ܐܟܦ ܫܘܐ, v. ci-dessus p. 75; ܐܟܝܬ *affecté d'un z'lâmâ,* v. ܐܪܒ, ou *oblique,* v. ܫܩܠ ܡܫܡ.

ܐܬܐ *les modes du discours,* suivant Jacques d'Edesse, B. H. I, 90, 11, et Elias de Tirhan, chap. 13 et 19, syn. ܐܡܪ; ܐܬܡ *spécifique,* B. H. I, 5, 23 et 25.

ܐܦ nom de la voyelle *â,* v. p. 74 ci-dessus; ܐܦܝ *qui a un z'qâphâ,* v. ܐܪܒ et ܫܩܠ.

ܐܦܟ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 148.

ܫܝ nom de la voyelle *i,* v. p. 74; on distingue ܫ ܐܪܟ *l'i long,* et ܫ ܩܨܪ *l'i bref;* ܫܝܐ *marqué d'un ḥ'wâzâ,* v. ܐܪܒ.

ܫܘܬܦ *singulier,* v. ܡܬܢ; ܫܘܬܦ ܕܚܕ *le singulier.*

ܫܕܝ *le redoublement d'une lettre,* تشديد, v. § 116 ci-dessus.

ܫܩܠ *l'apposition,* البَدَل. B. H. I, 61, chap. 14, et 62, chap. 15, suit la division des grammairiens arabes : 1° ܫܩܠ ܟܠ ܟܠ, بدل الكل من الكل; 2° ܫܩܠ ܡܢ ܟܠ, بدل البعض من الكل; 3° ܫܩܠ ܕܐܒܪ ܡܢ ܕܐܒܪ, بدل الاشتمال; 4° ܫܩܠ ܓܠܛ, بدل الغلط. Les conjugaisons des verbes sont dites aussi ܫܩܠ ܐܬܦܥܠ, B. H. I, 116, 23, v. ܦܥܠ.

ܫܩܝ *occultation* d'une lettre, B. H. I, 89, 17.

ܫܡܨ *action de sous-entendre,* B. H. I, 79, 19 et suiv.; ܫܡܨ *sous-entendu,* opposé à ܡܦܫ, B. H. I, 51 ult.; 52, 6 et 8; v. ܫܩܠ ܡܫܡ et ܫܩܠ.

ܫܘܪܝ *coordination* des noms, B. H. I, 51 pénult.

ܫܝ *redoublé,* v. ܐܪܒ.

ܟܘܢܝܐ ἀντωνυμία, ou ܟܘܢܝܐ ܕܫܡܐ الضمير, *le pronom.* Il se divise en : ܡܦܪܫ ou ܚܝܕ *isolé,* ܡܨܡܨ ou ܠܨܩ *affixe.* Le pronom isolé est *simple* ܦܫܝܛ, comme ܐܢܐ ,ܗܘ, ou *composé* ܡܪܟܒ, comme ܗܟ. Le pronom affixe est *manifeste* ◌ܝ, comme dans ܢܩܛܠ, ܢܩܛܠܬ, ܢܩܛܠ, ou *célé* ◌ܐ, comme à l'imparfait ܢܫܬܐ, ܐܫܬܐ; il est *actif* ܦܥܘܠ, comme dans les préformantes ou adformantes des verbes, ou *passif* ܬܦܥܝܠ, comme dans les suffixes objectifs, ◌ܠܟܢ. Il est dit ܡܬܟܠܡ, quand il est suffixe des noms, comme ܡܠܟܐ ,ܡܠܟ, v. B. H. I, 72, chap. 17. On distingue encore les pronoms *démonstratifs,* ܗܢܐ ,ܗܢܝܢ ,ܗܟ, et les pronoms *relatifs* et *corrélatifs,* ܕ ,ܕܝ ,ܕܢ, B. H. I, 78, sect. 9.

ܬܫܡܫܬܐ *leçon usuelle, Opusc. Nestoriana,* éd. G. Hoffmann, p. XIII.

ܦܥܠ *former* un nom, un verbe suivant ses conjugaisons.

ܡܬܦܥܠ *le patient, l'objet* du verbe, B. H. I, 36, chap. 6; *passif,* participe ou adjectif dérivé du verbe, *id.* I, 38, sect. 3, comp. ܦܥܝܠ; ܬܦܥܘܠܬܐ *le passif, id.* I, 36, 3, *forme passive* des verbes, *id.* I, 237, 1.

ܚܒܪ, *l'attribut,* opposé à ܡܫܢܐ, B. H. I, 43, chap. 8; 159, 4, v. aussi ܡܫܡܫܢܐ.

ܢܩܛ les deux points du pluriel, v. ci-dessus § 136.

ܨܘܪܬܐ τύπος, *forme,* B. H. I, 36, sect. 2.

ܫܘܡܫܐ, v. ci-dessus p. 24.

ܡܝܕܥ *déterminé,* ܠܐ ܡܝܕܥ *indéterminé,* B. H. 61, 19; Elias de Tirhan, chap. 11.

ܡܠܬܐ *signe,* ܡܠܬܐ ܕܢܩܛܐ, ܡܠܬܐ ܕܐܬܘܝ ou ܡܠܬܐ ܕܨܘܬܐ *points-voyelles,* B. H. I, 3, 6 et 8; 229, 5.

ܫܘܠܛܐ nom d'un accent, v. p. 148 ci-dessus.

ܬܫܡܫܬܐ *le datif,* Elias de Tirhan, chap. 3 et 16.

ܝܘܕ *youdh,* ܕ ܫܡܝܐ, ܕ ܥܣܩܬܐ, v. p. 75; ܡܝܘܕܐ *qui a un youdh,* v. ܥܟܬܐ.

ܥܝܪܒ *emprunté, impropre,* syn. ܥܡܝܐ, B. H. II, 15 *comm.*

ܫܡܐ *nom appellatif,* كُنْيَة; ܫܡ ܙܒܢ ܘܐܬܪ *nom de temps et de lieu,* B. H. I, 52, 19.

ܫܡܬܐ *conclusion,* B. H. I, 170, 9, syn. ܫܠܡܘܬܐ; chez Elias de Tirhan, chap. 20 et 21, il a le sens de ܫܡܗܬܐ *pluriel.*

ܫܡܠ *paradigme,* ميزان, B. H. II, 50 et suiv.

ܫܒܘܥܬܐ v. ܫܒܥ.

ܫܘܒܪܬܐ v. ܫܒܪ.

ܟܬܒܐ *le pluriel,* جَمْع. On distingue : ܟ ܫܠܡܐ *le pluriel sain,* جَ سالم; ܟ ܫܒܪܐ *le pluriel brisé,* جَ مكسّر; ܟ ܙܥܘܪܝܬܐ *le pluriel de paucité,* جَ القِلّة; ܟ ܣܓܝܐܬܐ *le pluriel de quantité,* جَ الكثرة, B. H. I, 27, 25 et suiv., et § 273 ci-dessus; ܟܬܒܐ v. ܟܬܒ; comp. ܫܡܗ.

ܟܬܒܝܬܐ *le pluriel,* B. H. I, 40, 11.

ܡܠܬܐ λόγος, *discours, phrase;* divisé en sept parties, ܩܠܝܫܐ, dont trois radicales ܥܩܪܝܢܝܬ : *le nom* ܫܡܐ, *le verbe* ܦܥܠܐ et *la particule* ܐܘܬܪ; et quatre dérivées ܬܦܠܝܢܝܬ : *le pronom* ܣܟܡ ܦܥܠܐ, *l'adverbe* ܒܠܐ ܦܥܠܐ, *l'infinitif* ou *l'adjectif attributif* ܦܥܠ ܫܡܐ, et la *préposition* ܩܕܡ ܫܡܐ, B. H. I, 2, sect. 2; II, vers 14 et suiv., et le *Commentaire,* p. 4. Aux trois parties principales on ajoute une quatrième, celle des *propriétés communes* aux trois premières, ܫܘܬܦܐ, B. H. I, 1 ult.; 193, 2; cette division répond à celle arabe : الإسْم, الفِعْل, الحَرْف, المُشْتَرَك, Almoufassal, 4, 6, 1re éd.

Quelquefois, comme ῥῆμα, il signifie *verbe,* v. G. Hoffmann, *De hermeneut.* p. 158. Dans un autre sens, *traité, livre, division d'un livre,* etc.

ܣܦܪܟܝܢ nom d'un accent, v. p. 147.

ܣܦܣܝܪ nom d'un accent, v. p. 148.

ܣܝܡܢ, v. ci-dessus § 143.

ܣܘܣܦܐ nom d'un accent, p. 148.

ܣܘܦܐ nom de l'accent ܣܦܣܝܪ, v. Elias de Tirhan, chap. 29.

ܣܟܠ nom d'un accent, p. 147.

ܣܟܘܟܝܬܐ *le diminutif,* B. H. II, p. 22, v. ܟܘܟ.

ܣܠܩ nom d'un accent, p. 148.

ܣܡܟ nom d'un accent, p. 148.

ܣܪܟ, v. § 152 ci-dessus.

ܦܥܠܐ *verbe,* ῥῆμα; il est *neutre* ܩܛܘܠ, ou *transitif* ܡܬܥܒܕ; dans le premier cas, il est dit aussi ܦܫܝܛ *simple,* comme ܥܒܕ, et dans le second, *composé* ܡܘܟܦ, comme ܐܬܥܒܕ, B. H. I, 92, chap. 2; ܫܢܐ ܕܐܠܦ ܘܡܐ *verbes bilittères,* se divisant en : ܐܬܐ ܘܐ *avec z'qâphâ en tête* (verbes ʿé-waw); et ܐܬܬ ܘܐ *avec p'thâhâ en tête* (verbes géminés ou double-ʿé), B. H. I, 95, chap. 3; ܫܠܬ ܕܐܠܦ ܕܟܬܒ *verbes trilittères,* se divisant en : 1° ܣܟܬ ܘܐ ܣܟܬܦ ܚܣܝܢ *qui n'ont pas de voyelle en tête et ont une lettre forte à la fin,* (verbes forts); 2° ܣܟܬ ܘܐ ܡܬܡܟܟ ܚܣܝܢ *qui*

*n'ont pas de voyelle en tête et ont une lettre faible à la fin,* comme les pé-youdh, ܦܥܝܕ ܦܥܠ, et les pé-aleph, ܦܥܐ ܦܥܠ; 3° ܕܐܝܬ ܠܗ ܩܠܐ *ceux qui ont une voyelle en tête;* ils sont ou ܩܠܐ ܫܪܝܐ *faibles par la tête,* ce sont ceux qui ont un aleph en tête, ܩܠܐ ܫܪܝܐ, ou un youdh, ܝܕ ܫܪܝܐ; ou ܫܠܡ ܫܪܝܐ *sains par la tête,* comme les verbes forts à la forme pa'el; 4° ܪܒܥܝ *les pénoun.* On distingue, en outre, *les quadrilittères,* ܪܒܥܝ ܦܫܛ, parmi lesquels rentrent les formes aph'el; *les quinquilittères,* ܚܡܫܝ ܐܬܦܥܠ, comme les formes passives, etc.; ܦܫܛ ܕܡܬܚܠܦ *verbes qui changent de voyelles,* suivant le sens, B. H. I, 118, 1; ܦܫܛ ܕܥܒܕ ܦܬܚܐ ܒܝ ܓܪܝܢ ܦܬܚܐ *verbes qui ont un p'thâḥâ occasionné par une gutturale.*

ܦܥܠ verbal, B. H. I, 91, 24.

ܦܥܠ ܫܡܐ. Sous ce nom, on confond *l'infinitif* et *l'adjectif attributif;* ce dernier est dit ܫܡܐ ܕܦܥܠ, parce qu'il forme l'état absolu des adjectifs qualificatifs (ܩܛܠ, ܩܛܝܠ de ܩܛܠ, ܩܛܝܠ); l'infinitif est dit ܫܡܐ ܕܦܥܠ, parce qu'il a un mim pour préformante. L'adjectif attributif est aussi appelé ܫܡܐ ܕܐܝܟܐ *oblique,* par opposition à l'adjectif qualificatif qui est ܫܡܐ ܕܣܝܡ *droit,* B. H. I, 80, chap. 20.

ܡܦܥܠ *annexé,* مُضاف; ܕܡܦܥܠ ܗܘ *celui qui est annexé,* المضاف, (nom à l'état construit ou suivi du dâlath du génitif); ܗܘ ܕܠܗ ܡܦܥܠ *celui auquel un nom est annexé,* nom déterminant, المضاف اليه, B. H. I, 51, chap. 11.

ܐܬܦܥܠ, الإضافة, *l'annexion* comprend l'état construit et le rapport exprimé par le dâlath du génitif. Elle est divisée en: 1° ܫܡܝܐ ou ܫܡܝܐ, *annexion exacte ou logique,* حقيقية ou معنوية; 2° ܐܡܪܐ ou ܐܬܪ ܡܦܥܠ, *annexion impropre ou grammaticale,* غير حقيقية ou لفظية. Cette dernière s'entend de l'annexion d'un adjectif avec un nom qui le détermine, v. ci-dessus § 357 *c.*

Le mot ܐܬܦܥܠ s'applique également à l'annexion des suffixes possessifs; on dit alors que le nom déterminant, ܗܘ ܕܠܗ ܡܦܥܠ, est ܫܡܝܐ *sous-entendu,* v. ܠܐ ܫܡܐ, et l'annexion est appelée ܐܬܦܥܠ ܫܡܝܐ; par opposition, quand le nom déterminant est un substantif, l'annexion est dite *exprimée,* ܐܬܦܥܠ ܓܠܝܐ, B. H. I, 166, 16.

ܠܫܢܐ *langue, dialecte, locution,* v. ܐܡܪܐ et ܡܠܬܐ.

ܡܬܓܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 147.

ܟܘܢܝܐ *caractère (quiditas),* B. H. 4, 17; 16, 18; 36, 3; 89, 3.

ܟܡܝܬܐ *nombre ;* ܟ ܝܚܝܕ *le singulier* (ܟ ܙܘܓܝ *le duel*), ܟ ܣܓܝܐܬܐ ou ܟ ܣܓܝ *le pluriel.* ܟܡܝܬܐ ou ܟܡܝܬܐ ܕܫܡܐ *les noms de nombre ;* on les divise en *simples,* ܦܫܝܛܐ, et *composés,* ܡܪܟܒܐ ; ܟܡܝܬܐ ܕܣܕܪ *nombres ordinaux,* v. ܣܕܪ.

ܟܕ groupe des préformantes des verbes, B. H. I, 70, chap. 18.

ܟܫܡܝܬܐ v. ܐܡܪ.

ܟܫܬܐܠܬܐ *la demande,* B. H. I, 91, 27; II, 50, *comm.* 4.

ܟܫܟܝܢܬܐ *l'objet,* Elias de Tirhan, chap. 1, 2 et suiv.

ܟܦܘܠܐ, v. § 67 ci-dessus, p. 64 et p. 113, note 2.

ܟܦܟܐ pl. ܟܦܟܐ *cas,* πτώσις ; ܟܦܟܐ ܕܡܬܪܫܡܝܢ ܒܚܕ ܡܢ ܐܬܘܬܐ *cas exprimés par une des lettres* ܐܬܘܬ, B. H. I, 40 ult.

ܟܦܫܝܛܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 148.

ܟܦܝܦܐ *prononciation,* B. H. 198, 8; Jacques d'Edesse, *Fragm.,* p. 2 et 3; Elias de Tirhan, chap. 27.

ܟܟܠܝܬܐ *flexion,* κλίσις, Elias de Tirhan, chap. 2.

ܟܟܝܡܐ nom d'un accent, v. p. 148 ci-dessus.

ܟܟܝܡܐ ܕܩܠܐ *interjections,* v. ci-dessus p. 162.

ܟܦܫܝܛܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 147.

ܟܦܟܣܝܣܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 148.

ܟܦܡܝܣܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 148.

ܟܦܫܫܐ *(lettre) prononcée avec qouššâi,* v. § 119 ci-dessus.

ܟܪܒܝܐ, v. ci-dessus § 148.

ܟܪܝܫܐ *négatif,* B. H. I, 51, 9, 14.

ܟܪܝܫܘܬܐ *suppression, négation,* B. H. I, 51, 11, 12.

ܟܪܟܫܐ *(lettre) prononcée avec roukkâkh,* v. § 119 ci-dessus.

ܟܪܬܝ v. ܐܬܐ.

ܟܫܝܟܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 148; un des modes du verbe, v. ܐܡܪ.

ܟܣܟܘܬܐ *tradition, massore,* v. Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens; dialecte,* B. H. I, 206, 22.

ܟܬܐܦܬܐ v. ܐܬܦܬܐ.

ܟܬܘܪܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 148; un des modes du verbe, v. ܐܡܪ.

ܟܬܝܒ un des modes du verbe, v. ܐܡܪ.

ܟܬܡܝܢ *abstrait, intellectuel,* opposé à ܟܬܘܒ, B. H. II, 100 *comm.* 1.

ܡܘܕܥܢܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 148; un des modes du verbe, v. ܐܡܪ.

ܡܘܕܢܐ v. ܐܬܐ.

ܡܘܕܥܝܢܐ *l'objet*, Elias de Tirhan, chap. 1, syn. ܡܫܐܠܬܢܐ.

ܡܘܕܥܗܢܐ v. ܡܠܐ.

ܡܘܕܝܢܐ *matériel, tangible*, B. H. II, 100, *comm.* 1, v. ܡܘܫܚܐ.

ܡܘܕܐ ou ܡܘܕܐ ܕܡܠܐ *accents de la phrase*, v. ci-dessus § 170.

ܡܦܩܢܐ *dérivé*, v. ܐܦܥܠ.

ܡܦܩܢܐ *qui forme des dérivés*, v. ܦܥܠ, et B. H. I, 48, sect. 3, 49, sect. 4.

ܢܩܝܕܐ, v. § 152 ci-dessus.

ܢܩܛܐ *points, voyelles*, v. § 75 ci-dessus; ܢܩܛܬ ܫܘܝܗܐ *points du pluriel*, v. § 136; sur la division des points v. § 162.

ܣܝܡ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 147; ܬܣܝܡ *modes*, v. p. 139, note 4; *notes, accents,* ܣܝܡܬ ܕܦܘܩܢܐ *accents des propositions* ou *accents de la phrase*, B. H. 248, 5; 249, 7; Elias de Tirhan, chap. 29, v. leur division § 170.

ܬܦܩܝܕܢܐ *féminin*, v. ܢܩܒ.

ܬܦܩܝܕܐ *le féminin.*

ܐܦܣܘܩܐ *affixe* (préfixe ou suffixe); ܐܦܣܘܩܐ ܕܫܡܐ *désinences des noms*, B. H. I, 7, 17; ܐܦܣܘܩܐ ܕܦܥܠ *les préformantes* ou *adformantes des verbes, id.* I, 90, chap. 3; ܐܦܣܘܩܐ ܕܟܦ ܡܠܐ *les désinences des pronoms, id.* p. 79, sect. 10.

ܐܦܣܘܩܐ ܕܫܡܫܬܐ *annexion des suffixes pronominaux, id.* 102, sect. 7; 112, sect. 7, etc.

ܐܦܩܐ *son, voyelle*, B. H. I, 229, 5; ܐܬܐ ܕܢܩܛܐ *id.*, v. ci-dessus § 42.

ܐܫܡܫܘܬܐ *liaison* de deux particules écrites en un seul mot, B. H. I, 184, sect. 18; ܫܡܫ *affixe*, v. ܟܦ ܡܠܐ.

ܫܘܝܗܐ *les points du pluriel*, § 136.

ܫܘܝܢܐ *pluriel*, v. ܥܕܡܢܐ.

ܫܘܝܢܘܬܐ et ܫܘܝܗܢܘܬܐ *le pluriel*, B. H. II, 18, 19 et 20 *comm.*

ܫܘܢܝܐ *le parler, langage, dialecte*, B. H. II, 5 fin.

ܫܘܫܦܐ v. ܫܘܝܐ.

ܫܘܬܦܝܫܘܬܐ *conclusion*, συμπεράσματα, B. H. II, v. 661, v. ܫܠܡ.

ܫܘܬܝܢܐ *action* ou *objet*, v. Elias de Tirhan, 44, 11, syn. ܥܒܕ.

ܫܘܬܝܢܐ v. ܐܬܐ.

ܬܨܪܝܦ?, *conjugaison* des verbes, Elias de Tirhan, chap. 24, syn. ܦܥܠ, ܫܡ.

ܣܝܡܐ *voyelles*, v. ci-dessus § 75.

ܡܘܕܝܢܐ *affirmatif*, B. H. I, 51, 10 et 14.

ܣܡܐ *le sujet*, ὑποκείμενον, opposé à ܡܫܬܡܗ, B. H. II, 72; Barzu'bi, 10, 2.

ܣܦܩܐ nom d'un accent, v. p. 147.

ܦܥܘܠ *l'agent*, Elias de Tirhan, chap. 1, syn. ܦܥܝܠ.

ܦܥܘܠܐ *l'action*, B. H. I, 4, 22; ܣܡܬܐ ܕܦܥܘܠܐ *noms d'action*, Elias de Tirhan, 34, 22, v. ܦܥܝܠܐ.

ܦܥܘܡ v. ܦܥܠ.

ܣܢܓܪ *dériver, conjuguer*, صرّف?

ܦܥܠ *l'action*, B. H. II, vers 813.

ܦܥܘܠ *l'agent*, le sujet des phrases verbales, B. H. I, 36, chap. 6; II, 73; *actif*, substantif dérivé du verbe, *id.* I, 37, comp. ܫܡܫܐ.

ܦܥܘܠܐ *qualité d'agent* ou *d'actif; forme active des verbes*, comme l'aph'el, I, 236 ult.

ܟܘܪܝܣ *étranger*; ܣܡܐ ܟܘܪܝܣ *nom étranger*, B. H. I, 25, 16, comp. 20, 18; *dissemblable, id.* 8, 25 et 26; 205, 17; comp. 57, 19; 93 ult.

ܟܦܦܐ *redoublement*, action d'écrire deux fois la même lettre, comp. ܫܡܝܐ.

ܣܘܦܩܐ *jonction* d'un mot à un autre, العَطْف. On distingue : *la jonction au moyen d'une particule*, ܣܘܦܩܐ ܕܐܘܬܝܬܐ, عَطْف الحروف, et *la jonction de l'explication*, ܣܘܦܩܐ ܕܦܫܪܐ, عَطْف البيان. *Le conséquent* qui est joint au premier nom, est dit ܡܬܦܩ, المعطوف, et *l'antécédent*, ܡܬܦܩ ܥܠܘܗܝ, المعطوف عليه, v. B. H. I, 62, chap. 15, où les règles des grammairiens arabes sont appliquées au syriaque.

ܬܘܠܡܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 146.

ܡܠܬܐ ܕܠܐ ܣܡܐ *adverbe*, ἐπίῤῥημα; quelquefois aussi l'adverbe est appelé ܡܠܬܐ ܕܠܐ ܦܥܠ, ܦܥܠ pouvant prendre le sens de verbe, v. Elias de Tirhan, chap. 16 et 30.

ܬܚܝܬܝ, ܬܚܝܬܝܐ désignation des noms terminés par les suffixes ܝ, ܐ, dont le radical est dit ܣܒܒ ܬܚܝܬܝ, Jacques d'Edesse, *Catalog. of the syr. manusc.* 1169 et 1170; B. H. 16, 19, comp. ܣܡܣܐ. Dans Elias de Tirhan, chap. 16, ܬܚܝܬܝܐ est pris dans le sens d'*accusatif*, αἰτιατική.

ܦܬܚܐ nom de la voyelle *ou*, v. ci-dessus p. 75, l. 2; ܐܘܬ ܦܬܝܚܐ lettre prononcée avec cette voyelle.

ܟܘܦܣܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 147.

ܟܘܦܝ nom d'un accent = ܡܣܟܦܐ ܣܦܣܩܐ, Elias de Tirhan, chap. 29.

ܟܘܝ nom de la voyelle *ou*, v. ci-dessus p. 74.

ܟܕܡ *le futur;* ܟܕܡ v. ܐܡܪ.

ܦܐܪܘܟܣܘܢ παροξύτονος, B. H. I, 255, 4, v. ci-dessus p. 141.

ܦܘܝ, v. ci-dessus p. 64, note 2 et 75, 1.

ܦܣܩܐ *ponctuation, points-voyelles; interponction,* Elias de Tirhan, chap. 29; *accents, id.* chap. 28; *collation d'un manuscrit,* v. *Opuscul. Nestoriana,* G. Hoffmann, VII et suiv.

ܦܘܡ et ܦܘܢ *impératif,* v. ܐܡܪ; ܠܐ ܦܘܡ *impératif prohibitif,* B. H. 148, 19; 151, 5; ܦܘܢܝ *relatif à l'impératif,* Elias de Tirhan, chap. 15.

ܦܘܢ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 148.

ܦܘܩܐ, v. ci-dessus p. 150.

ܦܣܝܣ πτῶσις, *cas,* v. ܡܢܬܐ, B. H. I, 20, 15; 41, 19; 159, 25; 185, 10; 208, 26; ܦܣܝܛܝܩܐ πτωτικός, *casuel, id.* I, 167, 10; 221, 25.

ܦܣܩܐ et ܦܣܩ, v. ܐܡܪ; ܦܣܩܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 146; sur ses divisions, v. p. 152; ce mot signifie encore *section,* division d'un chapitre; ܦܣܩ chez les Syriens orientaux est pris dans le sens de ܦܨܩ, v. ce mot, Elias de Tirhan, chap. 4, 6 et suiv.

ܦܪܘܬܐ πρότασις, *proposition antérieure, prémisse,* B. H. I, 170, 8.

ܦܪܬܝܣ ou ܦܪܘܬܝܣ πρόθεσις, *préposition,* B. H. I, 84, 11; 86, 10; 255, 13; v. ܡܠܬܐ ܕܡܬܐ.

ܦܫܩ *le dérivé,* opposé à ܦܫܛ, B. H. I, 111, 6; ܦܫܩܐ v. ܡܬܐ.

ܦܫܘ *figure, forme; la personne* dans les verbes, ܦܫܘܝܐ *qui concerne les personnes,* B. H. I, 125, 18; 136, 19; 255, 13; II, v. 865.

ܦܨܓ *mot, expression,* v. Elias de Tirhan, p. 40 passim; *proposition, phrase,* v. ci-dessus p. 149 et Elias de Tirhan chap. 14.

ܦܫ, v. p. 74 et 75 ci-dessus; ܦܫܝܬ *(lettre) prononcée avec p'thâḥâ,* v. ܐܘܬܐ.

ܦܪܬܝܣ ܕܡܠܬܐ πρόθεσις, *préposition,* B. H. I, 84, chap. 22.

ܩܛܓܘܪܝܐ κατηγορία, s'entend du nom qualificatif et de l'attribut, Elias de Tirhan, chap. 13 et 19; B. H. II, p. 72.

ܩܛܦ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 147.

ܩܡܡ, v. ci-dessus § 119.

ܩܠܝܐ *voyelle,* v. ܐܘܬܐ.

ܟܢܘܢ κανών, *règle.*

ܟܢܝܢܘܬܐ *propriété,* B. H. I, 40, 17.

ܟܘܡܐ et ܟܘܡܝ *le vocatif,* v. ܐܝܡ; ܟܘܡܝ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 148.

ܟܘܡܢܐ *les modes du verbe* suivant quelques grammairiens, B. H. I, 90, 12, v. ܐܝܡ; *leçons, manières de lire,* B. H. I, 237, sect. 5; II, v. 865, v. ܡܣܟܬܐ; *les massores ou traditions* (jacobite et nestorienne), *id.* I, 151, 25; 155, 1; 184, 23, v. ܣܡܟܣܢܐ; *leçons métriques, mètres; noms appellatifs,* v. *Opuscul. Nestoriana,* G. Hoffmann, p. VI.

ܩܨ nom des points du pluriel, v. ci-dessus § 136.

ܩܨܩܘܬܐ *quadrilittérité,* B. H. I, 22, 2.

ܩܨܝ nom de la voyelle *é,* v. p. 74 et 75 ci-dessus.

ܩܨܝܐ *(lettre) marquée d'un r'wâṣâ,* v. ܪܘܨܐ.

ܩܫܬ nom d'un accent, qui comprend trois espèces, v. ci-dessus p. 147.

ܪܡܝ *dilaté* se dit du waw prononcé *ou,* v. p. 75 ci-dessus.

ܪܝܫܢܘܬܐ, ܟܬܒ ܪܝܫܢܘܬܐ, *syntaxe,* B. H. II, 72, 2; Elias de Tirhan, chap. 30.

ܪܝܫܐ, v. ci-dessus § 119.

ܫܘܛܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 147.

ܫܐܠ v. ܐܝܡ.

ܫܘܬܦܐ *proposition antécédente,* v. ci-dessus p. 150.

ܫܘܬܦܐ *indication* du rapport entre le sujet et l'attribut, l'attribut lui-même, B. H. I, 44, sect. 2; II, 72, vers 804, comp. ܚܠܦ.

ܫܚܠܦ *changement, variation;* devant certains accents il indique une variété de ces accents : ܫܚܠܦ ܐܘ, ܫܚܠܦ ܫܘܐ, ܫܚܠܦ ܙܩܦ, ܫܚܠܦ ܟܪܟܐ, ܫܚܠܦ ܣܩܛܐ, ܫܚܠܦ ܕܪܓܐ, ܫܚܠܦ ܦܣܩܐ, ܫܚܠܦ ܬܠܝܐ, v. ci-dessus p. 147; ܫܚܠܦ ܟܝܠܐ, ܫܚܠܦ ܦܫܝܛܐ, ܫܚܠܦ ܡܢܪܟܐ, p. 148.

ܫܘܐ nom d'un accent, v. p. 146.

ܫܘܦܬܐ *le qualificatif,* الصِفَة; ܡܫܘܦܬܢܐ *le qualifié,* الموصوف; on distingue : ܫܘܦܬܐ ܚܠܠܝ *le qualificatif impropre,* et ܫܘܦܬܐ ܕܡܬܡܐ *le qualificatif par analogie,* B. H. I, 60, sect. 4, et II, 17.

ܫܘܬܦܐ qualité du verbe transitif, v. ܦܥܠ, B. H. I, 92, 6.

ܫܘܪܝܐ, مبتداء, *le sujet,* opposé à ܡܫܡ et à ܫܘܬܦܐ, B. H. I, 43, chap. 8; II, 72, vers 804.

ܫܘܡܗܐ *confirmation,* B. H. I, 57, chap. 12; ܫܡܗ̈ܐ ܕܫܘܡܗܐ noms qui servent à confirmer un autre nom, v. B. H. II, 28.

ܫܦܝܠܐ *simple,* nom d'un accent, v. ci-dessus p. 153.

ܫܘܝܘܢܐ *accord,* B. H. I, 59, sect. 3.

ܫܡܐ *le nom;* ܫܡܐ ܣܦܝܬܐ ou ܫ ܣܝܡܬܐ, *nom propre* ou *nom de personne,* κύριον; il peut être *dérivé* ܫ ܡܫܬܘܦܬܐ, ou *figuré* (surnom), ܣܦܝܬܐ; ܫܡܐ ܕܓܢܣܐ ou ܫ ܓܢܝܣ *nom générique* ou *commun;* il est divisé en : ܣܡܬܐ *substantif concret,* ܫ ܡܗܘܬܐ *substantif abstrait,* ܐܡܝܢܐ *qualificatif* ou *adjectif,* ܐܡܝܢܐ ܕܣܝܡܬܐ *qualificatif concret* (nom d'agent : *médecin, géomètre,* etc.), ܐܡܝܢܐ ܕܫܘܫܢܐ *qualificatif abstrait* (adjectif qualificatif : *difficile, simple*). Le substantif abstrait est dit ܐܨܠܝܬܐ *originaire,* qui forme des dérivés, ou ܐܬܝܕܐ *solidifié,* qui ne forme pas de dérivés. Le nom est dit ܫܠܡܐ *sain,* quand il est composé de consonnes fortes, ܚܠܡܐ ou ܚܣܝܪܐ *faible* ou *malade,* quand il renferme une semi-voyelle; il est ܦܫܝܛܐ *simple,* ou ܡܪܟܒܐ *composé;* ܩܕܡܝܬܐ *primitif,* ou ܡܫܬܘܦܬܐ *dérivé.*

Il est pris quelquefois dans le sens de *sujet,* Elias de Tirhan, chap. 13.

ܢܩܛܐ *noms ponctués,* syn. ܣܝܡܐ, ܫ ܦܘܝܡܐ *points-voyelles,* ܫ ܦܣܘܩܐ *points d'accentuation,* v. ci-dessus p. 69; ܫ ܥܬܝܩܐ, *id.* voy. Jacques d'Edesse, *Lettre sur l'orthogr.,* éd. Martin, ٥, 24; éd. Philipps, ٣, 5, où on lit : « les Syriens appellent š'mâhé les points qui s'appliquent aux propositions ܕܐܬܐ ܕܫ ܦܘܝܡܐ ܕܐܬܐ ܕܫܡܫܐ ») (ܫܡܫܐ »; comp. quelques lignes après, ܕܐܬܐ ܕܫ ܦܘܝܡܐ ܕܐܬܐ ܕܫ.

ܫܘܠܐ *syllabe,* συλλαβή, *Opusc. Nestoriana,* G. Hoffmann, p. XVII.

ܫ ܣܝܡܐ ou ܫ ܣܝܡܐ ܕܣܝܡܐ nom d'un accent, v. p. 146 ci-dessus, Elias de Tirhan, chap. 29.

ܫ ܡܦܣܩܐ ἄρθρον, *article,* s'entend des prépositions qui forment les cas, ص ; ١, Elias de Tirhan, chap. 2, 4 et suiv.

ܫ ܡܫܬܘܦܬܐ *radical,* v. ܫܡܐ et ܫ ܫܪܫܐ.

ܫ ܫܡܐ nom de la voyelle *é,* chez Bar'Ali et Elias de Tirhan, chap. 25, 26 et 27.

ܫ ܩܛܘܢ v. ܫ ܩܛܐ.

ܫ ܩܛܘܢ ܕ ܩܘܠܐ ὀρθοέπεια, *grammaire.*

ܫ ܩܛܘܢ *exemple.*

ܫ ܩܛܘܢ nom d'un accent, v. p. 147.

ܐܲܠܦ̰ ܟ̰ ܐ̰ ܐ̰ ܐ̰, همزة, aleph ayant la valeur d'une consonne, B. H. sur Jérémie 13, 9, v. ܟ̰.

ܐ̰ ܐ̰ ܐ̰ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 147.

ܐ̰ ܐ̰ ܐ̰ ܐ̰ v. ܐ̰ ܐ̰ ܐ̰.

ܐ̰ ܐ̰ ou ܐ̰ ܐ̰ ܐ̰ ܐ̰ *l'exception, l'exclusion;* ܐ̰ ܐ̰ ܐ̰ ou ܐ̰ ܐ̰ ; ܐ̰ ܐ̰ ܐ̰ ; *les particules d'exception,* حروف الاستثناء, B. H. I, 51, chap. 10 et II, v. 759 et suiv.

ܐ̰ ܐ̰ ܐ̰ ܐ̰ *type;* ܐ̰ ܐ̰ ܐ̰ ܐ̰ ܐ̰ *nom d'origine,* suivant quelques grammairiens, B. H. I, 16, 24, comp. ; ܐ̰ ܐ̰ ܐ̰ ; ܐ̰ ܐ̰ ܐ̰ ܐ̰ *verbe-type* servant de paradigme, B. H. I, 159, 26.

ܐ̰ ܐ̰ ܐ̰ ܐ̰ *attribut,* syn. ܐ̰ ܐ̰, Elias de Tirhan, chap. 13 et 19; *mode indicatif,* syn. ܐ̰ ܐ̰ ܐ̰, *id.* chap. 15 et 23.

# Index des mots expliqués.

(Les nombres renvoient aux pages.)


أَصْلَا 204, 205.

أَغْصَنَا 251, 254.

أَصْقَا, أَصْقَلَا 20, 94, 252, 261.

أَصَمَ, أَصْمَرَ 88, 204, 270.

أَصْحَدَا 37.

أَصْنَا 37, 40, 218.

أَبْهَشَا 90.

أَبْقَا, أَبْقَدَا 261.

أَمَا 34.

أَمَا 285.

أَمْعَلَا 90.

أَمَّا 264.

أَمْصَدَ 165, 166.

أَمْصَنَا 85.

أَمْصَدَا 206.

أَمَّتَ 188.

أَمَرَا 82, 216.

أَمْزَخَا 90.

أَمْشَمَ 90.

أَمْقَلَا 252.

أَمْحَدَا 90.

أَمْهَرَ 90.

أَنَا 103, 197.

أَسْمَصَ أَسَ 88, 204, 270.

أَسْقَلَا 252.

أَسْدَا 205.

أَسَ 283.

أَسْنَا, أَسْنَلَا أَسْنَا أَسْنَمَا 58, 82, 98, 102, 234, 241.

أَسْرَا 164, 169, 301.

أَسْنَا أَسْرَقَلَا أَسْرَنَا 252, 261, 262.

أَسْلَا 286.

أَسْلَا 285.

أَسَرَ 120, 165.

أَسَرَ 282, 381.

أَسْنَا 165, 282, 349.

أَسَلَ 58.

أَسْكَدَا أَسْلَا 120, 222, 250.

إِمِّي 96.
أَمْكُمْ 83, 169.
إِمْكُنَّا 235.
أَمْنَا 301, 164, 169.
أَمْنَهُ 101.
إِمْهِنْكُمْ 241.
إِمَّا 285.
إِمَّا 202, 299, 303, 323 à 325.
أَمْهُمْ 187.
أَمْوَالٌ 165, 280.
أَمْوَالٌ أَمْلَاكٌ 279.
أَمَّهُ 196.
أَمَّهُ 39.
أَمْهَاتُنَا 89.
أَمْهَاتُهُمْ أَمَّهَاتُهُمْ 261.
أَنَا, أَنَّهُ, أَنَّهُمْ 103, 284, 389, 390.
أَنْتَ 27.
أَنْتُمْ أَنْتُنَّ أَنْتُمَا أَنْتَ 86, 264, 273.
أَنْتُنَّ 235.
أَنَاسٌ أَنَاسِيُّ أَنَاسٌ 205, 206, 252.
أُنَاسِيُّ 252.
أُنَاسِيُّ 252.
أُنَاسِيُّ 243.
أُنَاسِيُّ 216.
أُنَاسِيُّ 258.
أُنَاسِيُّ 222.
أُنَاسِيُّ 59, 85, 92, 282.
أَنَّا, أَنَا 63, 168.
أَنَّهُ, أَنَّهُ 168.
أَنْسَرُ 166, 168.
أَنْسٌ 39, 189.
أَنْفُسُ أَنْفُسَ أَنْفُسَ 98, 263, 301.
أَنْفُسُ أَنْفُسَ أَنْفُسَ 168.
أَنَاسِيُّ 102, 106.
أَنَا 105.
أَنَاقِيُّ 252.
أَنَاشِيُّ 253.
أَنَاسِيُّ 235.
أَنَاسِيُّ 7.
أَنَاقِيُّ, أَنَاقِيُّ 255.
أَنَّى 103, 197.
أَنَّى 221.
أَنَا 207.
أَنَّا 27.
أَنَّ 206.
أَنَّ, أَنَّ, أَنَّ, أَنَّ 279, 353.
أَنَّا 284.
أَنَّ 284.
أَنَّا 27, 229.
أَنَّا 206.
أَنَّا 229.
أَنْوَاءٌ 272, 352.
أَنْوَاءٌ أَنْوَاءٌ 101, 272.
أَنَّا 98.
أَنَاسِيُّ 252.
أَنْوَاءٌ 38.
أَنْوَاءٌ, أَنْوَاءٌ 241, IV.
أَنْوَاءٌ 228.

ⵉⵏⵏⴰ 285

ⵉⵏⴰ 27.

ⵉⵏⵏⴰ 208.

ⴰⵏⵎⵙⵙⵓⵏ 234.

ⴰⵏⵙⵙ 91.

ⴰⵏⵀⵀⴰ 39.

ⴰⵏⵎⵎ 38.

ⴰⵏⵀⴰ 91, 207.

ⵉⵏⵀⵀⵓⵜⴰ 252.

ⴰⵏⵀⵎ 38, 91, 194.

ⴰⵏⵀⵓⴼ 283.

ⵉⵏⵀⵓⵎⵎ, ⵉⵏⵀⵓⵎⵏ 59, 283.

ⵉⵜⴰ 38, 196.

ⴰⵏⵜⴰⵓⵙ 196.

ⴰⵏⵜⴰ 194.

ⴰⵏⵜⴰⵜⴰ 57.

ⴰⵏⵜⴰⵜⵜ 188.

ⴰⵏⵜⵓⵔⵔⵓ 185.

ⴰⵏⵜⵓⵖⵓ 185.

ⵉⵏⵜⵓⵔⵔⵓ 185.

ⴰⵏⵜⵓⵙⵙⵓ 185.

ⴰⵏⵜⵓⵜⵜⴰ 252.

ⴰⵏⵙⵙ 184.

ⴰⵏⵙⵙⵓ 185.

ⵉⵏⵓⵖⵓⵎ, ⵉⵏⵓⵔⵔⵓ 59, 282.

ⴰⵏⵓⴼ 194.

ⴰⵏⵓⵀⵓⵎ 81.

ⵉⵏⵓⵔⵔⵓ 185.

ⵉⵏⵓⵜⵜⴰ ⵉⵏⵓⵜⵜⵓ 208, 253.

ⵉⵏⵙⵙⵓⵎ, ⵉⵏⵙⵙⵓⵎⵎⵓⵙ 187.

ⵉⵏⵙⵙⵓⵎⵎⵓⵙ ⵉⵏⵙⵙⵓⵎⵎⵓⵙ 30, 190.

ⵙⴰⵙⵎⴰ, ⵙⴰⵙⵎⵎⴰ 286.

ⵙⴰⵎ 285.

ⵙⵙⵓ 286.

ⵙⵙⴰ, ⵙⵙⴰⵙⴰ 104.

ⵙⵎ 285.

ⵙⵙⵓⵔⵔⵓⵜⴰ 252.

ⵙⵙⵙⵓⵎⵎⵓⵙ 238.

ⵙⵙⵓⵎⵎⴰ 238.

ⵙⵙⵓⵖ 58, 102.

ⵙⵙⵓⵀⴰ, ⵙⵙⵓⵀⵀⴰ 58, 211.

ⵙⵙⵜⵜⵓⵀⴰ ⵙⵙⵜⵜⵓⵀⵀⴰ 261.

ⵙⵙⵎⴰ 99.

ⵙⵙⵎⴰ ⵙⵙⵎ ⵙⵙⵎⵎⴰ 264, 278, 356.

ⵙⵙⵎⵖ, ⵙⵙⵎⵖⵖ 52.

ⵙⵙⵓⵖⵓⵎⵎⴰ 227.

ⵙⵙⵓⵜⵜⴰ 235.

ⵙⵙⵓⵎⵎⴰ 40, 238.

ⵙⵙⵓⵜⵜⵓⵎⵎⴰ ⵙⵙⵓⵜⵜⵓⵎⵎⵓⵜⵜⴰ 253.

ⵙⵙⵓⵙⵙⵓⵏⵜⴰ 81.

ⵙⵙⵓⵜⵜⴰ, ⵙⵙⵓⵜⵜⵓⵜⵜⴰ ⵙⵙⵓⵜⵜⵓⵜⵜⵓⵜⵜⴰ 254, 261.

ⵙⵙⵓⵙⵙⵓⵀⵀⵓⵜⵜⴰ 227.

ⵙⵙⵓⵖⵓⵎⵎⵓⵙⵙⴰ 243.

ⵙⵙⵓⵖⵓⵎⵎⵓⵎ 227.

ⵙⵙⵓⵜⵜⴰ ⵙⵙⵓⵜⵜⵓⵎⵎ, ⵙⵙⵓⵎ, ⵙⵙⵓⵎⵎⴰ 206, 264.

ⵙⵙⵓⵎ ⵙⵙⵓⵎⵎⵓⵙ ⵙⵙⵓⵎⵎⵓⵙⵙ 88, 206, 270.

ⵙⵙⵓⵎⵎⵓⵎⵎⵓⵙ 282.

ⵙⵙⵓⵎⵎⵓⵜⵜⴰ 254.

ܐܲܠܵܗܵܐ 215.

ܐܲܒ 49.

ܐܲܒܵܐ 283.

ܐܲܒܵܗ, ܐܲܒܵܗܵܬ 137, 263.

ܐܲܒܵܗ ܒܲܪ 53, 264.

ܐܲܒܘ 80, 81, 99.

ܐܲܓ 58.

ܐܲܕ, ܐܲܕܵܐ 263, 264.

ܐܲܗ ܒܲܬ 102.

ܐܲܗ 102, 214.

ܐܲܗܲܕ 104.

ܐܲܛ 104.

ܐܲܝܲܬ 104.

ܐܲܟ 222, 251.

ܐܲܡ ܒܲܪ 26.

ܐܲܡ 34, 238.

ܐܲܢܲܐ 104.

ܐܲܢ 81.

ܐܲܪܲܐ 224.

ܐܲܫܬܲܐ 85.

ܒ, ܒܵ, ܒܲ 262.

ܒܲܐܫ, ܒܲܥܠ 211.

ܓ 33.

ܓܵ, ܓ 285.

ܓܲܡܠ 81.

ܓܲܠ 251.

ܓܲܡܘܼܠ 254.

ܓܲܢܵܐ 110.

ܓܲܥܲܪ 30.

ܕܲܚ 102, 214.

ܕܲܟ 116.

ܕܲܨ 238.

ܗܲܓ 186.

ܗܲܡ 86.

ܗܲܒܹܠ, ܗܲܒܹܠ 46.

ܗܲܘ, ܗܲܘ ܐܲܒ, ܗܲܘ ܐܲܒܵܗ, ܗܲܘ ܐܲܒܵܗ ܒܲܪ 298.

ܗܲܘ ܗ, ܗܲܘ ܐܲܒܵܗ ܗ, ܗܲܘ ܐܲܒܵܗ ܒܲܪ ܗ 298.

ܗܲܘ ܐܲܟ 25.

ܗܲܘ, ܗܲܘ ܐܲܠܵܗܵܐ, ܗܲܘ ܐܲܠܵܗ 224, 254.

ܗܲܘ 80.

ܗܲܘ ܐܲܡ 218.

ܗܲܘ ܐܲܡ 254.

ܗܲܘ ܐܲܠܵܗ et ܗܲܘ ܐܲܠܵܗ 210.

ܗܲܘ ܐܲܠܵܗ 254.

ܗܲܘ ܐܲܡ 1, 262.

ܗܲܘ ܐܲܡ 170, 295.

ܗܲܘ ܒ 82, 303.

ܗܲܘ ܐܲܝ, ܗܲܘ ܐܲܝ 120, 222, 250.

ܗܲܘ ܐܲܬ, ܗܲܘ ܐܲܬ 261.

ܗܲܘ ܐܲܬ, ܗܲܘ ܐܲܬ 167, 283, 373.

ܗܲܘ, ܗܲܘ 103, 167, 283, 373.

ܗܲܘ, ܗܲܘ, ܗܲܘ, ܗܲܘ 205, 262, 270.

ܗܲܘ ܐܲܬ 86.

ܗܲܘ 38.

ܗܲܘ 96, 188.

ܗܲܘ, ܗܲܘ ܐܲ 262.

ܗܲܘ ܐܲܡ 254.

ܗܲܘ ܗ 96, 197.

ⵜⵉⵎⵙⵙⵓⵔⵉⵏ ⵜⵉⵎⵙⵙⵓⵔⵉⵏ 201.

ⴰⵙⵙⴰ 37.

ⴰⵏⵜ 82, 168.

ⴰⵏⵎⵉⵔ 225.

ⵓⵔ ⵓⵔ 100, 168.

ⵓⵔ 101, 169

ⵓⵔⵓ 100.

ⴰⵔ 101, 299, 318 à 323.

ⵓⵔⵔ, ⵓⵔⵔ 285.

ⴰⵣⵣⴰⵔ 37.

ⵓⵔ 82, 100.

ⵓⵔ 169.

ⴰⵙⵙⵎⵙⵙⵓⵔ 94.

ⵙⵙⵓⵔ 187.

ⴰⵙⵙⵓⵔⵓ 219.

ⵣⵓⵔⵔⴰ 165, 349.

ⵙⵙⵓⵔ 283.

ⵜⵜⵓⵔ ⵜⵜⵓⵔ 282, 284, 349.

ⵜⵓⵔⵔⵓ 169.

ⵜⵓⵔⵔⵓ 282.

ⵙⵙⵓⵔ 83, 169.

ⴰⵙⵙⵓⵔⵔ 86.

ⵜⵜ, ⵔ 164, 168.

ⵜⵓⵔⵔⵓ 169.

ⵡⵓⵔ 101, 137.

ⵔⵓⵔⵔ, ⵙⵓⵔⵔ 168.

ⵔⵓⵔⵔⵓ, ⵙⵓⵔⵔⵓ 169.

ⵜⵡⵓⵔⵔ, ⴰⵙⵡⵓⵔⵔ 238.

ⵖⵓⵔ 42, 103.

ⵜⵓⵔ, ⵓⵔ 167.

ⵜⵓⵔ 102, 282.

ⵙⵓⵔ 286.

ⵜⵜⵓ 96, 187, 197.

ⵜⵜⵓⵡⵓ 262.

ⵜⵓⵛ, ⵜⵓⵛ 98, 187

ⵜⵓⵛⵓ 262.

ⵜⵓⵣⵓ 262.

ⵜⵓⵎⵓ 262.

ⵜⵜⴰⵔ 46, 214.

ⴰⵙⵙⵎⵙⵙⴰ 102.

ⴰⵙⵙⵓⵔⵔⴰ 102, 235.

ⴰⵙⵙⵔ, ⴰⵙⵙⵓⵔ 261.

ⴰⵙⵙⵖⵎⵙⵙⴰ 37, 223.

ⵙⵓⵔ 39.

ⴰⵙⵙⵓⵔⵔⴰ 214.

ⴰⵙⵡⵓⵔⵔⴰ 227.

ⴰⵙⵙⵓⵔⵔⴰ 227.

ⵜⵜⵓⵔⵔⴰ 42, 85, 220.

ⵜⵜⴰⵓⵔⵔⴰ 104, 224.

ⵜⵓⵔⵔⴰ 98.

ⵜⵜⵓⵔⵔⵎⵙⵙⴰ 238.

ⴰⵙⵙⵓⵔⵔⵎⵙⵙⴰ 221.

ⵜⵜⵓⵔⵔⵉⵎ 34.

ⵜⵜⵓⵔⵔⴰ 98, 186.

ⵜⵜⵓⵔⵔⵉ, ⵜⵜⵓⵔⵔⵉⵎⵙⵙⴰ 37.

ⵜⵜⵓⵔⵔⴰ 111, 186.

ⵜⵜⵓⵔ, ⵔⴰ, ⵔⴰ 207.

ⵜⵜⵓⵔⵔⴰ 26, 304.

ܐܟܬܘܡܐ 254.

ܐܡܐܐ 227.

ܐܡܥܐ 216.

ܐܥܬܘܡܐ 254.

ܐܦ 228.

ܐܦܥܐ 216.

ܒܐ, ܒܐܙܐ 215, 263.

ܒܬܬܐ 227.

ܒ, ܒܐ 98, 271.

ܒ ܒ, ܒ ܒ, ܒܐ 81, 102, 30?

ܒ ܒ ܒ

ܐܲܢ 98.

ܐܲܢܲܫ 219.

ܐܲܢ 98, 204.

ܒ 39, 99.

ܒ 215.

ܒܲܚܕ 216.

ܒܲܚܕ 238.

ܒܲܥܕ 238.

ܒܲܠ 282.

ܒܲܥܕ 82.

ܒܲܥ, ܒܲܨ 248.

ܒܲ 285.

ܒܲܟ 228.

ܒܲܩ 263.

ܒܲܩ, ܒܲܩ 264.

ܓ, ܓ 37.

ܓܲܠ 234.

ܕ 197.

ܕ 205.

ܗ 57, 94.

ܗ 101.

ܗ 101.

ܗ, ܗ 282.

ܗ, ܗ 262.

ܗ 228.

ܗ 228.

ܗ 82, 194.

ܗ 251.

ܗ 194.

ܗ 228.

ܘ 82.

ܘ ܘ 46, 215.

ܘ 47, 58, 82, 85, 87, 92, 165, 349.

ܘ 46, 215.

ܙ ܙ 216.

ܚ 283.

ܚ 37, 40.

ܚ 285, 314.

ܚ 101.

ܚ 253.

ܚ 104.

ܚ 238.

ܚ, ܚ 243.

ܚ 238.

ܚ 253.

ܚ 252.

ܚ, ܚ 238.

ܚ 30.

ܚ 278, 283.

ܚ 82.

ܚ 165, 166.

ܚ, ܚ 227.

ܚ 254.

ܚ 104.

ܚ 104.

ܚ, ܚ, ܚ 48, 270, 291, 305.

ܚ 381.

ܚ 227.

ܛܚܢ, ܛܚܢ 252.
ܛܚܐ 38.
ܛ 282.
ܛܗܚܬܐ 254.
ܛܗܡܬܐ 254.
ܛܩܥܐ 254.
ܛܪ 186.
ܛܠܩ, ܛܠܩܐ 262.
ܛܡܙܥܐ 243.
ܛܠܐ 215, 236.
ܙ 167.
ܙܥܥܐ 252.
ܙܡܛ 216.
ܙܛ, ܙܪ 34, 186.
ܙܗ 80.
ܙܥܐ 215.
ܝܗܛ, ܝܗܛ 171.
ܝܗܛܡ, ܝܗܛܡ 171.
ܠ, ܠ 263, 264.
ܟܛܥܐ, ܟܛ 253, 262.
ܟܛܐ 102, 214.
ܟ 101, 283.
ܟܦ 283.
ܟܗܡܛ 90.
ܟܗܡܙ 90, 91.
ܟܥ 278.
ܟܣ ܟܣ 38, 42.
ܟܡܟܡ 286.
ܟܬܟܥܐ 252.
ܟ, ܟ 58, 228, 246.
ܟܗ 283.
ܟܛ 283.
ܟܛܣ, ܟܛܢܣ, ܟܛܠܣ 283.
ܟܪ 37.
ܟܗܨ 218.
ܟܢܗ 58.
ܟܗܒܛ 274.
ܟܗܒܩ 284.
ܟܗܡܗ 284.
ܟܗܢܐ 227.
ܛ 167, 169, 300.
ܛܐ, ܛܥܐ, ܛܥܐ 59, 99, 206, 252, 273, 276.
ܛܣ 57.
ܛܣܗ 57.
ܛܣܬ 57.
ܛܗܬܡܐ 254.
ܛ 282.
ܛܒܐ, ܛܒܬ 253.
ܛܒܕܐ 102.
ܛܒ 304.
ܛܒܥܐ 252.
ܛܗ 197.
ܛܗܬܐ 254.
ܛܗܒܐ 236.
ܛܗܗܐ 282.
ܛܗ 81, 169, 300.
ܛܗܡܙܐ 235.

ܐܬܕܥ 230.

ܐܬܘܬܐ 231.

ܐܬܬ 196.

ܐܬܝ 103, 282.

ܐܬܐ, ܐܬܐ 213.

ܐܬܬܐ 231.

ܐܬܢ 218.

ܐܬܐܕܥ 236.

ܐܬܗܦܥ 231.

ܐܬܠ 48, 279, 280.

ܐܬܠܨܬܐ 254.

ܐܬܩ 206.

ܐܡܨܠ 57.

ܐܡܠܐ 255.

ܐܡܠ, ܐܡܠܐ 231.

ܐܡܫ 216.

ܐܡܣܐ 254.

ܐܢ, ܐܢ 222.

ܐܢܐ, ܐܢ 57. 221.

ܐܢ 57

ܐܢܗ 285.

ܐܢ 285.

ܐܦܠ 103.

ܐܦܠ 231.

ܐܦܠ 231.

ܒ, ܒ, ܒ 81, 164, 169, 300.

ܒ 280, 303, 347.

ܒ 285.

ܒܙ 137, 341.

ܒܗ 101, 300.

ܒܗ 101, 300.

ܒܩ 254.

ܒܢܐ, ܒܢܐ 59, 283.

ܒܗ, ܒܗ 215.

ܒܥܕ 108.

ܒܥܙ 137.

ܒܬ ܒܬ 40, 99, 230.

ܒܫ 197.

ܒܬ 234.

ܒܥ 229.

ܒܕ 229.

ܒܚ 234.

ܒܚܙ 231.

ܒܟ 48.

ܒܦ 231.

ܒܨ 23.

ܒܩ 252.

ܒܪ 38.

ܒܬ 86.

ܒ, ܒ 252. 264.

ܒܫ 227.

ܒ, ܒ, ܒ, ܒ 264, 270.

ܒ 86, 230.

ܒ 254.

ܒ 252.

ܒ 252.

ܒ 197.

ܐܲܬܲܚܲܕ 254.
ܐܲܪܲܒܥܲܝܢ 106.
ܫܲܒܥܲܝܢ 106.
ܒ 57.
ܒܲ 57.
ܒܲܐ 233.
ܓ 196.
ܓܲ 197.
ܓ݂ 196.
ܓܲܘܲܝ 253.
ܓܲܠܝܐ 48.
ܓܲܘ 233.
ܓܲܘܲܝ 253.
ܕ 196.
ܕܲ 233.
ܕ݂ 211.
ܕ݂ 39.
ܕܲܫܢܐ 81.
ܕܲܫ 197.
ܗܲܝܡ 46, 214.
ܗܲܠܝܢ 235.
ܗܲܐ 107, 260.
ܗܲܪܲܒ 252.
ܗ 26, 252.
ܗܲܐ 194.
ܗ 197.
ܗܲܫܲܒ 106.
ܗܲܫܲܪ 106.
ܗܘ, ܗܲܘ, ܗ 211, 247, 256, 260.
ܘܲܘ 220.
ܘܲ 99, 215.
ܘ݂ 201.
ܘܲܐ 222.
ܙ 34.
ܙ, ܙܲ, ܙܲܘ, ܙܲܐ 59, 184, 344.
ܚ 39.
ܚ݂ 81, 182.
ܚܲ 1, 224.
ܚܲܐ 99, 224.
ܚ݂ 101.
ܚܲܪ 252.
ܚܲ 104.
ܚ 82, 184.
ܚܲ 34, 238.
ܚ 235.
ܚ, ܚܲ 215.
ܚܲ 215.
ܚ 81, 182.
ܚ 222.
ܚ 238.
ܛ 39.
ܛܲ 235.
ܛ 1.
ܛ 251, 254.
ܛ 235.
ܝ, ܝ, ܝ 59, 130, 269.
ܝܲ 59, 99, 212.

ܐܲܠܗܵܐ, ܐܲܠܗܹܐ 220.

ܐܲܠܗܹܐ 221.

ܐܲܫ 34.

ܐܲܫܬܹܐ 243.

ܐܲܚܪܹܐ 218.

ܐܲܬܪܵܐ 252.

ܒܲܐ 38.

ܒܲܥܹܐ 227.

ܒܲܨܨܹܐ 225.

ܓܲܐ 2, 42.

ܓܲܘ 256.

ܓܵܐ 39.

ܓܵܠ 2, 39, 42.

ܓܵܠ 184.

ܓܵܠ 214.

ܓܵܠܹܐ 225.

ܓܵܢ 222.

ܓܸܒܠ 136, 282.

ܓܸܕ 136.

ܓܸܕ 136, 137.

ܓܸܕ 92, 102, 136.

ܓܸܕܝܵܐ 227.

ܓܸܙ 105, 214.

ܕ 37, 276.

ܕ 37.

ܕ 37.

ܕܲܐܡ 84, 86, 220.

ܕܒܪ 222.

ܕܲܚܠ 37.

ܕܲܨܨܹܐ 37, 41, 85, 228.

ܕܲܪܘ 227.

ܕܲܬ, ܕܲܬܹܐ 261.

ܕܲܬܹܐ 34.

ܕܲܡ 39.

ܕܲܟܬܹܐ 254.

ܕܲܡܨ 86, 220.

ܕܲܟܲܬ 104.

ܕܲܩܨ 251.

ܕܲܠ 27, 80, 81, 99, 211.

ܕܠ 19.

ܕܲܠܬܹܐ 238.

ܕܲܡܙܹܐ 234.

ܕܲܡܙ, ܕܲܡܙܹܐ 271, 272, 352.

ܗܒܗܹܐ 8.

ܗܒܗ 24.

ܗܲܩܨ, ܗܲܩܨܹܐ 262.

ܗܲܪܨ 85, 86, 89, 91, 228.

ܗܲܨܹܐ 215.

ܗܲܪܬܹܐ 238.

ܗܲܪܟ 109, 235.

ܗܲܪܩ 109.

ܗܲܪܹܐ 85.

ܗܲܫ 215.

ܗܲܬ 38, 107.

ܗܙ 39.

ܘܲܐ, ܘܲܐܹ 263, 264.

ܘܗܒ 61.

ܘܲܐ 88, 212.

ⵎⴰⵔⵔⴰⴽⵛ, ⵎⵓⵔⵔⴰⴽⵛ 211, 247.

ⵎⴰⵙⵙⴰ, ⵎⵓⵙⵙⴰ 40, 206.

ⵎⴰⵣⵣⴰⵖ 40, 42, 238.

ⵎⴰⵛⵛⵉⵏⴰ 26.

ⵎⴰⵛⵛⵉⵎⴰ 254.

ⵎⴰⴽⵙⵉⵎⵓⵎⴰ 90.

ⵎⴰⵔⵔⴰⴽ 99, 212.

ⵎⴰⵙⵙⵓ 111.

ⵎⴰⵙⵙⴰⵔⴰ 253.

ⵎⴰⵜ 14.

ⵎⵓⵜⴰ, ⵎⵉⵜⴰ 39.

ⵎⵓⵜⵜⴰⵙⴰ 216.

ⵎⵓⵖⴰⵔⴰ 40.

ⵎⵓⵖⵔⵉⴱ 227.

ⵎⵓⵖⵓⵎⵙⵙⴰ 235.

ⵎⵓⵖⵓⵔⴰ, ⵎⵓⵖⵓⵔⵓ 118, 130.

ⵎⵓⵖⵎⵉ 101.

ⵎⵓⵖⵓ, ⵎⵓⵖⵓⵔ 40, 235.

ⵎⵓⵖⵓⵔⵓⵎ, ⵎⵓⵖⵓⵔⵓⵎ 61.

ⵎⵓⵖⵓⵔⵓⵎⴰ 253.

ⵎⵓⵖⵓⵔⵉ, ⵎⵓⵖⵓⵔⵓ 227.

ⵎⵓⵖⵓⵙⵙⵓⵔ 235.

ⵎⵓⵖⵓⵙⵙⵓ 111.

ⵎⵓⵎⵎⴰ 7.

ⵎⵓⵏⵜⵉ, ⵎⵓⵏⵜⵓ 263, 264.

ⵎⵓⵓⵜⵜ 47, 58.

ⵎⵓⵓⵜⵜⵓ 58.

ⵎⵓⵔⴰ, ⵎⵓⵔⵔⴰ, ⵎⵓⵔⵜⵉ 216.

ⵎⵓⵙⵙⵓⵔ, ⵎⵓⵙⵙⵓⵔⵜ 262.

ⵎⵓⵙⵙⵓⵔⵜ 110.

ⵎⵓⵜⵜⵓ 227.

ⵎⵓⵜⵜⵓ 212.

ⵎⵓⵔⵔⵓⵅ, ⵎⵓⵔⵔⵓⵅⵜ 215, 254.

ⵎⵓⵔⵔⵓⵖ, ⵎⵓⵔⵔⵓⵖⵜ 222.

ⵎⵓⵔⵔⵓⵎⵜ 254.

ⵎⵓⵔⵔⵓⵜ 96, 214.

ⵎⵓⵔⵔⵓⵖ, ⵎⵓⵔⵔⵓⵖⵜ 110, 222.

ⵎⵓⵔⵔⵓ 34.

ⵎⵓⵔⵔⵓⵜ 104.

ⵎⵓⵔⵔⵓⵖ 228.

ⵎⵓⵔⵔⵓⵎⵜ 221.

ⵎⵓⵣⵣⴰ, ⵎⵓⵣⵣⴰⵏ 61.

ⵎⵓⵙⵙⴰⵔⴰ 227.

ⵎⵓⵙⵙⴰ 38.

ⵎⵓⵙⵙⴰⵔⴰ 253.

ⵎⵓⵙⵙⵓⵏ ⵎⵓⵙⵙⵓⵏⵜ 37, 224.

ⵎⵓⵙⵙⵓⵍ 235.

ⵎⵓⵙⵙⵓⵖ 222.

ⵎⵓⵙⵙⵓⵎⵜ 254.

ⵎⵓⵙⵙⵓⵙ 111.

ⵎⵓⵜⵜⵓⵍ 228.

ⵎⵓⵜⵜⵓⵎⵙⵙⵓⵙ 89.

ⵎⵓⵜⵜⵓⵎ 39, 262.

ⵎⵓⵢ 23, 39.

ⵎⵓⵢⵢ 23.

ⵎⵓⵣⵣⵓⵍⵜ 235.

ⵎⵓⵣⵣⵓ 33.

ⵎⵓⵍ 263.

ܟܠܡ 344.

ܟܠܨ 42.

ܟܠܬܐ 99, 212.

ܟܡܐ 176.

ܟܢܐ 218.

ܟܪ 263.

ܟܪܨ 23, 39.

ܟܨ 34.

ܟܬܒܐ 104.

ܟܬܒ 37, 59.

ܟܬܒܘܢ 57, 202, 203.

ܟܬܘ 49.

ܟܬܘܒܬܐ 92.

ܟܬܘܫ 111.

ܟܬܬ, ܟܬܠܐ 261.

ܟܬܝܒ 228.

ܟܬܦܐ 111.

ܟܬܦ 111.

ܠܐ 24.

ܠܐܐ 85, 211.

ܠܐܐ 211.

ܠܐ 261.

ܠܐܠ 238.

ܠܐ, ܠܐ 273, 345, 351.

ܠܐܡܐ 107.

ܠܐܡܐ 222.

ܠܐܬ 254.

ܠܐ 27.

ܠܐܡܢ 101.

ܡܐ 216.

ܡܐ, ܡܐ 261.

ܡܐ 104.

ܡܐ 186.

ܡܐܬ 261.

ܡܬ 254.

ܡ 80, 99, 211.

ܡܐ 215.

ܡ 27.

ܡܐ 252.

ܡ 58, 211.

ܡܐ 214.

ܡܐ 215.

ܡܐ 58.

ܡܐ 104.

ܡܐ 254.

ܡ 32.

ܡܐ 222.

ܡܐ, ܡܐ 101, 272.

ܡܐ 272.

ܡܐ 81, 101, 273.

ܡܐ 25, 110.

ܡܐ, ܡܐ 184.

ܡ 39.

ܡܐ 81.

ܡܐ 95, 120, 224.

ܡܐ 120, 224.

ܡܐ 82.

ܡ 40.

ܐܲܬܲܥ 234.
ܐܲܬܲܥ 227.
ܐܲܬܲܨ 82, 104, 234.
ܐܲܬܲܨ 101.
ܐܲܬܲܩ 104.
ܐܲܬܲܩ 104.
ܐܲܬܲܩ 104.
ܐܲܙ 81.
ܐܲܣ, ܐܲܣ 213, 215.
ܐܲܣ 213, 215, 254.
ܐܲܣ 39.
ܐܲܣܬ 254.
ܐܲܦ 39.
ܐܲܦ ܐܲܦ 82, 216.
ܐܲܨ 42.
ܐܲܪ 26, 257.
ܐܲܪ 212.
ܐܲܪܬ 254.
ܐܲܫ, ܐܲܫ 69, 206.
ܐܲܫ ܐܲܫ 270.
ܐܲܫ, ܐܲܫ 20, 94, 207, 252, 261.
ܐܲܫܐ 57, 94.
ܐܲܫ 34.
ܐܲܫ 34.
ܐܲܬ, ܐܲܬ 261.
ܒܲ 39.
ܒܲܐ 96, 214.
ܒܲܐ 102, 207.
ܒܲܐ 213.
ܒܲܥ 227.
ܒܲܩ, ܒܲܩ 252.
ܒܲܪ 227.
ܒܲܪ, ܒܲܫ 234.
ܒܲܬ 217.
ܒܲܬ 284.
ܓ 39.
ܓܲܟ 104.
ܓܲܠ 207.
ܓܲܠ ܓܲܠ 91, 128, 271, 276.
ܓܲܠܐ 207, 243.
ܓܲܠ 352.
ܕ 98, 194.
ܕܲܐ, ܕܲܐ 25, 61, 81.
ܕܲܐ 57.
ܕܲܐ 57.
ܕܲܐ 102, 211.
ܕܲܨ 96, 188.
ܕܲܨ 184.
ܕܲܩ 25, 80.
ܕܲܪ 232
ܗ 207, 212.
ܗ, ܗ 86.
ܗܲ 196.
ܗܲ 40.
ܘ 38.
ܘܲܐ, ܘܲܐ 82, 123, 209.
ܘܲܐ 82, 216.

ⵓⵣⵓⵔ, ⵓⵣⵓⵔ 211.
ⵓⵣⵓⵔ 34.
ⵓⵙⵓⵔ 232.
ⵓⵖⵓⵔ 232.
ⵔⵙⵉ, ⵙⵉ, ⵙⵙⵉ 84, 279.
ⵓⵎⵏⵉ 228, 232.
ⵉⵎⵏⵙ, ⵉⵎⵏⵙ 241.
ⵜⵜ 184.
ⵎⵉ 184.
ⵖⵔ 166.
ⵚⵚⵉ 57.
ⵎⵍⵉ 238.
ⵜⵜ 166.
ⵓⵇⵇⵓⵔ 252.
ⵖⵉ 278.
ⵓⵔⵉⵎ, ⵉⵔⵉⵎ 274.
ⵉⵎⵃⵙⵉ, ⵓⵎⵃⵙⵉ 101, 272.
ⵓⵎⵃⵉ 272.
ⵉⵎⵃⵃⵙⵉ 273.
ⵓⵔⵔ 102.

## Additions et corrections.

Page 6, note. — ܫܦܝܪ *gracieux* est exact et se rencontre souvent dans les grammaires de Barhébræus.

Page 23, note 2. — Sur דיקון voy. p. 298, note 1.

Page 26 *c*. — La triple prononciation du taw et du dâlath est également usuelle dans le néo-syriaque du Ṭour ʿAbdin dont MM. Prym et Socin viennent de publier des textes. Comp. aussi pour le palestinien, Barhébræus, I, 206, 24.

Page 27, note 1. — Sur ܐܚܐ voy. p. 229, note 1.

Page 33, ligne 11. — L'explication du ܟ de ܢܚ par ܚ trouve un appui dans les dialectes araméens où, l'aïn tombant, la racine נחך est devenue חוך targ. et talm.

Page 33, note 2. — Dans le néo-syriaque du Ṭour ʿAbdin ܩܣܐ se prononce avec *s* emphatique : *qaiṣo*.

Page 37, ligne 13. — ܨܐ est à comparer avec l'hébreu בוש, באש répondant à une racine syriaque ܨܐܫ.

Page 40, ligne 7. — Avec ܫܐ comp. aussi l'hébreu שיח.

Page 42, § 41. — Aj. ܩܛܓܪ de κατηγορέω; les anciens manuscrits avaient ܩܛܓܪ, Barhébræus, I, 46, 21.

Page 46, note 1. — ο est écrit quelquefois pour ε prononcé *eu*, comme ܐܦܣܛܘܣ, Barhébræus, I, 84, 11 pour πρόθεσις.

Page 48. — Sur la prononciation de *ou, u* comme *i*, comp. ܒܨܦ, ar. مَنْبِج *Maboug;* ܐܘܪܫܠܡ de *Our°šlem*, p. 90.

Page 48, note 2. — ܠ avec les suffixes se prononçait ܠ v. § 284 *fin*.

Page 54, note 1. — Comp. la forme ܐܦܣ § 232.

Page 58, note 2. — Barhébræus, I, 20, 25, pose comme règle que l'*i* de riš ne doit pas être écrit par youdh, parce qu'il est bref.

Page 69, note 2. — La désignation de ܡܦܫܩܢܐ appliquée aux points dérive des noms ponctués qui servaient d'exemples, v. G. Hoffmann, *Opuscula nestoriana,* VI.

Page 98, § 107 *a*. — Quelquefois ܐ s'articule avec *a* : ܐܟܠ *mangé,* forme ܡܟܠ; ܐܪܥ *terre,* ܐܬܪ *lieu,* forme ܐܪ, ܒܨܪ. La voyelle *é,* plus ordinaire dans ce cas, peut donc être considérée comme affaiblie de la voyelle naturelle *a*, v. § 83.

Page 103, note 1. — ܐܬܪܥ vient bien de la racine ܐܬܪ et a le sens de *tristesse,* v. Barhébræus, I, 215, 21.

Page 107, ligne 9. — ܟܬܒ peut être rapporté à une racine ܟܬܒ, v. Nœldeke, *Syr. Gramm.*, § 28. ܢܦܘܚ avec roukkâkh, v. p. 260, note 1, appartient à une racine inusitée ܢܦ et signifie les ordures que l'on vanne, propr. *le vannage,* נפה נפאה.

Page 126, note 3. — הגה a aussi le sens de *prononcer distinctement* dans la Mišna, Sanhéd., 10, 1 *fin* : ההוגה את השם באותיותיו *celui qui prononce en toutes lettres le tétragramme,* comp. aussi *Mand. Gramm.*, 1, note 1. Les Syriens orientaux désignent le m'haggyânâ sous le nom de ܡܦܨܩܢܐ ܕ *l'articulation distincte;* ils se servent de celui de ܡܦܨܩܢܐ pour *la syllabe,* v. ces noms ci-dessus p. 396 et 406.

Page 137, § 161. — Comp. ܛܘܪܢܘܣ et τύραννος.

Page 171, ligne 15. — M. G. Hoffmann dans la *Zeitschr. der D. M. G.*, XXXII, p. 757, considère comme secondaires les terminaisons ܘ̇ ܝ̇ et ܗ̇ ܝ̇ de la 3e personne du pluriel du parfait. Dans cette hypothèse, elles se seraient formées par analogie de la deuxième personne du pluriel; appliquées d'abord à l'impératif où elles sont le plus usuelles (ܟܬܒܘ̇ ܟܬܒܗ̇ ܝ̇ par analogie de ܟܬܒ̇ ܘ̇ ܟܬܒ̇ ܗ̇ ܝ̇), elles auraient été ensuite étendues au parfait. Mais on ne doit pas voir là une contraction de ܟܬܒ̇ ou ܟܬܒ̇ + ܘ̇ ܕ ou ܗ̇ ܝ̇ ܕ, car ܘ̇ ܕ et ܗ̇ ܝ̇ ܕ n'existent en syriaque que comme suffixes possessifs des noms.

Page 172, ligne 25. — Dans le vol. XI qui vient d'être publié des *Variae lectiones* de Rabbinovicz, se trouve la variante נימא au lieu de לימא.

Page 188, ligne 32. — ܢܡܠ *Spicileg. syr.* 5, 20 est un pa'el

qui se rencontre souvent avec le sens de *rebâtir* v. *Thesaur. syr.* de Payne Smith sous ܒܢܐ.

Page 215, ligne 17. — ܩܛܠܐ et ܫܒܝܐ appartiennent à la forme فَعَل, comme le montrent l'hébreu et l'arabe.

Page 216, ligne 30. — Le mot ܐܗܕܡܐ se rencontre dans les livres syriaques anciens, v. *Thesaur. syr.* et *Julianos der Abtrünnige,* 78, 12; 190, 26. Comp. sur cette forme ܣܝܢܝ = חֹרֵב le mont Horeb, Julianos, 113, 5.

Page 220, ligne 21. — Les mots גוזרות et جوزر qui doivent être lus גודרות et جوذر, n'appartiennent pas à cette forme; ils signifient des animaux *parqués.*

Page 230, note 1. — Le pluriel dans les noms indiquant le lever ou le coucher des astres venait sans doute d'un duel, comp. עַרְבַּיִם, צָהֳרַיִם.

Page 241, note 1. — La forme ܐܣܬܢܝܐ sans voyelle du noun est confirmée par Barhébræus, I. 81, 7; les Syriens occidentaux prononçaient ܐܸܣܬܢܝܐ avec z'qâphâ du riš, les orientaux ܐܸܣܬܢܝܐ avec ḥ'wâṣâ. On formait de ce mot un nouvel adjectif, ܐܸܣܬܢܝܢܐ *étranger,* v. *Reliquiae juris,* éd. Lagarde, 4, 19 et 20, et l'adverbe ܐܸܣܬܢܝܡܐ *au contraire.*

Page 244, ligne 21. — ܐܚܘ ܕܐܡܗ signifie simplement *l'oncle maternel,* comp. אבדימי *l'aïeul maternel,* Sanhéd. 96*b*. Ces appellations sont fréquentes dans les Talmuds.

Page 250, ligne 15. — ܡܫܬܕܐ est le fém. du part. passif ܡܫܬܕܝ.

Page 259. — Aj. ܣܝܡܐ *clou,* pl. ܣܝܡܬܐ, ܟܘܒܐ *mors,* pl. ܟܘܒܬܐ.

Page 286. — Aj. ܟܠܗܘܢ *absolument* πάντως. ܠܡܐ ou ܐܠܐ *au moins, sinon,* usité seulement par les Syriens occidentaux, Barhébr. I, 183 et suiv.; les orientaux employaient dans le même sens la particule ܐܠܐ. Cette particule entre dans la composition du talmudique אִלְמָלֵי *si, si non,* qui par le sens répond au syriaque ܐܢ ܠܐ et ܐ ܠܐ, targ. אלו, אלולי; ܐܠܐ ܡܠܝ paraît lui-même composé de ܡܐ, ܐܢ et de ܠܝ.

Page 294, § 308. — Supprimez le dernier exemple.

Page 296, ligne 13. — Aj. ܟܣܐ, ex.: ܕܠܐ ܬܨܥܪ ܟܣܗ *qu'il ne se méprise pas lui-même,* Overb. 171, 20: ܡܢ ܟܣܝ *de nous-mêmes,* id. 173, 16; ܒܟܣܗܘܢ *en eux-mêmes,* Luc. 1, 66.

Page 329. — Dans les deux derniers exemples du § 346 *a* les mots ܣܡܐ, ܥܒܕܬܐ, ܫܦܝܪ ܚܙܘܬܐ doivent être pris comme sujets, comp.: ܘܒܬܘܠܬܐ ܫܦܝܪ ܚܙܘܬܗ ܘܣܡܐ ܛܒ ܥܒܕܬܗ *et la jeune fille, son aspect était beau et son visage joli,* Julianos 148, 21.

Page 317, ligne 4. — Le dernier exemple de *b* appartient à *c*.

Page 330, ligne 7. — Dans le dernier exemple du § 350*b*, il faut lire ܢܟܬܘܢ au lieu de ܢܟܬܘ d'après Julianos 226, 11.

Page 344. — L'exemple de la ligne 20 est à placer ligne 3.

Page 352, ligne 29. — ערובתא est généralement dérivé de עֶרֶב *le soir (du Sabbat)*.

Page 369, ligne 5. — Biffez le mot *avec*.

Page 371, ligne 1. — La citation est du *Spicilegium syr.* p. 11, l. 21, comp. מיית . . . בלא וימניה Sanhéd. 97*a*.

---

## E r r a t a.

---

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Page | 3, note 2 | lisez | 1872 | au lieu de | 1782. |
| » | 9, » 1 | » | XXII | » | XVI. |
| » | 10, ligne 19 | » | carré | » | cassé. |
| » | 12, note 2 | » | אט"בח | » | את"בח. |
| » | 30, ligne 7 | » | § 110, 3° *f.* | » | § 110 *e*. |
| » | 31, » 9 | » | un type | » | une type. |
| » | 31, » 14 | » | syriac | » | syriæ. |
| » | 32, dernière ligne | » | ܐ ܬ et ܐ ܒ | » | ܐ ܬ ܐ ܒ. |
| » | 38, ligne 18 | » | avec جاء اتى | » | avec جى. |
| » | 38, » 21 | » | § 173, 4° | » | § 172, 6°. |
| » | 40, » 5 | » | ܨܗܝܡܐ | » | ܨܗܝܡܐ. |
| » | 41, » 17 | » | ܢܡܛܐ | » | ܢܡܛܐ. |
| » | 47, note 1 | » | הינמונא | » | הינהונא. |
| » | 57, ligne 16 | » | § 104 | » | § 106. |

P. 57, l. 20 et 21 lis. ܐܒܕܗ, ܐܒܕܗ, ܒܕܗ au lieu de ܐܒܕܗ, ܐܒܕܗ, ܒܕܗ.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Page | 58, ligne 25 | lisez | ligne 27 | au lieu de | ligne 11. |
| » | 60, » 6 | » | ܢܩܪܢܕܝ *nèqrândi* | » | ܢܩܪܕܝ *nèqrâi*. |
| » | 64, lig. 3 des not. | » | ܐܒ | » | ܐܒ. |

Page 66, dernière ligne lisez distinction au lieu de distinctif.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| » | 68, | » | » | *qáṭolá* | » *qaṭṭálá*. |
| » | 80, ligne | 6 | » | | » . |
| » | 80, | » 11 | » | | » . |
| » | 80, note | 2 | » | | » . |
| » | 83, ligne | 13 et 20 | » | | » . |
| » | 86, | » 19 | » | | » . |
| » | 86, | » 22 | » | | » . |
| » | 91, note | 1 | » | | » . |
| » | 93, note | 1 | » | | » . |
| » | 94, ligne | 15 | » | | » . |
| » | 95, | » 11 | » | *šoudåyå, šouidåyå* | » *šoudhåyå, šouidhåyå*. |
| » | 99, | » 2 | » | *jalousie* | » *acquisition*. |
| » | 101, | » 2 | » | | » . |
| » | 102, | » 27 | » | | » 2e . |
| » | 102, dernière ligne | | » | | » . |
| » | 104, note | 3 | » | formé de | » formé. |
| » | 116, ligne | 2 | » | | » . |
| » | 116, | » 13 | » | | » . |
| » | 116, | » 14 | » | | » . |
| » | 125, | » 2 | » | | » . |
| » | 136, | » 28 | » | *hérita* | » *hésita*. |
| » | 137, | » 20 | » | | » . |
| » | 149, | » 32 | » | | » . |
| » | 169, ligne | 15 | » | | » . |
| » | 189, av. dern. ligne | | » | préfixe | » suffixe. |
| » | 192, | » 22 | » | aleph | » lâmadh. |
| » | 192, | » 26 | » | | » . |
| » | 195, | » 18 | » | la | » les. |
| » | 196, | » 16 | » | | » . |
| » | 207, | » 12 | » | ሰማያት | » ሰማየት. |
| » | 210, | » 17 | » | | » . |
| » | 211, | » 9 | » | | » . |
| » | 211, | » 24 | » | | » . |
| » | 212, | » 9 | » | *butin* | » *toison*. |
| » | 213, | » 20 | » | | » . |
| » | 230, | » 9 | » | *lien* | » *lieu*. |

| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Page | 232, | ligne | 10 | lisez | ܬ̰ܐ̰ܘ̰ܨ̰ܒ̰ܝ̰ | au lieu de | ܬ̰ܐ̰ܘ̰ܨ̰ܒ̰ܝ̰. |
| » | 239, | » | 7 | » | ܐ̰ܘ̰ܥ̰ܡ̰ | » | ܐ̰ܘ̰ܥ̰ܡ̰. |
| » | 241, | » | 23 | » | ܐ̰ܘ̰ܨ̰ܒ̰ | » | ܐ̰ܘ̰ܨ̰ܒ̰. |
| » | 241, | » | 24 | » | vers 965 | » | ligne 65. |
| » | 252, | » | 9 | » | ܐ̰ܡ̰ܬ̰ܐ̰ | » | ܐ̰ܡ̰ܬ̰ܐ̰. |
| » | 256, | » | 9 | » | ܐ̰ܫ̰ | » | ܐ̰ܫ̰. |
| » | 258, | » | 19 | » | ܐ̰ܘ̰ܥ̰ | » | ܐ̰ܘ̰ܥ̰. |
| » | 262, | » | 3 | » | ܐ̰ܡ̰ܬ̰ | » | ܐ̰ܡ̰ܬ̰. |
| » | 263, | » | 11 | » | ܐ̰ | » | ܐ̰. |
| » | 265, | » | 26 | » | προτάσεις | » | προτάξεις. |
| » | 265, | » | 29 | » | ܐ̰ | » | ܐ̰. |
| » | 269, | » | 14 | » | ܐ̰ | » | ܐ̰. |
| » | 269, | » | 33 et 34 | » | ܐ̰ | » | ܐ̰. |
| » | 274, | » | 9 | » | § 317 *b* | » | § 316. |
| » | 279, | » | 31 | » | ܐ̰ | » | ܐ̰. |
| » | 282, | » | 3 | » | ܐ̰ | » | ܐ̰. |
| » | 283, | » | 15 | » | § 173 9° | » | § 172 9°. |
| » | 287, | » | 6 | » | XVIII | » | XIII. |
| » | 288, | » | 17 | » | ܐ̰ | » | ܐ̰. |
| » | 289, | » | 6 | » | ܐ̰ | » | ܐ̰. |
| » | 293, | » | 23 | » | ܐ̰ | » | ܐ̰. |
| » | 299, | » | 27 | ܐ̰ doit être mis devant ܐ̰. | | | |
| » | 300, | » | 27 | lisez ܐ̰ . . . ܐ̰ | | au lieu de | ܐ̰ . . . ܐ̰ |
| » | 309, | » | 17 | » | ܐ̰ | » | ܐ̰. |
| » | 330, | » | 19 | » | *nonnes* | » | *nones.* |
| » | 336, | » | 28 | » | § 368 *a* | » | § 386 *a.* |
| » | 351, | » | 2 | » | *mois* | » | *jours.* |
| » | 352, | » | 23 | » | ܐ̰ | » | ܐ̰. |
| » | 370, | » | 23 | » | ܐ̰ | » | ܐ̰. |
| » | 378, | » | 23 | » | ܐ̰ | » | ܐ̰. |
| » | 380, | » | 13 | » | ܐ̰ | » | ܐ̰. |
| » | 380, | » | 21 | » | ܐ̰ | » | ܐ̰. |
| » | 383, | » | 21 | » | ܐ̰ | » | ܐ̰. |
| » | 389, | » | 35 | » | ܐ̰ | » | ܐ̰. |

## Abréviations des titres des livres syriaques cités dans la syntaxe.

Addai the Apost.: *The doctrine of Addai the apostle,* by George Philipps, London 1876.

Anal. syr. : *P. Lagardii Analecta syriaca,* Leipzig 1858.

Anecd. syr. : *Anecdota syriaca,* ed. J. P. N. Land, Lugduni Batavorum, 1862—1875.

Aphraat. : *The Homilies of Aphraates, the persian sage,* ed. by W. Wright, vol. I the syriac text, London 1869.

Barhéb. : Barhébræus; sans désignation spéciale, il est question de ses œuvres grammaticales publiées par M. l'Abbé Martin.

B. O. : *J. S. Assemani bibliotheca orientalis.* Romae 1719.

Carm. nisib.: *S. Ephraemi syri carmina nisibena,* ed. Gustavus Bickell, Lipsiae 1866.

Clement. Rom. Recogn.: *Clementis Romani recognitiones syriace,* ed. Paulus Antonius de Lagarde 1861, Lipsiae et Londinii.

De hermen. Aristot.: *De hermeneuticis apud syros aristoteleis,* ed. Jo. Georgius Ern. Hoffmann, Leipzig 1873.

Did. Apost.: *Didascalia Apostolorum syriace,* Lipsiae 1854 (Lagarde).

Ined. Syr.: *Inedita syriaca,* herausgegeben von Ed. Sachau, Wien 1870.

Joh. Ephes.: *The third part of the ecclesiastical history of John bishop of Ephesus,* by William Cureton, Oxford 1853.

Josué le Styl.: *Chronique de Josué le Stylite,* éd. par M. l'Abbé Martin, Leipzig 1876, aus den Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes, VI. Band.

Jul.: *Julianos der Abtrünnige, syrische Erzählungen,* herausgegeben von Johann Georg Hoffmann, Leiden 1880.

Kalil. et Damn.: *Kalilag und Damnag,* ed. Gustav Bickell, Leipzig 1876.

Overb.: *S. Ephraemi syri, Rabulae episcopi edesseni, Balaei aliorumque opera selecta,* ed. J. Josephus Overbeck, Oxonii 1865.

Sindban: *Sindban oder die sieben weisen Meister,* von Friedrich Baethgen, Leipzig 1879.

Spic. syr.: *Spicilegium syriacum, containing remains of Bardesan, etc.,* ed. William Cureton, London 1855.

Zeitschr. der D. M. G.: *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft.*

Les citations des livres de l'ancien et du nouveau Testament se réfèrent à l'édition de la Pšiṭṭâ de Samuel Lee, à moins d'une autre indication.

# TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

Préface, Introduction, Planches, Tables grammaticales.

Livre premier, l'écriture, la phonétique et l'orthographe.

*Chapitre I. Objets employés par les Syriens pour écrire, manière d'écrire.*


page

§. 1. De l'encre . . . . . 1
§. 2. Du parchemin et du papier . . . . . 2
§. 3. Du roseau et des plumes . . . . . 2
§. 4. Manière d'écrire . . . . . 3


*Chapitre II. De l'écriture en général.*


§. 5. Historique de l'alphabet syriaque. . . . . 4
§. 6. Forme des lettres. . . . . 4
§. 7. Différence des caractères jacobites et des caractères nestoriens . 5
§. 8. Cursif jacobite . . . . . 6
§. 9. Estrangélå, caractère double . . . . . 7
§. 10. Cursif nestorien. . . . . 8
§. 11. Caractères syro-palestiniens. . . . . 8
§. 12. Écriture Karšounique . . . . . 11
§. 13. Ligatures des lettres . . . . . 12
§. 14. Alphabet de chiffres; alphabet de Bardesanes . . . . . 12
§. 15. Noms des lettres . . . . . 13

*Chapitre III. Des signes de numération.*

page
§. 16. Ancien système de signes . . . . . 14
§. 17. Valeur numérique des lettres. . . . . 15

*Chapitre IV. Des consonnes.*

§. 18. Classement des consonnes . . . . . 16
§. 19. Division des consonnes . . . . . 17
§. 20. Des gutturales . . . . . 18
§. 21. Des palatales. . . . . 21
§. 22. Des palatales-linguales . . . . . 23
§. 23. Des dentales . . . . . 25
§. 24. Des sifflantes. . . . . 27
§. 25. Des labiales . . . . . 29

*Chapitre V. Des consonnes dans la composition des racines.*

§. 26. Valeur des muettes, des aspirées et des sifflantes. . . . . 32
§. 27. Permutation par affaiblissement. . . . . 33
§. 28. Permutation par renforcement . . . . . 33
§. 29. Association des consonnes . . . . . 33
§. 30. Déformation des racines . . . . . 34
§. 31. Suite. . . . . 34

*Chapitre VI. Des permutations euphoniques des consonnes.*

§. 32. Altérations euphoniques . . . . . 36
§. 33. Permutations des gutturales . . . . . 37
§. 34. Permutations des palatales. . . . . 37
§. 35. Permutations des liquides . . . . . 38
§. 36. Permutations des dentales . . . . . 39
§. 37. Permutations des sifflantes . . . . . 39
§. 38. Permutations des labiales . . . . . 39
§. 39. Prononciations euphoniques . . . . . 40
§. 40. Des consonnes assombrissantes . . . . . 42

*Chapitre VII. Des transpositions ou métathèses.*

§. 41. Des différents cas de métathèse . . . . . 42

*Chapitre VIII. Des voyelles, des diphthongues et des voyelles furtives.*

§. 42. Des voyelles primitives . . . . . 43
§. 43. Obscurcissement des voyelles. . . . . 44

page

§. 44. Différences des voyelles des Syriens orientaux et de celles des Syriens occidentaux . . . . . 44
§. 45. Distinction de *á* et *o* dans le dialecte occidental . . . . . 45
§. 46. Distinction de *é* et *i* dans ce dialecte . . . . . 46
§. 47. Distinction de *oú* et *où* . . . . . 47
§. 48. Des nuances des voyelles dans le dialecte nestorien . . . . 49
§. 49. Distinction de *é* et *è* . . . . . 50
§. 50. Distinction de *u* et *ou*. . . . . 50
§. 51. Des diphthongues *âi, ai, au* . . . . . 51
§. 52. Des autres diphthongues. . . . . 54
§. 53. De la prononciation des diphthongues *ew, iw* . . . . . 54
§. 54. Des demi-voyelles ou voyelles furtives . . . . . 55

*Chapitre IX. De la désignation des voyelles au moyen des consonnes* ܐ ܘ ܝ.

§. 55. De l'emploi des *Matres lectionis* . . . . . 55
§. 56. Pour *à* et *â* . . . . . 56
§. 57. Pour *i*. . . . . 57
§. 58. Pour *é* et *è* . . . . . 58
§. 59. Pour *o* et *ou* . . . . . 59
§. 60. Pour les diphthongues. . . . . 59
§. 61. Semi-voyelles devenues quiescentes . . . . . 59
§. 62. *Matres lectionis* dans les noms étrangers . . . . . 60

*Chapitre X. Du point distinctif des voyelles.*

§. 63. Historique de ce point . . . . . 61
§. 64. Ses applications . . . . . 62
§. 65. Ses extensions . . . . . 63
§. 66. Du double-point . . . . . 64
§. 67. Du m'pagg'dhânâ. . . . . 64
§. 68. Des extensions du m'pagg'dhânâ . . . . . 65
§. 69. De l'usage du point chez les Nestoriens. . . . . 67

*Chapitre XI. Des points-voyelles chez les Nestoriens.*

§. 70. Système des points-voyelles . . . . . 67
§. 71. Son historique . . . . . 69

*Chapitre XII. Des voyelles grecques dans l'écriture des Syriens occidentaux.*

§. 72. Historique de ce système . . . . . 71
§. 73. Ses applications . . . . . 72
§. 74. Nouvel essai d'intercaler les voyelles . . . . . 73

*Chapitre XIII. Les voyelles suivant les grammairiens syriaques.*

page

§. 75. Noms des voyelles chez les Occidentaux . . . . . 73
§. 76. Noms des voyelles chez les Orientaux . . . . . 74
§. 77. Noms des voyelles dans les écoles mixtes . . . . . 74
§. 78. Divisions des voyelles . . . . . 75
§. 79. Comment on distinguait *a* bref de *e* long. . . . . 76
§. 80. Comment on distinguait *e* bref de *e* long. . . . . 77
§. 81. Comment on distinguait *i* bref de *i* long . . . . . 78
§. 82. Comment on distinguait *ou* bref de *ou* long. . . . . 78

*Chapitre XIV. Des modifications des voyelles.*

§. 83. Affaiblissement de *a* en *è*. . . . . 79
§. 84. Obscurcissement de *a* en *å* . . . . . 81
§. 85 Changement de *å* en *o, ou* . . . . . 81
§. 86. Changement de *å* en *au, ai*. . . . . 81
§. 87. Changement de *å* en *é, i* . . . . . 82
§. 88. Passage de *i* bref en *e* . . . . . 83
§. 89. Maintien de *i* long. . . . . 84
§. 90. Modification de *é* dans le dialecte jacobite . . . . . 84
§. 91. Modification de *ou* . . . . . 84
§. 92. Modifications des diphthongues . . . . . 84
§. 93. Influence des consonnes sur les voyelles . . . . . 85

*Chapitre XV. De la syllabe.*

§. 94. Chute d'une voyelle aiguë dans une syllabe ouverte. . . . 85
§. 95. Maintien d'une voyelle aiguë par allongement ou par redoublement . . . . . 86
§ 96. Passage d'une voyelle aiguë dans une syllabe qui précède ou qui suit . . . . . 87
§. 97. Chute d'une voyelle finale . . . . . 87
§. 98. Des voyelles adjuvantes . . . . . 88
§. 99. De l'aleph prosthétique . . . . . 89
§. 100. Des différentes syllabes. . . . . 91
§. 101. Syllabe close par deux consonnes . . . . . 92
§. 102. De la voyelle dans une syllabe fermée. . . . . 92
§. 103. Modifications occasionnelles de la syllabe. . . . . 93

*Chapitre XVI. Du concours des voyelles.*

§. 104. Phénomènes produits par le concours des voyelles . . . . . 93
§. 105. Distinction des racines faibles . . . . . 95

*Chapitre XVII. De la syllabe dans les racines qui ont une semi-voyelle comme radicale.*

page
§. 106. Semi-voyelle en tête ou à la fin de la syllabe . . . . . 95

*Chapitre XVIII. Des racines qui ont un aleph radical.*

§. 107. Aleph au commencement ou à la fin de la syllabe . . . . 98

*Chapitre XIX. De la chute d'une gutturale ou d'une liquide.*

§. 108. Gutturales et liquides sujettes à tomber . . . . . 100
§. 109. Gutturales. . . . . 100
§. 110. Liquides . . . . . 102

*Chapitre XX. De l'assimilation des consonnes.*

§. 111. Cas d'assimilation . . . . . 105

*Chapitre XXI. Du redoublement et de la dissimilation des consonnes.*

§. 112. Redoublement euphonique . . . . . 107
§. 113. Redoublement formatif . . . . . 108
§. 114. Redoublement corroboratif . . . . . 108
§. 115. Redoublement d'une gutturale . . . . . 109
§. 116. Altération du redoublement . . . . . 109
§. 117. Dissimilation par riš . . . . . 110
§. 118. Dissimilation par hé . . . . . 111

*Chapitre XXII. Du roukkâkh et du qoušša.*

§. 119. Historique du système . . . . . 112
§. 120. Ponctuation du roukkhâkh et du qoušša . . . . . 114
§. 121. Leur application au commencement du mot. . . . . 114
§. 122. Leur application dans le corps du mot . . . . . 115
§. 123. Leur application après une syllabe mi-close . . . . . 115
§. 124. Leur application dans la terminaison emph. fém. sing. . . . 116
§. 125. Leur application dans les suffixes possessifs. . . . . 117
§. 126. Leur application après une gutturale. . . . . 118
§. 127. Leur application après une voyelle longue . . . . . 118
§. 128. Leur application après une voyelle adjuvante . . . . . 118
§. 129. Leur application sur une lettre redoublée. . . . . 118
§. 130. Leur application après une lettre redoublée. . . . . 119
§. 131. Leur application après une proclitique . . . . . 119

page
§. 132. Leur application après une diphthongue . . . . . 120
§. 133. Leur application dans les mots étrangers . . . . . 120
§. 134. Différences entre les Jacobites et les Nestoriens . . . . . 121
§. 135. Différences de prononciation suivant le sens . . . . . 122

*Chapitre XXIII. Du ribboui.*

§. 136. Historique et position du ribboui . . . . . 123
§. 137. Ribboui avec les pluriels masculins . . . . . 124
§. 138. Ribboui avec les pluriels féminins . . . . . 124
§. 139. Ribboui avec les collectifs . . . . . 124
§. 140. Ribboui avec les noms de nombre . . . . . 125
§. 141. Ribboui avec les pronoms personnels . . . . . 125
§. 142. Ribboui avec les prépositions . . . . . 125

*Chapitre XXIV. Du m'hagg'yånå et du marh'ṭånå.*

§. 143. Du m'hagg'yånå en général . . . . . 125
§. 144. Du m'hagg'yånå chez les Syriens orientaux . . . . . 126
§. 145. Du m'hagg'yånå chez les Syriens occidentaux . . . . . 127
§. 146. Du m'hagg'yånå sur une lettre redoublée . . . . . 128
§. 147. Du m'hagg'yånå sur le pronom *énå* . . . . . 128
§. 148. Du marh'ṭånå . . . . . 128
§. 149. Du marh'ṭånå sur l'impératif éthp'èl . . . . . 129
§. 150. Différences entre les Jacobites et les Nestoriens . . . . . 129

*Chapitre XXV. De la ligne occultante.*

§. 151. Historique et application de cette ligne . . . . . 130

*Chapitre XXVI. Du någhodhå et du m'ṭapp'yånå.*

§. 152. De l'usage de ces traits chez les Nestoriens . . . . . 132
§. 153. De l'usage du trait horizontal chez les Jacobites . . . . . 133

*Chapitre XXVII. Du trait d'union et des autres lignes diacritiques.*

§. 154. Du trait d'union chez les Nestoriens . . . . . 134
§. 155. Des différentes applications de la ligne diacritique . . . . 135

*Chapitre XXVIII. De l'accent tonique.*

§. 156. De l'accent tonique n'est pas noté . . . . . 137
§. 157. Sa place sur le mot . . . . . 135

page
§. 158. Son influence sur l'ultième . . . . . 136
§. 159. De l'accent tonique sur l'ultième . . . . . 136
§. 160. Des enclitiques et des proclitiques . . . . . 136
§. 161. Les mots importés conservent leur accent . . . . . 137

*Chapitre XXIX. De l'accentuation.*

§. 162. Distinction des points de l'accentuation . . . . . 137
§. 163. Historique du système d'accentuation. . . . . 137
§. 164. Ere florissante de ce système . . . . . 141
§. 165. Sa décadence . . . . . 142
§. 166. Sources d'étude pour ce système . . . . . 142
§. 167. Des traités d'accentuation . . . . . 142
§. 168. Suite . . . . . 144
§. 169. Résumé historique . . . . . 145
§. 170. Classification des accents . . . . . 146
§. 171. Exposé du système d'accentuation . . . . . 149

## Livre deuxième. Les différentes parties du discours et les formes des mots.

*Chapitre I. Les interjections.*

§. 172. Les diverses interjections . . . . . 162

*Chapitre II. Les particules démonstratives.*

§. 173. Des divers éléments de ces particules . . . . . 163

*Chapitre III. Des pronoms.*

§. 174. Les pronoms personnels . . . . . 167
§. 175. Les pronoms démonstratifs . . . . . 168
§. 176. Les pronoms interrogatifs . . . . . 169
§. 177. Les pronoms relatifs . . . . . 169
§. 178. Les pronoms possessifs . . . . . 169

*Chapitre IV. Des temps et des personnes dans les verbes.*

page
§. 179. Des temps . . . . . 170
§. 180. Le parfait. . . . . 170
§. 181. L'imparfait . . . . . 172
§. 182. L'impératif . . . . . 173
§. 183. Le participe . . . . . 174

*Chapitre V. Du verbe simple ou radical.*

§. 184. Formes internes . . . . . 175
§. 185. Forme de l'actif. . . . . 176
§. 186. Forme du neutre . . . . . 176
§. 187. Verbes qui ont les deux formes . . . . . 177
§. 188. Verbes dénominatifs . . . . . 177
§. 189. Forme de l'infinitif, particularités . . . . . 177

*Chapitre VI. Des verbes dérivés.*

§. 190. Division des verbes dérivés . . . . . 178
§. 191. Ethp″èl . . . . . 178
§. 192. Paʿel . . . . . 179
§. 193. Ethpaʿal . . . . . 180
§. 194. Dénominatifs de la forme paʿel et èthpaʿal . . . . . 180
§. 195. Paʾli . . . . . 181
§. 196. Parʿel . . . . . 181
§. 197. Pauʿel ou paiʿel . . . . . 182
§. 198. Aphʿel et èttaphʿal. . . . . 182
§. 199. Šaphʿel et èštaphʿal . . . . . 183
§. 199 *bis*. Saphʿel et èstaphʿal . . . . . 184
§. 200. Paʿlel et èthpaʿlal . . . . . 185
§. 201. Radicaux redoublés . . . . . 185

*Chapitre VII. Des verbes faibles.*

§. 202. Pé-aleph à la forme simple . . . . . 186
§. 203. Confusion de ces verbes avec les pé-youdh . . . . . 187
§. 204. Ces verbes aux formes èthp″el et èthpaʿal . . . . . 187
§. 205. Ces verbes à la forme paʿel . . . . . 187
§. 206. Pé-youdh à la forme simple . . . . . 187
§. 207. Pé-youdh aux formes dérivées. . . . . 188
§. 208. Pé-noun . . . . . 188
§. 209. ʿE-aleph . . . . . 189

page

§. 210. ʿE-waw. . . . . 190
§. 211. ʿE-waw forts . . . . . 191
§. 212. Double-ʿé . . . . . 191
§. 213. Lâmadh-aleph . . . . . 192
§. 214. Verbes dont la troisième radicale est une gutturale . . . . 195
§. 215. Verbes doublement faibles . . . . . 196
§. 216. Mélange des verbes faibles entre eux . . . . . 196
§. 217. Verbes anomaux . . . . . 196
§. 218. Verbes défectueux . . . . . 197

*Chapitre VIII. Des verbes quadrilittères.*

§. 219. Conjugaison des quadrillitères . . . . . 198

*Chapitre IX. Des verbes avec les suffixes objectifs.*

§. 220. Formes des verbes avec les suffixes . . . . . 198
§. 221. Formes des lâmadh-aleph avec les suffixes . . . . . 202

*Chapitre X. Formation des noms; noms de racines bilittères.*

§. 222. Distinction des noms suivant leur forme usuelle . . . . . 203
§. 223. Distinction des noms de racines bilittères. . . . . 204
§. 224. Noms masculins de cette espèce. . . . . 204
§. 225. Noms féminins de cette espèce . . . . . 207

*Chapitre XI. Noms de racines trilittères; formes internes sans redoublement.*

§. 226. Noms avec voyelle faible après la 1ᵉ radicale . . . . . 207
§. 227. Noms féminins de cette espèce . . . . . 210
§. 228. Noms de racines faibles de cette espèce . . . . . 211
§. 229. Noms avec une voyelle faible après la 1ᵉ et la 2ᵉ radicales 213
§. 230. Noms de racines faibles de cette espèce . . . . . 215
§. 231. Noms avec une voyelle forte après la 1ᵉ radicale . . . . . 216
§. 232. Noms avec *â* après la 1ᵉ radicale et *o* (*ou* chez les Jacobites) après la 2ᵉ . . . . . 217
§. 233. Noms avec *â* après la 2ᵉ radicale . . . . . 218
§. 234. Noms avec *i* après la 2ᵉ radicale . . . . . 219
§. 235. Noms avec *ai* après la 2ᵉ radicale. . . . . 220
§. 236. Noms avec *ou* immuable après la 2ᵉ radicale . . . . . 220

*Chapitre XII. Formes internes avec redoublement de la seconde radicale.*

§. 237. Formes redoublées avec une voyelle faible après la 2ᵉ radicale 221
§. 238. Formes avec *â* après la consonne redoublée . . . . . 222

page

§. 239. Formes avec *i* après la consonne redoublée . . . . . 224
§. 240. Formes avec *ou* après la consonne redoublée . . . . . 225

*Chapitre XIII. Formes internes de radicaux redoublés et de radicaux quadrilittères.*

§. 241. Division des radicaux de cette espèce . . . . . 226
§. 242. Radicaux formés par redoublement de la dernière radicale . 226
§. 243. Radicaux formés par redoublement de deux radicales ou d'une racine faible. . . . . 227
§. 244. Radicaux par dissimilation d'une consonne redoublée . . . 228
§. 244 *bis*. Noms de racines quadrilittères . . . . . 228

*Chapitre XIV. Formation par préfixes.*

§. 245. Noms avec aleph en tête . . . . . 229
§. 246. Noms avec mim préfixe . . . . . 229
§. 247. Noms avec mim préfixe, suivi de *å* . . . . . 231
§. 248. Noms avec taw préfixe . . . . . 232
§. 249. Noms avec noun préfixe . . . . . 232

*Chapitre XV. Formation par suffixes.*

§. 250. Suffixes *ån, åm, èl, år, qån* . . . . . 233
§. 251. Suffixes *å, at, thån* . . . . . 235
§. 252. Suffixes *ôn, ôs* et *ôl* . . . . . 237
§. 253. Suffixes *ai* et *it* . . . . . 238
§. 254. Suffixe *âi* . . . . . 240
§. 255. Suffixe *out* . . . . . 242

*Chapitre XVI. Des noms composés.*

§. 256. Différentes formes des noms composés . . . . . 243

*Chapitre XVII. Flexion des noms.*

§. 257. Etat absolu . . . . . 245
§. 258. Etat construit . . . . . 248
§. 259. Etat emphatique. . . . . 248
§. 260. Vestiges du duel . . . . . 251

*Chapitre XVIII. Pluriels forts et pluriels irréguliers.*

§. 261. Pluriels renforcés par une voyelle . . . . . 251
§. 262. Pluriels renforcés par un hé ou un waw . . . . . 252

page

§. 263. Terminaison forte féminine du pluriel . . . . . 252
§. 264. Pluriels différents de lâmadh-aleph . . . . . 253
§. 265. Terminaison forte masculine du pluriel . . . . . 254
§. 266. Pluriels féminins avec youdh devant la terminaison . . . . 254
§. 267. Pluriels féminins de quelques lâmadh-aleph . . . . . 255

*Chapitre XIX. Noms féminins à forme masculine et noms masculins à forme féminine; noms de paucité.*

§. 268. Enumération des noms féminins à forme masculine . . . . 255
§. 269. Genre des noms importés en syriaque . . . . . 257
§. 270. Noms féminins avec terminaison masculine au pluriel . . . 258
§. 271. Noms où le taw du féminin est traité comme radical au pluriel 260
§. 272. Noms qui ont un double pluriel . . . . . 261
§. 273. Noms qui ont un pluriel de paucité . . . . . 261

*Chapitre XX. Anomalies propres à des noms ou à des groupes de noms.*

§. 274. Anomalies concernant l'état absolu des noms . . . . . 262
§. 275. Noms qui ne forment pas de pluriel . . . . . 262
§. 276. Noms qui n'ont pas de singulier . . . . . 263
§. 277. Anomalies des lâmadh-aleph . . . . . 263
§. 278. Noms qui n'ont que l'état absolu ou construit. . . . . 264
§. 279. Anomalies propres à certains noms . . . . . 264

*Chapitre XXI. Des flexions des noms grecs introduits en syriaque.*

§. 280. Formes du singulier et du pluriel de ces noms . . . . . 265

*Chapitre XXII. Noms avec les suffixes possessifs.*

§. 281. Noms singuliers avec les suffixes . . . . . 266
§. 282. Noms pluriels avec les suffixes . . . . . 269
§. 283. Participes et infinitifs avec les suffixes . . . . . 270
§. 284. Monosyllabes avec les suffixes . . . . . 270

*Chapitre XXIII. Des noms de nombre.*

§. 285. Nombres cardinaux . . . . . 271
§. 286. Nombres ordinaux . . . . . 273
§. 287. Nombres fractionnaires et multiples . . . . . 274
§. 288. Suffixes avec les noms de nombre . . . . . 275

*Chapitre XXIV. Des particules proclitiques.*

page
§. 289. Mode d'annexion de ces particules . . . . . 275

*Chapitre XXV. Des prépositions.*

§. 290. Enumération des principales prépositions . . . . . 277
§. 291. Prépositions composées . . . . . 279
§. 292. Prépositions avec les suffixes des pronoms . . . . . 280

*Chapitre XXVI. Des adverbes.*

§. 293. Formes des adverbes. . . . . 281
§. 294. Adverbes proprement dits. . . . . 282
§. 295. Adverbes formés des prépositions . . . . . 284

*Chapitre XXVII. Des conjonctions.*

§. 296. Conjonctions simples et composées . . . . . 284

*Chapitre XXVIII. Des particules exotiques usitées en syriaque.*

§. 297. Liste de ces particules . . . . . 285

## Livre troisième. Syntaxe.

*Chapitre I. Des pronoms personnels et démonstratifs.*

§. 298. Emploi des pronoms personnels pour rehausser le sujet . . 287
§. 299. Pour déterminer un nom . . . . . 288
§. 300. Devant un pronom ou un adjectif démonstratif . . . . . 289
§. 301. Devant un nom propre . . . . . 289
§. 302. Pronom enclitique, avec le sens d'un adverbe . . . . . 289
§. 303. Pronom suffixe . . . . . 290
§. 304. Pronom suffixe déterminant des noms en rapport d'annexion 290
§. 305. Pronom suffixe déterminant l'objet énoncé . . . . . 291
§. 306. Pronom suffixe joint à une préposition . . . . . 292
§. 307. Sens propre et position des pronoms démonstratifs. . . . . 294

*Chapitre II. Des pronoms possessifs et réfléchis.*

page
§. 308. Le suffixe possessif peut être pris objectivement. . . . . 294
§. 309. Cas où le suffixe possessif est pris par le second des noms en rapport d'annexion . . . . . 294
§. 310. Le pronom possessif peut être pris adjectivement . . . . . 295
§. 311. Même avec un substantif qui a le suffixe possessif. . . . . 295
§. 312. Pour renforcer un génitif . . . . . 295
§. 313. Le suffixe avec une préposition peut avoir un sens réfléchi . 296
§. 314. Plus souvent, on se sert d'abstraits et du suffixe . . . . . 296
§. 315. Ces abstraits indiquent aussi l'objet . . . . . 296

*Chapitre III. Du pronom relatif.*

§. 316. Origine du pronom relatif . . . . . 297
§. 317. Sens démonstratif de ce pronom . . . . . 297
§. 318. Construction du relatif avec ou sans un autre pronom . . . 299

*Chapitre IV. Des pronoms interrogatifs et indéfinis.*

§. 319. Sens et construction des interrogatifs . . . . . 300
§. 320. Des différentes expressions pour les pronoms indéfinis . . . 301
§. 321. Pronom et adjectif indéfinis pour les choses. . . . . 304
§. 322. De l'emploi de صلٍ . . . . . 305
§. 323. Généralisation d'un pronom indéfini . . . . . 305

*Chapitre V. Des verbes. Des personnes dans les verbes.*

§. 324. Comment les personnes sont indiquées . . . . . 306
§. 325. Des verbes impersonnels et de leur construction. . . . . 307

*Chapitre VI. Des temps et des modes.*

§. 326. Temps simples et composés. . . . . 308
§. 327. Du parfait . . . . . 308
§. 328. De l'imparfait. . . . . 310
§. 329. De l'impératif. . . . . 312
§. 330. Du participe actif . . . . . 312
§. 331. Du participe passif. . . . . 314
§. 332. De l'infinitif . . . . . 316

*Chapitre VII. Du verbe* ٱوى *et des temps composés avec ce verbe.*

§. 333. Dans quels cas le hé de ce verbe est quiescent ou articulé 318
§. 334. Du parfait de ce verbe. . . . . 319

page
§. 335. Temps composés avec le ⁰ܐܬܐ . . . . . 320
§. 336. De l'imparfait de ⁰ܐܬܐ . . . . . 322
§. 337. Du participe de ⁰ܐܬܐ . . . . . 323
§. 338. Le verbe ⁰ܐܬܐ suivi du lâmadh du datif . . . . . 323

*Chapitre VIII.* ₓ̣ܠܐ *et* ̣ܠܟ.

§. 339. Construction et emploi de ₓ̣ܠܐ . . . . . 323
§. 340. Construction et emploi de ̣ܠܟ . . . . . 325
§. 341. Construction anormale de ₓ̣ܠܐ . . . . . 325

*Chapitre IX. Des compléments des verbes.*

§. 342. Construction du verbe avec son objet . . . . . 325
§. 343. Construction de l'objet, quand il précède . . . . . 326
§. 344. Verbes construits avec deux objets. . . . . 327
§. 345. Verbes avec deux compléments, dont le second est l'attribut du premier . . . . . 328
§. 346. Compléments de l'attribut verbal . . . . . 328
§. 347. Verbes réfléchis qui ont un complément direct . . . . . 329
§. 348. Verbes neutres qui ont un suffixe objectif. . . . . 329
§. 349. Du régime indirect . . . . . 330

*Chapitre X. De la construction des participes et des adjectifs verbaux.*

§. 350. Construction du participe, comme verbe . . . . . 330
§. 351. Construction du participe, comme adjectif . . . . . 331

*Chapitre XI. De la construction de l'infinitif; de l'infinitif absolu.*

§. 352. L'infinitif a des compléments comme le verbe fini. . . . . 332
§. 353. Il est mis d'une manière absolue pour rehausser et accentuer le verbe fini. . . . . 332

*Chapitre XII. Des noms; du genre et du nombre des noms.*

§. 354. Construction des noms figurés et des collectifs . . . . . 333
§. 355. Manière d'exprimer le neutre . . . . . 335

*Chapitre XIII. De l'état emphatique et de l'état absolu.*

§. 356. Des cas où l'état absolu est encore usité . . . . . 355

*Chapitre XIV. Subordination des noms entre eux : état construit et expressions du génitif.*

page
§. 357. De l'état construit . . . . . 338
§. 358. Rapport du génitif exprimé par le dâlath . . . . . 340
§. 359. Dans ce cas, le premier nom peut prendre le suffixe possessif 340
§. 360. Le premier nom peut être séparé du nom déterminant . . . 341
§. 361. Ce rapport n'est pas nécessairement un rapport de possession 342

*Chapitre XV. Coordination des noms; apposition.*

§. 363. Apposition de l'adjectif et du substantif . . . . . 342
§. 364. Accord de l'adjectif et du substantif . . . . . 343
§. 365. Apposition des substantifs. . . . . 345

*Chapitre XVI. Des élatifs et des distributifs.*

§. 366. Manière d'exprimer le comparatif et le superlatif . . . . . 346
§. 367. Répétition des noms dans le sens d'un élatif . . . . . 349
§. 368. Dans le sens d'un distributif . . . . . 350

*Chapitre XVII. De la construction des noms de nombre.*

§. 369. De la place des nombres cardinaux . . . . . 350
§. 370. De la place des nombres ordinaux; diverses expressions numériques . . . . . 351

*Chapitre XVIII. De la construction des adverbes et des particules.*

§. 371. De la place de l'adverbe . . . . . 353
§. 372. Suite . . . . . 355
§. 373. Construction des prépositions . . . . . 355
§. 374. Place des interjections . . . . . 360

*Chapitre XIX. Des phrases nominales et des propositions absolues.*

§. 375. Des différentes phrases nominales. . . . . 361
§. 376. Propositions absolues. . . . . 363

*Chapitre XX. Construction de la phrase; accord du sujet et du verbe.*

§. 377. Des différentes constructions; place du sujet . . . . . 363
§. 378. Accord du sujet et de l'attribut . . . . . 365
§. 379. Accord d'un sujet composé de plusieurs noms. . . . . 367

*Chapitre XXI. Des phrases négatives.*

page
§. 380. Place de la négation; ses espèces . . . . . 368
§. 381. Négation qui ne porte que sur un mot . . . . . 370

*Chapitre XXII. Des phrases interrogatives.*

§. 382. Forme de l'interrogation . . . . . 371
§. 383. Interrogation indirecte . . . . . 372
§. 384. Construction de حَتَّى, وَحَتَّى, وَمَنْ, وَحَتَّى, وَمَنْ . . . . . 373

*Chapitre XXIII. Coordination des phrases et des membres de phrase.*

§. 385. Liaison des membres de phrase . . . . . 374
§. 386. Liaison des membres de construction pareille . . . . . 375
§. 387. Liaison des membres de construction différente . . . . . 375
§. 388. Construction avec أَوْ et لَا répété . . . . . 377

*Chapitre XXIV. Subordination des phrases.*

§. 389. Des différentes manières de subordonner une phrase à une autre 377
§. 390. Construction avec un infinitif ou un abstrait. . . . . 379
§. 391. Des différentes constructions possibles . . . . . 379
§. 392. Place de la phrase subordonnée . . . . . 379
§. 393. Répétition explétive du dâlath conjonctif . . . . . 380
§. 394. Proposition incidente complément d'un nom ou d'un pronom 380
§. 395. Constructions différentes du dâlath conjonctif . . . . . 381
§. 396. Il marque la conséquence ou la transition . . . . . 381
§. 397. Il introduit l'allocution . . . . . 382
§. 398. Ellipse de أَعْنِي . . . . . 382

*Chapitre XXV. Des phrases relatives.*

§. 399. Du pronom relatif sujet ou régime . . . . . 383
§. 400. Le pronom corrélatif peut être omis . . . . . 384
§. 401. Quand le relatif doit être répété . . . . . 385
§. 402. Il est rarement omis . . . . . 385
§. 403. Locution de temps et de lieu suivies du relatif . . . . . 385
§. 404. لَعَلَّ dans une phrase relative. . . . . 386
§. 405. Constructions relatives imitées du grec . . . . . 386
§. 406. Complément d'un nom construit comme un relatif . . . . . 386
§. 407. Construction du relatif à la 1^e^ ou à la 2^e^ personne . . . . 387

page

§. 408. Construction à la 3e personne . . . . . 387
§. 409. Phrases relatives nominales . . . . . 387

*Chapitre XXVI. Des phrases conditionnelles.*

§. 410. Sens et construction de ܐ . . . . . 387
§. 411. Sens et construction de ܐܢ . . . . . 389
§. 412. Construction de ܐ comme interrogation indirecte; ܐ ܐ . . 390
§. 413. Sens et construction de ܟ . . . . . 390
§. 414. ? ܐ ܘ . . . . . 391

*Chapitre XXVII. Des constructions irrégulières et des changements de construction.*

§. 415. Des ellipses. . . . . 391
§. 416. Des anacoluthes . . . . . 392
§. 417. Des parenthèses . . . . . 392

---

Liste des principaux termes techniques et des divisions en usage chez les grammairiens syriaques . . . . . 393
Index des mots expliqués . . . . . 408
Additions et corrections . . . . . 423
Errata . . . . . 426
Abréviations des titres des livres syriaques cités dans la syntaxe . . 429

ܟܬܒܝ ܒܝܬ ܟܘܪ ܒܝ
**Languages: Syriac: Grammars**
Beth Mardutho Library